LES

MONNAIES D'ATHÈNES

PAR E. BEULÉ,

CONSERVATEUR D'ARCHÉOLOGIE À LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

A PARIS,

CHEZ ROLLIN, ÉDITEUR, RUE VIVIENNE, 12.

1858

11. 1. 366.

Digitized by Google

LES

MONNAIES D'ATHÈNES

Digitized by Google

Cet ouvrage a été tiré à trois cents exemplaires.

N° 195

DU MÊME AUTEUR, CHEZ MM FIRMIN DIDOT :

L'Acropole d'Athènes, 2 volumes grand in-8°, avec huit planches in-4°;

Études sur le Péloponèse, 1 volume grand raisin.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, IMPRIMEURS DE L'INSTITUT.

Paris, rue Jacob, n° 56

Digitized by Google

LES

MONNAIES D'ATHÈNES

PAR E. BEULÉ,

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

A PARIS,

CHEZ ROLLIN, ÉDITEUR, RUE VIVIENNE, 12.

1858.

Digitized by Google

LES

MONNAIES D'ATHÈNES[1].

INTRODUCTION.

CARACTÈRE DES MONNAIES ATTIQUES.

Les monnaies d'Athènes ont toujours été pour les modernes un sujet d'étonnement. On s'est demandé comment une ville où les arts ont brillé du plus vif éclat a frappé des pièces aussi simples, d'un type uniforme, parfois négligé, tandis que des villes ou chétives ou obscures mettaient en circulation de véritables chefs-d'œuvre, tandis que les colonies de la Sicile et de la grande Grèce offrent à notre admiration des monnaies incomparables.

Eckhel a très-justement marqué (2) la cause de cette différence, que je ne puis appeler une infériorité; je me réserve de protester plus tard contre un tel blâme. Pour les Athéniens, la monnaie garda jusqu'à la fin son caractère propre, qui est de servir au commerce et aux besoins de la vie. L'étendue de leur commerce exigeait une émission immense; ils s'attachèrent à émettre avec le moins de frais possible la monnaie la plus digne d'être recherchée. Or, ce qui fait rechercher les monnaies, ce ne sont point les belles représentations qu'on y grave, c'est la pureté du titre, la commodité des divisions,

(1) M. Dardel a dessiné et gravé toutes les planches. (2) *Doctrina numorum veterum*, II, p. 211.

Digitized by Google

la notoriété des types qui sont comme les armes parlantes d'une grande cité. Athènes conquit promptement cette notoriété. Dans toute l'étendue du monde grec et même chez les Barbares, ses tétradrachmes eurent cours. Les peuples qui ignoraient la langue grecque reconnaissaient aussitôt les *chouettes* (γλαῦκες) et les *jeunes filles* (κόραι), c'est-à-dire les têtes de Minerve (1) et s'empressaient de livrer en échange leurs blés, leurs vins et leurs pelleteries. De même les *tortues* d'Égine (χελῶναι) les *pégases* de Corinthe (πῶλοι) étaient célèbres, et l'on ne remarque point que ces villes si commerçantes aient jamais abandonné leurs vieux symboles pour des compositions plus riches. Corinthe voyait sans crainte ses colonies créer des monnaies magnifiques, et les splendeurs de l'art syracusain étaient admirées assurément par l'antiquité, mais sans être pour cela plus répandues sur les marchés.

Le commerce a des habitudes que l'intérêt seul et non point le sentiment de l'art peuvent changer. Dans les villages perdus de l'Orient, le dernier pâtre sait aujourd'hui distinguer les pièces espagnoles qui portent deux colonnes. Peu lui importe que ce soient les colonnes d'Hercule, et la devise *nec plus ultra* n'a peut-être jamais frappé ses yeux. Il sait seulement que les pièces sont de l'argent le plus fin et au titre le plus élevé; il veut des *colonnates,* comme les habitants du Bosphore cimmérien voulaient des *chouettes*. Athènes fit donc sagement de ne point toucher aux symboles qui lui ouvraient les ports les moins hospitaliers, de même qu'elle eut la prudence de ne plus frapper de statères de deux drachmes, qui n'auraient pu lutter avec les statères plus pesants de tous les États où régnait le système éginétique. Elle garda même les lettres ΑΘΕ, indication de son nom, quand l'Η aurait du prendre la place de l'Ε (ΑΘΗΝΑΙΩΝ) (2), afin de ne point embarrasser les Barbares. Aussi les tétradrachmes circulaient-ils par millions; ils remplissaient le trésor des rois, qui peu à peu adoptèrent le système attique; Alexandre fut imité en cela par ses successeurs. De bonne heure les tétradrachmes pénétrèrent à Sparte. L'esclave de Gylippe avouait aux éphores que

(1) Pollux (*Onom.*, IX, 75) cite des vers d'Euripide (dans son *Skiron*) où le mot παρθένοι est substitué à κόραι.

Καὶ τὰς μὲν ἄξῃ, πῶλον ἂν δίδως ἕνα,
Τὰς δὲ ξυνωρίδ· αἱ δὲ κάπι τεττάρων
Φοιτῶσιν ἵππων ἀργυρᾶν· ῥιλοῦσι δὲ
Τὰς ἐξ Ἀθηνῶν παρθένους, ὅταν φέρῃ
Ἑλλὰς.

(2) Eckhel relève la puérile interprétation d'Hardouin, qui lit Α(θήνη) ΘΕ (α), II, p. 212. De même Thèbes garda les lettres ΘΕ pour ΘΗ. Cette fois ΘΕ ne peut paraître l'abréviation de ΘΕΑ. Les formes archaïques ont été conservées longtemps chez les Grecs. Les vases peints aussi bien que les médailles et d'autres monuments en fournissent de nombreux exemples.

Digitized by Google

son maître cachait sous son toit 30,000 chouettes ; c'étaient des pièces d'Athènes rassemblées dans les diverses provinces de l'Asie. Aux derniers jours de la liberté grecque, on portait des vases remplis de tétradrachmes à la suite des triomphateurs romains ; Flamininus en rapporta 84,000 (1) ; Acilius, 113,000 (2) ; Régillus, 34,700 (3) ; Scipion l'Asiatique, 224,000 (4). Tous étaient du système attique, ce qui laisse croire qu'il y en avait beaucoup d'Athènes. Aujourd'hui encore, en effet, les tétradrachmes se découvrent en grand nombre, non-seulement en Attique, mais dans les pays où le commerce athénien avait jeté une quantité considérable de numéraire. En Thessalie et en Thrace les achats de blé en avaient versé avec une telle abondance, que Cousinéry affirme avoir vu dans ces deux contrées plus de tétradrachmes attiques que de monnaies de tous les anciens rois du pays *réunis* (5).

Je n'oserais point affirmer que des considérations d'économie fussent de quelque poids aux yeux des Athéniens, même lorsqu'il s'agissait d'une fabrication aussi vaste. La main-d'œuvre était à très-bas prix dans l'antiquité. Nous voyons que les sculpteurs qui travaillèrent à la frise de l'Érechthéion, recevaient 60 drachmes pour une figure, et 120 drachmes pour un groupe (6). Les figures, il est vrai, n'étaient que des appliques d'un pied de hauteur. Toutefois, si les graveurs étaient peu payés, ils étaient payés souvent, puisque les anciens ignoraient l'art de tremper l'acier et de faire des matrices. Leurs coins, rapidement usés, étaient sans cesse renouvelés, et ces dépenses, répétées à l'infini dans des ateliers aussi actifs que l'étaient ceux d'Athènes, devaient atteindre un chiffre considérable (7). Dès lors il n'était point indifférent d'employer un petit nombre d'artistes, adroits plutôt que célèbres, et exercés à graver toujours le même type.

Athènes ne considéra donc point les monnaies comme des bas-reliefs en argent qu'il convenait de faire variés et magnifiques. Entraînée par le mouvement de son commerce, elle n'y vit qu'une matière précieuse marquée au sceau de l'État et destinée aux transactions. Thucydide ne va-t-il pas plus loin encore dans cet ordre d'idées, lorsqu'il fait dire à Périclès que la draperie d'or de Minerve pourra être fondue, si les besoins de la guerre l'exi-

(1) Tite-Live, XXXIV, 51.
(2) *Id.*, XXXVII, 46.
(3) *Id.*, XXXVII, 58.
(4) *Id.*, XXXVII, 59.
(5) Cousinéry, *Monnaies de la ligue achéenne*, p. 104.
(6) Voy. l'*Acropole d'Athènes*, tome II, p. 285.
(7) Pauw, dans ses *Recherches philosophiques sur les Grecs* (tome I, seconde partie, sect. v, § 2) prétend que les trésoriers ne payaient point assez les artistes, et que les bons graveurs ne voulaient point travailler pour les Athéniens. Eckhel rejette cette opinion qui pourrait cependant être soutenue. (II, p. 211.)

Digitized by Google

gent (1)? Cette partie du chef-d'œuvre de Phidias ne paraissait qu'un capital réservé.

Les Athéniens étaient très-fiers de leurs monnaies. Aristophane vante celles du grand siècle comme les seules bien frappées, bien sonnantes, belles par-dessus toutes les autres (2) aux yeux des Barbares aussi bien que des Grecs. Dans les siècles où le goût s'altère, nous verrons que les nouveaux tétradrachmes furent copiés dans maintes villes grecques. Une loi de Solon condamnait à mort les faux-monnayeurs, loi qui était encore en vigueur au temps de Démosthènes (3). Cela veut-il dire que la pureté du métal fût l'unique mérite de la fabrication attique? Zénon comparait les rhéteurs trop soignés dans leur forme aux monnaies d'Alexandre ou plutôt des successeurs d'Alexandre (4), rondes, d'un aspect agréable, mais qui n'en valaient pas mieux; tandis que les orateurs d'une simplicité un peu rude lui rappelaient les vieux tétradrachmes d'Athènes, frappés au hasard et d'une coupe grossière, mais excellents et toujours préférés (5). Sa critique porte sur leurs contours et non point sur leur style. L'examen d'un grand nombre de ces monnaies nous apprend, en effet, que l'irrégularité de la coupe n'exclnait point la beauté des types. J'espère le prouver par des exemples sensibles; seulement il faut tenir compte de la différence des époques. La tête de Minerve et la chouette se transforment peu à peu avec le progrès et la décadence de l'art : rudes d'abord, puis d'un noble caractère, bientôt d'une exquise perfection, sans renoncer aux tendances archaïques; plus tard le besoin d'élégance affaiblit l'énergie de l'expression; enfin le goût de la richesse crée une profusion d'ornements qui se perpétuent à travers l'abaissement de l'art.

Ainsi qu'on peut le remarquer dans les séries monétaires de la plupart des villes grecques, c'est au moment où l'altération des vrais principes triomphe, que la numismatique d'Athènes offre le plus d'intérêt. Alors elle nous montre, à côté de ses types moins beaux mais rajeunis, une variété de symboles accessoires et d'inscriptions qui piquent la curiosité. Il semble

(1) Thucydide, II, 13.

(2) Aristoph. *Grenouilles*, v, 732 et suivants. Xenophon, Περὶ πόρων, 3.

(3) Demosthenes *contre Leptine*, p. 508; *contre Timocrate*, p. 763.

(4) Comment supposer que Zenon ait critiqué les belles monnaies d'Alexandre? Les pièces frappées après la mort d'Alexandre répondent mieux à sa comparaison.

(5) Diogene Laert., VII, 1, 18. Eckhel (II, p. 210) voit dans ce passage une critique des tétradrachmes attiques par Zenon; n'est-ce pas tout le contraire, si je comprends bien la pensée de l'auteur?

Digitized by Google

que l'histoire, la mythologie, l'épigraphie, doivent se promettre quelque fruit de l'étude méthodique de ces détails. Dans cette pensée, j'ai formé une collection de tétradrachmes de nouveau style, la plus nombreuse qui existe, et j'essaye aujourd'hui de réunir et de classer des éléments épars, sans me dissimuler combien un travail de ce genre reste loin du but qu'il se propose. Du moins ne sera-t-il point complétement condamné s'il facilite les recherches, s'il fait voir que la numismatique d'Athènes, en apparence uniforme et stérile, contient plus de documents scientifiques que la numismatique d'aucune autre ville grecque.

Voici une liste bibliographique destinée aux personnes qui voudraient étudier à leur tour la même question. La longueur de cette liste ne doit point effrayer, parce que je me suis attaché à consulter tous les travaux qui sont parvenus à ma connaissance, même quand ils n'offraient que de brefs renseignements.

ARNEMAN. . . . . Catalogue du chevalier de Horta, p. 14.

ARIGONI. . . . . Numismata quædam cujuscumque formæ et metalli Mus. Arigoni, IIe partie, pl. IV.

ARNETH . . . . . Münzen von Athen welche der K. K. Münz und antiken Cabinet aufbewahrt (*Jahrb. der Litteratur* Anzeigeblatt, t. LXXXII, p. 28.

Beschreibung der Münzen im Münz und antiken Cabinette, p. 13, nº 227.

BARUCCHI. . . . . Discorso delle monete d'Atene (*Mémoires de l'Acad. de Turin*, 1809, p. 28, à la fin).

BARTH . . . . . The adoption of the Athenian standard (*Numismatic Chronicle*, 1815, p. 156).

BARTHELEMY . . . . . Anacharsis, t. VII, édit. De Bure. Table XI, p. LXXX.

Essai d'une Paleographie numismatique (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, t. XLVII, p. 204).

BEGERUS. . . . . Thesaurus in thesauro Palatino selectus, p. 258.

Thesaurus Brandenburgicus, I, p. 470.

BELLEIS. . . . . (Catalogue) p. 7.

BOSSY . . . . . Monnaie de cuivre d'Athènes (*Revue numismatique*, 1851, p. 107).

BOECKH. . . . . Über die Lauriischen Silberbergwerke (*Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1815, p. 85).

Metrologische Untersuchungen, p. 121.

Athenischer abacus (*Archäologische Zeitung*, 1847, p. 43).

Staatshaushaltung der Athener, 2e édition 1851, p. 16, 420 et 768.

BOMBELLI. . . . . (Catalogue) p. 12.

BRÖNDSTED. . . . . Voyages et recherches en Grèce, t. II, p. 188, 289 et 307.

CADALVENE. . . . . Recueil des médailles grecques, p. 163.

CAMPION DE TERSAN. . . Catalogue d'Ennery, p. 68.

CARONNI . . . . . Museum Hedervarianum, I, p. 142.

CAVEDONI. . . . . Osservazioni sopra le antiche monete di Atene (*Memorie di religione, morale e letteratura*, Modène, 1836, t. V. p. 323).

Magistrati delle monete di Atene (*Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*, 1837, p. 202; 1838 p. 285). Cf. *Archäologische Zeitung*, 1846, p. 374, et *Bulletino archeologico napolitano*, 1856, novembre, p. 38.

COMBE (CARL). . . . . Museum Hunterianum, p. 48.

Digitized by Google

COMBE (TAYLOR). . . . . Veterum populorum et regum numi qui in Museo Britannico, etc., p. 125.

CORSINI. . . . . Fasti Attici, Dissertat. XII.

COUSINERY . . . . . Voyage dans la Macédoine, t. II, p. 125.
Monnaies de la ligue achéenne, p. 404.
Catalogue manuscrit à la Bibliothèque de la Sorbonne, p. 202.

DUMERSAN. . . . . Catalogue Allier de Hauteroche, p. 47.

ECKHEL. . . . . Catalogus Musei Cæsar. Vindobon. I, p. 112.
Doctrina numorum veterum, II, p. 205.
Nummi veteres, p. 149 et pl. X.

FRIEDLANDER . . . . *Archaologische Zeitung*, 1846, p. 269, la note.

GAILLARD. . . . . (Catalogue) p. 36.

GESSNER . . . . . Numismata antiqua populorum et regum, pl. I–IV.

GOLTZIUS. . . . . De re nummaria antiqua, pl. XIV et XV.

GUARNACCI . . . . . Origini Italiche, II. p. 202 et pl. VIII.

HALLER. . . . . Catalogue du Musée de Berne, p. 11.

HARWOOD. . . . . Populorum et regum selecta numismata, pl. I et II; p. 6.

HAYM . . . . . Tesoro Britannico, t. I, p. 151. (Le mémoire sur les monnaies d'Athènes est l'œuvre du comte *de Winchelsea*.)

HUSSEY . . . . . Essay on the ancient weights and money, p. 92.

JENSAINT . . . . . (Catalogue de M. de), p. 10.

LAVY. . . . . Museo Lavy, p. 152.

LAZIUS . . . . . Græc. Antiquit, l. II, c. II.

LEAKE . . . . . Hellenica numismata, IIe partie, p. 21.
Weights of Greek coins (*Numismatic Chronicle*. 1853. p. 204).

LEITZMANN . . . . . Catalogue des monnaies de la bibliothèque de Leipsick, p. 16.

LENORMANT (CHARLES). . Nouvelle galerie mythologique, pl. XXXIV et XXXVI.
Note sur les rapports de l'or à l'argent chez les anciens (*Revue numism.*, 1853, p. 18).
Essai sur les statères de Cyzique (*Ibidem*, nouvelle série, 1856, p. 4).

LENORMANT (FRANÇOIS). . Catalogue de Behr, p. 38.

LETRONNE . . . . . Considérations sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines, p. 89.

LEVEZOW. . . . . Über mehrere im Grossherzogthum Posen gefundene uralt griechische Münzen, 1834. (Mémoire lu à l'Académie de Berlin le 9 mai 1833).

LONGPERIER (DE) . . . . Les deux Minerve (*Revue numismatique* 1843, p. 424). Voyez aussi la *Revue archéologique*, I. p. 93.
Catalogue du cabinet de Magnoncour, p. 33.
Catalogue de Linck, p. 20.

LORICHS (DE). . . . . (Catalogue), p. 107.

LUYNES (DUC DE) . . . Choix de médailles grecques, pl. IX.
Etudes numismatiques sur le culte d'Hécate, p. 39, 84 et le frontispice du ch. II.

MAFFEI. . . . . Verona illustrata, IIIe partie, p. 260.

MAGNAN. . . . . Miscellanea numismatica, t. IV, pl. III.

MELESIUS. . . . . T. I, pl. II.

MEYNAERTS. . . . . Pièce d'or trouvée dans un tombeau à Athènes (*Revue de Numismatique belge*, 1842, p. 364).

MIONNET . . . . . Description des médailles antiques, grecques et romaines, t. II, p. 111; t. III du Supplément, p. 530.

MÜLLER . . . . . Musée Thorwaldsen, p. 69.

MUSELLI. . . . . Numismata antiqua, I, p. 21.

NEUMANN . . . . . Nummi veteres, I, p. 218.

OUDINET . . . . . *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, I, p. 219.

PANOFKA . . . . . Selene Charinautes (*Annales de l'Institut archéologique de Rome*. XII, 1841, p. 204).

Digitized by Google

PAUW . . . . . Recherches philosophiques sur les Grecs, t. I, IIe partie, section v, § 2.
PAYNE KNIGHT . . . . . Nummi veteres, p. 31.
PELLERIN. . . . . Recueil I, p. 142 et pl. XXII.
PEMBROKE. . . . . (Catalogue) p. 160.
PINDER . . . . . Attische Gewichte (*Beitrage zur alteren Münzkunde*, I, 1851, p. 61).
Die antiken Münzen des Königlichen Museums, p. 50. Cf. *Zeitschrift zur Munzkunde*, 1843, p. 23.
PROKESCH-OSTEN (DE). . Münzen (*Archäolog. Zeitung*. 1843, p. 146, pl. IX; 1846, p. 268, 299 et pl. XLI, XLII).
Über die Münzen von Athen (*Mémoires de l'Acad. des Sciences de Berlin*, 1848, p. 1).
Inedita meiner Sammlung, p. 25.
QUATREMERE DE QUINCY . Jupiter Olympien, p. 228.
RASK . . . . . Catalogus nummorum e Musæo regis Daniæ, I, p. 153.
RANGABÉ . . . . . Antiquités helléniques, I, p. 233, pl. XI, n° 17.
RATHGEBER. . . . . Ricerche intorno dodici tetradrachme inedite attiche dal ducal Gabinetto di Gotha (*Annales de l'Institut archéologique de Rome*, X, 1838, p. 31).
REVIL . . . . . (Catalogue) p. 34.
SAN CLEMENTIUS. . . . . Musei San-Clementiani numismata selecta, I, p. 130.
SCHACHMANN. . . . . (Catalogue) p. 61.
SESTINI. . . . . Museo Hedervariano, p. 70.
Museo Fontana, I, p. 45, II, p. 29, III, p. 32.
Museo del Barone di Chaudoir, p. 57.
Descrizione di molte medaglie greche, etc. p. 76.
Descrizione degli stateri antichi, p. 169.
Descrizione d'alcune medaglie del Museo del principe di Danimarka, p. XVI.
Descriptio nummorum veterum, p. 77.
SPANHEIM. . . . . Ad Aristophanis Ranas, v. 735.
STUART. . . . . Antiquités d'Athènes, frontispice du 1er volume.
TIEPOLI. . . . . Musei Theupoli antiqua numismata, II, p. 1251.
THOMAS THOMAS. . . . . (Catalogue) p. 202.
TYCHSEN . . . . . De numo Atheniensi tetradrachmo, etc. (*Commentationes societatis Gottingensis*, t. V, p. 289).
VAILLANT. . . . . Num. Imp., p. 66, pl. 74.
WELZL DE WELLENHEIM. (Catalogue) I, p. 257.
WILDE (DE). . . . . Selecta numismata antiqua, p. 159.
WINCKELMANN. . . . . Storia delle arti, II, p. 150.
WISE . . . . . Nummorum antiquorum in scrinis Bodleianis reconditorum catalogus, p. 8 et 137.
WITTE (DE). . . . . Vénus Colias sur un tétradrachme d'Athènes (*Revue numismatique*, 1838, p. 116. Cf. *Nouvelles annales archéologiques de l'Institut*, I, p. 75).
La double Minerve (*Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, VIII, 1).
Catalogue Greppo, p. 62.
WURM . . . . . De ponderum, nummorum, mensurarum ac de anni ordinarii rationibus apud Romanos et Græcos, p. 55.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

L'ANCIEN STYLE.

LE SYSTÈME ATTIQUE.

Personne ne croit les Athéniens lorsqu'ils assurent que Thésée fut l'inventeur de la monnaie (1). On se demande aussi, malgré le témoignage de plusieurs auteurs, s'ils ont eu une monnaie avant Solon, et si cette monnaie fut frappée avec l'effigie d'un bœuf (2) : ces auteurs sont tous très-éloignés de l'époque dont ils parlaient; ils n'avaient point vu de pièces athéniennes avec le bœuf, et aucun monument n'est venu encore confirmer leur témoignage. Plutarque reconnaît dans ce symbole le souvenir, soit du Minotaure, soit du taureau de Marathon, soit des encouragements donnés à l'agriculture par Thésée. Mais, quel que fût le respect des Athéniens pour le bœuf laboureur, et malgré le singulier procès de la hache, Plutarque sera cru difficilement. Il semble que ces fables ont dû être inspirées par les anciennes monnaies de l'Asie Mineure et des îles voisines.

Bien plus, je ne puis m'empêcher de douter encore, lorsque le même auteur, dans la Vie de Solon, prétend que le législateur fit refondre les ancien-

(1) Plut., *Vie de Thésée*, 25. Eckhel repousse avec raison ce témoignage (*Doct. Num. vet.*, Prolegomen. I, p. VIII). Cf. Otfr. Muller, *Æginetica*, p. 51 et 88.

(2) Pollux, IX, c. VI, § 81. Hesychius, *in v.* Δεκαδύσιον. Eschyle, *Agamemnon*, v. 36. (Cf. Bœckh, *Metrologische Untersuchungen*, p. 123, et Leake, *Numism. Hellen.* IIe partie, p. 21.) Ajoutez le scoliaste d'Homère (*Iliade*, XXIII, v. 79), et celui d'Aristophane (*ad Aves*, v. 1105).

Digitized by Google

nes monnaies. Afin de soulager les pauvres, qui étaient accablés de dettes, Solon aurait abaissé de plus du quart le poids des monnaies. La drachme nouvelle, avec la même valeur nominale, perdait 27 à 28 centièmes de métal ; de sorte que cent nouvelles drachmes ne faisaient que 72 ou 73 des anciennes (1). Pour que cette réduction soit admissible, il faut d'abord que l'existence d'une monnaie athénienne avant Solon soit démontrée; autrement il semblera plus naturel de penser que la comparaison du système attique, établi pour la première fois par le législateur, et du système éginétique, établi antérieurement, a suggéré ces allégations. Il faut d'ailleurs bien remarquer que Plutarque n'ose rien affirmer ; il avoue même que les historiens ne savent point au juste ce qu'a été la *Seisachtheia*, qui paraît simplement à quelques-uns l'entière abolition des dettes.

Je ne vois pas, en effet, quel soulagement aurait apporté aux débiteurs la réduction des monnaies. Avec 72 vieilles drachmes, dira-t-on, ils payaient 100 drachmes de dettes sans que les créanciers parussent lésés. Il fallait pour cela que les débiteurs eussent chez eux beaucoup de vieilles drachmes au moment du décret, et les portassent aussitôt à la Monnaie, ce qui est rarement le cas d'un homme accablé de dettes. En outre, chacun sait combien, à toutes les époques, l'équilibre s'établit promptement entre le numéraire et les denrées de la vie. Si le numéraire est avili, les denrées haussent, s'il est relevé ou rare, elles baissent de prix. Ajoutez que l'Attique étant un pays pauvre, le commerce étranger, qui la nourrissait en partie, détruisait du jour au lendemain les ruses prévoyantes de Solon. Le blé, s'il se vendait 72 drachmes au Pirée, ne coûta plus 72 drachmes quand les nouvelles pièces furent émises, il en coûta 100. Par conséquent, toutes les choses nécessaires à la vie augmentèrent subitement dans la même proportion. Les créanciers étaient réellement lésés sans que les débiteurs y gagnassent. Les 72 nouvelles drachmes auraient donc été aussi difficiles à amasser que l'étaient les 72 anciennes. Ainsi qu'il arrive lorsqu'on a recours aux expédients en matière de finances, tout le monde y perd quelque chose, et la différence ne profite qu'à l'inconnu.

Le seul fait constant, c'est que Solon établit un nouveau système monétaire, le système attique. De même que les Athéniens attribuaient à Thésée l'inven-

(1) 73, selon Plutarque ; 72, selon Androtion. Voyez, sur cette question, Boeckh, *Staatshaushaltung der Athener*, 2e édition, t. I, p. 26, et les textes que M. Boeckh cite à l'appui.

tion de la monnaie, de même, pour soutenir cette fable, ils devaient en attribuer la refonte à Solon. Il n'y a qu'une trouvaille heureuse qui puisse nous persuader qu'ils avaient, avant l'an 465, une monnaie rivale des tortues d'Égine et des pièces asiatiques. Solon fit acte de sage législateur en constituant le système attique, clair, bien divisé, excellent, qui devait peu à peu s'étendre à une grande partie de la Grèce, et qui assura aux monnaies athéniennes la faveur du monde ancien. Ce système est familier à tous les savants. Les travaux de l'abbé Barthélemy (1), d'Eckhel, de Wurm (2), de Boeckh (3), de Letronne (4), de M. de Prokesch (5), de Hussey (6), ont traité cette question, qu'il sera toujours inutile de reprendre. En pesant moi-même une quantité considérable de pièces d'Athènes, j'ai reconnu ce que j'avais appris déjà par les ouvrages d'hommes aussi éminents, qu'il est impossible d'arriver à un résultat rigoureux pour l'évaluation du poids. Les différents calculs auxquels se sont arrêtés ces différents auteurs ne donnent, d'ailleurs, que des nuances très-faibles, puisqu'ils ne varient que de 1 à 4 millièmes. La moyenne des pesées dépend, quand il s'agit d'aussi légères fluctuations, des échantillons que l'on pèse. Le poids de 17 grammes 20 centigrammes est la moyenne que m'ont fournie des expériences répétées sur un grand nombre de tétradrachmes bien conservés. Ce chiffre a l'avantage de se subdiviser aisément : ce qui me persuade d'autant plus qu'il correspond au chiffre athénien. En effet, l'unité que nous donnent nos poids français doit se partager en fractions nettes et rigoureuses, comme la monnaie elle-même. Car l'on comprend qu'il est d'une grande importance de connaître aussi exactement que possible les divisions monétaires du système attique. Non-seulement on arrive ainsi au classement de monnaies coupées et multipliées avec une surprenante subtilité, mais on se fait un critérium assuré pour distinguer, parmi les monnaies douteuses d'ancien style, celles qui appartiennent à Athènes et celles qui lui sont étrangères. Par suite de la loi de Solon, Athènes eut un système qui lui demeura longtemps particulier. Corinthe et ses colonies adoptèrent plus tard le pied attique, qui domina en Sicile, dans la grande Grèce, notamment à Tarente et à Rhé-

(1) *Voyage d'Anacharsis*, t. VII, table XI.

(2) *De ponder. numm. mensur. ac de mon. ordin. ratione, apud Roman. et Grec.*, p. 55.

(3) *Staatshaushaltung der Athener*, t. I, p. 26. *Metrologische Untersuchungen*, p. 123.

(4) *Considérations sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines*, p. 89.

(5) Mémoires de l'Académie de Berlin, 1838, p. 1. *Inedita meiner Sammlung*, p. 24.

(6) *Essay on the ancient weights and money*, p. 92.

Digitized by Google

gium (1); il en fut de même à Thasos et à Acanthus. Mais alors les types d'Athènes sont arrêtés, populaires, et d'un style qui ne prête à aucune confusion. Dans les anciens temps, il n'en était pas de même; les avantages de ce système monétaire, ou la prépondérance du commerce attique, amenèrent peu à peu d'autres États à imiter Athènes. L'Eubée, la Crète (2), la confédération Thessalienne ne prirent le pied attique qu'au quatrième siècle. Alexandre le Grand fit de même, et dès lors les rois macédoniens, les rois Séleucides, Lysimaque, les rois de Pergame, suivirent l'exemple que leur avait donné Alexandre.

La drachme attique, depuis Solon, fut à la drachme éginétique dans le rapport de 5 à 3. Il fallait cinq drachmes d'Athènes pour égaler trois drachmes d'Égine, et dix oboles attiques au lieu de six pour égaler la drachme éginétique. Le statère d'Égine, ou double drachme, valait donc 3 drachmes $\frac{1}{2}$ d'Athènes. On conçoit aisément pourquoi les Athéniens durent renoncer aux pièces de deux drachmes, et frappèrent des tétradrachmes qui dépassaient de quatre oboles les statères éginétiques, et trouvaient d'autant plus de faveur sur les marchés étrangers. Le statère d'argent d'Athènes est donc la pièce de 4 drachmes.

Voici la série des monnaies d'argent qui furent frappées à Athènes pendant les sixième, cinquième et quatrième siècles, c'est-à-dire tant que dura l'ancien style. J'y joins les poids correspondants, en prenant pour étalon idéal le tétradrachme de 17 gram. 20 centigr. On ne reste ainsi que de $\frac{1}{17.4}$ au-dessous du poids que donnent quelques pièces, parmi les anciennes, qui pèsent 17.25, tandis que le plus grand nombre est au-dessous de 17.20.

	gr. cent.
Décadrachme, équivalant au demi-statère d'or, très-rare.	43,00
Tétradrachme.	17,20
Didrachme, de style archaïque seulement, et très-rare, puisqu'il fut abandonné de bonne heure.	8,60
Drachme.	4,30
Pentobole, pièce de cinq oboles, rare (Cf. Suidas *in v.*), qui existe dans les Collections de M. de Prokesch, de M. le général Fox, au Cabinet de Paris, à Saint-Pétersbourg et au musée Hunter (3). M. de Prokesch en possède trois. . . .	3,60

(1) Boeckh, *Metrolog. Untersuch.*, p. 123. Voy. dans le *Numismatic Chronicle* (1845, p. 156), le Mémoire de M. Barth sur l'adoption du pied attique par certaines villes de la Sicile et de l'Italie (vers la 75e Olympiade). M. Leake croit qu'il y eut, dès l'origine, une alliance monétaire entre Corinthe et Athènes (*Numismatic Chronicle*, 1855, p. 212).

(2) La majorité des villes crétoises conserva le pied éginétique. Parmi celles qui adoptèrent le pied attique, par intérêt de commerce ou d'alliance politique avec Athènes, on compte Cydonie, Gortyne, Hierapytna, Aptéra, Littos, etc. Voy. Boeckh, *ibid.* p. 103.

(3) De Prokesch, Mém. de l'Acad. de Berlin, 1848, p. 19. *Archaol. Zeit.*, 1846, p. 265, pl. 41. Combe (*Tes. brit.*, I,

Digitized by Google

Tétrobole, très-rare également et de style archaïque.	2,88
Triobole ou demi-drachme.	2,15
Diobole, tombé en désuétude ainsi que le tétrobole et le didrachme, selon Pollux (*Onomasticon* IX, 63).	1,44
Trihémiobole pièce d'une obole et demie.	1,08
Obole, qui valait huit chalkus, quand il y eut plus tard une monnaie de cuivre. . .	0,72
Tritémorion (1) ou Tritartémorion, trois quarts d'obole.	0,54
Pentéchalkon, $\frac{5}{8}$ d'obole, cité par Pollux (2).	0,45
Hémiobole.	0,36
Trihémitartémorion, $\frac{3}{4}$ d'obole, très-rare	0,27
Tartémorion (3), quart d'obole, équivalant plus tard à deux chalkus.	0,18

Le pentobole et le pentéchalkon, dont les noms sont donnés par Suidas et par Pollux, sont très-rares. Pollux nous apprend encore qu'il y avait des pentédrachmes à Cyrène (4), et ces pièces, qui rentrent dans le même système de division quinaire, sont la moitié des décadrachmes frappés à Athènes, et portés en Cyrénaïque par le commerce extérieur. Je n'ose supposer qu'il y ait eu un hémitartémorion d'argent, pesant 0,09 centigrammes. Cependant je ne serais point surpris que l'on découvrît un jour cette nouvelle fraction. Nous verrons plus loin quelle parfaite corrélation existait entre l'or et l'argent. Comme je trouve une pièce d'or de 9 centigrammes, il est naturel d'attendre la pièce d'argent correspondante. M. Waddington a dans sa collection un hémitartémorion d'Éphèse, et même un quart de tartémorion pesant 4 centigrammes et 1/2.

Certaines divisions monétaires se retrouvent principalement avec des types archaïques, par exemple le didrachme et le tétrobole. Il semble que plus tard on n'en ait frappé qu'à de rares intervalles. A mesure que l'argent s'est avili, et déjà au temps de Démosthènes il valait cinq fois moins qu'au temps de Solon (5), des subdivisions minutieuses étaient moins utiles. Il était si naturel de donner deux drachmes pour un didrachme, quatre ou cinq oboles pour un tétrobole ou un pentobole, qu'on ne s'étonnera point de voir diminuer le nombre des coins et par conséquent les frais de fabrication. Plus tard, après Alexandre, l'argent continuant à s'a-

p. 205 n°s 150 et 151) donne un pentobole qui n'appartient point à Athènes.

(1) Τριτημόριον est la forme attique employée par Thucydide et Platon, si l'on en croit Pollux (IX, 60). Hérodote avait dit τριτημορίς, et Philémon τριτημόριον.

(2) M. de Prokesch admet le pentéchalkon, comme le pentobole. (Mém. de l'Acad. de Berlin, 1843, p. 19.)

(3) Dans les petites divisions, les Athéniens forçaient le poids au lieu de le laisser faiblir, du moins pendant les beaux siècles. *Tartémorion* est une abréviation pour *tétartémorion*. De même l'on disait τραπεζα pour τετραπεζα, et parfois τέτραχμον pour τετράδραχμον.

(4) IX, 60.

(5) Boeckh, *Staatshaush. der Ath.*, 2e édition, I, p. 8.

vilir, en même temps que les mines du Laurium s'appauvrissent, on s'en tiendra aux divisions élémentaires, à la drachme et à la demi-drachme; les anciennes monnaies avaient toujours cours et suffisaient; la monnaie de cuivre, introduite à son tour, servait d'appoint.

J'ai nommé les mines du Laurium. Elles furent connues dès les temps les plus anciens, et Bœckh va jusqu'à dire (1) que les Athéniens avaient appris de la colonie égyptienne à les exploiter. Au temps de Thémistocle, les mines étaient très-productives (2) et rendaient à l'État de trente à quarante talents par an. Elles l'étaient moins déjà au temps de Socrate. Xénophon, dans son *Traité sur les revenus d'Athènes*, croit les mines inépuisables et propose un système d'exploitation que Bœckh démontre très-justement n'être qu'une chimère. En effet, les mines étaient presque stériles au temps de Strabon (3); on reprenait les scories entassées dans la montagne pour en extraire quelques parcelles de métal que les anciens Grecs avaient négligées. Au second siècle de notre ère, les mines étaient abandonnées; car, en parlant du Laurium, Pausanias, fait cette réflexion : « C'est là qu'étaient « autrefois les mines d'argent exploitées par les Athéniens (4). »

L'État n'exploitait pas les mines par lui-même; il vendait les privilèges, souvent à titre héréditaire. Les acquéreurs ou les fermiers payaient en outre une redevance annuelle, quoique, plus tard, l'État fût parfois obligé de venir en aide aux spéculateurs appauvris (5). Pendant le siècle de Périclès, les mines de Scapté Hylé dans le mont Pangée, furent pour Athènes une ressource bien plus féconde que celles du Laurium; Cimon les avait enlevées aux Thasiens, et la colonie de Néapolis (6) fut le centre de l'influence qu'Athènes exerça sur toutes ces contrées. En perdant sa puissance, Athènes perdit ces belles possessions, d'où Philippe tira des revenus énormes.

(1) *Laurische Silberbergwerke*. p. 92.
(2) Bœckh, *Staatshaush. der Ath.*, I. p. 420.
(3) III. p. 101.
(4) Paus., I, ch. 1.
(5) Bœckh, *Laur. Silb.*, p. 113 et 128.
(6) Les monnaies de Néapolis imitent les anciens types d'Athènes. L'étaient les plus communs au temps de Cimon, tandis que les types plus récents (la chouette et Minerve), encore peu nombreux, n'avaient pu devenir aussi populaires au dehors.

Digitized by Google

LES MONNAIES ARCHAIQUES

Un ancien raconte (1) que les Pisistratides eurent recours à tous les moyens pour se procurer de l'argent. Ils vendirent les priviléges et les exemptions des charges; ils forcèrent les propriétaires qui avaient des escaliers, des portiques, des étages en saillie sur la rue, à racheter le droit d'empiéter sur la voie publique. Enfin, ajoute l'auteur, ils frappèrent de discrédit la monnaie courante, la retirèrent de la circulation à un prix convenu, au-dessous de sa valeur sans doute; puis, quand les Athéniens se réunirent pour établir une nouvelle monnaie, ils leur rendirent l'ancienne au taux normal : mesure tyrannique, déloyale et d'une impudence rare. J'aurais plutôt supposé qu'en laissant aux monnaies la même valeur nominale, ils les auraient fait frapper de nouveau avec un poids plus léger, gagnant la différence. Mais le témoignage ancien est formel. Les Pisistratides ne firent point fondre la monnaie de Solon et de Pisistrate, il nous est permis d'en rechercher les restes; peut-être même les possédons-nous depuis long-temps.

En 1788, le cabinet des médailles de Paris, dont l'abbé Barthélemy était alors conservateur, reçut de Cousinéry vingt-six monnaies. Cousinéry les avait achetées à Athènes (2), et choisies dans un lot de pièces semblables récemment découvertes. Elles varient de poids et de grandeur : ce sont les divisions d'un même système monétaire où sont figurés tantôt une chouette, tantôt un cheval ou une moitié de cheval, un osselet, une roue, trois jambes qui ont un centre commun et semblent courir les unes après les autres, type connu sous le nom de *triskèle*, une tête de Gorgone; au revers est un carré creux. Une seule pièce, qui est de quatre drachmes, offre dans le carré une tête de lion vue de face avec les pattes de devant : il semble que l'animal guette sa proie.

(1) Pseudo-Aristote, *Œconom.*, II, 2, 4.

(2) *Voyage en Macédoine*, t. II, p. 121 à 129.

Digitized by Google

On sera frappé tout d'abord de la ressemblance que présente cette série de monnaies, série unique au monde et qui est une des richesses de notre collection nationale. Tous les symboles, excepté les têtes de Gorgone, sont inscrits dans un cercle d'un fin relief : tous les carrés du revers, preuve de haute antiquité, sont divisés par deux lignes diagonales qui constituent le caractère propre du carré creux d'Athènes. La fabrique, le style, la qualité du métal, l'aspect général, le travail des détails, la finesse d'un archaïsme déjà avancé, tout concourt à réunir ces pièces dans une même famille. Elles sont toutes d'Athènes ou aucune n'en est; s'il convient de les attribuer à une ville étrangère, cette ville quelle sera-t-elle?

Cousinéry n'hésita pas à les attribuer à Athènes, parce qu'il les y avait trouvées et parce que M. Fauvel, consul depuis long-temps dans cette ville, lui assurait avoir déjà vu plusieurs pièces du même genre, surtout avec la roue, trouvées dans le pays. En outre, il rattachait quelques-uns des symboles au mythe de Minerve : la chouette était son oiseau favori, le cheval rappelait sa dispute avec Neptune; la roue, l'invention des chars par Érichthonius. Il y a une raison plus forte encore, c'est que depuis soixante et dix ans, au milieu des découvertes innombrables qu'a faites la science numismatique, personne n'a pu assigner à ces pièces une autre attribution. De plus, cette ville inconnue qui aurait eu un système monétaire si compliqué et si attique, elle aurait donc eu aussi une monnaie d'or, et cela au sixième siècle? Car on verra dans un des chapitres suivants que la chouette, la roue, l'osselet, avec le carré creux et le poids attique, se retrouvent sur les pièces d'or.

Mionnet inscrit les têtes de Méduse sous le nom de Néapolis (1), mais sans donner aucune preuve, sans tenir compte, ainsi que l'a fait Cousinéry, de la différence des carrés creux. On chercherait vainement encore à attribuer la roue à Chalcédoine ou à Acanthus et l'osselet à Clazomènes. Lévezow publie vingt-six pièces avec la roue, neuf avec la Gorgone et le carré creux d'Athènes, si reconnaissable et si particulier. Ces monnaies, qui sont en grande partie des oboles, ont été trouvées dans le duché de Posen, près de Szubin. Qui peut dire quel hasard les a portées au cœur des contrées barbares? En vain Lévezow rejette l'attribution de Cousinéry et donne

(1) Suppl. III, p. 83, nos 507 et 508.

Digitized by Google

ces pièces à Olbia (1). En reconnaissant qu'elles appartiennent au système attique, il ne fait que confirmer l'opinion que Cousinéry avait émise. Ceux qui l'ont repoussée n'ont pu la réfuter; ils ont même signalé des faits qui la confirment. Ainsi M. de Prokesch, qui croit que certaines de ces pièces (2) sont thessaliennes, et qui possède des oboles avec la roue et un demi-cheval, avoue les avoir trouvées à Athènes. J'en ai vu également pendant un séjour de quatre ans. M. de Witte en a trouvé à son passage en 1841. Par là se corrobore le témoignage de Fauvel (3) et de Cousinéry. M. le duc de Luynes n'hésite point à proclamer que ce témoignage est à peu près irrécusable (4), et la plupart des savants sont de cet avis.

La preuve la plus décisive de toutes est assurément le poids de ces monnaies. Il est strictement conforme au système attique.

		gr. cent.
TÉTRADRACHMES.		
Lion et Gorgone.		17,00
DIDRACHMES.		
Chouette.	fruste. . .	8,14
Cheval.		8,45
Osselet.		8,45
Roue.		8,50
Id.	fruste. . .	8,10
Tête de Méduse (deux exemplaires).		8,45
DRACHMES.		
Moitié de cheval.		4,20
Id.		4,25
Roue.		3,98
Id.		4,12
Id.		3,83
Id.		4,22
DEMI-DRACHME.		
Triskele.		2,00
OBOLES.		
Chouette.		0,65
Roue.		0,60

(1) *Über mehrere im Grossherzogthum Posen gefundene uralt griechische Munzen*, Berlin, 1834, p. 24 et 30.

(2) *Inedita meiner Sammlung*, p. 6; Mémoires de l'Académie de Berlin, 1846, p. 13. M. de Lagoy possède un demi-cheval et une roue; le général Fox, une pièce avec le triskele; M. le duc de Blacas, deux oboles avec la tête de Méduse, une drachme avec la roue. La roue se retrouve dans la collection de M. Behr (Catal., p. 37).

(3) Fauvel a dessiné, pendant un long séjour à Athènes, un certain nombre de pièces qu'il a eues entre les mains. Parmi ces dessins, qui appartiennent à M. de Lagoy, on remarque six monnaies archaïques.

(4) *Études numismatiques sur quelques types relatifs au culte d'Hécate*, p. 55.

Digitized by Google

	gr. cent.
Roue.	0,65
Id.	0,70
Tête de Méduse (deux exemplaires).	0,61
Id.	0,60
Id. (deux exemplaires).	0,65
Id.	0,72

TRITÉMORION.

Roue	0,50

PENTÉCHALKON.

Roue.	0,40

Ce poids est trop fort pour une demi-obole, trop faible pour un tritémorion. Il approche plutôt du pentechalkon, qui est de 45 centigrammes.

TRIHÉMITARTÉMORION.

Tête de Méduse.	0,20

Le trihémitartémorion est de 0,23.

Lorsque l'on songe combien le système attique était étranger aux villes grecques dans les anciens temps, lorsque l'on voit que les colonies athéniennes elles-mêmes, par exemple Néapolis fondée dans le Pangée, au centre des mines exploitées par les Athéniens, avaient adopté un système différent (1), ne serait-il pas surprenant de rencontrer cette conformité avec le système attique dans une ville que personne ne peut découvrir? Je suppose un instant que ces monnaies eussent été apportées à Athènes dans l'antiquité, puis enfouies, est-il croyable que le commerce ait accepté de l'extérieur des divisions aussi petites que l'obole, le tritémorion, le pentéchalkon, le trihémitartémorion et toutes les autres qui n'ont pas encore été trouvées, mais qui ont nécessairement existé? Ces fractions monétaires sont destinées aux transactions intérieures, et l'étranger n'accepte d'ordinaire que les pièces qui ont le plus de valeur. Comme au contraire les petites divisions se trouvent en plus grand nombre à Athènes, il est naturel de conclure qu'elles n'ont pas été importées, mais qu'étant d'un usage local, elles sont restées dans le lieu où on les avait frappées et employées.

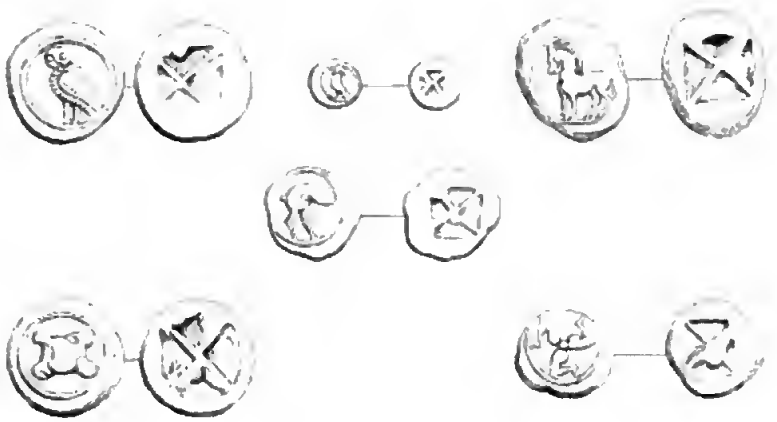
Enfin, si l'on considère les symboles représentés sur les pièces de Cousinéry, on remarque non-seulement qu'ils se rattachent étroitement aux traditions attiques, mais qu'ils appartiennent à Minerve. Car Minerve étant la

(1) Les monnaies de Neapolis pesent 9,60 le didrachme, 4,80 la drachme.

Digitized by Google

déesse protectrice d'Athènes, Éponyme, Poliade, gardienne du trésor public que l'on enfermait dans l'opisthodome de l'Hécatompédon, Minerve régnait sans partage sur les monnaies d'Athènes; les autres dieux n'y furent admis par la suite qu'autant qu'ils étaient en communauté religieuse avec la grande déesse qui était l'unité dans les croyances attiques.

La *chouette*, archaïque, tournée à gauche, et dont les plumes sont exprimées par une série de points, fut consacrée à Minerve, comme oiseau des nuits. Nous verrons tout à l'heure que Minerve, déesse de la lumière, fut identifiée avec la lune. On prétendait que la chouette voyait dans les



ténèbres (1); c'est pour cette raison peut-être que Minerve fut appelée Γλαυκῶπις (2). Les chouettes remplissaient et remplissent encore les rochers d'Athènes. Quand le scoliaste d'Aristophane les relègue dans les montagnes du Laurium (3), je crains qu'il n'ait pris au sérieux une plaisanterie des Athéniens qui disaient : les *chouettes du Laurium*, c'est-à-dire l'argent du Laurium à l'effigie de la chouette. La chouette était naturellement un présage de richesse; elle était aussi un présage de victoire. Avant la bataille

(1) Etym. Magn., et Suidas, *in v.* Τριτόμηνις.

(2) Preller, *Mythol.*, I, p. 132. Diane était appelée elle-même Οὖπις, Ἶπις, *œil de la nuit*, selon M. Preller.

(3) *Ad Equit.*, v. 1092.

de Salamine, on en vit une voler ainsi à la droite des généraux. De là le proverbe : Πλοῦς ἔπτατο (1) ; de là l'enthousiasme du Démos d'Aristophane, lorsqu'Agoracrite lui annonce qu'il a vu Minerve descendre de l'Acropole et que la chouette était perchée sur elle (2). Agathocle, afin de donner du cœur à ses soldats, faisait lâcher des chouettes dans son camp (3). Parmi les types de cette époque, la chouette me paraît, par la naïveté de son style, le plus primitif, et par son choix le plus simple. Je serais tenté de l'attribuer à Solon. Athènes aurait eu la chouette, comme Égine la tortue, comme Corinthe le Pégase.

Le *cheval* était, avec la chouette, un des plus glorieux attributs de Minerve. Il rappelait sa dispute avec Neptune : au moment où le dieu faisait naître un coursier impétueux et sauvage, elle l'avait saisi, lui avait mis un frein, bientôt elle avait attelé un quadrige. Les Panathénées et le fronton du Parthénon rappelaient ce triomphe de la déesse, que les Grecs nommaient quelquefois Hippia et Chalinitis. On l'adorait à Colone, ainsi que Neptune, sous le premier nom, à Corinthe sous le second, parce qu'elle avait dompté Pégase pour Bellérophon et lui avait mis un frein. M. de Longpérier a publié, dans la *Revue numismatique* (4), une monnaie d'Orthia, en Élide, sur laquelle sont représentés, d'une part, la Minerve Narcæa, adorée des habitants du pays; de l'autre, un demi-cheval s'élançant du rocher; le rocher est surmonté d'une double pousse d'olivier. M. de Longpérier reconnaît avec raison l'influence des mythes attiques, et rappelle que, l'an 436, les Athéniens et les Éléens avaient conclu une alliance pour cent ans (5). Nous retrouverons le demi-cheval sur les monnaies des siècles suivants à Athènes; mais je ne saurais démêler avec certitude pour quelle raison la partie postérieure du cheval a été figurée sur la drachme au lieu de la partie antérieure (πρότομή). Cette représentation implique-t-elle une idée de sacrifice? Les chevaux qu'on sacrifiait à Neptune étaient précipités dans la mer et non coupés par la moitié (6). M. de Witte n'est point éloigné de croire qu'il y a quelque rapport entre cette moitié postérieure du cheval et Minerve, déesse de la lune. Nous verrons tout à l'heure qu'elle est la lune

(1) Hesychius, *in verb.*

(2) *Loc. cit.* C'est parce qu'elle annonce la victoire qu'Agoracrite prédit aux Athéniens, « qu'ils régneront à Echatane, » chimère favorite des Grecs, et qu'un Macédonien devait réaliser. On verra sur un bronze des temps postérieurs la chouette posée sur le poing de Minerve.

(3) Diodore de Sicile, XX, 11.

(4) Année 1853, p. 244.

(5) Thucyd., II, 25.

(6) Gerhard, *Mythologie*, I, p. 217, 3. — A Rome on sacrifiait un cheval à Mars. Voy. Plutarque, *Quæstiones Romanæ*, 94.

dans sa troisième phase, la lune qui décroît, le *dernier* croissant. Ce qui est certain, c'est que le cheval entier correspond au didrachme, le demi-cheval à la drachme. Les monnaies de Syracuse offrent des indications analogues (1). M. le duc de Luynes a fait remarquer le premier qu'un char attelé de quatre chevaux était le signe propre du tétradrachme; un cavalier conduisant deux chevaux, du didrachme; la drachme avait pour symbole un simple cavalier. Sur un vase panathénaïque, la moitié postérieure du cheval est figurée sur le bouclier de Minerve, de la même façon que sur les monnaies (2).

L'*osselet* ne paraît point être uniquement, sur les monnaies, une allusion à un jeu des Athéniens, ni même au jeu de la fortune, ainsi que le croit Cousinéry. Il a un sens profondément religieux, car il est l'emblème de la volonté des dieux manifestée par le sort. Il importe d'abord de bien constater que l'osselet se rattache au culte de Minerve, tout en remarquant que Minerve est la Fortune, la *Tyché* d'Athènes, à titre de divinité éponyme. Qu'on me permette cet anachronisme, elle est le *génie* d'Athènes, et par là s'identifie avec la Fortune.

Après Athènes, nous le trouvons à Salamine, dans l'île de Cypre (3). Fondée par Teucer à l'époque où l'île de Salamine appartenait à l'Attique, Salamine fut unie par une étroite amitié aux Athéniens. Comme eux, elle avait un culte particulier pour Minerve, et quelques-unes de ses monnaies offrent des rapprochements sensibles avec celles d'Athènes. Tarente compte aussi l'osselet parmi ses types, et l'image de Minerve, empreinte sur sa monnaie, nous assure du culte que les Tarentins professaient pour la déesse. La ville d'Himéra est dans le même cas. Pour prouver par un monument décisif que l'osselet est quelquefois un attribut de Minerve, je citerai des pièces rares jadis et attribuées à Abydos, mais que M. Waddington a trouvées en très-grand nombre à Adalia et dans les environs. On doit donc les rendre à la Pisidie ou à la Pamphylie, et peut-être à Selgé, qui a souvent l'osselet sur ses monnaies (4). J'ai fait graver, à la page 27, une de ces pièces qui porte au revers une tête de Méduse, au droit une tête de Minerve; derrière Minerve est un osselet.

Peut-être convient-il de chercher l'explication de ce symbole dans le

(1) *Revue numism.*, 1840, p. 24.

(2) Ross, *Archaol. Aufsätze*, I, p. 201, et pl. XIV. C'est d'après M. Gerhard (*Etrusk. und Kampan. Vasenbilder*, Taf. B, 29) que M. Ross a reproduit ce vase.

(3) *Numismatique et inscriptions cypriotes*, pl. VI, fig. 2. M. de Luynes attribue à Salamine cette belle rareté que possède le Musée britannique.

(4) *Revue numismatique*, 1852, p. 47.

mythe de Minerve, bien qu'il y ait des raisons de croire, à Cypre, qu'il rappelle le coup de Vénus, le plus beau que pussent amener les joueurs de dés et d'osselets (1). L'oracle de Minerve Skiras nous est connu, et les vases peints éclairent d'une manière très-précise une vieille coutume de la religion attique (2). Le devin Skiron, dont le tombeau était sur la route d'Éleusis, avait élevé à Phalère le temple célèbre de Minerve, qui prit son nom et qui était le but d'une des fêtes des Athéniens, les Skirophories (3). Des dés servaient, il est vrai, pour connaître le sort (4). Mais est-il trop téméraire de supposer que les osselets pouvaient servir au même usage et recevaient les mêmes signes? Un passage de Pausanias justifie cette conjecture (5). Il y avait auprès de Bura, en Achaïe, une grotte consacrée à Hercule. Ceux qui venaient consulter le dieu faisaient leur prière, prenaient quatre osselets et les jetaient sur une table devant la statue. Ces osselets portaient certains signes dont l'interprétation se lisait gravée sur la table. L'oracle de Minerve Skiras pouvait s'interroger de la sorte, et comme la déesse avait également un temple dans l'île de Salamine, sous le nom de Skiras (6), il n'est point surprenant que la colonie de Teucer eût transporté son culte dans l'île de Cypre. L'osselet qu'on mettait, avec tant d'autres objets, dans la corbeille mystérieuse d'Éleusis, représentait peut-être le souvenir de Minerve.

Le *triskèle* a un sens non moins éloquent. Eckhel avoue avec une sincérité qui l'honore qu'il ne comprend point ce symbole. M. le duc de Luynes me semble avoir été plus heureux dans ses *Études numismatiques sur le culte d'Hécate*. M. le duc de Luynes rappelle (7) combien les triades sont fréquentes dans la mythologie grecque (8), depuis les trois Gorgones jusqu'aux trois déesses-sœurs qui régnaient tour à tour sur la lune : Proserpine,

(1) Duc de Luynes, *Numismatique et inscriptions cypriotes*, p. 31.

(2) Panofka, *Bull. de l'Inst. archéol. de Rome*, année 1832, p. 70. — Welcker, *Alte Denkmäler*, pl I et II. — De Witte, *Catalogue Durand*, n. 385 et 398. — Consultez aussi Gerhard, *über die Minervenidole Athens*, p. 15. M. Gerhard croit que la Minerve voilée de la villa Albani (pl. III, fig. 6, *ibid.*) est une Minerve Skiras. Les joueurs de dés ou d'osselets sont figurés à la planche V, n. 9.

(3) Paus., I, 1, 4 et 36, 3. — Voyez, dans le même Mémoire de M. Gerhard, la distinction des Skirophories et des Skira.

(4) Pollux, *Onom.*, IX, 96.

(5) VII, 25, 6.

(6) Herod., VIII, 91; Poll., IX, 96. Cf. Gerhard, *Mythologie*, I, p. 239, 6.

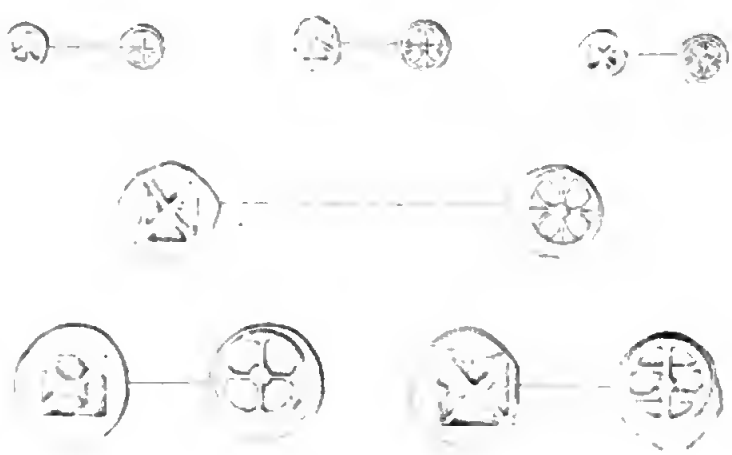
(7) Pages 81 et suivantes.

(8) Sur la grande triade attique, formée de Minerve, Jupiter et Apollon (la lune, l'éther, et le soleil), voyez Preller, *Mythol.*, I, p. 152. La triade du Capitole, à Rome, était formée de Jupiter, Junon et Minerve. Une autre triade attique est Minerve, Cérès et Proserpine (voy. Gerhard, *über die Minervenidole Athens*, pl. I, fig. 1, et p. 6). Consultez Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, III, 2e partie, p. 568 et suivantes, et *Mémoires sur les mystères de Cérès et de Proserpine*, p. 29. Sophocle invoque Minerve, Apollon et Diane comme une triade secourable (*Œdip.*, v. 158). Voyez encore, dans les *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique* (t. II, p. 276), le Mémoire de M. de Witte sur le triple Géryon. Pour les triades égyptiennes, Letronne, *Inscript.*, I, p. 42, 378, 397; II, p. 421.

Digitized by Google

Diane et Minerve. Je ne puis reproduire ici les excellents rapprochements qui justifient cette opinion : je renvoie à l'ouvrage de M. de Luynes. Partout où le culte de ces trois divinités existe, on peut s'attendre à trouver les trois jambes (1) dont la triple Hécate d'Alcamène fut le développement (2). Ce qui achève d'attacher à cette représentation l'idée d'une triade lunaire, c'est que parfois sur les monnaies, ainsi que sur les vases peints, une tête de Gorgone forme le centre des trois jambes : or la Gorgone, c'est la pleine lune. D'autre part, les jambes qui courent dans le même sens sans se pouvoir jamais atteindre sont l'emblème de la rotation perpétuelle de l'astre des nuits. Mionnet cite un bronze d'Athènes du cabinet d'Hermand (3), avec la tête de Minerve, l'amphore et le triskèle ; cette pièce, que je n'ai pu retrouver, portait l'inscription ΑΘΗΝΑΙΩΝ.

La *roue* est une représentation encore moins complexe et plus parfaite



du mouvement sidéral. Ainsi que le fait remarquer M. le duc de Luynes, le philosophe Anaximandre (4) la considérait comme un symbole astronomi-

(1) Les trois jambes sont quelquefois représentées sur le bouclier de Minerve (de Witte, *Cat. Durand*, n. 323, et *Cat. des vases etrusques du prince de Canino*, n. 87), de même que sur celui d'Encelade combattant Minerve (Lenormant et de Witte, *Elite des monuments céramographiques*, t. I, pl. VIII et IX).

(2) Cf. la triple Hecate du Musee de Leyde, *Archaeologische Zeitung*, août, 1843, pl. VIII.

(3) Suppl., n. 313. Je n'ai pu savoir ce que cette piece était devenue.

(4) *Etudes numismatiques sur le culte d'Hécate*, p. 56, note 1.

Digitized by Google

que. La roue enflammée, au sommet des flambeaux propres aux Mystères, pourrait avoir également un sens cosmique (1). Je ne dis pas qu'elle ne pût rappeler en même temps, ainsi que le veut Cousinéry, le premier char attelé par Minerve, tradition qui avait trouvé place au centre d'un fronton du Parthénon; mais le cheval suffisait à représenter ce souvenir. La roue devint l'attribut de Cybèle (2), de Némésis et de Tyché, à cause de sa forme, qui en faisait l'image du mouvement des sphères célestes. On remarquera la diversité des dispositions intérieures des roues : deux traverses croisées par une troisième; quatre rayons avec un centre et des attaches mieux marquées, c'est la roue τετράζυγος de Pindare : quatre rayons plus pleins et plus ornés, avec un listel sur leur axe, un listel sur leurs bords. Peut-être le progrès de l'ajustement marque-t-il la différence des époques. D'après le témoignage de Fauvel, recueilli par Cousinéry, ces pièces sont moins rares que les autres.

La *tête de Gorgone* est une représentation trop familière à l'art attique pour nous surprendre lorsqu'elle s'offre sur les monnaies. Ce n'est pas un fait peu significatif que de la voir, sous forme d'antéfixes répétés de toutes parts, décorer les anciens temples de Minerve, avant qu'ils fussent détruits par Xerxès. Elle reparaîtra et sur les monnaies du siècle d'Alexandre, et sur les monnaies des siècles suivants. La Gorgone, avant de devenir simplement un attribut de Minerve, fut dans le principe Minerve elle-même (3), Minerve Gorgo, la pleine lune (4), représentée avec un visage, par les peuples primitifs aussi bien que par les enfants. Plutarque a écrit un traité dont le titre rappelle la même idée. Clément d'Alexandrie (5) parle des visages qu'on distinguait dans la lune et que reproduit la Gorgone. Arnobe raconte (6) qu'Aristote avait démontré que Minerve était la lune. Ulpien, plus précis encore, affirme que c'était la croyance

(1) *Mém. des monum. céramogr.*, t. I, p. 48, note 3. Cf. de Witte, *Cat. Durand*, n° 202, note 2. — Bröndsted (*Recherch. et voyages en Grèce*, I, p. 118) y voit le κυκλος μαντικός du trépied d'Apollon (?). Denys le Thrace avait écrit sur la signification symbolique de la roue. Clem. Alex., *Strom.* V, 8, § 46.

(2) Voyez l'*Histoire des Religions de la Grèce antique*, au chapitre XIV. M. Alfred Maury y montre comment Minerve rappelle Cybèle et les divinités telluriques de l'Asie Mineure qui président à la fortune et à la richesse des villes. La roue et la corne d'abondance sont les attributs de ces divinités.

(3) Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. III, 2e partie, p. 582.

(4) Symbole de la nuit et des primitives ténèbres d'où est jaillie la lumière, la Gorgone, en mourant, donna naissance à Pégase, les nuages qui produisent le tonnerre, et à Chrysaor, le rayon doré. (Guigniaut, *Relig. de l'antiq. Ibid.*)

(5) *Stromat*, V, 6.

(6) *Adv. Gent.*, III, 31. — Voyez le traité de Plutarque, *De facie in orbe lunæ*. — Eckhel (II, p. 209) explique dans le même sens les croissants qui figurent plus tard sur les tétradrachmes.

Digitized by Google

des Athéniens (1). M. Gerhard (2) reconnaît donc sans hésiter, dans la Gorgone, la pleine lune. Une ingénieuse remarque de M. Panofka (3) montre bien la source en même temps que la portée de ces idées astronomiques. M. Panofka a compté sur un célèbre vase de Corneto vingt-huit serpents autour d'une tête de Gorgone, qui lui semble à juste titre la lune avec ses vingt-huit jours de révolution. Par ces raisons, M. Lenormant nomme Minerve sur un cyzicène où une tête de femme se détache sur un disque (4).

Mais pourquoi Minerve aide-t-elle Persée à tuer Méduse, pourquoi la frappe-t-elle de sa propre main, selon une tradition attique (5)? Bien plus, Minerve tuant Pallas, dans le mythe primitif, ce n'est pas Minerve tuant un géant; elle se tue elle-même, ou plutôt elle se dédouble pour frapper une partie d'elle-même. M. Alfred Maury a exposé les développements de cette mythologie naturaliste (6); il les rattache à un ensemble de mythes qui a son point de départ en Asie, et devient en Grèce le thème d'une foule de légendes. On vient de voir que Minerve partage avec Proserpine et Diane l'empire de la lune; elle est la troisième lune, c'est-à-dire qu'elle représente la troisième phase de la lune (7), la phase où elle décroît; on célébrait une fête à Athènes à cette époque. Proserpine, au contraire, représente la pleine lune, le moment des éclipses, le moment où Pluton, le soleil au-dessous de la terre, l'enlève, où Persée, dieu de la lumière, tue la Gorgone, où Mi-

(1) Démosth., *Contre Midias*, p. 691.
(2) *Mém. de l'Acad. de Berlin*, 1849, p. 481, note 46.
(3) *Musée Blacas*, p. 33.
(4) *Revue numism.*, nouvelle série, 1856, t. I, p. 24.
(5) Euripid., *Ion*, v. 987.
(6) *Hist. des Relig. de la Grèce*, I, p. 358, 377.
(7) Etymol. Magn., *in v.* Τριτογένεια, et Suidas, *in v.* Τριτόμηνις.
(8) C'est dans ce sens que je m'explique une monnaie de Populonia que possède le cabinet de Paris. Sur la face est une tête de Méduse, au revers un croissant. Malgré la différence des pays, la religion étrusque contient des vestiges de traditions communes aux populations primitives de la Grèce et de l'Italie. Peut-être le monument que je cite à la page suivante (note 5), et qui est étrusque, a-t-il la même signification.

nerve, la lune décroissante, prend la place de la pleine lune (8). Ainsi se démêle la confusion de certaines idées qui ont amené la confusion des mythes. Mais je m'empare à mon tour de l'idée du soleil opposé à la pleine lune, de Persée tuant Méduse, afin d'expliquer le tétradrachme remarquable dont je n'ai point encore parlé. Que l'on examine la planche qui précède, et l'on sera frappé de ce lion qui guette ou qui dévore, opposé à la Gorgone, pièce unique que M. le duc de Luynes a publiée après Cousinéry (1), sans que son sujet lui permit de s'appesantir sur le lion. Cousinéry reconnut (2) sur ce tétradrachme un masque tragique et une panthère; c'est une erreur qu'un dessin exact suffit à réfuter.

Le lion représente le soleil ou Persée; la tête de Méduse, la lune dans son plein, et par conséquent sujette aux éclipses (3). L'union de Minerve ou de la Gorgone avec le lion n'est point sans exemple sur les monuments figures. Les monnaies de Vélia portent sur leur face la tête de Minerve, au revers un lion avec un astre; quelquefois (4) une chouette est placée sous le lion. Une bulle d'or publiée par Micali est ornée d'une tête de Gorgone sur une face et d'un lion sur l'autre (5). Le lion dévorant un cerf se trouve aussi sur le bouclier de Minerve (6). A Cyzique on remarque des pièces d'or où Minerve est gravée sur la face, une tête de lion sur le revers; parfois une Gorgone répond à la tête de lion. De même sur les monnaies de Rhodes, la tête de Méduse répond au soleil (7). M. Waddington possède une monnaie de Tarse où le lion est posé sur un grand croissant et sous un astre. Sur le camée de la Bibliothèque qui représente la dispute de Neptune et de Minerve, une chèvre, image des flots, est au-dessous de Neptune, un lion au-dessous de Minerve. Je suis bien plus frappé encore de trouver dans les inventaires du Parthénon une tête de lion dorée, consacrée à Minerve (8). Parmi les pièces que M. le duc de Luynes attribue à Cypre (9), il en est deux qui rappellent, avec un style différent, le tétradrachme de Cousinéry. L'une porte la tête de Méduse et une tête de lion rugissant, de profil; l'autre, une tête de Minerve casquée, au revers la tête et les pattes d'un lion. D'ailleurs Minerve, qu'une tradition attique faisait mère d'Apol-

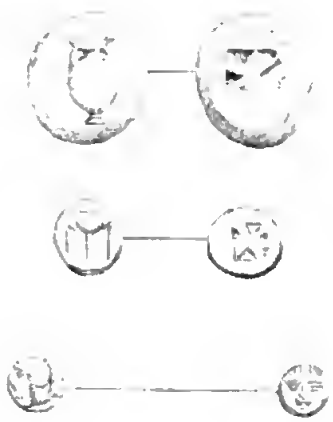
(1) *Etudes numism. sur le culte d'Hécate*, au frontispice du chapitre II.
(2) *Voyage en Macédoine*, t. II, p. 129.
(3) Cf. Preller, *Mythologie*, I, p. 162.
(4) Lenormant, *Nouv. galerie mythol.*, pl. XX, fig. 2.
(5) Micali, *Monum. ined.*, tav. XXI.
(6) *Monuments inédits de l'Inst. archeol.*, t. I, pl. XXI.
(7) Eckhel, *D. N.*, II, p. 602.
(8) Boeckh, *Staatshaushaltung der Athener*, Beilage, p. 152, ligne 16.
(9) *Numismatique et Inscriptions cypriotes*, planche VI, figure 1, et planche VII, figure 5.

lon, est unie étroitement à Vulcain et à Prométhée; elle protége, non-seulement Persée, mais Bellérophon, Chrysaor, Hercule, les Dioscures, tous les héros de lumière. Divinité de lumière elle-même, elle voit célébrer en son honneur des courses aux flambeaux, et brûler dans son sanctuaire de l'Érechthéion une lampe qui ne s'éteint jamais. Ainsi le lion (1) représente la force du soleil, sur le tétradrachme de Cousinéry; la Gorgone, la lune éclipsée. Nous verrons, sur les monnaies postérieures d'Athènes, le soleil et la lune réunis par une figure directe.

Les anciens types monétaires d'Athènes (2) sont donc tout à fait dignes

(1) Nous sommes encore loin de Phidias, qui représentera à Olympie le soleil sur son char et la lune sur un cheval ou un mulet (Paus., V, 11, 3). Je ne crois pas que le lion fût sur les monnaies de la fin du VIe siècle un souvenir de la courtisane *Léæna*, l'amie d'Harmodius et d'Aristogiton. Sur les monnaies, chose sacrée, qui eût voulu représenter l'image symbolique d'une courtisane? Quant au héros éponyme, Leos, et à la tribu léontide, quelle raison plausible de retracer leur souvenir plutôt que celui des autres éponymes et des autres tribus?

(2) Je ne puis attribuer à Athènes deux pièces du Cabinet de Paris, qui sont classées parmi les monnaies de



Cousinery. La première est publiée par Cousinery lui-même avec toutes celles que je reproduis après lui. Elle porte une amphore; le revers forme un carré creux; la seconde pièce n'appartient point à la même trouvaille, sa provenance m'est inconnue. Elle porte un trépied, et le revers présente également le carré creux.

L'amphore est un symbole qui s'approprie merveilleusement à l'Attique. Les monnaies des âges suivants en sont la preuve. Mais cette pièce n'a ni l'aspect ni le caractère des pièces parmi lesquelles elle est classée. J'oserais assurer qu'elle n'a point été trouvée dans le même lieu, car l'argent et la patine de l'argent sont tout différents. En outre, cette pièce pèse 12 grammes, ce qui ne s'accommode nullement au système attique. En supposant même un tridrachme attique, le poids est inférieur de 90 centigrammes au poids normal, tandis qu'en prenant le didrachme éginétique, elle n'a perdu que 25 à 30 centigrammes, ce qui n'a rien d'extraordinaire. M. de Longpérier a eu l'obligeance de m'apprendre que Brøndsted, en visitant le Cabinet de Paris, n'avait point hésité à attribuer cette pièce à l'île de Ceos. En effet, il en publie une semblable au frontispice de son livre sur Céos (*Voyages et recherches en Grèce*, Ire livraison). Il en a vu deux à Zéa, dit-il à la page 122. Le carré creux est formé, comme à Athènes, par deux diagonales, et dans chacun des quatre triangles, Brøndsted a lu une des quatre lettres KAPΘ, ce qui permet de ranger cette monnaie, avec certitude, parmi les monnaies de Carthéa. J'ajoute que l'amphore n'a point la forme des amphores athéniennes, tandis qu'on observera une amphore de la même forme à Iulis (p. 76 et pl. XXVII du même ouvrage). Enfin le Cabinet de Paris possède des divisions des monnaies de Carthéa qui rentrent parfaitement dans le système éginétique auquel appartient la pièce à l'amphore.

Quant au trépied, symbole commun à tant de villes grecques, il me semble plus difficile encore de l'attribuer à Athènes, quelque ancien que fût dans cette ville le culte d'Apollon, et quelque grave que soit le titre de *Patrôos*, que lui avaient donné les Athéniens. La pièce pèse 2 grammes 52 centigrammes, quantité qui ne cadre avec aucune des quantités attiques: c'est trop pour une demi-drachme, qui ne doit point dépasser 2,15, trop peu pour un tétrobole, qui

d'attention, parce qu'ils font mieux saisir comment Minerve fut dans l'origine une divinité de lumière. De là les idées d'intelligence supérieure, de virginité, chères aux philosophes, et les yeux brillants, image de l'air pur, que représentèrent volontiers les artistes. Mais la tradition primitive et les symboles astronomiques allèrent peu à peu s'effaçant : ce furent les dogmes mystérieux d'Éleusis qui en retinrent la plus grande partie. Toutefois les monnaies des âges suivants gardèrent non-seulement la chouette, mais le croissant, qui était placé sur les tétradrachmes d'ancien style à gauche de la chouette, et continuait à rappeler que dans les vieilles croyances attiques, ainsi que nous le fait savoir Ulpien, Minerve était la lune.

L'ensemble des idées que je viens d'exposer, d'après les auteurs et la comparaison des monuments figurés, est empreint d'un naturalisme mystique que l'on ne saurait méconnaître. Je dirai plus, ce naturalisme semblerait porter avec lui sa date. Ne rappelle-t-il pas le mouvement religieux qui se produisit à Athènes sous Pisistrate et ses fils (1), mouvement qu'ils encouragèrent, parce que leur pouvoir trouvait un appui dans le développement des sentiments religieux et dans une tendance vers l'unité? Ce mouvement fut une sorte de protestation contre les progrès du polythéisme poétique, tout extérieur et si propre à substituer la forme à l'idée : les artistes, en effet, continuaient l'œuvre que les poëtes avaient commencée. Mélange de dogmes, de symboles profonds et de superstitions, souvenir des Pélasges et emprunt fait à l'Orient, le système nouveau n'était, à proprement parler, qu'un retour vers le passé : les faux oracles de Musée par Onomacrite en sont la preuve. Tandis qu'on enseignait à la foule de vaines pratiques, propres à l'enflammer, une théologie philosophique se composait pour les esprits d'élite, théologie qui fut destinée aux Mystères et se conserva par les Mystères. Une partie de ce que nous venons de dire de Minerve se trouve, en effet, dans la doctrine d'Éleusis. Denys le Thrace, dans le passage que j'ai indiqué à la page 24, cite précisément un texte orphique à propos de la roue.

Les monnaies archaïques d'Athènes sont-elles donc du temps de Solon

s'élève jusqu'à 2,88. On pourrait toutefois accepter un *frai* de 25 centigrammes; mais l'aspect de la pièce, sa fabrique, son style n'ont aucune ressemblance avec le style, la fabrique et l'aspect des monnaies de Cousinéry. Ajoutez que le carré creux est loin d'être en tout point identique au carré creux d'Athènes, et que le poids de 2,52 centigrammes entre beaucoup plus facilement dans le système babylonien.

(1) Preller, dans la *Real Encyclopädie*, tome V, p. 33 et suivantes, p. 994 et suivantes. Comparez l'opinion de M. Guigniaut, dans ses *Mémoires sur les Mystères de Cérès et de Proserpine*, p. 47.

Digitized by Google

(564-560), de Pisistrate et de ses fils (560-509) (1)? Tout me porte à le croire, et leurs symboles, et le carré creux, indice d'une haute antiquité, et leur style, qui répond sans violence à l'époque que j'essaye de fixer. Elles ne précéderaient, après tout, que d'un demi-siècle le siècle de Périclès, car Solon ne revint d'Asie qu'en 565; ce ne fut que pendant les cinq années qui suivirent qu'il put réaliser sa réforme monétaire : or ces pièces paraissent presque toutes postérieures à Solon, et du temps de Pisistrate et des Pisistratides. Elles sont d'une fabrique déjà soignée, ce qui ne surprendra point sous des princes fastueux, amis des arts et de tout ce qui pouvait parer leur usurpation. Leur caractère est encore naïf, et cependant la netteté du dessin atteint une assez grande vérité d'interprétation. Les objets inanimés, tels que l'osselet et la roue, sont rendus avec une exactitude élégante. Les animaux et les monstres ne sont point irréprochables, mais ils offrent un certain mérite. Le cheval est vivant, sa tête ne manque pas de finesse, quoique les proportions générales soient lourdes et le cou trop épais. La Gorgone est assez bien modelée, elle contient des détails qui ne pouvaient être traités sans une certaine habileté de main : quant au type, c'est le type traditionnel, les yeux saillants dans leur orbite, les oreilles larges, la bouche grimaçante, armée de véritables défenses qui se croisent, tandis que la langue pend hors de la bouche. C'est le type des terres-cuites du Parthénon et des vases peints : le graveur n'a fait que le reproduire sur son coin. Les trois jambes sont conçues dans le principe de la sculpture du sixième siècle; très-larges du haut, avec de grosses cuisses, elles vont en diminuant et finissent en pointe. La chouette est surtout défectueuse, mal posée, grossière, le contour du plumage étant marqué par des globules, travail éminemment primitif. Elle aura beaucoup plus de caractère sur les premiers tétradrachmes, où elle prendra la place du carré creux; aussi la ferais-je seule remonter au temps de Solon. Mais tous ces traits opposés, naïveté et finesse, vérité et invraisemblance, détails excellents et ensemble qui pèche, soin d'exécution et faiblesse de conception, ce mélange constitue l'archaïsme déjà avancé, et qui bientôt rejettera les liens qui l'enveloppent. Les travaux considérables qu'entreprirent Pisistrate et ses fils donnèrent une impulsion favorable à l'art athénien. Si la grande sculpture était loin encore de sa

(1) On sait que Pisistrate, tyran en 560, exilé en 554, ressaisit le pouvoir en 549, pour être chassé encore en 547, et revenir en 537. Cette fois il régna dix ans de suite jusqu'à sa mort (527).

Digitized by Google

perfection, elle avait déjà cependant créé des œuvres qui valurent une place à l'école attique à côté des écoles archaïques d'Égine, de Sicyone, de Sparte, d'Argos et de Samos. Parmi les branches accessoires de la sculpture, l'art de travailler les métaux était depuis longtemps cultivé par les Grecs, et les tyrans du sixième siècle, qui rivalisaient de luxe et de goût pour l'art, commandaient aux artistes de ce genre des travaux magnifiques. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que des graveurs capables déjà de produire les monnaies que nous venons d'étudier vécussent au temps de Pisistrate. L'exemple d'Égine, qui frappa la première des monnaies, une rivalité toujours croissante avec cette voisine puissante, à mesure que se développait la prospérité maritime des Athéniens, les besoins d'un commerce qui prenait un essor décidé, aidèrent au progrès de l'art. Les voyages de Solon et d'Alcméon en Asie, leurs relations avec Crésus, eurent une influence plus grande encore sur l'art monétaire à Athènes, puisqu'on y frappa de l'or d'aussi bonne heure, ainsi qu'on le verra plus loin.

Si l'on compare le poids des monnaies de Cousinéry avec l'étalon idéal du système attique, on observe que ces antiques monnaies, qui devraient être les plus pesantes de toutes, sont plus faibles de poids que les monnaies qui leur succèdent jusqu'à la mort d'Alexandre. Ainsi le tétradrachme ne donne que 17 grammes, au lieu de 17,20, poids normal, et de 17,25, poids qu'atteignent quelques tétradrachmes de Périclès. Les didrachmes, au lieu de 8 gr. 60 cent., ne donnent que 8,50, 8,45 la plupart; je ne parle pas de ceux qui descendent à 8,15 et 8,10, parce qu'ils sont un peu frustes, tandis que les autres sont presque à fleur de coin. Les drachmes, au lieu de 4,30, ne pèsent que 4,25, 4,20, 4,10; j'omets celles qui descendent au-dessous de 4 grammes. Les oboles ne pèsent plus 72 centigrammes; sur onze que possède le Cabinet de Paris, une seule atteint ce poids, les autres varient de 60 à 65 grammes. Le pentéchalkon et le trihémitartémorion eux-mêmes sont au-dessous du poids. Pour les petites divisions, les Athéniens eurent l'habitude contraire, maintenant la valeur réelle au-dessus plutôt qu'au-dessous de la valeur nominale. Mais il convient de tenir compte de la matière enlevée par l'usage et le frottement. Les pièces sont usées du côté du revers, usées surtout sur les bords qui entourent le carré creux. Les anciens devaient, en effet, les poser toujours de ce côté, qui était plat, et ménager la face qui portait le sujet, car ces pièces sont en général bien conservées; elles

n'ont pas dû rester longtemps dans la circulation. Trouvées toutes dans le même lieu, elles semblent avoir dû être enfouies, soit pendant les guerres civiles qui suivirent la chute des Pisistratides (peut-être à l'approche de l'armée lacédémonienne), soit au moment de l'invasion des Perses. Faut-il penser que le poids primitif était un peu plus faible, ou qu'il fut atténué par les tyrans? Il semble que le hasard seul a fait retrouver des exemplaires plus légers, car une obole donne le poids normal. Une autre obole, qui est au cabinet de Berlin, touche aussi au poids normal : elle pèse 0,71. Je ne crois donc pas que l'on puisse tirer aucune induction positive de la différence légère des poids.

J'ai souhaité pouvoir étendre ces recherches, et, comme les chiffres que donne Lævezow ne sont qu'approximatifs, je me suis adressé au savant conservateur du cabinet de Berlin, M. Pinder. M. Pinder a eu l'obligeance de peser lui-même avec le plus grand soin les pièces trouvées dans le duché de Posen. Je reproduis les résultats qu'il a bien voulu me communiquer, en citant les numéros correspondants de la planche que Lævezow a fait graver à la suite de son Mémoire.

1re SÉRIE. — LA ROUE.

OBOLES.

N°	1.	0,62	N°	13.	0,69
	4.	0,58		21.	0,49
	5.	0,60		25.	0,63
	6.	0,66		26.	0,62
	7.	0,60		DRACHME.	
	11.	0,55	27.		1,15
	12.	0,71		DIDRACHME.	
			28.		8,47

2me SÉRIE. — LA GORGONE.

N°	1.	0,63		DIDRACHME.	
	2.	0,63	N°	7.	8,39

M. Pinder, du reste, a parlé de ces monnaies (1); il y reconnaît le poids attique et solonien : c'est une autorité de plus qu'il faut joindre à celles que j'ai déjà citées.

Je reviens à cette singulière découverte faite dans le duché de Posen. Lævezow pensait que le commerce de la mer Noire avec les contrées sauvages du Nord expliquait la présence des monnaies d'Olbia dans l'intérieur

(1) Die antiken Munzen des Koniglichen Museums, 1851, p. XXIV.

du continent. Comme pour nous ces prétendues monnaies d'Olbia sont d'Athènes, l'explication est peu satisfaisante, d'autant plus que le commerce devait plutôt se servir de drachmes et de didrachmes que d'oboles, petites divisions destinées aux transactions intérieures dans chaque ville ou dans chaque État. Je me suis demandé si les barbares qui avaient suivi Xerxès et dévasté l'Attique, si les Scythes qui étaient appelés par la république pour aider les magistrats chargés de la police n'avaient point rapporté avec eux dans leur patrie cet humble trésor, si quelque moderne, amateur d'antiquités, n'avait point perdu cette petite collection dans le duché de Posen. Je ne saurais rien démêler avec certitude à travers tant d'obscurité; mais peu de trouvailles sont plus piquantes, plus propres à exciter les réflexions.

M. le duc de Luynes possède deux tétradrachmes archaïques avec le lion et la Gorgone : ils pèsent tous les deux 16 grammes 87 centigrammes. Dans la même collection, j'ai encore observé deux beaux didrachmes; celui qui porte une chouette pèse 8 grammes 42 centigrammes; celui qui porte la roue, 8 grammes 35 centigrammes. Malgré l'excellent état de ces pièces, on voit que toujours les monnaies du siècle de Pisistrate sont moins pesantes que les monnaies du siècle de Périclès.

Digitized by Google

LES TÉTRADRACHMES D'ANCIEN STYLE.

L'expulsion des Pisistratides, suivie de tant d'agitations, fut-elle suivie également d'une réforme dans les types monétaires? La république voulut-elle avoir ses emblèmes propres, et, répudiant ceux qu'avaient adoptés les tyrans, commença-t-elle à frapper des pièces à l'effigie de Minerve? L'histoire ne répond point à ces questions. Il ne faut point oublier toutefois que Pisistrate professait un culte particulier pour Minerve, et qu'il lui avait dû de reconquérir le pouvoir. Il avait été chassé d'Athènes; il imagina de faire vêtir une grande et belle femme à la manière des idoles de Minerve, et de la faire monter sur un char. Le peuple crut voir la déesse, se prosterna, et reçut le maître qu'elle lui ramenait. Il ne serait donc pas impossible que l'on eût commencé sous les Pisistratides à graver l'image de leur protectrice sur les monnaies; mais je suis beaucoup plus porté à croire que la république adopta un nouveau type par un esprit naturel de réaction. On a vu au chapitre précédent que les pièces avec la tête de Minerve sont d'un poids un peu plus fort que les pièces publiées par Cousinéry et par Levezow. Les mines du Laurium, si prospères au temps de Thémistocle, rendaient facile cette augmentation, que commandait, du reste, le rapide essor de la marine et du commerce attiques.

Une remarque qui ne doit point nous échapper, c'est que les tétradrachmes avec la Minerve n'ont point le même caractère que les tétradrachmes avec la Gorgone et la tête de lion : leur seule ressemblance, c'est de ne plus avoir le simple carré creux, qui ne manque sur aucune des autres pièces archaïques. Par conséquent, on commença sur les tétradrachmes, c'est-à-dire sur une surface de métal plus étendue, à appliquer un double sujet. On ne saurait non plus se dissimuler que l'aspect des tétradrachmes avec la Minerve a quelque chose de plus grossier que l'aspect des monnaies qui n'ont que des symboles avec un carré creux pour revers. Faut-il

Digitized by Google

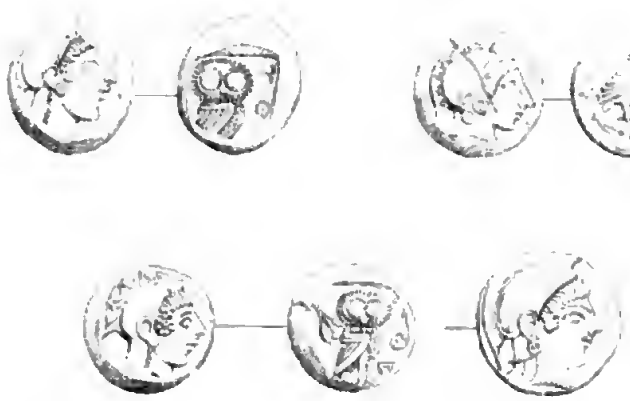
croire pour cela qu'ils soient plus anciens? Faut-il penser que les progrès de l'art se ralentirent pendant les crises politiques qui déchirèrent Athènes jusqu'à l'administration de Cimon? Les Pisistratides avaient-ils appelé des graveurs étrangers, comme ils appelèrent les philosophes et les poëtes? Je m'abstiens à cet égard de toute affirmation; mais je ne crois point inutile de rappeler que l'art archaïque a toujours mieux traité les objets, les animaux et les monstres, soit qu'il eût plus de liberté, soit qu'il s'attachât davantage à copier la nature morte ou à développer les types fantastiques transmis par la tradition. On observe de même que les enfants dessinent avec une prédilection marquée des chimères et des animaux. Les sculpteurs d'Argos et de Sicyone excellaient à faire des quadriges avant de savoir faire de belles statues, et le bas-relief de Sélinonte qui porte quatre chevaux de face paraît être d'une main bien plus exercée que les bas-reliefs voisins qui représentent Hercule et Persée. La Gorgone a pu également être traitée avec plus d'habileté, puisque c'était un type familier dès longtemps à toutes les branches de l'art. Au contraire, une figure de femme, isolée, sujet unique, exigeant de la finesse et une étude spéciale, c'était pour un artiste des écoles archaïques chose nouvelle et difficile. Aussi voyons-nous les plus anciennes monnaies, dans les diverses villes grecques, offrir surtout des animaux et des symboles : les images des divinités n'apparaissent que plus tard. De sorte qu'une série de sujets semblables nous paraîtra justement avoir dû précéder chez les Athéniens la série monétaire qu'inaugure le type de Minerve.

Sans pouvoir fixer de date précise, je n'hésite pas à placer avant les guerres médiques les coins les plus primitifs (1). La chouette est déjà bien mieux rendue, ainsi que je le disais plus haut, qu'elle ne l'était sur les monnaies des Pisistratides. Les gros yeux ronds, le bec pointu, la couronne de plumes hérissées, les ailes marquées par de longs traits, le corps émaillé d'un grainetis, tous les caractères qui se perfectionneront au siècle suivant sont déjà indiqués nettement et comme arrêtés. Les lettres sont d'ancienne forme et superposées. La pousse d'olivier commence à paraître avec ses deux feuilles et sa baie. Telle elle demeurera plus tard; seulement elle remontera tout à fait dans l'angle du carré creux. L'absence de ces feuilles sur

(1) La légende AΘE est parfois rétrograde sur les plus anciens coins. Cf. Eckhel, II, p. 209.

Digitized by Google

certains tétradrachmes n'est point un détail indifférent. Puisque, dès le principe, elle ne fut point adoptée, quel événement en amena l'introduction? L'on sait qu'après la prise de l'Acropole par Xerxès, l'olivier sacré, planté dans l'enceinte de l'Érechthéion, avait brûlé avec le temple. L'arbre poussa en une seule nuit une tige haute d'une coudée (1), présage de la splendeur promise à une ville qui allait renaître de ses cendres. Si la monnaie que je fais reproduire ici ne paraît point aussi récente que la prise d'Athènes par les Perses, la dispute de Minerve et de Neptune suffit à expliquer, à toutes les époques, la pousse d'olivier sur les monnaies d'Athènes.



La grossièreté des types, les yeux globuleux, l'expression maladroite, les profils voisins de la caricature, n'échappent à personne. Assurément les graveurs qui ont exécuté ces coins étaient fort au-dessous des sculpteurs athéniens, leurs contemporains, et je suis convaincu que les statues d'Harmodius et d'Aristogiton par Anténor offraient un tout autre mérite; cependant il ne faut jamais oublier, lorsqu'on parcourt les anciennes époques, combien le visage humain est une étude difficile pour un art qui n'est pas encore savant et libre. Le bas-relief d'Aristoclès, trouvé dans les environs de Marathon, nous présente une figure plus douce, mais encore

(1) Herodote, VIII, 55.

Digitized by Google

bien primitive. La gravure, d'ailleurs, de ces monnaies ne manque point de finesse : les ornements du cimier sont minutieusement rendus et les boucles de la chevelure rappellent les chevelures en métal enroulé qu'on adaptait aux anciennes statues. Sur le tétradrachme où paraît la feuille d'olivier, le système d'exécution est tout différent : on voit commencer les rangs de perles qui plus tard deviendront l'interprétation conventionnelle de la chevelure de Minerve. Le tétradrachme dont la face est dessinée en dernier lieu offre un caractère d'archaïsme plus doux, qui a excité la défiance de M. de Prokesch. Il a vu dans les tétradrachmes de ce genre un jeu d'une époque plus avancée, un effort d'imitation qui affecte un style simple et naïf. J'avoue que je n'ai point d'opinion arrêtée sur ce point. Les Grecs ont conservé si longtemps les traditions peu à peu améliorées des monnaies archaïques, qu'il est difficile de s'expliquer un saut brusque en arrière et un pastiche à la façon du siècle d'Adrien. Les tétradrachmes qui ont produit sur M. de Prokesch cette impression marquent peut-être uniquement les essais, les progrès d'un graveur plus habile qui vivait au commencement du cinquième siècle.

Après les guerres médiques, la prospérité d'Athènes atteint rapidement son plus haut point, et l'émission des monnaies devient considérable. A aucune époque on n'a dû frapper plus de tétradrachmes que pendant tout le siècle de Périclès; et cependant aucune époque n'est plus stérile en innovations, en types et en documents monétaires. Le coin attique, définitivement arrêté, se reproduit sans cesse et subit à peine une transformation lente qui correspond au progrès général de l'art. Nous avons vu aux premières pages de cet essai comment s'explique la monotonie des exemplaires des beaux siècles. Il y a cependant des nuances dans le développement des types, et ces nuances passent insensiblement de l'archaïsme à la perfection.

Au temps de Thémistocle et de Cimon se placeraient les tétradrachmes où la tête de Minerve prend un noble et sérieux caractère : les traits sont toujours durs, d'une énergie mâle et qui n'a pu encore traduire la grâce d'une jeune vierge. Mais la grandeur est empreinte autant que la science sur ce visage plein de style; la largeur du menton, la vaste proportion de l'arcade du sourcil, le front droit et qui forme avec le nez une ligne continue, annoncent déjà le grand siècle. Ces monnaies sont aux monnaies de Périclès ce que les sculptures du Théséion sont aux sculptures du Parthénon.

Digitized by Google

Sur le casque apparaissent les feuilles d'olivier qui en doivent orner, pendant près de deux siècles, le contour poli. Une belle spirale s'enroule sur

la partie inférieure et se termine auprès des tempes par une palmette. Les cheveux se disposent en deux bandeaux et encadrent le front de leur courbe harmonieuse. Il y a un rang de perles, soit au coin, soit au bord du casque.

Au revers on voit apparaître, pour la première fois, le croissant qui s'ajoute à la feuille d'olivier, symbole de la troisième lune, de la lune décroissante; il rappelle les anciennes Gorgones et les croyances primitives, qui faisaient de Minerve une divinité de lumière. La chouette reste pesante et ses pattes énormes sont armées de serres dignes d'un oiseau de proie. Le graveur ajoute quelque chose encore à son puissant et étrange caractère, et à la roideur des contours il joint la délicatesse du travail intérieur. J'ai choisi à dessein, pour le reproduire, un revers très-précieux. La pièce appartient à M. le duc de Luynes, qui l'a fait graver dans son choix de médailles grecques (1). Dans le champ, à droite de la chouette, est une petite tête de taureau, exemple unique sur les tétradrachmes d'ancien style, et dont je propose deux explications.

Le style asiatique de cette tête n'échappe à personne; elle rappelle les monnaies des îles qui sont voisines de l'Asie, de Lesbos et surtout de Samos; elle rappelle les chapiteaux de Persépolis et ceux d'un temple de Délos. On ne s'étonnera point de trouver sur les monnaies où règne Minerve un attribut d'Apollon : l'Attique l'avait uni étroitement à la déesse, au point qu'une tradition le disait son fils; d'ailleurs, le taureau est un symbole lunaire et ses cornes sont la figure du croissant. Mais puisque la présence de cet attribut est une rareté unique dans l'ancien style, quelle en fut l'occasion? J'ai

(1) Pl. IX, f. 21.

pensé que ce pouvait être le traité conclu avec les alliés par Aristide, et surtout la création d'une caisse commune dans le sanctuaire de Délos. (1). Il n'est pas invraisemblable que les Athéniens aient voulu rappeler sur leurs monnaies un événement politique qui ouvrait à leur puissance une ère nouvelle. Pendant que Minerve protégeait leur trésor particulier dans l'Acropole, Apollon protégeait le trésor de la confédération dans l'île de Délos. Aux attributs de Minerve sur la monnaie, se mêlait naturellement un des attributs d'Apollon. Le taureau, symbole parlant d'Apollon, peut être encore un symbole de Délos, si l'on n'écarte point le témoignage de Pollux, qui dit, en parlant de la monnaie à l'effigie du bœuf: « Quelques-uns croient « que le bœuf a été la monnaie, non des Athéniens, mais des Déliens (2). » L'an 477 serait la date du beau tétradrachme que possède M. de Luynes. L'art n'en est point trop avancé pour démentir cette date. Que l'on compare la pièce frappée à Magnésie sous la domination de Thémistocle, de 464 à 449. Le style de cette monnaie, que M. Waddington vient d'expliquer avec autant de critique que de science (3), confirme ma conjecture.

La seconde explication m'est suggérée par des rapprochements numismatiques. Je remarque dans un article de M. Borrell sur des monnaies grecques inédites (4), une pièce de Samos, d'ancien style, avec la double légende ΣΑ et ΑΘΕΝ, où M. Borrell reconnaît les noms des Samiens et des Athéniens. Au catalogue Payn Knight (5), une pièce de Samos est mentionnée comme un tétradrachme de poids attique. Ce tétradrachme, qui porte la légende ΣΑΜ, est aujourd'hui au Musée britannique : M. Waddington en a vérifié le poids, et a l'obligeance de me signaler, dans le même musée, une drachme de poids attique avec l'inscription ΣΑΜΙ. D'autre part, le taureau figuré sur la pièce d'Athènes rappelle le symbole de Samos. Faut-il supposer une alliance monétaire entre deux villes qui furent étroitement unies pendant les quarante années qui suivirent les guerres médiques (de la 75ᵉ à la 85ᵉ olympiade), ou croire que les Athéniens ont battu monnaie à Samos, abri de leurs flottes et centre de leurs expéditions?

J'ai peu de chose à dire des tétradrachmes qui furent émis sous l'administration de Périclès. La vue d'un simple dessin sera plus éloquente que

(1) Boeckh, *Staatshaushaltung der Athener*, I, p. 530, 2ᵉ édition.
(2) Pollux, IX, 81.
(3) *Revue numismatique*, nouvelle série, I, p. 47
(4) *Numismatic Cronicle*, 1844, p. 74.
(5) Payn Knight, p. 147. Poids, 260 gr. anglais.

Digitized by Google

tous les commentaires. Je ne puis signaler de sensibles différences : la chouette est rendue avec une exquise précision, sans s'éloigner cependant d'un type purement conventionnel. Les lettres sont plus régulières, les pattes de l'oiseau et les feuilles d'olivier (1), sont plus fines; quelquefois même elles tombent par une courbe élégante; d'abondants rangs de perles courent du casque sur les épaules de la déesse et figurent les flots de sa chevelure. Par là le beau siècle reste plus naïf que l'archaïsme lui-même.

Mais la différence véritable, celle qui se sent par le goût et ne se peut analyser par la parole, c'est le style. Les figures conservent toujours une teinte d'archaïsme, la bouche encore souriante, l'œil de face, la grosse boucle d'oreille, les cheveux plaqués en bandeaux; mais la noblesse incomparable des lignes, l'expression suave et mâle tout à la fois de la vierge victorieuse, ce beau menton où l'on pressent les types de Syracuse, et que Cimon et Évænète semblent avoir pris pour exemple, la largeur du modelé qui mêle

(1) Je reproduis, d'après M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammt.*, pl. II, f. 63), un revers de tétradrachme où, à la place du croissant, il y a un Σ suivi d'un point. Comme le tétradrachme était le statère d'argent des Athéniens, faut-il supposer que cette lettre est l'initiale du mot Στατήρ? De même le Δ et l'H sont l'abréviation, dans les inscriptions, de Δέκα et de Ἑκατόν; de même sur les poids, Σ est l'abréviation de Στατήρ, T de Τάλαντον. (Voyez Pinder, *Beitrage zur Münzkunde*, p. 66.) M. Pinder publie un poids attique avec les lettres HMI pour ἡμιτάλαντον. Cependant je suis loin de donner comme plausible cette explication du Σ.

Digitized by Google

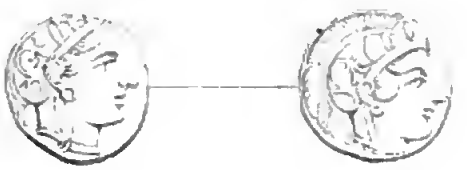
sa douceur à la fermeté des contours, les proportions de l'ensemble et l'harmonie de chaque partie, qui sont le dernier secret de l'art, la grâce alliée au grandiose, en un mot le style le plus sobre à la fois et le plus conventionnel, voilà ce que je trouve sur les tétradrachmes bien conservés de cette époque, voilà ce qui me paraît digne des sculptures du Parthénon. Je crois que sur la frise et sur les métopes, qui seules conservent les têtes des personnages, on trouvera peu de figures d'un caractère plus idéal que la Minerve que j'ai fait graver la dernière; c'est pourquoi je ne saurais avouer que les critiques adressées souvent à la numismatique d'Athènes soient fondées, que cet art soit négligé, médiocre, monotone. Le grand art ne consiste point dans la richesse des types, mais dans le perfectionnement achevé d'un type simple et respecté. Les médaillons frappés en Sicile par les Carthaginois sont moins flatteurs pour le regard, mais d'un caractère plus saisissant que les médaillons de Syracuse. Les pièces d'Athènes, si le temps ne les a point altérées et si l'on rencontre bien celles qui sont du siècle de Périclès, offrent une noblesse que je préfère à la finesse et à l'élégance. Il n'est pas jusqu'à l'œil de face qui ne me paraisse avoir été conservé autant par un sentiment hardi du bas-relief que par une tradition religieuse ou un intérêt commercial. En présentant l'œil de face, l'artiste obtient de belles courbes, tandis qu'avec l'œil de profil il aurait eu des lignes se coupant à angle droit ; il développe l'arcade du sourcil, agrandit le visage, le tourne à demi vers le spectateur, fait sentir le globe arrondi qui accompagne si bien le contour des joues; enfin il trouve dans cette convention une grandeur que la sculpture elle-même n'a point méconnue. Sur des bas-reliefs du beau temps, sur maintes figures du Parthénon lui-même, l'œil n'est point tout à fait de profil ; l'artiste a une façon de le tourner qui fait qu'au lieu de regarder fixement devant soi, la figure, quoique placée de profil, semble se poser devant le spectateur, vouloir le regarder, et exercer sur lui ce charme persuasif dont l'œil est le siége. Il en est de même sur les vases peints.

Cette remarque s'appliquerait aux monnaies postérieures, où l'œil est dessiné de profil, si la prunelle de l'œil n'était marquée par un trait. Dès lors, le regard est déterminé; il se porte en avant, mais le cercle des paupières a toujours une tendance à se présenter de face.

Pendant la guerre du Péloponèse et jusqu'au temps de Démosthènes, l'art attique garda sa simplicité, tout en commençant à suivre le progrès fatal

Digitized by Google

qui devait le conduire peu à peu à la délicatesse, à la recherche, à la décadence. Il est certain que les beaux types furent d'abord maintenus, copiés, renouvelés; et je suppose volontiers que les plus nobles figures avec l'œil de profil sont de ce temps. Je vois, au contraire, percer la décadence sur des monnaies assez nombreuses, les plus négligées et les plus mal coupées parmi les pièces d'ancien style; le visage de Minerve se rétrécit, les traits deviennent mesquins, le menton sans ampleur, la ligne du nez n'est plus aussi droite. Le modelé surtout et les détails d'exécution sont défec-



tueux, le travail en est sec. L'exemplaire que j'ai fait dessiner le dernier est désagréable à voir, et l'on en trouverait beaucoup de semblables. Ainsi va en dépérissant un type qui a été développé pendant deux siècles. Cette décadence coïncide avec les malheurs politiques; mais on aurait tort d'appuyer sur une coïncidence qui ne peut être d'une grande portée. Athènes peut avoir été abaissée par Philippe, réduite au silence par Alexandre, son commerce peut avoir beaucoup souffert par le contre-coup des conquêtes qui changèrent la face de l'Orient, sans que ses graveurs de monnaies devinssent pour cela moins habiles. Il n'est pas beaucoup plus dispendieux de graver un beau coin qu'un coin médiocre : tout ce que l'on doit dire, c'est

que les bons graveurs se rendirent peut-être dans des pays plus heureux, où des récompenses plus fortes leur étaient promises. Il est certain que les derniers échantillons de l'ancien type sont très-mauvais; la chouette elle-même s'altère aussi bien que la déesse; son caractère reste archaïque, mais prend quelque chose de sauvage. Les Athéniens se lassèrent de cette décadence, et, par un effort décisif, ils adoptèrent un type nouveau. J'exposerai, dans la seconde partie de cet Essai, les raisons qui me font placer à la mort d'Alexandre l'introduction du second style. Alors s'arrête l'ancien, dégénéré, épuisé, qui n'avait pu soutenir la redoutable concurrence des belles monnaies macédoniennes.

Digitized by Google

D'UNE FABRIQUE ASIATIQUE.

Pour achever de classer les tétradrachmes d'ancien style, je ne dois point omettre des pièces d'une fabrique particulière, qui ne semble point athénienne. Je citerai d'abord le tétradrachme gravé le premier sur la planche qui suit. Il a été trouvé dans le canal du mont Athos avec trois cents dariques que l'on suppose y avoir été enfouies lors du passage de Xerxès. Je ne puis discuter la valeur de cette trouvaille, à laquelle je n'ai point assisté; ce tétradrachme appartenait à M. le baron Behr, et je vois ces détails consignés dans le catalogue de M. F. Lenormant (1). La pièce a-t-elle été mêlée aux dariques par une fraude qu'il n'est plus possible de constater? Faut-il croire que Xerxès avait fait frapper des monnaies au coin athénien, afin de s'assurer des relations plus faciles avec les pays qu'il allait parcourir? L'une et l'autre suppositions sont vraisemblables. Ce qui est certain et mérite d'être signalé aux recherches ultérieures, c'est que le tétradrachme de la collection de M. Behr n'a aucun des traits de la fabrique attique. Il est très-compacte, coupé comme dans une tranche épaisse de métal, frappé à la façon des dariques : son poids est bien attique. La Minerve a un œil de profil très-petit, et un nez recourbé qui rappelle assez le type oriental. Je le répète, je donne cette pièce comme une curiosité, mais sans en tirer aucune conclusion. Une conclusion exigerait un plus grand nombre de faits.

Le second tétradrachme est de poids attique, quoique un peu plus faible (2), et de fabrique étrangère. Il a été rapporté de Syrie et se trouve aujourd'hui entre les mains de M. Rollin. Une pièce semblable existe en Angleterre. J'avoue que j'ai considéré avec une grande défiance cette pièce, dont les bords ont éclaté sous le marteau, dont l'argent, quoique

(1) P. 38, n° 203. La pièce pèse 17 gr. 20 centig.

(2) 16 grammes 80 centigrammes

Digitized by Google

d'un titre très-fin, n'a point l'aspect de l'argent du Laurium. La disposition des lettres, la forme bizarre substituée à l'E, que M. de Saulcy croit

être la lettre phénicienne *zaïn*; l'absence de l'A, qui ne laisse aucun sens au ⊙, qui ne paraît plus une lettre grecque; le ⊙, qui n'a plus de valeur en grec, s'il est seul, et n'est pas une lettre phénicienne; une légère bavure sur les lèvres de la Minerve, tout me rappelait qu'il existe aujourd'hui en Syrie une fabrique de fausses médailles. Cependant un examen attentif, le témoignage des meilleurs connaisseurs ont dissipé en partie mes doutes. J'ai cru devoir publier cette pièce, afin d'attirer l'attention plus vivement sur un point tout à fait nouveau.

La pièce qui est gravée au-dessous de la précédente élargit encore le champ des conjectures. Elle est publiée par M. de Prokesch parmi les Monnaies inédites de sa collection (1). M. de Prokesch a eu l'extrême obligeance de m'envoyer de Constantinople l'original. Sur la joue de Minerve est un crabe comme contre-marque; sur la tête de la chouette une feuille frappée profondément avec un poinçon, cette fois afin de pénétrer dans la pièce et d'en prouver la pureté. Semblable aux derniers tétradrachmes de l'ancien style, cette pièce est de fabrique asiatique, comme la première, d'une grande épaisseur, et présente dans le champ, à droite de la chouette, des caractères qui n'ont qu'une analogie lointaine avec les caractères phéniciens.

(1) *Inedita meiner Sammlung.*, pl. III, f. 77.

Digitized by Google

Le quatrième tétradrachme appartient à M. Rollin : il a le poids normal des pièces attiques. Dans le champ, à droite de la chouette, on voit encore un caractère qui n'est pas phénicien, mais qui vraisemblablement peut être rapproché du caractère gravé sur le tétradrachme qui présente la chouette de face. Une entaille profonde, qui se reproduit sur beaucoup de pièces trouvées en Asie, annonce que cette pièce fut accueillie avec défiance dans l'antiquité, et que les Orientaux, auxquels elle était destinée, la voulurent ouvrir ou marquer d'une sorte de garantie. On observe cette même entaille sur plusieurs monnaies de la Phénicie; elle permettait au regard de pénétrer dans l'intérieur du métal et de démêler, par un moyen infaillible mais tout à fait digne des barbares, si une monnaie était ou non fourrée. Les Grecs n'avaient point recours à des expériences aussi violentes; ils pesaient, ou se laissaient tromper, plutôt que d'entailler ainsi leurs monnaies.

Je ne ferai également que reproduire sans commentaire un tétradrachme qui appartient à M. le duc de Luynes, et une drachme du musée britannique sur laquelle se lisent les quatre lettres phéniciennes λ, 6, λ, 0.

Je ne dis rien des divisions encore plus petites qu'on apporte quelquefois de Syrie, parce qu'en général elles m'ont paru douteuses. Mais les exemples que j'ai réunis suffisent pour attirer l'attention des savants qui s'occupent spécialement des antiquités phéniciennes et asiatiques. Quels étaient les rapports d'Athènes avec la Phénicie? Les Phéniciens, les Asiatiques, les barbares imitaient-ils les anciennes monnaies attiques, afin d'obtenir faveur sur certaines places de commerce, de même que les villes de la Crète et du Pont imitèrent plus tard les tétradrachmes attiques de nouveau

Digitized by Google

style? Il y aura lieu de se demander encore si Athènes n'avait point conclu quelque alliance commerciale et monétaire avec des villes ou des colonies asiatiques; ou bien si les rois de Perse ne firent point frapper des tétradrachmes attiques, soit pour leurs expéditions, soit, plus tard, pour payer à Sparte et à Athènes elle-même les subsides que ces cités rivales venaient tour à tour implorer? L'argent de la Perse eût été compromettant, surtout dans un gouvernement ou dans une armée démocratique. Au lieu de distribuer des dariques d'argent, il était prudent de distribuer des tétradrachmes attiques. La grande faveur dont jouissait la monnaie d'Athènes pouvait aussi encourager les barbares à l'imiter. Enfin, les conjectures seront sans nombre jusqu'au jour où des découvertes archéologiques, habilement interprétées, jetteront une lumière certaine sur ce point de la numismatique orientale. Je dois me borner à recommander cette question vraiment neuve, et qui n'est pas sans importance pour l'histoire, aux recherches de plus savants que moi.

Digitized by Google

LES DÉCADRACHMES.

Ces magnifiques pièces, qui sont encore aujourd'hui très-rares, furent longtemps inconnues. Eckhel n'en fait pas mention. Mionnet, qui en eut connaissance par Bröndsted (1), mais ne put peser sans doute son exemplaire, crut à un octodrachme, sur la foi de Bröndsted. Dans un Mémoire adressé à l'Académie de Berlin (2), M. de Prokesch, qui avait si longtemps séjourné en Grèce, niait l'octodrachme de Mionnet, et proclamait faux les décadrachmes eux-mêmes. M. de Prokesch n'avait encore rencontré que des échantillons justement suspects, car les faussaires ont fabriqué de ces pièces; on en trouve parmi les coins de Bekker; j'en ai vu deux exemplaires à Paris, un autre à Athènes. Mais ces pièces fausses, qui se distinguent par la sécheresse du modelé, par des retouches ou des simplifications maladroites, par les lettres, surtout le ⊙, dont le cercle est tracé d'une main incertaine, par la tranche mal fondue et qui a éclaté sous le balancier, ces pièces fausses ont été copiées sur des décadrachmes vrais. M. de Prokesch l'a reconnu lui-même plus tard (3), et si bien reconnu, qu'il a acquis un décadrachme, l'a classé dans sa collection, et l'a publié dans le catalogue de ses monnaies inédites. Sestini, dès 1828, avait protesté contre les octodrachmes et les décadrachmes; il les déclarait l'œuvre des faussaires de Smyrne (4); M. Arneth, conservateur du cabinet impérial de Vienne, partageait l'opinion de Sestini (5). Mais aujourd'hui il faut se rendre à l'évidence; j'ai manié et observé avec la plus minutieuse défiance plusieurs

(1) Bröndsted donne aussi cette pièce pour un octodrachme (*Voy. et Rech. en Grèce*, II, p. 189 et 305) Elle a été trouvée à Mégare en 1817.

(2) Note de la page 4.

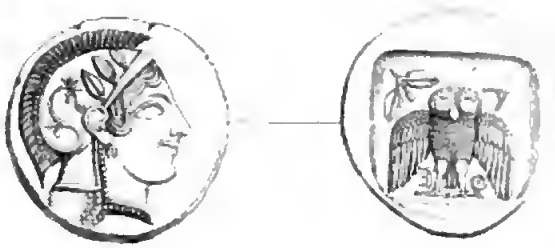
(3) *Inedita meiner Sammlung*, p. 25.

(4) *Descrizione di molte medaglie greche*. Florence, 1828, p. 76 Le dessin du médaillon de lord Strangford, aujourd'hui au duc de Luynes, est donné à la pl. X, f. 13.

(5) *Jahrb. der Litteratur*, Vienne, t. LXXXII, Anzeigeblatt, p. 32.

Digitized by Google

exemplaires, à Paris, à Londres, à Athènes, et je ne puis hésiter à affirmer, surtout en m'appuyant de l'autorité des savants français, que les Athéniens ont frappé des pièces de dix drachmes, et cela à la plus belle époque de l'art.



On voit que cette pièce ne diffère du tétradrachme que par le module et par le revers, où la chouette est présentée de face et les ailes étendues. Tout le monde sera frappé de son style grandiose, et la beauté de l'exécution égale la beauté du style. La disposition des lettres est différente, mais elle est donnée par la pose de la chouette. Les lettres sont disposées de la même façon sur le tétradrachme gravé à la page 44.

Hérodote raconte (1) que Thémistocle persuada aux Athéniens, en guerre avec les Éginètes, d'appliquer à l'accroissement de leur flotte l'argent des mines du Laurium. Jusque-là les mines avaient rapporté des sommes considérables au trésor; on allait même distribuer aux citoyens *dix drachmes* par tête; cet argent fut réservé pour la flotte. Un passage de Diodore (2) ferait croire que cette distribution devait être annuelle, car l'historien dit que, d'après le conseil de Thémistocle, les Athéniens firent construire vingt trirèmes chaque année. Comme Bœckh estime que le produit des mines (3) était de 30 à 40 talents par an à cette époque, cet argent suffisait à construire vingt galères. Il serait donc possible que la pièce de dix drachmes

(1) Liv. VII, c. 144. Hérodote dit que cette distribution ne devait avoir lieu qu'une seule fois et que l'abondance du numéraire dans le trésor en était la cause.

(2) XI, 43. C'est le témoignage de Diodore qui permet de compléter celui d'Hérodote.

(3) *Staatshaushaltung der Athener*, I, p. 421.

Digitized by Google

eût été frappée pour la première fois, soit lorsque les citoyens se partageaient le revenu des mines, si toutefois ce partage eut jamais lieu, soit lorsqu'on voulut rappeler le souvenir du généreux sacrifice qu'ils firent à l'État.

Cependant les décadrachmes qui ont été découverts jusqu'à ce jour ne remontent point jusqu'à Thémistocle; ils sont de ce grand style qui a voulu retenir les beautés propres à l'archaïsme, et qui me semble appartenir par excellence à l'art monétaire sous Périclès. Alors, en effet, l'opisthodome du Parthénon était rempli d'argent en lingots, en même temps que le tribut payé par les alliés y réunissait des amas d'argent considérables (1). Le décadrachme était une division d'une grande importance, commode, parce qu'elle correspondait au demi-statère d'or. Comme les Athéniens ne fabriquèrent que très-peu d'or, surtout au siècle de Périclès, parce que le rapport de l'or à l'argent était alors de 1 à 12 ou à 13, le demi-statère d'or se trouvait remplacé par le décadrachme d'argent. Pour le payement des sommes importantes, ces grosses pièces offraient plus de facilité, pour la fabrication, plus d'économie. Nous voyons, en effet, dans les *Œconomiques* du Pseudo-Aristote, que la mesure de blé coûtait en Égypte, au temps d'Alexandre, *un décadrachme* (2). Le mot existe dans les manuscrits, mais on avait corrigé le texte primitif de façon à lire que le blé coûtait *dix drachmes*. Pollux rapporte qu'il existait des pentédrachmes ou pièces de cinq drachmes, non pas à Athènes, mais seulement à Cyrène (3). Le commerce des Athéniens avec la Cyrénaïque était très-étendu, et le silphium n'était pas la seule denrée d'exportation qui enrichît Cyrène. Le pentédrachme, égal au quart de statère d'or (τετράρτη), était en corrélation parfaite avec le décadrachme, et les comptes n'en étaient que plus aisés. Du reste, on ne peut manquer d'être frappé de l'existence des divisions quinaires dans la monnaie attique, non-seulement pour les pièces destinées au commerce extérieur, telles que le décadrachme d'argent et le quart de statère d'or équivalant au pentédrachme de Cyrène, mais pour les pièces en circulation dans le pays et à Athènes, telles que le pentéchalkon et le pentobole. Le décadrachme fut adopté par Alexandre, qui, pour supplanter Athènes, mit ses monnaies sur le pied attique.

(1) Même après la désastreuse guerre du Péloponèse, on restitua aux trésoriers de Minerve 3,000 talents d'argent (Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, Beilagen, p. 51) qu'ils avaient avancés. On les paya en argent monnayé.

(2) Τοῦ δὲ σίτου πωλουμένου ἐν τῇ χώρᾳ δεκαδράχμου, εἰ μὴ που δέκα δραχμῶν. (§ XXXIII, éd. Schneid.)

(3) IX, 60. Cf. Eckhel, *Doctrina Numorum veterum*, Prolegomena, p. XLIII.

Digitized by Google

Il n'en fit frapper que très-peu, car on n'en connaît encore qu'un seul exemplaire (1).

Le poids normal du décadrachme est de 43 grammes; mais, le frai étant proportionné à l'étendue de la surface, on ne doit pas s'étonner de ne trouver parfois que 42 grammes.

(1) Müller, *Numismatique d'Alexandre le Grand*, planches, n. 669.

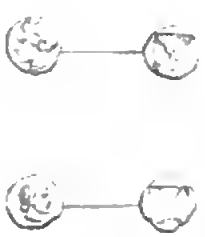
LA DRACHME ET SES DIVISIONS.

Le didrachme tomba peu à peu en désuétude ; il ne pouvait soutenir, à l'extérieur, la concurrence des didrachmes éginétiques, plus pesants. A l'intérieur, les petites divisions étaient seules nécessaires, surtout à une époque où l'argent avait une grande valeur. De là, ce mot de Pollux : « Le didrachme était l'ancienne monnaie d'Athènes (1). » De là, l'extrême rareté des didrachmes. On en connaît toutefois, et je fais reproduire plus bas l'exemplaire du Cabinet de Paris. M. Leake pense (2) même qu'il y eut un jour une convention monétaire entre Athènes et Corinthe, Corinthe se réservant de frapper surtout des didrachmes, Athènes des tétradrachmes, sans que chacune des deux villes se trouvât exposée à lutter sur les marchés de la Grèce et de l'étranger. Parmi les petites divisions, les plus archaïques où paraît la tête de Minerve ne sont pas moins rares que les monnaies des Pisistratides ; encore n'est-on pas assuré de les bien attribuer toutes à Athènes : il en est qui commandent la réserve (3). La plus curieuse, sans contredit, est un trihémiobole pesant 98

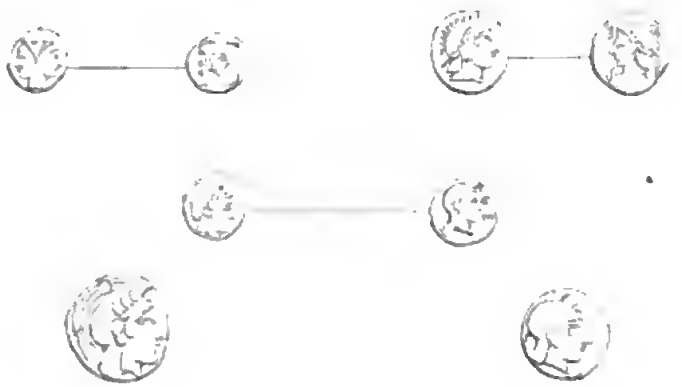
(1) *Onomasticon*, IX, 60.

(2) Numismatic Cronicle, *Weights of Greek coins*, p. 212. Cette idée ingénieuse aurait besoin de preuves.

(3) Ainsi je ne saurais attribuer à Athènes deux pièces du Cabinet de Paris. Toutes les deux semblent avoir un carré creux partagé par deux lignes diagonales, assez semblable au carré creux d'Athènes ; mais les revers sont frustes et sans lettres. La première offre une tête que l'on peut croire casquée, et où l'on reconnaîtra sans trop de violence une Minerve. Mais la fabrique et le style ne paraissent point attiques. Le poids est de 1,28, ce qui est assez loin du diobole, puisqu'il doit peser 1,44. La seconde pièce n'a plus le type de Minerve, mais une tête barbue. Faut-il y voir l'Apollon Patroüs, barbu et traité à la façon archaïque ? Je préférerais me souvenir de ce singulier passage de Pollux (IX, 63) où il prétend que le diobole avait la tête de Jupiter et la chouette. Jusqu'ici les monnaies d'Athènes contredisent formellement le témoignage de Pollux : cette pièce en serait-elle une confirmation partielle ? Jupiter, auquel Cécrops avait élevé le premier autel dans l'Acropole d'Athènes sous le nom de *Suprême*, était une des trois grandes divinités nationales des Athéniens : à titre de *Polieus*, il peut figurer sur les monnaies, et nous l'y trouverons aux époques postérieures. L'absence de Minerve et de sa chouette n'en est pas moins très-grave ; le poids ajoute une raison nouvelle de douter ; il est de 0,90 centigr., ce qui est beaucoup plus loin du trihémiobole attique (1,08) que de l'obole éginétique. Je ne puis admettre dans la numismatique d'Athènes ces monnaies que je crois prudent de ne publier qu'en note. On pourrait les rapprocher des monnaies des îles ou de la Thrace.



centigrammes, sur lequel Minerve est représentée trois fois. Dans le carré creux, elle est seule, casquée, avec la légende A Θ E derrière son casque; sur la face, elle est double, avec deux visages réunis à la façon du Janus. A ce type se rattachent naturellement un tétrobole, publié déjà par Taylor Combe (1), et qui existe deux fois au musée de Glascow, et un triobole que possède M. de Prokesch (2). Ils portent sur la face une tête casquée de Minerve, et au revers, dans le carré creux, une tête dont les cheveux sont réunis en catogan; seulement le tétrobole est plus ancien, la tête du revers est tournée à gauche, et les lettres sont rétrogrades; le triobole s'éloigne de l'archaïsme, et la tête du revers est tournée à droite.



J'ai fait graver en dernier lieu sur la planche la face d'un didrachme et d'une drachme d'ancien style, uniquement comme spécimens.

Je reviens à la double Minerve. M. de Longpérier l'a publiée dans la *Revue numismatique* (3), et y a reconnu le dualisme dont on trouve des exemples, non-seulement en Orient et en Étrurie, mais en Grèce. Une Minerve tue l'autre; Athéné tue Pallas (4), ou Iodama (5), ou Gorgone; de même

(1) *Musée Hunter*, pl. X, f. 27. J'ai reçu l'empreinte d'une pièce où la Minerve ressemble à une tête de nègre: mais la pièce a souffert, et il ne faut point songer à la Méduse libyenne.

(2) *Inedita Meiner Sammlung*, pl. II, f. 65.

(3) Année 1843, p. 424. Cf. *Archaologische Zeitung*, 1846, p. 299 et pl. XLIII.

(4) Apollodore, III, 12, 3. Pallas est aussi le père de Minerve, tué par elle (Cf. *Real Encycl.* in V.)

(5) Etym. magn. in V. Ἰωδαμία.

que deux Cabires immolent leur troisième frère. Je comprends bien ce dualisme que M. de Witte a démontré dans un savant mémoire (1), et que M. Gerhard a expliqué à son tour (2) sur une boîte de miroir étrusque; je comprends ce dualisme sur le tétrobole et le triobole, où sont représentées, d'un côté la Minerve casquée, de l'autre la Minerve jeune fille, que l'on a pu prendre pour un Apollon (3), parce que, dans les têtes archaïques, la coiffure elle-même ne peut servir à distinguer les sexes. L'idée de déesse guerrière et de déesse pacifique, de Parthénos et de Polias, de Promachos et d'Ergané, peut se retrouver sous ce dualisme, et avoir pris la place des idées astronomiques qui se rattachent au nom de Gorgo. Mais pourquoi trois Minerve sur une même pièce? Ne serait-ce point, sous une forme plus développée, la triade lunaire, Minerve, Diane et Proserpine, représentées d'abord par les trois jambes? Cette hypothèse si naturelle est détruite par la monnaie elle-même. Les deux têtes adossées sont couvertes toutes les deux par une visière de casque (4), qui justifie pleinement l'explication de M. de Longpérier. Sur la face du trihémiobole on a voulu retracer l'ancien mythe de la double Minerve; sur le revers est la jeune Minerve, la vierge invincible, l'unité dans le polythéisme attique.

A mesure que les monnaies se rapprochent du beau temps, les pièces deviennent moins rares; plus elles sont petites, plus l'exécution en est fine et soignée. Athènes semble avoir recherché la perfection pour les monnaies qui ne devaient servir qu'à son usage bien plus que pour celles qui devaient être exportées par le commerce. Pour les tétradrachmes, la pureté du titre était surtout nécessaire; pour les divisions destinées aux transactions locales, il semble qu'on ait exigé en outre le plaisir des yeux et les jouissances de l'art. Je classe divers spécimens par ordre d'antiquité : les types, autant que la disposition des lettres, tantôt rétrogrades, tantôt disposées capricieusement, seraient un avertissement suffisant. Après l'obole archaïque, qui offre la chouette tournée à gauche et renversée comme les lettres ∃ ⊙ A, se place le trihémiobole, où la chouette, de face, étend ses

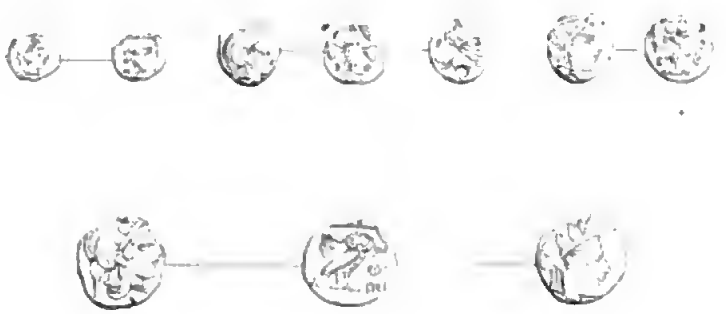
(1) Bull. de l'Acad. de Bruxelles, VIII. 1, p. 28 et suiv.

(2) *Zwei Minerven*, Berlin 1848. Cf. Lenormant et de Witte, *Élite des Mon. céramogr.*, I, p. 296 et suiv.

(3) Voyez le Traité de M. de Prokesch dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1848, p. 10. Je me défie beaucoup des têtes d'Apollon publiées par Maffei (*Verona illust.*, IIIe partie, p. 260) et par Guarnacci (*Orig. ital.*, II, p. 202, et pl. VIII, 4). Il paraît également difficile d'admettre ce que dit Tychsen (*Societ Gotting commentt.* V, p. 262 et suivantes).

(4) Le comte Winchelsea (Haym, *Tes. brit.*, I, p. 164) a vu dans cette représentation l'union des deux sexes par le mariage et un Cécrops à double visage. Eckhel (II, p. 209) doute avec raison de la valeur de cette explication.

deux ailes, que surmontent deux feuilles d'olivier. Ensuite le diobole, comme pour justifier son nom, porte une double chouette qui n'a qu'une seule tête, symbole de la double Minerve unie en une seule divinité (1). Le triobole, ou la demi-drachme, est caractérisé par la chouette de face, encadrée à droite et à gauche par une guirlande d'olivier. La drachme répète simplement le tétradrachme. J'en donne deux qui appartiennent au plus beau temps de l'art, car leur charmant archaïsme n'empêchera personne d'y reconnaître le siècle de Périclès.



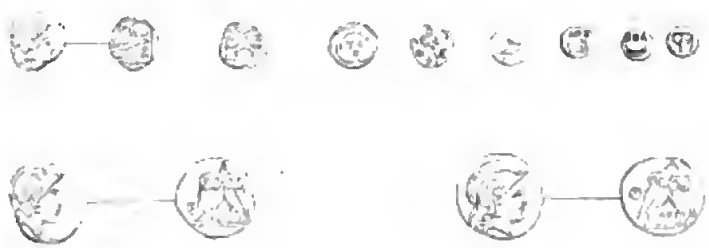
Des divisions principales de la drachme, si nous passons aux divisions de l'obole, nous trouvons, après l'obole de style libre, des petites pièces qui appartiennent également au développement parfait de l'art : le tritémorion ou 3/4 d'obole, reconnaissable à ses quatre croissants adossés, le pentéchalkon ou 5/8 d'obole, valant 5 chalkus, dont les trois croissants entourent comme d'un cercle les lettres AΘE; l'hémiobole, un peu forcé de poids, ainsi qu'il arrive à mesure que les fractions sont plus petites, a pour signe la chouette de face, surmontée de deux croissants. On le trouve aussi avec la chouette de côté. Le trihémitartémorion ou 3/8 d'obole a pour symbole le calathus de Minerve (2). Enfin le tartémorion, ou quart d'obole, a un seul croissant. Parfois, mais cela est très-rare, une pousse d'olivier remplace le croissant. En dernier lieu sont figurés à la page suivante deux

(1) M. Gerhard publie également une chouette avec une tête double. (*Zwei Minerven*, la planche). Cf. de Witte, *loc. cit.* Les mêmes auteurs citent plusieurs vases panathénaïques avec la double Minerve.

(2) M. Leake, *Numism. Hell.*, p. 26, a cru que cette pièce était un tartémorion au-dessus du poids. Mais la différence étant de moitié en sus, nous trouvons par là le trihémitartémorion. M. de Prokesch l'a très-bien reconnu.

Digitized by Google

tétroboles qui varient par la disposition des lettres et l'ajustement de la Minerve. Ils sont d'un style délicat et déjà avancé : il est difficile, en les voyant, de ne point se souvenir de la monnaie d'or d'Alexandre. Les deux



chouettes, d'un autre côté, rappellent les tétroboles d'ancien style qui offraient la double Minerve, casquée sur la face, en cheveux sur le revers. J'ai déjà cité les savantes recherches de M. de Witte, et plus tard de M. Gerhard sur la double Minerve. La double chouette des monnaies d'Athènes, en même temps qu'elle est expliquée par ce dualisme féminin, en est une nouvelle confirmation. Je ne crois point nécessaire de parler des croissants après ce qui en a été dit plus haut (1). Quant à la petite corbeille qui est le signe du trihémitartémorion, M. Leake l'appelle une ciste mystique (2); M. Arneth, avant lui, croyait même voir un serpent sortir de la corbeille (3); c'était, à ses yeux, Érichthonius, l'homme-serpent, dont l'οἰκοῦρος ὄφις de l'Érechthéion resta le vivant symbole. Ce que M. Arneth prend pour un serpent pourrait bien être l'anse du calathus. Si l'on consulte les statères d'or d'Athènes, on verra, dans le champ à droite de la chouette, le même symbole; là l'ouverture de la corbeille est plus nette, et l'on ne peut songer à un serpent. M. de Prokesch (4), qui possède un autre exemplaire du trihémitartémorion, y voit un vase cylindrique sans couvercle qu'il tient pour une mesure d'huile. Sur les pièces d'or, le calathus porte quelques

(1) Voy. p. 24 et p. 37, et Eckhel, D. N. II, p. 209.

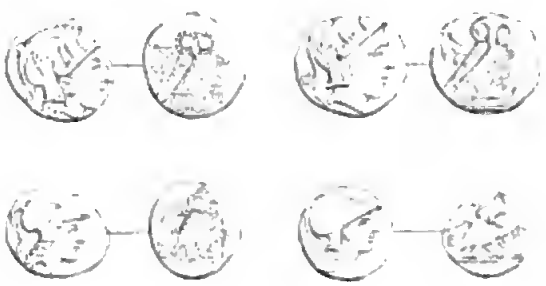
(2) *Hellen. num.*, II, p. 22. Dumersan, en publiant cette petite division (*Catalogue Allier de Hauteroche*, p. 47) reconnaît le calathus

(3) *Jahrb. der Litterat.*, t. LXXXII, Anzeigeblatt, p. 32. Il existe un bronze des temps postérieurs où l'on voit le serpent et la corbeille mystique.

(4) Mémoires de l'Académie de Berlin, 1848, p. 11.

ornements que l'on concevrait peu sur une mesure de liquides. Il est difficile de qualifier avec certitude une aussi petite figure. J'inclinerais plutôt à y reconnaître une corbeille, soit la corbeille dans laquelle Minerve renferma Érichthonius lorsqu'elle le confia aux filles de Cécrops (1), soit la corbeille mystérieuse que les Errhéphores emportaient sur leur tête la veille des Panathénées (2), soit la corbeille de Minerve Ergané, qui figurait aux mystères d'Éleusis. Du reste, les inscriptions font mention de corbeilles dorées offertes à Minerve et déposées dans le Parthénon (3). Ces trois traditions se tiennent assurément par un lien étroit : s'il faut opter, je penche vers la dernière interprétation. Mais plus on comparera les pièces d'or, d'argent et de bronze sur lesquelles ce petit symbole est gravé, plus on y reconnaîtra le calathus de Minerve.

Enfin je réunis dans une même planche deux drachmes et deux pentobles qui sont des pièces très-rares. Les deux drachmes sont d'ancien style, et cependant elles offrent des symboles accessoires sur le revers, qui paraîtront surtout sur les monnaies de nouveau style. Ces deux exemplaires, qui sont uniques, appartiennent au cabinet de Paris. La tête de Méduse n'a rien qui surprenne, après tout ce que nous avons dit dans les pages précédentes. Elle se retrouvera sur la série monétaire des temps postérieurs qui



a pour magistrats Nicétès et Dionysius. Le gouvernail sous les pieds de la chouette, tel que le présente la seconde drachme, reparaît sur les pre-

(1) Cf. *L'Acropole d'Athènes*, I, p. 19.
(2) Cf. *L'Acropole d'Athènes*, II, p. 142.
(3) Rangabé, *Antiquités helléniques*, I, p. 123. Ces inventaires aident à préciser l'attribution des symboles gravés sur les monnaies d'Athènes, en montrant comment ils ont pu être consacrés à Minerve.

Digitized by Google

miers tétradrachmes du nouveau style, qui ne portent encore que les monogrammes au lieu des noms développés des magistrats. Symbole de navigation, attribut de la Fortune et de la Providence (Minerve était la Fortune d'Athènes, à titre de déesse éponyme), le gouvernail prend naturellement place sur les monnaies attiques. Je me suis demandé s'il convenait de classer cette pièce avec les tétradrachmes plus récents, par cette considération que les drachmes et demi-drachmes n'auraient point été jugées propres, dès le principe, à recevoir le type compliqué que la surface des tétradrachmes semblait seule comporter. Ce seraient alors des pièces de transition, appartenant à une série du nouveau style par les attributs et l'époque, appartenant à l'ancien style par le type. Dans tous les cas, cette drachme devait être dessinée parmi les monnaies d'ancien style. Mais, de plus, comme les séries de nouveau style que j'estime avoir été frappées les premières nous montrent déjà des drachmes dont les types sont conformes aux types des tétradrachmes, il est probable qu'on a adopté, dès le premier jour, un système unique et que l'on a renoncé sans retour aux anciens types. Seulement on avait vu paraître, dans les dernières années de l'ancien système, des symboles précurseurs qui annonçaient le besoin de changement et le goût des nouveautés.

La même remarque s'applique au pentobole avec l'aplustre que j'ai fait graver à la suite. L'aplustre se retrouve dans le champ auprès de la chouette sur une des premières séries avec monogrammes de la seconde époque; le pentobole n'en appartient pas moins à l'ancien style. J'expliquerai l'aplustre en parlant de cette série.

La chouette, de trois quarts avec les ailes demi-étendues (1), au moment où elle prend son vol et pousse son cri plaintif, est d'un caractère charmant. Ainsi figurée, elle paraît la marque du pentobole au siècle d'Alexandre; car je la retrouve dans cette attitude sur six pentoboles: j'en connais un à Athènes, et j'en ai l'empreinte; trois autres appartiennent à M. de Prokesch, qui en a publié un dessin dans le Catalogue des monnaies inédites de sa collection (2). Déjà, du reste, il avait fait mention de cette ra-

(1) M. Friedländer renvoie au Musée Hunter (56, 10), et croit que le pentobole publié par M. de Prokesch pour la première fois dans l'*Archaologische Zeitung* (1846, p. 269 et la note) pourrait appartenir à Tarente, le T ayant disparu et l'A seul subsistant. Mais M. Postolacca m'a envoyé d'Athènes une empreinte de pentobole où l'A est rogné, mais où les lettres Θ et E sont restées parfaitement visibles. D'autre part, une pièce du Musée de l'Ermitage donne nettement l'A et le Θ.

(2) *Inedita meiner Sammlung*, pl. II, et p. 28.

Digitized by Google

reté dans le *Journal archéologique* de Berlin. Je trouve encore un exemplaire entre les mains du général Fox ; un sixième pentobole est au Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Cette monnaie est, par excellence, une monnaie de transition ; elle est le lien de l'ancien et du nouveau style. L'amphore, qui sera désormais couchée sous les pieds de la chouette, apparaît ici dans le champ, auprès d'elle et debout ; tantôt elle est droite et plus renflée, tantôt elle est inclinée et plus longue. Je ne pouvais donc choisir une pièce plus digne de clore la série des monnaies d'argent qui furent frappées jusqu'à la mort d'Alexandre et jusqu'à la guerre lamiaque.

Digitized by Google

LA MONNAIE D'OR.

Eckhel n'a jamais voulu croire qu'Athènes eût frappé de la monnaie d'or. Sa prudence et sa réserve de législateur l'ont porté à nier un fait attesté par les anciens plutôt que d'accepter des monuments qui lui paraissaient douteux. Pellerin, en effet, avait attribué à Athènes (1) deux pièces étrangères à cette ville : lui-même l'a reconnu dans une note marginale écrite de sa main sur l'exemplaire du Cabinet de France (2). Spanheim avait cité (3) des monnaies d'or attiques, mais sans indiquer la collection où il les avait vues. Combe avait publié un statère du musée Hunter, cette fois authentique, excellent, et Eckhel n'aurait point dû en douter sans l'avoir examiné (l'abbé Barthélemy (4) avait été plus circonspect), de même qu'il n'eût point dû écarter Winckelmann comme un témoin peu compétent en numismatique (5), lorsque le maître disait avoir vu une pièce d'or d'Athènes au musée Farnèse (6). Entraîné par ce système de défiance (7) qui lui fit rejeter aussi les statères de Cyzique, de Phocée, de Lampsaque, Eckhel combattit avec vivacité les textes anciens, et, quand il en trouva de trop précis pour être combattus, il passa outre. Ainsi traite-t-il Pollux, qui, dans son neuvième livre, parle de l'or à diverses reprises : « Il faut ne tenir aucun compte du « témoignage de Pollux, *auctoritatem Pollucis aspernandam puto.* »

L'opinion d'Eckhel en imposa à des savants distingués. M. Arneth, conservateur du cabinet de Vienne, suivit l'exemple du plus illustre de ses

(1) *Recueil*, I, p. 142, et pl. XXII.
(2) A la page 143.
(3) *Ad Aristoph. Ranas*, v. 725.
(4) Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XLVII, p. 204.
(5) *Doctr. Num.*, II, p. 206. On conçoit quelles destructions regrettables pouvait causer ce système.
(6) *Storia delle Arti*, t. II, p. 150.
(7) Cf. Wise (*Mus. Bodleian*, p. 128), qui partage les opinions d'Eckhel.

Digitized by Google

prédécesseurs et nia l'or attique (1), se rappelant même avoir vu une pièce fausse entre les mains du comte Wiczay. Cependant Sestini avait protesté contre le jugement d'Eckhel dans sa *Descrizione degli Stateri antichi* (2). Déjà Barrucchi avait réfuté Eckhel en publiant une pièce d'or d'Athènes (3). MM. Bœckh et Cavedoni voulurent également maintenir l'or athénien (4).

Aujourd'hui, des découvertes successives ont apporté des preuves incontestables de la véracité des anciens: le Musée britannique, le musée Hunter (5), celui de l'université d'Athènes (6), l'université de Turin (7), MM. de Blacas, de Tecco, possèdent des monnaies d'or athéniennes. Deux statères ont été vendus à Londres avec la collection Thomas (8); M. de Prokesch en possède un qui a été trouvé dans la plaine de Marathon (9); M. le duc de Luynes possède un statère et un demi-statère. Le Cabinet de Paris nous montre une série unique et inestimable des divisions de l'or attique. J'ai moi-même un seizième d'hekté et un trihémiobole bractéate qui complète la série; aussi, dès la publication de l'ouvrage que je prépare, le trihémiobole sera-t-il offert en don à notre collection nationale. La question n'est donc plus aujourd'hui de prouver l'existence de la monnaie d'or chez les Athéniens, mais d'en déterminer la valeur et l'époque.

La valeur est déjà fixée avec certitude par les écrivains anciens; ils nous apprennent que le chrysus ou statère (10) valait vingt drachmes, que le demi-chrysus ou demi-statère valait dix drachmes, et que, par conséquent, l'or était à l'argent dans le rapport de 1 à 10; à égalité de poids, il fallait dix pièces d'argent pour valoir une pièce d'or. Bœckh a éclairé ce point par de savantes recherches dans son ouvrage sur l'Économie politique des Athéniens (11). M. Lenormant, dans un mémoire sur les *Rapports de l'or à l'argent chez les anciens* (12), a confirmé ces résultats par un ensemble de

(1) *Jahrb. der Litteratur*, LXXXIIe année, p. 20 de l'Anzeigeblatt.

(2) Page 160.

(3) Memoires de l'Academie de Turin, 1809, à la fin.

(4) *Staatshaush. der Athener*, 2e édit., t. I, p. 24; II, p. 136, et *Memorie di religione, morale e letteratura*, Modene, t. V, p. 323, où est insérée une lettre en latin adressée par Bœckh à Cavedoni, le 22 avril 1836.

(5) Carl Combe, pl. VIII, fig. 8.

(6) Trouvé près du Parthénon par un des invalides qui sont constitués gardiens de l'Acropole. M. Rangabé, qui publie cette pièce, en doute, sur la foi d'Eckhel; mais elle est excellente (*Antiquités helléniques*, p. 223 et pl. XI, n° 17).

(7) Memoires de l'Académie de Turin, 1809, p. 28, à la fin; consultez la planche qui est annexée.

(8) Catalogue, p. 202.

(9) Memoires de l'Academie des Sciences de Berlin, 1848, p. 17.

(10) Pollux, IX, 59. Cf. Suidas, Harpocration et Hésychius, in v. Δαρεικός.

(11) 2e édit., p. 59 et suiv.; je renvoie, pour les textes à l'appui, aux citations si complètes de M. Bœckh.

(12) *Revue numismatique*, 1855, p. 18.

Digitized by Google

discussions métrologiques. Il a montré surtout combien le poids des monnaies d'or d'Athènes que nous possédons est de nature à justifier le témoignage des auteurs. Les Grecs, et surtout les Athéniens, frappaient de l'or quand le rapport de l'argent à l'or était de 10 à 1. S'il s'élevait plus haut, comme au temps d'Hérodote (1) ou de Xénophon (2), ils cessaient de frapper de l'or.

Je propose d'imaginer à plaisir une monnaie d'or qui soit à l'argent dans le rapport de 1 à 10; cette monnaie présentera des poids et des divisions correspondant de telle sorte aux poids et aux divisions de l'argent qu'il suffira de multiplier chaque pièce d'argent par 10 pour égaler chaque pièce d'or. Ainsi le statère égalera en poids le didrachme (8,60), qui, multiplié par 10, donne vingt drachmes; le quart du statère égalera en poids la demi-drachme (2,15), qui, multipliée par 10, donne cinq drachmes. L'obole d'or ou demi-hekté égalera en poids l'obole d'argent (0,72): car dix oboles ou une drachme et quatre oboles sont la valeur de la demi-hekté. Par conséquent, la relation positive des poids sera l'indice et la garantie de la relation conventionnelle des métaux; en même temps, le système monétaire, au lieu de se compliquer, demeure simple, clair et toujours applicable.

Je réunis dans un tableau comparatif toutes les divisions de l'or qui sont nommées par les grammairiens anciens ou dans les inscriptions, et je les rapproche, par hypothèse, des divisions de l'argent.

Chrysus (3) ou statère = le didrachme multiplié par 10 et pesé	8,60
Hémichrysus ou 1/2 statère = la drachme × 10 et pèse	4,30
Tiers du statère (τρίτη) (4) = le tétrobole (tiers du didrachme) × 10	2,88
Quart du statère (τετάρτη) (5) = la demi-drachme (quart du didrachme) × 10	2,15
Hekté (6), sixième partie du statère = le diobole (sixième partie du didrachme) × 10	1,14
1/2 hekté (ἡμιέκτη) = l'obole × 10	0,72
3/8 d'hekte = le tritemorion × 10	0,54
1/4 d'hekte = l'hémiobole × 10	0,36
1/8 d'hekté = le tartémorion × 10	0,18

Est-il besoin d'ajouter que le tritémorion, multiplié par 10, vaut 7 obo-

(1) III, 95.
(2) *Anabase*, I, 7.
(3) Pollux, IX, 59. Anaxandride, selon lui, avait employé le mot *hémichrysus*.
(4) Hesychius, in v. Ἕκτη.
(5) *Ibid.*
(6) Cf. Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, Beilagen, p. 254, § 10, et 255, § 22.

Digitized by Google

les $\frac{7}{8}$, et le tartémorion, multiplié par 10, 2 oboles $\frac{1}{8}$? Je n'ose supposer un trihémitartémorion en or correspondant au trihémitartémorion d'argent ou $\frac{1}{64}$ d'hekté (poids, 0,27), parce qu'il donne une fraction fausse. Multiplié par 10, il donne $\frac{30}{16}$ d'obole ou une obole et $\frac{7}{8}$ ou 2 oboles moins un $\frac{1}{8}$ tartémorion. Il y avait tout avantage à supprimer une division qui ne se décuplait que difficilement ; d'ailleurs elle n'a point été encore constatée.

Voilà donc un étalon idéal établi avec une corrélation rigoureuse des poids et des valeurs. Quel est maintenant le poids réel des pièces qui ont été retrouvées, quoique encore si rares?

Statère (2 exemplaires au Cabinet de Paris)	8,58
— Un exemplaire dans la collection de M. le duc de Luynes	8,60
1/2 statère (au Cabinet de Paris)	4,32
— Dans la collection de M. le duc de Luynes	4,29
1/4 de statère (au Cabinet)	2,12
Hekté (au Cabinet de Paris et à Londres)	1,36
— (à Turin)	1,44
Hemihekte ou obole d'or (au Cabinet)	0,76
3/8 d'hekté ou tartémorion d'or (au Cabinet, dans ma collection)	0,55
1/4 d'hekté ou demi-obole d'or (au Cabinet)	0,35
1/8 d'hekté ou un quart d'obole d'or (au Cabinet)	0,17
1/16 d'hekté ou un huitième d'obole d'or (au Cabinet)	0,08
— Ma collection	0,10

Je mentionne pour mémoire une petite pièce bractéate qui pèserait à peine, si elle était entière, 2 centigr. et serait l'équivalent exact, sans multiplication, du tartémorion d'argent (0,18), puisqu'elle pèse dix fois moins.

Ainsi, sur neuf divisions que nous supposons, huit ont déjà été découvertes, et une dixième, que l'on n'aurait osé attendre, se présente même, qui ne pèse que 9 centigrammes (selon l'usage, le poids est forcé jusqu'à 10) et équivaut à un demi-tartémorion. Aussi, pour cette seule raison, se demande-t-on si les Athéniens n'ont point frappé d'hémitartémorion en argent, puisque l'argent et l'or se subdivisent dans un rapport parfait. Je trouve, pour confirmer cette opinion, un hémitartémorion et un quart de tartémorion d'Éphèse, en argent, dans la collection de M. Waddington. La seule pièce d'or qui manque encore est le tiers du statère (τρίτη). Je ne doute pas qu'elle ne soit un jour retrouvée.

Le poids de toutes ces monnaies, en tenant compte du frai, qui est de quelques centièmes de gramme, correspond avec la plus juste précision au

Digitized by Google

poids de l'argent. Le demi-statère a même 2 centigrammes de plus, et l'hémiobole ou obole d'or excède sensiblement son poids normal, puisqu'elle donne 76 centigrammes au lieu de 72, soit par suite de l'habitude qu'avaient les Athéniens de forcer le poids dans les petites divisions, soit que cette pièce eût été frappée dans un moment où l'or était à meilleur marché et où Athènes assurait ainsi plus de faveur à sa monnaie. Quand Démosthène écrivait son discours contre Phormion, l'or ne coûtait à Panticapée que sept fois son poids en argent (1). Athènes pouvait avoir profité de ce bon marché, tout en maintenant à l'or sa valeur normale de dix fois l'argent ; mais il était aisé de forcer le poids.

Si l'on s'étonne de voir les Athéniens diviser l'or avec tant de subtilité et arriver à frapper des monnaies pesant 2 centigrammes, je ferai remarquer qu'au-dessous de l'obole ils frappaient des bractéates. Ils prenaient une feuille d'or suffisamment résistante et la marquaient d'une chouette incuse, c'est-à-dire en creux d'un côté, en saillie de l'autre. Les cinq divisions de l'obole qui sont au Cabinet et celle que je possède sont des bractéates incuses Ainsi l'on obtenait une étendue plus considérable de métal, et les monnaies n'étaient plus aussi sujettes à se perdre. Quant à la petite division qui pèse moins de 2 centigrammes, je ne pense pas qu'elle ait eu cours comme monnaie. M. Meynaerts a publié dans la *Revue de Numismatique belge* (2) une pièce semblable qui a été trouvée dans un tombeau à Athènes. Je suis très-éloigné de partager l'opinion de M. Meynaerts sur l'antiquité et l'importance d'une aussi petite monnaie; je serais, au contraire, porté à supposer que cette délicate feuille d'or était principalement destinée aux morts : c'était l'obole qu'on leur mettait dans la bouche ; c'était moins qu'une obole, puisque la valeur de l'or n'était que d'un tartémorion, c'est-à-dire de trois ou quatre centimes. Ainsi le mort emportait le prix de son passage dans la barque infernale sous une forme plus fastueuse en apparence, plus économique en réalité. Le système des bractéates, qui permettait aux Athéniens de diviser l'hekté avec tant de facilité, est une révélation pour les modernes. Quelques savants seront tentés peut-être de rejeter la théorie que j'expose et de ne voir dans les bractéates qu'un orne-

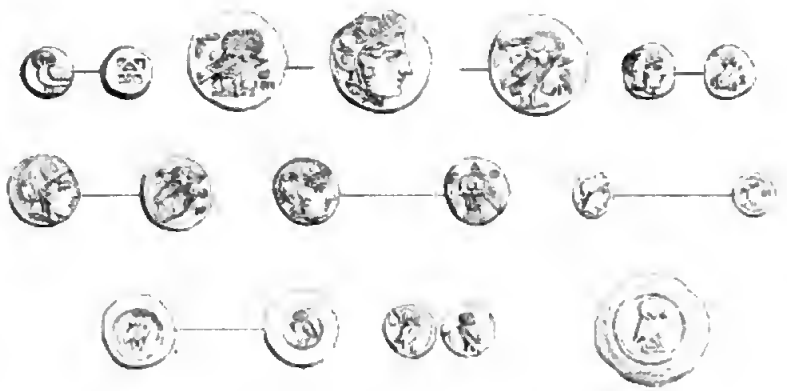
(1) Lenormant, *Revue numismatique*, nouvelle série, 1856, p. 152. Cf. Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, 2e édit., t. I, p. 37.

(2) 1842, p. 364. M. Meynaerts fait remonter cette pièce jusqu'à la guerre de Troie, époque reculée où les Grecs, assurément, ne frappaient ni or ni argent.

Digitized by Google

nient repoussé ou qu'une offrande destinée au tombeau des morts. Si j'ai besoin d'autorités, j'invoquerai celle de M. Lenormant, qui a procuré au Cabinet de Paris cette précieuse collection de bractéates attiques et les a classées parmi les monnaies. Je m'appuierai surtout sur la corrélation si parfaite des poids; ces poids sont le sceau de l'État; ils déclarent, aussi bien que la chouette frappée comme symbole, que c'est là une monnaie véritable, publique, garantie. Il est très-probable qu'au-dessous de 18 centigrammes, c'est-à-dire du huitième d'hekté, les divisions furent surtout destinées aux morts : elles étaient, en effet, trop minces pour résister à un usage fréquent; mais, au-dessus de ce poids, les bractéates sont assez épaisses, assez résistantes, pour avoir pu circuler de main en main (1).

A quelle époque remontent les monnaies d'or d'Athènes? Question controversée, comme toutes les questions de style, qui laissent beaucoup à



l'appréciation personnelle. M. Lenormant (2) attribue l'ensemble de ces monnaies à l'époque la plus brillante de l'hégémonie des Athéniens et croit impossible d'en placer l'émission plus tôt que Cimon et plus tard que Périclès. M. de Prokesch place la fabrication de l'or au temps de Philippe, et

(1) J'ai vu jadis une bractéate de Sicyone, de grand module, avec la colombe volant à gauche; je n'ai pu la peser; mais j'ai pesé deux bractéates de Ténédos et de Mélos, qui sont au Cabinet de Paris : Ténédos a la double tête, Mélos le fruit. Elles m'ont donné $0^{gr},55$ et $0^{gr},20$, poids attiques légèrement forcés.

(2) Page 3 du *Mémoire sur les Rapports de l'or à l'argent*. Cf. l'*Essai sur les Statères de Cyzique*, passim.

y reconnaît l'esprit de rivalité des Athéniens, toujours en lutte avec ce prince (1). M. Leake ne veut pas remonter plus haut que le règne d'Alexandre le Grand (2); Bœckh avait déjà émis la même opinion (3). Avant d'oser choisir entre des conclusions si diverses, je renvoie aux monuments réunis dans une même planche, afin qu'on puisse juger de leur style.

La seule comparaison de ces pièces, qui sont manifestement d'époque différente, nous explique les divergences d'opinion auxquelles elles ont donné lieu. Il y a des échantillons de toutes les époques, du siècle de Pisistrate, du siècle de Périclès, du siècle d'Alexandre; il y en aurait même de postérieures au siècle d'Alexandre appartenant au nouveau style : c'est pourquoi elles ne figurent que dans la seconde partie de cet Essai. La classification chronologique que j'ai établie précédemment pour l'argent doit s'appliquer à l'or, car un art aussi sincère que l'art grec ne pouvait avoir deux systèmes dans le même temps et dans la même branche de l'art. D'après cette classification, la pièce que son aspect désigne comme la plus ancienne, c'est l'hekté, portant d'un côté la chouette, de l'autre le carré creux. Le carré creux est la marque d'une haute antiquité; quant à la chouette, elle est d'un travail archaïque, naïf, grossier, et elle rappelle tout à fait la chouette gravée sur les monnaies d'argent au temps de Solon. Elle est aussi tournée à gauche, tandis que plus tard elle sera presque toujours tournée à droite. Je ne connais qu'une seule exception : des brouzes des bas temps avec AΘH, rares et imitant peut-être l'époque archaïque, au moins par la façon de tourner la chouette. Le carré creux ne présente point les mêmes diagonales que les carrés creux des monnaies d'argent; c'est une difficulté qui m'a retenu longtemps avant d'oser affirmer avec quelque confiance que cette monnaie est athénienne. Cependant elle est classée au Cabinet de Paris parmi les monnaies attiques, et M. Lenormant la croit d'Athènes. Un exemplaire exactement semblable est classé, au musée de Londres, dans la série attique, et Bœckh l'a enregistré sans hésitation dans son savant ouvrage (4). Il en est de même au musée de Turin. De telles autorités m'encouragent, et d'ailleurs il est rare que le carré creux de l'or réponde rigoureusement à celui de l'argent. Aussi n'ai-je plus hésité à admettre cette pièce si importante, et à l'attribuer au siècle de Solon et de Pisistrate,

(1) Mémoires de l'Académie de Berlin, 1848, p. 18.
(2) *Numismat. hellen.*, II, p. 22.
(3) *Staatshaushalt. der Athen.*, I, p. 34.
(4) *Loc. cit.* Cf. Hussey, *Essay on the ancient weights and money*, p. 92. Les papiers de Fauvel donnent la même pièce comme provenant d'Athènes.

d'abord à cause de son style et de sa conformité avec les types de l'argent (1), ensuite parce que je trouve mentionnée au catalogue Wellenheim (2) une autre pièce d'or d'Athènes, une hekté également ou sixième de statère, si je me rends bien compte des indications du Catalogue. Or cette pièce porte d'un côté l'*osselet*, de l'autre le *carré creux*, et l'auteur du catalogue renvoie aux monnaies d'argent de Cousinéry, citées par Mionnet (3). Mionnet, à son tour, décrit comme athénienne une pièce d'or du cabinet d'Hermand, avec la roue et le carré creux ; dans le carré creux il a vu un A, lettre initiale d'Athènes. Voilà donc deux types parfaitement conformes aux types des monnaies d'argent qui s'ajoutent aux deux exemplaires de Londres et de Paris.

Je n'ai pu savoir ce que ces pièces si remarquables à l'osselet et à la roue sont devenues depuis la vente des collections Wellenheim (1844) et Hermand ; il m'a donc été impossible de les faire reproduire. Je crains cependant que la première n'ait été fondue ; c'est, du moins, ce que suppose M. Arneth, conservateur du musée de Vienne. Les amateurs et les savants autrichiens, pénétrés des idées d'Eckhel, leur compatriote, regardèrent comme fausse une pièce d'or d'Athènes. Eckhel avait nettement déclaré qu'Athènes n'avait jamais frappé d'or! Il est donc très-possible que les héritiers de M. Welz de Wellenheim, ne trouvant point d'acquéreur et croyant eux-mêmes la pièce fausse, l'aient donnée à fondre, ainsi que me le fait craindre M. Arneth.

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons une monnaie d'or frappée par Solon et par les tyrans d'Athènes ; elle répond exactement pour le poids et pour les types à leur monnaie d'argent ; car, si nous considérons le poids des deux pièces de Londres et de Paris, nous le reconnaissons inférieur de quelques centigrammes au poids normal. L'hekté doit peser 1 gramme 44 centigrammes. Celle de Paris ne pèse que 1,36, celle de Londres à peu près autant. M. Hawkins, directeur du Musée britannique, a la bonté de me faire savoir qu'elle donne 1 gramme 3 décigrammes et une fraction. Au

(1) On remarquera combien la couleur et la nature de l'or sont différentes sur cette monnaie et sur les monnaies des siècles suivants. Elle est pâle comme le prétendu électrum, et peut-être la quantité d'argent l'emporte-t-elle sur la quantité d'or dans ce mélange. Voy., *dans l'Essai* de M. Lenormant *sur les statères de Cyzique* (Premier appendice, p. 41), les analyses que M. de Luynes a fait faire à la Monnaie de Paris et les résultats si imprévus de ces analyses. Les villes les plus riches altéraient l'or à un point à peine croyable.

(2) I, p. 157.

(3) Suppl., t. III, p. 536, n. 3.

sixième siècle, les monnaies d'argent étaient elles-mêmes d'un poids un peu plus faible qu'elles ne le furent après l'expulsion des Pisistratides, soit que ces derniers eussent atténué légèrement le poids, soit que Solon l'eût établi tel, et que plus tard la république athénienne l'eût relevé par intérêt commercial. Les rapports des Athéniens avec l'Asie, les relations de Solon et de Crésus, le voyage d'Alcméon, raconté par Hérodote, à la cour de ce prince, qui le renvoya chargé d'autant d'or qu'il en pouvait porter (1), le goût de Pisistrate pour la magnificence, son désir de rivaliser avec les rois de l'Asie dont il se faisait l'imitateur, l'exemple de Crésus, roi de Lydie, qui avait fait frapper des monnaies d'or, celui de Polycrate, tyran de Samos (2), expliquent la présence de l'or à Athènes dès le siècle de Pisistrate et peut-être dès le temps de Solon. Le législateur aurait ainsi donné plus d'éclat à son nouveau système monétaire. La république cessa probablement d'en frapper, parce que c'était un luxe dispendieux, l'or s'achetant trop cher au dehors. C'est ce qu'il est permis de conclure du témoignage d'Hérodote, qui dit que, de son temps, le rapport de l'argent à l'or était de 13 à 1.

Cependant il est surprenant que, sous l'administration de Cimon et de Périclès, après tant de victoires fécondes en dépouilles, au milieu d'une si grande affluence de numéraire, on n'ait pas frappé d'or, en si petite quantité que ce fût. Je ne puis, pour moi, m'empêcher d'attendre des trouvailles prochaines, qui nous apprendront que le grand siècle de l'hégémonie athénienne a eu aussi sa monnaie d'or. Dans tous les cas, elle n'aurait existé qu'en petite quantité, car les inscriptions de la fin du cinquième siècle, qui mentionnent dans le trésor des Athéniens les cyzicènes, les statères de Phocée et de Lampsaque, ne parlent jamais de statères attiques (3). Ce n'était pas que l'or manquât aux Athéniens : nous trouvons dans leur

(1) Herodote, VI, 125.

(2) Hérodote raconte (III, 56) que Polycrate trompa les Spartiates en leur donnant des statères de plomb doré. Ce recit, traité de fable par Boeckh (*Staatsh. der Ath.*, p. 158), pourrait bien n'être pas dénué de fondement: il suppose surtout (sans cela il eût paru aux Grecs en tout point invraisemblable), il suppose que les contemporains d'Herodote connaissaient une monnaie d'or attribuée à Polycrate. Les statères classés parmi les monnaies de Samos et certains cyzicènes qui portent les symboles samiens ne pourraient-ils pas remonter jusqu'au règne de Polycrate? Samos, par sa position et son commerce, tenait à l'Asie Mineure plus qu'à l'Europe. Cependant, comme les pièces avec les têtes de lion et de taureau sont trouvées aussi à Sardes par les voyageurs, quelques savants les attribuent aux Lydiens, en s'attachant plutôt à la provenance qu'aux types (Cf. Lenormant, *Essai sur les statères de Cyzique*, p. 7.).

(3) Boeckh, *Staatsh., der Ath.* Beilagen, p. 32, 33, 59, 68, 69, 233, 236, 254, 255. Cf. Démosthène, *contre Lakrit.*, p. 935, 13; Lysias *contre Eratosth.*, p. 931, *contre Diogeit.*, p. 896.

trésor des lingots d'or et des lingots de Skapté-Hylé, si l'on admet les restitutions de Bœckh (1), et c'était après la guerre du Péloponèse (92e olympiade), alors que les ressources financières étaient épuisées. Les vases et les objets en or que les trésoriers de Minerve tiraient du Parthénon et livraient aux Hellénotames pouvaient être aussitôt convertis en monnaie (2). On ne se fût point fait scrupule, Thucydide nous l'atteste (3), de consacrer aux besoins de la guerre la draperie d'or de la statue de Minerve; mais du moment que le rapport de l'or à l'argent dépassait le rapport de 1 à 10, il était plus avantageux de changer l'or brut pour de l'argent que de le monnayer. C'est ce que M. Lenormant s'est efforcé de démontrer dans son Mémoire sur les *Rapports de l'or à l'argent*, en s'attachant à préciser le sens des textes anciens cités par M. Letronne (4), qui nous apprennent qu'au siècle de Périclès l'or était à l'argent dans le rapport de 1 à 13, si toutefois on admet une correction de chiffre qu'exigeait le manuscrit d'Hérodote, ou de 1 à 12. Je crois, en effet, que ces divers témoignages ne font que justifier le principe que je viens d'exposer, puisque c'est le siècle de Périclès qui demeure, jusqu'à ce jour, le plus stérile en échantillons de monnaie d'or.

Je ne vois même qu'une seule pièce que son style permette de rapporter à la fin du cinquième siècle, le demi-statère: c'est la pièce la mieux frappée, la mieux gravée; elle a été donnée à notre collection nationale par M. le duc de Luynes (5). La tête de Minerve conserve l'œil à peu près tourné de face, tradition archaïque; la chouette est habilement traitée et paraît dans un carré creux : je dis *paraît*, parce que les bords de la pièce ne sont pas très-distincts. Mais, avec ces caractères, il serait aisé de soutenir que le demi-statère a été frappé sous Périclès, bien que, dans un des discours que Thucydide lui prête (6), Périclès ne cite parmi les trésors entassés dans le Parthénon que de l'argent monnayé et de l'or en lingots.

Au contraire, le statère, une hekté, qui est à Turin (7), et le quart de statère, offrent les mêmes symptômes de décadence que l'on peut observer

(1) *Loc. cit.*, p. 69, lig. 54; p. 70, lig. 38.
(2) *Ibid.*, p. 59 et 68.
(3) II, 13.
(4) *Essai sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines*, p. 106.
(5) Cf. *Choix de médailles grecques*, pl. IX.
(6) *Loc. cit.*
(7) Au Musée des antiquités égyptiennes de l'Université. Elle est semblable aux stateres, avec le calathus dans le champ a droite. Pietro Barrucchi l'a publiee dans les Mémoires de l'Académie de Turin (1809, p. 28 de la fin), et Mionnet dans son Supplément, t. III, pl. XVIII, f. 1. M. Promis a l'obligeance de me faire savoir qu'elle est en parfaite conservation et pese 1,44, ce qui est le poids normal de l'hekte. Barrucchi a pris le calathus pour une amphore dont une seule anse était visible.

Digitized by Google

sur les derniers tétradrachmes de l'ancien style, qui finit avec Alexandre. Ce sont ces pièces qui donneraient raison à MM. Bœckh et Leake, si elles restaient seules. La tête de Minerve est d'un travail sec, le type est mesquin, le modelé vide, l'œil de profil, et le casque orné avec négligence. Les chouettes ont le même air sauvage que l'on remarque sur les monnaies d'argent de cette époque; elles sont faites à la hâte, et prêtent au ridicule, si on les compare aux chouettes si idéales et si finement rendues du siècle précédent. Ces monnaies me paraissent contemporaines de Philippe et d'Alexandre, alors que l'art monétaire se corrompait chez les Athéniens vaincus et appauvris, et que les artistes habiles étaient attirés à la cour du roi ou dans les villes plus heureuses.

Le quart de statère, qui vaut cinq drachmes et correspond à la demi-drachme multipliée par dix, présente comme elle la chouette de face : l'analogie du type était peut-être l'indice du rapport numérique. Sous les pieds de la chouette, ou dans le champ à droite pour les statères, est un corps cylindrique que M. Cavedoni a pris pour un tronçon de colonne: il y a vu une allusion à l'Érechthéion, incendié sous l'archontat de Callias (1). Mais le même symbole se retrouve sur une petite division d'argent et sur les bronzes. En comparant les divers exemplaires, on s'assurera que rien n'est moins semblable à un tronçon de colonne. D'autres savants ont vu un vase, petite mesure d'huile, d'autres une corbeille : je penche pour cette dernière interprétation, et l'on distingue sur l'or comme les réseaux d'un jonc tressé. Peut-être doit-on reconnaître le calathus sacré et l'origine de cette corbeille mystique qui figurera plus tard sur les cistophores.

Quant à la demi-hekté qui est gravée sur la planche précédente, à la fin de la seconde ligne, le type en est effacé, au point que la tête de Minerve en est dénaturée. Sans pouvoir apprécier le mérite de cette petite pièce, on démêle qu'elle est d'un travail peu précis et n'a rien d'archaïque.

Les bractéates n'offrent pas des différences moins notables de type. Je n'ai fait reproduire sur la planche de la page 64 que celles qui présentent la chouette dans un léger cercle et appartiennent à l'ancien style; seulement elles ont un contour et un relief trop simples pour qu'on puisse les apprécier à titre d'œuvres d'art. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles

(1) *Memorie di religione, morale e litteratura*, Modene, t. V, p. 324.

Digitized by Google

sont antérieures à la mort d'Alexandre. Quant aux bractéates qui paraissent se rattacher au nouveau style, elles trouveront mieux leur place dans la seconde partie de cet Essai.

Il me reste à parler d'un passage célèbre d'Aristophane. Dans ses *Grenouilles* (1), il blâme les Athéniens, qui préfèrent à leur vieille monnaie d'argent, pure, bien frappée, bien sonnante, de *misérables cuivres*, frappés de la veille et d'une mauvaise fabrique. Le scoliaste ajoute, d'après Hellanicus et Philochorus, que, sous l'archontat d'Antigène (407), on fit fondre des Victoires d'or, afin de les convertir en monnaies, et qu'à l'or était mêlé beaucoup de cuivre. De là les railleries d'Aristophane, qui appelle ces pièces de misérables cuivres. Le scoliaste, qui ne paraît pas complétement satisfait de son explication, ajoute : « Il se pourrait que le poëte fît allusion « à la monnaie de bronze frappée sous Callias. » Callias fut archonte un an après Antigène, la troisième année de la 93e olympiade (406). Mais qui croira que les Athéniens fussent assez épris de nouveautés pour préférer le cuivre à l'argent? Nous verrons, au contraire, que la monnaie de bronze fut si mal accueillie qu'il fallut la retirer. D'ailleurs le témoignage d'Hellanicus et de Philochorus est confirmé par celui de Démétrius d'Alexandrie (2). A propos de l'euphémisme, il rappelle par quel détour élégant un orateur proposa au peuple de faire fondre les Victoires d'or. Il ne parla point de les détruire, c'eût été une impiété envers les déesses; il dit seulement : « Servons-nous des Victoires comme d'alliées dans cette guerre, » mot que Quintilien traduit par : *Victoriis utendum esse* (3).

Il paraît donc constant qu'à la fin de la guerre du Péloponèse, dans l'année qui vit rappeler et exiler Alcibiade, au moment peut-être où son lieutenant Antiochus fut vaincu près d'Éphèse, et où l'on nommait les dix généraux qui allaient perdre la bataille des Arginuses, Athènes fit un effort suprême. Épuisée de ressources, elle fondit un certain nombre de Victoires en or pour subvenir aux frais de la guerre; mais, soit que l'or destiné à la statuaire fût moins pur de titre, soit que l'on eût mêlé à dessein une quantité d'alliage trop forte, la nouvelle monnaie encourut le blâme d'Aristophane. Cependant le poëte lui-même nous apprend qu'elle fut en grande faveur, peut-être par un effet du patriotisme. Dans tous les cas, elle dut

(1) Vers 730 et suivants.
(2) Περὶ Ἑρμηνείας, § 281.
(3) IX, II, 92. La traduction latine rend très-heureusement le jeu de mots de l'orateur grec.

Digitized by Google

être retirée par la suite, dès que les finances de la république furent remises en état meilleur; car les statères et divisions de statères qui datent du siècle d'Alexandre sont d'un titre très-pur. On pourrait marquer la victoire de Cnide, l'administration si prospère de Conon, et l'an 393, comme l'époque où cette fausse monnaie d'Antigène fut retirée de la circulation (1).

Ce n'est point un rapprochement vain que de citer un fragment d'inscription, un inventaire où les trésoriers du Parthénon signalent de *faux statères dorés*, consacrés par un Laconien dans l'Hécatompédon (2). L'inventaire est de l'an 398. Ce Laconien ne serait-il pas un soldat de Lysandre, qui avait pris Athènes six ans auparavant? Alors avait cours la mauvaise monnaie émise sous Antigène. Soit que le Laconien eût reçu ces faux statères en payement, soit qu'il les eût trouvés pendant le pillage de la ville, il n'imagina rien de mieux que de les offrir à Minerve, la divinité de Sparte aussi bien que d'Athènes. C'est ainsi que Lysandre lui-même avait consacré dans le Parthénon une couronne d'or (3).

Ce qui me porte à croire que, même dans la pensée de ceux qui le firent frapper, l'or mêlé de cuivre n'était qu'une monnaie temporaire, destinée à être retirée après la crise financière, c'est un acte semblable de Timothée, fils de Conon. Dans son expédition contre Olynthe, l'argent lui manqua : il fit frapper du cuivre avec cours d'argent, sorte de papier-monnaie qu'il distribua aux troupes et aux fournisseurs, promettant de le retirer avec la même valeur dès la fin de la campagne (4).

Peut-être les dernières pièces d'or frappées par les Athéniens se rapportent-elles à la mort d'Alexandre et à la guerre lamiaque. Les bractéates de nouveau style que nous possédons, et que l'on verra dessinées quelques pages plus loin, justifient cette supposition. L'asile accordé à Harpalus et les trésors immenses qu'il employait à gagner les Athéniens, expliqueraient l'abondance passagère d'un métal qui ne fut frappé en Attique que rarement et en petite quantité. D'un autre côté, l'exemple de Lysimaque,

(1) Je ne sais s'il faut entendre dans un sens ironique le vers de Plaute (817), où Aristophane fait dire aux esclaves : « Nous jouons à pair ou non avec des sta« tères. »

(2) Στατῆρες χίδηλοι.... κατακεχρυσωμένοι οἱ παρὰ Λύκωνος (Boeckh, *Staatsh. der Athen.* Beilagen, p. 258 et 277.). Un inventaire de la 90e Ol. désigne un tétradrachme d'or, du poids de 7 drachmes 1/2. Boeckh (*ibid.*, p. 170) renonce à expliquer cette anomalie. Je suivrai son exemple, en faisant remarquer toutefois qu'il pouvait arriver que l'on consacrât dans les temples, de préférence à d'autres, des pièces fausses, ou d'un poids altéré, ou impropres à la circulation.

(3) Boeckh, *C. I. Gr.*, n° 159, § 20.

(4) Pseudo-Aristote, *Œcon.*, II, 2, 23; Polyen, III, 10, 1. V. Boeckh, pour des faits analogues (*Staatsh.*, I, p. 769).

Digitized by Google

des Ptolémées et des Séleucides aurait pu forcer les Athéniens à faire des sacrifices pour soutenir la popularité de leurs monnaies. Je crois toutefois qu'il convient d'écarter sur ce point les conjectures vaines, et d'attendre le secours de nouvelles découvertes.

Digitized by Google

LA MONNAIE DE CUIVRE.

On ne s'étonne point qu'un peuple répugne longtemps à introduire le cuivre dans son système monétaire. Le prix en est trop bas pour qu'il soit possible de frapper ce métal avec sa valeur juste; dans ce cas, on arrive à un volume considérable et incommode; l'*æs grave* de l'Italie en est la preuve. Il faut donner au cuivre une valeur conventionnelle et non point représentative. La nécessité seule fait accepter une semblable convention.

Les Athéniens, en particulier, furent hostiles à la monnaie de cuivre, parce qu'ils divisaient l'argent en fractions tellement délicates qu'il suffisait à toutes les transactions intérieures. L'obole égalait 15 centimes, l'hémiobole 7 centimes 1/2; le tartimorion n'égalait même pas 4 centimes. Pourquoi donc frapper du cuivre? pourquoi remplir la bouche de ceux qui allaient au marché (tel était l'usage des Grecs) d'un métal désagréable et malsain? Il fallut des malheurs publics, l'appauvrissement des mines du Laurium, la nécessité de réserver l'argent au commerce extérieur, pour que le cuivre trouvât crédit chez les Athéniens : encore les premières tentatives échouèrent-elles devant le mécontentement et les railleries du peuple. Le premier orateur qui osa monter à la tribune et conseiller ce remède fut surnommé *Chalkus* (1): il s'appelait Dionysius. Selon le témoignage de Plutarque (2), c'est le même Dionysius qui conduisit la colonie de Thurium en 444; mais il est très-vraisemblable que ce fut vers la fin de la guerre du Péloponèse que cette proposition fut faite au peuple. Le scoliaste d'Aristophane (3) nous apprend, en effet, que sous l'archontat de Callias, l'an 406, on émit une monnaie de cuivre; mais elle dut être bientôt retirée, car douze ans plus

(1) Athénée, XV, p. 669.

(2) Tous les textes relatifs à cette question ont été très-savamment réunis et présentés, il y a un siècle, par Wise (*Nummorum antiquorum scriptis Bodleianis recensitorum catalogus*, p. 137).

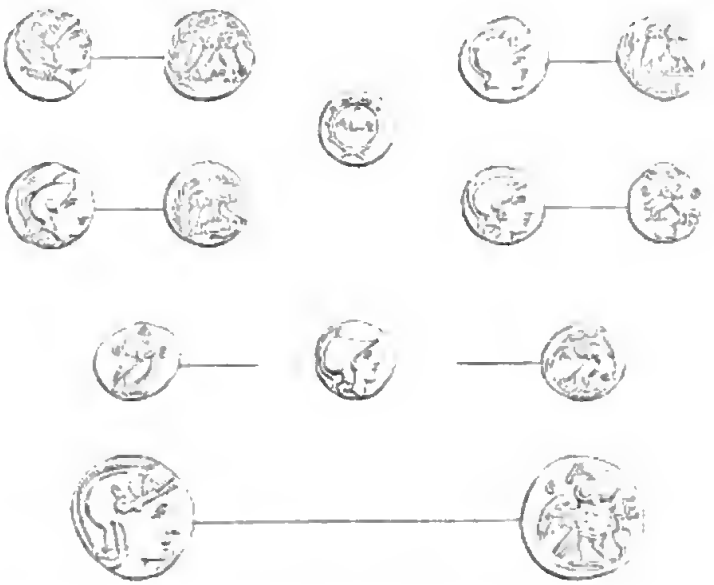
(3) *Grenouilles*, vers 730 et suivants.

Digitized by Google

tard (1) furent jouées les *Harangueuses* d'Aristophane, où l'on trouve le dialogue suivant :

« Ne te rappelles-tu pas notre décret sur les monnaies de cuivre? — Oui, « et j'y ai assez perdu. J'avais vendu des raisins et m'en allais la bouche « pleine de cuivre. J'arrive au marché pour acheter de la farine. Déjà je « tenais le sac pour la recevoir, quand le héraut se met à crier : Que per- « sonne ne prenne désormais les pièces de cuivre; l'argent seul aura cours! »

D'après le rapprochement des dates, il me semble que la monnaie de cuivre ne fut émise qu'à titre provisoire pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse, au milieu de la misère publique : elle fut retirée dès que les affaires publiques et la dignité d'Athènes eurent été relevées par les victoires de Conon. C'est ainsi que la mauvaise monnaie d'or frappée sous Antigène, un an avant Callias, dut être abolie vers le même temps.



Les auteurs ne nous apprennent rien autre chose sur la monnaie de cuivre :

(1) Eckhel, II, p. 210. Cf. *Revue numismatique*, 1851, p. 107, une note de M. Beaby.

nous ignorons donc à quel moment elle fut définitivement rétablie. Peut-être les conquêtes de Philippe, en enlevant aux Athéniens les mines du mont Pangée, bien plus productives que celles du Laurium, les condamnèrent-elles à revenir au cuivre pour épargner l'argent devenu rare. Du moins il est certain que plusieurs bronzes d'Athènes appartiennent à l'ancien style, et par conséquent au siècle d'Alexandre. Telles sont les pièces avec deux chouettes (1), soit séparées, quelque place qu'occupe l'inscription AΘE, soit avec une seule tête, et alors la petite corbeille qui se voit sous leurs pieds rappelle manifestement le calathus des monnaies d'or et d'argent de l'ancien style.

Parfois un grain d'orge est au-dessous des chouettes; parfois une seule chouette est entourée d'une couronne d'épis, souvenir de Cérès et des champs Rhariens, où l'orge fut semée pour la première fois. On pourrait reconnaître le grain de blé, emblème soit de la palingénésie, soit de l'immortalité de l'âme, dans les Éleusinies (2). Enfin, des pièces qui ne sont pas très-rares présentent l'amphore debout auprès de la chouette. Elles répondent exactement aux deux pentoboles gravés à la page 56, et marquent la transition de l'ancien au nouveau style. Dans le nouveau style, sur les bronzes comme sur l'argent, l'amphore est d'ordinaire couchée sous les pieds de la chouette.

Lorsque la monnaie de cuivre fut créée, sa valeur conventionnelle fut établie dans le rapport suivant avec la valeur réelle de l'argent. L'obole valait 8 *chalkus;* et le chalkus étant divisé en 7 *lepta*, l'obole égalait 56 lepta.

Obole.....	= 8	chalkus	× 7	lepta	= 56	lepta.
Tritémorion.....	= 6	—	× 7	—	= 42	—
Pentechalkon.....	= 5	—	× 7	—	= 35	—
Hémiobole.....	= 4	—	× 7	—	= 28	—
Trihémitartémorion	= 3	—	× 7	—	= 21	—
Tartémorion.....	= 2	—	× 7	—	= 14	—

Qu'était-ce maintenant que le *kollybon* dont parle Pollux (3), le *dikollybon* et le *trikollybon ?* M. de Prokesch croit que c'était l'équivalent du

(1) Le scoliaste d'Aristophane (*Oiseaux*, v. 302), en citant le proverbe : « Porter des chouettes à Athènes » (Porter de l'eau à la rivière), ajoute qu'on gravait des chouettes non-seulement sur la monnaie d'argent, mais sur la monnaie de cuivre. C'est ce que les monuments confirment à toutes les époques.

(2) Guigniaut, *Religions*, III, 2e part., p. 816 et suiv.

(3) Pollux, IX, 72.

simple *lepton* (1). Je suis d'autant plus porté à adopter cette conjecture, que Pollux cite en même temps un mot de Callimaque qui prouverait que le kollybon était la plus petite monnaie connue. Quant au *symbolon* dont parle encore Pollux (2), M. de Prokesch y reconnaît une pièce de 5 lepta. Son nom indiquerait plutôt une convention entre un créancier et un débiteur, un signe de reconnaissance entre deux hôtes : ce n'était pas une monnaie, mais la moitié d'une monnaie, par exemple un kollybon coupé en deux : chaque moitié était le *symbole*, la marque de la convention conclue entre les deux possesseurs. Pollux cite des vers d'Hermippus, d'Aristophane et d'Archippus qui expliquent très-bien quel était l'emploi et le but du symbolon, et, comme il ajoute lui-même que c'était une fraction, une moitié de monnaie, ἡμιτομόν τι νομίσματος, je crains qu'il n'ait fait quelque confusion en rangeant le symbolon parmi les monnaies. On verra des monnaies ainsi coupées et destinée à servir de gage, de reconnaissance, dans l'ouvrage de Tomasini sur les *Tessères d'hospitalité* (3). Dans le catalogue des antiquités de Passalacqua, je remarque une lettre trouvée dans un tombeau; elle était intacte, avec le cachet, l'adresse, et avait été ensevelie avec le porteur, qui était mort sans la remettre. C'est une lettre de recommandation adressée par Timoxène à Moschion. Timoxène annonce à son hôte que le porteur lui remettra ce qu'il appelle τὸ σύμβολον τῶν ἡμῶν. Cependant je ne voudrais point affirmer que le symbolon n'a pas été une monnaie; précisément parce que c'était souvent une pièce de monnaie partagée en deux qui servait de signe de reconnaissance, il se pourrait qu'on eût donné, par analogie, le nom de *symbolon* à une petite division monétaire. Le témoignage de Pollux n'en a pas moins besoin d'être confirmé.

M. de Prokesch a également recherché avec beaucoup de soin le poids des monnaies de cuivre. Il a établi une certaine échelle (5) qu'il me semble difficile d'admettre. J'ai pesé aussi avec une longue patience un grand nombre de cuivres, et j'ai trouvé les poids les plus divers; à tel point qu'on pourrait constater une série graduée par centigrammes depuis 1 gramme jusqu'à 4, et depuis 6 jusqu'à 10. Il faut renoncer, en effet, à chercher un système régulier de poids. Le cuivre n'ayant qu'une valeur fictive, il impor-

(1) Mémoires de l'Académie de Berlin, 1848, p. 5.
(2) *Onom.*, IX, 71.
(3) *De Tesseris hospitalitatis*, p. 202, la planche.
(4) *Catalogue des antiquités de Passalacqua*, p. 266 le Commentaire est de M. Letronne.
(5) *Loc. cit.*, p. 15

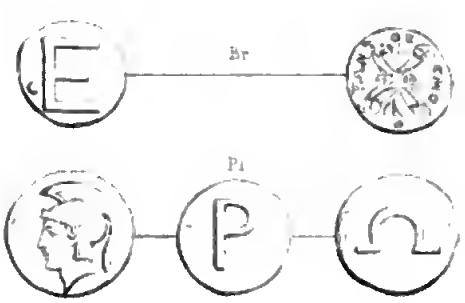
tait peu de le couper avec rigueur. C'est pourquoi l'on ne peut le soumettre, comme l'argent, à la critique de la balance.

Tout ce que l'on peut supposer, c'est que les pièces pesant de 1 à 2 grammes correspondent au kollybon, de 2 à 3 au dikollybon (1), de 3 à 4 au trikollybon. Là, il y a une interruption dans la suite progressive de poids. Il faut sauter à 5, 6, 7 grammes. Cette interruption peut annoncer le passage au chalkus. Dans ce cas, les pièces de 9, 10 et 11 grammes paraîtraient correspondre au *dichalque* ou double chalkus, équivalent du tartémorion d'argent. Enfin, les pièces épaisses qui pèsent jusqu'à 14 et 15 grammes et appartiennent au nouveau style, ont pu être ces oboles de cuivre dont un passage de Lucien laisserait supposer l'existence (2) : « Je connais le cuivre, » dit Charon à Mercure, « puisque j'exige une obole de chaque passager. » Je me hâte d'ajouter que l'obole exigée par Charon pouvait très-bien être payée par plusieurs pièces formant les divisions de l'obole. Toutefois, dans les bas temps, les bronzes sont d'un module assez grand et assez uniforme pour que l'on estime qu'ils valaient une obole, d'autant qu'on ne frappait plus d'argent. Il faut ne point confondre avec les monnaies de bronze certaines drachmes fourrées qui ont été fabriquées dans l'antiquité et dont la pellicule d'argent est tombée : les types de l'argent sont aisés à reconnaître, et la place qu'occupent les lettres qui composent l'inscription n'est pas moins caractéristique.

(1) Les pièces qui portent deux chouettes pesent de 2,30 à 3,65 : ces deux chouettes ne seraient-elles pas l'indication du dikollybon, c'est-à-dire du double kollybon ?

(2) *Charon*, 11.

Je joins aux monnaies de bronze trois tessères qui ne sont point sans intérêt; la première est en bronze et offre, d'un côté, *quatre* chouettes (τέτταρες, étymologie très-douteuse du mot latin *tessera*) avec l'inscription ΘΕΣΜΟΘΕΤΩΝ, de l'autre, un Ε. Elle appartient à M. de Prokesch. La seconde et la troisième sont en plomb : elles portent un Ρ et un Ω, avec la tête de Minerve tournée à gauche, ce qui ne se voit point sur les monnaies. Ce deux tessères ont été dessinées par Fauvel; elles sont empruntées aux



dessins originaux qui appartiennent à M. de Lagoy. Les intervalles qui séparent les trois lettres Ε, Ρ et Ω, sont assez considérables pour nous laisser croire que l'alphabet grec tout entier a dû figurer sur ces sortes de tessères. Il y avait vingt-quatre lettres servant d'indication, ou, si l'on veut, de chiffres; de même les dix tribunaux étaient désignés par les dix premières lettres de l'alphabet (1).

Au premier abord, on peut être tenté d'accepter le bronze des thesmothètes comme une monnaie. Mais l'Ε inscrit sur le revers, l'absence de la légende ΑΘΕ, le génitif qui indique propriété, possession, en substituant ΘΕΣΜΟΘΕΤΩΝ à ΑΘΗΝΑΙΩΝ, tout nous avertit que c'est une tessère. Elle servait vraisemblablement pour les tribunaux ou pour les assemblées

(1) Scoliaste de *Plutus*, v. 973.

que présidaient les thesmothètes. C'était leur signe, leur marque ; c'était le numéro d'ordre qu'ils distribuaient. Ils avaient donc le droit d'y inscrire leur nom, avec le génitif possessif. Je serais entraîné loin de mon sujet si j'essayais d'entrer dans de plus longs détails. Je renvoie aux ouvrages spéciaux où ces questions sont traitées ; cependant, si les tessères d'hospitalité et les tessères de théâtre ont été l'objet de travaux particuliers, on remarquera que les tessères politiques ou judiciaires sont un sujet beaucoup plus neuf et digne de sérieuses recherches.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

LE NOUVEAU STYLE.

LES TYPES DU NOUVEAU STYLE.

Avant d'examiner les diverses questions que soulève l'introduction des types nouveaux, il est nécessaire de les décrire et de les présenter aux regards du lecteur; sans cela, toutes les réflexions qui doivent suivre demeureraient obscures, l'objet auquel elles s'appliquent étant peu connu.

L'ARGENT.

Les premières pièces que l'on frappa imitent le module des pièces d'Alexandre : elles sont rondes, condensées, d'un beau travail; elles surpassent, ainsi qu'il est naturel, toutes celles qui suivront, où l'art ira s'affaiblissant. La tête de Minerve est surmontée d'un casque disposé à plaisir pour les ornements. Le cimier est sensiblement reculé, afin de laisser plus d'espace aux chevaux qui s'élancent en forme de visière sur le front de la déesse. Ces chevaux sont très-saillants, bien modelés; ils rappellent le premier quadrige attelé par Minerve et les courses des Panathénées. Le griffon figuré sur le côté du casque est le symbole, non-seulement de la lumière, mais des choses cachées, des mystères, de la sagesse profonde;

Digitized by Google

il est le gardien des trésors. Attelé au char d'Apollon (1), de Diane (2), de Bacchus (3), consacré à Némésis, qui possède le secret des révolutions humaines, le griffon est aussi l'attribut de Minerve, déesse de la sagesse, divinité de lumière, Fortune et protectrice éponyme d'Athènes. Aussi les inscriptions nous font-elles savoir que les Athéniens avaient consacré plusieurs fois dans le Parthénon des griffons dorés ou des demi-griffons (4).

Le revers (5) présente la chouette traditionnelle, toujours tournée à droite (6), ce qui caractérise la chouette athénienne, et posée sur une amphore : l'amphore est couchée. Cet attribut, que l'on voit sur les dernières monnaies de l'ancien style, n'est point une allusion à l'art céramique des Athéniens (7), ni, comme le croit Eckhel (8), à la bonté de leurs vins; c'est l'amphore panathénaïque (9), que l'on donnait aux vainqueurs pleine de l'huile qu'avaient fournie les oliviers sacrés nommés Μορίαι, plantés près de l'Académie. Simonide en parle (10), Pindare en parle dans sa dixième Néméenne (11), et le scoliaste ajoute que ces amphores étaient couvertes de brillantes couleurs (παμποίκιλα). Tous les Musées possèdent aujourd'hui quelques-unes de ces belles amphores panathénaïques, où Minerve est debout entre deux colonnes, avec une inscription caractéristique, parfois avec les noms des archontes (12), tandis qu'au revers sont figurés les divers exercices qui précisent la victoire. Je ne crois point nécessaire d'insister sur un sujet aussi connu. La guirlande d'olivier qui encadre le revers est une innovation élégante qui développe la petite pousse figurée dans l'angle des anciens

(1) *Mus. capit.*, t. IV, pl. 30. Quelquefois Apollon est monté sur un griffon : de Laborde, *Vases Lamberg*, t. II, pl. 26. Cf. *Élite des monum. céramograph.*, t. II, pl. 5

(2) Strab., VIII, p. 343.

(3) Zoega, *Abhandlungen*, p 30; Dubois-Maisonneuve, *Introd. à l'Étude des vases peints*, pl XI. Cf. les monnaies d'Abdère, et, pour Némésis, celles de Smyrne.

(4) Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, II, p. 252, ligne 15.

(5) Voy dans le *Bullet. de l'Inst. arch. de Rome* (1832, p. 69), ce que dit M. Panofka de la chouette représentée sur les vases peints et de la fête des Χαλκεῖα.

(6) La chouette n'est tournée à gauche que sur les monnaies du siècle de Pisistrate, sur l'obole archaïque et sur certains bronzes avec la légende ΑΘΗ qui imitent sans doute les traditions archaïques. Il faut se défier des bronzes où l'inscription est effacée : tant de villes avaient la chouette pour symbole !

(7) Corsini, *Fast. Att.*, II, p. 236.

(8) D. N., II, p. 212. Eckhel rappelle les monnaies de Thasos, de Chio, de Cypre, et la fête des Χοές; à Athènes (Euripide, *Iphig. en Taur.*, v. 943). Cf. Boeckh, *De Vasis Panathenaicis*.

(9) Gerhard, *Rapporto intorno i vasi Volcenti*, p. 229, et *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, t. II, p. 210. M. Panofka, au lieu de l'amphore, avait voulu reconnaître le *Diota* (*Recherches sur les véritables noms des vases grecs*, pl. VI, n° 7 et p. 15). Haym, ou plutôt le comte Winchelsea avait très-bien reconnu l'amphore des Panathénées (*Tes. Brit.*, I, p. 167).

(10) Ἀμφιφορεὺς Διόνυ (*Analect.*, éd. Jacobs, I, p. 72).

(11) Vers 35 et 64, où le scoliaste cite un distique de Callimaque :

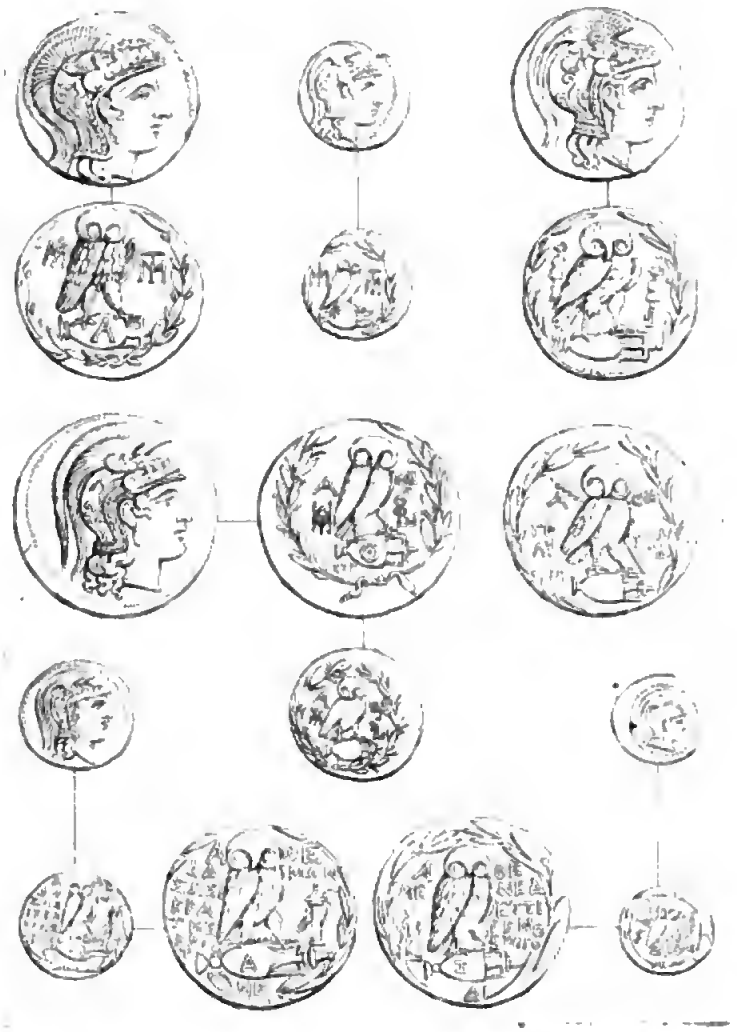
Καὶ παρ' Ἀθηναίοις γὰρ ἐπὶ στέγος ἱερὸν ἦντα
Κάλπιδες, οὐ κόσμου σύμβολον ἀλλὰ πόλης

En Italie, au contraire, selon la remarque spirituelle de Boeckh (*De Vas. Panath.*, p. 9), on pouvait dire οὐ πόλης σύμβολον ἀλλὰ κόσμου, c'est-à-dire que les sujets étaient copiés par mode sur les sujets des vases attiques. Cf. Dubois-Maisonneuve, *loc. cit.*, pl. XLVI.

(12) Lenormant, *Revue archéologique*, 1848, p. 239.

Digitized by Google

tétradrachmes. A droite et à gauche de la chouette est un monogramme qui rappelle les monogrammes des monnaies d'Alexandre, et qui indique



le nom d'un magistrat monétaire ; seulement les lettres ΑΘΕ ont été retranchées. De même, sur les pièces de la série suivante, deux trophées remplaceront les monogrammes. La victoire de Léosthène aux Thermopyles

me paraît avoir motivé cette substitution. Ce sont les seules séries connues où un oubli aussi grave que celui du nom d'Athènes ait eu lieu.

Je dis un oubli aussi grave, parce que, pour une ville comme Athènes, les lettres initiales de son nom étaient d'autant plus nécessaires que le type renouvelé pouvait embarrasser les étrangers ou les Grecs des autres pays. Le monde ancien était accoutumé depuis des siècles à voir circuler les vieux types avec les trois lettres qui assuraient qu'on avait entre les mains cette belle monnaie d'Athènes, si pure, si bien garantie. Les types étant rajeunis, les lettres ΑΘΕ n'en étaient que plus nécessaires. Cela est si vrai que, jusqu'aux derniers temps de la fabrication des tétradrachmes, on maintint l'Ε, tandis que l'Η était employé pour les noms des magistrats. Eckhel en a très-bien démêlé la raison (1) : ce n'était pas seulement une sorte de tradition sacrée, c'était un intérêt de commerce. Aussi observe-t-on plus tard qu'immédiatement au-dessous d'ΑΘΕ, les Athéniens gravaient ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣ, ΗΛΙΟΔΩΡΟΣ, ΔΗΜΕΑΣ, avec l'Η. Les barbares ne lisaient point les noms des magistrats monétaires, qui ne regardaient que les Athéniens, mais ils savaient reconnaître les trois lettres initiales du nom d'Athènes.

Pour ces raisons, le type fut modifié promptement, peut-être dès l'année suivante, au début de l'an 322. On verra plus loin sur quelles inductions repose cette conjecture. Un des trophées resta sur les monnaies; celui de droite fut remplacé par deux monogrammes, et les trois lettres ΑΘΕ furent gravées au sommet de la composition; seulement il avait fallu agrandir le module, la surface du métal ne pouvant comporter tant d'ornements. Voilà pourquoi les pièces s'étendent, s'aplatissent; cet aplatissement donne un cadre plus vaste, exigé par un surcroît de décoration. La face des tétradrachmes subit le contre-coup de cette amélioration, car on donna au casque plus de hauteur; le cimier, au lieu d'être rejeté en arrière, eut plus d'importance et offrit une courbe harmonieuse. Les chevaux de la visière furent réduits, plutôt parce qu'on les avait trouvés trop lourds et propres à écraser le visage de Minerve que par la négligence des graveurs. Plus tard, les chevaux deviendront si petits et seront traités avec tant de hâte, qu'un regard auquel les types d'Athènes ne seraient point familiers saurait à peine les reconnaître.

(1) *Doctr. num. vet.*, II, p. 212.

Digitized by Google

Par un progrès qu'il est aisé de suivre, on voulut, après un certain nombre d'années, développer les monogrammes et arriver à écrire les noms tout entiers; c'était la mode dans beaucoup d'autres villes, notamment dans les villes ioniennes, mais nous verrons quelle importance particulière les Athéniens attachaient à ces noms. J'ai fait dessiner une pièce qui marque bien cette transition; car les noms des magistrats sont écrits partie en monogrammes, partie en lettres courantes. Ainsi, dans ΠΟΛΥ [ΧΑΡΗΣ], le Π et l'Ο sont parfois réunis; dans ΤΙΜΑΡΧΙΔΗΣ, les lettres ΤΙ sont seules développées : les autres sont encore groupées en monogramme.

Je n'ai retrouvé que dix-neuf séries de pièces à monogrammes. Comme plusieurs séries ne comptent encore qu'un seul exemplaire, il est certain qu'il y a des séries qui nous sont demeurées inconnues. Si quelqu'un doutait que les pièces à monogrammes eussent précédé les pièces avec les noms entiers, la rareté des premières est une preuve de plus de leur antériorité.

Ce fut dans les vingt ou trente premières années du troisième siècle que l'on se mit à écrire peu à peu les noms des magistrats. D'abord on ne grava que trois ou quatre lettres, puis six, puis autant que la surface du tétradrachme en pouvait contenir. J'ai donné à la planche précédente deux pièces comme spécimen. Sur l'amphore on grava une lettre, depuis l'Α jusqu'au Μ, c'est-à-dire une des douze premières lettres de l'alphabet. J'expliquerai le sens de cette *lettre d'amphore*, qui n'est qu'un chiffre et correspond à chacune des douze tribus. Quant aux lettres gravées sous l'amphore, je les crois des *marques d'atelier* : il en sera question également plus loin.

La drachme fut la répétition littérale du tétradrachme; seulement les noms furent un peu abrégés quand cela fut nécessaire, et parfois le symbole simplifié : c'est ainsi qu'au lieu d'Esculape dans le champ on n'a que le bâton d'Esculape; au lieu de l'éléphant, une tête d'éléphant. La demi-drachme conserve le même type pour la face : le casque de Minerve ne perdit pas un seul ornement, et les chevaux furent indiqués comme des points à peine perceptibles sur la visière; mais au revers, la chouette ne se tient plus debout sur une amphore, elle pose sur une massue. Au lieu d'une couronne d'olivier, une couronne formée de deux épis et de leur tige dessine autour du cercle une élégante bordure. Les noms des magistrats monétaires sont indiqués par très-peu de lettres : on ne les retrouve qu'à condition de connaître les tétradrachmes ou les drachmes de la même série. Le symbole,

Digitized by Google

répété le plus souvent avec une merveilleuse finesse, est parfois supprimé.

On ne trouve point d'oboles ni de divisions au-dessous de la demi-drachme. Cela surprendra peu, si l'on songe que la monnaie de cuivre était entrée depuis un demi-siècle dans les habitudes; que l'argent, qui, au temps de Démosthène, valait cinq fois moins qu'au temps de Solon (1), s'était encore avili après Alexandre. Les oboles et demi-oboles d'Alexandre sont très-rares. De plus, les Athéniens se servaient des anciennes divisions de la drachme qui n'étaient point sorties du pays, qui suffisaient aux transactions intérieures et qui se retrouvent aujourd'hui par milliers dans le sol.

L'OR.

J'ai déjà parlé des trois bractéates en or que possède le Cabinet de Paris. L'une pèse 54 centigrammes, l'autre 18, l'autre 9; ce qui constitue un tritémorion, un tartémorion et un hémitartémorion d'or, ou, pour parler juste, 3/8, 1/8 et 1/16 d'hekté. La chouette, posée sur l'amphore, qui ressemble à une feuille tant elle est mal figurée, la couronne d'olivier qui entoure une autre chouette, le style mauvais et l'exécution sèche de la troisième, m'ont déterminé à les ranger dans la seconde partie de cet ouvrage. La différence est sensible entre ces pièces et celles de l'ancien style.

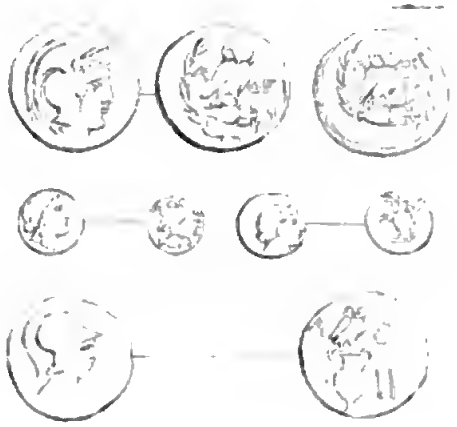
Seulement elles ont un contour et un repoussé trop simples pour qu'on puisse les apprécier à l'égal d'une œuvre d'art. En fixant tout à l'heure

(1) Boeckh, *Staatsh. der Athen.*, t. I, p. 6.

l'époque du nouveau style, je me trouverai donc la fixer à la fois pour l'or, l'argent et le cuivre, qui reproduisent les mêmes types. Quoique nous n'ayons encore que des bractéates de cette époque, il n'est pas défendu d'espérer quelque statère ou division du statère avec noms de magistrats ou monogrammes. La présence d'Harpalus à Athènes et l'or qu'il répandit pour gagner les Athéniens, expliqueraient l'abondance passagère d'un métal qui ne fut frappé en Attique que rarement et en petite quantité. D'un autre côté, l'exemple de Lysimaque, des Ptolémées et des Séleucides aurait pu forcer les Athéniens à faire des sacrifices pour soutenir la popularité de leurs monnaies.

LE CUIVRE.

Le désir d'unité a présidé manifestement à la création du nouveau système et du nouveau style. Car, non-seulement le tétradrachme, la drachme et la demi-drachme sont identiques, mais les monnaies de cuivre elles-mêmes présentent, au début, le même type que les monnaies d'argent : la chouette sur l'amphore est entourée d'une couronne d'olivier pour les pièces plus grandes ou d'une couronne d'épis pour les petites pièces ; les noms



des magistrats sont supprimés, mais leur symbole reste dans le champ auprès de la chouette, comme leur marque distinctive. Ainsi, trouvant le trépied dans le champ, sur un bronze, je sais avec certitude que ce bronze a

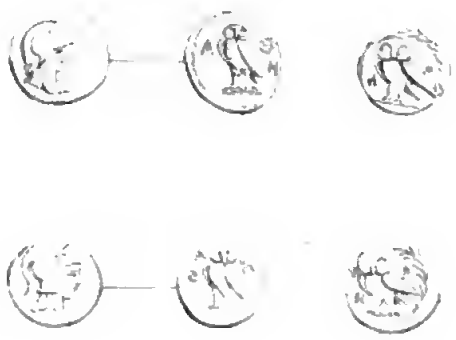
été frappé sous *Polémon et Alcétès*, magistrats qui ont le trépied sur la monnaie d'argent.

Par là se révèle aux modernes un principe de classification. Aussi, en constituant les séries, ne séparerai-je point les monnaies de cuivre des tétradrachmes, des drachmes et des demi-drachmes. Quand les monnaies de cuivre manquent dans une série, je ne dis pas qu'elles n'ont point existé; je dis qu'elles n'ont point encore été retrouvées. De même que si les tétradrachmes manquent dans une série où nous avons la drachme et les bronzes, j'attends avec confiance la découverte des tétradrachmes; car l'unité et la régularité ont été la loi du nouveau système. Toutefois, on ne s'attacha que pendant peu d'années à copier sur le bronze la disposition des pièces d'argent: on s'aperçut qu'il n'était pas nécessaire de graver des coins trop compliqués pour le bronze, et l'on supprima la chouette sur son amphore. Mais les symboles qui n'étaient qu'accessoires sur les monnaies d'argent, devinrent le sujet principal sur la monnaie de cuivre; ils prêtent donc toujours à un essai de classification. Cette classification présente de grandes difficultés, parce que plusieurs symboles paraissent avoir été répétés à des époques différentes. Ceux qui ont étudié les bronzes d'Athènes comprendront mon embarras et examineront avec d'autant plus d'indulgence un classement que je me garde de donner comme toujours certain. Qui peut dire, par exemple, quels magistrats ont fait frapper la monnaie où la chouette est posée sur l'amphore et dans une couronne (1)? Quant à la pièce avec les lettres ΑΘΗ, et la chouette sur le bord de l'amphore, elle est des derniers temps de l'art. Je ne l'ai donnée que pour montrer la décadence du type

(1) Je ne donne qu'en note, parce que je ne l'ai point vue, une pièce tout à fait surprenante qu'a publiée Harwood (*Populorum et Regum selecta numismata*, pl. I). Sous une tête d'Apollon, qui semble dessinée dans le style romain, on lit TPIA. C'est la seule inscription de ce genre qui se rencontre sur les monnaies d'Athènes. Le revers présente la chouette sur une amphore allongée outre mesure, et les trois lettres initiales nous forcent à reconnaître que cette pièce, si elle est authentique et bien dessinée, appartient, en effet, à la numismatique d'Athènes. J'avoue que c'est précisément le dessin qui éveille ma défiance. Quant aux lettres TPIA, je n'en vois pas l'explication; mais je pense qu'avant d'être expliqué, un monument aussi singulier a besoin d'être confirmé et qu'il ne mérite que les soupçons. Je ne le publie donc de nouveau, après Harwood, que dans une note, de même que j'ai relégué précédemment dans les notes les pièces que j'écartais de la numismatique d'Athènes.

primitif. Les lettres employées sur le cuivre ne répondent pas toujours aux lettres employées sur l'argent; je veux dire que les bronzes n'étant point exportés hors d'Athènes, il n'était point nécessaire d'écrire ΑΘΕ par un Ε. Dans le principe, on garda l'Ε par goût de l'unité; peu à peu l'Η s'introduisit : on finit même par écrire la légende entière, ΑΘΗΝΑΙΩΝ.

Je donne, comme une exception, des bronzes de deux époques voisines, avec la chouette tournée à gauche. D'ordinaire, la chouette est tournée à



droite; seules les monnaies archaïques en or et en argent, avec le carré creux, la représentent tournée à gauche. Les bronzes de ce genre sont rares et attestent, à un moment donné, un retour vers les habitudes archaïques.

LES IMITATIONS.

Les types adoptés par les Athéniens devinrent promptement populaires. L'élégance et la commodité de leurs tétradrachmes, ronds, bien frappés, ornés de compositions riches et variées, les firent rechercher avec empressement. Plus d'une fois, par intérêt politique ou par intérêt commercial, des villes étrangères copièrent la forme, la fabrique, la qualité, les sujets des tétradrachmes d'Athènes. Il y eut en Crète une confédération, formée de Gortyne, Cydonie, Hiérapytna, Priansus (1), qui imita complétement les

(1) Eckhel (*Nummi veteres*, p. 149; *D. N.*, II, p. 221), ne cite que les trois premières villes : il ignore le traité de Cephisodore avec la Crète, mentionné par Cavedoni (*Memorie di Religione, morali*, etc., V, p. 326). Voyez Müller (*Numismat. d'Alexandre*, p. 228), sur les tétradrachmes d'Alexandre et d'Athènes frappés en Crète.

Digitized by Google

monnaies athéniennes; chaque ville ne fit que substituer aux noms des magistrats attiques et à leurs symboles, ses symboles propres et son propre nom : encore eut-elle soin de disposer les lettres à la façon d'Athènes.

Céphisodore avait conclu, vers l'an 200, un traité d'alliance avec les Crétois contre Philippe, roi de Macédoine (1). Les monnaies frappées dans

(1) Pausanias I, 36, 5.

les villes crétoises à l'imitation d'Athènes pourraient se rapporter à cette date. Mais il est possible que dans plusieurs pays, avec l'assentiment des Athéniens, les besoins du commerce seuls fussent suffisants pour engager à copier des types universellement répandus. De même, aujourd'hui, le système monétaire français, ses dispositions, son style, son poids, sont imités dans des royaumes voisins. Les relations financières sont par là singulièrement simplifiées. Peut-être ne faut-il pas chercher de raisons plus positives à l'adoption du type athénien par Héraclée d'Ionie, par les Ænianes de Thessalie. Cependant les tétradrachmes d'Athènes étaient la monnaie courante en Thessalie : les Athéniens en avaient répandu d'immenses quantités pour l'achat des blés. Héraclée, comme toutes les villes d'Ionie, frappa des tétradrachmes sous l'influence et la pression des rois de Pergame. En adoptant le pied attique, il était naturel de copier un type monétaire aussi célèbre que l'était la Minerve des tétradrachmes. Même quand ce type ne fut pas copié, la fabrication, l'aspect général des monnaies frappées au temps des rois de Pergame en Ionie, celles des rois de Bithynie, les monnaies de Thasos, bien d'autres encore, attestent que les pièces d'Athènes n'ont point été sans influence sur les graveurs de ces diverses contrées. Je donne un médaillon de Lébédus pour exemple. Je renvoie encore aux monnaies de Tégée en Arcadie, de Sigée (1), de Mélos (2), colonie athénienne, de Calacté en Sicile.

Bien plus, le type athénien est copié même sur le cuivre. Les villes du Pont et de la Paphlagonie, Sinope, Amastris, Cabira, Comana (3), avaient voulu que leurs grandes monnaies de bronze offrissent sur la face la Minerve des tétradrachmes attiques. Le culte d'Anaïtis que l'on comparait à Minerve (4) aussi bien qu'à Diane, et que six mille hiérodules desservaient à Comana, motive encore ce choix; les relations d'Athènes avec Amisus, sa colonie, sont mentionnées par l'histoire (5). Synnada en Phrygie, dont je fais reproduire un bronze à la page suivante, rappelait ainsi son origine ionienne (6) et sa parenté prétendue avec les Athéniens. Mais en général l'intérêt commercial a dû être la raison dominante des imitations.

Je ne mentionne que pour mémoire des pièces frappées plus tard à

(1) Harwood, *Populorum et Urbium selecta numismata ex ære*, pl. V, fig. 13.

(2) Le Bas, *Voyage archéol.*, texte explicatif, p. 5.

(3) Eckhel, *D. N.*, II, p. 340 : Eckhel reconnaît au revers Persée tuant Méduse, et voit dans ce sujet une allusion à l'origine des Achéménides. Il est peu croyable, en effet, que le sujet représente Tiridate et Pherecles.

(4) Guignaut, *Relig. de l'ant.*, t. II, 1re partie, p. 80

(5) Plut., *Vie de Lucullus*, 19.

(6) Eckhel, *Doctr. Num.*, t. III, p. 173.

Smyrne (1), à Tarente (2), à Héraclée de Thrace (3), et dans d'autres villes, pour illustrer quelque alliance conclue entre ces villes et Athènes. C'est

à Smyrne, à Tarente, ainsi qu'Eckhel et Mionnet l'ont prouvé, qu'il convient de classer ces pièces; déjà dans l'ancien style on reconnait les traces d'alliances semblables. J'ai cité Samos à la page 37; je nommerai encore les monnaies de Pyrrha, dans l'île de Lesbos. Le Cabinet de Paris possède une division de la drachme avec la double inscription ΠΥ et ΑΘΕ sur le revers, tandis que la face présente la Minerve des pièces attiques.

(1) Vaillant, *Num. Imp.*, p. 66 et 74. Mionnet, III, p. 235, n° 1321.

(2) Eckhel, *Numm veteres*, pl. X et p. 149.

(3) De Wilde, *Selecta numismata antiqua*, p. 159.

Digitized by Google

LA DATE DES TYPES NOUVEAUX.

Lorsque l'histoire est muette, il est impossible de fixer avec certitude l'époque qui voit un style monétaire faire place à un style nouveau ; c'est par conjecture que j'ai marqué la mort d'Alexandre comme limite des deux systèmes. Je dois dire maintenant quelles autorités recommandent cette conjecture, quels faits ou quelles déductions tirées des faits la justifient.

Ottfried Müller, juge suprême en matière de style, considérant la facilité d'exécution, la recherche de l'effet, la décadence, en un mot, des monnaies athéniennes avec le style nouveau, les estimait postérieures à la mort d'Alexandre (1). Cette date semble avoir été présente à la pensée de Bœckh, lorsqu'il disait, dans son *Économie politique des Athéniens* (2), que les tétradrachmes de seconde époque avaient commencé au troisième ou au quatrième siècle. Corsini (3), qui avait étudié longuement la numismatique d'Athènes, n'hésite point à les faire paraître après la cent onzième olympiade, après la conquête de la Perse, à la veille de la mort d'Alexandre. M. Cavedoni ne craignait point de remonter jusqu'à la centième olympiade (4), au moment où Athènes s'alliait à Thèbes contre Sparte, tant l'aspect de ces monnaies lui paraissait se rapprocher des beaux temps. Mais là, je crois qu'il convient de s'arrêter et de faire des réserves. Ceux qui ont reconnu sur les tétradrachmes plus récents la copie de la Minerve de Phidias ont pu être entraînés à attribuer aux contemporains de Phidias lui-même (5) les monnaies que nous estimons postérieures d'un siècle. Toutefois, M. Arneth décide avec raison que les tétradrachmes qui portent des monogrammes ont précédé ceux où les noms des magistrats sont développés.

(1) *Handbuch der Kunstgechichte*, § 162 (ed. Welcker).
(2) Nouvelle édition, I, p. 20.
(3) *Fast. Att.*, Diss. XII, p. 259.
(4) *Memorie di religione*, etc. t. V, p. 325.
(5) Arneth, *Jahrbücher der Litteratur*, LXXXII. Anzeigeblatt, p. 37.

Digitized by Google

C'était un devoir héréditaire pour un conservateur du musée de Vienne de soutenir cette opinion, car l'illustre Eckhel avait avancé que l'ancien style cessait avec Périclès ou peu après lui (1). Il oubliait que, quelques pages plus loin (2), il allait poser ce principe que l'H et l'Ω ne paraissent sur les monnaies qu'après la mort d'Alexandre; or, l'H et l'Ω figurent sur les tétradrachmes nouveaux; je parle des tétradrachmes avec monogrammes, qui ont été frappés les premiers, et où l'Ω se voit une fois, l'H constamment. Ainsi, pour réfuter Eckhel, il n'est besoin que de l'opposer à lui-même. L'opinion qu'il avait émise quatre ans auparavant, dans son *Choix de pierres gravées* (3), sur la Minerve d'Aspasius, ne fut pas sans influence sur la classification des monnaies athéniennes. Comme le fit plus tard Quatremère de Quincy (4), Eckhel avait cru reconnaître sur la pierre d'Aspasius une imitation de Phidias et un style digne de Phidias. La Minerve d'Aspasius n'étant autre chose que la Minerve des tétradrachmes de nouveau style, il était naturel de faire remonter ces tétradrachmes jusqu'au siècle de Périclès.

Je souhaite aussi vivement que personne de retrouver sur les monnaies et sur les pierres gravées les copies des chefs-d'œuvre antiques, et ce serait une conquête bien glorieuse pour l'archéologie que de prouver avec certitude que la pierre d'Aspasius et les tétradrachmes d'Athènes reproduisent la Minerve du Parthénon. Deux raisons m'ont retenu toujours : le style de ces prétendues imitations et le témoignage des auteurs. Ni Eckhel, ni Quatremère ne connaissaient les sculptures du Parthénon lorsqu'ils ont prêté à Phidias un style si différent de celui du grand siècle.

J'ai fait ressortir ailleurs (5) la différence profonde des œuvres du sculpteur athénien et de celles des graveurs contemporains des successeurs d'Alexandre; j'ai même préféré au jugement des grands critiques qui n'avaient point vu les marbres de Phidias, le jugement d'Ottfried Müller qui les avait vus, et qui plaçait avec raison les tétradrachmes de nouveau style sur la limite de la décadence. La répétition fréquente de la pierre d'Aspasius sur les pierres gravées et les pâtes fait croire que les artistes anciens ont dû copier un modèle illustre, et il n'en était point de plus illustre que la Minerve de Phidias. On ajoutera encore que le maître athénien a pu innover

(1) D. N., *Prolegom.*, p. XLV. Cf. t. II, p. 210.

(2) *Ibid.*, p. CXXXVII. Pour certaines monnaies d'Asie, il convient peut-être de faire une exception.

(3) Publié en 1788, tandis que la *Doctrine* est de 1792. Voyez le *Choix de pierres gravées*, pl. XVIII, p. 42.

(4) *Jupiter Olympien*, p. 228.

(5) L'*Acropole d'Athènes*, II, p. 176. Revue des Deux Mondes, 1er février 1856, *la Statuaire d'or et d'ivoire*.

en traitant avec sa grande et simple manière des sculptures de décoration, tandis qu'il gardait les traditions archaïques, et même la profusion des traditions orientales en travaillant l'or et l'ivoire : les bijoux d'or en fournissent des preuves. Je ne nie point la force de ces arguments que font valoir encore aujourd'hui des savants distingués, mais je ne puis croire que la profusion et la recherche aient été maintenues à plaisir par Phidias.

En second lieu, j'ai essayé de montrer que les indications de la pierre gravée et surtout de la monnaie étaient formellement contredites par les témoignages de Pausanias et de Pline. Le casque de la Minerve du Parthénon portait un sphinx que les tétradrachmes ne reproduisent point, tandis qu'ils offrent sur la visière huit ou neuf chevaux dont les auteurs n'ont jamais parlé. On m'objectera que les descriptions de Pausanias sont souvent incomplètes et qu'il convient de s'en défier. Il est vrai qu'il omet beaucoup de choses; mais celles qu'il n'omet pas, je ne vois point qu'il les décrive d'une manière inexacte. Il a bien regardé le casque de la Minerve, puisqu'il y a vu les griffons et le sphinx. Pourquoi ce sphinx ne paraît-il point sur les monnaies? Au contraire, comment supposer, quand Pausanias décrit le casque, qu'il n'a point remarqué neuf chevaux placés sur la visière, s'avançant en demi-bosse, de proportion colossale, puisque la statue avait 40 ou 45 pieds de haut?

Je ne répéterai point ici les arguments que j'ai déjà exposés; je désire seulement m'accuser d'une erreur que j'ai commise en ne faisant point remonter le C lunaire de la signature d'Aspasius aussi haut qu'il est permis de le faire remonter. Il est certain qu'il peut dater du siècle d'Alexandre, et qu'on le trouve alors employé par l'écriture cursive, notamment sur des papyrus égyptiens et sur une lame d'or de Canope (1). Par conséquent, les graveurs de pierres fines, en signant leurs œuvres, ont facilement mêlé les formes cursives, qui leur étaient familières, aux formes lapidaires, qui ne l'étaient point.

Aspasius n'a pu vivre, dans tous les cas, qu'à la fin du siècle d'Alexandre, puisque sur une autre pierre il a gravé la tête de la Ville d'Antioche (2). Or, Antioche fut fondée dans la dernière année du quatrième

(1) Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire d'Égypte*, p. 5. MM. Lenormant et de Witte ont reconnu également le C lunaire sur un vase d'un style très-pur, et qu'il faut, par conséquent, placer au troisième siècle avant notre ère (*Élite des monuments céramogr.*, t. III, pl. LVIII, p. 172, note 2). Consultez aussi les médailles.

(2) Raoul Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 122. Le nom d'Aspasius est gravé sur une Agrippine qui est fausse.

Digitized by Google

siècle, après que Séleucus Nicator fut devenu maître assuré de l'Asie par la bataille d'Ipsus et son alliance avec Démétrius. Le rapprochement de la Minerve d'Aspasius avec la Minerve des tétradrachmes athéniens ne paraît ne prêter qu'à deux sortes de conclusions : ou bien Aspasius a copié un tétradrachme attique, type récent, populaire, que les graveurs de monnaies des autres villes copièrent également; ou bien sa Minerve a servi de modèle aux graveurs athéniens. Mais pourquoi, malgré les témoignages formels des auteurs et la différence du style, Aspasius ou les premiers graveurs des tétradrachmes nouveaux auraient-ils copié la Minerve de Phidias? Pourquoi surtout placerait-on ces pièces au siècle de Périclès? Alors même que des découvertes imprévues nous prouveraient que les tétradrachmes ont réellement reproduit la Minerve de Phidias, on n'aurait point le droit de croire pour cela qu'ils remontent au siècle où vivait cet artiste, mais seulement que les graveurs qui ont vécu après Alexandre ont copié, après cent cinquante ans d'intervalle, un chef-d'œuvre que les contemporains de Périclès n'avaient point songé à copier.

Enfin, je ferai remarquer que les anciens, qui avaient si nettement défini toutes les divisions de l'art, savaient mieux que les modernes combien étaient différentes les conditions de la sculpture colossale et celles de la gravure en médailles ou en pierres fines. La mode n'était point venue, comme elle vint bientôt, de copier les statues sur les monnaies. Alors, en effet, nous verrons non-seulement diverses statues célèbres, mais la Minerve du Parthénon représentée sur les tétradrachmes; il est vrai qu'elle y paraît tout entière, et comme symbole accessoire dans le champ, auprès de la chouette.

On voit donc, quel que soit le parti que l'on veuille embrasser, que la pierre signée d'Aspasius ne sert d'argument pour placer l'émission des nouveaux tétradrachmes vers la fin du siècle d'Alexandre; et je suis en cela l'opinion de Corsini, d'Ottfried Müller et de Bœckh. La mort de ce prince et la guerre Lamiaque ne sont point, dans l'histoire d'Athènes et dans l'histoire du monde grec, des événements de peu d'importance. S'il fallait fixer une date, je n'hésiterais point à choisir l'an 323. Athènes, abaissée par Philippe, flattée par Alexandre, mais maintenue dans l'impuissance, atteinte aussi profondément dans sa prospérité commerciale que dans sa grandeur politique, ne fit que languir jusqu'à cette époque. La gloire même des arts lui échappa, et les artistes coururent auprès du cou-

queraut qui distribuait les trésors de l'Asie, fondait des villes, élevait des palais et des statues, s'entourait de toutes les magnificences, unissant les splendeurs intellectuelles de la Grèce au luxe des Asiatiques. Déjà Philippe, qui s'était emparé des mines de la Thrace, avait donné aux monnaies macédoniennes un titre, une beauté, propres à les faire préférer aux monnaies attiques. Alexandre fit plus encore en adoptant le pied attique lui-même et en tenant toujours le poids de sa monnaie au-dessus du poids de la monnaie des Athéniens (1). Il prenait par là leur place sur tous les marchés de l'Orient. En même temps l'appauvrissement progressif des mines du Laurium, la langueur du commerce athénien dont la conquête de l'Asie dut bouleverser tous les errements, contribuèrent à assurer la prédominance de la monnaie macédonienne. Il faut lire le savant ouvrage de M. Müller sur *la Numismatique d'Alexandre le Grand* pour se faire une idée de cette prédominance. Aussi voyons-nous alors la décadence sensible de l'ancien style et de l'ancien système chez les Athéniens.

Au contraire, Alexandre est mort : Athènes donne le signal de la guerre; elle rappelle Démosthène, envoie partout ses députés, enrôle tous les citoyens au-dessous de quarante ans, lève 5,000 hoplites, 500 chevaux, 2,000 mercenaires, équipe 40 galères à quatre rangs de rames et 300 trirèmes. Léosthène, qui avait servi sous Alexandre, est mis à la tête de l'armée. Dans cet effort généreux que Phocion essaya en vain de ralentir, toutes les ressources furent employées : ni l'or ni l'argent ne manquèrent. Harpalus, en excitant les Athéniens, deux ans auparavant, à se révolter, avait déjà répandu parmi eux une partie des 5,000 talents qu'il avait emportés d'Asie : le Parthénon vit fondre peut-être beaucoup des nombreuses offrandes que l'on considérait comme une réserve toujours prête. En outre, depuis la domination macédonienne, le trésor avait dû se remplir, car ni l'entretien des flottes ni celui des troupes n'avaient dû l'appauvrir.

Ce fut donc un moment d'enthousiasme indicible que toute la Grèce partagea. Athènes se sentait libre, ardente; elle comptait retrouver sa puissance, ses colonies, ses conquêtes; ses flottes allaient de nouveau dominer les mers, et l'Asie serait ouverte tout entière à son commerce.

Il est vraisemblable qu'au moment de cette renaissance politique, les

(1) Voy. Lenormant, *Note sur le rapport de l'or à l'argent* (Revue numism., 1855, p. 26)

types monétaire furent eux-mêmes renouvelés Pour féconder le commerce que l'on rêvait, pour se rouvrir les marchés, pour payer les mercenaires étrangers, pour supplanter la monnaie macédonienne, il fallait rajeunir un type suranné. Le siècle d'Alexandre, plus épris de l'élégance que de la simplicité, préférait les tétradrachmes bien coupés, bien ronds, aux anciennes monnaies *frappées au hasard* (εἰκῇ κεκομμένα). Athènes voulut avoir des pièces rondes à surface aplatie et d'un plus grand module. La chouette hérissée et la Minerve coiffée d'un simple casque que le siècle de Périclès avait maniées sans jamais se lasser, paraissaient, au siècle d'Alexandre, des sujets naïfs : à cette époque, l'aspect des monnaies change dans toute la Grèce. Athènes compliqua ses types, sans les changer, espérant ainsi concilier la faveur de la nouveauté avec la faveur des vieux souvenirs.

Je trouve sur les monnaies elles-mêmes des indications décisives, qui confirment avec une force singulière cette conjecture. Je montrerai plus loin que sur l'amphore sont gravées des lettres qui correspondent aux tribus attiques. Or, si l'on excepte les premières séries, qui n'accusent point encore un système bien organisé, les lettres d'amphore sont au nombre de douze, et ne dépassent jamais le M. Tout le monde sait qu'il n'y eut que dix tribus à Athènes jusqu'à la conquête de Démétrius Poliorcète. Les deux nouvelles tribus *Antigonis* et *Démétrias*, créées en l'honneur de Démétrius et de son père, donnent une date précise : elles n'existent qu'après l'an 307. Par conséquent, excepté quatorze ou quinze séries, qui n'ont point de lettres d'amphore et remplissent les dix-sept années qui précèdent pour remonter à la guerre Lamiaque, ces tétradrachmes de nouveau style sont postérieurs à l'établissement des douze tribus.

Ce n'est point par une vraisemblance historique toute arbitraire que j'indique la guerre Lamiaque et l'an 323 comme la date de l'apparition du nouveau système. On verra plus loin comment la plupart des attributs symboliques placés dans le champ auprès de la chouette, concordent avec les événements qui se succédèrent à Athènes jusqu'à la fin du quatrième siècle. Je ne parle que des pièces à monogrammes, qui sont les plus anciennes et forment les premières séries, de l'aveu de tous les savants. Ainsi, la victoire de Léosthène aux Thermopyles, la prise d'Athènes par Antipater, l'administration sage de Démétrius de Phalère, les honneurs que lui rendent les Athéniens, l'arsenal qu'il fait construire au Pirée, le portique

Digitized by Google

dodécastyle qu'il fait construire à Éleusis par Philon, les bienfaits de Séleucus, ceux de Ptolémée envers les Athéniens, les blés que les rois envoient aux Athéniens, l'arrivée de Démétrius Poliorcète qui chasse les Macédoniens, les honneurs que le peuple prodigue à Démétrius et à son père en les proclamant *dieux sauveurs*, les prêtres des dieux sauveurs substitués aux archontes, l'affranchissement de la ville après le retour offensif de Cassandre; chacun de ces événements paraît se trouver traduit sur les monnaies athéniennes par un symbole, si toutefois on accueille les interprétations que je propose. Une telle coïncidence, se suivant presque année par année, ne justifierait-elle pas complétement mon hypothèse?

Des considérations accessoires, mais qui ne sont pas sans valeur, la confirment encore. D'abord on s'étonnera moins de voir Athènes conserver ses anciens types jusqu'à la mort d'Alexandre, lorsqu'on se rappellera qu'il existe des vases peints que leurs inscriptions font descendre jusqu'à cette époque (1), et qui offrent encore des dessins archaïques, quoique d'un style grossier. Ensuite, si l'on compare les tétradrachmes nouveaux d'Athènes avec les tétradrachmes d'Alexandre, on reconnaîtra que les premiers ont subi l'influence des seconds (2); qu'Athènes, par cette mode toute-puissante qui régit les arts d'une époque, a copié d'abord, puis agrandi le module des pièces d'Alexandre; qu'elle leur a emprunté le goût de la régularité et les bords amincis; qu'elle leur doit et les monogrammes et les petits attributs gravés sur le revers auprès du type principal; qu'elle détermina l'aplatissement progressif des monnaies que Sestini croyait propre à l'Asie Mineure (3) et que M. Lenormant attribue également à l'Europe (4). Nous avons vu plus haut (5) quelle fut la cause de cet aplatissement. Enfin, il n'est pas inutile de rappeler que sur les monnaies de presque toutes les villes grecques le carré creux a persisté jusqu'au commencement du quatrième siècle avant J. C., et même pendant les vingt premières années de ce siècle. Les monnaies qui datent de l'hégémonie thébaine en offrent encore les traces.

On remarquera, de plus, le présence de l'**H** et de l'**Ω** dans la composition des monogrammes; Eckhel ne les veut introduire qu'après la mort d'A-

(1) *Rev. arch.*, 1848, p. 238. M. Lenormant a montré que l'archontat d'Hégésias et de Céphisodore, inscrit sur les vases, coïncidait avec les années 324 et 323.

(2) M. Leake suppose que les magistrats ont paru sur les monnaies d'Athènes après que les Macédoniens eurent changé leurs monnaies (*Hell. num.* IIe part., p. 22).

(3) Mus. Hedervarian., I, p. 127.

(4) Numismatique des rois grecs, p. 28. Cf. Müller, *Numismatique d'Alexandre*, p. 7 et 8.

(5) Voyez page 84.

lexandre; ce qui s'accorde précisément avec la date que je propose. Si l'on s'attache à la forme des lettres elles-mêmes, on ne trouvera le Π et le Σ qu'avec les barres droites et égales que Franz (1) place après la conquête romaine, 146 av. J.-C. Mais Franz lui-même signale le monument de Lysicrate, qui est de l'an 287 (2), et où l'on voit le Π avec les deux jambages égaux au lieu de ⊓. Il retrouve, au lieu du ⊓ et du Σ aux branches ouvertes, les formes Π et Σ dans une colonie athénienne, à Amphipolis (3), dès l'an 357. Mais ces exceptions permettent seulement de faire remonter les caractères gravés sur les monnaies jusqu'à la mort d'Alexandre, et non pas jusqu'au siècle de Périclès. D'ailleurs il suffit de comparer les caractères gravés sur les monnaies athéniennes et sur celles des successeurs d'Alexandre (4).

Enfin, la question du style étant décisive en pareille matière, je ferai remarquer combien le style des plus beaux tétradrachmes du nouveau système est délicat, affaibli, combien les détails sont multipliés et visent à la décoration pompeuse, à l'effet. La tête de Minerve est charmante, mais elle est bien loin de la simplicité encore si noble qui avait survécu au siècle de Périclès. On conserve toujours une nuance d'archaïsme, mais la fermeté de l'expression a fait place à une douceur souvent banale; la profusion des ornements accumulés sur le casque donne à l'ensemble du médaillon quelque chose de théâtral. Déjà le style du siècle d'Alexandre ne se reconnaît plus dans cette œuvre : on sent que le style du siècle des Ptolémées approche; c'est du moins la transition, et l'art grec arrive, par une pente fatale, à la dernière limite du raffinement.

A quelle époque les Athéniens cessèrent-ils de frapper des monnaies d'argent? Je ne puis le dire. Eckhel nous donne l'exemple de la réserve, et M. Cavedoni, qui descend jusqu'au siècle des Antonins, s'appuie sur des conclusions peu assurées (5). Il est certain qu'ils conservèrent l'autonomie sous tous les empereurs; mais j'ai peine à croire qu'ils aient, après le règne d'Auguste, essayé de lutter contre le denier romain. Sur aucun tétra-

(1) Franz, *Element. Epigraph.*, p. 149.
(2) Boeckh., C. I. G., n° 85.
(3) *Ibid.*, n° 222.
(4) Le † (pour Φ) se trouve également sur les monnaies des Séleucides et des Ptolémées : souvent c'est une simplification du graveur. Voyez les gemmes (Villoison, *Mag. Enc*, VII, t. II, p. 469)
(5) *Memorie di relig. mor.*, p. 325. M. Cavedoni cite, pour prouver son assertion, une monnaie où il a lu ΔΙΟΝΥΣΟΣ et où il y a ΔΙΟΝΥΣΟΣ[ΕΝΗΣ]. Quant à l'Ω du nom de ΔΙΟΔΩΡΟΣ (Mionnet, Suppl., n° 59), descend-il nécessairement sur les monnaies jusqu'au siècle des Antonins? Franz l'accepte dès la 158e olympiade (*Elementa Epigraph.*, p. 281).

Digitized by Google

drachme je ne vois de symbole qui paraisse se rapporter à ce prince, qui fit beaucoup pour les Athéniens, qui embellit leur ville de monuments somptueux et donna l'exemple à son gendre Agrippa. Agrippa combla, à son tour, les Athéniens de sa munificence. Or l'on sait si ce peuple fut prodigue de flatteries envers ses maîtres et surtout envers ses bienfaiteurs. La série qui porte les noms de *Caraïchus* et d'*Ergoclès*, avec une proue romaine pour symbole accessoire, pourrait dater du temps de Marc-Antoine, ainsi que j'essayerai plus tard de le démontrer, et la grossièreté du travail classe cette série parmi les dernières. Eckhel, dans ses Prolégomènes (1), constate que la fin de la monnaie d'argent, dans beaucoup de villes, coïncide avec la fin de la république romaine. Les cistophores cessent même avec Marc-Antoine le triumvir. Mais Athènes fut une ville privilégiée; les empereurs s'étudièrent à combler de bienfaits la capitale intellectuelle du monde ancien. Lorsqu'Antioche de Syrie, quelques villes de Crète, Césarée de Cappadoce, Amisus, frappent de la monnaie d'argent jusque sous les Antonins, qui oserait affirmer qu'Athènes n'en ait point frappé? J'en doute toutefois, car Pausanias, qui vivait sous Hadrien, dit que les mines du Laurium étaient abandonnées depuis longtemps; et déjà Strabon, qui vivait sous Auguste, avait trouvé les Athéniens remuant les scories, rebut des siècles précédents, et s'efforçant d'en extraire quelques parcelles d'argent par des procédés d'exploitation plus subtils. Il serait surprenant, d'ailleurs, de ne point trouver des noms romains se mêlant peu à peu aux noms grecs, comme il arrive sur les monuments épigraphiques. En exceptant Quintus, personnage qui figure sur une série à titre de vainqueur ou de protecteur tout-puissant, je ne trouve qu'un seul nom romain, celui de Publius, sur les monnaies. Il appartient à un troisième magistrat, à un personnage très-secondaire qui avait sans doute obtenu ou acheté le droit de cité. Nous trouverions un bien plus grand nombre de noms romains s'il était vrai que les séries se fussent prolongées sous les empereurs. Athènes continua de renouveler sa monnaie de cuivre, et les types qu'elle y grava ne sont pas les moins remarquables, non par le style, mais par le choix et la complication des sujets. Le rapport constant qui exista entre les types et les symboles de l'argent et du cuivre, tant que l'on frappa de l'argent, a cessé à une certaine époque. Il

(1) Page CXXXIX.

est aisé d'en déduire que la monnaie de cuivre continua seule à être émise. Son style le montre, aussi bien que les types qui, dès lors, lui sont propres et qu'on ne retrouve point sur l'argent. C'est ce qui prouve avec le plus de force que l'argent cessa à un certain moment, et que, pendant de longues années, le cuivre subsista seul. On se servait des monnaies d'argent frappées pendant les six siècles qui avaient précédé. L'état dans lequel nous retrouvons tant de milliers de pièces attiques nous avertit de la différence des mœurs antiques et des mœurs modernes : l'argent circulait ou s'usait bien moins dans l'antiquité.

Digitized by Google

LE TITRE, LE POIDS, LA FABRIQUE.

LE TITRE.

La pureté de la monnaie athénienne fut une des causes de sa célébrité. Cette cause n'était point la seule assurément, car beaucoup d'autres villes grecques frappaient à un titre aussi fin leurs monnaies. Cependant lorsqu'on manie les tétradrachmes des temps plus rapprochés, lorsqu'on reconnaît leur grossièreté, les apparences rugueuses, sombres, suspectes de certaines pièces, on est tenté de croire qu'à mesure que l'art tombait en décadence, la pureté des monnaies s'altérait. Il n'en est rien, si toutefois je dois me fier à des expériences faites sur une échelle assez vaste. J'avais dans ma collection 87 tétradrachmes de nouveau style en très-mauvais état, presque frustes, répétition à peine reconnaissable d'exemplaires que je possédais déjà. Un séjour de quinze ou dix-huit siècles dans le sol avait dénaturé la surface du métal, et maintes parties s'étaient transformées en chlorure d'argent. Il était donc impossible de choisir des pièces plus propres à démentir la gloire de la fabrication athénienne.

Je portai ces quatre-vingt-sept tétradrachmes à l'hôtel des Monnaies, et le lingot obtenu avait pour titre, étant données mille parties :

966	millièmes	d'argent.
2	—	d'or.
32	—	d'alliage.
1000		

Il est difficile d'imaginer une monnaie plus pure, surtout si l'on songe que quelques pièces fourrées de cuivre ont pu se glisser parmi mes quatre-vingt-sept exemplaires (ces contrefaçons antiques sont si habilement faites qu'elles trompent tous les regards), si l'on songe en outre que les Grecs ne savaient point affiner les métaux (la présence de 2 millièmes d'or en est la

preuve). Comme on en vint à exploiter un jour les scories du Laurium, il n'est point étonnant que l'argent extrait des scories ait été moins pur sans qu'on eût voulu pour cela l'altérer. Mais le résultat d'une épreuve tentée sur un nombre de pièces considérable, mal conservées, des époques les plus diverses, et surtout voisines de la décadence, n'est point sans éloquence. Trois parties sur cent d'alliage (encore est-ce un mélange naturel de métaux que l'on n'a pu affiner), près de deux millièmes d'or, permettent assurément de dire que l'argent est excellent. Que serait-ce si l'on expérimentait sur des échantillons choisis?

J'ai fait analyser en détail sept tétradrachmes dans un état déplorable; voici les résultats qu'ils ont donnés:

Monogrammes.	10e série.	932	millièmes	d'argent	16	dix-millièmes	d'or.
Idem.	14e série.	947	—	—	16	—	—
Micion Téophraste. . . .	quadrige.	978	—	—	16	—	—
Glaucus, Echécrate. . . .	soleil. . .	974	—	—	16	—	—
Apellicon, Gorgias. . . .	griffon. . .	934	—	—	16	—	—
Aristion, Philon.	pégase. . .	924	—	—	16	—	—
Amphicrate, Épistratos. .	2 épis. . .	966	—	—	16	—	—

Les différences du titre, qui varie de cinq centièmes, peuvent être attribuées au hasard; car il est difficile de reconnaître aucun système d'altération organisé régulièrement ou imposé par la misère croissante. La série qui a pour magistrats monétaires Amphicrate et Épistratos paraît une des dernières par son style, et elle se rapporte aux plus bas temps de l'art. Son titre est cependant plus pur que le titre des pièces avec monogrammes, qui sont du commencement du troisième siècle avant J. C. ou de la fin du quatrième. Les séries dont Micion et Théophraste, Glaucus et Échécrate sont magistrats suivent de près les séries avec monogrammes, et elles sont beaucoup plus élevées de titre. Enfin, les monnaies frappées sous Aristion et sous Apellicon, tous deux contemporains de Mithridate, sont plus faibles que les monnaies d'Amphicrate, qui leur sont postérieures. Je ne pourrais donc tirer aucune conclusion de la différence des titres. Le hasard de la fonte, le hasard de la conservation en sont peut-être tout le secret; seulement, je possède un assez grand nombre de pièces qui appartiennent aux dernières séries. Non-seulement leur style, leur grossièreté le déclarent, mais la qualité du métal, qui est moins pur, qui s'est altéré dans le sol de l'At-

Digitized by Google

tique, où il a résidé pendant quinze à seize siècles. Je dirai, en étudiant chaque série, quelles sont celles dont l'argent a le moins bien résisté à l'action du temps et des sels terrestres. Il semble que tout s'explique par le mot de Strabon, qui rapporte que de son temps les Athéniens en étaient réduits à exploiter les scories du Laurium.

LE POIDS.

Le poids des tétradrachmes de nouveau style a préoccupé beaucoup les savants qui ont agité les questions métrologiques (1). J'ai pesé, à mon tour, un nombre de pièces plus considérable que personne assurément, car je n'exagère point en affirmant que j'ai eu entre les mains plus de mille tétradrachmes du nouveau style seulement. J'espérais, par une dégradation progressive des poids, obtenir un classement chronologique ou du moins une base de classement : cet espoir a été complétement déçu. Non-seulement les diverses séries ont une moyenne qui se relève et s'abaisse sans aucune règle et sans suivre les vraisemblances historiques, mais, dans la même série, des pièces qui paraissent également bien conservées varient notablement de poids. Le seul fait constant, c'est celui que tous les savants ont signalé : les tétradrachmes de nouveau style sont toujours inférieurs en poids aux tétradrachmes d'ancien style. On tenait compte, par la pesée, de cette différence. Xénophon (2) nous confirme ce qu'il est aisé de supposer, à savoir, que les anciens tétradrachmes étaient à un change plus élevé que les nouveaux ; car les nouveaux tombent jusqu'à 16 grammes et montent rarement jusqu'à 17. Une seule pièce, frappée sous Mnaséas et Nestor, m'a donné 17,15 ; une autre, frappée sous Mentor et Moschion, dépasse 17,30, mais c'est une exception célèbre (3). Le système attique a donc fléchi, et cet affaiblissement n'est pas moins sensible dans les autres pays (4). Je renvoie aux ouvrages qui ont traité ces matières, en me contentant de

(1) Voyez les auteurs cités à la page 11.

(2) Περὶ πόρων, III, 2.

(3) Ce tétradrachme se trouve au Musée Hunter. Combe en a deux fois vérifié le poids, à la requête de l'abbé Barthélemy (*Anacharsis*, VII, table XI, p. LXXXIII). On sait que le musée Hunter appartient à la ville de Glascow. Il est malheureusement à peu près inaccessible, et les personnes qui en tiennent les clefs s'intéressent peu à la numismatique.

(4) Voy. Müller, *Numismatique d'Alexandre*, p. 8, et Lenormant, *Note sur les rapports de l'or à l'argent* (Revue Numismatique, 1855).

faire remarquer que le poids, aussi bien que le titre des monnaies, a subi des oscillations constantes, de telle sorte que, parmi les dernières séries monétaires, il est des pièces supérieures de poids à certaines séries des premiers temps. Barthélemy dit très-bien (1) que les mêmes séries présentent de notables différences, et que les monétaires devaient tailler l'argent au talent et à la mine, sans se préoccuper de faire les pièces égales entre elles. La moyenne générale (2) peut être fixée entre 16^{gr},5 et 16^{gr},6. Le lingot formé par mes quatre-vingt-sept pièces, qui étaient frustes, souvent brisées, et la plupart des bas temps, pesait 1410 grammes; ce qui donne un poids moyen de 16,20 pour chaque pièce; encore ne peut-on tenir qu'un faible compte de monuments dégradés.

La drachme et la demi-drachme ont fléchi dans le même rapport. La drachme s'élève rarement au-dessus de 4 grammes 15 centigrammes et reste parfois au-dessous de 4; la demi-drachme ne dépasse guère 2 grammes.

LA FABRIQUE.

Les qualités de la fabrication sont inégales et variables comme tout le reste, et les causes en sont aisées à démêler. La production des ateliers monétaires était considérable, et les moyens de production n'étaient point en rapport avec l'exigence des besoins. D'une part, la nécessité de préparer la lentille d'argent avant de la frapper pour qu'elle fût aussi ronde que possible, et l'absence de procédés mécaniques tels que le balancier, causaient de fréquentes erreurs : c'est pour cela que l'on rencontre souvent des tétradrachmes avec une double empreinte surfrappée. D'autre part, la promptitude avec laquelle s'usaient des coins qu'on ne savait point tremper exigeait qu'ils fussent sans cesse renouvelés, et ils ne l'étaient pas toujours à temps; de là les différences les plus surprenantes à la même époque et dans la même série. On voit un coin, d'abord délicat et précis, aller peu à peu s'aplatissant, s'écrasant, si bien qu'il finit par ne plus imprimer que des contours épais, des reliefs insensibles et des ornements grossiers. On conçoit combien il est difficile, avec de telles conditions, de prendre la beauté des pièces pour critérium chronologique. Le hasard

(1) *Loc. cit.*

(2) M. Müller a trouvé la même moyenne pour les tétradrachmes d'Alexandre de 6e et 7e classe (*Numismatique d'Alex.*, p. 8, et suivantes.

Digitized by Google

a voulu parfois que telle série, qui est d'une époque douteuse, ne nous fût connue que par un ou deux exemplaires à fleur de coin; tandis qu'une autre série qui remonte peut-être au siècle des Ptolémées, ou même d'Alexandre, n'est signalée que par des pièces sorties de coins usés et baveux.

En outre, il fallait un certain nombre de graveurs, au moment d'une émission considérable, pour renouveler les coins ou les rafraîchir tout le long du jour. Il n'est point vraisemblable que des artistes distingués fussent employés de la sorte chez les Athéniens. Une fois qu'un graveur habile avait arrêté, exécuté le premier type d'une année, il servait de modèle à des mains plus obscures qui le copiaient à l'infini, en changeant seulement les sigles ou quelques lettres des inscriptions monétaires. Pour ces raisons, le mérite si divers des diverses séries ne peut servir non plus de base chronologique, et les appréciations de style, chose déjà délicate et toute personnelle, seraient une source d'erreurs.

On remarquera que les tétradrachmes d'Athènes de la seconde époque n'ont point encore été imités par les faussaires : du moins n'ai-je point vu d'échantillon suspect. La difficulté d'imiter un grand nombre de symboles et surtout de lettres, le prix modéré de ces pièces, ont découragé sans doute les spéculateurs; mais en échange, dans l'antiquité, on a fabriqué un nombre considérable de tétradrachmes fourrés. Certaines séries, et même certains magistrats dans cette série, en fournissent des exemples plus fréquents. Je citerai Polémon et Alcétès, qui ont le trépied pour symbole. Ce qui me fait croire que la peine de mort qui menaçait les faussaires n'effrayait point toujours des magistrats prévaricateurs; ou bien, car les deux hypothèses sont également vraisemblables, que les malheurs publics forçaient parfois l'État à ordonner cette falsification. Le noyau est en cuivre; une mince feuille d'argent revêt le cuivre, appliquée avec tant d'adresse qu'il est souvent impossible de reconnaître la supercherie; car je ne suppose point que les savants consentent à imiter les barbares de l'Orient, qui entaillent les monnaies pour s'assurer qu'elles ne sont point fourrées. Il est un moyen plus respectueux de constater qu'un tétradrachme est fourré, c'est de le peser. J'ai reconnu, en général, que ces sortes de pièces pèsent de 14 à 14 grammes $\frac{1}{2}$ et ne peuvent s'élever jusqu'à 15 grammes, à cause de la densité inégale des métaux sous un volume nécessairement égal. On a classé, au Cabinet de Paris, parmi les bronzes une

drachme qui a été dépouillée de sa feuille d'argent. Le cuivre reste seul, bien frappé, avec les noms des magistrats très-distincts. Cela doit arriver quelquefois pour les tétradrachmes, qui n'en sont pas moins des documents scientifiques incontestables, car ils sont antiques, les uns copiés exactement sur les monnaies du temps, les autres sortis probablement des ateliers mêmes d'Athènes, avec le sceau de l'État.

Digitized by Google

LES MAGISTRATS MONÉTAIRES.

J'ai relevé sur les tétradrachmes d'Athènes près de six cents noms de magistrats et d'officiers monétaires, sans compter les monogrammes dont le déchiffrement prête tant à l'imagination. Sur cette longue liste, qui ne s'attend à trouver des noms historiques, des noms d'archontes, de stratéges, de grands administrateurs, en un mot, des dates illustres qui pourraient aider au classement chronologique des monnaies elles-mêmes? Cependant, à quelques exceptions près, cette attente sera déçue. Les magistrats monétaires, à Athènes comme dans bien d'autres villes, demeurent un problème. Eckhel le déclare lui-même (1), après les efforts que Corsini (2) et Spanheim (3) avaient tentés pour reconnaître des archontes éponymes sur les monnaies attiques. Je ne parle point des idées du comte Winchelsea, qui voulait voir, non-seulement les noms, mais les portraits (sur les bronzes) des hommes célèbres (4). Mionnet, qui avait adopté aussi les archontes, semble être revenu plus tard de ce système (5), qui n'est, en effet, que trop aisé à réfuter. Quand on voit Dioclès présider à la monnaie deux fois, trois fois, et nous en avertir par une inscription, il est manifeste qu'il ne peut être un archonte éponyme. On trouvera un certain nombre de magistrats monétaires qui exerceront aussi leurs fonctions à diverses reprises. Même quand des rapprochements de noms et d'époques se présentent, ils sont tellement rares, qu'ils prouvent l'absence du principe régulier et durable qu'ils semblaient promettre.

Si les Athéniens avaient marqué sur leurs monnaies la date de l'émission par le nom de l'archonte éponyme, ils auraient toujours conservé cette habitude dont j'avoue ne pas bien comprendre l'utilité. Il sera intéressant un jour pour les archéologues futurs de pouvoir classer les mon-

(1) *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 212.
(2) *Fast. Att.*, Dissert. XII, p. 251.
(3) *De præstant. et usu numism. antiquor.*, t. I, p. 693.
(4) Dans le *Tesoro Britannico* de Haym, t. I. p. 167 et suivantes.
(5) Suppl., t. III, p. 514, en note.

Digitized by Google

naies françaises année par année; mais que nous importe aujourd'hui qu'une pièce porte le millésime de 1840 ou de 1850? Ce qui nous importe, c'est qu'elle soit bonne. Je crois que les Athéniens pensaient de même; ils s'inquiétaient peu de savoir sous quel archonte leurs tétradrachmes avaient été frappés; ils s'inquiétaient beaucoup de découvrir quel officier monétaire les fabriquait bons ou mauvais, et quels étaient les faussaires qu'il fallait punir. La question de responsabilité, si grave dans une démocratie jalouse, passait avant tout. C'est là, selon moi, le nœud de la question. Ce n'était point par honneur que des noms de particuliers étaient gravés sur la monnaie et circulaient par toutes les mains; c'était pour les faire punir à coup sûr. Dès qu'une pièce fausse était reconnue, fût-ce après plusieurs années, chaque citoyen voyait immédiatement quel magistrat il devait accuser.

Lorsqu'on étudie avec attention le système administratif des Athéniens, et l'étude est facile avec le beau livre de M. Bœckh, on est frappé des précautions compliquées et de la défiance dont sont entourés les magistrats. Non-seulement ils ont des assesseurs qui les redressent, des vérificateurs qui les surveillent, mais on leur donne pour agents subalternes des esclaves publics, parce que l'on peut mettre les esclaves à la torture, et découvrir ainsi les malversations. L'histoire intérieure d'Athènes nous apprend malheureusement que cette prévoyance injurieuse n'était point sans fondement. Comment donc les magistrats qui étaient préposés à la fabrication des monnaies, qui maniaient des sommes immenses, et pouvaient porter un dommage si grand à la fortune publique, aux intérêts du commerce, à la gloire de l'argent attique, comment ces magistrats n'auraient-ils pas été entourés d'une surveillance plus étroite encore? Leurs noms et les noms de leurs surveillants sont gravés sur les tétradrachmes, les drachmes, les demi-drachmes elles-mêmes, comme une signature périlleuse qui garantit la pureté des pièces qu'ils émettent, sinon qui les expose à la mort; car telle était la loi.

Sur un grand nombre de séries on remarque trois noms, placés dans un ordre constant : le premier semble celui du magistrat politique, préposé à la monnaie, exerçant une haute direction, responsable plutôt que compétent. S'il y a une place d'honneur sur les monnaies, c'est celle-là, car nous la trouverons occupée quelquefois par des personnages considérables, par le roi Mithridate, par Antiochus, avant qu'il fût roi, par Aristion, tyran

d'Athènes, par Apellicon, son complice, par un personnage romain du nom de Quintus, par un Ammônius, un Thémistocle, descendants des plus illustres familles. Ce sont là des exceptions qui même suspendent la tradition régulière et la combinaison des symboles. Mais ces exceptions prouvent que le premier nom occupait la place la plus honorée et réservée à quelque magistrat considérable.

Le second nom semble, au contraire, celui du directeur spécial de la monnaie, du citoyen qui la prenait peut-être chaque année à entreprise, ou plutôt qui était désigné pour cette *liturgie*. Ce qui me ferait penser que c'était une liturgie, une fonction imposée, c'est l'annuité. Du reste, quand Démosthène tenait à honneur d'être commissaire pour l'achat des grains, il n'y avait pas moins d'honneur à être commissaire pour la fabrication des monnaies. Le symbole accessoire qui se trouve dans le champ auprès de la chouette, et qui change chaque année, appartient au second magistrat, paraissant et disparaissant avec lui. C'est pour cette raison, c'est parce que le symbole accessoire pourrait bien être le privilége, la propriété distinctive de l'hôtel des Monnaies (Ἀργυροκοπεῖον), que je regarde le second magistrat, auquel le symbole est attaché, comme le directeur spécial de la monnaie.

Le troisième nom varie jusqu'à douze fois dans la même série, lorsque cette série se trouve complète. Tant qu'Athènes ne compta que dix tribus, beaucoup de magistrats dans l'administration politique se comptèrent par dix, un par tribu. Ainsi, il y avait eu dix hellénotames, dix trésoriers de Minerve, dix agoranomes, dix métronomes, dix apodectes ou receveurs, dix sophronistes ou inspecteurs des écoles, dix εὔθυνοι ou assesseurs des archontes, dix λογισταί ou contrôleurs, etc., etc. Partout la division des tribus sert de base à la répartition des fonctions et des charges. Quand le nombre des tribus fut porté à douze, après l'occupation d'Athènes par Démétrius Poliorcète (307 av. J. C.), il y eut partout douze magistrats au lieu de dix. L'histoire intérieure d'Athènes ne nous est bien connue qu'avant l'époque où les deux nouvelles tribus, Démétrias et Antigonis, furent créées. C'est pour cela que les modifications introduites par cette adjonction sont rarement constatées. Une preuve bien sensible toutefois, c'est l'augmentation du sénat des Cinq-Cents, qui fut porté à six cents membres, chacune des nouvelles tribus en ayant fourni cinquante. Les douze magistrats qui occupent successivement la troisième place sur les

monnaies seront donc les inspecteurs de la monnaie, les contrôleurs nommés par les tribus, ou choisis à diverses reprises dans chaque tribu. Ils surveillent aussi bien le directeur de la monnaie que la monnaie elle-même, prenant leur part de la responsabilité, et la prenant individuellement; car ils n'exerçaient point leurs fonctions tous à la fois, mais tour à tour; peut-être chacun avait-il son mois. Une lettre gravée sur l'amphore correspondait à chacun des douze noms et fixait leur rang à titre de chiffre. Un inspecteur avait l'A, et était responsable de toutes les pièces frappées avec son nom et l'A; un autre le B, et ainsi de suite jusqu'au M. Par cette raison, la lettre d'amphore suffisait pour les désigner sans que leur nom fût gravé sur la monnaie; aussi ne sera-t-on point surpris de voir le troisième nom manquer sur un certain nombre de séries. Les lettres gravées sur l'amphore les désignaient aussi sûrement qu'un numéro d'ordre désigne chez nous les prisonniers, les soldats, ou les lycéens. On pourrait supposer, s'il fallait désigner les troisièmes magistrats ou surveillants monétaires, que c'étaient les μετρονόμοι, que nous savons avoir été préposés à l'intégrité des mesures (1): ils auraient pu veiller en même temps à la pureté des monnaies.

Enfin, et cela montre jusqu'à quel point la responsabilité s'étendait, on gravait sous l'amphore deux lettres qui, selon toute vraisemblance, étaient une marque d'atelier. Dans le même édifice, dans l'Ἀργυροκοπεῖον, il y avait plusieurs ateliers: on en compte toujours quatre ou cinq à la fois en activité. Ces ateliers, qui produisaient simultanément, avaient leur marque distinctive, afin qu'on pût reconnaître aussitôt lequel avait altéré le métal, lequel avait frappé au-dessous du poids ou rogné les pièces qu'on lui avait confiées. Le décret publié par Bœckh (2) montre quelles étaient les précautions prises pour l'intégrité des poids et mesures, quelles punitions menaçaient les prévaricateurs et les esclaves publics s'ils étaient infidèles. Que devait-ce être pour les monnaies?

Il y avait donc un système de responsabilité à tous les degrés parfaitement organisé, depuis le magistrat qui avait la monnaie dans sa juridiction, jusqu'à l'esclave public qui fondait le métal ou frappait l'empreinte.

(1) Bœckh, *Staatshaush. der Ath.*, I, p. 70. On pourrait encore songer aux *apodectes*, receveurs publics, qui répartissaient les fonds entre les différentes caisses (*Ibid.*, p. 215). Il est malheureux que certains côtés de l'administration athénienne ne nous soient pas mieux connus, par exemple les attributions de ceux qu'on appelait ἄρχοντες ἐπὶ τὴν ἐκποίησιν πράσεως. Voyez, sur ce sujet, Ahrens, *de Statu Athenarum politico*, pages 50 et 51. Cf. Rangabé, *Antiq. Hellén.*, n° 894.

(2) C. I. G., n° 123.

Digitized by Google

On pourra se rendre compte de la nature des fonctions, de la qualité des noms figurés sur les monnaies, par une comparaison toute moderne. Je suppose que sur nos pièces de cinq francs on veuille graver trois noms de fonctionnaires responsables à la façon des Athéniens. On mettrait en premier lieu le nom du ministre des finances, ensuite celui du directeur de la Monnaie, en dernier lieu le nom d'un des contrôleurs que l'État place auprès du directeur et qui essayent toutes les monnaies avant qu'elles soient livrées à la circulation. Enfin, deux lettres au bas du revers désigneraient un des cinq ou six ateliers qui divisent l'Hôtel des Monnaies, de quelque nom qu'on se plaise à les qualifier.

On m'objectera que l'exemple des rois grecs, d'Alexandre et de ses successeurs, devait inspirer aux Athéniens de tout autres pensées; qu'inscrire un nom sur les monnaies leur devait paraître un insigne honneur. En effet, je suis persuadé que cela leur semblait un privilége royal, un acte de puissance souveraine, et c'est pour cette raison que ce peuple ombrageux ne voulait point y inscrire le nom de ses grands magistrats et des citoyens puissants. En plaçant sur les tétradrachmes des noms d'hommes obscurs remplissant des fonctions subalternes, il détruisait l'effet de l'exemple des rois, il avilissait à plaisir le droit que les rois s'étaient réservé et que le premier venu obtenait à Athènes, non comme une gloire, mais comme une charge et un danger. La responsabilité contribuait à faire redouter un privilége qui avait cessé d'être désirable. Au contraire, quand un roi étranger, un usurpateur, un général vainqueur paraissaient, les dédicaces monétaires qu'on leur consacrait par flatterie ou par obéissance reprenaient le caractère primitif des inscriptions royales. C'était un droit de suzeraineté honorifique, un privilége royal, mais cependant dans une mesure qui sauvegardait l'autonomie d'Athènes. On ne mettait point le génitif, signe de propriété, de possession : on ne disait point : *monnaie du roi Mithridate, du tyran Aristion, du général Quintus*, ce qui eût été une marque d'asservissement politique. Leurs noms étaient inscrits au nominatif, ainsi que l'étaient les noms des magistrats monétaires; mais, comme on y ajoutait leurs symboles, on ne devait pas les trouver moins sensibles à tant de flatterie.

Je prendrais volontiers pour point de comparaison (d'autres (1) l'ont fait

(1) Arneth, *Wiener Jahrbücher der Litteratur*, LXXXII, Anzeigeblatt, p. 33.

avant moi) les triumvirs monétaires de Rome. Ce n'étaient assurément ni des consuls, ni les citoyens les plus considérables. Leur nombre présente une similitude singulière avec le nombre des officiers monétaires d'Athènes, et, comme les triumvirs ne furent institués à Rome qu'au troisième siècle av. J. C., selon une tradition généralement admise (1), on se demande jusqu'à quel point Athènes a pu servir de modèle aux Romains : les lois de Solon n'ont-elles pas aussi servi de modèle aux décemvirs?

Je dois avouer cependant que le premier magistrat inscrit sur les monnaies reste encore pour moi un problème, malgré les recherches auxquelles je me suis livré. J'ai d'abord interrogé en vain les monnaies autonomes des autres villes grecques qui portent des noms de magistrats. En Lydie, en Phrygie, à Chios, à Mélos, j'ai trouvé l'*archonte;* en Ionie, en Éolie, en Mysie, à Lesbos, le *stratége;* à Rhodes, le ταμίας; à Pergame, à Attuda, à Cymé, le *prytane;* en Ionie, en Lydie, en Phrygie, le γραμματεύς. Mais dans des villes où le système monétaire n'avait rien de l'importance du système attique, où le gouvernement n'avait point conservé les traditions, ou plutôt les réminiscences libérales du gouvernement athénien, malgré ses misères, on pouvait inscrire le nom d'un magistrat local sans que cela tirât à conséquence. Déjà sur les monnaies d'Alexandre frappées dans des villes diverses, M. Müller voit (2) des archontes, des stratèges, des prytanes, des directeurs de la monnaie, des employés même de l'atelier monétaire : il y a là trop d'indications opposées pour qu'aucune puisse s'appliquer à Athènes avec vraisemblance.

J'ai pensé d'abord au ministre des finances, au grand administrateur que l'on appelait tantôt ταμίας τῆς κοινῆς προσόδου, tantôt ὁ ἐπὶ διοικήσει; tels furent Aristide, l'orateur Lycurgue, Habron son fils, Aphobétos, frère d'Eschine; on trouve encore un administrateur cité dans un décret de la 123e olympiade (3), et Démétrius de Phalère avait dû exercer des fonctions semblables sous le titre de ἐπιμελητὴς τῆς πόλεως (4). Mais qui peut dire si les révolutions qui bouleversèrent souvent Athènes pendant les siècles de sa déca-

(1) Pomponius, *de Orig. Juris*, § 26 à 32; Lydus, *de Magistratibus*, I, 38, 45. M. Cavedoni remarqua que parmi les triumvirs monétaires, il n'y a que L. Licinius et Cn. Domitius que l'on pourrait rapprocher strictement des triumvirs athéniens : car ils gardent aussi tous les deux la première place, tandis que le troisième magistrat varie jusqu'à cinq fois; j'ajouterai que sur les séries attiques, il varie jusqu'à douze. (*Memorie di religione*, etc., Modena, t. V, p. 341).

(2) *Numismatique d'Alexandre le Grand*, p. 91.

(3) Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, n° 41.

(4) Ahrens, *De Statu Athenarum politico*, p. 49

dence, laissèrent subsister l'organisation des beaux temps (1)? D'ailleurs ces ministres des finances, qui ne nous apparaissent qu'à de rares intervalles, étaient en fonctions pour quatre ans. Or, les magistrats monétaires étaient renouvelés chaque année, selon toute apparence, bien que nous n'ayons retrouvé encore que cent cinq ou cent dix séries pour un espace d'environ trois cents ans que remplit le nouveau style En tout cas, si l'on n'admet pas l'annuité (2), il est impossible d'attribuer à chaque série une durée beaucoup plus longue, par exemple de panathénées en panathénées, puisqu'on aurait par ce calcul une période de quatre ou cinq cents ans, qu'il faudrait étendre à mesure que de nouvelles séries reparaîtront.

J'ai cherché ensuite si parmi les *Thesmothètes* il n'y en avait point qui pût être préposé à la surveillance des monnaies. Les thesmothètes jugeaient, en effet, les affaires de péculat, de faux, les procès relatifs aux mines : mais là s'arrêtent les inductions, car nous voyons que les falsificateurs des poids et mesures étaient traduits devant l'Aréopage (3). L'histoire ne nous fournissant aucun secours, il convient d'attendre de nouvelles découvertes. Le bronze avec le nom des thesmothètes m'avait d'abord donné quelque espérance; mais, en y réfléchissant bien, j'ai cru qu'il ne fallait tirer aucune conclusion d'un nom inscrit sur une tessère, car cette tessère ne servait que dans les tribunaux ou dans les assemblées que les thesmothètes présidaient. On pourrait encore songer aux questeurs du trésor de Minerve, puisque la monnaie était consacrée à Minerve, ou bien aux ἄρχοντες τοῦ ἀργυρίου mentionnés par une inscription (4).

Enfin, pour donner à ceux qui voudraient tenter de nouvelles recherches toutes les indications qui m'ont servi à moi-même, je me suis demandé si les sacrifices que les magistrats athéniens offraient aux dieux ne pouvaient pas nous éclairer, par le rapprochement des symboles gravés sur la monnaie. Ainsi nous savons par Pollux (5) que l'archonte éponyme cé-

(1) Dès la troisième année de la 123e olympiade, on remarque, dans un décret en faveur de Spartocus et d'Audoléon (Boeckh, *Staatsh.*, I, p. 120), que plusieurs magistrats sont préposés à la fois ἐπὶ τῇ διοικήσει (*Cf. Corpus Inscr. græc.*, n° 112 et 113), tandis qu'auparavant, il n'y en avait qu'un seul.

(2) M. Cavedoni, trouvant jusqu'à neuf noms de troisièmes magistrats dans une seule série, suppose que cette série durait neuf ans et plus : il pourrait dire douze ans, car on trouve jusqu'à douze magistrats. J'ai relevé près de 110 séries; on voit, en multipliant 110 par 12, à quel chiffre d'années conduit le système de M. Cavedoni (*Memorie di religione, mor. e lett.*, etc., Modène, t. V, p. 343).

(3) Boeckh, C. I. G., t. I, n° 123, § 9.

(4) Boeckh, C. I. G., t. I, n° 82, p. 177. C'est l'idée de M. Cavedoni (*loc. cit.*, p. 344).

(5) *Onomasticon*, VIII, 89.

lébrait les fêtes de Bacchus (Dionysiaques) et d'Apollon (Thargélies); l'archonte roi présidait aux Lénées, aux Lampadéphories, aux Mystères; le polémarque sacrifiait à Diane Agrotéra, à Mars, à Harmodius et à Aristogiton. Mais si l'on peut retrouver sur les monnaies des symboles correspondant à ces cérémonies religieuses, si l'on en trouve d'autres qui s'accommodent aux sacrifices publics mentionnés par les inscriptions, sacrifices à Cérès et Daéira, à Bacchus, à la bonne Fortune, à la Paix, à Mercure Hégémonios, à Jupiter Olympien, à Jupiter Sauveur, à Jupiter Ammon, à Esculape, à Diane (Bendis) (1), cette étroite relation nous prouve que les sujets figurés sur les tétradrachmes sont empruntés aux croyances nationales, aux cérémonies les plus importantes du culte attique; mais je n'ai point cru qu'ils fussent propres à nous éclairer sur la qualité des magistrats monétaires.

(1) C. I. G., n° 157; Cf. Boeckh, *Staatsh., der Ath.*, Beilagen, p. 112 et 135.

Digitized by Google

LES SYMBOLES.

L'interprétation des symboles qui figurent dans le champ, à droite ou à gauche de la chouette, est assurément l'étude la plus intéressante que présente la numismatique d'Athènes; c'est aussi la plus difficile, parce que l'histoire ne nous fournit que bien peu de renseignements : il n'y a même plus d'histoire pendant les siècles de décadence et d'oubli que les Athéniens traversent après le siècle d'Alexandre. Il est donc nécessaire, avant d'expliquer en détail ces symboles, de rechercher quel principe d'explication il convient d'adopter.

Des savants distingués ont présenté les commentaires les plus ingénieux sur quelques symboles qui avaient attiré leur attention. M. de Witte (1) et M. Panofka (2) ont cru retrouver Vénus Colias et Séléné Charinautès; M. Cavedoni (3) a publié trente-sept séries où il pensait voir dans les sujets accessoires des allusions et des jeux de mots inspirés par le nom du premier magistrat. M. Rathgeber a donné douze tétradrachmes inédits du Cabinet de Gotha, et, dans un Mémoire qui est excellent à plusieurs points de vue, il admet que les symboles ne sont autre chose que les cachets (4), que la répétition des sujets gravés sur les cachets des magistrats. M. Arneth (5) et M. Müller (6) partagent cette opinion, que Corsini avait exprimée déjà d'une manière plus vague (7), en supposant que les symboles étaient des signes ajoutés à plaisir par les archontes ou par les préfets de la monnaie.

Peut-être me suis-je fait une idée exagérée de l'importance et de la dignité de la science numismatique. J'y ai toujours vu, fidèle en cela du moins à l'exemple des maîtres, une branche auxiliaire de l'histoire et une mani-

(1) Nouvelles Annales de l'Institut archéologique, t. I, p. 75. *Revue numismatique*, 1838, p. 166.

(2) Annales de l'Institut archéologique de Rome, 1840, p. 201

(3) *Memorie di relig.*, t. V, p. 333. Bulletin de l'Inst. archéolog. de Rome, 1837, p. 202, et 1838, p. 185.

(4) Annales de l'Institut archéologique de Rome, 1838, page 37.

(5) *Wiener Jahrbücher der Litteratur*, LXXXII, Anzeigeblatt, p. 32 et suivantes.

(6) *Numismatique d'Alexandre le Grand*, p. 39, note 1.

(7) *Fast. Attic.*, II, p. 240.

festation des croyances religieuses des anciens, mais non pas un système organisé de jeux de mots et de rapprochements tout fortuits. Pour les Grecs, la monnaie était chose sacrée : elle portait l'image des divinités les plus révérées; elle était le privilége de l'État, qui s'en montrait jaloux au point de décerner la peine de mort contre les faussaires. J'ai donc toujours cru qu'il fallait y chercher la représentation des mythes les plus chers à un pays, les événements les plus saillants de l'histoire de ce pays; et, comme les Athéniens étaient religieux et orgueilleux plus que tous les autres peuples, qu'il fallait surtout appliquer à Athènes un système d'interprétation grave et méthodique. Eckhel, avec sa concision pleine d'autorité, a dit depuis longtemps que les emblèmes accessoires se rapportaient aux fêtes, aux rites sacrés et profanes des Athéniens (1). M. de Longpérier reproduisait la doctrine du maître en affirmant que l'on peut « poser en « principe que, jusqu'à la prépondérance de Rome, la totalité des mon- « naies ne porte que des types religieux sans exception (2). » Aussi M. de Witte, en cherchant dans la religion attique le mythe de Vénus Colias, pour expliquer la série monétaire qui a pour magistrats Socrate et Dionysodore, appliquait-il très-heureusement cette théorie, la seule scientifique.

En étudiant toute la suite de la numismatique d'Athènes, j'ai pu rencontrer des faits et des comparaisons qui ont nécessairement échappé à ceux dont l'attention ne se portait que sur quelques points. Que MM. Cavedoni, Rathgeber, Arneth, Müller, dont le mérite et la science m'inspirent le plus grand respect, me pardonnent donc si j'essaye de réfuter les opinions qu'ils ont publiées. Leur autorité même me commande de les combattre, d'autant plus que ces opinions sont contraires aux principes que professait l'illustre Eckhel et que professent les savants français.

Je reconnais que les interprétations de M. Cavedoni sont tout à fait propres à séduire. Dans les sujets accessoires qui se succèdent avec une variété infinie auprès de la chouette, il ne voit que des allusions étymologiques, homonymiques, rappelant des gloires de famille ou des gloires contemporaines. Pour amener ces allusions, M. Cavedoni joue avec les mots et déploie une érudition incontestable et un esprit délié, subtil, qui donne du piquant aux questions les moins attrayantes; mais ce système n'est pas sans

(1) *Doct. num. vet.*, t. II. p. 213.

(2) Revue archéologique, t. I. p. 93.

Digitized by Google

dangers; il conduit rarement à la découverte d'une vérité scientifique; il entraîne même à de singulières erreurs. Je cite des exemples.

Il y a une série monétaire dont les magistrats sont Philocrate et Calliphon (et non Callon). Leur symbole est une Victoire tenant une bandelette. M. Cavedoni se souvient (1) qu'il y a eu en 485 (trois siècles plus tôt!), un archonte du nom de Philocrate, et qu'alors Eschyle a été vainqueur dans un concours de tragédie. La Victoire gravée sur le tétradrachme trois ou quatre cents ans plus tard rappelait, selon lui, que jadis un Philocrate avait eu la gloire de voir Eschyle triompher sous son archontat.

Une autre série porte les noms de Métrodore et de Démosthène, et comme symbole, une grappe de raisin. M. Cavedoni rapporte (2) que Métrodore, disciple d'Épicure, professait pour unique maxime qu'il faut manger et *boire du vin;* il était de Lampsaque, célèbre par ses vins. La grappe de raisin était donc une allusion à la maxime de Métrodore!

Nestor figure sur deux séries : ici, en première ligne, avec un cerf pour symbole; là, en seconde ligne, et le symbole est un vase. Sans chercher quelles sont les conséquences de ce changement de place, sans accorder la moindre attention à Mnasèas, collègue de Nestor, M. Cavedoni voit dans le cerf (3), non pas un attribut de Diane, mais un emblème de longévité; car le Nestor d'Homère était célèbre par sa verte vieillesse, et c'est son souvenir que les Athéniens ont rappelé! Quant au vase, ce ne sera point le signe des mystères de Cérès. M. Cavedoni voudrait même y reconnaître la coupe de Nestor, citée par Homère; il le dit, mais en avouant que les épis passés dans les anses du vase le retiennent.

La Vénus Colias, que M. de Witte a si savamment expliquée, est le symbole de Socrate et de Dionysodore; elle tient les trois Grâces dans sa main. M. Cavedoni ne veut voir (4) que les trois Grâces, parce que Socrate, sculpteur avant d'être philosophe, avait sculpté les trois Grâces. Quant à la statue qui les porte, il y reconnaît un Apollon, et se demande pourquoi Socrate n'aurait pas fait quelque part un Apollon portant les Grâces? L'oracle de Delphes, c'est-à-dire le dieu lui-même, l'avait proclamé le plus sage des hommes. Il n'en faut pas davantage pour que M. Cavedoni mette

(1) *Loc. cit.*, p. 338.
(2) *Ibid.*, p. 336.
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibid.*, p. 337.

les Grâces dans la main d'Apollon, et suppose à plaisir une statue faite par le grand Socrate.

On connaît déjà la série qui a Polémon et Alcétès pour magistrats, et le trépied pour symbole. M. Cavedoni n'a point oublié (1) qu'un Périégète, du nom de *Polémon*, avait décrit les *offrandes consacrées dans l'Acropole* (c'est-à-dire les monuments de l'Acropole). Or, le trépied étant la plus ancienne forme des offrandes, un magistrat du nom de Polémon rappelait l'ouvrage de son homonyme en faisant graver sur sa monnaie un trépied.

Sur la série d'Andréas et de Charinautès il y a un homme assis avec un sceptre; une Cérès tenant deux torches est debout auprès de lui. M. Cavedoni pense à Andréas (2), premier habitant d'Orchomène. Qu'a de commun le premier habitant d'Orchomène avec les monnaies athéniennes? C'est ce qu'ignore M. Cavedoni: aussi ne présente-t-il ce rapprochement de nous qu'avec réserve, mais il le présente.

Je cite un dernier exemple. Diogène et Posidippe président à une série qui a pour symbole une figure debout et drapée. M. Cavedoni n'hésite point cette fois (3); il reconnaît bien le philosophe Diogène, il reconnaît son bâton, il reconnaît sa tasse à boire. Je dois me hâter de dire que M. Cavedoni n'a eu entre les mains que des exemplaires mal conservés; mais le goût des allusions l'a entraîné bien loin, car le Diogène est un Bacchus en costume chorégique, couronné de lierre; le bâton est un thyrse, la tasse à boire n'existe pas. Je connais et j'ai examiné vingt-cinq tétradrachmes de cette série, j'en ai quatre dans ma collection, je viens d'en céder un par échange au Cabinet de Paris qui en possédait déjà deux; je suis donc certain de ce que j'affirme. Tel est le danger d'un système qui réduit la numismatique à l'office de jouer sur les mots. Eckhel lui-même a cédé une fois à cette tentation si naturelle. Dans cette même série de Diogène et de Posidippe, il y a un troisième magistrat, parmi *huit* autres, qui s'appelle *Hestiæus* (Ἑστιαῖος). Oubliant le premier et le second magistrat inscrits avant Hestiæus, Eckhel ne voit plus que ce dernier nom, et au lieu d'un Bacchus reconnaît pour symbole une *Vesta* (Ἑστία) (4). Lui-même devait proclamer plus tard un tout autre principe auquel nous nous rattacherons étroitement.

(1) *Loc. cit.*, p. 337.
(2) *Ibid.*, p. 328.
(3) *Ibidem*, p. 330.
(4) *Cat. mus. Cæsar. Vindobon.*, p. 111.

Non que j'ignore combien les anciens goûtaient les allusions, au point qu'un jeu de mots donnait souvent à une ville ses emblèmes ou plutôt ses armes parlantes; Rhodes, Mélos, Ægire, Mélitéa, Sélinonte et tant d'autres en sont la preuve. Bien plus, parmi les symboles que la religion présentait au choix d'un magistrat, s'il s'en trouvait un qui fût en rapport avec son nom et produisît un rapprochement d'idées, je crois qu'il le choisissait à dessein. Les Grecs ont transmis le goût des allusions aux Romains, qui les ont poussées encore plus loin. Les Athéniens les acceptaient surtout quand elles étaient nobles et rappelaient les services rendus au pays par des familles illustres. Si quelque descendant de Thémistocle, par exemple, est inscrit sur les monnaies, on ajoutera pour symbole une galère et un trophée, souvenir glorieux de Salamine. Si c'est un Callias, les deux torches de Cérès rappelleront que la dignité de *dadouque* a souvent appartenu à cette puissante famille. Mais je vois peu d'équivoques véritables sur les noms des magistrats; encore l'équivoque doit-elle porter sur le second nom, puisque c'est à lui qu'appartient le symbole. Ainsi, quand je trouve un arc et une massue avec *Héraclidès*, le bonnet des Dioscures avec *Agathippus*, Plutus avec *Charias*, un héros tenant une couronne avec *Callimachus*, tous seconds magistrats, je suppose volontiers des allusions qui n'ont rien de forcé, et je ne manquerai point à les faire ressortir; mais j'userai avec discrétion du droit de torturer les mots et les idées pour obtenir à tout prix ce résultat. La science n'a rien à attendre de ces subtilités toujours contestables.

J'ai avancé que le symbole appartenait au second magistrat : les preuves abondent pour établir ce principe, qui renverse les combinaisons auxquelles le premier nom a seul servi de base. J'ai déjà dit que la règle cédait parfois à la prépondérance d'un roi, d'un tyran ou d'un grand personnage inscrit sur la monnaie. Aux raisons politiques il faut joindre une seconde cause d'exception, la mort ou l'interruption brusque d'une carrière par la maladie et par les révolutions. Je ne connais que trois exemples de ces accidents. Les chiffres gravés sur l'amphore et la succession des douze surveillants nommés par les douze tribus nous apprennent, en effet, que le second magistrat ayant été brusquement remplacé, rien n'a été changé ni dans l'ordre des chiffres, ni dans le choix du symbole, ni dans la suite régulière des troisièmes magistrats. Ainsi, Eumaridès et Alcidamas ont pour sym-

bole Cérès dans un char traîné par des serpents. Alcidamas n'a eu pour troisièmes magistrats que Thoinion, qui avait l'A, et Dionysius, qui avait le B (peut-être comptait-il un autre assesseur avec le Γ, qui nous reste encore inconnu). Alcidamas disparaît alors et est remplacé par Cléomène; mais le symbole est toujours Cérès dans son char, et la série continuant à se développer sans autre changement, Ménédème paraît avec le Δ, Démocharès avec l'E, Asclépiadès avec le Z, Métrodore avec l'H, Léon avec le Θ et l'I (sans doute un des douze surveillants fit alors défaut), Aristéas avec le K, Pyrrhichus avec le M. Voilà bien le développement complet d'une seule série.

De même Métrodore a pour second magistrat Miltiade, dont le symbole est une grappe de raisin. Miltiade a sous lui Antiphanes, dont la lettre d'amphore est l'A; Hermogène, dont la lettre est le B. A ce moment, il meurt ou disparaît. Démosthène le remplace dans ses fonctions, gardant la grappe de raisin, et voyant se succéder sous lui Pyrrhus avec le Γ, Archias avec l'E, Aristodème avec le Z, Callisthène avec l'H et le Θ, Théophile avec le K, Smicythus avec le M. Le Δ, l'I et le Λ n'ont point encore été retrouvés. J'ai recueilli les noms d'Euclès, d'Eucrate et de Calliphon, qui ont eu chacun une de ces trois lettres; mais comme l'amphore est fruste sur les tétradrachmes où ils figurent, il faut attendre des pièces mieux conservées pour distinguer les lettres d'amphore.

Quant au troisième exemple, bien que le symbole atteste une influence étrangère, et que l'éléphant soit l'emblème favori d'Antiochus, on peut croire qu'il appartient toujours au second magistrat, Nicogène, et que Nicogène l'a choisi, ou pour plaire à son puissant collègue, ou pour plaire au peuple. Nicogène a donc pour symbole l'éléphant; au-dessous de lui on compte pour troisièmes magistrats, Antiloque avec l'A, Nicon avec le B ou le Γ (la lettre d'amphore est effacée). Nicogène disparaît : Caraïchus prend sa place, mais rien autre chose n'est changé; l'éléphant reste, les troisièmes magistrats continuent à se succéder, Eirénaios avec le Δ, Eumachus avec l'E, Sarapion avec le Θ, Eunomus avec l'I, Scymnus avec le K, Hégémon avec le Λ. Je n'ai point retrouvé visibles les lettres d'amphore de leurs autres collègues Habron, Ménandre, Protogène.

Ces trois exceptions, ainsi expliquées, ne contredisent donc point le principe que je vais essayer de faire ressortir. La mort ou une brusque

Digitized by Google

interruption de fonctions peuvent se présenter trois fois pendant le cours de trois cents ans.

Mais combien d'exemples, au contraire, ne pourrais-je alléguer pour montrer que, dans les séries complètes, régulières, qu'aucun accident ne trouble, le symbole change avec le second magistrat, tandis qu'il devrait demeurer, s'il appartenait au premier nom, quand le premier nom demeure. Quintus, par exemple, nous apparaît au premier rang dans deux séries. Ici, il a Cléas pour second magistrat, avec une figure assise que couronne la Victoire pour symbole ; là, il nous apparaît avec Charias et deux épis. Philocrate a-t-il pour second magistrat Hérode, on trouvera dans le champ, auprès de la chouette, un Bacchus; a-t-il Calliphon, on trouvera une Victoire. Micion a-t-il Euriclidès pour collègue et directeur de la monnaie, les Dioscures sont figurés dans le champ; a-t-il Théophraste, c'est la Victoire sur un quadrige qui remplace les Dioscures. Ménédème préside à deux séries, une fois avec Épigène, l'autre avec Timocrate. Épigène a toujours pour symbole un Esculape debout; Timocrate, une Cérès assise. Lysandre préside de même à deux séries : est-ce avec Glaucus? voilà une cigale; est-ce avec Œnophilus? voici un pavot entre deux épis. Je citerai encore Eumélus, tantôt avec Calliphon et une déesse de l'abondance, tantôt avec Théoxénidès et une figure nue; Diophante, tantôt avec Diodote et un Apollon, tantôt avec Eschine et un sphinx; Apellicon, tantôt avec Aristote et une Cérès, tantôt avec Gorgias et un griffon; Aphrodisius, tantôt avec Diogène et deux cornes d'abondance, tantôt avec Apolexis et une Victoire.

Bien plus, si tel premier magistrat préside à trois séries différentes, trois fois le second magistrat change et le symbole avec lui. J'omets Ammônius, parce que les seconds noms sont abrégés et ne peuvent se restituer avec certitude; cependant, selon qu'il a Callias, Diogène ou Diotime (?) pour collègues, on voit dans le champ, auprès de la chouette, deux torches, une corne d'abondance ou un vase. Mais Dioclès est une preuve plus décisive. Les inscriptions, conçues à la manière romaine, nous apprennent qu'il exerce ses fonctions pour la seconde, pour la troisième fois, τὸ δεύτερον, τὸ τρίτον. Dans sa première magistrature, Mélitidès est son collègue et le symbole est la Minerve de Phidias; dans sa seconde, Medéius lui donne pour symbole Hygiée nourrissant le serpent d'Esculape; dans sa troisième, Diodore lui

donne un Bacchus assis, tenant le thyrse et le canthare. Quel exemple est plus propre à nous prouver combien le premier magistrat est étranger au choix du symbole ?

Je pourrais employer encore un autre mode de démonstration. Il est si vrai que le symbole appartient au second magistrat et non pas au premier, que l'on voit certains noms passer du second rang au premier, occuper deux places différentes dans deux séries différentes, sans conserver leurs symboles. Par exemple, Enmaridès, lorsqu'il est après Ctésias, a une Victoire; s'il passe le premier et a sous lui Alcidamas ou Cléomène, la Victoire cède la place à Cérès sur son char. Charinautès, dans la série où il tient le second rang, a une Cérès debout et un Bacchus assis; dans la série où il passe au premier rang, il perd son symbole et Aristéas y substitue le sien, qui est une Diane Phosphoros. Nestor et Mnaséas se trouvent deux fois collègues, mais en occupant tour à tour la première et la deuxième place dans chaque série. Quand Nestor est le second, il a le vase des mystères; quand il est le premier, il perd son symbole, qui est remplacé par celui de Mnaséas, — un cerf.

Parfois, cependant, il semble que le second magistrat, par égard pour son collègue, choisisse un symbole propre à le toucher, soit en faisant allusion à l'illustration de sa famille, soit en rappelant, par un sujet analogue, la série à laquelle il a déjà présidé. C'est ainsi que Théopompe, quand il a Thémistocle pour premier magistrat, fait graver sur la monnaie une prone de galère surmontée d'un trophée; tandis que Thémistocle lui-même n'avait point osé le faire quand il était second magistrat sous Sotadès ; il avait choisi simplement la branche des processions, l'εἰρεσιώνη, craignant peut-être la jalousie du peuple. De même, Hermoclès, par égard pour un premier magistrat, Déméas, qui avait déjà présidé à la série de Callicratidès, cherche un symbole qui rappelle le symbole de Callicratidès : au lieu d'une Cérès-Isis, il prend seulement la coiffure d'Isis, telle que la représentaient les Grecs à une époque de syncrétisme religieux et sous l'influence des idées égyptiennes. Par là, Hermoclès rapprochait d'une façon sensible les deux séries sur lesquelles le nom de Déméas était gravé.

Je n'ose presser davantage ces rapprochements, car je crains un danger contre lequel le style et la fabrique des diverses séries ne sauraient toujours nous prémunir : je crains que le même nom n'appartienne quelquefois à

deux personnages vivant à une époque différente : dans ce cas, il faut s'abstenir de toute induction. Par exemple, il me serait facile de comparer la série de Démétrius et d'Agathippus, qui a les bonnets des Dioscures, et la série de Démétrius et d'Hiéron, qui a un casque surmonté d'une étoile. Le lien entre les deux symboles est bien clair; je pourrais donc appliquer à Démétrius les réflexions que j'appliquais quelques lignes plus haut à Déméas. Mais la fabrique et le style des deux séries n'offrent point assez de ressemblance pour que je ne les croie séparées que par un petit nombre d'années.

Du reste, je pense avoir cité assez de faits pour prouver que c'est réellement au second nom que le symbole est attaché; il sera facile de compléter ces citations et d'en vérifier l'exactitude en parcourant la suite de cet ouvrage, où les séries sont classées par ordre alphabétique. Maintenant, quels motifs déterminaient le choix de ce second magistrat? Pourquoi préférait-il une représentation à une autre? — Ici se présente le système de M. Rathgeber, que MM. Arneth et Müller ont approuvé. Les magistrats faisaient reproduire sur la monnaie les petits sujets gravés sur leurs cachets. C'était une façon d'apposer leur cachet sur la monnaie de l'État, de la signer, de la garantir. Rien n'est plus simple que ce système : il dispense de chercher aucune explication pour tous les symboles accessoires, qui ne dépendent plus que du caprice des particuliers ou de causes particulières. Selon l'anneau que le magistrat nouvellement nommé portait au doigt, on voyait paraître sur la monnaie un dieu, une tête de héros, un animal, une fleur, une scène plaisante, enfin une de ces innombrables compositions que les artistes grecs savaient produire avec une fécondité et une grâce merveilleuses. — Je repousse de toutes mes forces le système d'interprétation qui réduit la numismatique à un rôle semblable. Que devient le caractère religieux, le caractère grave de la monnaie antique, à laquelle les cités attachaient une si grande importance? Tout est donc livré à la fantaisie d'un particulier? S'il porte à son doigt des sujets frivoles ou obscènes, on les verra donc paraître sur la monnaie consacrée à la chaste Minerve? D'autre part, maintes représentations que j'ai relevées sur les monnaies athéniennes, n'ont aucun sens sur l'anneau d'un citoyen, parce qu'elles sont des commémorations religieuses ou des manifestations politiques. En outre, il est aisé de comparer les symboles monétaires avec les sujets de tant de mil-

Digitized by Google

liers de pierres gravés que possèdent les musées et les collections : on en trouvera qui ne se rencontrent point sur les pierres et sont traités d'une façon toute particulière, propre à la numismatique.

D'ailleurs M. Rathgeber ne me semble pas avoir remarqué que le cachet du particulier et le sceau du magistrat sont choses toutes différentes. Dans la vie privée, les cachets et les bagues étaient d'un usage très-répandu, d'abord comme parure et objet d'art : Démosthène avait cette passion, et Dinarque, son adversaire, lui reprochait (1) d'avoir les doigts chargés de bijoux; Aristote n'était pas plus sage en cela que Démosthène (2). Ensuite, dans une société où les esclaves jouaient un si grand rôle, esclaves infidèles, gourmands, voleurs, il fallait que la demeure privée fût non-seulement bien surveillée, mais que tout y fût sous les scellés. Ces scellés, c'était le cachet du maître apposé sur les portes des caves et des celliers, apposé sur le couvercle des paniers et le col des amphores. C'est pour cela qu'une loi de Solon défendait aux dactylioglyphes (3) de garder chez eux les empreintes des cachets qu'ils avaient gravés, afin qu'ils ne pussent se copier exactement, ce qui eût favorisé les vols. Je ne puis dire si un genre de sujets plus familiers était réservé aux bagues des particuliers. Il semble que, dans le principe, des scrupules religieux empêchaient d'appliquer à des usages profanes l'image des dieux; car Pythagore et ses disciples ne voulaient point qu'on portât au doigt la représentation gravée d'une divinité (4). Mais je crois que cette idée était propre aux pythagoriciens.

Mais quand le particulier était nommé à des fonctions politiques, ce n'était point ce même cachet, gardien des richesses domestiques, qui était apposé sur les actes officiels; c'était le cachet public, le sceau de l'État. Les choses se passaient dans les temps anciens à peu près comme de nos jours. Lorsque les inscriptions (5) nous apprennent que le sceau public de Délos est apposé sur un décret en faveur d'un habitant d'Hiérapytna, et que ce décret est envoyé en Crète, nous ne doutons point que ce sceau, officiel, permanent, seul connu à l'étranger, n'ait toujours été préféré à celui des

(1) Dinarch., *in Demosth.*, p. 29.
(2) Diogene de Laerte, V, 1.
(3) Le même auteur, I, 57.
(4) Diogene de Laerte, VIII, 1, 17. Voyez sur ce sujet Krause, *Pyrgoteles*, p. 139.
(5) Boeckh, C. I. G., n° 2332. Dans un traité d'alliance (C. I. G., t. II, p. 696, § 28 : conclu par la ville de Smyrne avec les habitants de Magnesie du Sipyle, il est question, non pas du sceau public, mais du sceau particulier des magistrats et des négociateurs (on comprend la cause de cette distinction). Voyez Polybe, VI, 56, et Letronne, *Inscriptions du comte Vidua*, X, 4, tab. 39.

Digitized by Google

particuliers appelés aux charges, qui eût été obscur et sans cesse renouvelé.

Parfois le sceau d'une ville était, comme certains types des monnaies, une allusion au nom de cette ville : c'étaient des armes parlantes. Ainsi, Strabon rapporte (1) que, sur le sceau des Locriens *Hespériens*, était gravé l'astre *Hespérus*. Un vers d'Aristophane (2) nous doit éclairer sur les mœurs publiques des Athéniens, car le comique fait dire à son vieux Dèmos, quand il chasse Cléon : « Et maintenant rends-moi l'anneau que tu portes; tu ne seras plus mon trésorier. » Cet anneau, qu'est-ce autre chose que le cachet public, privilége de certaines fonctions, et qui se transmettait avec elles? Les vers qui suivent le font bien voir.

Il y a encore une objection qui n'est point sans valeur. Puisque les magistrats monétaires exerçaient à diverses reprises leurs fonctions et changeaient autant de fois leurs symboles, ils auraient donc changé de cachets à chaque magistrature? Non-seulement on doit renoncer à voir sur les monnaies d'Athènes le cachet particulier des magistrats, mais on peut y renoncer sans regret. Où conduit, en effet, ce système? A ne rien expliquer et à écarter nécessairement toute explication tirée de l'histoire contemporaine, des fêtes religieuses, des traditions nationales; car les raisons du particulier qui choisit une bague chez le marchand, et les caprices du sort qui fait élire ce particulier pour magistrat, ne s'expliquent point.

Pour moi, convaincu que, dans la numismatique ancienne, tout a un sens religieux et politique, par conséquent un caractère public, j'ai cherché dans l'histoire et dans les croyances des Athéniens la clef de ces nombreux symboles. L'histoire d'Athènes est malheureusement bien incomplète, je devrais dire qu'elle est perdue pour nous, depuis le commencement du IIIe siècle avant J. C.; cependant elle nous présentera des rapprochements précieux. La religion est beaucoup plus connue, et nous ne serons point étonnés de voir souvent sur les monnaies un reflet des mystères d'Éleusis, car les mystères et les écoles devinrent la vie et la gloire des Athéniens déchus. Le choix des symboles était-il laissé aux officiers monétaires ou fixé par les chefs de la république? C'est ce que je ne puis dire; il semble, dans tous les cas, qu'on choisissait la cérémonie ou l'événement le plus saillant parmi ceux qui précédaient l'émission d'une série nouvelle. On remarquera surtout, je ne

(1) Livre IX, p. 416.

(2) *Chevaliers*, v. 947. Comparez les vers 951-956

Digitized by Google

saurais assez appeler l'attention sur ce point, on remarquera que toutes les divinités dont les images ou les attributs sont représentés sur les monnaies sont en communauté religieuse avec Minerve. Celles qui ne lui sont unies par aucun lien mythologique n'y figurent point. Je m'efforcerai toujours de faire ressortir ce lien, qui nous prouve combien la monnaie était subordonnée aux idées religieuses autant qu'aux idées politiques. Les emblèmes politiques échapperaient naturellement à cette loi, et cependant nous verrons chaque fois par quel détour ingénieux les Athéniens parvenaient à les ramener à leur système favori, en les rattachant aux croyances nationales. Minerve, unité suprême de la religion attique, régnait également en souveraine sur les monnaies qui lui étaient consacrées : c'est ce qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'on essaye d'en commenter les symboles.

LES LETTRES D'AMPHORE.

Ce que j'ai dit à la page 112 des lettres d'amphore et de leur signification n'est point fondé sur le témoignage des auteurs, mais uniquement sur la comparaison des monuments. Les douze premières lettres de l'alphabet se remarquent constamment dans toutes les séries retrouvées complètes (1); chacune de ces lettres paraît toujours avec le nom d'un des douze magistrats qui figurent au troisième rang sur les monnaies; si le nom change, la lettre change; — il est naturel d'en conclure que les douze lettres sont le signe distinctif, le chiffre, la propriété des douze magistrats. Cette conclusion se présentera d'une manière inévitable à l'esprit de tous ceux qui rapprocheront un nombre considérable de tétradrachmes. M. Rathgeber, qui avait poussé assez loin ces rapprochements, a été aussitôt frappé de ce fait, et il pensait avec raison que les lettres sur l'amphore donnaient la succession des troisièmes magistrats (2). M. Cavedoni, au contraire, n'avait point à sa disposition une des grandes collections de l'Europe, lorsqu'il répétait (3), après Corsini (4), que les lettres d'amphore indiquaient les ateliers monétaires. Elles indiquent, comme l'a très-bien remarqué M. Rathgeber, la succession des troisièmes magistrats.

Cette relation ainsi établie, il paraissait parfois inutile de graver le nom du magistrat lui-même. On le désignait simplement par sa lettre, et l'on épargnait des frais de gravure. C'est ainsi que Démétrius et Hiéron, Apolexis et Lysandre, Ctésias et Eumaridès, Déméas et Callicratidès, Épigène et Xénon, Glaucus et Échécrate, Enmélus et Théoxénidès, Nestor et Mnaséas, et d'autres séries que j'omets, se retrouvent toujours sans troi-

(1) Les Athéniens désignaient par des lettres leurs tribunaux (Scol. d Arist., *Plutus*, v. 973). Voy. l'inscription publiée par Boeckh (*Staatsh. der Ath.*, t. II, p. 140), catalogue d'objets entassés sans autre désignation qu'A pour le premier tas, B pour le second, Γ pour le troisième.

(2) Annales de l'Institut archéologique de Rome, 1838, p. 38 et 41.

(3) *Memorie di religione, morale e litteratura*, Modene, t. V, p. 344.

(4) *Fast. Attic.*, Dissertatio XII, p. 242.

sième magistrat. La lettre d'amphore suffisait pour désigner aux Athéniens les contrôleurs responsables. Dans les temps d'administration régulière, il y a douze magistrats et douze lettres : le rapport de ces chiffres avec le nombre des tribus, après l'occupation de Démétrius Poliorcète, les habitudes bien connues de l'administration athénienne, me portent à croire que chacun des magistrats était nommé par chacune des tribus, ou tiré par le sort dans chacune des tribus. Une telle déduction n'a rien de forcé; si les séries monétaires, ainsi qu'il semble, étaient annuelles, les douze lettres auraient pu correspondre aux douze mois : mais je ne sais jusqu'à quel point on doit admettre cette émission régulière et constante dans un État déchu, souvent éprouvé et progressivement appauvri. Au contraire, je ne suis nullement étonné de trouver des séries où l'ordre est déconcerté, où les traditions ont cédé à l'influence des événements contemporains et des malheurs publics. Quels sont ces événements et ces malheurs? C'est ce que l'histoire nous apprendrait, si l'histoire existait pour ces temps de décadence. Mais pendant trois cents ans, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à l'avénement d'Auguste, il n'est personne qui se refuse à croire que les révolutions, la pauvreté du trésor, la famine, la guerre — je veux dire l'occupation étrangère, ont plus d'une fois suspendu le mouvement normal, le mécanisme régulier de l'émission monétaire. Alors les charges elles-mêmes, la succession des magistrats, leur nombre, sont momentanément modifiés : après la crise, tout reprend son cours.

Je puis citer des exemples mémorables. Lorsque Athènes se déclara pour Mithridate contre les Romains, battant monnaie avec l'argent que lui envoyait le roi de Pont, et laissant son ambassadeur Aristion usurper la tyrannie, le nom du roi Mithridate et son symbole (un astre et un croissant) furent gravés sur les tétradrachmes. Aristion parut au second rang; mais il n'y eut point de troisièmes magistrats. Toutes les traditions étaient suspendues par la nouveauté des circonstances. Dans la série suivante, on revint aux usages : Aristion prit le premier rang comme administrateur d'Athènes; Philon, le second, et il choisit pour symbole, d'accord avec Aristion, le Pégase s'abreuvant, type cher à Mithridate, par lequel on reconnaissait encore sa suzeraineté. Mais les troisièmes magistrats ne sont qu'au nombre de quatre : sans doute le tyran Aristion avait jugé inutile de rétablir les douze contrôleurs nommés par les douze tribus. Ce sont les lettres

Digitized by Google

d'amphore qui nous apprennent ce détail; car on voit que Dromoclidès a l'A, le B et peut-être les deux lettres suivantes; Théodore, l'E et le Z; Hégéas, l'H; Hégias (est-ce le même nom avec un changement d'orthographe?), le Θ, l'I, le K, le Λ et le M. Ensuite se présente une troisième série où Apellicon, l'ami et le complice d'Aristion, le triste chef de l'expédition contre Délos, préside à la monnaie. Gorgias est second magistrat et choisit un symbole qui rappelle encore celui de Mithridate, un griffon, celui de tous les animaux fabuleux qui se rapproche le plus du Pégase. Les troisièmes magistrats paraissent en plus grand nombre, mais ils ne sont pas encore douze; ce qui fait supposer que pendant le siége d'Athènes par Sylla on songeait peu à reprendre les traditions régulières. C'est pourquoi Diogène a l'A et le B; Deinias, le Δ, l'E et l'H.

Non-seulement les circonstances politiques devaient exercer cette influence sur les fonctions monétaires, mais l'état du trésor devait aussi en rendre l'exercice inutile. Dans les années où le trésor était épuisé, quand les mines du Laurium, progressivement appauvries, avaient peu rendu, quand les esclaves qui les exploitaient s'étaient révoltés (par exemple l'année où Héraclite était stratége), la fabrication de la monnaie était fort compromise, et un nombre considérable d'officiers monétaires n'avait rien que de superflu. Il faut songer à tous ces secrets de l'histoire, chaque fois que l'on voit les troisièmes magistrats peu nombreux dans une série et se partageant les lettres d'amphore; mais il convient de bien remarquer que les douze lettres restent, comme marque de responsabilité; seulement chaque troisième magistrat en prend plusieurs. Ainsi, dans la série qui a Nicétès et Dionysius pour premiers magistrats et la Gorgone pour symbole, on voit Démosthène au troisième rang avec l'A, le B et le Γ, Embius avec le Θ, le M et peut-être d'autres lettres. De même dans la série qui a pour symbole une couronne, et pour premiers magistrats Hicésius et Asclépiadès, Tisiclès a le B, le Γ et l'E; Théodore, le Z, l'H, le Θ, le K, le M. La série d'Eumélus et de Calliphon nous montre également Dioclès avec le Δ et l'E; Héraclidès avec l'E, l'H, le Θ, le Λ, le M. Amphicrate et Épistratos nous montrent Aristéas avec l'A, le B, le Γ, le Λ, le M, tandis qu'Hérodore n'a que le Δ, Eudémus, l'H, Eumachus, le Θ. Andréas et Charimantès, à leur tour, ont Criton avec l'A et le B, Amynomus avec le Δ, l'E, le Z, Démétrius avec l'H, le K, le M. Aropus et Mnasagoras ont

Apollonius avec l'A, le B, le Γ, le Δ, le Z; Philinus reprend le Z et continue avec l'H; Déméas a seulement le Θ. Je ne dis rien des séries comme celles de Démétrius et d'Agathippus ou de Dosithée et de Charias, où les troisièmes noms ne sont pas reconnaissables et où tout n'est que confusion.

Toutefois ces exceptions, ces déviations à l'ordre établi sont rares; car je viens de les citer presque toutes, et l'on voit que, sur une centaine de séries, le nombre des irrégulières est très-petit. Je le répète, la pauvreté du trésor ou les circonstances politiques en donneraient toujours l'explication, si l'histoire d'Athènes pendant les trois siècles qui précèdent l'empire romain nous était mieux connue. Mais le système de responsabilité n'était point pour cela affaibli : chaque magistrat répondait de trois ou quatre lettres qui lui étaient attribuées, et toutes les pièces qui les portaient, soit seules, soit avec son nom, pouvaient lui être représentées le jour où elles étaient reconnues fausses.

A côté des causes générales, il y a des causes particulières, des accidents dont il faut tenir compte lorsqu'on étudie la succession des troisièmes magistrats. La mort frappait quelquefois un officier monétaire pendant l'année de son exercice. Une maladie, un départ subit, un congé obtenu, bien des motifs qui appartiennent à la vie privée, et pour lesquels la critique ne peut avoir qu'un regard rapide, suffisent pour expliquer des anomalies passagères dans telle ou telle série. Un collègue prend la lettre du mort ou de l'absent; voilà pourquoi, dans des séries parfaitement régulières, tel magistrat se trouve avec deux lettres : il n'est alors qu'un remplaçant, et il subit sa part de responsabilité, sans qu'il y ait aucun changement de lettre. Dès lors nous ne serons plus surpris de voir sous Ammonius et Callias, premiers magistrats, Alcippus signer de l'H et du Θ; sous Aphrodisius et Diogène, Thrasyllus avoir le B et le Γ. Quelquefois il semble que l'absent revienne pour reprendre sa place et sa lettre avant que le mois soit achevé. Sous Nicogène et Callimaque, Andréas a le Λ et le M, et, à un moment donné, Ariarathe, qu'il suppléait sans doute, reparaît et continue la lettre M. Bien plus, sous Damon et Sosicrate, Criton a dû suppléer deux de ses collègues, car il a l'A, le B et le Γ, tandis que ses successeurs n'ont qu'une lettre chacun. Par contre, dans la série d'Eubulidès et d'Agathocle, trois magistrats se partagent l'A, Théodore, Philocrate et Lysippe, peut-être parce qu'ils se sont succédé coup sur coup. Qui prétendrait, même par conjecture,

Digitized by Google

entrer dans tout le détail des accidents particuliers? Je n'ajoute qu'une dernière remarque, c'est qu'on retrouve assez souvent les mêmes noms dans diverses séries, et surtout dans des séries qui semblent voisines par le style. Les mêmes citoyens ont donc pu, à plusieurs reprises, être chargés de ces fonctions; ce qui ferait croire qu'ils étaient choisis dans chaque tribu, et non pas désignés par le sort.

La lettre des troisièmes magistrats est gravée sur le ventre arrondi de l'amphore, c'est-à-dire sur la partie la plus saillante du tétradrachme, la plus exposée à s'user par le frottement. Il en résulte que souvent la lettre est effacée ou peu reconnaissable. Il ne faut donc point accuser de négligence les auteurs de catalogues qui n'ont pu bien saisir des formes vagues et fugitives. L'A, le Δ, le Λ, sont des lettres faciles à confondre quand elles commencent à devenir frustes; l'E, le Z et le K — l'I et le Γ — l'H et le M, sont dans le même cas. C'est ainsi que des auteurs qui ne partaient point de ce principe que les douze premières lettres étaient seules gravées sur l'amphore, ont pu lire un N au lieu d'un M, un O au lieu d'un ⊙. On me pardonnera des rectifications justifiées par un nombre de comparaisons considérable.

On ne manquera point d'être parfois étonné de la forme du Z, auquel certains graveurs se sont plu à laisser son ancienne forme I. Quand il est seul, comme dans les séries de Polycharme et de Nicogène, de Polémon et d'Alcétès, de Ménédème et d'Épigène, de Diogène et de Posidippe, de Damon et de Sosicrate, l'explication est très-simple : c'est ce goût d'archaïsme qui a toujours présidé à la fabrication de la monnaie athénienne. Mais dans les séries de Timarque et de Nicagoras, d'Aristion et de Philon, les deux formes Z et I se trouvent simultanément. Peut-être ne faut-il voir dans ces variations que le caprice du graveur.

Enfin l'on rencontre quelquefois sur l'amphore, non pas des lettres simples, mais des monogrammes; il est vrai que cela est très-rare. Par exemple, Combe publie (1) une pièce de la série de Cléophane et d'Epithétès, qui a sur l'amphore un monogramme composé d'un N et d'un B. Le même auteur en donne une autre (2) de la série de Mentor et de Moschion avec un monogramme composé de E, Π, O. Comme le musée Hunter est confié

(1) *Musée Hunter*, p. 52, n° 60.

(2) *Ibid.*, p. 53, n° 65.

Digitized by Google

à des personnes qui le tiennent sous triple clef, je n'ai pu obtenir les empreintes de ces pièces : le témoignage de Combe avait cependant besoin d'être confirmé. J'ai vu, dans la série à monogrammes (la 18e) qui présente une palme derrière la chouette, des lettres sur l'amphore qui s'écartent complétement des règles que nous avons reconnues ; ainsi, au musée Britannique, on lit sur l'amphore un K et un Φ renversés (Φ ϗ). Je possède un tétradrachme de la série d'Eubulidès et d'Agathocle, où l'amphore porte en monogramme un A, un B et un Δ. D'autres exceptions, qui s'expliquent peut-être par les causes que je viens d'exposer, seront citées en leur lieu. Ces irrégularités n'ont pas d'importance, car je n'en ai relevé que six.

Digitized by Google

LES MARQUES D'ATELIER.

Avant de faire aucune remarque sur les lettres gravées au-dessous de l'amphore, entre l'amphore et la couronne d'olivier, je commence par donner tous les sigles que j'ai relevés sur les différents tétradrachmes :

AN assez rare; ne se trouve que dans les séries à monogrammes, et une fois dans la série d'Aristophon et d'Héraclide.

AΠ très-commun; j'ai compté près de cent fois ce sigle. Dans la série d'Apellicon et de Gorgias, il apparaît sous la forme plus développée **AΠO**. Je trouve une seule fois **AΠO** dans la série de Xénoclès et d'Armoxénos.

AP assez rare. Je remarque, dans la série de Xénoclès et d'Armoxénos, **APP**, qui paraît être le développement de ce sigle.

BIA ne se rencontre que sur trois exemplaires de la série de Déméas et d'Hermoclès.

ΓA également rare. Voyez Aristophon et Héraclide, Ménédème et Épigène.

ΔA n'existe guère que dans la série d'Apellicon et de Gorgias.

ΔH Je ne l'ai pas compté plus de vingt fois. (Voyez Xénoclès et Armoxénos, Aropos et Mnasagoras, Apellicon et Gorgias).

ΔI beaucoup plus commun que les précédents. Je remarque **ΔIO**, développement du sigle, une fois avec Apellicon et Gorgias, une autre fois avec Épigène et Sosandre.

EMΦ unique, dans la série de Ctésias et d'Eumaridès.

EΠ très-rare, ainsi que **EΠI**, qui n'existe qu'au temps de Mithridate.

EP n'appartient qu'à un très-petit nombre de séries.

ΕΥ dans certaines séries à monogrammes, et sous Ctésias et Eumaridès; très-rare. On trouve ΕΥΡ (?) dans la série d'Ammônius et de Diogène.

ΗΡ même observation. Les lettres ΗΡΑ, que donnent trois tétradrachmes de la série d'Épigène et de Sosandre et une pièce de Charias et d'Héraclide, sont un complément du sigle.

ΙΣΙ voyez Cléophane et Épithétès, Amphias et Œnophilos, Eumélus et Théoxénidès; très-rare.

ΚΤ ou ΚΤΗ ne se trouve qu'avec Charias et Héraclide.

ΜΕ est le sigle le plus fréquent de tous : je l'ai relevé sur plus de deux cents pièces. ΜΕΝΕ est une indication précieuse sur un tétradrachme de la série de Ctésias et d'Eumaridès. Quant à ΜΕΦ ou ΜΦ, qui est cité dans la série de Diophante et de Diodote, je suis loin d'en être aussi assuré.

ΜΗ on en compterait de trente à quarante exemples dans des séries très-diverses.

ΠΕ commun; mais ne paraît que sur des pièces qui sont d'une époque plus rapprochée. ΠΕΡ, qui se présente moins souvent, en pourrait être le développement.

ΠΡ très-rare, et encore plus rare est son développement ΠΡΩ, sous Épigène et Sosandre.

ΣΟ très-commun; mais je ne connais que deux exemples de son développement ΣΟΛ, dans la série d'Héraclide et d'Euclès.

ΣΦ est encore plus fréquent : après ΜΕ, c'est le sigle le plus répété. On trouve ΣΦΑ sous Épigène et Sosandre, sous Théophraste et Sotas; ΣΦΑΙ dans une série qui a pour symbole le demi-cheval et pour noms ΑΠ, ΔΩ, ΛΥΣΙ. Une fois, le sigle est écrit par un sigma lunaire — ϹΦ.

ΣΩ très-commun : je l'ai noté plus de cent fois.

ΦΙ très-rare : je l'ai noté seulement dans les séries d'Architimus et de Pamménès, d'Achæus et d'Héliodore.

Voilà vingt-trois sigles différents, ou du moins voilà vingt-trois formes élémentaires auxquelles se ramènent les trente-cinq sigles que l'on pourrait compter sur les monnaies; mais treize, qui sont des accidents très-rares,

Digitized by Google

offrent simplement une ou deux lettres ajoutées au type primitif : ce n'est qu'un développement du sigle ordinaire.

Si l'on consulte les ouvrages de numismatique et les catalogues, on comptera, je le sais, un bien plus grand nombre de sigles, relevés par des savants distingués. Mais ces lectures ne sont point exactes,— que l'on me pardonne la hardiesse de cette assertion. J'ai comparé les originaux ou les empreintes des pièces ainsi décrites : souvent les sigles sont mal frappés, frustes, tronqués, et l'erreur était inévitable pour ceux qui n'avaient point manié plusieurs milliers de tétradrachmes. J'ai noté à mon tour toutes les lectures fautives, non pour en critiquer les auteurs, mais pour dresser une table de rectifications qui pût prévenir de nouvelles méprises et corriger même les fautes des graveurs; car les graveurs athéniens, rarement il est vrai, ont gravé une lettre pour une autre.

AI	lisez	ΔI	MI	lisez	MH
AΓ	—	AΠ	MIΩ	—	MH ou ΣΩ
AΣI	—	AΠ ou IΣI	MK	—	ME
AΦ	—	AP ou ΣΦ	MP	—	ME ou ΠP
ΔII	—	ΔH	NE	—	ME ou ΠE
ΔΠ	—	AΠ	ΠI	—	ΠE ou ΠP
ET	—	EΠ	ΠΣ	—	ΠE
EΦ	—	ΣΦ	ΠC	—	ΠE
ΘΠ	—	AΠ	ΣH	—	ΣΦ ou ΣΩ
IA	—	ΔA ou ΣΦA	ΣI	—	ΣΦ
IΣΩ	—	ΣΩ ou IΣI	ΣΠ	—	ΣΩ
KP	—	EP	ΣT	—	ΣΦ
KY	—	EY	ΣY	—	EY
ΛE	—	ME	TIΓ	—	ΠE
ΛI	—	ΔI	ΦA	—	ΣΦA ou ΔA

Le nombre des sigles distincts étant ramené ainsi à vingt-trois, quelle signification convient-il d'attacher à ces lettres gravées au bas du revers, entre la couronne et l'amphore? Sont-elles la signature de l'artiste (1) ou

(1) Rathgeber, *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, 1838, p. 39.

l'abréviation d'un nom d'officier monétaire? Non, car le même sigle se retrouve dans presque toutes les séries et aux époques les plus diverses. Il faudrait donc supposer que le même artiste a gravé presque toutes les series et vécu près de trois cents ans. La répétition de la même marque, dans tous les temps, montre qu'elle ne dépend pas de la vie d'un homme et n'appartient point à un individu. Ce ne peut être non plus une date, une indication chronologique ou numérique, puisque cette date ou ce chiffre se répète dans tant de séries et tant de fois dans la même série. Tel sigle se trouve plus de deux cents fois; et, si l'on en réunissait six, choisis parmi ceux qui sont les plus communs, ΑΠ, ΜΕ, ΠΕ, ΣΟ, Σφ, ΣΩ, par exemple, on aurait près de mille tétradrachmes pris dans toutes les séries.

Corsini a pensé (1) que les dèmes de l'Attique figuraient ainsi sur la monnaie avec leurs initiales. Il est difficile d'imaginer quel rapport pourrait exister entre les dêmes et la monnaie, à moins que l'on ne voulût supposer des ateliers locaux dans le Laurium et les divers dêmes de l'Attique. Bœckh a réfuté avec raison cette opinion (2). Mais les inscriptions elles-mêmes la réfutent plus fortement encore. Sur vingt-trois sigles, il y en a douze : ΣΩ, ΣΟ et ΣΟΛ, ΜΗ, ΜΕ et ΜΕΝΕ, ΚΤΗ, ΙΣΙ, ΗΡ et ΗΡΑ, ΕΜφ, ΔΗ, ΓΛ, ΒΙΛ, ΑΡΡ, il y en a plus de la moitié qui ne correspondent à aucun nom de dême qui soit connu, et cependant une liste de cent soixante et un dèmes offre un beau choix.

Corsini avait émis une idée beaucoup plus heureuse, mais qu'il appliquait mal, quand il cherchait sur l'amphore la marque des ateliers monétaires (3). Il prenait les lettres des troisièmes magistrats, Α, Β, Γ, Δ, les douze premières lettres de l'alphabet jusqu'au Μ, pour les marques d'atelier. En cela il se trompait, et M. Cavedoni, qui l'a suivi dans cette voie (4), s'est trompé comme lui. Mais j'appelle une inspiration heureuse, l'idée d'avoir cherché quelque part sur les tétradrachmes l'indication des ateliers de la Monnaie. On a vu dans un des chapitres qui précèdent comment cette indication était une garantie, un gage de responsabilité. Rien ne s'accommode mieux au système de défiance que trahit en toutes choses l'organisation administrative de la république athénienne. Par là, non-seulement les

(1) *Fast. Att.*, Dissertatio XII. p. 243.
(2) *Lauriache Silberbergwerke*, p. 110 (dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin, 1815). Voyez aussi Eckhel, *Doct. num. vet.*, t. II, p. 225.
(3) *Loc. cit.*, p. 243.
(4) *Memorie di religione, morale et litter.*, V, p. 344.

officiers monétaires, mais les esclaves publics qui frappaient la monnaie, étaient atteints à coup sûr, si des pièces altérées étaient mises en circulation.

On me demandera quelles preuves je puis alléguer à l'appui de cette conjecture : aucune autre que l'étude comparée de presque tous les tétradrachmes connus. C'est de cette comparaison même que ressort naturellement une telle supposition ; c'est cette comparaison qui force à écarter toutes les autres hypothèses. On se trouve ainsi procéder par élimination : ni la signature du graveur, ni le nom d'un magistrat, ni une date historique, ni un chiffre, ni les initiales d'un dême, ne peuvent résister à un examen approfondi. Au contraire, à mesure qu'on observe, de série en série, le retour régulier des mêmes sigles; à mesure que l'on compte cinq ou six de ces sigles dans chaque série, répétés indifféremment avec chaque troisième magistrat et chaque lettre d'amphore, on reconnaît qu'il n'y a que des noms de lieux qui puissent persister ainsi sans que le temps les écarte ou les renouvelle. Or ces lieux, quels seront-ils, sinon les ateliers de l'hôtel de la Monnaie, de l'ἀργυροκοπεῖον, que signalent non-seulement les auteurs (1), mais les inscriptions (2)? Selon Suidas et Harpocration, on voulut plus tard changer ce nom d'ἀργυροκοπεῖον en celui de σημαντήριον. Le mot ἀργυροκοπεῖον devait blesser, en effet, les esprits sensibles à l'étymologie, à une époque où Athènes ne *frappait plus d'argent*, mais seulement de la monnaie de bronze. C'est alors, peut-être sous les premiers empereurs, qu'on aurait tenté d'introduire le mot σημαντήριον, de même que nous appelons le *Timbre*-l'édifice où l'État appose son sceau, sa marque sur le papier destiné aux contrats entre particuliers.

L'ἀργυροκοπεῖον était un des monuments d'Athènes : tous les étalons des poids monétaires y étaient déposés, sous la garde d'un héros, qui jouait à Athènes le rôle de Juno Moneta à Rome. Bœckh a le premier fait ce judicieux rapprochement (3). Ce héros, que l'on appelait le *Stéphanéphore*, Bœckh n'a pu découvrir quel était son véritable nom. Lorsqu'il publia, en 1851, la seconde édition de son beau livre sur l'*Économie politique des Athéniens*, il commenta de nouveau (4) l'inscription grecque, qu'il estime postérieure à la 152e olympiade. Il reproduisit les mêmes réflexions, n'ayant

(1) Harpocration, Suidas, Pholius, *in verbo*.
(2) Bœckh, *C. I. G.*, p. 168, n° 123.
(3) Conjeci id heroum in ipsa moneta fuisse atque in eo poudera monetaria esse asservata, ut Romæ in Junonis Monetæ in Capitolio (*loc. cit.*).
(4) *Staatsh. der Ath.*, t. II, Beilagen, p. 361.

Digitized by Google

sans doute fait aucune découverte sur un point que les auteurs de lexiques n'ont pu éclaircir. Car ils se contentent de copier avec plus ou moins d'exactitude l'Atthide d'Hellanicus, et déjà, au temps d'Hellanicus, on ignorait ce qu'était le Stéphanéphore. J'aurai l'occasion plus tard, en publiant la série inédite de Nicogène et de Callimaque, ainsi que la série toujours mal décrite d'Hicésius et d'Asclépiadès, de montrer que le nom de Stéphanéphore n'est qu'un surnom, comme celui de Doryphore, de Diadumène, d'Apoxyomène, de Cliduchus, de Stéphanéplokos. Or le propre d'un surnom, c'est de faire oublier l'attribution véritable d'une œuvre d'art. Le peuple, frappé de l'attitude caractéristique d'une statue qui portait une couronne, perdit bientôt le souvenir de la tradition, et telle fut la force de l'habitude que les actes officiels eux-mêmes, les inscriptions, employèrent le mot de Stéphanéphore. On verra la copie de cette statue qui tient une couronne à la main dans la série de Nicogène et de Callimaque : elle est de style archaïque, représente un héros nu, et j'essayerai de prouver, par le témoignage des auteurs et la comparaison des monuments figurés, que ce héros n'est autre que Thésée, le fabuleux inventeur de la monnaie, selon la tradition attique, que la critique moderne rejette, mais que les Athéniens tenaient pour vraie et qu'ils devaient s'attacher à confirmer par des monuments durables. Thésée, tenant la couronne d'Amphitrite, symbole des trésors gagnés par la navigation et le commerce maritime, avait son sanctuaire dans la Monnaie, et présidait à l'intégrité des poids monétaires déposés dans ce sanctuaire. Mais je reviendrai avec plus de détails sur ce sujet.

Hardouin, dans son *Antirrheticus* (1), parlant des ateliers monétaires de Constantinople, reconnaît qu'il n'y avait qu'un seul hôtel des monnaies, une seule basilique, ainsi que le prouve la description de Constantinople publiée sous Théodose le Jeune. Mais dans la même basilique il y avait plusieurs ateliers : c'est ce que les lettres A, B, Γ lui semblent indiquer, et il cite de même dix ateliers à Antioche, sous les empereurs; huit à Carthage; deux à Cyzique, sous Phocas; dix à Siscia, en Pannonie; quatre à Ravenne; deux à Narbonne. M. A. de Barthélemy a combattu ces conclusions (2), soutenant qu'il n'y avait jamais eu plus de trois ateliers monétaires à Alexandrie, à Constantinople, à Rome, à Antioche, à Cyzique, etc. Je ne prétends point

(1) Paris, 1689, p. 15 et suivantes.

(2) *Revue numismatique*, 1848, p. 174.

justifier le moins du monde les allégations du père Hardouin; je rappelle seulement ses remarques et celles de M. de Barthélemy, afin de mieux faire comprendre, par l'analogie, l'organisation de l'ἀργυροκοπεῖον d'Athènes.

Il n'y avait qu'un seul édifice; mais dans cet édifice on comptait plusieurs ateliers : chacun des ateliers était désigné par son nom, et ce sont les initiales de ce nom que je suppose avoir été gravées au bas des tétradrachmes. Certains ateliers, ceux qui signaient ΜΕ, ΣΦ, ΣΟ ou ΣΩ, par exemple, étaient en permanence : on les voit en activité sous presque tous les magistrats. Les autres n'apparaissent que plus rarement et à de longs intervalles. N'est-il pas permis de croire qu'ils ne fonctionnaient que dans des années où le numéraire abondait et où l'émission était considérable? Dans les temps moins heureux, un petit nombre de monnayeurs suffisaient; mais dès que la fortune souriait aux Athéniens, dès que leur commerce, qui ne cessa pas d'être leur unique ressource, l'exigeait, on rouvrait les ateliers fermés, on en disposait de nouveaux dont les noms changeaient selon le caprice des temps, et l'on frappait par milliers ces tétradrachmes, souvent d'un style si négligé, et toujours d'un titre si pur, que le monde entier recherchait et qui furent recherchés jusqu'au dernier jour.

Maintenant quels étaient ces noms, qui ne paraissent sur les monnaies que par leurs initiales? J'ai essayé vainement de compléter de telles abréviations. Il est évident que plus elles sont concises, plus le champ ouvert à l'imagination est vaste.

Assurément l'on complétera certains sigles par des noms de divinités, tels que ΑΝ[αχες, ΑΠΟ[λλων, ΔΗ[μητηρ, ΔΙΟ[νυσος, ΕΡ[μης, ΗΡΑ[κλης, ΙΣΙ[ς; ou par des surnoms (il faudrait mettre tous ces mots au génitif), comme ΚΤΗ[σιος pour Jupiter, ΣΩ[τειρα pour Diane, ΜΗ[τηρ Θεων pour Cybèle. Ces divinités sont, en effet, représentées sur la monnaie d'Athènes; mais combien de sigles se refusent, en échange, à être développés de la sorte. Peut-être préférerais-je encore, surtout en songeant aux éponymes des dèmes et des tribus, des noms de héros, de personnages illustres, tels que ΔΑ[ιδαλος, ΕΠ[μενιδης, ΜΕΝΕ[σθευς, ΠΕΡ[ικλης, ΣΟΛ[ων (1); d'abord parce qu'il me semble peu religieux d'employer ainsi les noms des divinités; ensuite parce que du nom d'un dieu dérive presque toujours un nom d'homme,

(1) ΣΟΛ, complément du sigle ΣΟ ne se trouve que sur deux exemplaires précieux de la collection de M. de Tecco et de ma collection. Tous les deux appartiennent à la série d'Héraclide et d'Euclès.

ΑΝ[αιος, ΑΠΟ[λλωνιος, ΔΗ[μητριος, ΔΙΟ[νυσιος, ΕΡ[μοκλης, ΗΡΑ[κλειδης, ΙΣΙ[δωρος, etc.... Par conséquent il y aurait plus de latitude pour remplir les sigles. Mais il y a des sigles tels que ΕΜΦ, ΒΙΛ, qui se refusent à être complétés, même par des noms propres. Par un rapprochement singulier, les sigles ΑΡΡ et ΣΦΑΙ ne paraissent pouvoir être restitués qu'en formant Ἀρρηφόροι et Σφαίριστρα : or l'on sait quel rôle jouaient à Athènes les Arrhéphores ou Errhéphores, et la Sphæristra était leur séjour dans l'Acropole pendant qu'elles brodaient le péplus de Minerve (1). Faudrait-il donc mêler aux noms de héros et de personnages des noms de lieux, des titres de fonctions politiques ou sacrées? Faudrait-il citer les *cunei* du théâtre de Syracuse, qui portent gravés les noms des reines?

Je n'ai pas besoin de dire que ces restitutions seront tout à fait arbitraires tant que la découverte de quelque document nouveau ne leur aura pas donné un caractère de probabilité scientifique. J'ai cherché bien longtemps et avec une patience peu récompensée : d'autres seront peut-être plus heureux. C'est à cause de cette espérance que je donne des hypothèses vagues et des résultats insuffisants qu'il m'était facile de ne point publier.

(1) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 296.

LES SÉRIES A MONOGRAMMES.

Les séries à monogrammes sont les plus anciennes, les moins nombreuses et les plus difficiles à classer. Elles ne permettent point d'adopter l'ordre alphabétique, puisque leurs monogrammes se peuvent décomposer de plusieurs façons, et fourniraient à divers observateurs des noms divers. J'ai essayé de les disposer par ordre chronologique, en prêtant aux symboles accessoires une signification politique en même temps que religieuse. Je veux dire que, tout en reconnaissant qu'ils sont les attributs de telle ou telle divinité, de Minerve ou des divinités dont le culte est uni à celui de Minerve, j'y trouve des allusions, soit directes, soit détournées, à des faits contemporains. Les monogrammes ne paraissent pas avoir duré plus de trente ou trente-cinq années, depuis la guerre lamiaque jusqu'à la première partie du troisième siècle. Alors l'histoire d'Athènes nous est encore un peu connue : c'est pour cela qu'il m'a été permis de chercher des rapprochements historiques, et de voir sur la monnaie un reflet des principaux événements qui ont signalé chaque année. Plus tard, il me sera impossible d'appliquer ce système, sinon à de rares intervalles, parce que l'histoire sera muette et laissera la vie d'Athènes dans les ténèbres. Je n'ai point jugé nécessaire de faire reproduire les faces des diverses séries, parce qu'elles présentent toujours Minerve. Il en est de même pour les monnaies de bronze. Tous ceux dont on ne verra pas les revers dessinés portent Minerve sur la face. Grâce à cette convention, je n'aurai besoin de faire reproduire que les faces sur lesquelles une divinité autre que Minerve, ou bien d'autres symboles auront été gravés.

J'ai dit déjà que j'avais essayé en vain d'établir une classification chronologique à l'aide du poids, du titre, du style. J'ai reconnu promptement

Digitized by Google

(on a vu plus haut pour quelles raisons) que de telles bases n'avaient rien que de changeant et de trompeur.

Comme toutes les monnaies que je réunis dans les planches sont d'argent ou de bronze, j'ai pensé qu'il suffisait de marquer les bronzes par les lettres *Br.* Celles qui n'ont point de lettres sont des monnaies d'argent. On distinguera facilement le *tétradrachme* par son grand module, la *drachme* par sa ressemblance avec le tétradrachme et la chouette posée sur l'amphore; la *demi-drachme* n'a plus l'amphore et le revers est toujours entouré d'une couronne d'épis, tandis que les divisions plus grandes sont entourées d'une couronne d'olivier. Le nouveau style n'offre point de divisions inférieures à la demi-drachme. L'argent seul, y compris la demi-drachme, porte les noms des magistrats, et les porte toujours. Ce détail suffirait à le faire reconnaître sur mes planches. N'ayant point à craindre de confusion, j'ai pu classer les monnaies d'après la ressemblance des symboles. Parfois les bronzes paraîtront postérieurs à la série d'argent qui correspond à leurs symboles, soit qu'ils portent l'inscription ΑΘΗ, soit surtout qu'ils offrent la légende complète ΑΘΗΝΑΙΩΝ. J'ai déjà reconnu cette difficulté, quoique les Athéniens aient pu, pour des monnaies qui ne sortaient point du pays, s'écarter de l'orthographe établie depuis des siècles, et ne graver les lettres traditionnelles ΑΘΕ que sur l'argent. Je ne puis rien affirmer sur ce point, ni hasarder un principe général. En étudiant chaque série en particulier, j'exposerai les remarques qu'elle m'aura suggérées.

Digitized by Google

PREMIÈRE SÉRIE.

TÉTRADRACHMES.

A sur l'amphore : Cabinet de Paris (Mionnet, n° 52); Musée britannique (trois exemplaires, cf. Leake, *Hellen num.*, p. 24); Musée de l'Ermitage (Saint-Pétersbourg); Berlin (deux exemplaires); Munich; Gotha; Amsterdam (ce tétradrachme est fourré); Musée Hunter (Combe, pl. X, f. 8, et page 56, n°s 111 et 112); Musée de la Propagande (Rome); collections de MM. de Lagoy, Six van Hilligom, de Prokesch (deux exemplaires), Montigny; ma collection (deux exemplaires); M. Curt, marchand à Londres (Cf. le Catalogue de la collection Schachmann, Leipzig, 1774, p. 61). L'A est d'un relief très-sensible et couvre toute l'amphore.

Sans l'A, qui est effacé : Cabinet de Paris (Mionnet, n° 51); Musée Thorwaldsen (Müller, *Musée Thorwald.*, p. 69); La Haye; collection de l'auteur; M. Lambros, marchand à Corfou (sans A, Goltzius, t. III, pl. XV, n° 27).

DRACHMES.

Cabinet de Paris (deux exemplaires pesant 3,98 et 4,05); Cabinet de Vienne; Copenhague.

J'ai essayé de démontrer précédemment pourquoi le nouveau style paraît avoir été adopté après la mort d'Alexandre, quand Athènes fit un effort suprême pour relever sa puissance, son commerce, sa monnaie. Je classe la première de toutes cette série, parce qu'elle est la plus belle et la plus originale; par ce mot, j'entends qu'elle accuse le premier essai, la création

Digitized by Google

du type nouveau; on y reconnaît, plus que sur toute autre, la main de l'artiste distingué chargé d'arrêter un modèle que les graveurs de la Monnaie devaient dès lors toujours imiter. La tête de Minerve, qui rappelle d'une manière sensible les pièces d'or d'Alexandre, est traitée avec une ampleur et un sentiment sculptural que nous ne retrouverons pas sur les séries postéricures, où l'on recherche plutôt une certaine richesse qui rappelle l'archaïsme. Les chevaux, qui sortent à mi-corps du front de la déesse et forment la visière de son casque, ont un relief et une saillie considérables. Soit que les Athéniens aient été choqués de cette exagération, soit qu'ils aient voulu simplifier le travail et les frais de gravure, les chevaux furent, dès la seconde série, réduits à des proportions beaucoup plus petites et allèrent toujours s'amoindrissant. Pour moi, autant je blâmerais dans une statue en ronde bosse une visière pareille et ces animaux qui s'avancent en piaffant au-dessus du visage d'une déesse, autant, sur le relief d'une monnaie, je préfère un parti franc et une certaine audace d'exécution à des ornements qui, en se réduisant, deviendront mesquins et plus bizarres. Pour cette raison, les tétradrachmes de cette série me font reconnaître encore la main d'un maître.

Si l'on considère le revers, encadré d'une couronne d'olivier touffue et soigneusement exécutée, où la chouette est d'un noble caractère, l'amphore pleine d'ampleur; si l'on observe la simplicité des dispositions, l'aspect décoratif des grands monogrammes qui se font pendant à droite et à gauche, mais qui bientôt se réduiront, comme les chevaux, on ne refusera point à ces monnaies une beauté digne d'un artiste (que ce soit ou non Aspasius); elles paraîtront le type, le premier modèle des séries futures.

Les lettres AΘE ont été omises. Cet oubli, que nous ne constatons que sur deux séries, celle-ci et la suivante, indique encore à notre attention un artiste célèbre, qui travaille par exception pour l'hôtel des Monnaies, plutôt qu'un graveur de profession, attaché à ce genre de travail, qui n'eût point négligé assurément de tracer les trois lettres traditionnelles, propres à recommander les tétradrachmes d'Athènes à la faveur du monde entier.

Un fait non moins singulier, c'est que sur vingt et une des pièces qui nous sont parvenues on trouve l'A; les cinq dont l'amphore est fruste portaient sans doute un A également. Il est naturel d'en conclure : d'abord que les Athéniens ont dû frapper une bien grande quantité de tétradrach-

mes à cette époque, puisque nous retrouvons en nombre considérable les tétradrachmes qui devraient être les plus rares de tous, étant les plus anciens; ensuite que l'émission de cette première série a été brusquement arrêtée, et qu'au lieu de passer de l'A au B, au Γ, comme le voulait la succession des mois et des troisièmes magistrats, on a adopté tout à coup de nouveaux symboles et constitué prématurément la seconde série. La victoire de Léosthène sous les murs de Lamia (1) explique cette interruption, et les deux trophées que nous voyons paraître sur la série suivante, à la place des deux monogrammes, justifient l'impatience de l'enthousiasme national. On voulut aussitôt graver sur la monnaie ces glorieux symboles : au lieu d'attendre l'année suivante, on arrêta le cours d'une série à peine commencée; voilà pourquoi nous n'avons que des pièces marquées de l'A. D'un autre côté, nous en avons un assez grand nombre, eu égard à la durée de ce type, parce que les Athéniens, dès que la mort d'Alexandre leur eut donné le signal de la liberté, de la lutte, et des vastes espérances, durent ordonner aussitôt une émission immense de tétradrachmes: ne leur fallait-il pas, outre les charges de la guerre, payer et armer la plupart des peuples grecs? Pendant le règne d'Alexandre, Athènes avait pu, à la faveur de la paix, grossir son trésor. Je ne dis rien des sommes distribuées par Harpalus; mais Darius lui-même avait envoyé trois cents talents aux Athéniens pour faire la guerre à Alexandre; ce dernier en trouva la preuve à Sardes, dans les comptes de Darius (2).

Les pièces de cette série sont en général un peu frustes: celles que j'ai pesées ne m'ont donné que 16 grammes 10 centigrammes, 16,20, 16,30, 16,35. D'après ce que j'ai exposé dans un précédent chapitre (3), il n'y a point de calcul à établir sur les variations des poids. On peut fixer un maximum de 17 grammes, que dépassent bien rarement les tétradrachmes de nouveau style; mais la conservation inégale de chaque exemplaire ne permet point de fixer une moyenne incontestable.

Quant aux monogrammes, il est aisé d'y reconnaître plusieurs lettres et plus aisé encore de les combiner et de les compléter à son gré. Ainsi, le monogramme de gauche décomposé donne A, Γ, O, ΠΙ, P, Σ; celui de

(1) Léosthene et ses enfants furent peints par Arcésilaüs, et leurs portraits, commandés sans doute par le peuple athénien, furent placés dans le temple commun de Jupiter et de Minerve, au Pirée. (Pausanias, I, 1.)

(2) Arrien, *Expédition d'Alexandre*, I, 17.

(3) Voyez page 103.

droite, A, Γ, I, N, Σ, T. Avec ces éléments l'imagination peut, en se jouant, former des noms divers ou des commencements de noms. Je m'interdirai en général ces restitutions ; il nous suffit de savoir que les noms écrits en monogrammes sont ceux des magistrats monétaires.

Enfin, je signalerai un exemplaire qui est au cabinet de Paris : c'est le n° 51 de Mionnet. On voit dans le champ, à droite de la chouette, une petite palme gravée à la pointe avec beaucoup de finesse et de précision ; c'est, je le suppose, le passe-temps d'un apprenti graveur. Sur un tétradrachme de Ptolémée Ier Sôter (n° 38 de Mionnet), j'ai remarqué un dessin semblable, gravé également à la pointe. Je signalerai un exemple curieux de graffito sur une pièce qui porte les noms de Nicogène et de Callimaque.

DEUXIÈME SÉRIE.

Je ne connais que deux tétradrachmes de cette précieuse série : celui du Cabinet de Paris est le plus beau ; celui de Berlin paraît marqué d'un I sur l'amphore.

L'absence du nom d'Athènes, c'est-à-dire des lettres AΘE, qui se remarque uniquement sur ces tétradrachmes et sur les tétradrachmes précédents est un fait mémorable ; il est difficile de croire que ces deux séries ne soient pas contemporaines, puisqu'elles sont les seules qui dénotent une omission, bien plus, une faute politique qui sera promptement réparée. Je suppose postérieures les pièces avec les deux trophées, parce que la tête de la Minerve s'éloigne déjà du type primitif, les chevaux du casque étant beaucoup moins forts de proportion et de relief.

Digitized by Google

Pourquoi deux trophées sont-ils substitués aux monogrammes, dans le champ, à droite et à gauche de la chouette? La nouvelle de la défaite d'Antipater par Léosthène auprès d'Héraclée et de la défection des Thessaliens, qui abandonnèrent Antipater, dut causer aux Athéniens une joie profonde (1). C'était au milieu de l'été de l'an 323. Il semble que les deux trophées aient été gravés à cette occasion; la série courante (la première) qui passait à peine de l'émission A à l'émission B, fut interrompue pour donner cette satisfaction à l'orgueil national.

Quelques personnes songeront peut-être, en voyant ces symboles, au double Palladium, au Palladium véritable que Démophon, fils de Thésée, reçut de Diomède, et au Palladium qu'il fit fabriquer pour tromper la colère d'Agamemnon (2). Mais, si l'on considère avec attention les symboles, on reconnaît le tronc d'arbre qui supporte les armes constituant le trophée. D'ailleurs le Palladium tiendrait une lance de la main droite. Il suffit de comparer les simulacres semblables figurés sur les monuments (3) pour écarter toute idée de Palladium.

Les deux trophées représentés sur la monnaie de cette époque me rappellent un fragment du sophiste Himérius, où il fait dire à Thémistocle (4) qu'il voudrait consacrer à Minerve, dans l'Acropole, un double trophée, symbole de la défaite de Neptune et de celle des Perses. A Marathon, les Athéniens avaient élevé un trophée de marbre blanc (5).

Les trophées étaient consacrés à Minerve comme déesse de la guerre et surtout de la victoire. Les monnaies de Pergame avec le trophée et l'inscription ΑΘΗΝΑΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ, que l'on a longtemps attribuées à Athènes, en sont la preuve. Ainsi, il faut rapporter au culte de Minerve les deux trophées des tétradrachmes, qui ne rappelaient que par un détour, par une allusion, la victoire de Léosthène. Car je pense pouvoir démontrer par le détail, que les images des divinités n'apparaissent sur les monnaies athéniennes

(1) Diod. Sic., XVIII, 11.

(2) Polyen, *Strateg.* I, 2. Cf Harpocration et Suidas Ἐπὶ Παλλαδίῳ. Le Palladium était situé dans la ville basse, auprès de l'Ilissus (Gerhard, *Mytholog.*, I, p. 230). Selon les Athéniens, Butygès avait été chargé par Démophon de rapporter de Troie le Palladium véritable, tandis que Démophon lui-même, pour tromper Agamemnon, feignait de défendre énergiquement un faux Palladium. Cette tradition explique l'inscription du C. I. G., n° 491. Voyez, sur le double Palladium, *Archaeologische Zeitung*, 4e année (1846), pl. XXVII et page 203 et suivantes.

(3) Dans le Mémoire de M. Gerhard, *Über die Minerventidole Athens*, on verra des exemples du Palladium avec la lance (pl. IV, f. 8 et 11; pl. II, f. 1, 2 et 3).

(4) Himerius, *Ecloga* V, éd. Dübner. Paschalius (*De Coronis*, l. VII, chap. XIV) a pris pour un fait positif le souhait qu'Himérius prête à Thémistocle.

(5) Pausan., I, 32; cf. I, 36

qu'autant que ces divinités sont en communauté religieuse avec Minerve; bien plus, que les attributs ou les symboles se rattachent au culte de Minerve ou au culte des divinités unies à Minerve. La monnaie étant consacrée à la déesse, personne ne sera surpris de cette logique et de cette unité dans le symbolisme monétaire.

TROISIÈME SÉRIE.

Quatre exemplaires dans la collection de l'auteur; trois au Musée britannique (Cf. *Catalogue Thomas*, p. 206, n° 1512); deux au Cabinet de Gotha; deux à La Haye; un à Glascow (*Mus. Hunter.*, pl. IX, n° 29); dans la collection Corazzi, à Cortone (Corsini, *Fast. att*, II, p. 276); dans la collection du général Fox, dans celle de M. Édouard Grasset, consul à Corfou.

L'O du second monogramme est placé plus bas et constitue une légère variante sur les exemplaires de Berlin, de Turin, de Copenhague, de la collection de M. de Prokesch. M. Lambros, marchand à Corfou, en possède un semblable; j'en ai vu deux récemment entre les mains de M. Hoffmann, marchand à Paris.

Un des deux tétradrachmes déjà mentionnés du Cabinet de Gotha offre des différences plus notables ; on distingue les lettres ΠΡ auprès de l'amphore.

Je n'ai rien à dire de nouveau sur le trophée qui rattache si naturellement cette série à la série précédente. Elle daterait, selon les apparences, de l'an 322. Alors Léosthène était mort en attaquant Lamia; Antiphilus, son successeur, avait dû lever le siége de la ville à l'approche de Léonnat qui venait secourir Antipater: le découragement commençait à se glisser dans

Digitized by Google

le cœur des Grecs. Il serait puéril toutefois de prêter un sens à la disparition d'un des trophées. L'explication est toute simple : on voulut faire de la place dans le champ à droite pour graver les monogrammes, gage de responsabilité qu'on avait supprimé dans un moment d'enthousiasme. Je ne dis rien de ces monogrammes, quoique dans le premier je retrouve, parmi plusieurs autres, le nom d'ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΗΣ, à condition que les lettres comptent plusieurs fois et se puissent renverser. Le second monogramme semble donner les trois lettres ΛΕΟ; mais j'écarte des conjectures vaines. Les poids varient selon la conservation : parmi mes quatre exemplaires, les mieux conservés me donnent 16,20 et 16,30. En général, les pièces à monogrammes, ayant servi le plus longtemps, sont les plus frustes.

On ne peut manquer d'être frappé de voir reparaître au-dessus de la chouette les trois lettres traditionnelles ΑΘΕ. Le retour de cette inscription nous annonce que les Athéniens avaient reconnu les conséquences de la suppression faite par les graveurs de l'année précédente. Les types renouvelés étaient déjà une source d'étonnement pour les peuples étrangers ou éloignés : l'absence du nom des Athéniens dut ajouter à l'embarras ou à la défiance. Lorsque les commerçants et les navigateurs revinrent de leurs voyages à la fin de la saison, ils durent quelquefois raconter qu'on leur avait refusé les nouvelles pièces, ou du moins qu'on avait préféré leur prendre les anciens tétradrachmes. On profita de cette leçon et on ordonna aux graveurs d'ajouter au-dessus des monogrammes les lettres ΑΘΕ. Depuis, elles resteront toujours sur la monnaie d'argent, jusqu'aux derniers temps de sa fabrication, même sur les drachmes et les demi-drachmes.

Pour faire place à ces trois lettres, il fallut agrandir le module des tétradrachmes : c'est ce que l'on remarque, en effet, dès la série qui nous occupe. Les pièces ont un diamètre plus considérable et sont sensiblement plus plates. Il en résulte, sur la face, que le casque de Minerve s'agrandit un peu et que son triple cimier s'arrondit plus librement en suivant le contour de la monnaie. Les pièces avec monogrammes iront dès lors s'élargissant, et si cette belle ampleur ne leur messied point, elle nuit au relief qui tend à se déprimer.

QUATRIÈME SÉRIE.

Δ sur l'amphore : dans la collection de M. de Timoni (à Vienne).

Z Cabinet de Paris (Mionnet, n° 46) ; Musée Hunter (Carl Combe, pl. IX, f. 30).

⊙ Cabinet de Paris (Mionnet, n° 41).

I Dans ma collection.

Je possède un second exemplaire sur lequel la lettre d'amphore est effacée. Elle est effacée également sur les autres exemplaires du Cabinet de Paris (Mionnet, n° 40), de Berlin, de Turin, du Musée britannique (Taylor Combe, *Mus. brit.*, p. 126, n° 17).

J'ai trouvé pour poids 16,20, 16,30, 16,35, 16,85, 16,90. Comme la différence de conservation est toujours cause de fluctuations très-notables dans les poids, depuis 16 grammes jusqu'à 17, comme d'ailleurs les anciens ne s'appliquaient point à couper leurs monnaies avec la précision rigoureuse des modernes, n'exigeant que pour la *mine* ou le *talent* la moyenne normale du poids, je m'abstiendrai dorénavant de citer des chiffres qui ne m'ont donné aucun réaultat, ou plutôt je ne citerai que les particularités dignes de remarque.

J'ai classé cette série après les deux précédentes, parce qu'elle m'a semblé toute voisine par le style et par la fabrique. On dirait même que le symbole est une inspiration détournée des symboles précédents : la physionomie de l'Hermès, avec sa base rectangulaire et son caducée, rappelle assez bien l'aspect des trophées. Je ne serais point éloigné de croire qu'aux débuts

Digitized by Google

du nouveau système, on ne mît une certaine timidité à changer les symboles et à innover chaque année : on n'innovait que progressivement et par nuances. La tradition et l'intérêt commercial devaient retenir les esprits.

Quel sens politique faut-il prêter à l'Hermès figuré cette année-là sur les monnaies? Comme il y avait des Hermès dans les gymnases, dans les écoles, dans les jardins où professaient les philosophes (le gymnase bâti par Ptolémée portera même le nom d'Hermès), je me suis demandé si ce n'était point une allusion à l'exil des philosophes, chassés d'Athènes par l'influence de Cassandre en 316, ou plutôt à leur rappel en 315? Mais quoique déjà Athènes ne se soutînt plus aux yeux du monde que par la gloire de ses écoles, un tel événement ne paraît point mériter de figurer sur la monnaie, surtout à cette époque. Il se pourrait encore que l'un des magistrats monétaires de la série appartînt à la famille des *Céryces*, car les Céryces prétendaient descendre de Mercure et d'Aglaure, fille de Cécrops (1).

Du reste, on a cru longtemps que les tétradrachmes représentaient, non pas un Hermès, mais le Jupiter de Labranda. Mionnet a nommé le Jupiter de Labranda ; M. Cavedoni a voulu justifier cette attribution (2) en rappelant que la famille d'Isagoras sacrifiait au Jupiter des Cariens (3), et que l'athénien Mélésandre avait navigué, en remontant le Méandre (4), jusque dans la haute Carie. Mais en comparant un certain nombre d'exemplaires, j'ai pu me convaincre que la statue gravée à gauche de la chouette n'était pas un Jupiter avec la lance et la hache double, ou la double hache surmontée d'un trident, telle que la tient le Jupiter de Labranda. Un médaillon frappé sous Géta, à Mylasa, nous montre même une statue archaïque dont les bras sont soutenus par des broches ou attachés au sol par des chaînes ; mais le dieu n'est point terminé en pilier. On trouvera, dans la *Nouvelle galerie mythologique* (5), des dessins sur bois qui retracent diverses représentations du Jupiter Labrandeus, et l'on pourra se convaincre que la statue de ce dieu n'a rien de commun avec un Hermès.

Au contraire, si l'on hésite à reconnaître un caducée dans la main d'un Terme, je renverrai à un monument semblable de la collection Maffei, publié par Montfaucon (6). C'est bien l'Hermès *Hégémonios* ou *Énodios* des Athé-

(1) Paus., I, 38 ; Aristide, *Eleusin.*, p. 257.
(2) *Memor. di relig. mor. e litt.*, t. V, p. 227, en note.
(3) Hérodote, V, 66
(4) Pausanias, I, 29.
(5) Lenormant, p. 53.
(6) *Antiq. explig.*, t. I, pl. CXLVIII.

niens, celui qui montre le chemin (1); à ce titre les polémarques lui offrent des sacrifices publics. Nous avons un *Dermatikon* de la quatrième année de la 111ᵉ olympiade (2), où l'Hermès Hégémonios est nommé parmi les divinités auxquelles le polémarque sacrifie. Qui ne sait, d'ailleurs, en quel honneur Mercure était tenu par les Athéniens, et combien de milliers de statues on lui avait élevées depuis le temps de Pisistrate (3)?

L'union de Mercure avec Minerve a été consacrée par de nombreux monuments et par les bustes d'Hermathènes qui sont la personnification vivante de ce double mythe. Mercure paraît dès le seuil de l'Acropole, sous ces célèbres Propylées (4) consacrés à Minerve; il partage le sanctuaire de Minerve Ergané (5); bien plus, dans le temple de Minerve Poliade, il y avait un Mercure en bois, le plus révéré de tous, parce qu'on le croyait consacré par Cécrops (6). Il était caché sous des branches de myrte. Sur les vases peints, Mercure assiste Minerve dans sa lutte contre les géants (7). Sur un tétradrachme de ma collection, on distingue les plis que forme la draperie sur son bras droit serré contre la hanche. C'est la pose que les sculpteurs ont donnée aux philosophes et aux orateurs: ce rapprochement n'est pas indigne d'attention.

CINQUIÈME SÉRIE.

Je ne connais qu'un seul exemplaire de cette série : il est dans ma collection.

(1) Aristoph., *Plut.* v. 1160. Artem, Κυνηγετικός, 35.
(2) C. I. G., n° 157, ligne 21 : ἐκ τῆς θυσίας τῷ Ἑρμῇ τῷ ἡγεμονίῳ παρὰ στρατηγῶν.
(3) Maury, *Hist. des Relig. de la Grèce ant.*, t. II, p. 42.
(4) Cf. Gerhard, *Mythologie*, t. I, p. 262, 6.
(5) Paus., I, 23; Cf. l'*Acropole d'Athènes*, t. I, p. 311.
(6) Paus., I, 27.
(7) De Witte, *Catal. Durand*, n° 32 : Mercure et Minerve combattent deux Pallantides. Souvent tous deux protégent Hercule (*Elite des Mon. Céram.*, I, pl. 76).

Digitized by Google

Je ne sais s'il en existe dans des collections privées qu'il ne m'a point été possible de connaître ou d'explorer. Les Musées, du moins, n'en possèdent point. Les monogrammes, que la complication des lettres empêche d'ordinaire de développer avec certitude, embarrassent ici, au contraire, par leur simplicité. Il y a tant de manières de compléter les syllabes AP et MH!

Le vase figuré à droite de la chouette se retrouvera dans deux des séries suivantes, avec la même forme et les deux épis passés dans les anses. C'est donc un symbole important, qui mérite d'être expliqué, et qui se rattache à quelque grande cérémonie de l'Attique, puisqu'il paraît à trois reprises sur la monnaie. Il a été décrit jadis comme une lampe. Je ne crois point nécessaire de réfuter cette interprétation. On citerait avec aussi peu de vraisemblance le *thymiatérion*, ou brûle-parfums, quoique sur les monnaies de bronze, où le symbole devient le motif principal, on distingue un couvercle découpé, percé de trous, comme pour laisser passer la fumée odorante. Je ne serais point embarrassé pour rattacher ce symbole à Minerve, car les inventaires du Parthénon nous montrent, comme lui étant consacrés, un thymiatérion en bois doré, un autre en argent avec un support de bronze, offert par Cléostrata, fille de Nicératus (1). On en verrait encore dans une inscription de la 4e année de la 98e olympiade (2). Toutefois, j'avoue que cette explication ne me paraît point admissible. Les deux épis qui ornent les anses du vase, ces anses elles-mêmes, se concilient mal avec le thymiatérion. Les épis surtout doivent diriger nos recherches vers le culte de Cérès et les diverses cérémonies des Mystères.

Je remarque, dans les auteurs, trois noms de vases qui servaient aux Mystères. J'écarte le κέρνος, réservé aux mystères de Cybèle (3). Mais le κοτυλίσκος et la πλημοχόη appartenaient au culte de Cérès. J'ouvre Hésychius : « Κοτυλίσκος, petit cratère dont se servent les initiés (4). » La définition est peu précise ; mais comme Athénée (5) et Hésychius (6) lui-même nous affirment que le κοτυλίσκος était quelquefois identifié avec la *plémochoé*, reportons notre attention sur ce dernier vase.

(1) Boeckh, *Staats. der Ath.*, Beilagen. p. 154.
(2) *Ibid.*, p. 266, ligne 10-14.
(3) Cf. Panofka, *Recherches sur les véritables noms des vases grecs*, p. 24.
(4) Κοτυλίσκος· κρατηρίσκος, ᾧ χρῶνται οἱ μύσται.
(5) Liv. XI, p. 496 *a*.
(6) In v. πλημοχόη. C'est pourquoi je douterais de l'attribution de M. Gerhard, qui donne le nom de κοτυλίσκος à un vase très-différent de la plémochoé. (*Rapporto intorno i vasi Volcenti*, pl. XXVII, f. 34).

« La plémochoé, » dit Pollux (1), « est un vase de terre cuite, dont le pied, « au lieu d'être pointu, est large, stable et propre à bien porter. On s'en « sert le dernier jour des Mystères, qui s'appelle, pour cette raison, *plémo-* « *choé* » (ou plutôt *plémochoés*, πλημοχόαι).

Le vase figuré sur les tétradrachmes répond déjà à cette description ; son pied est vaste et pose bien. Athénée, à son tour, apporte un renseignement précieux qui lèvera tous les doutes (2).

« La plémochoé, » dit-il, « est un vase de terre, *en forme de toupie*, d'une « assiette assez ferme, que quelques-uns appellent κοτυλίσκος, selon le témoi- « gnage de Pamphile ; on s'en sert à Éleusis le dernier jour des Mystères. »

La forme d'une toupie, d'un sabot, voilà, en effet, ce que présente notre vase : cette comparaison familière le caractérise à merveille. Dès lors, les épis passés dans les anses ne nous surprennent plus, et nous comprenons pourquoi cet emblème des Mystères est un monument important, digne de figurer trois fois sur la monnaie. Du reste, j'ai vu plusieurs de ces vases à Athènes pendant un séjour prolongé. Ils sont en terre jaunâtre, sans peintures, de petite dimension et ornés de simples listels. Le sixième jour des Mystères, les initiés prenaient deux plémochoés, remplies selon les rites. Ils les posaient à terre, l'une du côté de l'Orient, l'autre du côté de l'Occident, prononçaient les paroles mystiques ὕε, κύε, en regardant le ciel et la terre, puis renversaient les deux vases. MM. Creuzer et Guigniaut ont donné un sens expiatoire à ces libations (3), et y ont vu des honneurs rendus aux morts. L'expiation pouvait même s'adresser aux divinités du monde supérieur et du monde inférieur. C'est pourquoi je suis très-frappé de trouver sur un lécythus d'Athènes (4) une femme auprès d'un tombeau, tenant à la main une plémochoé, un vase à pied en forme de toupie, avec un couvercle et une croix au sommet. Rien n'est plus propre à confirmer l'explication de MM. Creuzer et Guigniaut.

M. Panofka a donné le nom de plémochoé à un vase sans couvercle et sans anses qui me paraît, par sa forme, justifier bien peu la définition

(1) Ἔστι δὲ κεραμοῦν ἀγγεῖον, οὐκ ἔχον ὀξὺν τὸν πυθμένα, ἀλλ' ἑδραῖον καὶ στάσιμον, ᾧ χρῶνται τῇ τελευταίᾳ τῶν μυστηρίων, ἣν ἀπ' αὐτοῦ καλοῦσι πλημοχόην (*Onomasticon*, X, 20).

(2) Πλημοχόη, σκεῦος κεραμοῦν, βεμβικῶδες, ἑδραῖον ἡσυχῆ, ὃ κοτυλίσκον ἔνιοι προσαγορεύουσιν, ὡς φησι Παμφίλος· χρῶνται δὲ αὐτῷ ἐν Ἐλευσῖνι τῇ τελευταίᾳ τῶν μυστηρίων ἡμέρᾳ (*Loc. cit.*)

(3) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, t. III, 2e partie, p. 788.

(4) *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, t. XIV, p. 113, *tavola d'aggiunta* E.

Digitized by Google

des auteurs (1); aussi M. Lætronne (2) range-t-il vaguement la plémochoé parmi les attributions plus ou moins chimériques de M. Panofka. M. Gerhard n'a point indiqué de forme qui lui parût répondre à ce nom, mais le vase qu'il appelle *chytra* (3) est d'une forme assez voisine. Je propose donc avec confiance le vase des tétradrachmes attiques.

Comme la plémochoé avait donné son nom au dernier jour des Mystères, elle devenait ainsi le symbole de l'accomplissement des Mystères, de leur entière célébration, par suite, des Mystères eux-mêmes. Aucun souvenir n'était plus digne d'être retracé sur les monnaies. Cependant, pour la série qui nous occupe, on pourrait tirer de l'histoire contemporaine une allusion qui donnerait au symbole une double portée, religieuse à la fois et politique. Démétrius de Phalère, lorsque Cassandre l'eut mis à la tête du gouvernement d'Athènes, usa de son pouvoir et des richesses publiques pour le bien de ses concitoyens et l'embellissement de sa patrie. Il chargea l'architecte Philon (4) d'ajouter un portique au temple d'Éleusis que les grands architectes de Périclès avaient construit sans péristyle, afin que la cella, reculant ses murs jusqu'aux degrés du soubassement, contînt un plus grand nombre d'initiés. Le portique élevé par Philon en avant de l'entrée était dodécastyle, c'est-à-dire qu'il avait douze colonnes de façade. Il ne serait pas impossible que l'on eût voulu rappeler indirectement cette décoration nouvelle sur la monnaie, la première fois que les Mystères furent célébrés dans le temple ainsi embelli.

Est-il nécessaire d'établir la parenté religieuse qui unit Cérès à Minerve? Déjà la chouette, qu'un bronze (5) nous fera voir posée sur le pied de la plémochoé, nous avertit de la connexion des deux cultes. Cérès était vénérée par les Athéniens presque à l'égal de Minerve (6), à cause de ses bienfaits; et cette vénération ne fit que croître avec les siècles, à mesure que les idées primitives sur Minerve s'effacèrent et que les mystères d'Éleusis étendirent leur popularité. Cette popularité alla grandissant jusqu'à la conquête romaine et après la conquête. Les sculpteurs de l'école attique avaient con-

(1) *Rech. sur les noms des vases grecs*, p. 25, pl. III, f 54.

(2) Journal des Savants, 1833, p. 731.

(3) *Rapp. inf. i vasi Volc.*, pl. XXVII, f. 56. De même, l'on peut rapprocher de la plemochoé le vase que M. Gerhard appelle ailleurs *lekané* (*Nuove ricerche sulle forme de' vasi Greci*, p. 12). Ce vase a également la forme d'une soupière ce qui s'accorde très bien avec la destination de la plemochoé. Il était naturel qu'un vase qui rappelait le souvenir des Mystères et de l'initiation fût déposé souvent dans les tombeaux.

(4) Vitruve, préface du livre III § 12.

(5) Voyez la série de Mnaséas et de Nestor.

(6) Guigniaut, *Mémoires sur les mystères de Cérès et de Proserpine*, p. 8.

tribué surtout à créer le plus beau type de Cérès et le plus charmant, de même qu'ils avaient créé celui de Minerve. Cérès était célébrée aux Panathénées (1), tandis que Minerve prenait part aux Thesmophories. Le navire panathénaïque venait jusqu'à l'Éleusinium (2). Les deux déesses partageaient parfois le même sanctuaire. Je ne dis rien du fronton du Parthénon, où Phidias avait représenté Cérès assistant à la naissance de Minerve; mais dans un temple sur la Voie Sacrée (3), on rendait à Minerve et à Cérès des honneurs communs (4).

J'ai réuni au tétradrachme unique de cette série des bronzes qui portent également la plémochoé. Je ne puis dire si les bronzes sont de la même année : comme nous trouvons la plémochoé sur trois séries différentes, on comprend qu'il m'est impossible de rien affirmer. La face d'un bronze nous montre la chouette perchée sur l'olivier sacré de l'Érechthéion, devant lequel est l'autel de Jupiter *Hercéius* : le serpent familier est enroulé autour de l'olivier. La monnaie représente fidèlement la disposition de l'autel et de l'arbre dans l'enceinte non couverte du temple de Pandrose (5).

SIXIÈME SÉRIE.

Je connais dix exemplaires de cette série. Sept sont semblables au dessin qui vient d'être donné, et se trouvent au Cabinet de Paris (Mionnet, n° 45), au Musée britannique, dans les collections de M. de Prokesch, de M. de Lagoy, dans la mienne (deux exemplaires); il faut y joindre, à moins qu'elle

(1) Aristide, I, p. 24, éd. Dindorf.
(2) Philostr., *in Herod* l. II, p. 58, éd. Kayser.
(3) Paus. I, 37.
(4) Voyez Gerhard, *Prodrom.*, p. 114, et *Mythologie*, t. I, p. 254.
(5) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 247 et suivantes.

Digitized by Google

ne fasse double emploi avec une de celles que je viens de citer, la pièce désignée par Sestini (*Mus. Hedervar.*, p. 71).

Les trois autres tétradrachmes offrent une légère variante. Dans le monogramme de droite, un T a pris la place de l'Y et sert de barre à l'A. Ces pièces sont à Glascow (*Mus. Hunter*, pl. X, f. 7), au Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, n° 122) et dans la collection de M. de Prokesch.

J'ai fait classer sur la même planche un bronze où la chouette est posée sur un gouvernail au lieu d'une amphore; le petit gouvernail du tétradrachme, gravé, non pas dans le champ, mais sous la chouette, autorise ce rapprochement. On n'a peut-être point oublié une drachme qui a été dessinée à la page 66, et qui représentait également la chouette posée sur un gouvernail. J'ai dû laisser cette pièce avec celles de l'ancien style; il n'est pas vraisemblable que l'on soit revenu aux vieux types, même pour les petites divisions et dans les commencements du style nouveau.

Le gouvernail, symbole de la puissance qui régit toutes choses, appartient à la Fortune; elle a surtout alors le caractère de Providence, selon Ottfried Müller (1). Il est inutile de mentionner les nombreuses représentations de cette déesse sur les monnaies et sur les pierres gravées (2). A Athènes, la Bonne-Fortune, Ἀγαθὴ Τύχη, n'était point une divinité récente; c'était une forme de Minerve, protectrice et éponyme d'Athènes. Sortie du cerveau de Jupiter, elle est sa Providence, Θεονόη, c'est le mot de Platon. D'ordinaire, les mythologues s'attachent à montrer (3) le lien qui unit Minerve à la Fortune. A Athènes, la question est plus simple : c'est Minerve elle-même. Sous le nom de Bonne-Fortune, elle avait un culte ancien et national. Sa statue était dans le Prytanée (4), à côté de celles d'Hestia et de la Paix; trinité bienfaisante qui promettait à l'État le bonheur et la stabilité. Une inscription qui date de l'archontat de Ctésiclès (3e année de la 111e Olympiade), nous montre la Bonne-Fortune parmi les divinités auxquelles les Athéniens rendaient un culte solennel. Cette année-là, ceux qui étaient chargés des sacrifices apportèrent au trésor 160 drachmes, produit de la vente des peaux, des cornes, des os, en un mot des débris des victimes immolées sur l'autel

(1) *Handb. der Kunstgeschichte*, § 398, 2 (éd. Welcker).

(2) Voy. Mongez, *Galerie de Florence*, I, pl. XI, XXXVII; II, pl. XXXVI; Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, pl. CL *bis*, 563, 564, et l'explication à la page 233; Ottfr. Müller, *de Antiq. Antioch.*, pl. II.

(3) Gerhard, *Mythologie*, t. I, p. 119 et 590.

(4) Ælian., *Var. hist.*, IX, 39. Élien raconte qu'un jeune Athénien devint amoureux de cette statue, tant elle était belle. Ne pouvant obtenir du sénat qu'on la lui vendît, il se tua.

Digitized by Google

de la Bonne-Fortune (1). Une autre fois ils apportèrent 100 drachmes et 3 oboles (2).

Tout en laissant au gouvernail son sens religieux, ne serait-il point permis de chercher une allusion politique sous ce symbolisme? Assurément la vue d'un attribut semblable éveillait avant toutes choses, dans l'esprit des Athéniens, la pensée de la Bonne-Fortune, de la Providence; mais ensuite ils devaient songer plus naturellement encore à la navigation, à leur marine. Je suppose que l'on ait frappé la série qui nous occupe l'année même où Démétrius de Phalère acheva de faire construire au Pirée les arsenaux et les abris pour les galères, ensemble magnifique, dont Philon était l'architecte (3). La vue du gouvernail ne rappelait-elle point aux Athéniens cette récente splendeur? L'allusion politique se dissimulait ainsi sous le symbolisme religieux, afin de ne point enlever à la monnaie son caractère sacré.

SEPTIÈME SÉRIE.

A	ΠΕ	Cabinet de Paris : les lettres sont mal gravées sous l'amphore; il y a ΤΙΓ, qui me paraît devoir être lu ΠΕ.
⊙	ΜΕ	Musée Hunter; Combe (pl. X, f. 2) n'a point vu le thyrse.
A		Collection de l'auteur.
		Sans sigles, dans la collection de M. de Prokesch.

Cette série est encore très-rare. Peut-être quelques détails sont-ils néces-

(1) Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, Beilagen, p. 119, ligne 4 de l'inscription.
(2) *Ibid.*, p. 136, titre 3.
(3) Vitruve, Préface du livre VII, § 12; Pline, H. N., VII. 37, 38. La construction de ces arsenaux montre qu'Athènes se soutenait par le commerce et la mer.

Digitized by Google

saires pour expliquer la présence d'un type bachique sur la monnaie de Minerve. D'abord, Bacchus est son frère, et le sanctuaire orné par Thrasyllus au sommet du théâtre qui portait le nom du dieu, les gradins mêmes du théâtre, étaient taillés dans le rocher consacré à Minerve, dans le rocher de l'Acropole. Il y avait des fêtes attiques, telles que les *Oschophories* et les *Skira*, où Minerve et Bacchus étaient célébrés en commun (1). Dans les dogmes mystiques des Orphiques, Pallas sauvait Zagreus, c'est-à-dire Bacchus déchiré en morceaux (2). J'ai déjà parlé de l'assimilation de Minerve et de Proserpine comme divinités de la lune. Je la rappelle seulement parce que Bacchus est en étroite union avec Proserpine : les vases peints en fournissent des preuves innombrables (3). La statue de Minerve Pæonia était dans le temple de Bacchus Melpoménos (4). Je renvoie aux savantes recherches de M. Preller (5) sur les fêtes de Bacchus : le thyrse ne me paraît se rapporter à aucune plus spécialement.

Les inscriptions (6) nous apprennent quelle était l'importance des sacrifices que l'on offrait au dieu pendant ces fêtes : puisque la vente des débris des victimes, dans une seule cérémonie, produisit huit cent huit drachmes. Démosthène s'écriait, en effet, dans la première Philippique (7) : « Les « Panathénées, les Dionysiaques, sont célébrées au temps fixé ; vous y con- « sacrez, Athéniens, d'aussi grandes sommes qu'aux expéditions maritimes ; « mais vos flottes, elles sont toujours négligées. »

Tout le monde sait quels honneurs furent rendus à Démétrius de Phalère par le peuple Athénien : on lui éleva jusqu'à trois cent soixante-cinq statues à pied, à cheval, en char (8). Aux Dionysiaques, qu'il présidait en qualité d'archonte, les chœurs chantaient ses louanges (9) : peut-être le thyrse rappelait-il ces fêtes où le nom de Démétrius était chanté. Démétrius fut archonte l'an 309 : dans ce cas, la série avec le thyrse daterait de l'an 309 ou 308. Cependant je trouve dans l'histoire contemporaine un autre fait qui peut expliquer également la présence du thyrse. Lorsque Démétrius Poliorcète eut chassé les Macédoniens, en 307, les Athéniens furent prodigues de flatteries envers leur nouveau maître : on alla même jusqu'à

(1) Athénée, l. XI, p. 95, *f*.
(2) Gerhard, *Mythol.*, I. I, p. 498 et 501.
(3) Pour l'union de Minerve et de Bacchus, cf. *Rapporto intorno i vasi Volcenti*, p. 134.
(4) Paus., I 2. Voyez la série de Timostrate et de Pœs.
(5) *Real Encyclopädie*, II, p. 1058.
(6) Bœckh, *Staatsh. der Ath.*, Beilagen, p. 119 et 136.
(7) Page 26, éd. Didot.
(8) Diogène de Laerte, V, 75.
(9) Athénée, l. XII, p. 530, *d*.

changer le nom des fêtes de Bacchus, qu'on appela les fêtes de Démétrius : τὰ Διονύσια μετωνόμασαν Δημήτρια, dit Plutarque (1) : jadis c'était à l'époque de ces fêtes que l'on couronnait les bons citoyens (2). Dans ce cas, la série avec le thyrse serait postérieure de quatre ou cinq années Mais, entre deux explications problématiques, qui oserait choisir? Dans le premier monogramme, on peut retrouver toutes les lettres du nom de ΛΥΣΙΑΣ.

HUITIÈME SÉRIE.

Cette série est très-rare, car je n'en ai trouvé que deux exemplaires, l'un au Cabinet de Paris, l'autre dans la collection de M. le duc de Luynes. J'ai réuni dans la même planche des bronzes qui sont d'une époque postérieure, ainsi que le ferait croire l'H de l'inscription. Mais les sujets sont identiques. J'userai, en général, de cette méthode de rapprochements afin de ne point répéter la même explication, car c'est le même mythe qui reparaît à différentes époques.

La forme des monogrammes est tout-à-fait remarquable et ne doit point paraître des bas temps. Le graveur a employé l'écriture cursive, sans doute parce que l'ω lui semblait, avec cette forme, plus facile à inscrire dans le Γ. Le Γ, au contraire, est d'une bonne époque. Presque toujours, sur les tétradrachmes de nouveau style, on le trouve avec les deux jambages égaux, Π.

La massue qui surmonte le monogramme de droite est l'attribut d'Hercule ou de Thésée, car les Athéniens avaient identifié les deux héros : leur Hercule, c'était Thésée. La tête qui est gravée sur l'un des bronzes et der-

(1) *Vie de Dém.*, XII; Cf. Athénée, XII, p. 536, a. (2) Le Bas, *Nouv. ann. de l'hist. arch.*, II, p. 599.

rière laquelle on voit une massue, paraît plutôt le type de Thésée tel que l'avait arrêté l'art athénien. Il ne faut point oublier, d'ailleurs, que Thésée était cité comme l'inventeur de la monnaie et qu'il avait, attenant à l'Ἀργυροκοπεῖον, un sanctuaire où les étalons des poids monétaires étaient placés sous sa garde. Sur les bronzes des temps postérieurs, on verra souvent Thésée représenté, soit qu'il soulève la pierre d'Æthra, soit qu'il attaque le Minotaure, soit qu'il le tue.

Ceux qui préféreraient reconnaître Hercule pourraient alléguer, il est vrai, que le héros avait été initié aux mystères, et qu'on trouve sur une monnaie de bronze la copie de l'Hercule de Glycon. Aussi n'écarterai-je point cette opinion; d'autant plus qu'elle permet de chercher sous un attribut du dieu qui préside aux monnaies macédoniennes, une allusion à la domination de Cassandre. Peut-être la massue rappelait-elle, comme une flatterie indirecte, que Démétrius de Phalère n'était que l'agent du roi de Macédoine et tenait de lui tout son pouvoir.

D'ailleurs, Hercule et Thésée sont tous les deux les protégés de Minerve et figurent naturellement sur sa monnaie. La massue y figurait même à un titre particulier. Elle était faite d'olivier sauvage, arbre consacré à Minerve, et qu'Hercule avait, disait-on, apporté en Grèce. On racontait qu'Hercule avait un jour déposé sa massue, qu'elle avait pris racine, avait poussé des branches et était redevenue un olivier (1). Sur un vase peint, qui appartient à M. de Witte et que M. de Witte a savamment expliqué, on voit représentée la consécration de la massue d'Hercule (2). Hercule tient sa massue debout sur un autel, et elle a poussé des branches. Selon Pausanias, il l'avait posée auprès d'un Hermès. Sur les bronzes, un porc répond à la tête et à la massue d'Hercule. Le porc, emblème de la purification (3), lui était consacré (4).

(1) Pausanias, II, 31.
(2) Bulletin de l'Académie de Belgique, t. XIV, n° 10.
(3) Maury, *Hist. des relig. de l'anc. Grèce*, II, p. 138
(4) Raoul Rochette, *Monuments inédits*, p. 45.

NEUVIEME SÉRIE.

Tantôt les tétradrachmes de cette série portent une corne d'abondance, tantôt elle est supprimée. Je trouve la corne d'abondance sur deux exemplaires, dans les collections de M. de Prokesch et de M. de Lagoy. Elle manque, au contraire, sur les exemplaires des Cabinets de Vienne, de Berlin et dans la collection du général Fox. Le colonel Leake décrit une pièce (*Hellen. numism.*, p. 24) où il lit en monogramme les lettres ΕΠ et ΑΝΤ; je me suis demandé si ce n'était pas une des pièces de cette série : seulement M. Leake aurait pris le ⊙ de ⊙Ε, premier monogramme, pour un Π.

La corne d'abondance appartient à plusieurs divinités. Le sculpteur Bupalus l'avait donnée à la Fortune de Smyrne (1). Plutus, et même Pluton, l'Abondance, Cérès, comme déesse de l'Abondance, la tenaient à la main. Mais les bronzes d'Athènes nous aident à préciser l'attribution de ce symbole, que l'on trouve à côté du Jupiter foudroyant (2). Je suis obligé de réunir ces bronzes à une des séries qui suivent, parce qu'ils portent d'autres symboles plus caractéristiques (3); mais, quoiqu'ils ne soient point reproduits ici, ils n'en attestent pas moins que la corne d'abondance est donnée à Jupiter par les Athéniens. Un monument publié par Montfaucon (4) nous montre Jupiter enfant buvant dans la corne d'Amalthée, dans un antre de l'île de Crète où les nymphes l'ont caché. A Athènes, la corne

(1) Paus., IV, 30.
(2) Mionnet, *Suppl.*, n° 225.
(3) Voyez la série d'Épigène et de Sosandre.
(4) *Antiq. expliq.*, t. I, pl. VII.

d'abondance me paraît plutôt appartenir au Jupiter *Ctésius*, dieu de la richesse domestique, avec lequel Plutus s'identifie aisément.

Je remarque souvent, sur les grands bronzes des Ptolémées, une corne d'abondance dans le champ à gauche, ou passée sous l'aile de l'aigle et le dominant. Ptolémée Ier Sôter, qui recherchait, comme la plupart des successeurs d'Alexandre, la faveur et l'appui des Grecs, avait parcouru les Cyclades avec sa flotte en 308. Il était venu jusqu'à l'Isthme et n'avait point manqué assurément de faire sa cour aux Athéniens. Par quels bienfaits se signala-t-il alors? je l'ignore, mais la statue qu'on lui éleva dans l'Odéon (1) nous apprend qu'il dut faire aux Athéniens quelque présent magnifique de blé ou d'argent, de même que plus tard, à la prière de Démocharès, neveu de Démosthène qu'ils avaient envoyé en ambassade auprès de lui, il leur donna cinquante talents (2). Il serait possible que la corne d'abondance fût une allusion au voyage de l'an 308 et à quelque royale munificence.

DIXIEME SÉRIE.

TÉTRADRACHMES.

Le tétradrachme est très-rare. Il existe aux Cabinets de Paris (Mionnet, n° 47), de Vienne (Eckhel, *Mus. Cæs. Vindob. Cat.*, p. 112), de Berlin et dans ma collection.

(1) Pausanias, I, 8.

(2) Polybe, XII, 13, 8.

J'avais deux tétradrachmes de cette série. J'en ai fait fondre et analyser un, qui était dans un état de dégradation misérable. Le titre était de 93 centièmes d'argent, 16 dix-millièmes d'or.

DRACHMES.

La drachme est plus commune; plusieurs portent une lettre sur l'amphore :

Γ A Vienne.

H Au Musée britannique (deux exempl.) et dans la collection de M. de Prokesch.

I A Vienne, au Musée britannique, à Copenhague. Une autre drachme de Copenhague offre un Σ, gravé sans doute par erreur au lieu d'un I ou d'un E.

Quelquefois aussi, la marque d'atelier commence à paraître sous l'amphore :

ΜΗ Cabinet de Paris; Musée britannique.

ΠΕ Musée britannique; Cabinet de Christiania.

On trouve encore des drachmes sans sigles dans les collections de M. de Prokesch, de M. de Lagoy et du général Fox. Ces diversités attestent les essais et l'extension d'une fabrication dont les règles ne sont pas définitivement arrêtées. Le premier monogramme peut donner les lettres ΓΑΥΚ[ΩΝ], le second, les lettres ΜΗΤ[ΡΟΔΩΡΟΣ].

Il n'est point besoin de preuves pour reconnaître dans l'épi un symbole de Cérès, la déesse que l'on appelait Πολύσταχυς. Isocrate, dans son Panégyrique, soutenait que Cérès, pour reconnaître l'accueil que lui avaient fait les Athéniens, leur avait donné les premiers grains de blé (1).

L'épi avait un sens plus profond dans les Mystères. « Les Athéniens, » dit Origène, « donnent aux époptes, dans les Éleusinies, comme le sujet le plus « parfait et le plus admirable de leur contemplation mystique, un épi de « blé moissonné en silence (2). » Selon MM. Creuzer et Guigniaut, l'épi était le symbole de l'immortalité de l'âme, du passage de la mort à la vie, de même que la semence enfouie dans le sol poussait une tige destinée à se reproduire et à se multiplier à son tour (3). L'épi de blé est gravé également sur la monnaie des Azetini, en Attique (4). Peut-être les longues barbes de l'épi figuré sur les pièces d'Athènes le font-ils ressembler plutôt à un épi d'orge qu'à un épi de blé. Dans ce cas, on devrait se souvenir d'une

(1) Meursius, t, p. 7. Cf. Démétrius, cité par Rutilius Lupus (*De Fig. sentent.* l. II).

(2) Origène, *Philosoph.*, éd. Miller, V, 8, p. 115.

(3) Guigniaut., *Religions de l'antiq.*, t. III, 3e partie, p. 865; *Flate des mon. céram.*, t. III, p. 97. M. Minervini a publié une peinture où des épis placés dans une édicule sont l'objet d'un culte (*Monum. antichi ined. posseduti da R. Barone*, tav. XXII, Napoli, 1852, in-4°. Cf. Guigniaut, *Mémoire sur les Mystères*, p 111

(4) Mionnet, *Suppl.*, t. III. p. 585.

autre tradition, qui admettait l'orge comme la première cultivée par les Athéniens et répondait ainsi aux prétentions des Siciliens, particulièrement des Léontins, qui affirmaient que le blé poussait naturellement sur leur sol et s'y trouvait à l'état sauvage (1). La terre de l'Attique, en effet, maigre et peu fertile, était plus propre à la culture de l'orge; elle l'est encore, et le champ Rharien, où poussa le premier épi, est toujours couvert de riches moissons. Le dernier jour des Mystères, on célébrait des jeux à Éleusis, et le vainqueur obtenait une mesure d'orge (2). Sur les monnaies romaines, les épis ou la corne d'abondance indiquent en général l'*Annona*. L'épi aurait-il une signification analogue sur les monnaies athéniennes? Indique-t-il une distribution de blé, un don envoyé par quelque souverain étranger? Le peuple athénien souffrait souvent de la famine, lorsque l'importation était chère et peu abondante. Nous voyons par les auteurs (3) et par les monuments épigraphiques (4), combien les présents de ce genre leur étaient agréables. A peine Démétrius Poliorcète eut-il délivré Athènes du joug macédonien qu'il promit, au nom de son père, 150,000 médimnes de blé (5). Cette promesse fut faite en 308. Était-elle réalisée en 307, et les monnaies de cette année rappelaient-elles le bienfait de l'année précédente? C'est ce que je ne puis affirmer, mais ce rapprochement n'est point indigne d'attention. Dans ce cas, il faudrait remarquer encore que, lorsque Démétrius eut réprimé la révolte des Athéniens et rétabli, en 295, ses trois garnisons au Pirée, à Munychie et à Phalère, il y eut une nouvelle famine, et que le prince promit de nouveau 100,000 médimnes. On pourrait donc hésiter entre ces deux dates.

Je ne donne ici qu'un seul petit bronze. J'ai réuni aux monnaies d'argent d'une autre série (6) les bronzes où l'épi figure dans le champ auprès de Jupiter. Comme père de Minerve, et surtout à titre de protecteur de la citadelle, Πολιεύς, le Jupiter foudroyant figure assez souvent sur le revers des bronzes, tandis que la tête de Minerve est gravée sur l'autre côté. On se rappelle le singulier témoignage de Pollux, qui prétend (7) que Jupiter figure sur la monnaie d'argent des Athéniens. Il n'en est rien assurément.

(1) Diodor. Sicul. V, 2.
(2) Meursius, t. II, p. 537.
(3) Aristoph., *Guêpes*, v. 714; Démosth., *contre Lepline*, p. 467; Strabon, VII, p. 311: Cf. Buckh, *Staats. der Athener*, I, p. 116 à 127.
(4) C. I. G., nos 107, 148, 159.
(5) Plut., *Vie de Démétrius*, X; Diodore, XX, 46.
(6) Voyez la série d'Épigone et de Soandre.
(7) *Onomasticon*, IX, 63. On sait que Pollux excite souvent la défiance; il parle du diobole et du tétrobole.

mais Pollux n'aurait point été démenti s'il eût parlé des monnaies de cuivre. Celles qui portent Jupiter sur le revers ne sont pas les moins communes. Jupiter avec le foudre est un type général sur les bronzes presque à l'égal de la chouette : il faut alors s'attacher aux symboles accessoires gravés dans le champ ; c'est par les symboles qu'ils peuvent être classés.

ONZIÈME SÉRIE.

Je ne connais que huit exemplaires de cette série : au Musée de Munich, à Turin, à Copenhague, à La Haye (deux exemplaires), dans les collections de M. de Prokesch, du général Fox (Cf. *Catal. Thomas*, p. 205, n° 1509), et dans la mienne.

Les bonnets que portaient les Dioscures, en qualité de dieux de la navigation et de Cabires, sont le symbole de cette série ; les deux étoiles qui les surmontent ne laissent sur leur attribution aucune incertitude. Non-seulement les Dioscures avaient leur sanctuaire à Athènes, l'*Anacéion*, où les sculpteurs les avaient représentés avec leurs fils, le peintre Micon avec les Argonautes (1), mais on les adorait dans le Prytanée (2) ; ils avaient été initiés aux mystères d'Éleusis (3) ; ils figuraient sur la base de la Némésis de Rhamnonte (4) ; on célébrait même en leur honneur la fête des Anacéia (5), et un dème de l'Attique s'appelait, de leur nom peut-être, *Anakaia* (6), tandis qu'à Céphale (7),

(1) Paus., I, 18.
(2) Meursius, *Athenæ attic.*, I, p. 42 a 44.
(3) Meursius, *Eleusin.*, c. 19
(4) Paus., I, 17.
(5) Voyez le travail de Larcher dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XLVIII, p. 261.
(6) Harpocration, Suidas, in v.; Boeckh, C. I. G., n°s 773, 2153.
(7) Paus., I, 31.

autre dème de l'Attique, on les honorait avec le titre de Grands Dieux, Μεγάλοι Θεοί.

L'union des Dioscures avec Minerve est constatée par le témoignage des auteurs et les monuments, de sorte que nous ne sommes point surpris de la voir confirmée par les monnaies. L'Anacéion était au-dessous de l'Acropole (1), auprès du sanctuaire d'Aglaure, chère à Minerve, et les Dioscures figuraient sur la frise du Parthénon (2). Minerve leur avait appris la danse pyrrhique (3), cette danse guerrière qui devenait un sujet de concours dans les grandes Panathénées. Sa statue était réunie à celles des trois Cabires, sur le promontoire de Brasiæ (4). En effet, les Lacédémoniens racontaient qu'après leur invasion en l'Attique, les Dioscures avaient employé les dépouilles d'Aphidna à achever le temple de Minerve Chalcioecos (5). Sur les monnaies de Sparte on voit Minerve unie aux Dioscures (6). Son image est sur la face; les Dioscures, debout, appuyés sur leurs lances, avec leurs casques et leurs étoiles, sont sur le revers. Les vases peints (7) nous montrent, sous d'autres formes, la même association.

Pourquoi les Athéniens choisirent-ils pour symboles accessoires sur leurs monnaies les bonnets des Dioscures? J'entrevois, sous les traditions religieuses, une allusion politique qui donnerait, si elle était acceptée, la date de la série qui nous occupe. Démétrius Poliorcète fut accueilli comme un libérateur par la multitude, à laquelle il rendait les droits politiques qu'Antipater et Cassandre lui avaient enlevés. Argent, présents de blé, bois pour construire cent galères, fêtes, flatteries, ce prince sut ne rien épargner, dans les premières années de l'occupation, pour se faire aimer d'un peuple enthousiaste et mobile. Il y réussit de telle sorte que les Athéniens le déifièrent ainsi que son père Antigone: on les proclama *Dieux Sauveurs*, Θεοὶ Σωτῆρες; on créa deux nouvelles tribus qui s'appelèrent Antigonis et Démétrias; deux galères prirent leur nom, destinées à porter vers les nouveaux dieux des ambassadeurs qui revêtaient un caractère sacré et s'appelaient *Théores*, comme les ambassadeurs qu'on envoyait aux divinités de Délos. Bien plus, on institua des *prêtres des Dieux Sauveurs* et on les mit à la place des ar-

(1) Paus., I, 18.
(2) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 150.
(3) Pindare, *Pyth.*, II, v. 127, le scoliaste; Athénée, l. IV, p. 184 *f*.
(4) Paus., III, 24.
(5) Paus., III, 17.
(6) Millingen, *Sylloge of anc. unedit. coins*, pl. IV, 31; Mionnet, t. II, pl. 120, n° 49; Harwood, *Popul. et Urb. select. num. ex ære*, pl. IV, f. 2 et page 24.
(7) De Witte, *Catal. Durand*, n° 25.

choutes. Or, les Dioscures s'appelaient précisément *Dieux Sauveurs* (1). Leurs symboles pouvaient donc, par une signification détournée, s'appliquer aux princes que déifiait la bassesse des Athéniens. Les nouveaux prêtres, substitués aux plus grands magistrats de la république, pouvaient avoir provoqué eux-mêmes le choix de ces symboles. Plus tard, on devait assimiler quelquefois les empereurs aux Dioscures-Cabires; Antonin, Marc-Aurèle, Commode, Lucius Verus, recevront le titre de Cabires, de même qu'Alexandre avait été assimilé à Bacchus et à Sérapis. Sur une pâte de verre du cabinet de Stosch (2), les Dioscures ont paru à Böttiger retracer l'image de Caius et de Lucius, petits-fils d'Auguste. Il est possible que, dès la fin du quatrième siècle, Antigone et Démétrius aient été comparés aux Ἄνακες, et qu'on n'ait fait que renouveler, à l'époque romaine, une flatterie dont les Athéniens avaient donné le premier exemple. Si l'on ne repousse point cette conjecture, la série avec les deux bonnets des Dioscures serait de l'an 306, puisque les prêtres des Dieux Sauveurs furent institués en 307.

DOUZIÈME SERIE.

I L'auteur.

A Musée de Turin.

M Cabinet de Paris. Le graveur a fait un N pour un M.

Les monogrammes sont intervertis et passent de droite à gauche et de gauche à droite sur quatre autres exemplaires : au Cabinet de Berlin, au Musée du

(1) Σωτῆρες ἐπὶ ξυροῦ ἑζόμενοι ἵππων (Théocr., *Idyl.*, 22, 6). Voyez encore ce que dit Preller, *Mythologie*, t. II, p. 71. (N. Prus., II, t. 9; Gerhard, *Mytholog.*, t. I, p. 124, 524;

(2) Schlichtegroll, p. XXVIII

Collége romain, dans la collection de M. de Prokesch et dans ma collection. Mon exemplaire porte un Θ sur l'amphore.

Je reconnais d'autres variantes, mais très-légères, sur un troisième tétradrachme de ma collection et sur deux pièces signalées l'une par Corsini dans le Cabinet de Stosch (*Fast. att.*, p. 276), l'autre par Sestini dans le Musée Hedervar (p. 71).

Les deux serpents entrelacés sont les gardiens de la citadelle de Minerve, les vivants symboles de Cécrops et d'Érichthonius. Le bronze que j'ai fait graver auprès du tétradrachme ne laisse aucune incertitude sur ce point et éloigne tout souvenir des serpents ailés qui traînent le char de Cérès. Minerve marche, précédée des deux héros autochthones qui sont les bons génies d'Athènes. Je n'ai pas besoin de rappeler les traditions qui donnaient à Cécrops et à Érichthonius la double forme d'homme et de serpent (1). Dans l'Acropole, on nourrissait deux serpents familiers (2); celui de l'Érechthéion est célèbre, l'autre est mentionné par Hésychius et par Photius. Leurs images, soit en marbre, soit dorées, témoignent du culte que leur rendaient les Athéniens. Les inscriptions (3) parlent de serpents dorés consacrés dans le Parthénon, et les voyageurs remarquent sous le petit portique des Propylées d'Athènes plusieurs têtes de serpents, trouvées dans l'Acropole, et qui avaient jadis des yeux enchâssés. D'après les idées anciennes, le serpent était l'emblème des héros (4), l'image du génie familier des morts (5), le symbole de l'apothéose (6), le génie protecteur des villes (7); à Athènes, il est l'image des héros autochthones, fondateurs de la cité, protecteurs, *sauveurs* peut-être, car l'élan rapide que le graveur a donné sur les bronzes à Minerve et aux deux serpents annonce des dieux secourables qui vont défendre leur peuple. Par là, nous sommes ramenés à Antigone et à Démétrius, *Dieux Sauveurs*, éponymes des nouvelles tribus; à ces titres, ils pourraient être assimilés à Cécrops et à Érichthonius, aussi bien qu'aux Dioscures, et les deux serpents sur la monnaie étaient une flatterie détournée, de même que les bonnets étoilés, l'année précédente. O. Müller

(1) Meurs., l. I, p. 602; Preller, *Mythol.*, t. II, p. 92 et 93.

(2) Hesychius, Οἰκουρὸν ὄφιν. Il dit formellement : καὶ οἱ μὲν ἕνα φασὶν· οἱ δὲ δύο. On conçoit que Cécrops fût représenté ainsi qu'Érichthonius. Cf. Photius *in v.*

(3) Boeckh, *Staatshaush der Athener*, Beilagen, page 152; Rangabe, *Antiquités Helléniques*, t. I, p. 173.

(4) Plutarque, *Vie de Cléomène*, XXXIX.

(5) Virg., *Énéide*, V, v. 79.

(6) Le Bas, *Lettre à M. Letronne*, Revue archéologique, 1846, p. 98.

(7) Paus., VI, 20.

a cité divers monuments où Minerve court ainsi avec son serpent (1). On sait que les prêtres de Cécrops étaient pris dans la famille des Amynandrides (2).

TREIZIÈME SÉRIE.

Br.

Ce tétradrachme est jusqu'ici une pièce unique; il appartient à M. de Prokesch. La forme bizarre du monogramme de gauche s'explique par la présence d'un Β : on y trouverait, entre autres, le nom de ΒΥΤΤ[ΑΚΟΣ].

Compagne inséparable de Minerve, la Victoire était, dans le principe, Minerve elle-même. On disait, par la réunion énergique de deux substantifs : *Minerve-Victoire*, Ἀθηνᾶ-Νίκη (3). Quel événement porta les Athéniens à choisir une représentation qui éveille l'idée d'un triomphe par les armes? Je ne saurais le dire, parce que l'histoire d'Athènes, à cette époque, est singulièrement étrangère aux gloires de ce genre. En 303, Démétrius revint du siége de Rhodes. Cassandre avait profité de son absence pour envahir la Grèce. Démétrius le chassa et redevint pour les Athéniens un libérateur.

On pourrait citer encore les victoires d'Olympiodore; une statue lui avait été consacrée dans l'Acropole (4). Cependant, la série se trouverait reportée assez bas, après le commencement du troisième siècle.

(1) *Handbuch der Kunstgech.*, § 370, 5.
(2) Ross, *Die Demen von Attika*, p. 24.
(3) *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 234, 235.
(4) Paus., I, 25 et 26.

QUATORZIEME SERIE.

Les lettres d'amphore et les marques d'atelier commencent à être gravées régulièrement dans cette série. Les six premières lettres n'ont pas encore été retrouvées, mais l'H, le ⊙ et le A laissent facilement supposer les lettres qui précèdent. Je placerai toujours à gauche, sur mes listes, la lettre d'amphore. La syllabe qui suivra, séparée seulement par un trait, sera la marque d'atelier.

TÉTRADRACHMES.

H ΠP — Collection de l'auteur, pièce acquise à la vente du baron Behr (*Catal.*, n° 210).

⊙ EY — Musée Hunter (pl. 10, fig. 4); cabinet de Vienne.

⊙ ΠP — Ma collection : je possède un autre exemplaire sans sigles.

⊙ ΣΦ — Musée Hunter (p. 55, n° 105); Combe a lu ΕΦ au lieu de ΣΦ.

A ΣΦ — Milan.

AN — Au cabinet de Paris (Mionnet, n° 41); à Vienne, à La Haye; dans la collection de M. de Prokesch et dans la mienne.

EY — Au Musée britannique et à Vienne.

ΠE — Jadis au cabinet de Stosch (Corsini, *Fast. Att.*, II, p. 276).

ΠP — Musée Hunter (p. 55, n° 106); cabinet de Gotha (deux exemplaires); dans la collection de M. de Prokesch.

ΣΦ — Musée Hunter; Musée britannique; Copenhague (Cf. Ramus, p. 155, n° 40).

DRACHME.

La drachme n'existe que dans la collection de M. de Prokesch.

Digitized by Google

L'aigle posé sur le monogramme de droite est l'oiseau de Jupiter, qui lui-même figure souvent sur les monnaies. Jupiter prend même la forme de l'aigle pour enlever les nymphes, Égine et Sinope, par exemple. Les Athéniens adoraient Jupiter sous tant de noms qu'on est embarrassé pour choisir. L'aigle pourrait annoncer le Jupiter olympien, dont le vaste temple n'était point encore achevé à cette époque, et dont la fête se célébrait tous les ans au printemps. Une inscription nous apprend même combien étaient considérables les sacrifices qu'on offrait alors publiquement au dieu ; car la vente des débris des victimes produisit 721 drachmes (1). Le monogramme au-dessous de l'aigle paraît donner les lettres ΔΙΟΝΥ [ΣΙΟΣ]. Celui de gauche est bien plus remarquable, parce qu'on y retrouve tout au long le nom de Démétrius, ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ. Ce qui me prouve, malgré ma réserve habituelle, que cette lecture n'est point une chimère, c'est que sur les bronzes de Démétrius II, roi de Macédoine (2), je vois le nom de ce prince écrit en monogramme, au centre du bouclier macédonien, avec des variantes qui toutes se rapprochent du monogramme attique.

Je possédais cinq exemplaires de cette série : j'ai fait analyser celui qui était le plus mal conservé : j'ai trouvé près de 95 centièmes d'argent, seize dix-millièmes d'or et cinq centièmes d'alliage, titre pur s'il en fut.

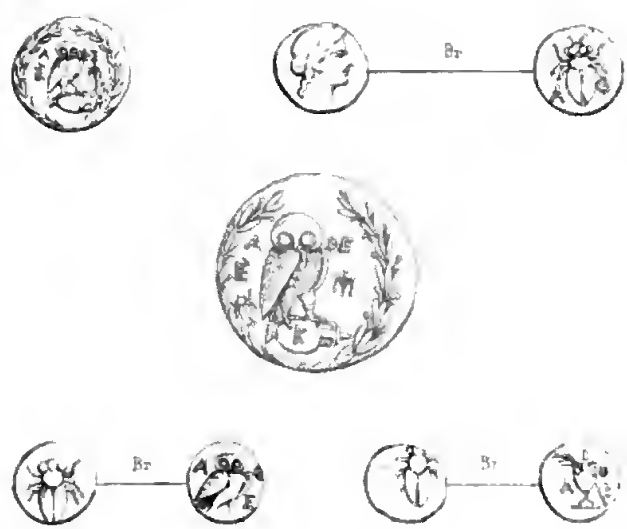
J'ai classé cette série après celles qui précèdent, parce qu'elle offre un système de sigles plus développé et plus régulier, qui suppose le progrès du temps. De plus le Λ, lettre d'amphore, annonce le Μ, qui ne s'est encore retrouvé que dans les séries suivantes. Ces deux lettres, marques de la onzième et de la douzième tribu, existent cependant et reparaîtront un jour dans toutes les séries qui ont été frappées à Athènes après l'occupation de Démétrius Poliorcète.

(1) Boeckh, C. I. G., n° 157, ligne 19.

(2) Mionnet, t. I, p. 584, n° 888 ; ce monogramme, qui est très-simple, est reproduit au n° 188 des planches. Il devient plus compliqué au n° 508 (p. 583, n° 886 du texte) et au n° 509 des planches (p. 583, n° 880 du texte). Depuis Mionnet, le Cabinet de Paris a acquis des bronzes dont le monogramme ressemble encore davantage au monogramme athénien.

Digitized by Google

QUINZIEME SÉRIE.



TÉTRADRACHMES.

I Sur l'amphore, au Musée de Glascow (*Musée Hunter*, p. 55, n° 102).

K A Munich.

M Musée de Glascow (*Ibid.*, n° 102).

Sans sigles : Cabinet de Paris (deux exemplaires, cf. Mionnet, n° 49); Munich, Berlin, Copenhague (Cf. Ramus, p. 155, n. 39), dans ma collection (Cf. Haym, *Tes. Brit.*, p. 215). On trouvera encore un tétradrachme de cette série dans la collection léguée à l'Académie des Sciences d'Amsterdam par Hœufft de Breda.

DRACHME.

La drachme, unique, m'a été communiquée jadis par M. Isambert.

Le petit animal qui est dans le champ auprès de la chouette, sur le tétradrachme et la drachme, et qui devient le sujet principal sur les bronzes, a

pu être pris pour une abeille ou pour une cigale. Cependant, si l'on consulte la série de Lysandre et de Glaucus, on verra comment les graveurs athéniens savaient rendre une cigale; si l'on examine la série de Zoïle et d'Évandre, on jugera de l'exactitude avec laquelle ils exprimaient l'abeille. Ici, au contraire, je ne remarque ni la grosse tête de la cigale ni la taille fine de l'abeille, mais plutôt les élitres tantôt fermées, tantôt entr'ouvertes d'un coléoptère. Je me suis demandé si ce coléoptère n'était point un scarabée, ou même un bupreste, en me souvenant du vers orphique cité par saint Grégoire de Nazianze (1) :

Ζεὺ κύδιστε, μέγιστε θεῶν, εἰλύμενε κόπρῳ.

Il ne serait pas impossible que le bupreste, symbole (chez les Égyptiens) du monde, de la génération, de l'homme (2), ne fût passé dans la religion grecque, et même, par les orphiques, dans les mystères d'Éleusis. Je renvoie au mémoire de M. Lenormant sur le héros athénien Cantharus (3), sans pouvoir partager toutes les opinions que l'auteur y émet. Les pierres gravées en forme de scarabée (il y en a d'origine hellénique), le rôle que le scarabée joue dans *la Paix* d'Aristophane, méritent, toutefois, une sérieuse attention.

Quoique les élitres soient assez distinctes, je crois que ce sont des ailes naïvement dessinées. Peut-être avons-nous là une cigale mal traduite ou interprétée d'une façon encore archaïque, comme les antiques cigales que les Athéniens portaient dans leurs cheveux aux Mystères; dans ce cas la tête de Cérès qui se remarque sur la face de l'un des bronzes est un pendant très-naturel. Tout le monde connaît le texte de Thucydide (4) sur l'ancienne coiffure des Athéniens; les plus nobles parmi les Athéniens (5) et surtout les initiés mêlaient des cigales à leurs cheveux. Il serait possible qu'on eût voulu copier sur les tétradrachmes les cigales d'or du vieux temps, conservées dans les familles; les artistes des anciennes époques avaient dû imiter la nature avec une adresse très-contestable, et exécuter des cigales à peu près conventionnelles. J'expliquerai la cigale avec plus de détails en

(1) *Or.*, II, 104, a.

(2) Horapollon, I, 10. Cf. de Rougé, *Mémoire sur le tombeau d'Ahmès*, et Birch, *Sur quelques groupes hiéroglyphiques*, Revue archéologique, t. V, p. 513.

(3) *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, t. IV, p. 311 et suivantes.

(4) I, 6. Voyez aussi le scoliaste de Thucydide.

(5) Eust., p. 395.

Digitized by Google

publiant la série de Lysandre et de Glaucus. Je crois préférable de ne point appliquer ici mon commentaire à une forme peu précise, qui prêtera certainement aux contradictions.

La présence d'un M sur l'amphore nous annonce que cette série est postérieure à l'établissement des deux tribus Antigonis et Démétrias, c'est-à-dire à la conquête d'Athènes par Démétrius Poliorcète, puisque le M, douzième lettre, nous atteste l'existence des douze magistrats qui plus tard écriront leur nom au troisième rang sur la monnaie. La même remarque s'applique à la série qui suit.

SEIZIÈME SÉRIE.

B	EY	Collection de M. Six van Hilligom, à Amsterdam.
E		Sestini (*Mus. Hederv.*, p. 71).
E	AN	Turin.
E	ΔH	Musée britannique.
E	ΣΩ	M. Isambert; Musée Wiczay (Caroni, p. 143).
I	Σϕ	Empreinte recueillie en Angleterre par Brönsted.
K	Σϕ	Musée britannique.
M	Σϕ	Collection de M. de Lagoy.
	AN	Munich; Musée Hunter, à Glascow (pl. X, f. 6); l'auteur (Cf. le catalogue Wellenheim, n° 3785 et le catalogue manuscrit de Cousinéry à la bibliothèque de la Sorbonne, p. 203).
	EY	Vienne, Turin.
	ΓY	Collection de l'auteur (jadis le n° 44 de Mionnet obtenu par échange). Il faut vraisemblablement lire EY, comme à Vienne et à Turin.

ΠΡ Cabinet de Paris (Mionnet, n° 43); Gotha; collection de M. de Blacas.

ΣΦ Musée de l'Ermitage (à Saint-Pétersbourg).

Sans sigles : Vienne; Copenhague (Cf. Ramus, p. 155, n° 21); M. de Prokesch (deux exemplaires). Cf. Haym (*Tes. brit.*, p. 214) et Meursius (I, pl. II, f. 52), qui simplifie à plaisir les monogrammes.

Ces monogrammes présentent quelques variantes; M. de Prokesch en possède plusieurs spécimens. Eckhel, voulant nier que le monogramme du Christ se trouvât sur une monnaie de Mæonia, a cité le tétradrachme de la présente série, disant qu'on aurait lieu, tout aussi bien que pour Mæonia, de voir à gauche de la chouette un monogramme du Christ. M. Lenormant a prouvé(1) qu'on ne pouvait, à cause de l'A et du Γ, reconnaître rien de semblable, même par fantaisie, et que la démonstration par l'absurde qu'emploie Eckhel n'est point fondée. L'A est quelquefois omis, le Γ différemment placé, le monogramme de droite inégalement modifié, selon les exemplaires et les coins.

J'ai fait dessiner la face d'un tétradrachme de cette série qui appartient à M. le marquis de Lagoy. La visière est simple, et le graveur a supprimé les chevaux qui l'ornent d'ordinaire. C'est un accident tellement rare que je ne crois pas en avoir trouvé un autre exemple, du moins sur des pièces bien conservées.

L'aplustre était une sorte de girouette en métal qui était fixée à la proue des vaisseaux (2). C'était donc un symbole de navigation, de victoire navale, dans la main de la Victoire ou de Neptune; mais elle se trouve aussi dans la main de Minerve. MM. Lenormant et de Witte ont reproduit, dans leur savant ouvrage (3), un vase peint sur lequel Minerve tient un aplustre extrêmement curieux, parce qu'on distingue, au milieu des feuilles, le profil d'une tête humaine. Ils ont vu dans ce symbole un souvenir de la défaite des Perses (4). On pourrait aller plus loin et nommer Salamine, puisque la déesse, son serpent et sa chouette s'étaient transportés sur la flotte, au moment où l'Acropole allait être assiégée par les Barbares. Nous verrons sur des bronzes des temps postérieurs (5), la chouette et le serpent embarqués ainsi avec Thémistocle, gages de victoire et annonçant la déesse présente et

(1) *Mélanges d'archéologie, d'hist. et de litt.*, par Cahier et Martin, t. I, p. 198.

(2) Cicéron, *ad Att.*, V, 12.

(3) *Élite des monuments céramogr.*, t. I, pl. LXXV.

(4) *Ibid.* p. 248.

(5) Voy. à la série de Thémistocle et de Théopompe.

invisible. Cette explication justifie l'apparition de l'aplustre sur la monnaie consacrée à Minerve.

L'aplustre a, d'ordinaire, quatre branches ou quatre feuilles. Aussi ai-je remarqué, dans un inventaire des objets consacrés dans le Parthénon, une branche d'olivier en or, avec *quatre* feuilles (1). Mais je ne pense pas qu'on puisse pousser plus loin ce rapprochement. Le mot θαλλός a un sens trop net et la branche d'olivier est une offrande trop naturelle dans un temple de Minerve.

J'ai déjà publié à la page 6, une drachme de transition, unique, et où l'aplustre paraît dans le champ auprès de la chouette.

DIX-SEPTIÈME SÉRIE.

Les pièces de cette série sont très-rares. La première est à Munich et à Glascow (*Musée Hunter*, pl. X, f. 1); la seconde est au Musée britannique.

La pièce du Musée britannique nous offre en monogrammes les quatre lettres ΦΑΝΙ [ΑΣ] qui sont écrites tout au long sur les autres exemplaires. Nous avons donc là une série de transition où l'on commence à développer les monogrammes et à graver les noms des magistrats en les abrégeant. C'est pourquoi je classe cette série parmi les dernières. Les deux qui les suivent nous montreront encore mieux les monogrammes qui vont se développant

(1) Θαλλὸς χρυσοῦς πετάλων τεττάρων. Boeckh, *Staatsh. der Athen.*, Beilagen, p. 172 et 174.

Digitized by Google

Dans le monogramme de gauche on retrouve toutes les lettres nécessaires pour former le nom de ΑΥΣΙΜΑΧΟΣ, l'Ο étant anguleux et le Μ à barres inclinées; ce qui se concilie avec la liberté des monogrammes.

DIX-HUITIEME SÉRIE.

Les lettres qui suivent sont placées non sur l'amphore, mais sous le nom de magistrat, ΠΟΛΥ, qui est à gauche de la chouette :

Β	Musée Hunter (p. 54, n° 85).
Ε	Turin; collection de M. de Timoni, à Vienne.
Η	Musée Hunter, pièce fourrée (*Ibid.*, n° 86).
⊙	M. de Lagoy; l'auteur.
Μ	M. de Lagoy; M. de Timoni.
ΜΡ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 165).
	Sans sigles : Musée britannique; Turin; Munich; Amsterdam.

Voilà des anomalies sans exemple dans la numismatique d'Athènes : il me reste à en signaler de plus singulières encore sur un certain nombre de tétradrachmes. Ces tétradrachmes portent sur l'amphore non-seulement plusieurs lettres, mais parfois des lettres rétrogrades.

ΑΡΔ	M. de Prokesch.
ΦϽ	Musée britannique.
ΜΕ	Copenhague.
ϹΦ	ou ЄΦ, Copenhague.

Je ne puis expliquer cette confusion, même en supposant qu'on a gravé les

marques d'atelier à la place du chiffre des troisièmes magistrats, et que le chiffre, c'est-à-dire la lettre qui appartient aux troisièmes magistrats est posée dans le champ à gauche, auprès du pied de l'amphore. Cela est possible pour la lettre des magistrats, mais assurément ΑΡΔ et ΦΚ ressemblent peu à des marques d'atelier : pour les reconnaître telles, il faudrait lire ΑΡΡ et ΦΞ.

Il n'y a plus de trace de monogrammes qu'à la fin du nom de droite ΤΙΜ; autour de la lettre Μ sont groupées toutes les lettres nécessaires pour former ΑΡΧΙΔΗΣ [ΤΙΜΑΡΧΙΔΗΣ]. Cependant on peut regarder comme un reste de monogramme l'Ο du nom de gauche ΠΟΛΥ[ΧΑΡΗΣ qui est quelquefois attaché au Π, mais de façon à demeurer très-distinct.

La palme passée derrière la chouette est tout à fait remarquable. Elle est passée de même derrière l'aigle des Ptolémées sur les bronzes qu'ils firent frapper à Paphos, dans l'île de Cypre : je parle des bronzes qui appartiennent à la deuxième ère (1). Les pièces frappées à Tyr sous Alexandre Ier Bala, sous Démétrius II Nicator, sous Cléopâtre et Antiochus VIII, offrent la même particularité. Celles de Cléopâtre et d'Antiochus VIII sont surtout remarquables, à cause de l'alliance entre la Syrie et l'Égypte que ce mariage consacrait. Faut-il voir là une influence égyptienne? Faut-il croire qu'à Athènes, comme à Tyr, on essaya de rappeler, par l'addition d'un ornement distinctif, quelque rapport politique avec l'Égypte? Les bienfaits de Ptolémée Ier Sôter, les cent talents d'argent qu'il envoya aux Athéniens par l'entremise de Démocharès, neveu de Démosthène, au commencement du troisième siècle, justifieraient cet hommage. J'ai déjà parlé de la statue qui lui fut élevée par le peuple athénien (2).

D'autre part, si l'on considère les bronzes qui nous montrent la même palme passée derrière l'amphore panathénaïque (3), on sera tenté de ne voir dans ce symbole rien de plus que la palme des vainqueurs dans les jeux, unie au vase qu'ils recevaient comme récompense. Mais il ne faut point oublier que la monnaie de cuivre était destinée à un usage local, tandis que les tétradrachmes d'argent étaient destinés à l'exportation : le tétradrachme seul pouvait donc porter l'allusion politique, tandis que la monnaie de bronze aurait retracé les fêtes politiques et religieuses du pays.

(1) F. Lenormant, *Mémoire sur les monnaies des Lagides*, pl. II, f. 4.

(2) Paus., I, 8.

(3) Voyez p. 78.

Ce n'est point la palme, c'est la façon dont elle est disposée qui constitue un rapprochement qui est peut-être tout fortuit.

Thésée avait le premier, en instituant des jeux à Délos, voulu que les vainqueurs reçussent une branche de palmier (1), dont le bois ne cède jamais tant il est dur, et garde un feuillage toujours vert. Plutarque a écrit sur ce sujet toute une dissertation pleine de subtilités (2). Les Lacédémoniens adoptèrent à leur tour l'usage de la palme qu'ils appelaient *surir*, nom oriental sans doute (3).

L'usage de donner aux vainqueurs une feuille de palmier ayant été introduit par Thésée, le protégé de Minerve, la palme peut avoir été pour cette raison consacrée à Minerve. Comme d'ailleurs Minerve est déesse de la Victoire, elle devient, sous cette forme, la divinité à laquelle un symbole de victoire appartient le plus naturellement. Souvent, en effet, la Victoire, personnage allégorique qui fut détaché de Minerve, tient une palme à la main.

DIX-NEUVIEME SERIE.

Γ EP — Musée Hunter (p. 51 n° 37).

Γ ΠΕ — Et non ΤΙΓ (*Ibid.*, n° 36).

Sur les tétradrachmes qui suivent, la lettre d'amphore est effacée :

AN — M. de Prokesch; M. Leake (*Hellen. numism.*, p. 24).

AP — Musée Thorwaldsen (Cf. le Catalogue de M. Müller, p. 69).

(1) Plut., *Vie de Thésée*, XXI.
(2) *Sympos.*, lib. VIII, quæst. IV.
(3) Hesychius, Σαρίσ· κλάδος Φοίνικος, Ἀσκωνες. L'hébreu *serar* signifie commander, regner; Cf. Spanheim, *de Præstantia et usu numismatum antiquorum*, etc., p. 336. Le mot σαρισσα serait-il dans le même cas?

Digitized by Google

ΕΡ Vienne (Cf. Eckhel, *Catal. Mus. Cæsar. Vindob.*, p. 112, n° 30); La Haye.
ΣΦΑ Turin.
ΣΦΑΙ Musée Hunter (*Ibid.*, n° 38).
Sans sigles, au Musée de l'Ermitage.

A peine si l'on peut dire que cette série appartienne encore au système des monogrammes. Elle en indique le terme, car il n'y a que l'A inscrit dans le ΠΤ qui la rattache aux séries précédentes. ΑΠΤ peut être le commencement de bien des noms; ΔΩ peut donner ΔΩΡΟΘΕΟΣ ou ΔΩΣΙΘΕΟΣ: quant à ΛΥΣΙ, on peut supposer Lysias, Lysippe, Lysicrate, Lysimaque, Lysithidès, Lysiclès.

Le demi-cheval rappelle tout à fait la monnaie d'Orthia en Élide que M. de Longpérier a publiée, et que j'ai citée déjà à la page 20. Je ne répéterai point ce que j'ai dit alors sur le mythe du cheval et ses rapports avec Minerve. J'ajouterai seulement, d'après les inscriptions (1), qu'un petit cheval, en or ou en argent doré, si je ne me trompe, avait été consacré dans le Parthénon.

Un autre rapprochement numismatique qui mérite quelque attention, c'est la ressemblance de ce symbole, de sa disposition, de son mouvement avec les monnaies des Séleucides. Le demi-cheval s'y voit aussi (2), et rappelle le cheval qui avait sauvé Séleucus vaincu de la poursuite d'Antigone. Par reconnaissance, Séleucus dédia plus tard une tête de cheval en marbre auprès du fleuve Oronte (3). Quelquefois la tête du cheval est ornée de cornes, afin de rappeler en même temps l'héroïsme de Séleucus, selon la conjecture ingénieuse de Visconti (4). Alexandre offrait un jour un sacrifice; le taureau amené devant l'autel s'était échappé furieux: Séleucus le saisit par les cornes et l'arrêta.

On sait que les Athéniens avaient élevé une statue de bronze à Séleucus devant le Pœcile: cette statue était placée à côté de celle de Solon (5). Bryaxis et Aristodème, élèves de Lysippe, avaient exécuté plusieurs statues représentant Séleucus (6): on ignore si celle qu'élevèrent les Athéniens était l'œuvre d'un de ces deux sculpteurs. Un tel honneur indique des bienfaits dont l'histoire ne nous a point conservé la mémoire, mais qui ont pu être

(1) Rangabé, *Antiquités helléniques*, t. I, p. 123.
(2) Eckhel, *Doctr. num. vet.*, III, p. 211.
(3) Malalas, p. 202.
(4) *Iconographie grecque*, t. III, p. 370.
(5) Paus., I, 16.
(6) Pline, *H. N.* XXXIV, § 19, n°s 13 et 26.

Digitized by Google

rappelés également sur la monnaie ; seulement l'allusion se cache toujours sous les symboles nationaux, et elle est subordonnée aux traditions religieuses qui doivent toutes se rattacher, de près ou de loin, au culte de Minerve.

Digitized by Google

CATALOGUE ALPHABÉTIQUE DES SÉRIES.

J'aurais pu établir, pour les séries qui portent les noms des magistrats, un classement chronologique, de même que j'ai classé les séries à monogrammes. Ce système était applicable au début du nouveau style, parce que, d'une part, l'histoire d'Athènes est encore suffisamment connue, tandis que, d'autre part, le développement des types, des inscriptions, des symboles, est progressif et marqué par des nuances appréciables. Au contraire, lorsque les noms des magistrats paraissent plus clairement sur la monnaie, nous sommes au commencement du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, et il n'est plus possible de suivre années par années l'histoire d'Athènes : à peine si ses malheurs la signalent de loin en loin dans les annales du monde grec. En outre, les types monétaires étant définitivement constitués, les différences entre les séries sont peu sensibles, et dépendent le plus souvent des différentes mains qui les gravent. Si la comparaison des poids ou du titre dans chaque série nous avait donné une échelle progressive, il était aisé de régler un ordre chronologique d'après des bases vraiment mathématiques : nous avons vu qu'il n'en est rien.

Il ne reste donc que le style des monnaies, leur aspect, leur fabrique, qui puissent servir de critérium : aucun critérium n'est plus variable. Telle pièce me paraît précéder d'une année telle autre pièce : un second appréciateur l'estimera postérieure, un troisième la placera à une date plus éloignée; car tout dépend du sentiment personnel. Quoique j'aie formé ainsi une liste, je l'écarte, parce qu'elle laisse trop à la fantaisie, et je crois préférable de suivre l'ordre alphabétique, comme l'ont fait les auteurs de catalogues. Je dresse une sorte de dictionnaire, qui aura l'avantage d'être facile à consulter. Les séries qui ont une importance historique n'en ressortiront pas moins vivement du cadre général.

Digitized by Google

Parmi les pièces qui portent des noms de magistrats, il en est qui suivent immédiatement les pièces à monogrammes et marquent la transition. Leur large module, la simplicité des symboles, l'abréviation à laquelle chaque nom est encore soumis, l'absence du nom du troisième magistrat, la saillie de l'amphore, sur laquelle la lettre est souvent effacée, la marque d'atelier encore incertaine, et qui paraît gravée tantôt sous l'amphore, tantôt à côté de son pied, tantôt dans le champ à gauche; en un mot, tout atteste que ces séries sont du commencement du troisième siècle. Je les signale à l'avance par les noms de leurs magistrats et leurs symboles :

ΑΔΕΙ	ΗΑΙΟ	trident;
ΑΜΜΩ	ΔΙΟ	corne d'abondance;
ΑΜΜΩ	ΔΙΟ	plémochoé;
ΓΑΑΥ	ΕΧΕ	buste du dieu Soleil;
ΔΗΜΗ	ΙΕΡΩ	casque;
ΚΤΗΣΙ	ΕΥΜΑ	Victoire;
ΜΙΚΙ	ΘΕΟΦΡΑ	quadrige;
ΧΑΡΙ	ΗΡΑ	coq.

On pourrait ensuite grouper les séries qui portent seulement deux noms de magistrats écrits au long, et les lettres d'amphore, signe du troisième magistrat, distinctement gravées; ou bien réunir celles qui portent les trois noms complétement développés. On supposerait contemporaines les séries qui reproduisent des statues célèbres d'Athènes et dans un certain style; on reconnaîtrait sur certaines autres l'influence romaine, que trahit le choix des sujets ou la tournure des inscriptions.

Mais je nommerai avec plus de certitude les séries qui s'annoncent comme les dernières par la grossièreté de leur fabrication :

ΑΜΦΙΚΡΑΤΗΣ	ΕΠΙΣΤΡΑΤΟΣ	deux épis;
ΑΝΔΡΕΑΣ	ΧΑΡΙΝΑΥΤΗΣ	Cérès et Bacchus;
ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ	ΑΓΑΘΙΠΠΟΣ	bonnets des Dioscures;
ΔΩΣΙΘΕΟΣ	ΧΑΡΙΑΣ	la Bonne-Fortune;
ΕΥΜΑΡΕΙΔΗΣ	ΚΑΕΟΜΕΝΗΣ	Cérès dans un char;
ΙΚΕΣΙΟΣ	ΑΣΚΑΗΠΙΑΔΗΣ	couronne;
ΤΙΜΟΣΤΡΑΤΟΣ	ΠΟΣΗΣ	Bacchus Melpomènos;
ΦΑΝΟΚΑΗΣ	ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ	Diane Phosphoros.

Digitized by Google

L'argent de ces tétradrachmes est toujours pur, mais d'une qualité étrange : on le dirait extrait des scories du Laurium, ainsi que nous en avertit Strabon. On a découvert en Attique, il y a six années, un nombre considérable de tétradrachmes, enfouis sans doute à l'approche des Barbares par quelque Athénien. Il était naturel que les pièces des dernières séries fussent les plus abondantes : or, les plus abondantes sont, en effet, celles que je viens d'énumérer.

J'ai déjà dit que la monnaie d'argent seule portait les noms des magistrats. On la reconnaîtrait donc aisément; mais, pour plus de précaution, les lettres *Br* seront toujours gravées au-dessous des bronzes. La drachme offre la chouette posée sur une amphore, la demi-drachme, sur une massue ou sur une tige de blé. Le revers des drachmes est entouré d'une couronne d'olivier; le revers des demi-drachmes, d'une couronne d'épis. Souvent la drachme, la demi-drachme, les bronzes qui correspondent aux tétradrachmes, n'ont pas été retrouvés; cela ne prouve pas qu'ils n'aient point existé. A mesure qu'ils se découvriront, ils prendront naturellement place dans chaque série. Quant à la rareté de chaque série, chacun pourra s'en rendre compte, sans que je dresse une table comparative, puisque je donnerai, avec l'indication de la provenance, tous les exemplaires que j'ai pu découvrir dans les Musées et dans les collections privées.

Les listes grecques que je fais imprimer en caractères plus petits au-dessous des planches se composent de trois éléments, tantôt réunis, tantôt séparés. D'abord, quand il existe, je place le nom du troisième magistrat, puis la lettre d'amphore, puis la marque d'atelier. Dans les séries où le troisième magistrat n'est point nommé, je ne classe que les lettres d'amphore et les marques d'ateliers. Enfin, lorsque les lettres d'amphore sont frustes, je ne donne qu'un seul sigle, qui est la marque d'atelier. Tel est le cas de la série qui se présente la première par ordre alphabétique.

Digitized by Google

ΑΔΕΙ[ΜΑΝΤΟΣ] ΗΛΙΟ[ΔΩΡΟΣ

ΕΥ sous l'amphore, à Copenhague (Cf. *Catal. Wellenheim*, I, p. 157).

ΕΥ dans le champ à gauche, à Saint-Pétersbourg (Musée de l'Ermitage); à Turin: dans ma collection.

ΜΗ sous l'amphore, Cabinet de Paris (Mionnet, n° 54); Milan; collection de M. de Prokesch.

ΜΗ dans le champ à gauche, au Cabinet de Paris (Mionnet, n° 53).

ΣΩ dans le champ, au Musée britannique; le Σ pourrait être un Ξ.

Sans sigles, au Musée Hunter (p. 49, n° 16); Combe lit ΑΔΗΑΙΟ, au lieu de séparer les deux noms. Gessner, qui lit ΑΥΡΗΑΙΟΥ (pl. IV, n° 23), doit être également rectifié.

Le nom d'Adimantos se rencontre plusieurs fois dans l'histoire d'Athènes. Il y eut un archonte de ce nom sous lequel fut construit le Pirée, l'an IV de la 75e olympiade (1); un autre Adimantos commanda la flotte d'Alcibiade (2). M. Cavedoni se demande (3) s'ils ne sont pas les ancêtres du magistrat qui figure sur la monnaie, et si le trident ne rappelle pas les gloires de sa famille. Il est vraisemblable qu'il descendait de ces illustres personnages, mais je ne crois pas que, dans la symbolique grecque, le trident signifiât la construction d'un port. C'est l'attribut de Neptune, et

(1) Diod. Sic., l. XI, c. 41; Plutarque, *Vie de Thémistocle*, V.

(2) Xénoph., *Hellen.*, I, 5.

(3) *Mem. di religione, di morale e di lett.*, t. V, p. 327.

Digitized by Google

d'ailleurs, le symbole appartient, non pas à Adeimantos, mais à Héliodore, c'est-à-dire au second magistrat. Il rappelle, sur les monnaies d'Athènes, l'empreinte du trident de Neptune que l'on montrait dans l'Érechthéion (1), monument de la lutte du dieu contre Minerve, lorsqu'il avait frappé le rocher de l'Acropole et en avait fait jaillir un flot de la mer.

Athénée nous apprend (2) que Démétrius Poliorcète comptait à Athènes parmi ses flatteurs un certain Adimantos qui consacra le temple de Vénus Phila et auquel les Athéniens élevèrent un autel et un ἡρῶον, comme à un demi-dieu. Or je ferai remarquer que la série qui nous occupe a dû être frappée au commencement du troisième siècle, de l'an 295 à l'an 286, si l'on veut, pendant que Démétrius Poliorcète occupait encore la ville. Elle est une de celles qui suivent immédiatement les séries à monogrammes et forment la transition. Rien n'est plus fréquent, sur les monnaies de Démétrius, que la représentation de Neptune tenant son trident ou même le vibrant. L'influence d'Adeimantos fit peut-être choisir le trident pour symbole des monnaies athéniennes de l'année, afin de flatter Démétrius. Dans un chant en l'honneur de Démétrius que cite Athénée, Démétrius est appelé fils de Neptune et de Vénus (3). Mais la pensée religieuse domina toujours ces sortes d'allusions. La présence du trident sur la monnaie de Minerve est justifiée par d'étroits rapports entre Neptune et la déesse. Non-seulement l'empreinte du trident sur le rocher était montrée comme un objet de vénération dans le sanctuaire même de Minerve, dans l'Érechthéion, mais on rendait des honneurs communs aux deux divinités. Neptune, après sa querelle, avait été apaisé par les Athéniens; ils avaient élevé un autel à l'Oubli (4), comme gage de cette réconciliation, et un autre autel à Neptune, devant le temple de Minerve Poliade, en même temps que Neptune était identifié avec Érechthée (5). A Colone, on adorait Neptune et Minerve sous le titre d'Ἵππιοι et ce n'était point le seul lieu de la Grèce où ils fussent unis (6).

(1) Paus., I, 26; Cf. *l'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 229 et 251. Sur le trident, consultez Böttiger, *Amalth.*, t. II, p. 306, et Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, t. I, p. 420.

(2) Athénée, l. VI, p. 253, *a*.

(3) Athénée, l. VI, p. 255, *c*.

(4) Plut., *Symp.* IX, *quæst.* 6.

(5) Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 208; Paus., I, 26.

(6) Paus., I, 30; VIII, 14; Polybe, IV, 78; Pind., *Olymp.* XIII, v. 80.

ΑΛΚΕΤΗΣ ΕΥΑΓΡΩΝ

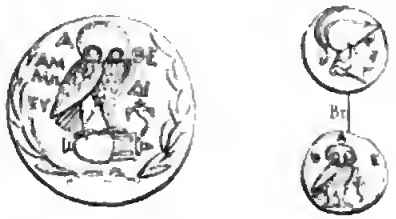
Ε ΣΩ Cabinet de Gotha.
ΣΩ Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, n° 24).

Je n'ai que peu de chose à dire du casque. Sa forme est toute particulière; elle rappelle le casque des monnaies macédoniennes. Les bronzes d'Antigone, de Démétrius II, d'Antigone Gonatas, offrent le même type. Faudrait-il tirer quelque conclusion politique de ce rapprochement? En 294, Démétrius fit tuer Alexandre et fut proclamé à sa place roi de Macédoine; mais la série d'Alcétès et d'Évagron me paraît bien postérieure à cette date. Le casque est un des attributs constants de Minerve. Minerve Ergané elle-même avait un casque (1), et la Minerve-Victoire tenait un casque à la main (2). Un bas-relief d'Athènes nous montre une Minerve assise qui tient un casque sur ses genoux (3).

Mionnet a lu ΕΥΑΓΟΡΩΝ au lieu de ΕΥΑΓΡΩΝ. Ce nom semblait à juste titre suspect à M. Pape (4). Mionnet a pris le Ρ pour un Ο, et supposé ensuite un Ρ qui n'existe pas. L'exemplaire de Gotha rectifie sa lecture. Εὐάγρων n'est qu'un composé de Ἄγρων, nom porté par plusieurs personnages et qui se trouve sur les monnaies de Smyrne (5).

(1) Paus., VI, 26.
(2) Suidas et Harpocration, *in* v. Νίκη Ἀθηνᾶ.
(3) Ph. Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure*, Monuments figurés, planche XXXV.
(4) *Wörterbuch*, p. 128.
(5) Mionnet, t. III, p. 225.

ΑΜΜΩ[ΝΙΟΣ] ΔΙΟ[ΓΕΝΗΣ



ΕΥ Cabinet de Paris (Mionnet, 56); Munich (Cf. Caroni, *Mus. Hedervar.*, t. I, p. 143); Gotha (deux exemplaires).

ΕΥΡ Leake (*Hellen. numism.*, p. 24).

ΣΩ Cabinet de Gotha.

ΖΩ Munich; collection de M. de Prokesch.

ΜΗ Collection de l'auteur.

Π[Ρ] L'auteur.

ΠΡ Cabinet de Paris; Copenhague, où un autre exemplaire donne un monogramme. Sans sigles, chez M. Rollin, quoiqu'il y ait de la place dans le champ pour un troisième nom. J'ai un autre exemplaire sans sigles dans ma collection.

Eckhel donne ΑΜΜΩΔΙΟ comme un seul mot (1), tandis que ce sont les initiales, nettement séparées, de deux mots différents. Il est difficile de restituer avec vraisemblance le second nom : ΔΙΟ peut commencer plusieurs noms propres. J'ai supposé Diogène, parce que ce nom se trouve sur d'autres tétradrachmes, et parce qu'il fallait compléter d'une façon arbitraire le second nom, afin de distinguer cette série de la série qui suit et qui porte exactement les mêmes initiales.

J'ai déjà parlé de la corne d'abondance, en la rapportant au Jupiter Ctésius. Si l'on admet ΔΙΟΓΕΝΗΣ (né de Jupiter) pour nom du second ma-

(1) *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 210.

gistrat, le rapprochement du nom et du symbole est sensible. J'ai joint au tétradrachme un très-joli bronze où la corne d'abondance paraît dans le champ auprès de la chouette. La tête de la Minerve garde encore le style du siècle d'Alexandre : cette série appartient, en effet, au commencement du troisième siècle, ainsi que nous l'avons vu quelques pages plus haut.

ΑΜΜΩ[ΝΙΟΣ] ΔΙΟ[ΤΙΜΟΣ

A *sur* l'amphore, au Cabinet de Paris (Mionnet, n° 55).

A *sous* l'amphore, au cabinet de Gotha.

M sur un second exemplaire du même Cabinet.

Le tétradrachme que possède le lieutenant-général Fox offre encore les traces d'une lettre sur l'amphore. Le Musée britannique (Cf. *Catal. Thomas*, p. 206, n° 1511) et le Musée de Vienne ont un exemplaire de cette série, qui est encore très-rare.

J'ai supposé le nom de Diotime, qui se trouve sur d'autres monnaies, afin de distinguer cette série de la précédente, de même qu'elles se distinguent par la différence de leurs symboles. D'après le principe que nous avons reconnu (1), si le symbole change, c'est que le nom du second magistrat est changé. Il convient donc ici de supposer deux noms divers commençant tous les deux par ΔΙΟ. Je n'ai rien à ajouter sur la plémochoé et sur les deux épis passés dans ses anses. Eckhel a reconnu une lampe (2) sur le tétradrachme du cabinet de Vienne. Son témoignage si grave m'avait jeté d'a-

(1) Voyez page 121.

(2) *Catal. mus. Cæsar. Vindobon.*, p. 111.

Digitized by Google

bord dans un grand embarras. Mais j'ai reçu l'empreinte très-exacte du tétradrachme de Vienne; il est en tout point semblable à celui dont je publie un dessin et porte une plémochoé pour symbole.

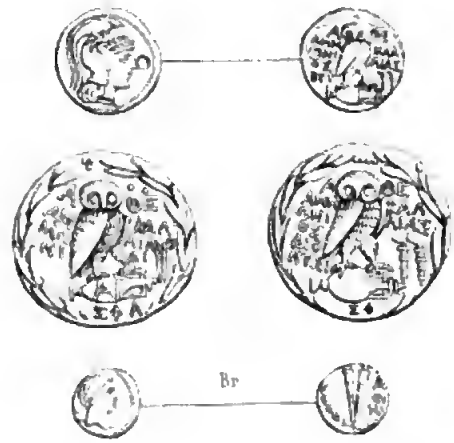
ΑΜΜΩ[ΝΙΟΣ] ΔΙΟ[ΤΙΜΟΣ

Cabinet de Copenhague; ma collection (Cf. Sestini, *Mus. Hedervar.*, p. 70).

Toutes les lettres de ces tétradrachmes ont été grossies à plaisir, afin de remplir le champ et de dissimuler la suppression du symbole. Ce symbole supprimé, est-ce la corne d'abondance, est-ce la plémochoé? Je penche pour cette dernière, à cause de la ressemblance des pièces et de leur air de famille. Nous trouverons d'autres exemples (1) de cette simplification des types par la suppression du symbole accessoire. C'est une économie de temps pour le graveur, s'il est pressé; d'argent pour l'État qui le paye, si l'État est pauvre. De tels tétradrachmes constituent donc plutôt une variante dans la même série qu'une série particulière. Je ne les ai séparés des précédents que pour les recommander plus vivement à l'attention.

(1) Voyez la serie de Nicogene et de Callimaque, où le symbole est brusquement supprime.

ΑΜΜΩΝΙΟΣ ΚΑΛΛΙΑΣ



TÉTRADRACHMES.

ΔΙ[ΟΝΥΣΙΟΣ	Α	ΣΦΑ	Cabinet de Vienne. J'ai donné le dessin de ce tétradrachme, qui est le seul où les torches soient aussi rapprochées. L'Α indique qu'il fut frappé des premiers. L'essai ne plut point, et l'on fit corriger le coin dès la seconde émission.
ΔΙΟΝΥΣΙ[ΟΣ		Δt	Musée britannique; Berlin; M. de Prokesch.
		ΠΕ	Chez M. Lambros, marchand à Corfou.
		Σϕ	Collection de l'auteur. La lettre d'amphore, très-effacée, est vraisemblablement un Α.
ΑΥΣΑΝ[ΙΑΣ	Β	ΜΕ	Musée de Turin.
		ΠΕ	L'auteur.
	Β	Σϕ	Cabinet de Vienne.
		Σϕ	Musée britannique (Cf. Payn Knight, p. 34).
ΗΡΑΚΛΕ[ΙΔΗΣ	Δ	ΜΕ	Berlin; collection de M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 30). J'ai un tétradrachme semblable dans ma collection, mais le Δ est écrasé au point de devenir quadrangulaire.

ΕΥΒΟΥΛΟΣ	Ε	ΜΕ	Musée britannique.
		ΜΕ	Caroni (*Mus. Hederv.*, n° 3735) donne cette pièce avec ΕΥΒΟΛΟΥ; Mionnet la reproduit d'après Caroni (*Suppl.*, n° 23. Cf. Sestini, p. 70).
	Ε	ΣΟ	M. de Prokesch. L'exemplaire de M. de Prokesch et celui de Londres corrigent la lecture de Caroni.
ΘΕΜΙΣΤΟ[ΚΛΗΣ	Ζ	ΜΕ	M. de Prokesch.
		ΜΕ	Vienne.
	Ζ	ΠΕ	L'auteur.
ΛΑΚΙΠΠΟΣ	Η	Σϕ	Musée britannique (Cf. *Catal. Borell.*, p. 12).
	Θ	ΜΕ	L'auteur.
ΒΥΤΤΑΚΟΣ	Ι	ΜΕ	La Haye.
		ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 58).
	Ι	ΠΕ	L'auteur.
	Κ	Σϕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 57); M. de Prokesch. Le Κ retourné et l'Ι appartiennent à Byttacus, de même que l'Η et le Θ à Alcippus. Ils remplaçaient peut-être des collègues absents.
ΕΥΠΟΛΕ[ΜΟΣ	Κ	Σϕ	M. de Prokesch. Eupolémus reprend le Κ droit, ce qui explique l'intention du magistrat précédent.
	Λ	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 59).
ΕΠΙΦΑΝΗΣ	Μ	ΜΕ	L'auteur.
	Μ	Σ[ϕ]	M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 30). M. de Prokesch a lu un Ν sur l'amphore.
ΑΠΟΛΛΩΝ[ΙΟΣ		ΠΕ	L'auteur.
		ΣΟ	M. de Prokesch.
ΔΙΟΝΥΣΙ[ΟΣ		ΔΙ	Musée britannique; Berlin; M. de Prokesch.
ΕΥΒΙΟΣ		ΠΕ	Vienne; M. de Prokesch (*Ined.*, p. 30).
ΠΡΟΜΑ[ΧΟΣ		ΣΟ	Vienne.

DRACHME.

ΒΥΤ[ΤΑΚΟΣ			Cabinet de Paris (Mionnet, 60). Voyez la lettre Ι. Sans troisième nom dans la collection de M. de Lagoy.

Le tetradrachme qui est le premier de la liste, avec l'Α sur l'amphore, est tout à fait remarquable. Le troisième nom est figuré à droite par une syllabe, et le graveur n'ayant plus assez de place pour mettre les deux tor-

Digitized by Google

ches, les a serrées l'une contre l'autre : de là une composition confuse. Ce premier essai fut blâmé, et dès l'émission suivante, les coins furent modifiés. Le troisième nom passa dans le champ à gauche, où il fut écrit le plus souvent tout au long. L'espace devint libre à droite, et l'on put figurer deux torches bien distinctes, avec leurs rondelles et leurs flammes. J'ai donné un spécimen de l'un et de l'autre travail. Il paraît même que cette correction fut introduite dès la lettre A, et tandis que Dionysius était encore troisième magistrat; car je retrouve cinq tétradrachmes ainsi modifiés avec son nom. La lettre d'amphore est malheureusement effacée; mais, si l'on ne suppose pas que ΔΙ et ΔΙΟΝΥΣΙ sont l'abréviation du même nom, on trouve, non pas douze magistrats du troisième rang, mais treize, ce qui n'est point admissible.

Les deux torches figurées dans le champ ont été prises plusieurs fois (1) pour un symbole des lampadéphories (2). Assurément les célèbres courses au flambeau qui avaient lieu aux Panathénées (3), aux fêtes de Prométhée et de Pan (4), aux fêtes de Vulcain (5), méritaient de figurer sur la monnaie; mais elles n'y figurent point. Le flambeau des lampadéphories, le flambeau de course, était d'une forme toute particulière : il était court, avec une large garde pour protéger la main et l'empêcher d'être atteinte par la cire brûlante qui tombait pendant la course. Tel on le voit sur les monnaies d'Amphipolis, prêtant sans doute à un jeu de mots (ἀμφιπολῶ), tel sur les tétradrachmes d'Alexandre frappés à Sicyone, sous Polysperchon et Cratésipolis (6), et sur bien d'autres monnaies. Une pâte antique (7) nous présente un lampadéphore, nu, armé, prêt à la lutte, tenant le flambeau de la main droite, un bouclier de la gauche. M. Gerhard a publié deux lampadéphores nus, courant avec le flambeau et le bouclier : on en trouve même parfois à cheval (8). Sur les monnaies d'Athènes, au contraire, sont représentées les deux torches de Cérès, les torches qu'elle allume à l'Etna (9) et qu'elle porte pendant qu'elle cherche sa fille; on en verra de semblables,

(1) Pellerin, *Recueil*, t. I, p. 147; Cadalvene, *Choix de médailles grecques*, p. 165.

(2) Bröndsted, *Voyages et recherches en Grèce*, 2e livr., p. 285.

(3) C. I. G., n° 147.

(4) Herod., VI, 105; Photius, in v. Λαμπάς.

(5) Harpocr., in v. Λαμπάς. Cf. Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, t. III, 3e partie, p. 1006.

(6) Müller, *Numismatique d'Alexandre le Grand*, planches, n° 897.

(7) Bröndsted, *loc. cit.*, pl. XXXVI, p. 22. Bröndsted cite une foule d'exemples de monuments du même genre à la page 266.

(8) *Antike Bildwerke*, pl. LXIII. Cf. Pouqueville, *Grèce*, pl. XCV.

(9) Diod. Sic., V, 4.

Digitized by Google

qu'elle tient de chaque main, sur les tétradrachmes de la série de Charinantès et d'Aristéas. Sur un bas-relief publié par Spon et Wheler (1), on voit une procession d'initiés portant ainsi deux torches. Cette cérémonie avait lieu le cinquième jour des Mystères : l'on cherchait Proserpine. Un autre monument (2) nous montre une femme offrant un sacrifice à Cérès et tenant à la main deux flambeaux.

On appelait *daduque* (3), c'est-à-dire porte-flambeau, celui qui conduisait la procession et représentait le Soleil dans les Mystères; il était le premier prêtre de l'Attique après l'Hiérophante, et ces fonctions considérables étaient le privilége héréditaire de la famille des Callias. Dès le temps des guerres médiques, cette riche famille, qui prétendait descendre de Triptolème, nous apparaît investie de la charge sacrée de dadouque. Le Callias qui est inscrit sur les monnaies d'Athènes, en choisissant deux torches pour symbole monétaire, ne faisait probablement que rappeler sa gloire et son titre. Plus tard, les Callias s'éteignirent : la famille des Lycomides, à laquelle avait appartenu Thémistocle, hérita de leurs fonctions et les garda jusqu'aux derniers temps du paganisme (4).

Il n'est point inutile de faire remarquer que si les torches avaient eu trait aux lampadéphories, il eût suffi d'en représenter une seule. Il n'en est plus de même dès qu'elles sont le symbole de Cérès : ce sont les deux torches courtes qu'elle tient de chaque main.

J'ai déjà démontré l'union religieuse de Minerve et de Cérès (5). Les torches de Cérès figurent donc naturellement sur la monnaie de Minerve, d'autant que la vierge du Parthénon est aussi une divinité de lumière, en relation avec Vulcain, Prométhée, Apollon, et avec les héros de lumière, Hercule, Persée, Chrysaor; un feu immortel brûle dans son sanctuaire de l'Érechthéion : elle-même est honorée par des courses aux flambeaux.

(1) Cf. Sainte-Croix, *Mystères du Paganisme*, t. I, p. 323, deuxième édition.

(2) Meursius, t. I, pl. II.

(3) Δαδοῦχος; il faut le distinguer du πυρφόρος et surtout de l'ἱερεὺς τῶν φωσφόρων, chargé de fonctions subalternes.

(4) Boeckh, C. I. G., n° 385.

(5) Voyez page 147.

ΑΜΦΙΑΣ ΟΙΝΟΦΙΛΟΣ

Α	ΔΙ	Musée Hunter (Carl Combe, p. 49, n° 18).
Α	ΙΣΙ	Anciennement chez M. Young.
Α	Σ[Ο]	Musée Hunter (n° 19).
Δ	ΙΦΙ	Cabinet de Paris (Mionnet, n°. 61).
	ΑΠ	Musée de Vienne (Eckhel, *Catal. mus. Cæs. Fridrich.*, t. I, p. 112).
	ΕΡ	Collection de l'auteur.
		Sans sigles, à Copenhague.

Mionnet voyait, à droite de la rhonette, une figure tenant d'une main une lance, de l'autre une urne d'abondance renversée. Mionnet ne connaissait qu'un exemplaire mal conservé de cette série. La figure tient deux flambeaux renversés, et le bronze, qui nous offre comme motif principal le même sujet, ne laisse aucun doute. On remarquera que sur ce bronze le sujet est tourné à droite, tandis que sur la monnaie d'argent il est tourné à gauche : on dirait une contre-épreuve. Nous aurons lieu plus d'une fois de constater cette habitude des graveurs athéniens.

La figure qui tient les torches longues inclinées vers la terre me paraît être une Proserpine; elle penche vers le monde inférieur, vers les enfers, les flambeaux qui lui appartiennent aussi bien qu'à sa mère. A Argos, le jour de la fête annuelle de Proserpine, on jetait des flambeaux allumés dans

une fosse (1). M. Müller reconnaît sur des monnaies de Cyzique le flambeau, symbole des magnifiques fêtes de Proserpine qu'on y célébrait (2) : on figurait ainsi l'opposition de la lumière et des ténèbres, des six mois d'hiver et des six mois d'été. MM. Creuzer et Guigniaut croient même que *Daeira*, surnom de Proserpine, vient de δαίρω, δαίω, brûler (3). Sur un vase célèbre du Musée de Berlin que MM. Gerhard et Welcker ont publié (4), et qui représente Cadmus tuant le dragon, on voit Cérès assise avec un sceptre, tandis que Proserpine, debout auprès d'elle, tient deux longs flambeaux, dont l'un est renversé vers la terre, exactement comme sur les tétradrachmes d'Athènes. Le nom de KOPA, inscrit au-dessus de la tête, ne laisse aucune indécision. La présence de Proserpine sur les monnaies de cette série pourrait rappeler les petits Mystères qui se célébraient à Agrae, sur l'Ilissus, s'il est vrai qu'ils fussent principalement célébrés en l'honneur de Proserpine (5). On verra, dans la série d'Andréas et de Charinautès, pour quelles raisons la figure qui caractérise cette série pourrait être regardée comme la copie d'une statue de Praxitèle. Praxitèle avait exécuté un groupe composé de trois statues, Bacchus, Cérès et Proserpine. Si l'on rapproche la Proserpine des tétradrachmes du Bacchus et de la Cérès de la série d'Andréas et de Charinautès, on sera frappé de voir quel beau groupe ils composent, Proserpine étant à droite de Bacchus, Cérès à gauche ; l'une tenant les flambeaux renversés vers la terre, l'autre les tenant dressés vers le ciel. Ce qu'il faut surtout comparer, c'est le style de ces trois figures qu'on avait séparées en copiant ce groupe, parce que le champ des tétradrachmes n'offrait point assez de place.

Il a déjà été question de l'union de Minerve et de Proserpine. Comme déesses de la lune, elles sont sœurs et composent avec Diane la triade lunaire (6); toutes deux elles avaient un autel commun à Phlya (7). Lorsque Pluton avait ravi Proserpine, Minerve avait couru à son secours (8). Au moment de l'enlèvement, Diane, Minerve et Proserpine cueillaient des

(1) Pausanias, II, 22.

(2) *Numismatique d'Alexandre le Grand*, p. 233.

(3) Guigniaut, *Rel. de l'antiq.*, t. III, 2e part., p. 618.

(4) Décrit dans le *Bulletin archéolog. de Rome*, 1841, p. 77; publié par Gerhard, *Etrusk. und Camp. Vasenb.*, pl. C; repris par Welcker dans les *Alte Denkmaler*, pl. XXIII, fig. 2, p. 389. Cf. Gerhard, *Neuerwerb. ant. Denkm. des K. Mus.* zu Berlin, n° 1749.

(5) Guigniaut, *ibid.*, p. 788. Une inscription mentionne les sacrifices publics offerts à Proserpine Daeira (Boeckh, *Staatsh. der Athen.*, Beilagen, p. 136).

(6) Voyez page 25.

(7) Paus., I, 31.

8) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, t. III, 3e partie, p. 1092; Cf. Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 254; Braun, *Marmor.*, p. 20.

Digitized by Google

fleurs dans les plaines d'Enna, et brodaient ensemble le manteau de Jupiter (1). Dans un sanctuaire de Proserpine et de Cérès, situé sur la voie sacrée, on rendait des honneurs communs à ces déesses et à Minerve. Un peu plus loin les statues de Cérès, de Proserpine et de Minerve étaient réunies (2).

ΑΜΦΙΚΡΑΤΗΣ ΕΠΙΣΤΡΑΤΟΣ

La grossière fabrique de cette série et la confusion des chiffres d'emission rend les troisièmes noms difficiles à classer. J'ai pu manier cependant un certain nombre d'exemplaires, car ma collection compte des suites assez considérables dans les dernières séries; et celle d'Amphicrate et d'Épistratos est de ce nombre. J'ai fait analyser un tétradrachme qui m'a donné comme titre 966 millièmes d'argent, 16 dix-millièmes d'or. Je n'ai pu toutefois réussir à éclaircir d'une manière satisfaisante la succession des troisièmes noms et le mélange des lettres d'amphore.

ΑΡΙΣ[ΤΕΑΣ	Α		L'auteur; au Cabinet de Paris, de mon échange.
ΑΡΙΣΤΕ[ΑΣ	Β		Collection de l'auteur.
	Γ	ΑΠ	L'auteur.
	Α	ΜΕ	Collection de M. de Prokesch.
	Α	ΠΕ	L'auteur.
	Μ	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Μ	ΣΟ	M. Isambert (le deuxième nom se lit ΕΠΙΣΤΡΑΤΗΣ, faute du graveur).

(1) Diod. Sic., V, 3 et 4; Paus., VIII, 31.

(2) Paus., I, 37.

Digitized by Google

ΗΡΟΔΩ[ΡΟΣ		ΜΕ	L'auteur. M. de Prokesch (*Ined.*, p. 30) ne donne par le troisième nom qui existe cependant sur son exemplaire, ainsi que j'ai pu m'en assurer par l'empreinte.
ΑΥΣ[ΙΑΣ	Ζ	ΠΕ	La Haye. Je doute de cette lecture.
ΕΥΔΗ[ΜΟΣ	Η		Viennne ; Berlin.
	Η	ΜΕ	Copenhague.
	Η	ΠΕ	L'auteur, deux exemplaires. J'en ai cédé un par échange au Cabinet de Paris.
		ΠΕ	L'auteur.
	⊙	ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, 62) ; Mionnet n'a pas vu le troisième nom. Au lieu du ⊙ qui est écrasé, il lit ΡΤΙ sur l'amphore ; au lieu de ΣΟ, il lit ΣΘ.
ΕΥΜΑ[ΧΟΣ	⊙		M. Rollin.
	⊙	ΠΕ	L'auteur ; le troisième nom est effacé.

Les deux épis appartiennent à Cérès, dont le culte et les mystères prennent d'autant plus d'extension que l'on approche davantage de l'ère chrétienne. Le sanctuaire d'Éleusis ne sera fermé que par Théodose le Grand, l'an 381, le 20 décembre. Cérès était surnommée Oulo et Ioulo, *la déesse des gerbes* (1). Elle n'était pas étrangère à la gerbe d'or, au χρυσοῦν θέρος que l'on consacrait à Apollon, le dieu célébré dans les thargélies (2). Pendant le mois consacré à Neptune, les habitants de la campagne, réunis autour de la grange, tiraient le présage de la récolte qu'ils allaient battre et du rendement des épis (3). L'agriculture était la base de la plupart des fêtes attiques : Minerve s'associait parfois au rôle bienfaisant de Cérès. Ainsi, le jour des Skirophories, le grand prêtre d'Érechthée et la prêtresse de Minerve descendaient ensemble de l'Acropole, suivis d'un grand concours de peuple et se rendaient au lieu nommé Skiron, entre Athènes et Éleusis, pour y donner à la terre le premier labour de l'année.

(1) Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 446.
(2) Preller, *Mythol.*, t. I, p. 164.
(3) Suid., in v. ἅλως ; Cf. Maury, *Hist. des rel.*, t. II, p. 187. Ἅλως est l'aire à battre le blé. Aujourd'hui les Athéniens mettent leurs blés en commun et les font piétiner par des chevaux sur le sol même du temple de Jupiter Olympien ; le dallage antique a été remplacé par des pavés de façon à former plusieurs aires circulaires.

ΑΝΔΡΕΑΣ ΧΑΡΙΝΑΥΤΗΣ

TÉTRADRACHMES.

ΚΡΙΤ[ΩΝ	Α	ΣΩ	L'auteur.
	Β	ΜΕ	L'auteur, deux exemplaires. J'en ai cédé un par échange au Cabinet de Paris. Sans sigles, au Cabinet de Vienne.
ΑΜΥΝΟΜ[ΑΧΟΣ		ΑΠ	M. de Prokesch (*Inedita*, p. 30).
	Δ	ΜΕ	L'auteur.
	Δ	ΠΕ	L'auteur.
	Δ	ΣΟ	M. de Prokesch (*ibid.*); l'auteur.
	Δ	ΣΩ	M. Lambros, marchand à Corfou.
	Ε	ΑΠ	Berlin.
		ΑΠ	M. de Prokesch.
	Ε	ΣΟ	M. de Prokesch.
	Ζ	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Ζ	ΠΕ	Berlin.
	Ζ	ΣΟ	L'auteur.
ΔΗΜΗΤΡ[ΙΟΣ	Η	ΑΠ	L'auteur.
	Η	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Η	ΠΕ	L'auteur. Le graveur a écrit ΔΗΣΗΤΡΙΟΣ.
	Η	ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, 63).
	Κ	ΠΕ	Musée britannique; M. de Prokesch.
	Λ	ΑΠ	M. Lambros.
	Μ	ΑΠ	L'auteur.

Digitized by Google

Μ ΠΕ M. de Prokesch.

Μ ΣΩ L'auteur.

DRACHMES.

ΔΗ[ΜΗΤΡΙΟΣ. Collection de M. de Lagoy; cabinet de Paris. On trouve d'autres drachmes, sans troisième nom, aux Musées de Vienne et de Munich.

Le sujet de cette série est compliqué : deux figures sont gravées auprès de la chouette. L'une est debout et tient deux grands flambeaux : personne n'hésitera à reconnaître Cérès, telle qu'on la voit sur les vases et sur un bas-relief attique (1). L'autre figure est assise sur un trône et tient un sceptre, une torche ou un thyrse. On ne peut nommer Triptolème, parce qu'il est représenté presque toujours sur un char traîné par des serpents (2). Je reconnaîtrais plutôt Bacchus, fils de Cérès (3), selon la doctrine des Mystères, son parèdre, c'est-à-dire son assesseur (4), que l'on disait même parfois son époux (5). Ces divers titres de Bacchus m'ont engagé à réunir aux monnaies d'argent sur lesquelles il apparaît comme parèdre de la déesse, une monnaie de bronze où il est son nourrisson. La déesse a le sein droit découvert, comme pour justifier l'expression de Lucrèce (6) : « *Mammosa Ceres est ipsa ab Iaccho.* » On pourrait, il est vrai, penser à Minerve portant le petit Érichthonius, ou à la Paix portant Plutus enfant, groupe célèbre qu'on voyait à Athènes (7); mais les savants (8) qui ont déjà publié ce bronze y ont vu Cérès et Bacchus enfant, sujet si fréquent (9) sur les monuments figurés; je me range volontiers à leur opinion. Sophocle ne dit-il pas que Cérès tient Bacchus sur son sein (10)? Je ne pense pas, toutefois, que cette pièce appartienne à la même série que les tétradrachmes : je ne l'ai réunie sur la même planche que pour faciliter les rapprochements.

Je reviens au tétradrachme et a la drachme d'argent, où je verrais Bacchus

(1) Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie mineure*, Monum. figur., pl. XLV.

(2) Voyez les vases peints et surtout l'*Élite des monum. céram.*, t. III.

(3) Τὸν Ἴακχον Μύστων εἶναι Δήμητρος, Scoliaste d'Arist., *Grenouilles*, v. 326; Cf. Diod. Sic., III, 62.

(4) Pindare, *Isthm.*, VII, 3. Le scoliaste ajoute qu'à Thèbes Bacchus Zagreus était également l'assesseur de Cérès. Cf. Strab., X, p 468.

(5) Scoliaste d'Aristophane, *loc. cit* ; Herodote, II, 123

(6) IV, v. 1161.

(7) Paus., I, 8; Le Bas, *loc. cit.*, pl. XXIV, XXV

(8) Müller und Österley, *Denkm. der Kunst*, II, pl. VIII, n° 99; Cf. Guigniaut, *Mem. sur les mystères de Cérès*, p. 80.

(9) Guigniaut, *Religions de l'antiq.*, pl. CXLVII, 490, *a*. On verra Bacchus auprès de Cérès, comme son parèdre : Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. II, III. IV et CCCXIII; *Trinenbilder*, p. 81; de Witte, *Catalogue Durand*, p. 103. Ce sujet est commun surtout parmi les terres cuites.

(10) Sophocle, *Antigone*, v. 1108.

Digitized by Google

assis, avec un court flambeau dans la main. Je ne puis rien assurer, à cet égard, car les proportions des figures sont si petites que les détails se distinguent à peine ; mais il est sensible que l'objet qu'il tient est trop court pour être un sceptre ou un thyrse. Les bronzes de la série de Diocles et de Diodore nous montrent comment il s'appuie sur son sceptre, lorsqu'il est assis. Le sixième jour des fêtes d'Éleusis, les initiés conduisaient Bacchus en grande pompe, et Bacchus tenait un flambeau. Sa naissance et divers noms qui le qualifiaient le destinaient à ce rôle (1). Pendant la célébration des mystères de Bacchus, les Athéniens portaient également des torches que l'on appelait φαναὶ Βάκχου ἢ μυστηρίων (2). L'idée de purification par le feu se cachait sous ce symbole (3) ; c'est pourquoi, lorsque Praxitèle fit pour un temple d'Athènes les statues de Cérès, de Proserpine et de Bacchus, il mit une torche dans la main de Bacchus (4). Peut-être les monnaies d'Athènes nous offrent-elles, en deux morceaux séparés, la copie de ce groupe d'un maître illustre. Cérès et son parèdre sont représentés sur la série d'Andréas et de Charinautès, tandis que Proserpine, qui n'avait pu trouver place à cause de l'espace limité, figure seule sur la série d'Amphias et d'OEnophilos. Cette hypothèse ne paraîtra point aussi téméraire qu'elle semble d'abord lorsqu'on verra que maintes statues d'Athènes sont reproduites par les monnaies, surtout dans les derniers siècles av. J. C., à tel point qu'on pourrait ériger cette observation en principe.

J'irai plus loin encore et proposerai une autre conjecture. Chacun sait que Bacchus était le type du roi, conquérant et bienfaisant, doux pendant la paix, terrible pendant la guerre. C'est pourquoi les Athéniens avaient surnommé Démétrius Poliorcète *Dionysius* (5) ; c'est pourquoi Mithridate se laisait appeler Évius et Bacchus (6) ; c'est pourquoi Antoine le triumvir fut assimilé à son tour à Bacchus par les Athéniens. Ils le fiancèrent à Minerve, flatterie qui leur coûta un million de drachmes qu'Antoine réclama comme dot (7) ; ils changèrent en statues d'Antoine les statues colossales d'Eumène

(1) On l'appelait λαμπτήρ, πυρπόλος (Gerhard, *Mythol.*, t. I, p 490), Διοφῶς (Minervini, *Mon. ined. di Bar.*, pl. I.)

(2) Eurip., *Ion*, v. 550 ; *Rhes.*, v. 943 ; Aristoph., *Grenouilles*, v. 330-340.

(3) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, t. III, 1re partie, p. 224.

(4) Paus., I, 2. En Argolide, il y avait un temple de Cérès-Isis à côté d'un temple de Bacchus (Paus., II, 37). L'union de ces trois divinités, si connue par les vases peints, est figurée par le mélange de leurs symboles sur une frise trouvée à Éleusis. On y voit sculptés un thyrse, une grenade, une ciste mystique, le calathus, etc. (*Unedited antiquit.*, ch. IV, pl. VII).

(5) Voyez plus haut, page 162.

(6) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, t. III, 1re partie, p. 74.

(7) Plut., *Vie d'Antoine*, XXXIII, XXXIV ; Dion Cassius, XLVIII, 39.

Digitized by Google

et d'Attale, leurs anciens bienfaiteurs. Antoine se laissa séduire par tant de bassesses. Il passa plusieurs hivers à Athènes, et l'an 32 y amena Cléopâtre, qui fut adorée à son tour comme une divinité et assimilée à Cérès sous le nom de Δηώ (1). Antoine, en même temps, se fit proclamer Bacchus en plein théâtre, non-seulement à Athènes, mais dans toutes les villes (2): aussi trouve-t-on des cistophores d'Asie Mineure, sur lesquelles Marc-Antoine est représenté en Bacchus (3). Je crois donc que les Athéniens, en représentant Bacchus et Cérès sur leurs monnaies à cette époque, ont voulu rappeler, par une allusion singulièrement directe, les honneurs décernés à Cléopâtre et à Antoine. Toutes les convenances étaient sauvées, puisque l'on copiait un groupe de Praxitèle représentant deux grandes divinités de l'Attique en relation étroite avec Minerve; mais la flatterie n'y perdit rien. L'époque de cette série, qui est une des dernières, s'accorde sans difficulté avec la date de l'an 32, car nous avons vu précédemment que la fabrication de l'argent dut cesser à Athènes après l'avénement d'Auguste.

ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΝΙΚΟΓΕΝΗΣ

ΑΝΤΙΑΟΧ[ΟΣ Α ΣΟ M. de Prokesch. J'ai dans ma collection un tétradrachme semblable, mais les sigles sont effacés.

ΝΙΚΩΝ ΣΦ M. de Prokesch. A côté du troisième nom on voit Η et Υ.

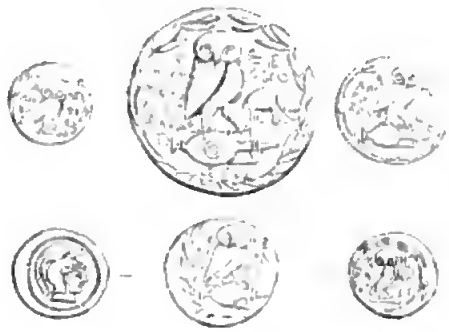
Nicon avait sans doute pour lettre d'amphore le Β ou le Γ, car la série

(1) Guigniaut, *loc. cit.*
(2) Plut., *ibid.*; Athen., IV, p. 148, *c.*
(3) Pinder, *die Cistophoren*, pl. II, f. 1 et 2, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1855.

Digitized by Google

d'Antiochus et de Nicogène est brusquement interrompue, par la mort de Nicogène peut-être. Nicogène est remplacé par Caraïchus, qui garde le symbole et continue la série : nous en avons pour preuve ses troisièmes magistrats, qui prennent rang après Antiloque et Nicou, l'un avec le Δ, l'autre avec l'E, etc. J'ai séparé ces deux types monétaires, qui composent cependant une seule et même série, afin de rendre plus sensible l'interruption et la reprise du mécanisme administratif.

ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΚΑΡΑΙΧΟΣ



TÉTRADRACHMES.

ΕΙΡΗΝΑ[ΙΟΣ			M. le général Fox.
	Δ	ΜΕ	Munich.
ΕΥΜΑΧΟΣ	Ε	ΜΕ	Cabinet de Gotha (Rathgeber, *Ann. de l'Inst. arch. de Rome*, 1838, p. 32).
ΣΑΡΑΠΙΩΝ	⊙	Σ̇Φ	Collection de l'auteur. Le tétradrachme du Cabinet de Florence n'a que ΣΑΡΑΠΙ (Sestini, *Mus. Font.*, p. 15.)
	⊙	ΣΩ	Cabinet de Paris (Mionnet, 66). Sur ce tétradrachme il n'y a que ΣΑΡΑΠ.
ΕΥΝΟΜ[ΟΣ	ι	ΣΩ	L'auteur.
ΣΚΥΜΝΟΣ	Κ		Musée Hunter (p. 49, n° 11); Combe a vu un Ε ; mais comme cette lettre se confond avec le Κ, dès qu'elle est un peu fruste, comme l'Ε appartient à Emmachus,

je propose, sauf confirmation, de lire Κ sur l'amphore

ΜΕ Vienne (Cf. Eckhel, *Musée de Vienne*) ; l'auteur ; Goltzius (pl. XIV, f. 15). Ramus donne un exemplaire sans sigles (p. 154, n° 15) ; Lazius (*Græc. antiq.*, l. I, c. 2) donne ΣΚΙΜΝΟΣ. Gotha (pièce coulée).

ΗΓΕΜΩ[Ν Α ΜΕ Collection de M. Six van Hilligom, à Amsterdam.

ΑΒΡΩΝ ΣΦ Cabinet de Gotha. Goltzius (pl. XIV, f. 14) donne ΒΡ, que Corsini corrige en ΣΚ[υμνος ; il faut lire ΑΒΡ M. de Prokesch a un tétradrachme d'Habron, sans sigles (*Inedita*, p. 32).

ΜΕΝΑΝ[ΔΡΟΣ ΜΕ Copenhague (Cf. *Catalogue Wellenheim*, n° 3787).

ΣΦ Catalogue Borrell (p. 12).

ΠΡΩΤΟΓΕ[ΝΗΣ ΣΩ Musée britannique.

DRACHMES.

ΣΚΥ[ΜΝΟΣ Paris (Mionnet, 65). Poids : 4 gr. 10 centigr. Cf. Sestini, *Descrizione d'alcune medaglie greche*, I, p. 45.

ΕΥΜ[ΑΧΟΣ Vienne. J'ai donné les deux variantes.

DEMI-DRACHMES.

ΣΚ[ΥΜΝΟΣ M. de Prokesch (*Inedita*, p. 31) ; l'auteur.

ΕΥ[ΜΑΧΟΣ Musée britannique ; Sestini, *Descr. numm. vet.*, p. 77 Il y a des variantes également.

L'éléphant parut trop gros pour les petites divisions monétaires. On ne mit que sa tête, et cette tête, assez peu nette, a pu paraître une tête de chameau à Mionnet et à M. Rathgeber (*loc. cit.*, p. 35, sans doute sur la foi de Mionnet (n° 65 et *Suppl.*, n° 15).

Si le nom d'Antiochus figurait seul sur cette série, personne ne songerait à un roi de Syrie, car Antiochus est un nom éminemment attique. Une des dix tribus s'appelait Antiochide, et son éponyme était le héros Antiochus, fils d'Hercule, un des cent héros que Clisthène soumit au choix de l'oracle de Delphes (1). Les inscriptions de l'Attique (2) et d'autres

(1) Hérodote, V, 66 ; Pausanias, I, 5. L'oracle choisit dix héros qui furent les éponymes.

(2) C. I. G., n°s 190, 193, 591 ; Ross., *Demen von Attika*, p. 77.

monnaies (1), nous montrent que ce nom était porté également par de simples citoyens. Mais l'éléphant, qui s'ajoute comme symbole et qui appartient si fréquemment aux princes syriens, nous force à donner au nom d'Antiochus une attention toute particulière. M. Rathgeber a publié sur deux tétradrachmes de cette série un savant et excellent commentaire (2), où il prouve que le prince inscrit sur les monnaies de cette époque est Antiochus IV, surnommé Théos et Épiphane; il assigne pour date à cette série l'an 176. Avant de succéder à son frère Séleucus Philopator, Antiochus avait séjourné à Rome (3), puis en Grèce. Il avait entrepris à Athènes l'achèvement du temple de Jupiter Olympien, interrompu depuis Pisistrate (4). Il était encore à Athènes lorsque mourut son frère Séleucus (5); ce fut là qu'il attendit qu'Eumène et Attale eussent chassé l'usurpateur Héliodore et rendu libre son trône. Visconti a recueilli beaucoup de détails (6) sur le singulier caractère d'Antiochus, sur ses dépenses folles, sur ses habitudes toutes romaines, sur son désir de plaire à la multitude. Il avait adopté la toge et sollicitait les suffrages de ses sujets comme s'il sollicitait encore l'édilité à Rome. C'est pourquoi je suis porté à admettre l'ingénieuse conjecture de M. Rathgeber, qui pense qu'Antiochus, pendant son séjour à Athènes, sollicita une magistrature monétaire. M. Rathgeber va jusqu'à supposer qu'il fut fait citoyen d'Athènes et classé naturellement dans la tribu Antiochide. Les Séleucides prétendaient descendre d'Hercule, et l'éponyme de la tribu Antiochide était un fils d'Hercule. Il faut songer aussi à la libéralité d'Antiochus (7) envers les Grecs.

Le symbole choisi par Nicogène et maintenu par Caraïchus, seconds magistrats auxquels le symbole appartenait, était un éléphant. M. Rathgeber cite un passage de Polybe (8), où il est dit qu'Antiochus avait un cachet sur lequel un éléphant était gravé. Devenu roi, il se faisait traîner en char par des éléphants, appareil triomphal que les empereurs adopteront sur leurs monnaies. C'était, en effet, la marque favorite des rois de Syrie. Séleucus Ier Nicator avait donné l'exemple de ce goût pour les éléphants. Après son mariage avec la fille de Sandracottus, roi des Indes, il en avait

(1) Voyez la série de Timarque et de Nicagoras.
(2) *Annales de l'Inst. arch. de Rome*, 1838, p. 32 à 35. M. de Prokesch est d'une opinion opposée (*Ined. mem. Sammt.*, p. 31).
(3) Appian., *Syriac.*, 45.
(4) Athénée, V, p. 194.
(5) Appian., *ibid.*
(6) *Iconographie grecque*, t. III, p. 392.
(7) Polybe, XXVIII, 19; XXIX, 9.
(8) Rathgeber, *loc. cit.*, p. 35.

Digitized by Google

obtenu un grand nombre. Aussi, à la cour d'Antigone et de Démétrius, ses ennemis, l'appelait-on le *cornac* (ἐλεφαντάρχης). Sur des drachmes (1) et sur des bronzes d'Antiochus III, le Grand, j'ai remarqué également un éléphant. Les monnaies d'Antiochus Dionysius présentent un éléphant portant une torche (δᾳδοῦχος) (2), ce qui confirme un passage de Philostrate (3) où il est dit que l'éléphant était consacré au Soleil. Je signalerai encore les curieux monuments d'Antioche qui ont été publiés dans les *Annales de l'Institut archéologique de Rome* par M. de Longpérier (4), et qui nous montrent et le nom d'Antiochus et l'éléphant.

C'était donc par courtoisie pour un puissant collègue, par flatterie si l'on veut, que le second magistrat monétaire avait choisi un symbole cher aux princes syriens. Peut-être le peuple lui avait-il imposé cette déférence. Les Grecs d'Asie firent bien plus : par reconnaissance pour les trois premiers rois Séleucides qui portèrent le nom d'Antiochus, ils gravèrent sur leurs monnaies l'inscription ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ, avec le génitif, signe de possession qui n'entacha jamais l'autonomie athénienne. Les villes dont je parle sont Chio (5), Éphèse (6), Milet (7), Samos (8), et d'autres.

Maintenant, comment la religion athénienne et les principes qui président au choix des symboles s'accommodaient-ils de l'adoption d'un attribut étranger au culte national? Si l'éléphant était consacré à Apollon, dieu cher à Minerve, cela aurait déjà suffi pour lui assurer une place sur la monnaie; mais je crois pouvoir avancer sans crainte que l'éléphant était quelquefois consacré à Minerve elle-même. Je ne puis tirer aucun parti d'un passage de Thémistius (9), où il est question d'une peinture représentant un éléphant. Malalas parle d'une statue effrayante de Minerve, qui existait à Antioche, sans nous apprendre si elle avait pour attribut l'éléphant (10) et rappelait la terreur que ces animaux répandaient parmi les ennemis des armées syriennes. Sur les monnaies de Séleucus Ier Nicator (11) Minerve est debout sur un char, tenant son bouclier, vibrant sa lance;

(1) Cabinet de Paris, nos 234 et 235 de Mionnet.
(2) Begerus, *Thesaur. ex thes. Palat. select.*, p. 190.
(3) Vie d'Apollonius, l. II, c. 6.
(4) *Mon. inédits*, t. IV, pl. XLV.
(5) Eckhel, *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 506.
(6) Sestini, *Descrizione del Museo Fontana*, p. 45.
(7) Eckhel, l. II, p. 256.
(8) *Ibid.*
(9) Παράφρασις εἰς τὸ περὶ ψυχῆς, Venise, Aldes, fol. 96, a.
(10) L. VIII, p. 201 et 212. Cf. O. Müller, *Antiquitat. Antiochi.*, p. 41, note 1. Voyez aussi une médaille de Diocésarée de Cilicie, publiée par M. de Longpérier, *Nouv. Annales de l'Inst. archéol.*, t. II, p. 355 et pl. E, n° 5.
(11) Eckhel, *Doctr. num vet.*, t. III, p. 212; Mionnet, t. V, p. 3, nos 18, 19; p. 4, nos 20, 231, 22.

Digitized by Google

et ce char, par quels animaux est-il traîné? Par des éléphants. Rien n'est plus propre à confirmer la théorie que j'ai exposée et que j'essaye de démontrer par le détail sur le symbolisme monétaire des Athéniens.

ΑΠΕΛΛΙΚΩΝ ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΗΣ

Κ ΔΙ Université d'Oxford (Cf. *Catal. d'Oxford*, p. 5). Le même tétradrachme est publié par Haym (*Tes. brit.*, p. 216). Je suppose aussi qu'il est reproduit d'après Haym par Meursius (t. I, pl. 2, f. 57; cf. Magnan. *Miscell. numism.*, t. IV, pl. 3, f. 2); de sorte que cette pièce, quatre fois publiée, n'en serait pas moins unique. Le Κ sur l'amphore indique que la série a été émise complétement, et qu'il faut s'attendre à de nouvelles découvertes.

Le magistrat qui préside à cette série est-il le même Apellicon qui fut l'ami et le complice d'Aristion, et dont nous parlerons avec plus de détail dans la série qui suit? Je n'oserais l'affirmer, et j'oserai encore moins chercher dans le rapprochement des deux noms d'Apellicon et d'Aristote un souvenir du rhéteur de Téos, qui sauva les écrits du philosophe de Stagire. Je laisse cette conjecture à M. Cavedoni (1), qui a même vu dans le choix du symbole, Cérès tenant des épis, une allusion à la famine qui désola Athènes pendant que Sylla l'assiégeait, alors que le tyran Aristion distribuait au peuple un chénix d'orge tous les quatre jours. Il est certain, du moins, que Cérès est représentée ici comme déesse de l'abondance : on ne peut distinguer l'attribut qu'elle tient de la main gauche. Peut-être est-ce la corne

(1) *Memor. di relig. mor. e lett.*, Modène, t. V, p. 379.

Digitized by Google

d'Amalthée, qu'elle porte sur un bronze de Démétrius Ier Soter (1); peut-être est-ce un gouvernail ou une rame qui prennent rang parmi ses attributs à l'époque de la domination romaine (2); alors elle est assimilée à la Fortune, déesse de la terre et de la mer, et à l'Isis Cabirique, protectrice de la navigation. Je crois qu'il convient d'attendre un exemplaire où les détails soient plus nets. Les épis qu'elle tient à la main me la feraient plutôt nommer Cérès *Chloé* (3) ou *Anésidora* (4). Sous ces deux noms elle était adorée en Attique; sous celui d'Anésidora, elle était adorée en commun avec Jupiter Ctésius et Minerve Tithroné. Tout en soupçonnant que nous avons la copie de quelque statue de l'Attique, je ne saurais proposer aucune attribution vraisemblable.

J'ai réuni à cette série plusieurs bronzes qui représentent la tête de Cérès, diversement ajustée, ayant pour revers, soit le pourceau, animal qui laboure la terre et symbole de la purification, soit la truie, image de la fécondité. Le porc était sacrifié quelquefois à Minerve, à titre de Courotrophos (5), ainsi que nous l'apprennent des bas-reliefs trouvés à Athènes (6).

ΑΠΕΛΛΙΚΩΝ ΓΟΡΓΙΑΣ

ΔΙΟΓΕ[ΝΗΣ Α ΑΝ Pièce qui m'est signalée par M. Postolacca, conservateur de la collection de l'Université, à Athènes.

(1) Visconti, *Iconographie grecque*, t. III, p. 399.
(2) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, pl. CCXVIII, 750 *b*; LXXXIX, 320.
(3) Paus., I, 22.
(4) Paus., I, 31.
(5) *Elite des mon. ceram.*, I, pl. 84, 85 *a*; Cf. Otto Jahn, *Archäol. Aufsätze*, p. 60, et Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. XXXI. Voyez encore Nonnus, *Dionysiaca*, 48, 953.
(6) *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 324.

	A	ΑΠΟ	Collection de l'auteur.
	A	ΔΑ	L'auteur (deux exemplaires).
	A	ΔΗ	Berlin; l'auteur.
	A	ΔΙΟ	Collection de l'auteur.
	A	ΕΠΙ	L'auteur. Sans sigles au Cabinet de Paris, de mon échange.
	B	ΑΠΟ	Munich.
	B	ΔΑ	M. de Prokesch (*Inedita*, p. 30).
ΑΡΙΣΤΟΝΟΥΣ	Γ	ΑΠΟ	L'auteur. La syllabe ΝΟΥΣ est à droite de la chouette sous le griffon.
	Γ	ΑΡ	Paris (Mionnet, 67); M. Rollin; l'auteur.
	Γ	ΔΑ	Berlin; M. le duc de Blacas; l'auteur.
	Γ	ΔΗ	Vienne; l'auteur.
	Γ	ΕΠ	L'auteur; M. Rollin.
	Γ	ΕΠΙ	Berlin; M. de Prokesch; M. Rollin; l'auteur; Cabinet de Paris, de mon échange; M. Lambros, à Corfou.
		ΕΠ	Berlin.
ΔΙΟΣΙΟ	Δ	ΔΑ	Musée Hunter (p. 49, n° 20); Berlin. Les lettres ΔΙΟΣΙΟ ne sont le commencement d'aucun nom connu : peut-être faut-il lire (1) ΔΙΟΣΚΟ[ΥΡΙΔΗΣ].
ΔΕΙΝΙΑΣ	Δ	ΑΠΟ	L'auteur. La syllabe ΑΣ est sous le griffon, à droite.
	Δ	ΔΑ	Berlin.
	E	ΔΗ	Berlin.
	H	.	L'auteur. Cabinet de Paris, de mon échange. Chez M. le professeur Felton, à Cambridge.
	H	ΔΑ .	Berlin. L'auteur.
	H	ΔΗ	Berlin. L'auteur.
	H	ΕΠΙ	L'auteur.
ΣΙΜΩΝ	I	Α[Ρ	L'auteur.
ΑΡΓΕΙΟΣ	Λ	ΑΝ	M. de Prokesch.
	Λ	ΑΡ	L'auteur.
	Λ	ΔΑ	Musée britannique (Cf. Catalogue Borrell, p. 12); M. de Prokesch (*Inedita*, p. 30), qui lit ΑΡΓΟΣ pour ΑΡΓΕΙΟΣ; l'auteur.
	Λ	ΔΗ	Berlin.
	Λ	ΕΠΙ	L'auteur.

(1) Cf. C. I. G., n° 281; *Diogène de Laerte*, V, 57.

Digitized by Google

ΧΑΡΕΙΣΙΟΣ	Μ		Chez M. Curt, à Londres.
	Μ	ΑΠΟ	Berlin; M. de Prokesch, qui lit ΧΑΡΩ (*Inedita*, p. 30); l'auteur. La syllabe ΣΙΟΣ est sous le griffon, à droite.
	Μ	ΔΑ	L'auteur; M. Curt.
		ΔΑ	Berlin; M. Rollin.
	Μ	ΕΠΙ	M. de Prokesch, qui lit ΧΑΡΕΙΣΙΟ cette fois; l'auteur; Cabinet de Paris, de mon échange; M. Rollin.
ΗΡΑΚΛΕΙ[ΔΗΣ		ΔΑ	L'auteur. Je possède un second exemplaire sans sigles.

Je dois dire, avant tout, que la série d'Apellicon et de Gorgias est du même temps que celle d'Aristion et de Philon. Je possède vingt-cinq exemplaires d'une série, treize de l'autre : presque tous mes exemplaires sont à fleur de coin. J'ai donc pu comparer avec sécurité les types, la fabrication, les lettres, le style, et je n'hésite point à assurer, après Eckhel (1), que ces magistrats ont exercé leurs fonctions à peu d'années de distance.

Nous verrons plus bas qu'Aristion fit mettre le nom et les symboles de Mithridate sur les tétradrachmes d'Athènes. Par conséquent on ne doutera pas qu'Apellicon ne soit le rhéteur qui servit de complice au tyran et partagea sa puissance. Il avait professé dans le Lycée avec Aristion. Plus tard il se déclara partisan de la démocratie et ennemi des Romains. Élu stratége, il fut envoyé contre Délos pour en chasser la garnison romaine. Il fut battu de la façon la plus honteuse par Orobius, et revint à Athènes. Ces événements se passaient de l'an 88 à l'an 87 avant J. C. Apellicon ne fut préposé à la monnaie qu'en l'an 86. En 88, Mithridate et Aristion avaient figuré sur la série monétaire; en 87, Aristion et Philon.

Le griffon, adopté pour symbole, est l'attribut de diverses divinités, d'Apollon (2), de Diane (3), de Némésis (4), de Bacchus (5), de Jupiter lui-même, puisque Eschyle appelle les griffons *les chiens muets de Jupiter* (6); le griffon appartient encore à Minerve comme divinité de lumière. Sans

(1) *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 220.

(2) De Lahorde, *Vases Lambery*, t. II, pl. XXVII; *Mus. capitol.*, t. IV, 30; Mystoxides et Schinas, *Anecd. græc.*, Venise, 1817, p. 13; Lajard, *Recherches sur le culte du cyprès*, pl. II. Cf. Hésychius, *in v.* Κάναβρα. Plut., *Vie d'Agésilas.*

(3) Strab., l. VIII, p. 343. Cf. les monnaies de Chersonnèse (de Prokesch, *Ined. mein. Samml.*, pl. I, fig. 1).

(4) Voyez les monnaies de Smyrne.

(5) Zoëga, *Abhandlungen*, p. 30, éd. Welcker; Dubois-Maisonneuve, *Introduct. à l'étude des vases peints*, pl. XI. Comparez les monnaies d'Abdère, qui portent des types bachiques et le griffon.

(6) Ζηνὸς ἀκραγεῖς κύνας (*Prométh.*, v. 802).

recourir aux monnaies de Soles, en Cilicie, où le griffon est sur le revers, et Minerve sur la face, je rappellerai que deux griffons étaient disposés sur le contour poli du casque de Minerve, et les inscriptions attiques mentionnent plusieurs griffons consacrés dans le Parthénon (1).

La présence du griffon sur les tétradrachmes étant ainsi justifiée, il est permis de chercher les allusions politiques. Le second magistrat avait-il choisi le griffon pour plaire à Apellicon et rappeler Téos, sa patrie, dont le griffon était l'emblème? Cela est assez probable; seulement sur la monnaie de Téos le griffon ne court pas; il est assis, avec une patte en l'air, à la façon archaïque. Jusqu'à quel point le griffon rappelle-t-il le Pégase de Mithridate? C'est ce que chacun sera libre d'apprécier.

J'ai fait analyser un tétradrachme de cette série; il m'a donné 934 millièmes d'argent, 16 dix-millièmes d'or, 6 centièmes d'alliage.

ΑΠΟΛΗΞΙΣ ΛΥΣΑΝΔΡΟ|Σ

HP Musée britannique.
ME Cabinet de Paris.

Quiconque a vu les marbres du Louvre et du Vatican (2), ceux d'Oxford (3) et de Dresde (4), reconnaîtra aussitôt dans la déesse qui est gravée à droite de la chouette la Diane chasseresse. Seulement a-t-elle au-

(1) Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, Beilagen, p. 252; Rangabé, *Antiq. helléniques*, t. I, p. 123.
(2) *Mus. Pio-Clementino*, t. I, pl. XXXI.
(3) *Marbres d'Oxford*, pl. IX.
(4) Leplat, *Musée de Dresde*, pl. CXXIII. Cf. Millin, *Pierres gravées*, pl. CX.

Digitized by Google

près d'elle une biche ou un chien? C'est ce qu'il est difficile de distinguer ; je crois plutôt reconnaître un chien, l'attribut propre à une chasseresse (1). A Athènes, en effet, Diane Ἀγροτέρα ne devait pas ce nom au caprice d'un sculpteur et à la façon dont il avait posé et orné sa statue. Je crois que cette statue fut célèbre et servit de type à beaucoup d'autres; mais l'artiste s'était inspiré, avant tout, des idées religieuses; car Diane Agrotéra était une divinité nationale et représentait les plus patriotiques souvenirs. On racontait qu'en passant de Délos en Attique, elle avait chassé pour la première fois sur le territoire d'Agræ, au delà de l'Ilissus. On lui avait élevé un temple à Agræ, et sa statue tenait un arc (2); l'arc n'est point visible sur la monnaie, mais Diane porte la main à son carquois, ce qui suppose l'arc. De même, sur un étendard en bronze trouvé à Athènes que publie M. Le Bas (3), Diane met la main au carquois : l'arc n'est figuré que par un tronçon. J'y vois la Diane Agrotéra, si digne de figurer sur un étendard. Avant la bataille de Marathon, les Athéniens promirent, s'ils étaient victorieux, de lui sacrifier autant de boucs qu'ils tueraient d'ennemis(4). Ils comparaient sans doute les Perses aux troupeaux d'animaux fugitifs que Diane perçait de ses flèches. Le nombre des morts fut si grand que tous les boucs de l'Attique n'auraient point suffi au sacrifice. On voulut y joindre les chèvres: c'était encore trop peu. Alors on résolut de diviser la dette en annuités, et d'offrir chaque année cinq cents victimes. Le sacrifice eut toujours lieu (5), en effet, et le polémarque demeura chargé de l'offrir (6).

Je remarque que ce culte de la Diane chasseresse vint de Délos, c'est-à-dire des îles de l'Asie. A Patmos, par exemple, Diane était adorée sous le nom d'Ἐλαφηβόλος (7); on citerait bien d'autres lieux (8). Il est vrai que le nom d'Agræ prêtait à un de ces rapprochements de noms que les Grecs aimaient tant. Il paraît peu douteux que les *Élaphébolies*, fêtes attiques qui avaient donné leur nom à l'un des mois de l'année, ne fussent célébrées en l'honneur de Diane Agrotéra.

Nous avons vu déjà (9) que Diane, Minerve et Proserpine forment la triade lunaire, et représentent chacune des phases de la lune Souvent Diane se

(1) Comparez deux monuments publiés par Montfaucon, *Antiq. expliq.*, t. I, pl. LXXXVII.
(2) Paus., I, 19.
(3) *Voyage archéolog. en Grèce*, Mon. Fig., pl. CIX.
(4) Ælian., *Var. hist.*, II, 24.
(5) Boeckh, C. I. G., n° 157.
(6) Pollux, *Onom.*, VIII, 91.
(7) C. I.G., n° 190.
(8) Cf. Homer., *Hymn. in Dianam*, X, .
(9) Page 25.

trouve mêlée au culte de Minerve (1). Mais j'ignore sur quel témoignage MM. Rückert et Gerhard (2) s'appuient lorsqu'ils affirment que Minerve était surnommée elle-même *Agrotéra* (3), et qu'on lui offrait aussi un sacrifice le lendemain de l'anniversaire de la bataille de Marathon. Ces deux savants paraissent avoir prêté à Minerve ce qui appartient à Diane.

ΑΡΙΣΤΙΩΝ ΦΙΑΩΝ

ΔΡΟΜΟ[ΚΛΕΙΔΗΣ	Α	ΠΕ	M. de Prokesch. Dromoclide est le nom d'un archonte de la 2e année de la 76e olympiade.
	Β	ΜΗ	Musée britannique. Sans sigles à Berlin.
ΘΕΟ[ΔΩΡΟΣ	Ε	ΑΠ	Berlin; Vienne; Musée britannique; Collection Prokesch (Cf. *Inedita meiner Sammlung*, p. 30, où M. de Prokesch lit un Β sur l'amphore).
	Ζ		M. Rollin.
	Ζ	ΑΠ	L'auteur.
		ΜΗ	Musée britannique.
		ΣΟ	L'auteur.
ΗΓΙΑΣ	Ι		Musée Hunter (p. 49, n° 22).
	Η	ΑΠ	L'auteur.
	Η	ΜΗ	Berlin; l'auteur.
	Η	ΣΟ	Vienne; l'auteur.

(1) Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 255.
(2) Rückert, *Dienst der Athena*, 50; Gerh., *ibid.*, p. 231.
(3) La chèvre, sur le bouclier de Minerve, est l'emblème de l'égide (*El. des mon. Cer.*, I, pl. 69).

Digitized by Google

	Μ		Berlin.
	Μ	ΜΗ	Berlin.
	Μ	ΣΟ	Cabinet de Paris; Turin.
ΗΓΕΑΣ	Θ	ΑΠ	Paris (Mionnet, n° 68); Berlin; l'auteur.
	Θ	ΣΟ	L'auteur.
	Ι	ΜΗ	Musée britannique (deux exemplaires); l'auteur.
	Ι	ΠΕ	M. Rollin.
	Ι	ΣΟ	L'auteur.
	Κ		Musée Hunter (p. 49, n° 21).
	Κ	ΑΠ	Berlin; M. Lambros.
	Κ	ΣΟ	Berlin.
	Λ	ΠΕ	M. Rollin; l'auteur.
	Λ	ΣΟ	L'auteur.
	Μ	ΜΗ	L'auteur.
	Μ	ΠΕ	L'auteur.

Quatre magistrats se partagent les douze lettres : car le Γ, qui seul n'a pas été retrouvé, appartiendra sans doute à Dromoclide ou à Théodore. Ce partage n'est point sans confusion, et je n'ai pu rétablir un ordre plus satisfaisant. Plusieurs lettres sont communes aux troisièmes magistrats, et la ressemblance des noms d'Hégias et d'Hégéas rend la lecture plus difficile encore. Le plus souvent on ne trouve que ΗΓΙ et ΗΓΕ; mais quelques exemplaires m'ont offert les noms tout au long. De même, on trouvera dans la série de Micion et d'Euryclide, deux troisièmes magistrats dont le nom se ressemble, ΑΡΙΣΤΟΣ et ΑΡΕΣΤΟΣ. Frappée dans un temps de révolution, comme nous le verrons tout à l'heure, la série d'Aristion et de Philon devait se ressentir elle-même de ces désordres.

Le Pégase se rattache aisément au mythe de Minerve. Il est né du sang de Méduse, qui est une forme archaïque de Minerve (1); Bellérophon, qui le monte, est un des protégés de Minerve; c'est Minerve qui a mis un frein (χάλινον ἐνθεῖσα) au cheval Pégase, et elle lui doit dès lors le nom de Chalinitis (2); aussi Pégase figure-t-il sur les métopes du Parthénon (3). Tout le monde connaît les charmantes représentations de Pégase soigné par les nymphes, qui le lavent à la fontaine Hippocrène (4), ou saisi par Bellérophon

(1) Voyez page 27.
(2) Paus., II, 4
(3) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 115.
(4) Bartoldi, *Sepolcro de' Nasoni*, XX.

pendant qu'il boit à la source Pirène (1). C'est pourquoi, lorsqu'on parle des monnaies d'Athènes et d'Amisus, ou de celles du roi Mithridate, on devrait dire qu'elles portent un Pégase *s'abreuvant*, plutôt qu'un Pégase *paissant*. Les anciens ne plaçaient point sans intention Pégase auprès des sources et des fontaines : il figurait à leurs yeux l'élément humide qui s'élève du sol, les nuages qui montent vers le ciel.

Si l'on examine les beaux tétradrachmes de Mithridate, on sera frappé de voir sur le revers, dans le champ entouré d'une couronne, le Pégase que nous offrent les monnaies d'Athènes. Sa pose, son mouvement, son style, tout est semblable ; l'un des deux types a été copié sur l'autre. D'autre part, le nom du premier magistrat inscrit sur les tétradrachmes d'Athènes est celui d'Aristion, ambassadeur d'Athènes auprès de Mithridate, puis agent du roi de Pont et confident de ses projets, bientôt son allié, dès qu'il se fut emparé de la tyrannie. Enfin, comme on trouve à Athènes une autre série monétaire qui porte en toutes lettres le nom du *roi Mithridate* et ses symboles, on ne peut douter que la présente série n'atteste directement l'influence toute-puissante que Mithridate exerça sur Athènes pendant trois ans, de l'an 88 à l'an 86. La première année, l'an 88, il parut lui-même sur la monnaie ; l'an 87, Aristion prit sa place en substituant au symbole favori du roi de Pont, le soleil et la lune, un autre symbole, le Pégase, qui ne lui était pas moins cher. M. Rathgeber (2) a assigné pour date à cette série l'an 86, parce qu'il ne tenait point compte de la série d'Apellicon et de Gorgias (3). Aristion était maître d'Athènes dès l'an 87, et le peuple athénien, impatient de secouer le joug des Romains, était tout dévoué à Mithridate dès l'an 88. L'histoire nous laisse donc assez de latitude pour classer trois séries dans cette curieuse époque.

Je n'ai point à raconter l'histoire d'Aristion. Intrigant enrichi par l'enseignement de la philosophie qu'il avait professée à Messène, à Larisse et à Athènes, il acheta le titre de citoyen dans cette dernière ville, et attira sur sa nouvelle patrie les plus grands malheurs. Il flatta les passions basses d'une multitude que Pison flétrissait si sévèrement au siècle suivant (4). L'a-

(1) Winckelmann, *Storia delle arti*, III, 14.

(2) *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, t. X, p. 41.

(3) Eckhel, II, p. 220. Cf. Cavedoni, *Mem. di rel. mor. e lett.*, V, p. 330 ; Arneth, *Wiener Jahrbücher der Litteratur*, Anzeigeblatt.

(4) Colluviem quamdam nationum (Tacite, *Annal.*, II, 55).

ristocratie fut décimée, exilée, dépouillée de ses biens. La prise d'Athènes par Sylla mit fin aux cruautés et aux folies d'un tyran qui n'eut d'autre mérite que d'opposer à l'armée romaine une vigoureuse résistance. Il est vrai qu'il savait quel sort l'attendait, car Sylla le fit mettre à mort avec ses complices.

J'ai fait analyser un tétradrachme d'Aristion et de Philon. Il contenait 924 millièmes d'argent, 74 millièmes d'alliage, et un peu moins de 2 millièmes d'or.

ΑΡΙΣΤΟΦ[ΩΝ] ΗΡΑ[ΚΛΕΙΔΗΣ

TÉTRADRACHMES.

ΕΧΕ[ΚΡΑΤΗΣ	Η	ΑΝ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, n° 102); collection de l'Académie des sciences d'Amsterdam.
	Η	ΓΑ	L'auteur.
ΗΡΑΚΛΩ[Ν	⊙	ΗΡ	Copenhague.
ΒΑΣΙΛΕΙ[ΔΗΣ	Κ		Le Κ est donné par une drachme citée plus bas.
		ΑΝ	Collection de M. Steinla, à Dresde.
		ΓΑ	L'auteur.
ΕΠΙΣΤΡ[ΑΤΟΣ		ΑΝ	Copenhague; M. de Prokesch.
	Α	ΓΑ	Collection de M. le duc de Luynes.
		ΣΩ	Cabinet de Paris.
ΑΡΧΕ[ΔΗΜΟΣ		ΑΝ	M. de Prokesch.
		ΗΡ	L'auteur.
		ΣΩ	Copenhague.

Digitized by Google

ΜΕΝΕ[ΔΗΜΟΣ	ΗΡ	Musée britannique.
ΠΟΛΥΧ[ΑΡΜΟΣ		M. de Prokesch, deux exemplaires (Cf. *Ined.*, p. 31, où le Χ manque; depuis la publication de son ouvrage, M. de Prokesch a acquis un tétradrachme avec ΠΟΛΥΧ); l'auteur; M. Lambros.
ΦΙΑΩΝ[ΙΔΗΣ	ΓΑ	M. de Lagoy; on lit sur ce tétradrachme ΦΙΑΑΝ qui est corrigé par un exemplaire sans sigles de Berlin ΦΙΑΩ et par les drachmes. Le tétradrachme de Berlin donne ΑΡΙΣΤΟΦ tout entier avant ΗΡΑ.

DRACHMES.

ΕΧΕ[ΚΡΑΤΗΣ		Cabinet de Paris (la pièce pèse 3,85); Musée britannique, où on lit ΕΧΗ, faute du graveur (Cf. Leake, *Hell. num.*, p. 35).
ΗΡΑΚ[Λ]Ω[Ν		Copenhague.
ΒΑΣΙ[ΛΕΙΔΗΣ	Κ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 109); le poids est de 3,95.
ΕΠΙΣ[ΤΡΑΤΟΣ		Paris (Mionnet, *Suppl.*, n° 99); La Haye.
ΠΟΛΥ[ΧΑΡΜΟΣ		Paris (Mionnet, n° 110), poids 3,90; Munich; Cabinet de Stosch (Corsini, *Fast. att.*, II, p. 265); l'auteur.
ΦΙΑΩ[ΝΙΔΗΣ		M. de Prokesch. Haym publie une drachme avec ΦΙΑΩ (*Tes. brit.*, I, pl. XX). Corsini donne ΦΙΑΟ (*Fast. att.*, ibid.).

DEMI-DRACHMES.

ΠΟΛΥ[ΧΑΡΜΟΣ		M. de Prokesch. Sur un autre exemplaire, qui est au Musée britannique, il n'y a que les trois premières lettres ΠΟΛ.

Le nom d'Aristophon, quoique le premier, engage ses dernières lettres au-dessous du nom du second magistrat. Cela pouvait prêter à quelque embarras, et Corsini n'y a point échappé. Un seul tétradrachme, qui est au cabinet de Berlin, donne ΑΡΙΣΤΟΦ complétement en première ligne, et ΗΡΑ est au-dessous de la fin du mot. Comment le nom qui commence par ΗΡΑ doit-il être restitué? Visconti voulut, avec raison, trouver un rapport entre le symbole qui est dans le champ (l'arc, le carquois, la mas-

Digitized by Google

sue) et le nom du magistrat qu'il plaçait à tort au premier rang. Il proposa de lire ΗΡΑΚΛΕΙΟΣ (1), qui est très-rare, à cause de l'adjectif ἡράκλειος. Il serait déjà préférable de supposer le nom d'ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΣ porté par deux archontes, par celui notamment qui comprima une sédition d'esclaves dans les mines du Laurium (2). Mais le plus simple n'est-il pas d'adopter le nom d'ΗΡΑΚΛΕΙΔΗΣ, si commun à Athènes, les inscriptions en font foi (3), et dont Diogène de Laerte a recueilli jusqu'à quatorze exemples, tous athéniens (4)? Voilà bien un des cas où le désir de jouer sur les mots n'est point sans influence sur le choix du symbole. On conçoit qu'un personnage du nom d'Héraclide marque sur la monnaie les attributs d'Hercule. Mais il faut pour cela, comme je le disais au chapitre sur les symboles, qu'il occupe le second rang et soit maître du symbole. Nous verrons ce même nom d'Héraclide figurer au premier rang, appartenant peut-être au même personnage, et le symbole n'aura plus aucun trait à Hercule, parce qu'il passera au second magistrat, Euclès.

Lorsqu'une arrière-pensée d'allusion personnelle perçait sur les monnaies, elle était, aussi bien que l'allusion politique, déguisée sous le symbolisme religieux. L'arc, le carquois, la massue, ne sont point un vain jeu : ils rappellent avant toutes choses Hercule, ou, si l'on veut, Thésée, l'Hercule des Athéniens. Plutarque nous apprend à quel moment Thésée prit la massue et la peau de lion, s'étudiant à imiter Hercule (5). Les Athéniens ont consacré cette assimilation, en élevant aux deux hêros un temple commun, le Théséion. Je remarque, dans un inventaire du Parthénon, *un carquois d'or* avec un support d'argent, pesant cent trente-huit drachmes et consacré à Hercule (6). Comme protégé de Minerve, Hercule unit ses attributs à ceux de la déesse : c'est ainsi que sur des drachmes d'Érythres on voit une chouette auprès de l'arc, de la massue et du carquois réunis. Rien n'est plus commun que l'association de Minerve et d'Hercule sur les vases peints et les monuments figurés.

(1) *Iconographie grecque*, t. II, pl. 1, fig. 21.
(2) Corsini, *Fast. Att.*, t. IV, p. 111.
(3) C. I. G., n° 165, 180, 187, 189.
(4) Diogène de Laerte, V, 93.
(5) Plut., *Vie de Thésée*, VIII et XI.
(6) Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, Beilagen, p. 152, lig. 10.

Digitized by Google

ΑΡΟΠΟΣ ΜΝΑΣΑΓΟ[ΡΑΣ

TÉTRADRACHMES.

ΑΠΟΛ[ΛΩΝΙΟΣ	Α	ΑΠ	Berlin.
		ΑΠ	L'auteur.
	Α	ΠΕ	L'auteur.
	Β	ΠΕ	Saint-Pétersbourg (Ermitage); l'auteur.
	Γ	ΔΗ	L'auteur. J'ai cédé un exemplaire, par échange, au Cabinet de Paris.
		ΔΗ	Chez M. Curt, marchand à Londres.
	Δ	ΔΗ	Cabinet de Paris; M. de Prokesch; M. Lambros, à Corfou. M. de Prokesch a vu sur l'amphore un monogramme formé d'un Δ et d'un Ρ.
	Δ	ΠΕ	Berlin, sans troisième nom.
	Ζ		Cabinet de Paris (Mionnet, 69).
	Ζ	ΑΠ	L'auteur.
	Ζ	ΠΕ	Berlin.
	Ζ	ΣΟ	M. de Prokesch (*Inedita*, p. 30).
		ΣΟ	Berlin.
	Ζ	ΠΕ	Berlin.
ΠΡΑ[ΞΙΑΣ	Ζ	ΠΕ	Pièce signalée par M. Postolacca, conservateur du Cabinet de l'Université, à Athènes.
ΦΙΑΙ[ΝΟΣ	Ζ		Berlin. ΦΙΑΙ est abrégé en ΦΙ sur d'autres tétradrachmes.

Digitized by Google

	Z	ΑΠ	L'auteur.
	Z	ΔΗ	M. de Prokesch.
	Z	ΠΕ	L'auteur. Un exemplaire semblable est chez M. Rollin; un autre chez M. Lambros, à Corfou.
	Z	ΣΟ	Vienne; Berlin; Musée britannique; Cabinet de Paris, de mon échange; le général Fox; M. Rollin; ma collection.
	H	ΣΟ	Ramus (I, p. 154, n° 16).
		ΣΟ	L'auteur.
ΔΗΜΕ[ΑΣ	⊙	ΔΗ	L'auteur; Cabinet de Paris, de mon échange.
	⊙	ΠΕΡ	L'auteur.
ΝΙΚΟΣ[ΤΡΑΤΟΣ	I	ΠΕ	M. de Prokesch.
ΑΠΟΛ[ΛΟΔΩΡΟΣ	Λ	ΜΗ	L'auteur.
		ΣΟ	L'auteur.

DRACHME.

ΑΡΟΠΟΣ ΜΝΑΣΑΓΟ[ΡΑΣ Munich.

Peut-être le nom du magistrat qui a le A doit-il être restitué de la même manière que celui qui a l'A, le B, le Γ, car cette série est très-irrégulière. Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'Apollonius et Apollodore sont une supposition tout arbitraire de ma part. Il y a plusieurs manières de compléter les quatre lettres ΑΠΟΛ, même en n'acceptant que des noms athéniens, comme je le fais toujours pour mes restitutions.

Le symbole sera reconnu par tout le monde au premier coup d'œil : c'est Éros, vainqueur d'Antéros, se couronnant lui-même et tenant encore la palme à demi brisée que son rival a cherché en vain à lui arracher. Cette lutte était célèbre dans l'antiquité; elle avait inspiré le sujet d'un beau groupe qu'on voyait à Élis (1). Éros tenait une branche de palmier qu'Antéros s'efforçait de lui enlever. C'est ce que représentent des bas-reliefs retrouvés par les modernes (2). Montfaucon a publié divers monuments où tantôt Éros et Antéros luttent (3), tantôt Éros vainqueur consacre (4) la

(1) Paus., VI, 23.

(2) Wieseler, *Denkmäler der Kunst.*, t. II, pl. LII, n°s 864 et 665; Braun, *Antike Marmorwerke*, Leipzig, 1843; Böttiger, *Kleine Schriften*, tome I, page 159.

(3) *Antiquité expliquée*, t. I, pl. CXVIII.

(4) *Ibid.*, t. I, 2e partie, pl. CLXXX.

couronne, gage de sa victoire. Les philosophes prêtèrent à cette fiction une haute portée morale (1), de même que les mythologues avaient fait jouer à l'Amour un rôle si grave dans les cosmogonies (2). Les poëtes tragiques eux-mêmes le chantèrent (3). Iamblique donnait à Éros des cheveux aux boucles dorées, à Antéros des cheveux noirs (4). Sans doute Zeuxis, lorsqu'il peignit, dans un temple d'Athènes, Éros couronné de roses (5), avait arrêté le type de ce dieu et lui avait fait les cheveux blonds.

L'Amour figuré sur les tétradrachmes se couronne-t-il de roses? Personne ne pourrait le dire, tant la couronne est de petite dimension. Mais je ne crois pas qu'on ait copié sur les monnaies la peinture de Zeuxis. On a dû reproduire plutôt une statue sortie des ateliers de la jeune école attique; seulement les anciens ne viennent point à notre aide pour nous apprendre quelle était cette statue, dans quel temple d'Athènes elle était placée, quel en était l'auteur; car elle n'était ni de Praxitèle, puisque ses statues étaient à Thespies et à Parium, en Mysie (6), ni de Scopas, puisque la sienne était à Mégare (7). Si l'on s'étonne de voir Éros se couronner lui-même, je renverrai à une frise en terre cuite du Musée Campana (8), qui représente une palestre ornée de colonnes et de statues. L'une des statues est un athlète qui tient une palme de la main gauche et se couronne lui-même de la main droite. Hercule se couronne également sur les monnaies d'Héraclée de Lucanie (9).

Il est assez difficile de rattacher Éros au cycle de Minerve, même en le considérant uniquement comme vainqueur d'Antéros et comme l'amour céleste des mystères de Thespies (10). Cependant une tradition faisait naître Éros de Vénus et de Jupiter (11); il était donc le frère de Minerve. Si je comprends bien un récit de Pausanias (12), ce fut du rocher de l'Acropole que se précipitèrent Timagoras le métœque et Mélès le bel Athénien, et ce fut dans l'Acropole qu'on éleva un autel à Éros et à Antéros. Déjà jadis, trouvant un piédestal avec des amours dans l'enceinte consacrée à Minerve Po-

(1) Platon, *Phèdre*, p. 255, *d*; *Banquet*, p. 425; Plut., *Vie d'Alcibiade*, IV; Arist., *Métaph*., I, 4.
(2) Hésiode, *Théog.*, v. 116 et suivants.
(3) Sophocle, *Chœur d'Antigone*, v. 796 et suivants.
(4) Iambl., p. 15, éd. Boissonade.
(5) Chœur des Acharniens et le Scoliaste.
(6) Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 4, 11; Strabon, IX, p. 449; Lucien, *l'Amour*, 11.
(7) Paus., I, 43.
(8) *Museo Campana*, t. II, pl. XCIV.
(9) *Catalogue Greppo*, n° 147.
(10) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, III, 1re partie, ch. VI.
(11) Luc., I, 17.
(12) Paus., I, 30. Cf. *Etude des monum. céram.*, t. III, p. 18 et suiv.

liade, je me demandais s'il n'y avait point entre Éros et la chaste Minerve un lien religieux qui est resté ignoré des modernes (1). Ce lien devient plus sensible si l'on réfléchit que la légende de Mélès et de Timagoras est représentée sur un vase qui a pour sujet la naissance de Minerve (2). Sur le vase qui représente la naissance d'Érichthonius, que la Terre pose dans les bras de Minerve, Éros et Antéros se balancent sur des plantes enroulées en spirales et assistent à la scène (3). Enfin, Athénée nous apprend (4) que dans l'Académie, lieu consacré à Minerve, on sacrifiait à la fois à Minerve et à l'Amour; il tire même de cette communauté de sacrifices la preuve que l'amour peut s'allier à la sagesse et à la chasteté.

ΑΡΧΙΤΙΜΟΣ ΔΗΜΗΤΡΙ[ΟΣ

A	ΔH	Cabinet de Paris.
A	EY	Goltzius (pl. XIV, n° 13), copié par Corsini (*Fast. att.*, II, 266), a lu KY.
E	ΔI	Musée britannique.
I	ΣO	Au même Musée.
	ΔI	Copenhague (Ramus, p. 154, n° 17, n'a pas vu la marque d'atelier).

Sans sigles : Berlin; Turin; Musée britannique; Musée Hunter (p. 49, n° 23); Collection de M. de Lorichs (*Catal.*, p. 107).

(1) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 303.
(2) *Élite des mon. céram.*, t. I, pl. LXV A.
(3) Bröndsted, *Voyages et recherches en Grèce*, 2e livraison, planche XLII; *Élite des monuments céramogr.*, I, pl. LXXXIV. Pour les plantes, symbole de la fécondité, voyez le *Bulletin archéologique de Naples*, t. II, pl. III et IV.
(4) L. XIII, p. 561, *d*, *e*.

Le symbole a embarrassé les archéologues. Carl Combe a vu une figure tenant un trident, le modius sur la tête; Taylor Combe (1) ne se prononce pas; Payn Knight (2) met une fleur dans la main de la petite figure, Corsini un bâton. J'ai comparé les originaux ou les empreintes de sept tétradrachmes de cette série, qui n'en compte encore que dix, partout j'ai reconnu une femme portant un oiseau sur sa main étendue, et cette femme c'est une divinité, c'est Vénus.

Vénus était adorée à Athènes sous plusieurs formes. Sous le nom de Vénus *Céleste* elle avait un temple *dans les Jardins*. Sa statue était d'Alcamène; c'était une des plus belles œuvres de ce maître (3). Auprès du temple était une autre statue archaïque, terminée en pilier ainsi qu'un Hermès; là, on considérait Vénus comme la plus ancienne des Parques. Dans le Céramique, un second temple avait été consacré à Vénus Céleste, et là sa statue, en marbre de Paros, était de Phidias (4). J'écarte la Vénus *Pandémos* ou *Hétaira* (5) et la Vénus *Hippolytia*, qui avaient des sanctuaires auprès de l'Acropole; le temple de cette dernière avait été élevé par Phèdre en vue de Trœzène (6). Ces cultes n'avaient point la haute portée religieuse du culte de la Vénus Céleste, qui, de l'Assyrie, s'était propagé dans l'île de Cypre, en Phénicie, dans l'île de Cythère, et jusqu'à Athènes. Comme pour ranimer la vivacité de la tradition qui avait pu s'obscurcir, Conon avait à son tour rapporté de Cypre le culte de la divinité syrienne. Sous le nom de Vénus de Cnide, il lui avait élevé un temple au Pirée, près de la mer (7), rappelant ainsi la victoire navale qui avait délivré sa patrie du joug des Lacédémoniens. En outre, la Vénus de Cnide était favorable aux flottes et aux navigateurs, car on la nommait aussi Euplée (8).

Est-ce l'œuvre de Phidias ou celle d'Alcamène que reproduisent les tétradrachmes? Est-ce la Vénus de Cnide? Je crois d'abord que les Athéniens s'attachaient à copier sur leurs monnaies, non pas les plus belles statues de leurs sculpteurs, ce qui n'eût été qu'un plaisir d'archéologue, mais les images qu'ils révéraient par-dessus toutes les autres, et qui leur rappelaient de grands et patriotiques souvenirs. La victoire de Conon était au nombre

(1) *Mus. Brit.*, p. 126, n° 18.
(2) *Catal.*, p. 33.
(3) Paus., I, 15.
(4) Paus., I, 14.
(5) Paus., I, 22. Hésych., *in v.* Athén., XIII, p. 571.
(6) Diod. Sic., IV, 62.
(7) Paus., I, 1.
(8) M. Rangabé a publié dans les *Annales de l'Inst. arch. de Rome*, une lettre sur Vénus Euplée et Vénus syrienne (1842, p. 166).

Digitized by Google

de ces souvenirs glorieux. Nous apprenons, en effet, par les inscriptions (1), que, sous l'archontat d'Héraclide, c'est-à-dire l'an 129 après J. C., on n'avait point cessé d'offrir des sacrifices à la Vénus syrienne.

Depuis quelque temps, un grand nombre de statuettes de Vénus, en terre cuite, en marbre et en albâtre, ont été apportées de Cypre et de la Syrie. La déesse est entourée de longs vêtements; elle porte le modius et un collier; elle tient presque toujours une colombe; telle nous la voyons représentée sur l'autel Borghèse (2). La colombe était l'oiseau consacré à Vénus, non-seulement à Cypre, mais dans le sanctuaire du mont Éryx, où l'on nourrissait des bandes de colombes, et à Sicyone, où le même usage est attesté par les monnaies. C'est pourquoi plus tard les poëtes firent traîner le char de Vénus par des colombes. Sur la voie sacrée était un temple de Vénus Phila : on y a trouvé de grosses colombes en marbre, qui appartiennent aujourd'hui à M. Forth-Rouen. Les anciens offraient à la déesse (3) des colombes, comme ils consacraient une chouette ou un serpent dans le temple de Minerve, un ours dans le temple de Diane Brauronienne (4). Sur un bas-relief célèbre, on voit une jeune fille assise devant la statue de Vénus et nourrissant des colombes (5). La ressemblance de la statue figurée sur les tétradrachmes avec les monuments rapportés de Cypre et de l'Orient doit donc nous engager plus vivement à reconnaître la Vénus syrienne ou Euplée, à laquelle Conon avait élevé un temple.

Quel sera le rapport de Vénus et de Minerve? Je le crois plus facile à établir que le rapport de Minerve avec Éros, bien qu'Éros, à travers la grandeur des mythes primitifs conservés dans les mystères de Thespies, soit aussi digne d'être uni à Minerve que la Vénus Céleste. La Vénus céleste est, comme Minerve, une déesse armée et victorieuse : aussi, sa statue était-elle placée à Sparte dans le temple de Minerve Chalcioecos (6). Callias consacrait une Vénus dans la citadelle de Minerve (7), et, sur un miroir étrusque, on voit Minerve conduisant Vénus par la main (8). Vénus, à son tour, apparaît sur un vase avec l'égide, et joue vis-à-vis de Neptune le rôle de Minerve (9). En

(1) Rangabé, *Antiq. hellén.*, t. II, p. 429.
(2) De Clarac, *Musée Napoléon*, pl. 173, 174. Cf. Gerhard, *Über Venustafel*, Berlin, 1845.
(3) Cf. de Witte, *Catalogue Durand*, n° 47, note 1.
(4) *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 298.
(5) *Musée Bourbon*, VI, pl. 10.
(6) Paus., III, 17; Nonn., XXIV, p. 237 et 241. Cf. Gerhard, *Myth.*, t. I, p. 411.
(7) Paus., I, 23.
(8) De Witte, *Catalogue du prince de Canino*, n° 290.
(9) Voyez les textes cités par MM. Lenormant et de Witte, *Élite des mon. céram.*, t. III, p. 47; cf. pl. XV.

Attique, Vénus était considérée comme la plus ancienne des Parques ; à ce titre elle se confond avec Proserpine (1). C'est pourquoi M. de Witte a appelé Vénus Φερέφαττα une figurine semblable à celle des tétradrachmes, tenant une colombe, vêtue de la double tunique, coiffée du modius, tandis que deux tresses de cheveux tombent sur ses épaules (2). Stackelberg assimilait également à Proserpine une femme portant une colombe (3). Or, l'on sait combien Proserpine et Minerve étaient étroitement unies ; aussi la légende représentait-elle Vénus, Minerve et Diane courant au secours de Proserpine enlevée par Pluton (4).

Enfin je trouve dans les cérémonies mêmes du culte de Minerve un indice du lien qui la rattachait à la Vénus Céleste (5). Pendant la nuit qui précédait les Panathénées, les vierges Errhéphores partaient du temple de Minerve Poliade. Elles emportaient un fardeau mystérieux qu'elles déposaient dans une grotte souterraine auprès du temple de Vénus *dans les Jardins ;* elles en reprenaient aussitôt un autre et le rapportaient à la prêtresse de Minerve (6).

ΑΡΧΙΤΙΜΟΣ ΠΑΜΜΕΝΗΣ

A ΔΙ Collection de l'auteur.

ΦΙ Cabinet de Paris (Mionnet, 70) ; Musée britannique.

Le sigle ΦΙ n'est connu que sur ces deux tétradrachmes et un tétradrachme

(1) Gerhard, *Hyperboreisch-römischen studien*, II, 147.
(2) *Catalogue Durand*, nos 1615 et 1616.
(3) *Gräber der Hellenen*, pl. LXIII.
(4) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, III, 2e partie, p. 1092.
(5) Gerhard, *Myth.*, I, p. 255.
(6) Paus., I, 27. Cf. *l'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 160, et t. II, p. 143. La grotte n'appartenait peut-être point au sanctuaire, mais elle en était voisine.

de la série d'Achæus et d'Héliodore. Comme il se trouve sur deux exemplaires différents, je n'ose dire que ce soit une erreur et que le graveur ait mis un Φ au lieu d'un Δ.

On peut hésiter sur la qualification du symbole figuré à droite de la chouette. Est-ce une torche avec la bandelette des initiés? Alors je n'ai qu'à renvoyer à la série d'Andréas et de Charinautès, où j'ai dit quel rôle Bacchus jouait dans les Mystères comme parèdre de Cérès. Est-ce un thyrse? Je renvoie à la septième série des pièces à monogrammes, où j'ai déjà parlé de cet attribut bachique. Pour moi, je suis convaincu que c'est un thyrse; la pomme de pin, au lieu d'être fermée, a éclaté, comme cela se voit souvent sur les peintures de vases; quant à la bandelette, elle est le complément naturel du thyrse. On remarquera la même bandelette sur un bronze de la série de Dioclès et de Diodore. Je n'ai donc aucune explication nouvelle à présenter. J'indiquerai seulement des termes de comparaison à ceux qui ne voudraient point reconnaître un thyrse, à cause des pointes qui rayonnent comme les jets d'une flamme (1).

ΑΦΡΟΔΙΣΙ[ΟΣ] ΑΠΟΛΗΞΙΣ

ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣ Α Vienne.
ΜΕ L'auteur.
ΣΦ Le général Fox.

(1) De Laborde, *Vases Lamberg*, I, pl. LXXXVII; Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. XLV et CVIII.

ΔΗΜΟΣΘ[ΕΝΗΣ		ΑΠ	Turin. Autre exemplaire, sans sigles, au même Musée.
	Β	ΔΙ	L'auteur.
	Β	ΣΦ	Berlin.
		ΣΦ	L'auteur. Sestini (*Lettre* VI, Berlin, 1804, p. 30) voit sur l'amphore un Ε ou un Κ. C'est vraisemblablement un Β dont les deux boucles étaient un peu frustes.
ΜΕΙΔΩΝ	Γ	ΔΙ	L'auteur.
	Γ	ΣΦ	Musée britannique. Au Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 35), un exemplaire sans sigles. Mionnet a confondu les noms, et lu ΑΠΟΜΕΙΔΩΝ. ΑΗΞΙΣ
ΚΑΛΛΙΑ[Σ	Δ	ΜΕ	Berlin.
	Δ	ΣΦ	Musée britannique (Cf. Payn Knight, p. 34). L'auteur.
ΣΙΜΙ[ΑΣ	Θ	ΜΕ	Berlin. Sans sigles, dans la collection de M. de Prokesch.
ΕΥΜΑΡΕΙ[ΔΗΣ	Κ	ΔΙ	L'auteur.
	Κ	ΜΕ	Paris (Mionnet, 71).
		ΣΦ	L'auteur.
ΗΓΕΜΑ[ΧΟΣ	Α	ΜΕ	Berlin.
	Α	ΣΦ	M. de Lagoy (Cf. Mionnet, *Suppl.*, 34). Un tétradrachme de ma collection donne seulement ΗΓΕ; les autres lettres sont effacées.
ΒΑΚΧΙ[ΟΣ	Μ		Copenhague.
		ΜΕ	Saint-Pétersbourg (Cabinet de l'Ermitage); M. de Prokesch. Chez M. de Prokesch, l'amphore porte une lettre qui paraît un Μ ou un Ν.
		ΣΦ	Cabinet de Gotha (Rathgeber, *Ann. dell' Instit. di Roma*, 1838, p. 39). Peut-être y a-t-il un Μ sur l'amphore.
ΔΕΙΝΟ[ΚΡΑΤΗΣ			Vienne; l'auteur.
ΗΡΑΚΛΕΙ[ΔΗΣ		ΔΙ	M. de Prokesch (*Ined.*, p. 30). M. de Prokesch possède un autre exemplaire, dont l'amphore paraît porter un Ν ou plutôt un Η.
		ΣΦ	Payn Knight (p. 34); au Cabinet de Turin, sans sigles.
ΑΡΙΣΤΑΡ[ΧΟΣ			M. de Prokesch (*Inedita*, p. 30).

DEMI-DRACHME.

La demi-drachme ou le triobole existe à Lamia, dans la collection de M. le docteur Beretta. Elle suppose naturellement la drachme. Je n'ai pu m'en procurer l'empreinte. M. Postolacca, conservateur de la collection de l'Université

d'Athènes, m'assure que la chouette, au lieu d'être posée sur une massue, est sur une palme. Ce serait une manière de rappeler le symbole du tétradrachme : une Victoire présentant une couronne.

Nous avons déjà vu, sur une des séries à monogrammes, la Victoire présentant une couronne : nous la retrouverons encore dans plusieurs autres séries. Je n'ajouterai rien sur un sujet aussi connu.

On remarquera seulement, à propos de la couronne que tient la Victoire, que les inventaires du Parthénon mentionnent diverses couronnes d'or consacrées à Minerve-Victoire, à Minerve Nicéphore, c'est-à-dire qui porte la Victoire : telle Phidias l'avait représentée. Je vois, par exemple, deux couronnes du poids de 29 drachmes et de 23 drachmes (1) : une autre couronne pèse 272 drachmes, 3 oboles 1/2, et son importance nous atteste qu'elle a dû être offerte à titre d'ἀριστεῖον après quelque victoire considérable (2). L'offrande la plus singulière est assurément la couronne du poids de 66 drachmes 5 oboles que consacra Lysandre, vainqueur d'Athènes, et que les Athéniens respectèrent (3).

Le nom de *Simias*, que je restitue, se retrouve sur les monnaies d'Apollonia (4) : d'ordinaire, on trouve plutôt Simmias. Hégémachus est le nom d'un archonte de la 1re année de la 120e olympiade. Ces rapprochements sont nécessaires pour justifier mes restitutions.

(1) Boeckh, *Staatsh. der Athen.*, Beilagen, p. 164, lignes 17 et 18. Ἀθηναίας Νικης στεφανος χρυσους

(2) C. I. G. n° 150, ligne 28

(3) *Ibid.*, ligne 30 : Στέφανος χρυσους, ὃν Λύσανδρος Ἀριστοκρίτου Λακεδαιμόνιος ἀνέθηκε.

(4) Mionnet, t. II, p. 30

ΑΦΡΟΔΙΣ[ΙΟΣ] ΔΙΟΓΕ[ΝΗΣ

TÉTRADRACHMES.

ΕΠΙΝΙ[ΚΟΣ	Α	ΣΦ	M. de Lagoy.
ΕΥΜΑΡΕ[ΔΗΣ	Β	ΣΦ	Musée Hunter (p. 50, n° 24); collection du baron Behr
ΘΡΑΣΥ[ΛΛΟΣ	Β	ΣΦ	Musée britannique.
	Γ	ΔΙ	Cabinet de Paris (Mionnet, 73). On voit sous l'amphore le haut des lettres ΔΙ, rognées.
		ΣΦ	Payn Knight (p. 32), qui avait lu ΣΙ. La boucle du Φ est souvent mal formée et comme imperceptible.
ΦΙΛΟΞ[ΕΝΟΣ	Δ	ΔΙ	Collection du général Fox.
ΕΛΙΞ	Ε	ΜΕ	Vienne; M. de Prokesch (Cf. *le Catalogue Thomas*, p. 106, n° 1510). *Hélix* est un nom attique, voyez au *C. I. G.*, le n° 282.
	Ε	ΣΦ	Berlin; M. de Lagoy; l'auteur.
ΛΘΗ[ΝΙΩΝ	Η	ΣΦ	L'auteur.
		ΣΦ	M. de Prokesch (*Inedita*, p. 30).
ΣΩΚΡΑΤΗΣ	Ι	ΔΙ	Vienne; M. le duc de Luynes (Cf. *Choix de médailles grecques*, pl. IX).
		ΜΕ	Berlin.
	Ι	ΣΦ	Musée britannique. L'auteur, sans sigles.
ΔΙΟ[ΚΛΗΣ	Κ	Δι	M. de Lagoy.
	Κ	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 72).

Digitized by Google

ΕΠΙΜΕ[ΝΙΔΗΣ	Α	ΜΕ	M. de Prokesch (*Inedita*, p. 30).
ΦΑΙΝΟΣ	Μ	ΔΙ	Musée britannique.
	Μ	ΜΕ	Au même Musée. Un tétradrachme du Cabinet de Paris donne Η, et le troisième nom est écrit ΦΑΙΝΝΟΣ; Goltzius (XIV, n° 8) ne donne que ΦΙ (pour ΦΑΙ).
ΖΩΠΥ[ΡΟΣ		ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 37); pièce fourrée et qui a, en outre, été dorée.
ΣΑ[ΝΘΙΠΠΟΣ			C'est le seul magistrat dont les tétradrachmes n'aient pas encore été retrouvés; il est connu par sa drachme.

DRACHMES.

ΑΘ[ΗΝΙΩΝ	Paris (Mionnet, 74); M. le général Fox.
ΣΑ[ΝΘΙΠΠΟΣ	Vienne.

J'ai déjà parlé de la corne d'abondance (1). Les deux cornes réunies par une bandelette peuvent se rapporter également à Jupiter Ctésius ou à Cérès. Il est assez remarquable que le nom de Diogène, que je restituais alors au second rang, paraisse ici à la même place et ramène le même symbole avec une variante, c'est-à-dire qu'au lieu d'une corne il y en a deux. L'allusion au sens du mot Diogène (né de Jupiter) ne serait donc point une supposition vaine et paraîtrait ainsi confirmée.

Mais ce qui me frappe le plus, c'est la forme de ces deux cornes, leur assemblage, la belle bandelette qui les attache, le style dans lequel elles sont conçues. Telles on les voit sur les monnaies des Ptolémées où figurent les reines d'Égypte. Elles sont la marque distinctive des reines, depuis que Ptolémée Ier ordonna de placer une corne d'abondance pleine de fruits dans la main de toutes les statues qu'on élevait à sa femme (2). Sur les bronzes de Ptolémée Soter, elles sont devant la tête ou derrière la tête de Bérénice; elles paraissent ensuite sur les médaillons d'or d'Arsinoé, femme de Ptolémée Philadelphe; d'Arsinoé, femme de Ptolémée Philopator; de Cléopâtre, femme de Ptolémée Évergète; de Bérénice, fille de Ptolémée VIII; sur les monnaies de Cléopâtre, la maîtresse de Marc-Antoine. Lorsque Cléo-

(1) Voyez la neuvième série a monogrammes.

(2) Eckhel, *Doctr. num.*, t. II, p. 13.

Digitized by Google

pâtre, réfugiée dans l'île de Cypre, lève des troupes et bat monnaie, afin de reconquérir le trône d'Égypte sur Ptolémée XII, elle règne seule; aussi fait-elle graver sur ses bronzes les deux cornes d'abondance. Je suis donc porté à croire que les Athéniens n'ont point copié sans intention le symbole propre aux reines d'Égypte, de même que les Séleucides, en s'alliant aux Ptolémées, imitèrent leurs types monétaires (1). On sait, en effet, que les Athéniens avaient placé dans le vestibule de l'Odéon une statue d'Arsinoé, sœur de Ptolémée Philadelphe (2); qu'ils en élevèrent une autre, en bronze, à Bérénice, seule fille légitime de Ptolémée Philométor (3). Pausanias, qui nous signale ces statues, ajoute que les Athéniens ne les élevèrent point par flatterie, comme ils le firent trop souvent, mais pour reconnaître les bienfaits réels qu'ils avaient reçus des souverains d'Égypte. S'il fallait choisir entre ces deux reines, je rapporterais les tétradrachmes de la présente série au temps d'Arsinoé, sœur de Ptolémée Philadelphe, à cause de leur style d'abord, ensuite parce que Ptolémée Philadelphe fut l'allié des Grecs et des Athéniens, leur prêta le secours de sa flotte, bâtit un gymnase à Athènes et y construisit en outre un temple de Sérapis. Dans leur reconnaissance, les Athéniens changèrent le nom de la tribu Antigonis en celui de Ptolémaïs. Une des galères destinées à porter les théories et les ambassadeurs fut appelée également Ptolémaïs (4). Dans le nombre des bienfaits de Ptolémée Philadelphe, je suppose qu'il faut compter quelqu'un de ces magnifiques présents de blé, si souvent invoqués par les Athéniens, que leur sol ne suffisait point à nourrir. Comme les reines d'Égypte jouaient le rôle de déesses de l'abondance et étaient identifiées avec l'Εὐθηνία, il est vraisemblable que l'envoi de blés fut fait au nom d'Arsinoé : de là son symbole gravé sur la monnaie; de là une statue qu'on lui éleva dans l'Odéon. Ce fut en l'an 260 avant J. C. que la tribu Antigonis prit le nom de Ptolémaïs. Je placerais à peu près à cette date la série d'Aphrodisius et de Diogène.

(1) F. Lenormant, *Essai sur les monnaies des Lagides*, p. 97. Voyez surtout l'article si complet de M. de Saulcy, dans le *Bulletin archéologique français* (année 1855, p. 28 et suiv.).

(2) Paus., I, 8.

(3) *Ibid.*, 9.

(4) Ulpian., *Ad Demosthenis Midiam*, p. 214, ed. Meyer.

Digitized by Google

ΑΧΑΙΟΣ ΗΑΙ[ΟΔΩΡΟΣ

TETRADRACHMES.

ΝΙΚΑΝΩΡ	Α	ΜΕ	Berlin. Je ne lis point avec certitude l'Α sur l'amphore.
ΕΥΔΗΜΟΣ	Γ	ΔΙ	Copenhague; M. le général Fox.
		ΔΙ	Milan. J'ai dans ma collection un exemplaire sans sigles avec ΕΥΔΗ seulement.
	Γ	ΣΦ	M. de Prokesch, qui lit un Η (*Inedita*, p. 30); collection de M. Bunbury.
ΙΠΠΟΝΙΚΟΣ	Δ		Munich; Copenhague (Cf. *Catal. H ellenh.*, n° 3790; collection de l'auteur.
ΚΛΕΑΡΧ[ΟΣ	Ε	ΔΙ	M. de Prokesch.
	Ε	ΜΕ	Cabinet de Paris; Musée britannique; Musée Hunter (p. 50, n° 25).
ΗΡΑΚΛΕ[ΙΔΗΣ		ΜΕ	L'auteur.
	Ζ	ΣΦ	M. de Prokesch (*Inedita*, p. 30).
	⊙	ΔΙ	Saint-Pétersbourg (Musée de l'Ermitage). Je suppose que le ⊙ est une erreur du graveur, car cette série est régulière et chaque magistrat a sa lettre.
ΕΡΜΟΚΡΑ[ΤΗΣ	⊙	ΔΙ	A l'Ermitage; sans ⊙ au Catalogue Wellenheim (n° 3789).
		ΣΦ	Milan.
ΠΥΘΟΚΛΗΣ		ΜΕ	Berlin; collection de M. de Prokesch.

Digitized by Google

	I	ΣΦ	Collections de M. le duc de Luynes et de M. Bunbury (empreinte communiquée par le général Fox).
ΑΠΟΛΛΟΔ[ΩΡΟΣ	K		A l'Ermitage.
	K	ME	Paris (Mionnet, 75); cf. Ramus, pl. III, f. 15, médaille fourrée.
		ME	A l'Ermitage.
	K	ΣΦ	M. de Lagoy; M. de Prokesch; l'auteur; Cabinet de Paris, où le sommet des lettres ΣΦ apparaît seul.
ΜΗΤΡΟΔ[ΩΡΟΣ	Λ	ME	Musée Lavy (à Turin; cf. *Museo Lavy*, p. 152.)
	Λ	ΣΦ	M. de Lagoy.
		ΦΙ	Musée britannique. Ce sigle se trouve déjà dans la série d'Architime et de Pamménès.
ΣΩΣΙΒΙΟΣ	M	ΣΦ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 42).

DRACHMES.

ΙΠΠΟ[ΝΙΚΟΣ			Cabinets de Copenhague et de Gotha.

Les deux épis joints à la corne d'abondance marquent cette fois qu'elle est l'attribut de Cérès (1). C'est ainsi que Visconti, voulant jouer sur le mot Δημήτριος, nomme Cérès (Δημήτηρ) une femme qui tient une corne d'abondance sur le revers des monnaies de Démétrius Soter, roi de Syrie (2). Ici l'on ne saurait jouer sur le nom d'Héliodore, mais on pourrait, dans le nom d'Achæus, chercher un facile rapprochement avec Cérès *Achæa* (3) ou *Panachæa* (4). C'est pourquoi je dois rappeler d'abord que l'allusion ne porte sur le premier nom monétaire que dans des cas exceptionnels, lorsque c'est le nom d'un roi ou d'un puissant personnage; ensuite que Cérès Achæa représente, non pas la force généreuse de la terre qui produit les épis et l'abondance, mais le pouvoir souterrain qui refuse son concours au développement des germes (5). On verra plus loin, dans la série de Ménédème et de Timocrate, que j'avais été tenté moi-même de reconnaître une statue de Cérès Achæa assise sur un rocher, et que j'en ai été détourné par cette seule considération qu'elle tient deux épis dans sa main.

(1) *Rel. de l'antiq.*, pl. CCXVIII, 740, *b*, LXXXIX, 320.
(2) *Iconogr. grecque*, t. III, p. 399.
(3) Cavedoni, *Memor. di relig. mor. e lett.*, V, p. 329.
(4) Eckhel, *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 231.
(5) Guigniaut, *Mémoires sur les mystères de Cérès et de Proserpine*, p. 20.

Digitized by Google

ΒΑΣΙΛΕ[ΥΣ] ΜΙΘΡΑΔΑΤΗΣ ΑΡΙΣΤΙΩΝ

8 ΕΠΙ Musée britannique (Cf. Musée Hunter, p. 49, en note).

Cette pièce si remarquable et si rare date de l'an 88. Ni Carl Combe, ni Eckhel, ne se sont mépris sur sa portée historique. Alors Aristion, envoyé en ambassade auprès de Mithridate et gagné aux projets ambitieux de ce prince, écrivait aux Athéniens lettres sur lettres, leur promettant la liberté, la puissance, des dons et des richesses sans nombre (1). Le peuple était mécontent du gouvernement aristocratique que les Romains lui avaient peu à peu imposé; l'aristocratie elle-même était souvent blessée par l'arrogance des proconsuls d'Achaïe et résistait mollement à l'entraînement de la multitude, ne prévoyant pas, ainsi qu'il arrive toujours dans les révolutions, qu'elle serait frappée la première et forcée de se réfugier dans le camp de Sylla. Quand Aristion revint de son ambassade, on courut au-devant de lui au Pirée, on l'accueillit avec des honneurs presque divins, comme jadis on avait accueilli Démétrius Poliorcète. Ce fut pendant cette fièvre d'enthousiasme et d'espérances folles, qui jeta les Athéniens en aveugles sous la tyrannie d'Aristion, que l'on dut frapper des tétradrachmes avec le nom du *roi Mithridate* et de son agent. Même le titre de Βασιλεύς qui, après la conquête d'Alexandre, avait distingué les monnaies frappées par

(1) Athénée, p. 211.

le gouvernement royal, des monnaies frappées par les villes (1), ce titre, odieux aux contemporains de Thémistocle et de Démosthène, fut gravé sur les tétradrachmes d'Athènes. Seulement, les Athéniens ne mirent point le génitif, qui n'aurait eu aucun sens, à moins que la ville n'eût appartenu au roi : ils mirent le nominatif, comme si Mithridate eût été le premier de leurs magistrats monétaires. Il est probable qu'ils lui avaient donné le titre de citoyen comme ils l'avaient donné à Sadocus, à Seuthès Ier, à Cotys Ier, à Læucon, à Évagoras, comme ils le donnèrent plus tard à Rhœmétalcès. On remarquera la forme ΜΙΘΡΑΘΑΤΗΣ. Le nom d'Aristion fut associé par la reconnaissance publique à celui de son maître.

Bientôt Aristion se fait élire stratége au théâtre de Bacchus et s'empare de la tyrannie. L'an 87 commence; l'argent arrive du Pont; on se prépare à la guerre contre Rome, et l'on bat monnaie avec activité. Cette fois la monnaie porte le nom d'Aristion et ne garde de Mithridate qu'un de ses symboles monétaires. Voilà pourquoi la série d'Aristion et celle d'Apellicon qui la suit se retrouvent en plus grande abondance. Le mouvement ne faisait que se décider en 88; Athènes était toujours pauvre, et Mithridate n'avait fait que des promesses, lorsqu'on gravait son nom sur la monnaie attique. Dès qu'Aristion fut maître d'Athènes, au contraire, il se disposa énergiquement à la guerre, reçut de Mithridate tout l'argent nécessaire, et ne se fit pas faute, sans doute, de faire fondre les objets précieux déposés dans les temples. Cela nous explique comment le tétradrachme de Mithridate est si rare, tandis que j'ai pu réunir dans ma collection jusqu'à treize tétradrachmes d'Aristion, vingt-six d'Apellicon, tous différant par le coin, par les troisièmes noms, par les sigles.

Le symbole des monnaies d'Athènes est copié sur les monnaies du roi de Pont. L'astre, ou plutôt le soleil entre deux croissants, représente le dieu *Men* ou *Lunus* ou *Pharnaces*, génie luni-solaire, personnification de la lune comme divinité masculine, selon les idées orientales dont la religion grecque a gardé quelques traces (2). La composition même du nom de Mithridate ou Mithradate me ferait penser aussi au dieu Mithra (3), non pas avec ses attributs néo-romains, lorsqu'on voulut en faire un principe d'unité et

(1) Müller, *Numism. d'Alex. le Grand*, p. 29. On trouve les abréviations BA, BAΣI, BAΣIAE.

(2) *Relig. de l'antiq.*, t. II, 3e partie, p. 973

(3) Voyez Gerhard, *Mythol.*, tome II, page 332, 346; Schwenck, *Mythol.*, 5, 179. Consultez surtout M. Lajard, *Recherches sur le culte de Mithra*.

l'opposer au christianisme déjà puissant, mais avec sa forme purement asiatique. Les rois de Pont prétendaient descendre des Achéménides.

Je n'ai pas besoin de démontrer longuement comment un tel symbole pouvait se rattacher au culte de Minerve. Nous savons que le croissant figurait sans cesse sur les monnaies de l'ancien style; nous allons voir, dès la série suivante, l'image du dieu Soleil; un tétradrachme archaïque nous a même présenté réunies les images de la lune et du soleil, représentés l'un par la Gorgone, l'autre par le lion (1). De même, dans la grande scène des mystères d'Éleusis, le Daduque figurait le soleil, l'Épibomius la lune. Il faut reconnaître ce dualisme emprunté à la nature dans la tradition attique que rapporte Ulpien (2): selon lui, les Athéniens appelaient Apollon le soleil, et Minerve la lune. Aussi leurs symboles sont-ils gravés sur les bronzes à côté de Jupiter, leur père. J'ai fait reproduire un de ces bronzes.

ΓΑΑΥ[ΚΟΣ] ΕΧΕ[ΚΡΑΤΗΣ

TÉTRADRACHMES.

⊙ ΑΠ Berlin.

I HP Copenhague.

A. Berlin; Milan. La lettre qui manque est sans doute un Π.

ΑΠ Cabinet de Gotha; Musée Hunter (p. 50, n° 26); *Catalogue Pembroke* (p. 160); collection de M. de Lagoy.

ΕΡ L'auteur; l'Ε ressemble à un Κ, mais le sigle ΚΡ est sans exemple.

(1) Voyez page 20.

(2) *Ad Demosthenis Midiam*, p. 691.

Digitized by Google

HP Cabinet de Paris (Mionnet, 78); Musée de la Propagande (à Rome); Copenhague (Cf. *Catal. Hellenk.*, n° 3791); collection de l'auteur.

K. L'auteur; le K doit être corrigé peut-être en E : comparez le sigle EP.

ΣΦ Vienne; Copenhague; M. de Prokesch; l'auteur.

ΣΩ Musée de Turin; l'auteur.

Sans sigles : à Turin, à Saint-Pétersbourg (Ermitage). Les sigles que j'appelle des marques d'atelier sont à gauche du pied de l'amphore et même plus haut, dans cette série qui est une des premières après les séries à monogrammes. J'ai fait analyser un tétradrachme qui m'a donné 974 millièmes d'argent, un peu moins de 2 millièmes d'or, 24 millièmes d'alliage.

DRACHMES.

Cabinet de Paris (Mionnet, 79); Cabinet de Gotha (Rathgeber, *Annal. de l'Inst. archéolog., de Rome*, 1838, p. 43); Eckhel (Musée de Vienne, p. 111); collection de l'auteur.

DEMI-DRACHMES.

Cabinet de Paris (deux exemplaires pesant 1 gr. 95 centigr. et 2 grammes); Cabinet de Copenhague.

Le buste à tête radiée qui sert de symbole dans le champ (1) est Hélios, le dieu Soleil, distinct d'Apollon, au point d'être parfois son fils (2), divinité qui fut adorée surtout à Rhodes, à Cnide et dans quelques villes de l'Asie Mineure. A Corinthe et sur le sommet du Taygète on retrouve très-anciennement ce culte du Soleil (3). Il fut même identifié avec le titan Hypérion, que les Athéniens connaissaient, puisqu'ils l'ont placé sur le fronton du Parthénon (4). M. Gerhard retrouve à Athènes quelques traces du culte du dieu Soleil (5) : nous venons de voir, en effet, qu'il figurait aux mystères d'Éleusis, représenté par le Daduque.

Les monuments figurés nous donnent plus d'une fois la tête radiée du dieu Soleil. Sur les monnaies des rois, c'est le symbole de l'Épiphanie et

(1) Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. I, p. 126.

(2) Pindare le fait naître d'Apollon et de Théia (*Isthm.*, V, 1).

(3) Preller, *Mythol.*, t. I, p. 291.

(4) *L'Acropole d'Athènes* t. II, p. 66. Hesiode fait Hypérion père du Soleil et de la Lune (*Théog.*, v. 371)

(5) *Mythologie*, t. I, p. 515

du prince divinisé (1); quelquefois les rayons seuls sont ajustés autour de la tête du roi, par exemple sur les monnaies d'Antiochus Dionysus; mais on sait que Dionysus est le soleil de l'hémisphère inférieur. Montfaucon donne plusieurs têtes radiées du soleil (2); et, si l'on ne craint point de descendre à des temps plus bas, l'inscription *Soli sanctissimo sacrum* autour d'une tête radiée dans un disque (3) nous avertit que le Soleil se confondit facilement plus tard avec Mithra.

Ottfried Müller soutient qu'à Rhodes seulement le Soleil devint un sujet important pour la plastique grecque et l'inspira (4). Ce fut de l'an 300 à l'an 288 que le colosse de Rhodes fut élevé par Charès de Lindos. N'est-il pas singulier que la série monétaire d'Athènes, sur laquelle la tête du soleil est gravée, se trouve coïncider avec cette date? Par son module, son style, ses noms abrégés, elle se classe immédiatement après les séries à monogrammes, qui durent cesser au commencement du IIe siècle avant J. C. L'importance et le commerce de Rhodes ne firent que croître depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine. Rhodes devint même assez puissante pour secourir plus d'une fois Athènes : l'histoire nous dit quel rôle elle joua à plusieurs reprises, de concert avec les rois de Pergame. Il serait donc possible qu'Athènes eût rappelé sur sa monnaie le colosse, une des sept merveilles du monde, que consacrait une ville amie. Le dieu Soleil figurait sur le Parthénon, et les Héliades, prêtresses du Soleil, avaient institué à Rhodes le culte de Minerve (5). Il y avait à Lindos, patrie de Charès, une statue de Minerve (6). Le lien des deux divinités était donc étroit et justifiait la présence de l'image du Soleil sur la monnaie de Minerve, qui est d'ailleurs elle-même une divinité de lumière.

(1) Visconti, *Iconographie grecque*, t. III, p. 408.

(2) *Antiq. expliq.*, II, pl. XIV; *Suppl.*, I, pl. XXXII. Une monnaie de Milet représente même le soleil radié, dans une édicule (*ibid.*, t. II, pl. XIV).

(3) Lajard, *Rech. sur le culte du Cyprès*, pl. I.

(4) *Handbuch der Kunstgeschichte*, § 306, 1.

(5) Pindare, *Olymp.* VII, v. 49; Philostr., *Icon.*, II, 27. Le texte de Philostrate est traduit en entier dans l'*Elite des mon. céramographiques*, t. I, p. 182.

(6) Strabon, XIV, p. 656.

ΔΑΜΩΝ ΣΩΣΙΚΡΑΤΗΣ

ΚΡΙ[ΤΩΝ ΑΠ Collection de l'auteur.
ΠΕ Musée de Vienne.

Je possède un second exemplaire, sans sigles, très-endommagé, qui ne conserve que les lettres ΚΡΑΤΗΣ et le symbole.

Nous avons vu dans la série d'Ammonius et de Callias l'exemple d'un type mal conçu et aussitôt réformé. Voici un cas semblable. Le symbole gravé dans le champ à droite sous les trois dernières lettres du nom de ΣΩΣΙΚΡΑΤΗΣ est un carquois, avec la courroie qui sert à l'attacher. Personne ne reconnaîtrait là un carquois assurément, et les Athéniens durent les premiers le sentir et condamner un essai malheureux; c'est pourquoi ils firent modifier le type. Dès les premières émissions, et pendant que Criton était encore troisième magistrat, le graveur se reprit et changea son coin. Aussi la suite de la série, où le carquois devient clair, important, élégant, nous offrira-t-elle tout d'abord le même Criton avec l'A, le B, le Γ. On ne peut donc point dire que les pièces que je viens de publier constituent proprement une série; elles ne sont qu'une variante, qu'une erreur, qui date du commencement de la même année.

ΔΑΜΩΝ ΣΩΣΙΚΡΑΤΗΣ

TÉTRADRACHMES.

ΚΡΙΤΩΝ	Α	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 82); Cabinet de Stuttgart (Cf. *Catalogue Hellenheim*, n° 3792).
	Β		Sestini (*Descrizione d' alcune medagl. greche*, I, p. 45).
	Β	ΑΠ	M. de Prokesch.
	Β	ΜΕ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 45); collection de l'auteur.
	Β	ΠΕ	Berlin.
		ΠΕ	M. de Prokesch.
	Β	ΣΟ	M. Kaftangioglou, consul de France à Bagdad. J'ai vu un exemplaire semblable entre les mains d'un Arménien de Constantinople.
	Β	ΣΩ	Musée Fontana (Sestini, p. 45, n° 2).
	Γ	ΜΕ	Cabinet de Vienne. Sans sigles, chez M. Lambros, marchand à Corfou.
ΘΕΟΔΩ|ΡΟΣ	Δ	ΠΕ	M. de Prokesch. Je ne lis point avec certitude le Δ
	Ε	ΜΕ	M. de Timoni (à Vienne); M. le général Fox.
ΙΑΣΩΝ	Ε	ΑΠ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 44); Mionnet ne lit que ΑΣΩΝ.
ΑΡΙΣΤΩΝ	Ξ	ΠΕ	L'auteur.

Digitized by Google

	H	ΠΕ	M. de Prokesch (*Ined.*, p. 30).
ΚΛΕΙΔΑΜΟ[Σ	I	ΜΕ	Musée de Vienne; M. de Prokesch.
		ΠΕ	Musée britannique : le Δ de ΚΛΕΙΔΑΜΟΣ a été omis par le graveur (Cf. Payn Knight, p. 32); la ressemblance du Δ et de l'A en est la cause.
ΑΠΟΛΛΩΝΙ[ΟΣ	A	ΜΕ	Paris (Mionnet, 81); M. de Prokesch; Berlin.
	A	ΠΕ	Musée Hunter (50, n° 27); Combe a lu un M sur l'amphore, peut-être est-ce un A.
ΤΙΜΩΝ	M	ΑΠ	M. de Prokesch.
		ΑΠ	L'auteur.
	M	ΜΕ	Berlin. Le M ressemble à un H, sur l'amphore.
	M	ΣΟ	Paris (Mionnet, 83); Ramus (p. 154, n° 18) a vu, au lieu du Σ et ΣΟ, les lettres ΔΥ en monogrammes. Peut-être est-ce un Σ mal frappé.
ΜΙΚΙΟ		ΑΠ	M. de Prokesch. M. de Prokesch a lu ΜΙΚΟ; on pourrait lire encore ΟΙΚΝΟ. Je ne puis restituer le véritable nom Sur l'amphore, M. de Prokesch a vu un H (*Inedita*, p. 30), et je crois voir un Δ sur l'empreinte que je dois à son obligeance. Comme le Δ appartient à Théodore, comme l'H est prêté par M. de Prokesch lui-même à Ariston, il convient d'attendre un document plus décisif (Cf. *Catalogue Rogers*, p. 15, n° 109).
ΝΙΚΟΝΟ			Vienne; collection du général Fox. Ce nom pourrait bien être le même que le précédent : il est aussi obscur et nous commande la même réserve.
ΕΡ			Musée britannique.

DRACHME.

ΚΛΕΙ[ΔΑΜΟΣ	A	Cabinet de Paris; poids : 3,85.

Ici le champ a été laissé libre à droite : le carquois a été dressé; il a son couvercle, sa courroie pour le suspendre; on a même ajouté un arc qui passe derrière le carquois. Tous les deux sont des attributs de Diane : l'arc marquant la puissance qui atteint au loin (ἑκατηβόλος), le carquois fermé indiquant les malheurs conjurés, du moins lorsqu'il s'agit de Diane Sotira. Mais à Athènes, nous verrons simplement dans ces attributs les armes de

Diane chasseresse, de Diane Agrotéra, dont il a été question plus haut.

J'ai joint aux monnaies d'argent trois bronzes, dont la face change trois fois ainsi que le module. Les plus grands nous donnent Minerve; les moyens, Thésée avec sa massue; les plus petits, Diane. Tantôt, sur ces bronzes, l'arc est auprès du carquois, tantôt il manque. Nous avons vu que l'arc et le carquois appartiennent à Hercule et à Thésée, mais à condition que la massue y soit jointe : si la massue est absente, Diane doit l'emporter. Je ne sais s'il est nécessaire de citer une monnaie de Massicytus en Lycie, où l'on voit d'un côté un carquois et une tête de cerf, de l'autre Diane (1).

Les inscriptions nous montrent à diverses reprises des carquois consacrés dans le Parthénon (2). Le plus beau avait été envoyé par les Méthymnéens : il était en ivoire et tout garni d'or (3).

ΔΗΜΕΑΣ ΕΡΜΟΚΛΗΣ

ΚΛΕΙΔΑ[ΜΟΣ	A	AΠ	L'auteur (deux exemplaires).
	A	ΔΗ	Cabinet de Paris (Mionnet, 84); Vienne; Eckhel (*Catal.*, p. 111) lit avec raison ΚΛΗΔΑ, erreur du graveur.
	A	ΔΙ	L'auteur.
	A	ΠΕΡ	L'auteur.
ΠΑΕΙΣΤΙ[ΑΣ	B	ΠΕΡ	Cabinet de Berlin.
	Γ		M. Lambros, marchand de médailles à Corfou.
	Γ	ΠΕΡ	L'auteur.

(1) Caroni, *Mus. Hedervar.*, pl. XXIII, n° 498.

(2) Bœckh, *Staatshaushaltung der Athener*, Beilagen, page 162, ligne 1 et page 168, ligne 18.

(3) Rangabé, *Antiquités helléniques*, t. I, p. 133.

ΑΥΣΙΜΑ[ΧΟΣ	Δ	ΑΠ	L'auteur.
	Δ	ΒΙΑ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 85); l'auteur.
		ΔΗ	M. de Prokesch.
		ΠΕΡ	Musée britannique; l'auteur.
ΑΠΟΛΛΩΝΙ[ΟΣ		ΑΠ	L'auteur.
	Ε	ΔΗ	L'auteur.
		ΔΗ	*Catalogue d'Ennery* (p. 68), qui donne ΑΠΟΛΛΩΝΙ. ΣΙΜ. Au Musée britannique on trouve le Μ sous ΑΠΟΛΛΩΝΙ (Cf. Payn Knight, p. 33).
ΣΩΣΙΚΡΑΤ[ΗΣ	Ε	ΑΠ	L'auteur.
	Ε	ΒΙ[Α	L'auteur.
	Ε	ΠΕΡ	Berlin.
	Ζ	ΑΠ	Copenhague.
	Ζ	ΔΗ	Cabinet de Gotha (Rathgeber, *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, 1838, p. 41).
ΕΥΠΕΙΘ[ΗΣ		ΔΗ	M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 30); son exemplaire n'a que ΕΥΠΕΙ.
	Ι	ΠΕΡ	L'auteur, avec ΕΥΠΕΙΘ.
ΔΙΟΓΕ[ΝΗΣ		ΔΗ	M. de Prokesch.

La marque de cette série est la coiffure d'Isis, non pas telle qu'on la trouve sur les monuments égyptiens (1), mais transformée par le symbolisme grec et appropriée à Cérès. Ainsi les pousses de palmier et le disque seuls sont restés : les cornes de vache ont fait place aux serpents de Cérès, image de la reproduction perpétuelle : il est vrai qu'ils sont disposés de façon à imiter les cornes de vache. Leur queue sert de lien à deux épis qui forment le bas de toute cette coiffure et précisent l'attribution à Cérès.

A une certaine époque, qui est assez rapprochée de l'ère chrétienne, le syncrétisme confondit la plupart des traditions du polythéisme en assimilant aux divinités grecques ou romaines les divinités des autres pays. Il paraît qu'il existe un bronze d'Athènes se rattachant à cette même série, puisqu'il porte la coiffure d'Isis. Je ne l'ai point vu et n'ai pu le faire dessiner; mais Hase l'a décrit dans les Annales de l'Institut archéo-

(1) *Relig. de l'antiq.*, pl. XXX, p. 138; pl. XXXI, p. 140; *Catal. Durand*, n° 1777; *Catal. Beugnot*, n° 403; Tassie Raspe, t. 30, n° 332; Pignor., *Mens. Isiaca*, p. 45; Meurs., t. I, pl. V. Montfaucon offre un curieux exemple de syncrétisme, t. I, 2e partie, pl. CXCVII. CXCVIII. Cf. *Museo Chiaramonti*, pl. II.

Digitized by Google

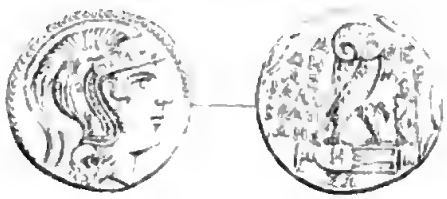
logique de Rome (1). Le conservateur du cabinet de Dresde reconnaissait dans ce symbole l'influence égyptienne : il en faisait remonter l'introduction à l'an 260 et au temps de Ptolémée Philadelphe. Je crains que ce ne soit remonter trop haut. Les Athéniens étaient plus attachés qu'aucun peuple à leurs croyances nationales, et tout ce que Ptolémée put gagner sur eux, ce fut de bâtir un temple à Sérapis, et de leur faire accepter ce nouveau culte (2). Assurément la numismatique nous offre des exemples de l'influence exercée par l'Égypte sur des pays voisins, et de l'adoption de la coiffure d'Isis en particulier. Je la trouve, en effet, sur les monnaies d'Antiochus VII Évergète, qui avait épousé une Cléopâtre, et sur les monnaies d'Antiochus VIII, leur fils, qui partagea le trône avec sa mere. Mais on rencontre aussi des exemples de ce symbole dans des villes qui considéraient Cérès comme une de leurs principales divinités : à Catane (3), à Syracuse (4), à Périnthe en Thrace (5), à Myndos (cf. cabinet de Paris). Je ne dis point que l'influence politique des Ptolémées fut étrangère à ce symbole; car je le retrouve à Séleucie (6), à Antioche (7); et je suis très-porté à admettre qu'à Athènes également il rappelle des relations avec l'Égypte. Mais je crois, à cause du style des monnaies de cette série, qu'il faut descendre plus bas que le troisième siècle av. J. C.; les rapports d'Athènes avec l'Égypte ont dû être fréquents, et le silence de l'histoire ne nous doit pas forcer à citer toujours l'unique date qu'elle nous a transmise, l'an 260. Pausanias nous montre (8), dans le vestibule de l'Odéon, les statues *des rois d'Égypte,* quoiqu'il n'en nomme que trois, et il a soin de nous dire au chapitre suivant (9), que ce n'est point par flatterie, mais par reconnaissance pour des bienfaits réels que ces statues ont été élevées. Les Athéniens ont donc pu compter encore des bienfaiteurs après Ptolémée Philadelphe, et la nature même du symbole gravé sur la monnaie qui nous occupe me ferait croire de nouveau à quelque magnifique présent de blé.

Hérodote dit quelque part qu'Isis offre une ressemblance très-grande avec Cérès (10). Mais on sait quel est le système théologique du grand historien, et quelles sont les voix qu'il écoute. Il est curieux de rapprocher

(1) 1839, t. XI, p. 275. Hase appelle cette coiffure *fleur de lotus*, dénomination adoptée par les anciens numismatistes et par Mionnet, mais qui n'est pas exacte.
(2) Paus., I, 18.
(3) Carl Combe, *Mus. Hunter.*, pl. XVI, n° 1 à 3.
(4) Taylor Combe, *Mus. Brit.*, pl. XIII, f. 3.
(5) C. Combe, *Mus. Hunter.*, pl. XLII, f. 18.
(6) *Mus. Hunter.*, pl. XLIII, f. 17.
(7) Caron, *Mus. Wiczay*, pl. XXII, n° 465.
(8) Paus., I, 8.
(9) Paus., I, 9.
(10) Hérod., II, 56, 156.

de ce témoignage l'opinion du colonel Leake, qui trouve une certaine similitude entre la disposition du temple d'Éleusis et celle des temples de Thèbes et de Philæ (1). Je crois avoir suffisamment établi le lien religieux de Minerve et de Cérès. En finissant, je signalerai seulement un monument curieux, mais d'une époque qui n'a plus d'autorité. Il est publié dans le musée Worsley (2), et nous montre Minerve portant la coiffure d'Isis sur la visière de son casque.

ΔΗΜΕΑΣ ΚΑΛΛΙΚΡΑΤΙΔΗΣ



Ε — Haym (*Tes. brit.*, I, p. 215), et Meursius (I, pl. II, f. 56).

Η ΣΩ — Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 48).

⊙ — M. de Prokesch.

Sans sigles, dans la collection de l'auteur (l'ancien n° 47 du Supplément de Mionnet, obtenu par échange).

J'ai fait dessiner la face d'un tétradrachme de cette série, pour montrer qu'elle est, à peu d'années près, contemporaine de la précédente et appartient au dernier siècle de la fabrication de l'argent. La série de Déméas et d'Hermoclès avec la coiffure d'Isis me paraît, en effet, se rapprocher beaucoup par le style des séries d'Apellicon et d'Aristion.

Je crois difficile de voir dans le nom de Déméas une abréviation du nom de Déméter, ainsi que le veut M. Cavedoni, afin d'obtenir un jeu de mots (3). Le τ et le ρ sont essentiels au sens et à la physionomie d'un com-

1) *Demi of Attica*, p. 160.
2) T. II, pl. XXVI, f. 13 et page 137.
(3) *Memor. di rel. mor. e lett.*, t. V, p. 329. La racine de Δημέας est plutôt Δέμος.

Digitized by Google

posé ou d'un dérivé, et ne se peuvent supprimer à plaisir. Δημήτριος, voilà un nom dérivé de Δημήτηρ; on le trouvera dans les deux séries suivantes, et l'on verra qu'il n'appelle point sur la monnaie les symboles de Cérès.

La figure représentée dans le champ à droite est appuyée sur un sceptre et tient deux épis; mais la coiffure qu'elle porte atteste que Cérès est déjà identifiée avec Isis. Le disque et les deux pousses de palmier nous montrent que cette série se rattache à la précédente par le symbole; ou plutôt la précédente, venue dans l'ordre chronologique après la série de Déméas et de Callicratide, voulut rappeler Cérès-Isis en reproduisant sa coiffure caractéristique. Hermoclès, second magistrat, eut cette courtoisie pour ses prédécesseurs. Le culte de Cérès-Isis ne fut introduit à Athènes que sous l'influence des idées égyptiennes. C'est ainsi que nous voyons Ptolémée construire à Athènes un temple de Sérapis; or, le culte d'Isis est étroitement uni à celui de Sérapis, qui n'est autre chose que le dieu Apis mort (1); et l'on peut être certain que si l'un des cultes a été importé dans un pays, l'autre a dû arriver aussitôt. Le traité de Plutarque *sur Isis et Osiris* en fait foi, et l'on remarquera que dans les villes grecques où le culte de Sérapis fut également établi, Isis est inséparable de Sérapis. Ainsi à Corinthe, à Hermione, à Messène, à Bœæ en Laconie, leurs temples sont réunis ou ils partagent le même temple (2).

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ ΑΓΑΘΙΠΠΟΣ

ΑΠ Α ΑΠ Cabinet de Paris (Mionnet, 86). J'ai un exemplaire sans troisième nom, dans ma collection, et qui est très-bien conservé.

(1) Mariette, *Mem. sur la mère d'Apis*, p. 16 et suiv. (2) Pausanias, II, 4; II, 34; IV, 32; III, 22.

		ΠΕ	M. de Prokesch.
	Α	ΣΟ	Berlin; l'auteur.
ΦΙ	Β	ΜΕ	Berlin; collection de l'auteur; je possède un autre exemplaire fruste, avec ΦΙ.
ΑΠ	Γ	ΑΠ	Berlin; un autre exemplaire (*ibid.*), sans troisième nom.
	Γ	ΜΗ	Cabinet de Berlin.
	Δ		L'auteur.
	Δ	ΑΠ	L'auteur.
	Δ	ΜΗ	Cabinet de Paris (Mionnet, 87).
	Δ	ΣΟ	Musée britannique.
	Δ	ΣΩ	M. Lambros, marchand de médailles à Corfou.
ΦΙ ou ΦΑΙ	Ε	ΑΠ	Berlin.
	Ε	ΜΗ	Vienne; l'auteur; M. Curt, marchand à Londres.
		ΜΗ	Gessner (pl. IV, n° 19), qui lit ΟΑΥ.
	Ε	ΣΟ	Copenhague.
	Ε	ΣΩ	Cabinet de Paris.
ΑΠ	Ε	ΣΟ	Collection de M. Larcher, aujourd'hui dispersée.
	Ζ	ΑΠ	Milan; l'auteur; empreinte rapportée à Copenhague par Brōndsted.
	Ζ	ΜΗ	M. Leake (*Hell. numism.*, p. 24).
	Ζ	ΠΕ	Cabinet de Paris (88); M. de Prokesch; M. Rollin; l'auteur.
	Ζ	ΣΟ	Musée Hunter (p. 50, n° 30).
	Η	ΣΟ	Berlin; Copenhague.
Sans 3e nom.	Η	ΑΠ	L'auteur.
	Η	ΜΗ	Ancienement chez M. Young.
	Η	ΠΕ	Musée Hunter (C. Combe, p. 50, n° 31); l'auteur.
	Η	ΣΟ	L'auteur.
ΦΙ	Ι	ΜΗ	Berlin.
Sans 3e nom.	Κ	ΜΗ	M. de Prokesch; l'auteur.
		ΠΕ	Gotha; *Catalogue d'Oxford* (p. 4), où l'on donne ΤΗ. ΜΗΤΡΟ pour ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ.
		ΣΩ	Cabinet de Paris. Sans sigles : *Catalogue de Lorichs*, p. 107.

Deux noms, trois au plus, si ΦΙ et ΦΑΙ ne sont pas la même chose, se partagent les divers chiffres d'émission, et avec un assez grand désordre auquel je ne saurais remédier.

M. Cavedoni cite une inscription de Délos qui mentionne Eubulus,

Digitized by Google

fils de Démétrius, prêtre τῶν μεγάλων Διοσκούρων Καβείρων (1), et il demande si le magistrat monétaire d'Athènes n'est point parent du père du prêtre de Délos (2); on jugera s'il est nécessaire de répondre à cette question. Je ferai seulement observer que, d'après le système de M. Cavedoni, ce serait bien plutôt le lieu de rappeler que Démétrius vient de Déméter, et de chercher un symbole qui se rapportât à Cérès. Pour moi, appuyé sur le principe qui attache le symbole au nom du second magistrat, j'admettrai sans répugnance une de ces allusions auxquelles je ne suis opposé que lorsqu'elles détruisent le caractère religieux et public de la monnaie. Agathippus, en choisissant pour signes distinctifs de la série courante les bonnets des Dioscures, divinités pour lesquelles Athènes avait un culte particulier, a pu s'applaudir de ce que le symbole répondait à l'étymologie de son nom (ἀγαθός et ἵππος). Castor et Pollux sont les dompteurs de chevaux par excellence, et la numismatique nous les montre assez souvent sur leurs coursiers pour qu'il ne soit plus nécessaire de nous arrêter aux groupes de *Monte-Cavallo*.

J'ai parlé des bonnets des Dioscures en décrivant une des séries à monogrammes, la onzième. La seule différence c'est qu'ils sont ici entourés d'une couronne de laurier. On pourra se référer encore à la série de Micion et d'Euryclide.

J'ai classé auprès du tétradrachme deux bronzes dont le type n'est point tout à fait semblable. Peut-être celui de droite devait-il se réunir à la série à monogrammes; cependant son style m'a fait croire qu'il était d'une époque plus récente. Celui de gauche, au contraire, où il n'y a qu'un seul bonnet et où l'aigle de Jupiter paraît dans le champ, pourrait bien appartenir à la série de Démétrius et d'Hiéron, qui suit immédiatement celle-ci dans l'ordre alphabétique. Je ne puis trancher ces difficultés et les soumets seulement à l'appréciation des savants.

(1) C. I. G., n° 1270.

(2) *Memor. di rel. mor. e lett.*, p. 330.

ΔΗΜΗ[ΤΡΙΟΣ] ΙΕΡΩ[Ν

A	N.	Musée britannique.
A	ΣΩ	Cabinets de Vienne et de Turin.
B	ΣΩ	Saint-Pétersbourg (Ermitage); le B paraît joint à une autre lettre sur l'amphore.
Δ	AN	Collection de l'auteur ; pièce acquise à la vente du baron Behr.
Δ	EM	Musée britannique.
Δ	ME	L'auteur.
Δ	ΠΡ	Collection du général Fox (Cf. *Catalogue Thomas*, p. 205).
A	HP	Saint-Pétersbourg (Ermitage); le Δ paraît précédé d'un I.
M	ΠΡ	M. Six Van Hilligom (à Amsterdam). Je ne suis point sûr du M, et il paraît y avoir MP aussi bien que ΠΡ sous l'amphore. Une pièce citée au Catalogue Wellenheim (n° 3794) donne ΠΡ en monogramme.
	AN	Musée britannique.
	EN	Paris (Mionnet, 89); Turin.
	M.	La Haye (Cf. Caroni, *Mus. Hedervar.*, I, n° 3731 et Sestini, p. 69).
	NE	Eckhel (*Catal. Mus. Cæs. Vindob.*, I, p. 111), et Taylor Combe (*Mus. brit.*, p. 126, n° 19).
	CΦ	Musée britannique (Cf. *Cat. Borrell*, p. 12). Le C lunaire se trouve deux fois à peine sur les monnaies d'argent. La pièce n'est point pour cela du bas temps, tout au contraire. Le graveur a employé par mégarde un caractère cursif.
	ΣΦA	C'est une lecture que je propose, avec toute réserve, au lieu de IA lu par Combe (*Mus. brit.*, p. 126, n° 20).

ϹΩ Copenhague : mêmes observations que pour ϹΦ.

Sans sigles : à Copenhague et à Gotha. J'ai encore dans ma collection un tétradrachme avec un monogramme sur l'amphore, où l'on distingue un N.

Cette série appartient aux premières séries qui succédèrent aux monogrammes. Le module, le style, les noms abrégés, la marque d'atelier qui est tantôt sous l'amphore, tantôt à gauche du pied de l'amphore, les sigles réunis parfois en monogrammes, un certain désordre dans la classification, tout concourt à placer ces tétradrachmes au commencement du IIIe siècle av. J.-C. J'ai préféré ne pas rectifier certaines marques d'atelier, telles que ΕΜ, ΕΝ, ΝΕ, bien qu'elles me paraissent des fautes des graveurs; je ne suis point assez certain de l'erreur.

Je ne dis rien du symbole, qui s'est présenté déjà avec la série d'Alcétès et d'Évagron.

ΔΙΟΓΕ[ΝΗΣ] ΠΟΣΕΙ[ΔΙΠΠΟΣ

TÉTRADRACHMES.

ΕΣΤΙΑΙΟΣ	Α	ΜΕ	Cabinet de Vienne (Cf. Eckhel, *Catal. Mus. Cæsar. Vind.*, I, p. 111); Milan; Cabinet de Stosch (Corsini, *Fast. att.*, II, p. 164); Goltzius (XIV, 9) lit mal les noms.
ΔΗΜΗ[ΤΡΙΟΣ	Β	ΔΙ	Paris (Mionnet, 90); M. de Lagoy.
		ΔΙ	Musée britannique; M. de Prokesch.
	Β	ΜΕ	Cabinet de Paris.
		ΜΕ	Berlin.
		ΣΦ	L'auteur.

Digitized by Google

ΔΙΟ[ΚΛΗΣ	Γ	ΜΕ	M. Leake (*Hell. Num.*, p. 23); Musée Hunter (p. 50, n° 34).
		ΣΦ	L'auteur. Sans sigles : au Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 51), et chez M. Curt.
ΗΓΕΜΑ[ΧΟΣ	Ε	ΔΙ	M. de Prokesch. Cet exemplaire a un Κ sur l'amphore, mais le Κ me semble corrigé par les tétradrachmes suivants.
	Ε	ΣΦ	M. de Prokesch; Musée britannique (p. 50, n° 35, fourrée); Combe a lu Ξ sur l'amphore (Cl. Stuart, *Antiquités d'Athènes*, au frontispice du premier volume).
ΔΩΡΟ[ΘΕΟΣ		ΜΕ	L'auteur. J'ai cédé, par échange, un exemplaire au Cabinet de Paris.
	Ξ	ΣΦ	Copenhague.
ΚΑΛΛΙΦΩΝ	Μ	ΔΙ	Musée de Turin; Le Μ est écrasé.
ΕΡΜΟΚΡΑ[ΤΗΣ		ΔΙ	Catalogue de M. de Jessaint (p. 10).
		ΜΕ	M. de Prokesch. (*Inedita meiner Sammlung*, p. 30).
ΘΕΟΔΩ[ΡΟΣ		ΣΦ	L'auteur.

DRACHME.

ΔΗ[ΜΗΤΡΙΟΣ	La drachme m'est connue par une empreinte dont j'ai oublié la provenance.

DEMI-DRACHMES.

ΔΗ[ΜΗΤΡΙΟΣ	Musée de Munich; M. de Timoni (à Vienne).

Tout le monde a nommé le Bacchus chorégique avec le thyrse, la couronne et le long vêtement, qui rappelle à la fois le costume du théâtre, la bassaride asiatique et la nature molle et efféminée que les Grecs donnèrent peu à peu à Bacchus (1). La drachme simplifie le symbole et ne donne plus que le thyrse : la demi-drachme le supprime.

Bacchus avait plusieurs temples à Athènes ; ils étaient tous dans la rue des Trépieds et auprès du théâtre (2). Dans le premier, on voyait une statue de Bacchus par Thymilus; auprès de lui le sculpteur avait mis une statue de l'Amour ; plus tard on plaça de l'autre côté le célèbre Satyre de Praxitèle, présentant une coupe au dieu. Deux autres temples étaient réunis dans une même enceinte, et c'était là que Bacchus avait été primitivement adoré.

(1) Hésychius, Διόνυσος· ὁ γυναικίας καὶ παράθηλυς. (2) Paus., I, 20.

Digitized by Google

Chaque temple contenait une statue : l'une était en bois et avait été enlevée d'Éleuthères (1), d'où Pégasus avait apporté aux Athéniens le culte de Bacchus ; la seconde, en or et en ivoire, était d'Alcamène. Enfin, dans un édifice qui s'appelait d'abord la maison de Polytion, et qui fut plus tard dédié à Bacchus, on voyait un Bacchus Melpomènos, et auprès de lui Minerve, Apollon, les Muses ; ces statues avaient été exécutées et consacrées par Eubulide. Enfin le théâtre de Bacchus lui-même et le monument de Thrasyllus étaient surmontés d'une statue colossale en costume chorégique, assise, dont les auteurs ne parlent pas, mais qui a survécu au temps et que les Anglais ont transportée au Musée britannique.

Le Bacchus qui figure sur les tétradrachmes reproduit-il quelqu'une de ces statues? Ce ne doit être ni celle de Thymilus, dont on cherchera plus convenablement la copie dans les groupes de Bacchus et d'Ampélos ou de Bacchus et d'Acratus que conservent nos Musées ; ni celle d'Alcamène, que je crois avoir retrouvée sur la série monétaire de Dioclès et de Diodore. Je ne dis rien du ξόανον venu d'Éleuthères, ni de la statue du Musée britannique, bien que le costume offre une grande conformité avec le costume que présente le tétradrachme, car elle est assise. Il reste donc le Bacchus Melpomènos ; mais je le reconnais sur la série de Timostrate et de Posès avec beaucoup plus de vraisemblance. Ici, du reste, sa figure ressemble beaucoup au Bacchus Melpomènos : si elle tenait un masque de la main droite, je dirais même qu'on a deux fois reproduit sur la monnaie athénienne la statue d'Eubulide.

Les anciens ne nous ont certainement point indiqué toutes les statues de Bacchus que possédait Athènes. Il se peut que dans le théâtre même qui portait le nom du dieu il y en ait eu plusieurs. Je suis donc bien éloigné d'affirmer que les tétradrachmes de Diogène et de Posidippe ne nous offrent point la copie d'une œuvre antique : c'est l'attribution exacte qui m'échappe. On sait que les grandes Dionysies étaient solennisées par des chœurs et des concours scéniques. Peut-être quelqu'une de ces fêtes, signalée par un événement mémorable, a-t-elle déterminé le symbole de la présente série. Après le siége d'Athènes par Sylla, l'Odéon, que Périclès avait fait construire sur le modèle de la tente du roi de Perse, se trou-

(1) Paus., I, 38. (2) Paus., I, 2.

Digitized by Google

vait brûlé. Il fut restauré, nous dit Pausanias (1), et Vitruve ajoute qu'il fut restauré par le roi Ariobarzane II (2). Il chargea de ce travail les architectes Stallius et Ménalippus (3). Son fils, Ariobarzane Philoromæus continua son œuvre, et les Athéniens reconnaissants lui élevèrent une statue : les inscriptions en font foi (4). Le Bacchus chorégique fait-il allusion à cette restauration? Il semble, toutefois, que le style des tétradrachmes ne les fait pas descendre aussi bas que cette époque (60 ou 59 av. J. C.).

ΔΙΟΚΛ[ΗΣ] ΛΕΩΝΙΔΗΣ

DRACHME.

M sur l'amphore. Cette drachme est au Cabinet de Gotha, et, comme elle est un peu fruste, M. Rathgeber a eu l'obligeance de m'en envoyer par trois fois l'empreinte. Je n'ose donc assurer qu'elle ait été très-justement reproduite. Le tétradrachme est donné par Sestini (*Descriz. d'alcune medaglie greche dal mus. Fontana*, I, p. 46); mais je n'ai pu m'en procurer l'empreinte, parce que le musée Fontana est en ce moment soumis à des questions de succession. Sestini a vu dans le champ un Hercule debout. A-t-il bien vu? Le tétradrachme appartiendrait-il à une autre série? Cela serait surprenant, puisque les noms des magistrats sont les mêmes. Ces questions seront un jour résolues : je ne veux donc rien préjuger.

Les bronzes que je publie avec la monnaie de Dioclès et de Léonide semblent éclaircir le symbole accessoire de la drachme; la prudence aurait dû

(1) I, 20. Cf. Valere Maxime, V, 7.
(2) Vitruve, V, 9.
(3) C. I. G. n° 357.
(4) Franz, *Elementa epigraphices*, p. 223.

Digitized by Google

peut-être me défendre ce rapprochement, car je m'expose à être démenti par la première découverte qui viendra jeter du jour sur une série encore incomplète. Mais je ne présente cette comparaison que comme une hypothèse et comme toute provisoire.

Minerve, debout devant un autel sur lequel brille la flamme du sacrifice, tient une patère et fait une libation. Quand la drachme m'est arrivée pour la première fois, j'avais songé à un sujet tout à fait attique : Minerve déposant dans l'urne le vote qui fera absoudre Oreste (1) ; les bronzes rectifièrent cette première impression. L'olivier sacré de l'Érechthéion, la chouette posée sur les branches de l'arbre, le serpent enroulé autour de son tronc, indiquent l'autel de Jupiter Hercéius qui était placé dans le temple de Pandrose, au-dessous de l'olivier (2). Minerve fait-elle une libation sur l'autel de Jupiter, son père? A quel titre fait-elle cette libation? A titre de déesse de la Victoire, comme Apollon sur les bas-reliefs pythiques et sur un grand nombre de vases peints, pour célébrer son triomphe sur Neptune (3), sur Vulcain ou sur les Titans? A titre de Poliade et d'Archégétis? Bien plus, ne serait-il pas possible qu'elle fît une libation sur son propre autel à titre de *Kékropé* (4), parce que le premier autel élevé à Athènes lui avait été consacré par Cécrops, dans l'Acropole (5)? Je ne retrouve point de texte pour justifier ces diverses conjectures qui se ramènent toutes à une idée principale — Minerve célébrant son propre triomphe et prenant possession d'Athènes (6).

Les monnaies de bronze sont d'une époque assez rapprochée de l'ère chrétienne, mais la monnaie d'argent doit être du même temps. Son style et l'ω de l'inscription en font foi. Du reste, toutes les séries qui portent le nom de Dioclès (il y en a quatre) sont du dernier siècle avant J. C. et peu éloignées de l'avénement d'Auguste.

(1) Winckelmann, *Mon. inédits*, t. II, pl. CCIII ; *Nouvelle galerie mythologique*, pl. XIII, n° 17.

(2) *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 248.

(3) Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 232.

(4) Photius, *in verbo*.

(5) Λέγεται δὲ ὁ Κέκροψ βωμὸν παρ' Ἀθηναίοις ἱδρῦσαι πρῶτος καὶ πόλιν πρῶτος Ἀθηνᾶς ἄγαλμα συστήσασθαι (Euseb., *Præp. evang.*, X). Comparez une pierre gravée de Florence (Wicar, t. IV, pl. III).

(6) Cf. Taylor Combe, *Mus. brit.*, pl. IX, f. 20.

ΔΙΟΚΛΗΣ ΜΕΛΙ[ΤΤΙΔΗΣ

ΜΗΔΕΙΟΣ HP Cabinet de Paris et Musée britannique. Mionnet (*Suppl.*, 57) n'a pas bien lu les inscriptions.

Si la rareté de cette série ne suffisait déjà à lui donner une grande valeur, le sujet qu'elle porte la rendrait certainement la plus précieuse de toutes. C'est la Minerve du Parthénon, la statue de Phidias, en or et en ivoire, tenant d'une main la Victoire qui lui présente la couronne, de l'autre sa lance et son bouclier. Elle porte la tunique talaire, et à ses pieds se dresse le serpent Érichthonius. Rien ne répond mieux à l'indication de tous les textes (1) et au témoignage des monuments figurés qui se trouvent aujourd'hui dans les Propylées de l'Acropole d'Athènes (2). Le casque a été simplifié, les détails devenant imperceptibles à une aussi petite échelle. Aussi un graveur a-t-il substitué sur un bronze la tête de Gorgone au combat des Amazones, sujet développé par Phidias sur le bouclier.

Beaucoup de pays n'avaient point attendu l'exemple d'Athènes pour reproduire cette statue célèbre, de même qu'on avait reproduit le Jupiter Olympien. Nous la trouvons à Sardes (3), à Rhégium, à Thyatire, sur les bronzes; à Side de Pamphylie, à Nagidus (4), sur l'argent. Les pièces d'or

(1) Voyez, dans le second volume de *l'Acropole d'Athènes*, le cinquième chapitre tout entier.

(2) Ph. Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, Monum, fig., pl. XXXVIII et XXXIX.

(3) *Mus. Hunter*. (pl. XLVII, f. 13).

(4) Collection de M. le duc de Luynes.

d'Antiochus Ier, les tétradrachmes de Séleucus VI, d'Antiochus IX Cyzicénus, d'Ariarathe VI Eusébès, d'Ariobarzane Philoromæus, d'Ariarathe VII, les bronzes d'Antiochus IX, d'Alexandre II Zébina; bien plus, les monnaies des satrapes de l'Asie Mineure eux-mêmes, de Dernès et de Syennesis, par exemple (1), nous offrent la copie de la Minerve de Phidias. On en citerait d'autres encore. Du reste, rien n'est plus conforme aux habitudes de l'art antique.

ΔΙΟΚΛΗΣ ΤΟ ΔΕΥΤΕ[ΡΟΝ] ΜΗΔΕΙΟΣ

ΣΟ Musée britannique.

B ΣΩ Cabinet de Paris. Mionnet (*Suppl.*, 58) a confondu les noms et a été rectifié par M. Cavedoni (*Annales de l'Inst. archéolog. de Rome*, 1838, p. 185).

ΖΩ pour ΣΩ, collection de l'auteur; la pièce est dorée.

Cette série est aussi rare que la précédente; elle serait presque aussi précieuse, si l'on pouvait y reconnaître avec autant de certitude *la Minerve Hygiée* qui fut consacrée par Périclès derrière les Propylées, exécutée par le sculpteur Pyrrhus, et dont la base est encore à sa place aujourd'hui, portant son inscription (2). Quoiqu'il y eût une autre statue d'Hygiée dans l'Acropole (3), je crois toutefois que l'œuvre de Pyrrhus a été copiée par les graveurs : d'abord parce qu'au temps de Dioclès on s'atta-

(1) De Luynes, *Numism. des satrap. de l'Asie Mineure*, pl. III.

(2) Paus., I, 23; Pline, XXXIV, 19, 26. Voyez, sur la statue de Pyrrhus et son histoire, Ross, *Archäologische Aufsätze*, t. I, p. 185, et *l'Acrop. d'Athènes*, t. I, p. 282.

(3) Paus., *ibid.*

chait à reproduire les statues célèbres, ainsi que nous le montrent les séries qui portent son nom; ensuite, parce qu'Athènes, qui a créé et propagé en Grèce le culte d'Hygiée et son type (1), n'y voyait qu'une forme de Minerve; le serpent lui-même, symbole des forces bienfaisantes de la nature, était l'attribut favori de Minerve. Hygiée devint plus tard la fille et la compagne d'Esculape : alors, pour la distinguer tout à fait de Minerve, on donna à celle-ci le nom de *pæonia*, que les Romains traduisirent par *medica*. Telle est, cependant, la force de la tradition, que les monuments figurés de l'Attique représentent encore les deux divinités réunies : ainsi, sur un autel d'Oropos, Pausanias vit Minerve Pæonia à côté d'Hygiée (2). On conçoit par quelle transition naturelle la seconde série monétaire à laquelle Dioclès présida passa de la Minerve Parthénos à la Minerve Hygiée. Ce qui peut avoir déterminé le choix de cette dernière, c'est le nom du second magistrat Μήδειος, dont l'étymologie crée un rapprochement d'idées et de mots que M. de Witte me signalait jadis avec raison; mais le cadre qui m'est tracé ne me permet point de m'étendre sur ce sujet (3).

La forme τὸ δεύτερον est une tournure empruntée à la langue romaine. Nous verrons tout à l'heure τὸ τρίτων, de même que l'on disait à Rome *tertium, quartum* consul. J'ai signalé, en publiant trois inscriptions d'Olympie (4), des formes semblables : on en trouve aussi sur les monnaies. Eckhel cite (5) une monnaie de Clazomène avec l'inscription suivante : ΕΠΙ CT. ΖΩCIMOY Τ . Ε . et il traduit τὸ Ε par *quintum*.

Ainsi qu'il arrive assez souvent sur les bronzes d'Athènes, le symbole, en devenant le motif principal, se renverse, et, au lieu de regarder à gauche, Minerve Hygiée est tournée à droite. Je crois inutile de citer des monuments pour justifier cette attribution d'Hygiée (6).

(1) Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 541.

(2) Paus., I, 34.

(3) Cf. Hésiode, *Théogonie*, v. 1001; Gerhard, *Iason*, Berlin, 1835; Panofka, *Heilgotten der Griechen*, Berlin, 1845; Panofka, *Asklepios und die Asklepiaden*, Berlin, 1846.

(4) *Études sur le Péloponèse*, p. 269 et 309. Cf. le C. I. G., IIIe volume, 1re fascicule, n° 4020.

(5) *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 541.

(6) Cf. Leplat, *Musée de Dresde*, pl. CXV. Un candélabre trouvé à Tivoli porte Minerve Hygiée avec la coupe et le serpent (*Mus. Pio Clement.*, IV, pl. VI).

ΤΟ ΤΡΙΤ[ΟΝ] ΔΙΟΚΛΗΣ ΔΙΟΔΩΡΟΣ

Δ HPA Collection de l'auteur. Les sigles sont mal gravés et un peu frustes; on pourrait lire aussi Λ ΣΦΑ.

⊙ Musée britannique.

MIΩ Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 59). MIΩ est très-mal gravé : sans doute il faut lire ΣΩ.

Il est singulier que toutes les séries qui portent le nom de Dioclès soient également rares et présentent également des sujets intéressants. J'ai dû cette fois manquer à l'ordre alphabétique, donné par le nom du second magistrat; l'inscription τὸ τρίτον m'en faisait une loi.

Le personnage assis sur un trône est Bacchus, barbu, tenant le thyrse et le canthare. Le canthare est penché comme pour répandre le vin, car Bacchus ne boit pas, il verse, il se donne; dans la procession des Dionysies et des Lénées, le prêtre répandait doucement sa libation en marchant.

Digitized by Google

Les vases peints nous montrent ainsi le dieu Bacchus (1). Le canthare incliné est-il une figure de Zagreus déchiré en morceaux et de son sang versé? Peut-être les Mystères expliquaient-ils ce symbole; peut-être le dogme religieux avait-il une portée plus haute encore que nous ne le supposons: car je suis frappé de trouver le canthare sur une stèle funéraire (2). Il est représenté aussi sur les monnaies, sur celles des Cilbiens en Lydie, sur les bronzes de Tryphon, roi de Syrie, d'Alexandre II Zébina, d'Antiochus IX Cyzicénus; je ne dis rien de la Thrace, dont Bacchus était une des plus grandes divinités, ni de la Béotie, où le Bacchus des Thraces avait été naturalisé et était devenu le fils de Sémélé; ce fut même de la Béotie que son culte et ses mystères passèrent en Attique.

La coiffure du dieu sur les tétradrachmes et sur les bronzes où la tête n'a point été usée, est composée de tresses qui tombent sur ses épaules et d'une grosse torsade de cheveux, enroulée autour de sa tête en guise de couronne. Une pierre gravée du Musée de Florence donne avec beaucoup de précision cette sorte de coiffure (3).

J'ai dit plus haut que je pensais retrouver sur cette série monétaire une copie du Bacchus d'Alcamène. A l'appui de cette conjecture, je ne puis donner aucune preuve, mais seulement quelques considérations esthétiques qui ne paraîtront peut-être point indignes d'attention. D'abord, à propos de la série de Diogène et de Posidippe, j'ai énuméré les diverses statues de Bacchus que possédait Athènes, et montré ce que devaient être les statues de Thymilus et d'Eubulide, le ξόανον de Pégasus, ce qu'était le Bacchus chorégique du grand théâtre et celui des tétradrachmes d'Athènes. La statue la plus importante de toutes devait être assurément celle d'Alcamène (4). Elle était en or et en ivoire, et ce magnifique travail avait été confié à l'un des maîtres les plus illustres de l'école attique, qui ne fut pas seulement l'élève de Phidias, mais son rival (5). Or la statue représentée sur les tétradrachmes est la manifestation la plus complète du dieu, la plus grandiose, la plus conforme aux traditions primitives. Il est assis sur un trône semblable à celui de Jupiter; il tient le thyrse et le canthare, sym-

(1) Mongez, *Galerie de Florence*, t. II, pl. XXIII; Hamilton, I, pl. XXXVI; II, pl. XXII; III, pl. IX; Gerhard, *Berlins antike Bildwerke*, n° 876; Millingen, *Vases Coghill*, pl. VI. Voyez l'*Elite des Mon. céramogr.*, t. I, pl. XLI à XLVIII. Cf. *Musée de Florence*, I, 87, 88.

(2) Millingen, *Vases Coghill*, pl. XXXI.

(3) Mongez, t. III, pl. X.

(4) Paus., I, 20.

(5) Καὶ τῷ Φειδίᾳ σύγχρονος καὶ τούτῳ ἀντερίζει. (Tzetz, *Chil.* VIII, v. 193).

bole de sa puissance et des mystères qui ajoutent à son culte tant de gravité. La longue bassaride, costume oriental et archaïque, l'enveloppe encore. Sa coiffure compliquée, sa longue barbe, tout est maintenu par l'artiste avec un respect manifeste des exigences hiératiques. Tel Bacchus était représenté sur le coffre de Cypsélus (1).

En même temps, les inspirations de l'école attique sont empreintes sur ce type. Elles sont surtout sensibles sur le bronze qui est dessiné au-dessous du tétradrachme, et qui est d'une exécution meilleure que les deux autres. La noblesse de la pose, l'ajustement des draperies, la magnifique élégance du trône, le geste plein de majesté qui étend le canthare et retient le sceptre, l'art qui a fait glisser au bas du torse la fine bassaride et l'a jetée sur l'épaule gauche avec cette tournure simple à la fois et héroïque dont les Grecs ont seuls le secret, tout atteste la main d'un maître. Je dirai plus : qu'on substitue un sceptre au thyrse, un aigle au vase, quelques boucles à la torsade de la chevelure, et l'on aura le Jupiter Olympien de Phidias. Ou Alcamène a fait sa statue après avoir accompagné Phidias à Olympie, et il s'est inspiré des plus présents souvenirs; ou il l'a faite avant le voyage en Élide, et il s'est aidé des conseils, nourri de l'esprit de Phidias : son maître lui inspirait les idées qu'il allait réaliser quelques années plus tard. Il semble même, autant que les proportions se peuvent sentir sur une copie aussi réduite, que la statue de Bacchus a dû être plus grande que nature, et l'on démêle les intentions de l'artiste qui a disposé sa draperie d'or de façon à ce qu'elle pût s'ajuster sur le torse et les pieds d'ivoire, ou se retirer à volonté. C'était le principe que Phidias avait appliqué à la Minerve du Parthénon. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que le graveur a assis de côté son Bacchus par un pur caprice, sans doute pour faire mieux voir le trône, qui est de la plus noble proportion. Il n'en est pas de même sur le tétradrachme où Bacchus est assis naturellement.

La lampe qui est devant la statue paraît ajoutée sur les bronzes, qui ont le moins de style et qui sont peut-être d'une époque postérieure. Je renvoie à la série d'Andréas et de Charinautès pour l'explication de cette lampe. Bacchus, fils de Sémélé, était né au milieu des éclairs et des foudres; parèdre de Cérès, il tenait une torche; il faut songer encore aux traditions

(1) Otf. Müller, *Handbuch der Kunstgeschichte*, § 389.

attiques qui attachaient aux torches de l'Iacchus des mystères un souvenir national; il faut lire, sur ce sujet, le récit d'Hérodote, au livre huitième de son histoire, et celui de Plutarque dans la *Vie de Thémistocle*.

ΔΙΟΝΥΣ[ΙΟΣ] ΔΙΟΝΥΣ[ΙΟΣ

ΑΝΤΙΦΑ[ΝΗΣ		ΔΙ	Musée britannique.
	Α	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 61).
		ΜΕ	M. Leake (*Hellen. Numism.*, p. 24); l'auteur; j'ai un second exemplaire sans sigles.
	Α	ΣΟ	M. de Prokesch.
	Α	ΣΩ	Musée britannique; Collect. de M. de Timoni (à Vienne).
		ΣΩ	Berlin.
ΑΡΙΣ[ΤΙΩΝ	Β	ΔΙ	Cabinet de Paris; Collection de M. de Prokesch.
		ΔΙ	Musée britannique.
	Β	ΜΕ	M. de Prokesch.
		ΜΕ	Copenhague.
	Β	ΠΕ	Cabinet de Vienne.
	Β	Σφ	M. Bunbury, empreinte communiquée par le général Fox.
	Β	ΣΩ	Cabinet de Paris; collection du général Fox (Cf. *Catalogue Thomas*, p. 206); l'auteur; M. Curt.
ΑΡΙΣΤΑΙ[ΟΣ	Γ	ΑΙ	Berlin.
	Γ	Σφ	Vienne.
	Γ	ΣΩ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 63); Copenhague; l'auteur. Sur

Digitized by Google

			mon exemplaire, l'A et l't de la fin du troisième nom sont unis, comme dans un monogramme.
ΔΗΜΟΣ[ΘΕΝΗΣ	Δ	ΜΕ	Turin.
ΚΑΛΛΙΣ[ΘΕΝΗΣ	Ε	ΔΙ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplément*, 56).
	Ε	ΣΩ	L'auteur.
ΖΕΥΞΙ[Σ	Ζ	ΔΙ	L'auteur (Cf. le *Catalogue Thomas*, p. 206, n° 1512).
	Ζ	ΜΕ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 64).
	Ζ	ΣΦ	Copenhague.
ΜΗΤΡΟ[ΔΩΡΟΣ	Η	ΔΙ	Dresde; Berlin.
		ΔΙ	M. de Prokesch.
	Η	ΣΦ	Musée britannique (Payne Knight, p. 33, omet l'H); Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 60); Sestini, *Mus. Hedervar.*, n° 60.
		ΣΦ	M. Lambros.
ΑΡΙΣΤΩ[Ν	Θ	ΣΦ	Paris (Mionnet, *Supplément*, 62).
ΤΙΜΩ[Ν	Ι	ΔΙ	L'auteur.
ΑΙΣΧΙ[ΝΗΣ	Κ	ΣΦ	M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 31).
ΜΝΗΣΑΡ[ΧΟΣ	Α	ΔΙ	Musée britannique.
	Α	ΜΕ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 92). Mionnet n'a pas vu les sigles; en échange, il prend les chevaux du Soleil pour des serpents.
	Α	ΣΦ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 67); M. de Lagoy; M. de Prokesch.
ΑΣΚΛΑ[ΠΩΝ		ΔΙ	Munich; Collection de M. de Prokesch; l'auteur.
	Μ	ΜΕ	L'auteur.
	Μ	ΣΩ	M. de Lagoy.
			Le Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 64) possède encore un tétradrachme qui n'a que les deux premiers noms, bien que l'exemplaire soit d'une bonne conservation et qu'il reste de la place dans le champ pour une troisième inscription. La lettre d'amphore est effacée : la marque d'atelier est ΜΕ.

J'ai déjà parlé du dieu Soleil, à propos de la série de Glaucus et d'Échécrate. Ici, le Titan est sur un char, couronné de rayons, la taille serrée par une large ceinture, comme le Bacchus chorégique. Ses bras sont étendus, sans doute parce que les mains tiennent les rênes. Les quatre coursiers s'é-

Digitized by Google

lancent, avec le mouvement et la variété d'attitudes que les sculpteurs du siècle d'Alexandre avaient su donner à leurs quadriges. C'est un sujet que représentent les vases peints, soit que le dieu paraisse sur son char (1), soit qu'un disque radié tienne sa place (2). Au-dessous du quadrige, la mer est désignée par un trait et par des poissons. Un beau camée sur sardoine, du cabinet de Florence, offre le même sujet (3); seulement le dieu tient une torche, mais cette indication ne pourrait s'appliquer aux deux bras étendus du Soleil sur les tétradrachmes attiques. Quelquefois des chevaux ailés sont attelés au char, mais cette représentation est plus rare (4). On se rappelle que le titan Hypérion avait été placé par Phidias sous l'angle du fronton oriental du Parthénon. La tête et les bras du Titan sortaient des flots en même temps que les têtes des quatre coursiers. Je ne doute point que des rayons en métal doré n'eussent été ajustés au marbre. Phidias avait traité le même sujet, en bas-relief, sur le trône d'Olympie (5). Mais quoique Athènes eût un culte pour le Soleil, je ne crois pas que ce culte fût assez important pour être marqué sur la monnaie (6).

Si les monnaies descendaient jusqu'à l'époque impériale, on pourrait chercher dans le quadrige du Soleil un symbole de l'apothéose, comme sur les bronzes d'Amasia, où le phénix renaît sur son bûcher, tandis qu'au-dessus de lui plane l'immortel quadrige (7). On pourrait encore songer au dieu de Palmyre (8), car Palmyre n'atteignit sa merveilleuse splendeur que sous la domination romaine. Mais au temps de l'autonomie hellénique, Palmyre n'était qu'un lieu de repos pour les caravanes qui traversaient le désert. Les tétradrachmes ne peuvent reproduire aucune de ces idées.

Rhodes ou Corinthe seules ont eu des rapports assez étroits avec Athènes pour qu'elle copiât sur ses monnaies leurs divinités nationales. Le Soleil était le protecteur de Corinthe, et Neptune lui avait en vain disputé cet empire (9). Aussi voyait-on, à Corinthe, des Propylées qui ne furent peut-être que restaurés par la colonie Julienne, et sur lesquels était un quadrige

(1) Dubois-Maisonneuve, t. II, pl. LIX.

(2) Dubois-Maisonneuve, *Introd., à l'étude des vases peints*, pl. XXIX; Cf. *Etude des mon. céram.*, II, pl. 115.

(3) Mongez, I, pl. XXXVIII. Sur les monnaies de Colossa, en Phrygie, le Soleil tient une torche d'une main, un globe de l'autre (Combe, *Mus. Hunter*, pl. XXIX, f. 9). Cf. Letronne, *Etude des noms propres grecs*, p. 74.

(4) Raoul Rochette, *Monuments inédits*, pl. LXXIII; Panofka, *Musée Blacas*, pl. XVII.

(5) Pausanias, V, 11.

(6) Cf. Panofka, *Hélios Atabyrios*, Archäologische Zeitung, 1848, p. 306.

(7) Montfaucon, *Antiq. expl.*, I, pl. XXXII.

(8) M. Lajard (*Rech. sur le culte du Cyprès*, pl. II) a publié un monument où le Soleil, traîné par des griffons, est couronné par la Victoire. C'est le *Sol invictus* des inscriptions mithriaques.

(9) Paus., II, 1.

doré du Soleil (1). C'est ce quadrige que reproduisent les médailles de Corinthe, aux temps postérieurs (2). Je ne vois, depuis le IIIe siècle avant notre ère, que deux époques où Corinthe joue un rôle important dans l'histoire. Elle est détruite par Mummius en 146, et relevée par César en 47, un siècle après. Mais Athènes, qui resta fidèle aux Romains, n'a rien de commun avec le dernier effort de la ligue achéenne; d'autre part, la série de Dionysius et Dionysius est encore de trop bon style pour être classée au temps de César.

Après avoir procédé ainsi par élimination, nous ne trouvons donc que Rhodes, à laquelle se puisse rapporter ce symbole. Seulement, ce ne serait plus le colosse de Charès que rappelleraient les monnaies d'Athènes, ce serait le dieu des Rhodiens, se manifestant dans toute sa grandeur. En 209, Philippe III, roi de Macédoine, assiégeait Athènes et la serrait de près. L'intervention des Romains, d'Attale et des Rhodiens l'arrêta : bientôt il leva le siége. Les tétradrachmes qui nous occupent peuvent très-bien, par leur style, remonter jusqu'à cette époque; mais je ne saurais affirmer que les Rhodiens eussent mérité plus particulièrement la reconnaissance d'Athènes. Leur puissance maritime et l'amitié de Rome leur permit plus d'une fois d'être des alliés utiles pour les Athéniens. J'ai déjà parlé du culte que les Rhodiens rendaient à Minerve, à propos de la série de Glaucias et d'Échécrate.

J'ai dû compléter, par hypothèse, les noms des deux magistrats. Tous deux dérivent de Dionysus, nom que l'on donnait parfois au Soleil (3), mais au soleil inférieur et non pas au soleil levant qui est représenté sur les tétradrachmes. L'allusion serait ici trop forcée pour qu'il soit possible de l'admettre.

(1) Paus., II, 4.
(2) Goltzius, *Graec. tab.*, III, tab. XIII, n° 4
(3) Ἥλιον, ὃν Διόνυσον ἐπίκλησιν καλοῦσιν (Vers orphique cité dans Macrobe, I, 18). Je ne sais si ce témoignage autorise à dire que Bacchus est identifié parfois avec Helios (E. Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 360).

ΔΙΟΤΙΜΟΣ ΜΑΓΑΣ

ΝΙΚΟΔΗΜΟΣ	Α	ΜΕ	Copenhague; Cf. Ramus (p. 154, n° 22), qui a lu ΜΗ au lieu de ΜΕ sous l'amphore.
	Α	ΠΕ	L'auteur. La syllabe ΜΟΣ est à droite de la chouette, sous ΜΑΓΑΣ.
	Α	ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, 91); l'auteur.
	Α	Σϕ	L'auteur. Ces deux derniers Α sont un peu effacés et ressemblent à des Α.
ΧΑΡΙΝΑΥΤΗΣ		ΜΕ	Berlin.
	Β	ΣΟ	L'auteur.
ΝΙΚΩΝ	Ε	ΠΕ	Vienne; Haym (*Mus. brit.*, p. 215) a lu Ζ ΠΣ pour Ε ΠΕ, et il ne donne point le Ν final de ΝΙΚΩΝ.
ΕΧΕΣΘΕΝΗΣ	Ζ	ΠΕ	M. de Prokesch.
		ΠΕ	M. le général Fox.
	Ζ	ΣΟ	Musée britannique.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΗΣ	Η	ΣΟ	Cabinets de Berlin et de Stuttgart.
	Η	Σϕ	Musée britannique.
ΚΑΛΛΙΑΔΗΣ	Θ	ΜΕ	Berlin.
	Θ	ΠΕ	L'auteur.
	Θ	Σϕ	M. de Prokesch.
ΛΑΜΙΟΣ	Ι	Σϕ	Berlin. Je ne lis point avec certitude l'Ι sur l'exemplaire de Berlin; M. de Prokesch en possède un où cette lettre est très-reconnaissable.

Digitized by Google

		ΣΦ	L'auteur.
		ΣΩ	M. de Lagoy.
ΗΡΑΚΛΕΟΔ[ΩΡΟΣ		ΜΕ	L'auteur.
		ΠΕ	Collection de M. de Prokesch.
	Α	ΣΦ	M. de Prokesch.
ΘΕΙΝΟΣ		ΣΦ	L'auteur.
ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΕ		ΜΕ	M. de Prokesch. Je ne puis dire si la syllabe ΚΕ, après ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ, est le commencement d'un nom patronymique, d'un nom d'artiste, ou d'un quatrième nom de magistrat : cet exemple est unique.

DEMI-DRACHME.

ΔΙΟΝΥΣΙ[ΟΣ	Cette pièce existe à Lamia, dans la collection de M. le docteur Beretta. Je n'ai pu m'en procurer l'empreinte, c'est pourquoi on ne la voit point dessinée sur la planche qui précède. La drachme ne m'est point encore connue, mais elle a certainement été frappée.

Cette série est la seule, avec celle de Théodote et de Cléophane, où les noms des magistrats ne soient point accompagnés d'un symbole. Cependant, je ne voudrais point affirmer que sur les premiers coins un symbole n'ait pas été gravé. Pendant longtemps j'ai cru que la série de Nicogène et de Callimaque n'avait aucun signe distinctif dans le champ : j'avais trouvé douze tétradrachmes ainsi simplifiés, lorsque tout à coup deux nouvelles pièces me parvinrent, appartenant aux premiers temps de l'émission, et portant un sujet remarquable que plus tard on supprima tout à coup. Il convient de remarquer, toutefois, que la série de Diotime et de Magas n'est point dans les mêmes conditions, puisque les premiers coins, marqués de l'A et du B, sont déjà retrouvés.

Digitized by Google

ΔΙΟΦΑΝΤΟΣ ΑΙΣΧΙΝΗΣ

Br.

Δι Musée Hunter (p. 50, n° 33).
Η ΣΩ Musée britannique.
ΣΩ Turin.

Le sphinx figure sur les monnaies d'Anaphlystus, en Attique (1). La Minerve de Phidias portait un sphinx sur son casque, en guise de cimier (2). Ce symbole n'est donc point difficile à expliquer : Plutarque y reconnaissait le signe de la force et de l'industrie (3). Mais ce qui est difficile, c'est de découvrir le motif qui l'a fait adopter. Si la fabrication de l'argent s'étendait jusqu'à l'époque impériale, ce serait le lieu de rappeler le témoignage de Suétone, qui nous apprend qu'Auguste avait un sphinx gravé sur son cachet (4) : aussi trouve-t-on le sphinx sur des Cistophores (5). Mais Athènes ne frappait plus d'argent sous Auguste, et la série de Diophante et Eschine paraît appartenir à la fin du second siècle, ou, tout au plus, au commencement du premier siècle avant notre ère. Le sphinx est l'attribut par excellence de la ville de Chios : là, Minerve était révérée à titre de πολιοῦχος. Chios, riche par son commerce, eut-elle, à un moment donné, des relations plus importantes avec Athènes? C'est ce que j'ignore. D'ordinaire, le sphinx

(1) Caronni, *Mus. Hederv.*, t. I, n° 3771.
(2) Paus., I, 24.
(3) *Bruta ratione uti*, page 998 ; comparez le témoignage de Clement d'Alexandrie, *Strom.*, V, p. 567.
(4) *Vie d'Auguste*, 50.
(5) Pinder, *De Cistophoren*, pl. II.

Digitized by Google

de Chios est tourné à gauche, mais sur les tétradrachmes archaïques il est tourné à droite. Les monnaies d'Athènes le donnent dans les deux sens, selon qu'il est gravé sur l'argent ou sur le bronze. Si l'on m'objecte que la monnaie de Chios offre en même temps l'amphore sous le sphinx, je renverrai à l'ouvrage de M. Müller (1), où l'on verra que l'amphore est également supprimée sur les monnaies d'Alexandre frappées à Chios.

ΔΙΟΦΑ[ΝΤΟΣ] ΔΙΟΔΟ[ΤΟΣ

⊙ ΜΕ L'auteur.

Ξ ΜΦ M. de Prokesch. Le Μ est-il à la place d'un Σ? Est-ce un Σ renversé?

ΕΥ M. de Prokesch.

ΕΦ Turin. ΕΦ ne se rencontre point ailleurs; je proposerais de lire ΕΥ ou ΣΦ.

ΜΕ Berlin; Musée britannique; Gotha (Rathgeber cite un autre exemplaire avec

(1) *Numism. d'Alex. le Grand*, planches, du n° 1060 au n° 1108. Cf. Lenormant, *Numism. des rois grecs*, p. 24.

Digitized by Google

ΜΕΦ (?); Musée Hunter (p. 50, n° 32; Combe lit ΜΙ pour ΜΕ); collection du général Fox (Cf. le *Catalogue Pembroke*, p. 60).
Sans sigles : à Munich; dans ma collection (Cf. Ramus, p. 155, n° 38).

Apollon avait à Athènes plusieurs temples et plusieurs statues. La jeune école attique multiplia les images de ce dieu, en leur donnant la légèreté, la grâce, les proportions sveltes que les anciennes écoles avaient ignorées. Scopas et Praxitèle s'attachèrent surtout à un type que Canachus, Tectæus et Angélion avaient illustré (1). Le nombre des statues élevées à Apollon par les Athéniens empêche donc de démêler avec certitude laquelle a été imitée sur les monnaies. Les plus célèbres sont l'Apollon Lycien et Pythien (2), dont les images figurent sur d'autres séries, et que j'écarte, par conséquent; l'Apollon Parnopius de Phidias (3), qui devait être caractérisé par un attribut distinctif et que la science n'a point encore retrouvé. L'Apollon Delphinien devait être également désigné par un symbole précis, puisque les Crétois avaient établi son culte à Athènes après avoir été sauvés de la tempête et conduits en Attique par le dieu métamorphosé en dauphin (4) : Égée avait bâti le temple. Il reste l'Apollon Patroüs, célébré dans les Thargélies (5), le père d'Ion, et par suite des Ioniens, le dieu protecteur de Thésée, qui se trouve mêlé étroitement à l'histoire de Délos. Ce serait l'Apollon Patroüs que je reconnaîtrais plutôt qu'un autre sur les monnaies de cette série : il tient l'arc protecteur, l'arc détendu, qui annonce la paix après le triomphe, ou le bonheur après les pestes et les calamités conjurées. C'est pourquoi les Athéniens avaient placé l'Apollon Alexicacus de Calamis en avant du temple d'Apollon Patroüs (6); à côté de l'Alexicacus, il y avait un Apollon de Léocharès, peut-être le Daphnéphore dont parle Plutarque (7), et dont l'image paraît reproduite sur un bronze que je réunis sur la même planche. L'objet que tient le dieu est effacé en grande partie, mais je crois distinguer une branche de laurier. Cette branche est le symbole de la purification (8), et met le Daphnéphore en harmonie parfaite avec l'Alexicacus.

(1) Voyez Schöll, *Archaologische Mittheilungen*, pl. IV; comparez Welcker, *Alte Denkmaler*, t. I, p. 399.
(2) Pausanias, I, 19.
(3) Paus., I, 24.
(4) *Etymol. anct.*, *in v.* Ἐπὶ Δελφινίῳ. Rapprochez, dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, l'inscription qui porte le n° 2749.
(5) Preller, *Mythol.*, t. I, p. 166.
(6) Paus., I, 3.
(7) *Vie de Thém.*, XV. M. Cavedoni l'a vu le premier.
(8) Ottfried Müller, *die Dorier*, t. I, p. 245.

Digitized by Google

J'ai fait dessiner trois exemplaires sur lesquels la statue est représentée de trois façons différentes. L'exemplaire où les proportions sont les plus fortes a quelque chose d'un peu archaïque, qui ferait penser à la manière de Calamis. Tous nous montrent Apollon avec la main droite étendue et vide. Aussi le bronze que je viens de citer en prononçant le nom du Daphnéphore doit-il être l'objet d'une grande réserve. Il est certain que les monnaies de Milet et le bronze du Musée britannique nous donnent l'Apollon nu, tenant l'arc d'une main, de l'autre un faon dont il ne peut être question ici. A Délos, Apollon est nu également; il tient aussi son arc : seulement les trois Grâces ont pris la place du faon dans sa main droite. A Thèbes, sa statue est une répétition de la statue du Didymæum (1). A Delphes, l'Apollon consacré par les Macédoniens de Dium tenait encore l'arc d'une main; de l'autre il soutenait les pattes antérieures d'un faon dressé vers lui. Une pierre gravée nous aide à compléter les indications de Pausanias (2). Je ne dis rien de la statue en bronze du Musée du Louvre (3) : on n'a point oublié les discussions célèbres que sa découverte a excitées. Mais cette comparaison avec les statues consacrées dans les plus grands sanctuaires d'Apollon m'encourage à prêter à l'Apollon Patroüs la même attitude et à le reconnaître sur les monnaies d'Athènes. Les idées accessoires de Daphnéphore et d'Alexicacus sont de nature à confirmer mon hypothèse. Du reste, les rapports religieux qui unissaient Athènes et Délos ne diminuèrent point par l'effet des siècles : il s'y joignit des rapports politiques et des intérêts de chaque jour, lorsque les Romains eurent donné cette île aux Athéniens, en 147. Les Athéniens alors s'en partagèrent le territoire (4), et y fondèrent un commerce que la destruction de Corinthe poussa vers une prospérité rapide. Syra est pour la Grèce moderne ce que Délos fut, à cette époque, pour les Athéniens.

J'ai déjà parlé du lien qui unit Apollon et Minerve. Sophocle les désigne tous les deux, avec Diane, comme une trinité secourable (5). Sur la voie Sacrée, une statue de Minerve avait été placée dans un temple d'Apollon (6); on observe des rapprochements analogues à Thèbes (7), à Milet,

(1) Paus., IX, 10. Cf. Müller, *Kleine Schriften*, I. II, p. 512.
(2) Paus., X, 13. Cf. Millin, *Pierres gravées*, pl. VI.
(3) *Monum. dell' Instit.*, I, tav. LVIII, LIX.
(4) Polybe, XXII, 17.
(5) *Œdipe*, v. 158.
(6) Paus., I, 37.
(7) Müller, *Amalthea*, III, p. 35.

à Delphes (1). Sur les vases peints, tantôt Apollon est auprès de Minerve (2), tantôt il assiste à sa naissance (3).

Il y avait, à Athènes, la famille des *Cynides*, d'où l'on tirait les prêtres d'Apollon Cynien. Elle descendait du héros Cynus, ou Cynius, ou Cynidas (4); mais je n'ai pu tirer aucun parti de ce détail. Une inscription mentionne encore un certain Lysias, prêtre à vie d'Apollon (5).

ΔΩΡΟΘΕ[ΟΣ] ΔΙΟΦ[ΑΝΤΟΣ

TÉTRADRACHMES.

Sans 3e nom.	Α	ΔΙ	Saint-Pétersbourg (Ermitage). J'ai fait dessiner cet exemplaire; seulement le graveur, M. Dardel, a omis la marque d'atelier que me donne l'empreinte.
ΔΙΟΚΛΕ[ΙΔΗΣ	Β	ΔΙ	L'auteur.
		Δι	L'auteur.
ΔΗΜΗΟΥΑΙ[ΔΗΣ		ΜΕ	M. de Prokesch; M. Édouard Grasset, consul de France à Corfou. Peut-être doit-on lire ΔΗΜΟΥΑΙΔΗΣ.
	Δ	ΣΦ	Paris (Mionnet, 94).
		Σφ	Musée britannique; M. Leake (p. 24) lit ΔΗΜΙΟΥΑΙ. Je suppose que ΔΗΜΟΥΑΙΔΗΣ, pour ΔΗΜΥΑΙΔΗΣ, dérive régulièrement de ΔΗΜΥΑΟΣ et de ΔΗΜΥΑΑΣ, que donnent les auteurs et les inscriptions.

(1) Gerhard, *Mythologie*, I. 1, p. 227.
(2) De Witte, *Catalogue Beugnot*, nos 36, 37.
(3) Gerhard, *Athenensgeburt*, planche I. Cf. *Élite des monuments céramographiques*, t. I, pl. LIX à LXI.
(4) Etymol. auct. et Hesych., *in* v. Κυνίδαι.
(5) Ross, *Demen von Attika*, p. 45.

ΝΙΚΟΔΩ[ΡΟΣ	Η	ΔΙ	Paris (Mionnet, 77); M. de Lagoy; cf. Magnan., *Miscellan. numism.*, IV, pl. IV, f. 3, et Goltzius, pl. XIV, f. 16.
		ΔΙ	Gotha; Saint-Pétersbourg (Ermitage).
		ΜΕ	M. de Prokesch.
ΔΙΟΚ[ΑΗΣ	Κ		Paris (Mionnet, 98); Musée Hunter (p. 56, n° 123).
	Κ	ΜΕ	M. de Prokesch (*Ined. mein. Samml.*, p. 31, où le troisième nom est lu à la place du second. M. de Prokesch a bien voulu m'avertir de cette confusion, en m'adressant l'empreinte).
	Λ	ΣΟ	Milan : le troisième nom est effacé.
ΑΝΤΙΑΟΧ[ΟΣ	Μ	ΔΙ	Musée britannique.
		ΔΙ	Musée Hunter (p. 51, n° 39).
	Μ	ΜΕ	Cabinet de Paris.
		ΣΦ	L'auteur. Sans sigles, à Berlin et à Glascow.
ΑΙΣΧΙΝΗΣ		ΔΙ	L'auteur; cf. *Catalogue Thomas*, p. 205, où je ne puis croire à l'Η sur l'amphore. L'Η appartient à Nicodore. Sur mon exemplaire, ΔΙ est à gauche de l'amphore.
		ΜΕ	Copenhague.
ΧΑΡΜΙ[ΔΗΣ		ΔΙ	Musée de Vienne; Eckhel a lu à tort ΛΙ (I, p. 112).
		ΣΦ	M. de Prokesch.
Sans 3e nom.		ΣΦ	Copenhague (Cf. le *Catalogue Wellenheim*, n° 3798).

DRACHMES.

ΔΗΜΗΟΥ[ΑΙΔΗΣ	Cabinet de Paris; Vienne; M. de Timoni (à Vienne); M. Schimko (à Vienne); cf. Sestini, *Mus. Hed.*, 71.
ΔΙΟ[ΚΛΗΣ	Paris (Mionnet, 98). On peut restituer aussi bien ΔΙΟΚΛΕΙΔΗΣ.
ΑΙΣ[ΧΙΝΗΣ	Paris (Mionnet, 93); Musée d'Este (Cf. Cavedoni, *Memorie di rel. mor. e letterat.*, p. 340).
ΧΑ[ΡΜΙΔΗΣ	M. de Lagoy.
	Le troisième nom n'est plus visible sur les drachmes du Musée britannique et de la collection du général Fox.

Nous avons déjà vu comment le lion, symbole solaire, image de Persée fils de Jupiter (ce qui permet de jouer sur le nom de ΔΙΟΦΑΝΤΟΣ), se rat-

tachait au mythe de Minerve et figurait sur les monnaies primitives (1). Une tête de lion dorée avait même été consacrée dans le Parthénon (2). Ce symbole n'a donc point besoin d'être justifié de nouveau. Mais l'on remarquera que le lion est représenté courant, et dès lors il a un sens politique qui n'échappe à personne.

Un des symboles favoris du roi Lysimaque était le lion courant; sous le lion, un fer de lance. Ami du philosophe Callisthène, Lysimaque lui avait donné du poison pour échapper à la cruauté d'Alexandre. Alexandre le fit exposer lui-même à la fureur d'un lion (3). Lysimaque attendit vaillamment l'animal qui se précipitait sur lui, et lui arracha la langue : ce fut l'origine de sa fortune. Il est vrai que Quinte-Curce traite cette tradition de fable (4), et parle simplement d'un lion tué par Lysimaque dans une chasse qu'il fit en Syrie. Mais de quelque façon que le fait se soit passé, il est certain que Lysimaque aima à faire retracer sur ses monnaies le souvenir de cet exploit, et les villes qui tinrent à lui plaire le retracèrent aussi quelquefois. Cela ne nous surprend ni à Cardia (5), sa ville favorite, ni à Byzance (6), qui prit une si grande importance entre ses mains, lorsque son empire, partagé entre l'Asie et l'Europe, était uni par le Bosphore. A Athènes, il n'en est point de même : on se demande quels rapports ont pu exister entre Lysimaque et le peuple athénien. Par bonheur, Pausanias nous apprend un trait de la politique athénienne, très-propre à nous éclairer sur ce point. Il rencontre dans le vestibule de l'Odéon une statue élevée à Lysimaque : à ce propos, il fait cette réflexion, que les Athéniens lui ont rendu cet honneur, moins par bienveillance que par intérêt, les circonstances l'exigeant : οὐκ εὐνοίᾳ τοσοῦτον ὡς ἐς τὰ παρόντα χρήσιμον νομίζοντες (7). En d'autres termes, ils craignaient Lysimaque, qui était en possession de la Thrace depuis 301, maîtrisait par là leur commerce, et s'était, depuis l'an 286, emparé de la Macédoine. Depuis cette conquête, surtout, il menaçait de plus près la Grèce, car quelques pas pouvaient l'amener à Athènes, à l'exemple d'Antipater et de Cassandre. C'est pourquoi les Athéniens le comblèrent de flatteries, lui élevèrent une statue dans l'Odéon et marquèrent sur leurs monnaies une allusion à l'exploit dont il était le plus fier. Je placerai

(1) Voyez le chapitre sur les monnaies archaïques.
(2) Boeckh, *Staats. der Ath.*, l. II; Beilagen, p. 152.
(3) Justin, XV, 3.
(4) VIII, 1.
(5) Müller, *Numismatique d'Alexandre le Grand*, planches, n° 695.
(6) *Ibid.*, p. 200.
(7) Paus., I, 9.

donc la série de Dorothée et de Diophante de l'an 286 à l'an 285. Vers cette époque, Lysimaque, touché par les prières de Démocharès, neveu de Démosthène, envoya aux Athéniens trente talents (1) : ce bienfait devait changer leur crainte en reconnaissance.

ΔΩΣΙΘΕΟΣ ΧΑΡΙΑΣ

Le style de ces tetradrachmes est affreux et les lettres sont gravées d'une façon si grossière que je n'ai pu le plus souvent les distinguer. Aussi, dans les recueils et catalogues, remarque-t-on que le troisième nom est presque toujours omis. J'ai essayé, sans y parvenir, de démêler cette confusion. Je possède cependant douze exemplaires de cette série dans ma collection, et j'ai manié autant d'originaux que d'empreintes. Je donne les noms des troisièmes magistrats, incertains, tronqués, en contradiction, tels qu'on a pu les graver à une époque de décadence et peut-être de désordre. Cette série est une des dernières de la fabrique athénienne et elle ne fait point regretter que les Athéniens aient cessé de frapper de l'argent.

ΔΙΟΝ⌈ΥΣΙΟΣ	Α	ΠΕ	M. de Prokesch; l'auteur.
	Β		M. de Prokesch (*Inedita*, p. 31), qui ne donne pas de troisième nom et lit ΧΑΡΑΣ pour second nom.
	Β	ΑΠ	L'auteur.
	Β	ΠΕ	L'auteur.
	Β	ΣΟ	Cabinet de Vienne; l'auteur; Berlin. A Berlin, on lit ΔΙΟΚ plutôt que ΔΙΟΝ (?); au Musée de Parme, je trouve un tétradrachme sans sigles.

(1) Polybe, XII, 13, 8; Diogène de Laerte, VII, 14.

ΜΗΚΙ[ΩΝ	Γ	ΑΠ	Berlin; l'auteur; Ramus (p. 154, n° 23) ne donne pas de troisième nom et a lu Π pour Γ sur l'amphore.
	Γ	ΠΕ	L'auteur. Sur mes deux exemplaires avec le Γ, le troisième nom est fruste.
	Γ	ΣΩ	Musée de Berlin. Le troisième nom est très-obscur, de même que sur un exemplaire de M. Lambros. ΜΗΚΙΩΝ est le nom d'un ancien archonte : c'est peut-être la forme primitive de ΜΙΚΙΩΝ.
ΔΙΟΝ[ΥΣΙΟΣ	Δ	ΜΕ	L'auteur.
	Ε	ΜΕ	M. de Lagoy; on ne voit que les lettres ΔΙΟ; un exemplaire du Cabinet de Paris (Mionnet 96), avec les mêmes sigles, semble porter ΑΠΟ au lieu de ΔΙΟ.
	Ε	ΣΦ	Berlin.
	Η	ΜΕ	M. Lambros, marchand à Corfou.
	⊙	ΜΕ	Cabinet de Berlin.
	⊙	ΠΕ	Berlin.
		ΑΠ	M. Lambros.
ΑΡΙ[ΣΤΙΩΝ	Ι	ΑΠ	Berlin. Le tétradrachme suivant complète celui-ci, où l'on ne voit que ΓΡ.
	Ι	ΠΕ	Berlin; M. de Prokesch possède un exemplaire où il croit lire ΕΑΙ.
ΧΑΙΡ[ΕΑΣ	Κ	ΑΠ	Copenhague.
	Κ	ΣΩ	M. Lambros.
	Λ	ΑΠ	M. Lambros; à Berlin, le troisième nom est effacé.
	Μ	ΜΕ	L'auteur.
ΣΑΜ[ΙΠΠΟΣ	Λ	ΜΕ	L'auteur, deux exemplaires; sur l'un, on lit ΣΑ, sur l'autre, ΑΜ, ce qui se complète. Mionnet (95) publie une pièce qui est au Cabinet sans troisième nom, avec un Λ sur l'amphore.
	Λ	ΣΟ	Berlin. L'Α de ΣΑΜ est inscrit dans le Μ, à la façon d'un monogramme. Je possède un exemplaire avec Λ ΣΟ où le troisième nom est effacé.
ΣΩΣΙ[ΒΙΟΣ	Μ		Berlin; l'auteur. Mon exemplaire porte ΣΩΣ, celui de Berlin . . Σι, ce qui permet de restituer le nom, que je trouve, d'ailleurs, dans d'autres séries.
		ΜΕ	Paris (Mionnet, 96).
	Μ	ΣΟ	Berlin.

Digitized by Google

Sans troisième nom et sans sigles : Mionnet (95 et 96) ; Musée Hunter (p. 51, n° 40) ; cette dernière pièce est fourrée.

Si les noms des magistrats sont peu distincts dans cette série d'une fabrique tellement grossière qu'on la dirait parfois moulée, on conçoit que le symbole ne sera pas d'une exécution beaucoup plus satisfaisante. Je reconnais bien une figure avec une corne d'abondance et un sceptre ; mais est-ce un homme? est-ce une femme? Cette figure a-t-elle des ailes ou n'en a-t-elle pas? Les contours sont assez indécis pour que de telles questions puissent être posées. S'il n'y a pas d'ailes, ainsi qu'il paraît sur la plupart des tétradrachmes, on peut nommer Cérès, représentée comme déesse de l'abondance. Mais un exemplaire de ma collection, le mieux frappé et le plus fin de tous, nous fait voir au-dessus des épaules et le long des hanches certaines lignes qui indiqueraient des ailes. C'est cette pièce que j'ai fait dessiner.

Maintenant je ne saurais dire si cette figure ailée est un homme ou une femme. Si c'est un homme, je serais porté à reconnaître Plutus, le fils de Cérès ou de la Paix (1), que les Athéniens identifiaient parfois avec le Bacchus des mystères (2), et auquel les Rhodiens avaient donné des ailes d'or (3), ce qui permet de croire que les artistes d'Athènes lui en prêtèrent également. Il y avait, en effet, une statue de Plutus derrière l'opisthodome du Parthénon (4). Par là se manifeste le lien de Plutus et de Minerve, qui nous était révélé d'ailleurs par un groupe remarquable de Thespies, représentant Minerve et Plutus assis auprès d'elle (5). La corne d'abondance est un attribut naturel de Plutus (6) ; mais ce qui m'empêche de m'arrêter avec certitude à cette explication, c'est que Plutus est d'ordinaire âgé et barbu, tandis que la figure de nos tétradrachmes est imberbe.

Faut-il donc se rejeter sur la Bonne Fortune, l'Ἀγαθὴ Τύχη dont il a été déjà question dans la sixième des séries à monogrammes. Nous avons vu alors qu'elle était une forme de Minerve, et avait à Athènes un culte ancien tout national, consacré par des sacrifices publics dont il a été également question (7). Elle tient la corne d'abondance, comme la statue de Bupalus à

(1) Hésiode, *Théog.*, v. 969. Cf. Gerhard, *Prodrom.*, 52. Voyez la série d'Andréas et de Charinautes.
(2) Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 536.
(3) Philostr., *Icon.*, II, XXVII, p. 853.
(4) Aristophane, *Plutus*, v. 1191.
(5) Paus., IX, 26.
(6) Cf. de Witte, *Catalogue Durand*, n° 201.
(7) Page 159.

Smyrne (1), et comme une statue que Pausanias vit à Ægire, en Achaie (2); elle porte le sceptre, à titre de puissante et antique divinité : née avant toutes choses (Protogénie), elle présidait à la naissance du monde avec Ilithyie et l'Amour (3). Homère et Pindare l'avaient chantée (4). La statue que les Athéniens lui élevèrent dans le Prytanée était tellement belle, qu'un jeune homme mourut d'amour pour elle (5). Cette fable laisse supposer que la statue était nue, du moins en grande partie, et ne ressemblait point, par conséquent, à la figure gravée sur les tétradrachmes.

Au milieu de ces incertitudes, quelle que soit l'explication que l'on préfère, il est à remarquer qu'elle doit aboutir toujours à une allusion. Que l'on voie dans le symbole un Plutus, une Bonne Fortune, ou même une Cérès (dans le cas où l'on n'adopterait pas les ailes que j'ai cru voir sur l'exemplaire le mieux frappé), ce symbole répond bien au nom de Χαρίας (*χαίρω*, *χάρις*) : les dons de ces trois divinités ne répandent-ils pas la joie? Il se trouve même que le nom du premier magistrat, Δωσίθεος, éveille, par son étymologie (6), des idées du même genre, et ajoute encore, par pléonasme il est vrai, à la portée de l'allusion.

(1) Pausanias, IV, 30.

(2) VII, 26.

(3) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, Explic. des planches, p. 233; Maury, *Hist. des Relig. de la Grèce*, t. I, p. 113.

(4) Paus., IV, 30.

(5) Ælian., *Varia Historia*, 9, 39. On n'oublie point que Praxitèle avait fait une statue de la Bonne Fortune

(6) C'est l'idée de M. Cavedoni, qui reconnaît l'*Abondance* pour symbole et ne songe nullement au second nom de Charias, auquel se rapportent et le symbole et l'allusion (*Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*, 1838, p. 115).

ΕΠΙΓΕΝΗΣ ΣΩΣΑΝΔΡΟΣ

Cette série est une anomalie dont on ne retrouve aucun exemple dans la numismatique d'Athènes. Ce n'est pas le troisième nom qui change, c'est le premier, et ce changement se fait selon les mêmes règles, c'est-à-dire qu'un chiffre d'émission est assigné à chaque magistrat. Dès qu'un nouveau nom paraît, paraît un nouveau chiffre. Aussi M. Cavedoni propose-t-il de lire les premiers des deux noms d'Épigène et de Sosandre qui sont à droite, tandis que le nom de gauche redeviendrait le troisième et rentrerait dans les conditions ordinaires du classement. Combe (*Mus. Hunter.*, p. 51, n° 42) avait, par inadvertance, appliqué déjà cette idée à un tétradrachme isolé. Je serais disposé à penser comme M. Cavedoni, plutôt que d'introduire une révolution véritable dans le système de l'épigraphie monétaire.

Voici le classement des sigles et des premiers noms inscrits à gauche au-dessus de l'aigle :

TÉTRADRACHMES.

ΚΑΛΛΙΚΡΑΤΗΣ	Α		M. Kaftangioglou, consul de France à Bagdad.
	Α	ΔΙ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 123); Dresde; M. de Prokesch.
		ΔΙ	Paris (Mionnet, 123); Vienne; Berlin; M. Lambros; Begerus (p. 470) a lu ΩΙ pour ΔΙ. M. Pinder parle d'un monogramme que je ne retrouve pas sur les empreintes que je dois à son obligeance (*Die antiken Munzen des Königl. Mus.*, p. 49).
	Α	ΜΕ	M. le général Fox; Sestini (*Mus. Hedervar.*, p. 70); collection de M. de Janzé; Saint-Pétersbourg (Ermitage); un exemplaire, sans sigles, au Musée de l'Académie des Sciences de la même ville.
		ΜΕ	M. Lambros.
	Α	ΣΦ	Musée de Turin.
		ΣΦ	L'auteur (l'ancien n° 126 de Mionnet obtenu par échange). Sur un autre exemplaire du Cabinet de Paris (Mionnet, 125) on trouve ΣΙ pour ΣΦ, et des noms presque illisibles, gravés par un ignorant. Sans sigles, à La Haye.
ΜΟΣΧΙΩΝ	Β		Sestini, *Mus. Hedervar.*, p. 71.
		ΔΙ	L'auteur (l'ancien n° 153 de Mionnet).
		ΗΡΑ	Goltzius (pl. XV, n° 20).
	Β	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 152); M. de Lagoy.
		ΜΕ	Cabinet de Paris; Payne Knight (p. 33).
	Β	ΣΦ	Copenhague; M. Leake, (*Hell. num.*, p. 24; cf. le *Catalogue Thomas*, p. 205); M. Turpin de Crissé; M. Bunbury (empreinte communiq. par le général Fox).
ΕΥΜΗΛΟΣ	Γ		L'auteur. Sans sigles, au Musée de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg.
		ΔΙ	M. Lambros (pièce fourrée).
		ΗΡΑ	Cabinet de Vienne.
	Γ	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 89); M. de Prokesch; M. Lambros; Musée Hunter (p. 51, n° 41).
		ΜΕ	Munich.
	Γ	ΠΡ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplément*, 83).

Digitized by Google

	Γ	ΣΦ	Cabinet de Paris; Sestini (*Mus. Hedervar.*, p. 70); collection de M. de Montigny.
		ΣΦ	Berlin; Vienne; collections de M. Schimko et de M. de Timoni (à Vienne); Leake (*Hellen. numism.*, p. 24).
ΔΕΙΝΟΚ[ΛΗΣ	Δ	ΔΙ	Copenhague; Cabinet de l'Ermitage (Saint-Pétersbourg).
	Δ	ΜΕ	Cabinet de Paris; Cabinet de l'Ermitage.
		ΜΕ	M. de Prokesch.
	Δ	ΣΦ	M. de Prokesch.
		ΣΩ	Cabinet de Vienne.
ΗΛΙΟΔΩ[ΡΟΣ	Ε	ΔΙΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplément*, n° 97).
	Ε	ΗΡ	Collection de M. Hamilton.
		ΗΡΑ	Berlin.
	Ε	ΜΕ	Paris (Mionnet, *Supplément*, 96); Vienne; M. de Lagoy.
		ΜΕ	Musée britannique.
	Ε	ΠΡ	Musée de la Propagande (à Rome); Saint-Pétersbourg (Ermitage); La Haye.
	Ε	ΣΦ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 98); collection du chevalier Palagi, à Turin; M. Bunbury.
	Ε	ΣΦΛ	Cabinet de Paris (Mionnet, 108); l'auteur; cf. le *Catalogue Thomas*, p. 206, n° 1511.
ΑΝΤΙΓΟΝ[ΟΣ		ΔΙ	Empreinte rapportée à Copenhague par Bröndsted.
	Η	ΜΕ	Paris (Mionnet, 64); Vienne. La lettre d'amphore ne paraît point être un Η sur l'exemplaire de Vienne.
		ΜΕ	Musée britannique (Cf. Payne Knight, p. 33).
ΒΟΥΛΑΡ[ΧΟΣ	Ι	ΜΕ	Vienne.
		ΜΕ	M. de Prokesch.
	Ι	ΠΡΩ	Copenhague.
	Ι	ΣΦ	M. de Lagoy.
		ΣΦ	Paris (deux exemplaires). Peut-être sur l'un faut-il lire ΣΟ; cependant ΣΟ ne se trouve pas dans cette série.
ΠΥΘΟΝΙ[ΚΟΣ		ΔΙ	Saint-Pétersbourg (Ermitage).
	Κ	ΣΦ	M. de Prokesch.
ΛΕΟΝΤΟΜΗ[ΔΗΣ		ΜΕ	Musée Hunter. Combe a lu ce nom en premier, ainsi que l'a proposé depuis M. Cavedoni (p. 51, n°s 42 et 43). Je suppose Λεοντομήδης formé comme Λυκομήδης, Ἱπποµέδων.
	Λ	ΠΡ	M. de Prokesch.

ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣ		ΔΙ	Musée britannique (*Cf.* Taylor Combe, p. 127, n° 27).
	Μ	ΠΡΩ	Cabinet de Vienne. Je ne suis point certain du Μ, qui paraît aussi un Η. Eckhel (p. 112) a bien lu ΜΗΤΡΟΔΙ: il y a une faute du graveur.
		ΠΡΩ	L'auteur (*Cf.* M. de Longpérier *Catal. de Linck*, p. 21).
ΣΩΣΑΡΧ[ΟΣ		ΜΕ	M. Leake (*Hell. num.*, p. 24). Ce nom a besoin d'être confirmé. Il se pourrait que ce fût ΒΟΥΑΑΡΧ[ΟΣ.

Enfin, pour que l'embarras des critiques fût sans ressource, cette série présente un dernier nom, qui semble avoir réuni toutes les lettres que les autres premiers magistrats s'étaient partagées. Du moins, sur sept exemplaires connus, j'observe quatre lettres d'amphore différentes :

ΠΑΜΦΙΑΟΣ	Γ	ΑΠ	Musée Hunter (p. 52, n° 34).
		ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplément*, n° 154).
	Ε	ΠΕΡ	Musée Hunter (n° 50).
	⊙	ΑΠ	Musée Hunter (49).
	⊙	ΠΕΡ	Musée Hunter (52); Combe voit un Ο au lieu du ⊙.
	Α	ΠΕΡ	Musée Hunter (51).
		ΠΕ	Musée Hunter (53).

Il est difficile de placer dans une seule année, ou, si la période monétaire était plus longue, dans une seule période, toutes ces complications de lettres et de noms. On pourrait supposer que les fonctions confiées à Épigène et à Sosandre constituent une série exceptionnelle, d'autant plus qu'on a retrouvé un nombre considérable d'exemplaires. Cette série est assurément la plus commune de toutes.

DRACHME.

ΑΝΤΙ[ΓΟΝΟΣ] Musée britannique.

J'ai déjà parlé de l'aigle et de Jupiter à propos de la quatorzième série à monogrammes (1). Sur les bronzes que j'ai réunis sur la même planche, on remarquera des symboles accessoires, outre le Jupiter et l'aigle, dont il a également été déjà question : la corne d'abondance (2), l'épi (3), l'aplustre (4). J'ai pensé que cette série pouvait avoir été frappée vers le temps

(1) Voyez page 174.
(2) Page 184.
(3) Page 168. Il faut songer au Jupiter Maimaktès ou Γωργός (C. I. G., 523); Maury, *Hist. des Rel.*, II, p. 177.
(4) Page 178; la corne d'abondance doit être rapprochée du Jupiter Ctésius.

Digitized by Google

où Antiochus entreprit l'achèvement du temple de Jupiter Olympien, interrompu depuis Pisistrate; mais je ne puis alléguer aucune preuve. On remarquera, toutefois, combien les nombreux tétradrachmes de cette série ressemblent par le style aux tétradrachmes d'Antiochus et de Caraïchus, avec l'éléphant. L'architecte d'Antiochus s'appelait Cossutius. D'autre part, *Sosandre* étant le second magistrat et celui auquel appartient le symbole, il est possible que son nom ait offert un rapprochement naturel avec *Soter*, qui était, à Athènes, un des titres sous lequel Jupiter était révéré. Jupiter Soter avait un temple au Pirée (1), et l'aplustre nous surprend moins, si nous songeons que ce Jupiter Sauveur devait être invoqué par les navigateurs et par les flottes victorieuses.

ΕΠΙΓΕΝΗΣ ΞΕΝΩΝ

ΣΩ Cabinet de Paris.
L'auteur, sans sigles. Je ne connais que ces deux exemplaires.

Il y avait à l'entrée du Lycée, à Athènes, une statue d'Apollon, qu'on appelait pour cette raison l'Apollon Lycien (2). Image des exercices non sanglants du gymnase et du repos après la victoire, cette statue avait, nous dit Lucien (3), la main droite posée sur la tête, tenait de la main gauche

(1) Lys. Δοκιμ., 790; Spanheim, *ad Aristoph. Plut*, v. 1176.

(2) Paus., I, 19.

(3) *Anach. vel de Gymnas.*, 7.

un arc (1), et s'appuyait sur une colonne. Cette description répond exactement à la figure qui sert de symbole à la série d'Épigène et de Xénon. Après Visconti, MM. Raoul Rochette et Cavedoni l'avaient reconnue sur un bronze semblable à celui qui est gravé à gauche du tétradrachme (2). L'Apollon au repos, du Louvre, celui de Florence (3), celui du Musée Capitolin (4), nous avaient déjà fait connaître l'Apollon Lycien. Au Musée de Dresde, on trouve encore une copie différente : le dieu pose la main sur sa tête et tient un arc, mais autour du trépied s'enroule un serpent (5). Divers monuments figurés, des pierres gravées, et des vases notamment, offrent des imitations de ce type (6). D'autres monétaires semblent s'être inspirés également de l'Apollon Lycien; ceux de Thessalonique, par exemple, et l'on peut rapprocher l'Apollon gravé sur les monnaies de Séleucus II Callinicus, car il s'accoude sur son trépied, ou s'y adosse en signe de repos. Mais le tétradrachme d'Athènes paraîtra à juste titre reproduire de la façon la plus exacte la statue qui décorait l'entrée du Lycée. Non-seulement il s'appuie contre une colonne, ainsi que nous l'avait appris Lucien, mais sur cette colonne est un trépied, l'attribut favori d'Apollon (7). Le nom de l'artiste qui avait fait cette statue ne nous a point été transmis par les auteurs. Un bronze, que j'ai fait graver à droite du tétradrachme, complète la tradition de l'Apollon Lycien; le dieu a quitté son arc et va reprendre sa lyre qui est posée devant lui.

(1) Neque semper arcum
Tendit Apollo.

(2) *Opere varie*, t. IV, p. 32 et pl. VII, *Mémoires de numismatique et d'antiquités*, p. 132. *Memorie di rel. mor. e lett.*, p. 348

(3) Morghen, *Principj del disegno*, 12-17. Cf. *Galler. di Firenze*, tav. XXII, XLII.

(4) *Mus. Capitol.*, III, pl. XV.

(5) Lepiat, *Musée de Dresde*, pl. XLIX.

(6) Montfaucon, *Antiq. expliq.*, t. I, pl. XLIX et L (améthyste du trésor de Saint-Denis); Lippert, *Dactylioth.*, I, 55; *Elite des mon. céramogr.*, t. II, pl. XLIX

(7) Pour les trépieds sur une colonne, voyez Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, monum. figur., pl. XXXVII; Millingen, *Vases Coghill*, pl. XI. Sur le bas-relief de Dresde, où est représentée la dispute d'Apollon et d'Hercule, le trépied est placé sur une colonne. Je renvoie, du reste, au Mémoire de M. Ross sur les colonnes destinées aux offrandes (*Archaologische Aufsätze*, t. I, p. 202).

Digitized by Google

ΕΥΒΟΥΛΙΔΗΣ ΑΓΑΘΟΚΛΗΣ

ΘΕΟΔΩ[ΡΟΣ	Α		Musée britannique (Cf. Payne Knight, p. 33).
	Α	ΜΕ	M. de Lagoy.
	Α	ΣΦ	L'auteur.
	Α	ΣΩ	Berlin; l'auteur; M. Lambros, à Corfou.
ΦΙΛΟ[ΚΡΑΤΗΣ	Α	ΣΟ	L'auteur.
	Α	ΣΦ	Musée britannique.
ΑΥΣΙΠ[ΠΟΣ		ΜΕ	L'auteur; il y a sur l'amphore un monogramme où je distingue un Α, un Β, un Δ et peut-être un Γ. M. de Prokesch publie une pièce avec la même marque d'atelier et un monogramme (*Inedita meiner Sammlung*, p. 31).
		ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, 99). Le troisième nom est moins complet que sur le tétradrachme de ma collection; l'amphore porte également un monogramme.

M. Cavedoni, cherchant à jouer sur le nom du premier magistrat, Εὐβουλίδης, reconnaît ici Diane Ἀριστοβούλη, à qui Thémistocle avait dédié un temple (1). Dans tous les cas, on devrait jouer sur le nom du second magistrat, Ἀγαθοκλῆς, et je pourrais alors nommer Diane Εὐκλεία, qui avait même un temple à Athènes sous le nom de *déesse Eucléia* (2), comme si elle avait été dé-

(1) *Memorie di relig. mor. e lett.*, t. V, p. 321. Cf. Plutarque, *Vie de Thémist.*, XXII.

(2) Paus., I, 14; Cf. IX, 17. On éleva le temple d'Eucléia après la victoire de Marathon, comme on institua, à la même occasion, le grand sacrifice à Diane Agrotera (Voyez la série d'Apollexis et de Lysandre).

doublée, à l'exemple de Minerve-Hygiée et de Minerve-Victoire. Mais je crois qu'il convient de renoncer à des allusions subtiles que la statue copiée sur les tétradrachmes ne paraît point autoriser; car le nom qui se présente le plus naturellement, lorsque l'on considère les attributs de cette statue, est celui de Diane Brauronia.

Il y avait à Brauron, en Attique, une vieille statue en bois de Diane Taurique : la tradition racontait qu'Iphigénie elle-même l'avait apportée. Plus tard, les Athéniens élevèrent un temple à Diane dans l'Acropole, et l'appelèrent Brauronia, parce que son culte venait de Brauron. Praxitèle fut chargé d'exécuter la nouvelle statue (1), et je ne doute point qu'il ne se fût inspiré de l'ancien ξόανον, en le rajeunissant, de même que le nom et le culte de la déesse rappelaient le nom et le culte de Brauron. Tous les cinq ans on célébrait avec une grande pompe la fête des Brauronies (2), où l'Iliade était chantée par les rapsodes (3).

Maintenant, les tétradrachmes nous offrent-ils la copie du ξόανον de Brauron ou de l'œuvre de Praxitèle? Quoique la tenue roide et droite de la statue ait quelque chose d'archaïque, et ressemble de loin à l'Artémis-Héra et à la Minerve-Chrysé, vieux simulacres que nous retracent les vases peints (4), je la trouve trop complète pour être uniquement la reproduction d'une idole surannée. Le modius qui orne sa tête, le voile qui tombe sur ses épaules, la biche surtout qui est à côté d'elle et qui relève la tête pour la regarder, sont traités avec une liberté que j'attribuerais volontiers à Praxitèle. Il a laissé à son œuvre les bras anguleux, la pose droite, en un mot, l'aspect de l'idole de Brauron; mais les détails ont dû recevoir de lui une beauté et une délicatesse dont une médaille ne pouvait donner aucune idée. La biche me paraît surtout caractéristique, car elle rappelait le souvenir d'Iphigénie. Diane avait substitué une biche à la fille d'Agamemnon au moment du fatal sacrifice : or, c'était d'Iphigénie que les Athéniens pensaient tenir le culte de la Diane Taurique (5).

(1) Pausanias, I, 33 et 23.
(2) Pollux, *Onomasticon*, VIII, 31.
(3) Hesychius, *in v.* Βραυρώνια.
(4) Gerhard, *Ant. Bildw.*, pl. CCCIX. M. Gerhard rapproche Diane et Minerve-Chrysé (*Mythol.*, I, p. 255).
(5) Paus., I, 33.

Digitized by Google

ΕΥΜΑΡΕΙΔΗΣ ΑΛΚΙΔΑΜ[ΑΣ

	A	ΜΕ	Musée Hunter (p. 51, n° 47). Voyez le C. I. G., n° 1692.
	A	ΣΟ	M. de Prokesch; l'auteur.
	A	ΣΦ	Musée de Turin.
	A	ΣΩ	Cabinet de Parme; M. de Prokesch; l'auteur. Le Cabinet de Berlin possède un tétradrachme où les sigles sont effacés et où il ne reste de ΘΟΙ que l'Ο.
ΔΙΟΝ[ΥΣΙΟΣ	B	ΜΕ	M. de Prokesch; collection de l'auteur.

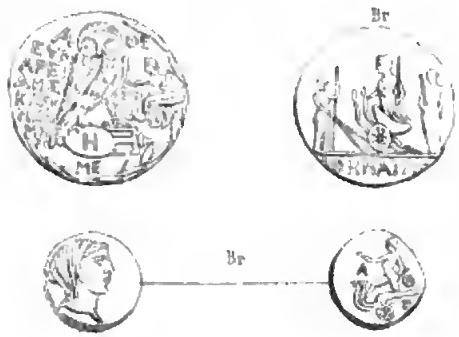
Cette série est brusquement interrompue par la mort ou par la retraite d'Alcidamas. Il n'a eu que deux troisièmes magistrats, Thoinion et Dionysius, l'un avec l'A, l'autre avec le B; mais la série reprend aussitôt. Cléomène, ainsi que nous allons le voir tout à l'heure, prend la place d'Alcidamas, garde son symbole, et les troisièmes magistrats continuent à se

succéder régulièrement, ainsi que les lettres d'amphore correspondantes, comme si rien n'avait été changé. Ce fut pendant que Dionysius était troisième magistrat qu'Alcidamas mourut ou se retira; car nous retrouverons le même Dionysius avec Cléomène. Je ne donne donc point cette liste comme celle d'une série particulière; elle doit se rattacher à la liste qui suivra. Seulement j'ai séparé, suivant mon habitude, les deux sections, afin de les signaler plus vivement à l'attention du lecteur.

On a souvent nommé Triptolème la figure qui est montée sur le char ailé. Les tétradrachmes sont, en effet, frappés si grossièrement qu'on ne peut distinguer si cette figure est un homme ou une femme, un Triptolème ou une Cérès. Les deux explications sont également vraisemblables: sur les vases peints, le personnage placé sur le char ailé est constamment Triptolème, et cependant je crois qu'il faut plutôt nommer Cérès la figure gravée sur les tétradrachmes d'Athènes (1). J'ai fait graver à dessein un tétradrachme où Triptolème s'offre le premier à l'esprit, parce que le modelé du corps est particulièrement mou et insuffisant, parce que les détails de l'ajustement sont supprimés par la négligence du travail ou l'épaisseur du coin. Les seins sont accusés, et la draperie qui les doit recouvrir n'existe pas. Pourtant, si l'on considère la coiffure et la ceinture au-dessous des seins, si l'on se reporte à la série d'Apellicon et d'Aristote, où Cérès apparaît aussi avec la corne d'abondance et les épis à la main, en qualité d'Anésidora, c'est-à-dire répandant ses dons; si surtout l'on compare les bronzes d'Athènes qui reproduisent le même motif et nous montrent clairement Cérès, peut-être jugera-t-on que les Athéniens ont dû représenter la déesse sur leurs monnaies plutôt que le héros d'Éleusis. Sur ces bronzes, tantôt Cérès tient une corne d'abondance de la main gauche, tantôt une torche, tantôt un sceptre. Ils ne sont pas tous de la même époque : de là la variété des attributs. Quant au gros pavot qui se voit dans le champ sur un des exemplaires, j'aurai l'occasion d'en parler plus longuement à propos de la série de Lysandre et d'OEnophilos.

(1) Cf. *Annales de l'Inst. archéolog. de Rome*, t. XIX, p. 433, note 1, où M. de Witte examine les diverses opinions qui ont été émises sur les monnaies d'Éleusis et reconnaît tantôt Cérès, tantôt Triptolème.

ΕΥΜΑΡΕΙΔΗΣ ΚΑΕΟΜΕΝΗΣ



ΔΙΟΝ[ΥΣΙΟΣ		ΣΩ	L'auteur. Dionysius, si l'amphore n'était point fruste, aurait le Β, comme avec Eumaride et Alcidamas, dans la série précédente. Le magistrat qui avait le Γ est le seul qui n'ait pas encore été retrouvé.
ΜΕΝΕ[ΔΗΜΟΣ	Δ	ΜΕ	Collection du général Fox.
ΔΗΜΟ[ΧΑΡΗΣ		ΣΟ	Copenhague. Le Catalogue Wellenheim, qui publie cette pièce (n° 3800), donne à tort un Δ sur l'amphore. Le Δ n'y est pas.
	Ε	ΣΦ	Cabinet de Paris (Mionnet, 100). Un exemplaire de ma collection, sans sigles, n'a que les lettres ΔΗΜ, de même que l'exemplaire du Cabinet de Paris.
	Ε	ΣΩ	L'auteur. Sur ce tétradrachme, on lit ΔΗΜΟ.
ΑΣΚ[ΛΗΠΙΑΔΗΣ	Ζ	ΜΕ	Une empreinte.
		ΣΩ	Payn Knight (p. 32), qui lit ΑΛΚΗΣ, peut-être pour ΑΣΚΛΗ.
ΜΗΤΡΟ[ΔΩΡΟΣ	Η	ΜΕ	Cabinet de Paris; collection de M. Bunbury (empreinte communiquée par le général Fox).
	Η	ΣΩ	Gotha; M. de Prokesch (*Ined. meiner Sammlung*, p. 31) lit ΖΩ pour ΣΩ; M. de Lagoy. L'auteur, un tétradrachme sans sigles.

ΑΕΩΝ	⊙		L'auteur : le ⊙ est à peine visible.
	⊙	ΣΟ	Parme.
	⊙	ΣΩ	Paris (Mionnet, 201).
	I	ΜΕ	M. de Prokesch (Cf. le *Catalogue Wellenheim*, n° 3799); M. de Tecco, ministre de Piémont à Madrid.
	I	ΣΟ	Berlin.
ΑΡΙΣ[ΤΕΑΣ	Κ	Σϕ	M. de Prokesch. L'auteur, sans sigles, avec un Κ mal formé ou un Α sur l'amphore.
ΑΕΩ[ΔΑΜΑΣ	Α	Σϕ	Cabinet de Paris. Je ne puis rien affirmer sur la lecture du troisième nom. M. de Prokesch a un tétradrachme avec ΑΜΜΩ et Δ ΜΕ; peut-être est-ce un Α qui est gravé sur l'amphore. Le troisième nom serait alors ΑΜΜΩΝΙΟΣ. Le tétradrachme de Paris donnerait ΑΕΩ[ΔΑΜΑΣ ou même ΑΕΩΝ qui aurait eu, dans ce cas, trois lettres, le ⊙, l'I et le Α.
ΠΥΡΡΙ[ΧΟΣ	Μ	ΜΕ	L'auteur.
	Μ	ΣΟ	Une empreinte.
	Μ	Σϕ	Copenhague; M. de Prokesch.
		ΣΩ	Eckhel (*Cat. Mus. Cæs.*, p. 112) donne ΠΥ seulement et lit ΚΥΜΑΡΕΙΔΗΣ. Que dire du Catalogue du Musée Theupolo, où l'on donne (à la neuvième série) ΕΥΚΑΡΣΙΔΗΣ ΚΑΚΟΜΕΝΝΥΡΩ, et de Ramus qui lit ΕΥΜΔΙΕΙΔΗΣ ΚΑΕΟΝΕΩ?
. . . .		Σϕ	Berlin. Je n'ai pu déchiffrer le troisième nom.

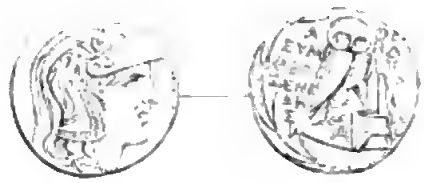
Les troisièmes magistrats de cette série et leurs lettres d'amphore font suite aux lettres d'amphore et aux troisièmes magistrats de la série précédente. Je n'ai rien à dire sur le type, si ce n'est que sur le tétradrachme que j'ai fait dessiner cette fois, on reconnaît beaucoup plus aisément une femme. Sur un bronze qui n'appartient peut-être point à la même série, Triptolème a pris la place de Cérès; il est nu complétement, et sa pose est hardie comme s'il allait conquérir le monde aux bienfaits de Cérès. Sophocle, en effet, dans son *Triptolème* que nous avons perdu, montrait Cérès ordonnant à Triptolème de visiter la Sicile et les diverses contrées de l'Italie (1), et Philochore prétendait que le char ailé était l'image du navire

(1) Denys d'Halicarnasse, I, p. 33, ed. Reiske. Cf. Pausanias, VII, 18.

Digitized by Google

avec ses agrès, et une allusion à l'importation du blé par mer (1). Triptolème avait plusieurs temples en Attique, tant à Athènes qu'à Éleusis (2). Je ne parle pas des vases peints sur lesquels il est représenté, ils sont innombrables (3). Vraisemblablement, le type de ces représentations était une œuvre de l'école attique qui n'a point été décrite par les auteurs, mais qui montrait Triptolème assis sur un char ailé et traîné par des serpents. J'emprunte à la Revue archéologique de Berlin le dessin d'un bronze de grand module, qui appartient à M. de Prokesch : M. de Prokesch y voit la trinité d'Éleusis (4). La pièce est malheureusement assez fruste pour qu'on ne puisse rien démêler avec certitude. Est-ce bien Triptolème qui est sur le char? N'est-ce pas Cérès? Dans ce cas, elle aurait devant son char Proserpine, et derrière, Diane. Diane avait un temple auprès du *mégaron* d'Éleusis, sous le nom de Diane Propyléenne (5), et elle tiendrait un flambeau à titre de Phosphoros. Mais je ne puis présenter avec confiance aucune explication. Il convient d'attendre un exemplaire mieux conservé.

ΕΥΜΗΛΟΣ ΘΕΟΞΕΝΙΔΗΣ



A Cabinet de Paris (Mionnet, 102); Musée de Turin.

A ΔΙ *Catalogue Thomas* (p. 206, n° 1513).

A ΕΠ Musée britannique; Musée Hunter (Carl Combe, p. 51, n° 14).

(1) Voyez le Scoliaste d'Aristide, *Panathen.*, III, p. 54, ed. Dindorf.

(2) Paus., I, 14 et 38.

(3) Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, pl. XLI a XLVI; *Elite des monuments céramogr.*, t. III, de la pl. XLVI a la pl. LXVIII; Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, Planches, CXLVI, 50; CXLIX *ter*, 581ª; CXLIV, 547; CXLIV *bis*, 551; Panofka, *Vasi di premio*, pl. I.

(4) *Archäologische Zeitung*, 1843, pl. IX.

(5) Paus., I, 38.

Digitized by Google

K ΙΣ Musée Hunter (n° 45). Je crois qu'il faut lire ΙΣΙ.

ΑΠ M. Leake (*Hellen. numism.*, p. 24) lit ΘΕΟΓΕΝΙΔΗΣ.

ΕΡ Cabinet de Paris (Mionnet, 103).

Sans sigles, au Musée de Berne (Haller, *Catalogue du Musée de Berne*, p. 11, donne ΘΕΟΖΕΝΙΔΗΣ; la pièce a été fourrée et la feuille d'argent a disparu, de sorte qu'il ne reste que le noyau en cuivre); au Cabinet de Stosch (Corsini, *Fast. att.*, II, p. 272); dans la collection du général Fox; au *Catalogue Hellenheim* (n° 3802).

Un personnage nu, appuyé sur une lance ou sur un sceptre, la main reposant sur la hanche, tel est le symbole de cette série monétaire. L'absence d'un attribut caractéristique m'empêche de désigner avec certitude ce personnage. Est-ce un Dioscure? est-ce Mars? est-ce Thésée? Je ne vois rien dans les traditions attiques qui justifie la présence d'un seul Dioscure: au contraire, la série de Micion et d'Euryclide nous apprend comment les Athéniens les réunissaient tous les deux. Mars peut figurer assurément sur la monnaie de Minerve, car il est en relation avec cette déesse. Il figure sur la frise du Parthénon (1): la colline de Mars touche à l'Acropole de Minerve, et la déesse y avait un autel. Dans un temple de Mars, les Athéniens avaient placé une statue de Minerve, œuvre de Locrus de Paros (2), et ils lui avaient même donné le surnom d'Aréia (3); enfin, le dieu avait eu commerce avec Agraule, prêtresse favorite de Minerve (4). Mais je ne trouve aucune trace du culte de Mars sur les monnaies attiques, et je ne reconnais sur les tétradrachmes d'Eumélus et de Théoxénide aucun trait décisif qui désigne Mars. Au contraire, Thésée paraît souvent sur les bronzes. On y voit d'abord sa tête seule au-dessus d'une massue; plus tard, on représentera ses exploits, soit qu'il tue le Minotaure, soit qu'il soulève la pierre devant Æthra. Bien plus, la série de Nicogène et de Callimaque a pour symbole une statue de Thésée Stéphanéphore, qui présidait à la monnaie. Les vraisemblances sont donc en faveur de Thésée, l'Hercule des Athéniens et le protégé de Minerve. Appuyé sur sa lance comme héros, ou sur son sceptre comme roi, il se repose de ses travaux, reçoit dans ce temple que les siècles ont laissé intact les hommages de son

(1) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 149.
(2) Plut., *Vie de Solon*, IX; Paus., I, 8.
(3) Paus., I, 28.
(4) Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 258.

Digitized by Google

peuple. Peut-être même le tétradrachme a-t-il copié la statue du Théséion; mais les auteurs n'en ayant laissé aucune description, je ne puis rien affirmer sur ce point.

ΕΥΜΗΛΟΣ ΚΑΛΛΙΦΩΝ

ΜΑ[ΓΑΣ	Α	ΜΕ	Sestini (*Mus. Hedervar.*, p. 69; cf. Caronni, I, n° 3732, qui ne donne pas l'Α). Il y a si peu de noms athéniens commençant par ΜΑ, que je propose de restituer ΜΑΓΑΣ, que nous avons vu déjà dans la série de Diotime.
ΑΛΕΞ[ΙΑΣ	Β	ΣΟ	M. de Prokesch.
	Γ	ΑΠ	Berlin. Sans sigles, à Vienne.
ΔΙΟΚ[ΛΗΣ	Δ	ΑΠ	M. de Prokesch; l'auteur.
	Δ	ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 204).
	Ε	ΑΠ	Berlin.
	Ε	ΜΗ	Cabinet de Berlin.
ΗΡΑ[ΚΛΕΙΔΗΣ	Ε	ΣΩ	M. de Prokesch.
	Η	ΑΠ	L'auteur. Je possède un autre exemplaire semblable, d'une très-belle conservation, mais surfrappé de telle sorte que la lettre d'amphore a été effacée par le second coup.
	Η	ΜΕ	Paris (Mionnet, 105).
	Η	ΣΩ	Cabinet de Paris.
	Θ	ΑΠ	M. Lambros.
	Θ	ΜΕ	L'auteur.
	Θ	ΣΟ	M. de Prokesch.
	Λ	ΜΕ	Collection de l'auteur.
	Μ	ΜΕ	L'auteur. Héraclide a presque toutes les lettres de la série

Digitized by Google

M ΣΟ M. de Tecco; l'auteur.

ΣΩ L'auteur. Sans sigles : Copenhague et Gotha. Gesner (pl. IV, n° 31) lit ΕΥΜΙΑΟΣ, parce que l'un des jambages de l'Η est frappé d'ordinaire sur la chouette.

t ΣΟ Musée Hunter (p. 51, n° 41); Combe lit ΚΑΛΛΙΜΩΝ pour ΚΑΛΛΙΦΩΝ, et ΧΙΑ pour ΚΡΑ. Il faut corriger également l'éditeur du *Museo San Clementiano*, qui lit ΕΥΜΙΑΟΣ ΓΑΛΛΙΩΝ, sans troisième nom. Meursius reproduit avec une confusion inouïe (t. I, pl. II, fig. 21) une pièce où je croirais démêler le nom de ΚΑΛΛΙΦΩΝ.

K ΜΕ Musée britannique (Payne Knight, p. 33).

Je ne saurais rien dire du symbole gravé à droite de la chouette. Est-ce la Bonne-Fortune? Est-ce l'Abondance? Est-ce Cérès, à titre de déesse de l'abondance? J'hésite entre ces trois divinités, car je ne puis citer la statue de la Paix qui était dans le Prytanée (1), bien qu'on eût élevé un autel à la Paix au temps de Cimon (2), et que les stratéges (3) lui offrissent des sacrifices annuels et non sanglants (4) : la Paix avait pour attribut caractéristique le caducée. Je m'abstiens de toute conclusion. Je renverrai seulement au revers d'un grand bronze de Syracuse, où l'on voit une femme assise sur des dépouilles, tenant une corne d'abondance et des fruits, tandis que de la main gauche elle tient une patère et s'apprête à faire des libations sur un autel (5).

(1) Pausanias, I, 18.
(2) Plutarque, *Vie de Cimon*, XIII.
(3) Boeckh, C. I. G., n° 157, ligne 30.
(4) Aristophane, *la Paix*, vers 1020.
(5) Veesenmeyer, *Commentatio de antiquo numo Syracusano*. Ulm, 1803, in-4°.

Digitized by Google

ΕΥΡΥΚΛΕΙ[ΔΗΣ] ΑΡΙΑΡΑ[ΘΗΣ

ΔΙΟΚΛ[ΗΣ	Α	ΔΙ	Copenhague (Ramus, *Catal. numm. reg. Dan.*, I, p. 154, n° 25). Je ne vois point l'Α sur l'amphore avec autant de certitude que Ramus.
		ΣΟ	M. de Tecco.
ΣΩΚΡΑΤΗΣ	Β	ΣΩ	Vienne. Sans sigles, à Berlin.
ΗΡΑΚΛΕΙ[ΔΗΣ	Δ	ΣΟ	Musée britannique; Berlin.
		ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 106); l'auteur.
ΚΑΛΛΙ[ΑΣ	Η	ΜΕ	Musée britannique.
. . . .	Θ	ΜΕ	M. Leake (*Numism. hellen.*, p. 24) ne donne que les deux premiers noms; Payne Knight fait de même pour deux tétradrachmes qui ont ΕΠ et ΣΩ sous l'amphore. Sur un exemplaire du Musée britannique qui porte ΜΕ au-dessous de l'amphore, le troisième nom est illisible.
ΦΑΝΟΚΡΙ[ΤΟΣ	Ι	ΔΙ	Copenhague; M. de Lagoy.
		ΜΕ	L'auteur.
		ΣΩ	M. Kaftangioglou, consul de France à Bagdad. Gesner avait singulièrement lu les trois noms : ΣΥΝΘΛΕ pour ΕΥΡΥΚΛΕ, ΑΥΑΙΑ pour ΑΡΙΑΡΑ, ΦΙΑΘΝ pour ΦΑΝΟΚ; il n'avait bien vu que ΣΩ sous l'amphore. Goltzius lisait ΑΡΙΔΙΜΟ pour ΑΡΙΑΡΑ (pl. XIV, f. 11).

ΞΕΝΟΚΡΑ[ΤΗΣ	Κ	ΔΙ	Musée Hunter (p. 52, n° 48).
		ΜΕ	Collection de l'auteur. M. de Prokesch, sans sigles.
ΙΠΠΟΝΙ[ΚΟΣ	Λ		M. de Prokesch. Le Λ n'est pas certain et ressemble à un Δ.
ΑΡΧΙΠ[ΠΟΣ	Μ	ΜΕ	A l'Université d'Athènes. Le Μ ressemble à un Ν.
ΑΛΕΞΑΝ[ΔΡΟΣ			Musée d'Este (Cavedoni, *Memorie di relig. mor. e lett.*, t. V, 1836, p. 340).
ΑΝΔΡ[ΕΑΣ		ΜΕ	Sestini (*Mus. Hedervar.*, p. 70) a vu un Β sur l'amphore : le Β appartient à Socrate. Peut-être est-ce un Ε.
ΔΙΟΝΥ[ΣΙΟΣ		ΔΙ	Musée britannique.

Raoul-Rochette a depuis longtemps reconnu les trois Grâces de Socrate sur cette série (1). M. Guigniaut les a nommées également (2). Mionnet était bien loin des vraisemblances archéologiques, lorsqu'il pensait aux trois déesses que juge Pâris, et M. Leake, en proclamant les trois Heures, oubliait que les Athéniens, fidèles aux antiques traditions, n'en honoraient que deux, Thallo et Carpo (3). Je n'ose discuter l'opinion de M. Arneth, qui voudrait voir dans ces trois figures trois femmes ventriloques, parce qu'il a découvert qu'un certain Euryclès était ventriloque (4).

Ottfried Müller doute que les Grâces de Socrate fussent authentiques (5). Je ne sais sur quel argument reposent ses doutes, car les anciens sont unanimes. Diogène de Laërte (6) et Suidas disent que Socrate a été sculpteur, et qu'il a fait un groupe des Grâces. Pausanias a vu ce groupe sous le portique des Propylées (7). Pline vante même le mérite de ces sculptures (8). Il n'est pas jusqu'au serment plaisant qu'Aristophane met dans la bouche de Socrate (9), qui ne me paraisse confirmer ces témoignages. On aurait pu forger une tradition mensongère au temps de Pausanias ; on ne peut supposer rien de semblable au temps d'Aristophane. Les tétradrachmes d'Euryclide et d'Ariarathe me paraissent donc offrir une copie de l'œuvre du philosophe. Pausanias nous apprend qu'il avait représenté les déesses, non pas nues, mais vêtues selon les habitudes de l'archaïsme. De même ici les trois Grâces sont couvertes de longs vêtements : elles se tiennent étroite-

(1) *Mémoires de numismat. et d'antiquités*, p. 145.
(2) *Religions de l'antiq.*, IV, 2e partie, p. 170.
(3) Preller, *Mytholog.*, I. 1, p. 274. Voyez, sur ce sujet, le chapitre XXXV du neuvième livre de Pausanias.
(4) *Wiener Jahrbücher der Litteratur*, Anzeigeblatt, page 38.
(5) *Handbuch der Archäologie der Kunst*, § 340, 7.
(6) *Vie de Socrate*, 37 ; Suidas, *in verbo* Σωκρατης.
(7) Paus., I, 22 ; IX, 35.
(8) XXXVI, 4, § 20.
(9) Νὴ τὰς Χάριτας (*Nuées*, v. 773).

ment, comme il convient à des sœurs. Aussi l'attribution de MM. Raoul-Rochette et Guigniaut me paraît-elle des plus heureuses et incontestable.

Le nom cappadocien d'Ariarathe ne doit point surprendre ceux qui savent avec quelle facilité les Athéniens déchus donnèrent et vendirent le droit de cité (1). Il y eut des relations étroites entre Athènes et les rois de Cappadoce, notamment Ariobarzane Philopator et Ariobarzane Philoromæus (2).

ΖΩΙΑΟΣ ΕΥΑΝΔΡΟΣ

ΚΛΕΟΜΕΝ[ΗΣ	Β	ΣΦ	L'auteur.
ΣΩΚΡΑΤ[ΗΣ	Γ	ΜΕ	Collection du général Fox.
		ΜΕ	Musée britannique.
		ΠΕ	M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 31).
	Γ	ΣΦ	M. de Prokesch.
ΜΕΝΩΝ	Δ	ΣΦ	Collection de l'auteur.
ΑΝΤΙΣΘΕΝΗΣ	Ζ	ΣΩ	L'auteur.
ΑΣΚΛΗΠ[ΙΑΔΗΣ	Η	ΣΟ	Gesner (pl. IV, f. 40), qui lit ΣΚΑΠΙ pour ΑΣΚΛΗΠ et Σ sur l'amphore pour Η. Du reste, au lieu de ΖΩΙΑΟΣ il avait vu ΚΩΙΑΟΣ.
	Η	ΣΦ	L'auteur.
ΠΟΛΥΚΡΑ[ΤΗΣ	Θ	ΜΕ	Cabinet de Berlin.

(1) Brunck, *Analecta græca*, II, p. 108. Cf. Tacite, *Annales*, II, 55.

(2) Vitruve, V, 9, 1; Valère Maxime, V, 7. Cf. Franz, *Elementa Epigr.*, p. 223.

Digitized by Google

ΑΥΣΙΠΠ[ΟΣ	1	ΣΟ	Cabinet de Paris. L'I n'est pas très-reconnaissable et paraît écrasé; Mionnet (n° 107) a lu un Ρ, ce qui n'est point admissible.
ΚΡΙΤΩΝ	Κ	ΣΟ	Vienne.
	Κ	Σϕ	M. de Prokesch (*Inedita*, p. 31); Copenhague, où le Κ mal fait ressemble à un Η. L'auteur, sans sigles.
ΘΕΟΞΕΝ[ΙΔΗΣ		Σϕ	Copenhague; le *Catalogue Wellenheim* (n° 3823), qui publie cette même pièce, donne un Π sur l'amphore, lettre invraisemblable, qui serait plutôt un Μ, et que je n'ai point reconnue nettement sur l'empreinte.
ΔΕΙΝΙ[ΑΣ		ΣΟ	L'auteur.
ΖΩΙΑΟΣ		ΜΕ	M. de Tecco.

L'abeille est l'attribut de Diane, de Cérès ou de Jupiter. Il est naturel, quand elle paraît sur les monnaies d'Athènes, de la rattacher aux Mystères d'Éleusis. C'était l'opinion de Stieglitz (1), et je crois qu'elle doit être préférée à celle d'Eckhel, qui ne songe qu'au miel de l'Hymette vanté par Pausanias (2). MM. Creuzer et Guigniaut ont donné, sur le sens de l'abeille dans la religion antique, beaucoup d'explications auxquelles je renvoie (3). Le miel a servi de nourriture aux premiers hommes; l'abeille est l'image d'une vie et d'un culte saints : c'est pourquoi tant de prêtresses portent le nom d'*abeilles*, Μέλισσαι. C'est pourquoi surtout elle convient à Cérès et à ses mystères. En outre, l'abeille pouvait rappeler aux Athéniens une fable chère à leur orgueil national. Lorsque les Ioniens avaient quitté l'Attique, les Muses métamorphosées en abeilles les avaient guidés vers les côtes hospitalières de l'Asie. Symbole des colonies, à cause des essaims qui s'envolent au printemps, l'abeille, dans la croyance des anciens, n'oubliait jamais son berceau (4), de même que les colonies ioniennes n'oublièrent jamais leur métropole et ne voulurent jamais rallumer leur feu sacré qu'au Prytanée d'Athènes. Bien plus, dans des temps de troubles, on vit les Éphésiens demander à Athènes un de ses citoyens pour le nommer Æsymnète, c'est-à-dire leur premier magistrat (5). Aussi, l'abeille étant le symbole fa-

(1) *Archäologische Untersuchungen*, II, p. 193.

(2) Paus., I, 32.

(3) *Relig. de l'ant.*, l. II, 1re partie, p. 112, 140; l. III, 1re partie, p. 247, 683. Cf. l'abeille bleue des Indiens reposant sur une fleur de lotus (Niklas Müller, *Glauben, Wissen und Kunst der alten Hindus*, I, *tab.* II, 70).

(4) Ælian., *Hist. anim.*, V, 13.

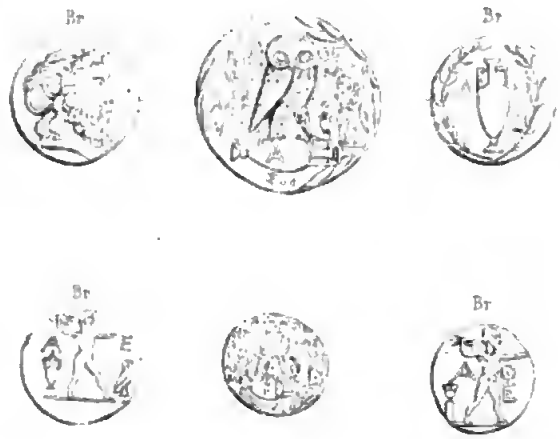
(5) Suidas, *in v.* Ἀρίσταρχος. Ceci se passait de l'an 564 à l'an 550 av. J. C. Les Athéniens rappelèrent Aristarque, après la conquête de l'Asie Mineure par Cyrus.

Digitized by Google

vori d'Ephèse, j'ai cherché, si elle n'indiquait point, à un moment donné, des relations plus étroites d'Éphèse et d'Athènes; mais je n'ai trouvé rien de précis sur ce point (1).

Sestini publie (2) un bronze avec l'abeille, qu'il attribue à Athènes. L'attribution n'est pas exacte, car ce bronze appartient à Iulis (3).

ΗΡΑΚΛΕΙΔΗΣ ΕΥΚΛΗΣ



TÉTRADRACHMES.

ΔΗΜΑ[ΡΧΟΣ	Α	ΣΩ	M. de Prokesch. Son exemplaire donne ΗΜΑ, mais le commencement du nom paraît complété par un tétradrachme sans sigles du Cabinet de Paris, où il y a ΔΗΜ.
ΑΣΚΛΗΠΙ[ΑΔΗΣ		ΑΠ	M. de Prokesch.
	Β		Empreinte recueillie à Londres par Brōndsted.

(1) Spanheim (*Dissert.* IX, p. 639-645) parle d'une alliance entre les deux villes; cf. Guhl, *Ephesiaca*, p. 117. Des monuments athéniens publiés par M. Le Bas (*Voyage archéolog.*, mon. fig., pl. XXXV et XXXVI) attestent l'alliance d'Athènes avec d'autres villes.

(2) *Descrizione d'alcune medaglie greche del Museo Fontana*, pl. V.

(3) Brōndsted, *Voyages et Rech. en Grèce*, I, pl. XXVII.

	B	ΣO	L'auteur.
	Γ		Musée britannique.
	Γ	ΜΕ	Paris (Mionnet, 120). Mionnet lit à tort ΑΣΚΑΝ pour troisième nom et Ε ΜΕ pour sigles.
ΔΙΟΝΥΣΟΓ[ΕΝΗΣ	B	ΜΕ	Vienne; M. Lambros.
	B	ΣΩ	Berlin; Copenhague.
	Γ	ΑΠ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 120); l'auteur. Mionnet lit à tort ΑΠΟΛΛ; il y a ΔΙΟΝ.
	Γ	ΜΕ	Caronni (*Musée Hedervar.*, n° 3734) ne lit que ΔΙΟΝ.ΣΟΓ; l'Υ manque. Sestini voit le Γ mais lit ΔΙΟΝΥΣΟΣ pour ΔΙΟΝΥΣΟΓ.
	Γ	ΣO	M. de Prokesch.
	Γ	ΣΩ	Paris (Mionnet, 122).
ΑΡΙΣΤΑΙ[ΧΜΟΣ	Δ	ΑΠ	M. Lambros, marchand à Corfou.
	Δ	ΣΩ	L'auteur.
ΧΑΡΜΙΔ[ΗΣ	Δ	ΣO	Copenhague; Ramus lit ΠΑΡ pour ΧΑΡ (p. 154, n° 26).
	Δ	ΣΩ	L'auteur.
		ΑΠ	Berlin; M. de Timoni. Sans sigles, dans la collection Palagi (à Turin).
	Ε	ΜΕ	M. de Prokesch (*Ined. mein. Samml.*, p. 31); M. de Prokesch lit ΧΑΡΜΙΟ. L'empreinte qu'il a bien voulu me communiquer donne ΧΑΡΜΙΔ.
	Ε	ΣO	Cabinet de Paris. L'Ε est mal fait.
ΑΡΙΣΤΩΝ	Ε	ΜΕ	Collection de l'auteur.
ΜΟΣΧΙΩΝ	Ζ	ΜΕ	M. de Prokesch.
ΣΩΣΙΚΡ[ΑΤΗΣ	Ζ	ΑΠ	M. de Prokesch; l'auteur; M. Lambros.
	Ζ	ΣO	Berlin.
	Ζ	ΣΩ	L'auteur.
	Η	ΑΠ	Paris (Mionnet, 123); M. de Prokesch; Musée Lavy (à Turin). Le Catalogue de ce Musée (p. 153) omet ΑΠ, que me donne l'empreinte.
	Η	ΜΕ	Berlin.
ΔΗΜΟΣΘ[ΕΝΗΣ	Κ	ΑΠ	Copenhague (Cf. le *Catalogue Wellenheim*, n° 3805 et 3806). Sans sigles, au Cabinet de Paris.
ΒΑΚΧΙ[ΟΣ	Ι	ΑΠ	Vienne; l'auteur.
	Κ	ΜΕ	L'auteur.

Digitized by Google

	Α	ΣΟΑ	L'auteur.
	Α	ΣΩ	Cabinet de Paris (Mionnet, 121); l'auteur.
ΔΙΟΚ[ΛΗΣ	Α	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Α	ΣΩ	L'auteur. Sur ces deux exemplaires, le Α paraît être un Μ, car il est très-mal fait.
	Μ	ΣΟΑ	M. de Tecco.
	Μ	ΣΩ	Copenhague. Sans sigles, au *Catal. d'Oxford* (p. 8).

DRACHMES.

ΜΟΣ[ΧΙΩΝ		M. le duc de Blacas.
ΒΑΚ[ΧΙΟΣ	Κ	M. Isambert.

L'amphore panathénaïque est placée sur un socle : une femme ailée, tenant une corne d'abondance, couronne cette amphore. Ce sujet a donné lieu à beaucoup de méprises. Caronni a vu une Victoire, la main sur un autel; l'éditeur du *Musée Lavy*, une Victoire sacrifiant avec une patère. Ramus croit qu'elle sacrifie sur un trépied. Gesner, qui a fort mal lu les noms (1), croit distinguer un homme nu auprès de la chouette. Enfin, M. Cavedoni, afin de jouer sur le nom d'Héraclide, rappelle les Héraclides vainqueurs d'Eurysthée, ou les Myrinéens de Lemnos sacrifiant à Minerve Poliade (2). Les exemplaires consultés par ces divers auteurs étaient sans doute dans un mauvais état de conservation; car le sujet est aussi clair qu'on peut le souhaiter, sur les tétradrachmes et même sur les drachmes qui ne sont point endommagés. Les bronzes que j'ai réunis sur la même planche l'expliquent encore mieux, en nous montrant que l'amphore est le motif principal. J'ai déjà parlé de ces vases célèbres que l'on donnait en prix dans les concours panathénaïques (3). On pourrait croire que la déesse qui couronne le vase est une *Hamilla*, image allégorique des luttes elles-mêmes (4); telles on les voit sur la frise du Parthénon, montées sur les chars des jeunes Athéniens (5). Le désir d'obtenir une allusion avec le nom d'*Euclès*, amènera peut-être aussi le souvenir d'*Eucléïa*, bien qu'Eucléïa ne me paraisse point un personnage allégorique, mais Diane elle-même, ainsi que

(1) Planche IV, n° 35.

(2) *Memor. di relig. morie e lett.*, loc. cit.

(3) Voyez le premier chapitre de la seconde partie de cette Étude, où il est traité des types du nouveau style (p. 82).

(4) Otfried Müller, *Handbuch der Archaologie der Kunst*, § 412.

(5) *Trésor de numismatique et de glyptique*, pl. IV, p. 6 du volume où sont reproduites les frises du Parthénon. Cf. le *Catalogue Durand*, n° 1705.

je le faisais remarquer à propos de la série d'Eubulide et d'Agathocle. Cependant la Victoire est designée si naturellement, que l'on ne peut guère lui préférer aucune autre attribution. C'est elle qui couronne et consacre le triomphe, représenté par son symbole le plus caractéristique, l'amphore des Panathénées. Parmi de nombreux monuments bachiques, j'en signalerai deux : l'un offre une amphore avec des bandelettes sur le ventre, souvenir d'une victoire chorégique remportée aux fêtes de Bacchus (1); l'autre représente un vainqueur, conduit par une joueuse de flûte et une citharistе, et tenant une amphore couronnée (2). Bien que ces sortes de représentations n'aient rien de commun avec les Panathénées, elles nous montrent que l'amphore couronnée était un symbole de Victoire.

ΗΡΑΚΛΩΝ ΗΡΑΚΛΕΙΔΗΣ

Pièce unique, au Musée britannique (Cf. Payne Knight, p. 33).

Je ne puis rien dire sur un symbole aussi simple qu'une tête d'aigle : il se rattache au culte de Jupiter, le père de Minerve. Les Athéniens avaient l'habitude de consacrer ainsi dans le Parthénon des têtes de lion, de griffon (3). M. Pinder a publié un poids italien qui porte une tête d'aigle (4).

(1) Dubois-Maisonneuve, *Introd. a l'étude des vases*, pl. LXXIII. Cf. Panofka, *Terres cuites de Berlin*, pl. XII.
(2) *Mus. Gregorian.*, 2e partie, pl. LIV.
(3) Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, Beilagen, p. 152 et 252, Rangabé, *Antiq. helléniques*, t. I, p. 123.
(4) *Numismata antiqua inedita*, pl. III, f. 2.

Digitized by Google

ΘΕΜΙΣΤΟ[ΚΛΗΣ] ΘΕΟΠΟΜΠΟΣ

ΦΙΑΩΝΙ[ΔΗΣ	Α	ΣΩ	L'auteur.
ΑΠΟΛΛΟΦΑΝΗΣ	Β	Δ1	M. de Prokesch.
		ΣΟ	Berlin ; Gessner (t. IV, f. 30) publie très-mal cette pièce.
	Β	Σϕ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 120).
ΜΕΝΟΙ[ΤΗΣ	Γ	Δ1	Cabinet de Paris (Mionnet, 112, voit ΜΕΝΟ) ; l'auteur. Je ne trouve aucun nom attique commençant par ΜΕΝΟΙ ; Μενοίτης est un nom samien.
	Γ	ΜΕ	M. de Prokesch.
		Σϕ	M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 31).
	Γ	ΣΩ	L'auteur. Au Catalogue Revil (p. 34) un tétradrachme est publié sans sigles avec ΜΕΝΟΙ.
ΘΕΟΔΩΡ[ΟΣ	Ε	ΜΕ	Berlin. Je ne suis pas très-sûr de l'Ε.
ΛΥΣΑΝΙ[ΑΣ	Η	Δ1	M. de Prokesch.
	Η	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Suppl.*, 121). Au Cabinet de Vienne, sans sigles.
ΑΡΙΣΤΟ[ΚΛΗΣ	Ι	ΠΕ	M. de Lagoy. Peut-être l'Ι n'est-il qu'un Κ effacé, car dans cette série les lettres sont nettement attribuées à chaque magistrat.
	Κ	Δ1	Musée britannique (cf. Payne Knight, p. 34) ; Académie des Sciences d'Amsterdam.

		ΔΙ	M. de Prokesch.
		ΜΕ	Musée britannique; l'auteur.
	Κ	ΠΕ	M. de Prokesch.
		ΠΕ	Berlin.
		ΣΦ	L'auteur. Sans sigles, au Cabinet de Paris.
ΔΙΟΝΥΣΙ[ΟΣ		ΣΦ	M. de Prokesch.
ΔΗΜΗΤΡ[ΙΟΣ		ΣΦ	Musée Kircheriano (à Rome).

Le sujet gravé sur le tétradrachme cesse déjà d'être obscur, si l'on rapproche le trophée sur une galère du nom du premier magistrat, Thémistocle. Mais que l'on compare, en outre, à la monnaie d'argent les bronzes qui ont été frappés à une époque postérieure, et l'on n'aura plus aucun doute. Le grand Thémistocle, debout sur sa galère (1), revient triomphant de Salamine. Il tient la couronne que lui ont décernée les suffrages de tous les Grecs et porte le trophée qu'il va consacrer dans le temple de Diane à Salamine : du moins Pausanias, en visitant cette île, nous parle du trophée consacré par Thémistocle (2). La chouette qui est venue s'abattre sur le vaisseau du général athénien en signe de victoire (3), le serpent de l'Érechthéion, l'οἰκουρὸς ὄφις qui s'est échappé de l'Acropole à l'approche de Xerxès (4), ou le héros Cychréus, d'après une autre tradition (5), sont autant de gages du salut et de la victoire : ils annoncent Minerve présente et invisible : la chouette surtout rappelle que la déesse conduira la flotte au combat, à titre d'Archégétis. Ainsi cette série retrace le plus glorieux événement de l'histoire d'Athènes et console les Athéniens déchus. On conçoit que Théopompe ait choisi un symbole que lui imposait le nom de son collègue, et qu'il ait fait pour le descendant d'une aussi illustre famille ce qu'avaient fait d'autres seconds magistrats pour des rois et de puissants personnages.

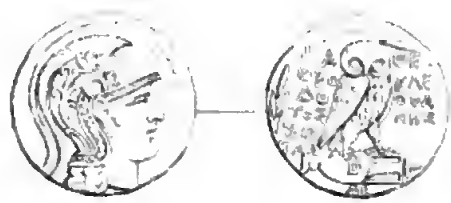
Le choix de la galère salaminienne avait peut-être été déterminé par les événements politiques et quelque folle ambition des Athéniens. Par exemple, lorsque Pompée armait l'Orient contre César, les Athéniens envoyèrent à Pompée leur misérable flotte, ce qui leur valut de la part de

(1) Cf. Eckhel (*Doctr. num. vet.*, II, p. 315), et Cavedoni (*loc. cit.*, p. 352), qui ont reconnu Thémistocle tenant un trophée; Payne Knight voit un Terme sur la galère.

(2) Pausanias, I, 36.
(3) Plut., *Vie de Thémistocle*, XII.
(4) Hérodote, VIII, 51.
(5) Paus., *loc. cit.*

Lucain (1) une mention plus cruelle que l'ironie : *Tresque petunt veram credi Salamina carinæ*. Mais le style des tétradrachmes permet-il de les faire descendre aussi bas que l'an 49? C'est ce que je ne crois pas.

ΘΕΟΔΟΤΟΣ ΚΛΕΟΦΑΝΗΣ



ΔΗΜΟΣ[ΘΕΝΗΣ	Α	ΑΠ	M. de Timoni (à Vienne).
	Α	ΜΕ	Berlin.
	Α	ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, 113); l'auteur.
		ΣΦ	Berlin; Goltzius (pl. XIV, n° 7) restitue le nom de Démosthène.
	Β	ΜΕ	M. de Prokesch.
ΣΩΤΑΣ	Β	ΑΠ	Musée britannique; M. Curt; M. Lambros.
		ΑΠ	Berlin; Vienne, sans sigles (Cf. le *Catalogue Thomas*, p. 206, n° 1510).
	Β	ΜΕ	Turin; l'auteur.
		ΜΕ	M. de Tecco.
	Β	ΣΩ	L'auteur.
	Γ	ΑΠ	Cabinet de Paris (Mion., 116); M. de Prokesch; l'auteur.
	Γ	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Γ	ΣΟ	L'auteur.
	Γ	ΣΩ	Musée de Berlin; M. Lambros.
	Δ	ΜΕ	L'auteur.

(1) *Pharsale*, III, v. 183.

Digitized by Google

	Δ	ΣΩ	L'auteur.
ΔΩΡΟΘ[ΕΟΣ	Δ		M. de Prokesch. Le Δ est commun à ces deux magistrats.
	Δ	ΑΠ	Musée britannique.
		ΑΠ	M. de Prokesch.
	Δ	ΜΕ	M. de Timoni (à Vienne).
		ΠΕ	M. Schimko, professeur à Vienne.
	Δ	ΣΩ	M. Lambros.
ΕΠΙΜΑΧΟΣ	Ε	ΑΠ	Cabinet de Paris (Mionnet, 114).
	Ε	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 115); Musée de Glascow. Combe lit à tort (p. 55, n° 96) ΕΠΙΜΑΧΣΙ, et ΝΕ sous l'amphore.
		ΜΕ	M. de Prokesch.
		ΑΠ	Cabinet de Paris (Mionnet, 114).
ΑΥΣΙΠΠ[ΟΣ	Ζ	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Ζ	ΣΟ	L'auteur; M. de Timoni (les sigles sont presque effacés).
		ΣΩ	L'auteur.
ΠΟΠΑΙ[ΟΣ	Η	ΑΠ	M. de Prokesch.
	Η	ΣΟ	M. de Prokesch.
	⊙	ΣΟ	Berlin (Cf. Begerus, t. I, p. 470, qui donne ΠΟΠΑΙ, et ΣΩ au lieu de ΣΟ); M. de Prokesch; l'auteur.
	⊙	ΣΩ	L'auteur.
	Ι	ΣΟ	Berlin.
		ΣΩ	Anciennement chez M. Young.
ΔΙΟΝΥ[ΣΙΟΣ	Κ	ΣΩ	M. de Prokesch.
	Λ	ΑΠ	Musée britannique (Cf. Combe, *Mus. brit.*, p. 127, n° 33), qui donne à tort ΟΠ et place Dionysius au second rang, à la place de Cléophane.
		ΑΠ	L'auteur.
ΠΛΑΤΩΝ	Λ	ΣΟ	Musée de Turin; M. de Prokesch. Sans sigles, dans ma collection.
		ΣΩ	Goltzius (pl. XIV, n° 5), qui met Platon le second.
ΜΟ		ΣΟ	Tétradrachme de ma collection, qui a besoin d'être expliqué par un exemplaire mieux conservé. ΜΟ peut commencer bien des noms, Μοιροκλῆς, Μόλπις, Μόλων, Μόσιμος, Μόσυχος, Μοσχίων, Μόσχος, tous noms athéniens.

Cette série, avec celle de Diotime et de Magas, est une exception à la loi

générale : elle n'a point de symbole accessoire dans le champ. Comme nous avons plusieurs exemplaires avec l'A, c'est-à-dire plusieurs exemplaires qui ont été frappés dès le début de la série, il ne paraît point qu'on doive attendre des découvertes semblables à celles qui ont été faites dans la série de Nicogène et de Callimaque.

On remarquera le nom de *Publius*. C'est le seul nom romain (on verra plus bas celui de Quintus, qui est gravé par honneur au premier rang) que les tétradrachmes nous présentent parmi les troisièmes magistrats.

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΣ ΣΩΤΑΣ

TÉTRADRACHMES.

ΗΡΑΚΛΩΝ		ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 117); l'auteur.
	Α	Σφ	Cabinet de Paris (Mionnet, 118); cf. Corsini (*Fasti att.*, II, p. 272), qui donne Σ . Α pour ΣφΑ.
ΦΙΛΗ[ΜΩΝ	Β	ΜΕ	L'auteur.
	Β	Σφ	Paris (Mionnet, *Supplément*, 116); Copenhague.
	Β	ΣΩ	M. de Prokesch.
ΕΥΚΛΗΣ	Γ	ΣΩ	Berlin (Cf. *Zeitschrift zur Munzkunde*, 1843, p. 23); l'auteur.
ΠΟΛΥΚΛ[ΗΣ	Ξ		Le Ξ est donné par la drachme.
		Σφ	L'auteur.
ΑΜΦΙΚΡ[ΑΤΗΣ	Κ	ΜΕ	Musée Hunter (p. 55, n° 95).
ΝΙΚΟΚ[ΛΗΣ	Μ	ΜΕ	M. de Lagoy.

Digitized by Google

ΦΑΛΛΙ[ΑΣ		ΣΦ	Vienne. La lecture du troisième nom n'est point assurée : le Catalogue Wellenheim donne ΦΑΛΑ (n° 3807). Faut-il restituer ΦΑΛΑΝΘΟΣ au lieu de ΦΑΛΛΙΑΣ?
ΛΑΜ[ΙΟΣ		ΜΕ	L'auteur.

DRACHME.

ΠΟΛ[ΥΚΛΗΣ		Ξ	Au Cabinet de Paris (Mionnet, 119); elle pèse 4 gr. 5 c.

Le foudre appartient à Jupiter; mais le dieu le confie aussi à sa fille :

Ipsa Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem (1).

On verra, en effet, une série qui est classée parmi les anonymes à la fin de cet ouvrage, parce que les bronzes seuls, qui ne portent point de noms de magistrats, ont été retrouvés. Sur ces bronzes, Minerve paraît debout, vibrant le foudre de son père.

ΙΚΕΣΙΟΣ ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΗΣ

TÉTRADRACHMES.

.ΡΥΣ	Α	ΠΕ	Cabinet de Berlin. Je n'ai pu restituer le troisième nom. Peut-être faut-il lire ΤΕΙΣ; peut-être, comme la première lettre est effacée, faut-il rétablir Χ]ΡΥΣ[ΙΠΠΟΣ.
ΤΕΙΣ[ΙΚΛΗΣ	Β		Munich.
	Β	ΜΕ	La Haye.

(1) Virgile, *Énéide*, I, 42.

Digitized by Google

	Β	ΜΗ	L'auteur.
	Β	ΠΕ	L'auteur.
	Β	ΣΟ	Collection de M. de Prokesch.
	Γ	ΑΠ	M. de Prokesch.
	Γ	ΠΕ	Berlin.
	Ε	ΑΠ	L'auteur.
	Ε	ΠΕ	M. de Prokesch; l'auteur.
ΘΕΟ[ΔΟΤΟΣ]	Ζ		L'auteur.
	Ξ	ΣΟ	Musée Hunter (p. 72, n° 59).
	Η	ΑΠ	M. de Prokesch.
	Θ		Collection de M. Larcher, aujourd'hui dispersée.
	Κ	ΠΕ	Cabinet de Berlin; M. de Prokesch; M. Lambros.
	Μ	ΜΕ	L'auteur. Sans sigles au Cabinet de Paris, de mon échange.
Sans 3e nom.		ΠΡ	Goltzius (pl. XIV, f. 12), et d'après lui Mursius (t. I, pl. II, f. 20), qui lit ΑΚΕΣΙΟΣ pour premier nom. Au lieu de ΠΡ, il y avait peut-être ΠΕ sous l'amphore.

DRACHME.

Sans 3e nom. Cabinet de Munich.

Je ne puis expliquer ici avec le détail nécessaire la couronne qui sert de symbole. Elle se rattache étroitement à la série de Nicogène et de Callimaque. Si l'on se reporte à cette série, on verra que Nicogène et Callimaque ont pour symbole une statue de Thésée Stéphanéphore, et que cette statue tient la couronne qui lui a donné son nom. Hicésius et Asclépiade ont reproduit cet emblème caractéristique. Leurs monnaies ont toujours été publiées d'une manière inexacte : la fabrique des pièces est grossière, et ceux qui n'ont pu comparer un certain nombre d'exemplaires ont commis d'assez graves erreurs. Goltzius, le premier (1), interprétant librement le symbole d'un tétradrachme fruste, y vit deux figures à genoux, deux Suppliants, sans doute afin de jouer sur le nom d'Hicésius, ἱκάσιος (2). Carl Combe rectifia mal cette méprise en faisant dessiner le tétradrachme du Musée Hunter. Il crut y reconnaître une bandelette de laine (3). Les gravures de Goltzius et de

(1) *Græc. tab.*, pl. XIV, f. 12.
(2) Cf. Hesychius, *in verbo* Ἱκάσιος.
(3) *Mus. Hunter.*, p. 52, n° 59. On continua de voir dans cette bandelette l'emblème des suppliants.

Digitized by Google

Combe, consultées à plusieurs reprises par les savants, entretinrent l'une ou l'autre erreur. Je puis enfin publier cette série monétaire avec exactitude, et je n'hésite point à déclarer qu'elle ne présente rien autre chose qu'une couronne, une simple couronne attachée par une bandelette.

Nous savons que les archontes se couronnaient de myrte et de lierre. C'était un crime de les frapper quand ils étaient ainsi couronnés (1). On disait de celui qui sollicitait l'archontat, qu'*il avait envie du myrte*, μυρρινῶν (2). M. Müller, remarquant sur les monnaies d'Alexandre des lettres ou des monogrammes inscrits dans une couronne, y voit les initiales de noms de personnages qui avaient remporté un prix ou remplissaient certaines magistratures (3). En suivant cet ordre d'idées, je demanderais avec d'autant plus de curiosité l'origine des noms des *Stéphanéphores*, prêtres ou magistrats qui figurent sur les monnaies et les inscriptions de l'Asie Mineure. Je serais tenté de rapprocher du Thésée Stéphanéphore, qui présidait à la fabrication de la monnaie (4), le Thémistocle Stéphanéphore de Magnésie (5). Mais quand il s'agit des tétradrachmes d'Athènes, je ne crois point qu'il faille songer au myrte qui couronne les archontes et fait donner à l'archontat le nom de Στεφανηφόρος ἀρχή (6). La couronne, c'est le symbole de Thésée, le trait distinctif de la statue qu'on lui avait élevée dans l'Ἀργυροκοπεῖον d'Athènes. Nous observons sur d'autres monnaies attiques une semblable simplification des types, l'attribut restant seul comme emblème de la divinité ou du héros. Ainsi, le bâton d'Esculape dans la série de Ménédème et d'Épigène, ainsi le thyrse de Bacchus dans la série de Diogène et de Posidippe, la coiffure de Cérès-Isis dans la série de Démέas et d'Hermoclès, remplacent, à un moment donné, Esculape, Bacchus et Cérès.

(1) Meursius, *Lect. att.*, VI, 6.
(2) Suidas, *in verbo*.
(3) *Numismatique d'Alexandre le Grand*, p. 47.
(4) Voyez la série de Nicogène et de Callimaque.
(5) Eckhel, *Doct. num vet.*, IV, p. 213.
(6) Voyez, pour les magistrats stéphanéphores, Paschalius, *De coronis*, l. IV, c. 14; Eckhel, *loc. cit.*, p. 212 et suivantes.

Digitized by Google

ΚΑΡΑΙΧ[ΟΣ] ΕΡΓΟΚΑΕ[ΙΔΗΣ

TÉTRADRACHMES.

ΤΙΜΟ[ΚΡΑΤΗΣ	Α	ΜΕ	M. de Prokesch; l'auteur.
		ΜΕ	Parme.
	Α		Munich. Sans sigles, à Copenhague.
ΘΕΜΙ[ΣΤΟΚΛΗΣ	Β	ΜΕ	Musée Hunter (p. 52, n° 55); Cabinet de Paris (Mionnet, 130).
		ΜΕ	Saint-Pétersbourg (Ermitage); M. de Prokesch.
ΕΥΔΗ[ΜΟΣ	Δ	ΜΕ	L'auteur.
		ΜΕ	Paris (Mionnet, 129).
		ΣΦ	Cabinet de Paris; M. Prokesch.
	Δ	ΣΩ	M. Turpin de Crissé.
		ΣΩ	Vienne.
ΚΛΕΟΜ[ΕΝΗΣ	Ε	ΜΕ	Musée de la Propagande (à Rome).
		ΣΦ	M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 31).
		ΣΩ	Catalogue manuscrit de Cousinéry, à la Sorbonne, p. 103.

Digitized by Google

ΑΠΟΛ[ΗΙΟΣ	Z	ΜΕ	Paris (Mionnet, 127); au Cabinet de Gotha, monogramme sur l'amphore. Sans sigles, *Catalogue Wellenheim*, n° 3809; Cf. Bœckh, C. I. G., n° 191, pour le nom d'ΑΠΟΛΗΙΟΣ.
ΧΑΙ[ΡΕΣΤΡΑΤΟΣ	H	ΜΕ	M. de Prokesch; Gotha, sans lettre sur l'amphore.
	H	ΣΩ	M. Six van Hilligom; M. Lambros.
	⊙	Σϕ	Vienne.
		Σϕ	Musée de la Propagande.
	⊙	ΣΩ	Musée britannique (deux exemplaires).
		ΣΩ	Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplément*, 128); l'auteur, exemplaire fruste.
	t	ΔΙ	L'auteur.
		ΔΙ	Munich (Cf. *Catalogue Cousinéry*, p. 203).
ΔΙΟϕ[ΑΝΤΟΣ·	I	ΜΕ	Paris (Mionnet, 118), monnaie fourrée; M. de Prokesch; M. de Lagoy.
	I	Σϕ	Caroni (I, p. 142); Neumann (*Numm. vet.*, I, p. 218); M. de Prokesch; Cabinet de Stosch (Corsini, *Fast. att.*, II, p. 263). Corsini a lu Eϕ et pris la proue pour un trident.
ϕΕΙΔΙ[ΑΣ	K		M. Bunbury.
	K	ΠΕ	Berlin.
	K	Σϕ	M. de Prokesch.
	K	ΣΩ	Paris (Mionnet, *Supplément*, 127).
		ΣΩ	L'auteur. L'ancien n° 131 de Mionnet, obtenu par échange.
ΔΙΟΝΥ[ΣΙΟΣ		ΜΕ	Vienne.
	A	Σϕ	Berlin.
	A	ΣΩ	Paris (Mionnet, *Suppl.*, 126); M. de Prokesch; l'auteur.
ΔΙΟΜΕ[ΝΗΣ		ΜΕ	M. Leake (*Hellen. numism.*, p. 23); Turin, sans sigles.
	M	ΣΩ	Copenhague.
ΜΕΝΑ[ΝΔΡΟΣ		ΜΕ	M. de Prokesch; M. Kaftangioglou, consul de France à Bagdad.

DRACHME.

ΜΕΝΑ[ΝΔΡΟΣ		Cabinet de Paris : poids 3 gr. 85 cent.

La proue gravée sur les tétradrachmes a un caractère trop particulier

pour ne pas attirer l'attention. C'est la proue des monnaies romaines, qui leur faisait donner par les Latins le nom de *ratites*. Les contours, les globules qui en marquent l'arête, une certaine grossièreté même, tout rappelle les as romains, et ce n'est point sans raison que les Athéniens ont copié ce type étranger. Parmi les personnages romains qui ont joué un rôle dans l'histoire d'Athènes, il n'en est point qui soit plus illustre et ait été accueilli avec plus d'enthousiasme que le triumvir Marc-Antoine. Il commença par donner aux Athéniens Égine, Icos, Céos, Sciathos, Péparèthe, et ce fut à Athènes qu'il célébra, par des fêtes et des largesses magnifiques, la victoire de son lieutenant Ventidius sur les Parthes. Aussi, après l'avoir surnommé *Philathénæus*, *l'ami des Athéniens*, le peuple le proclama-t-il un autre Bacchus, en 39; le nouveau dieu fut fiancé à Minerve Poliade, et des statues colossales lui furent consacrées (1). Plus tard, pendant l'hiver de l'an 32, Antoine habitait Athènes avec Cléopâtre, et de doubles honneurs rendus à ces maîtres de l'Orient appelaient de doubles bienfaits. Or les monnaies d'Antoine portent souvent sur le revers une galère avec ses voiles et ses rames, et déjà Paciauli prétendait qu'Antoine mettait un vaisseau sur sa monnaie pour plaire à Cléopâtre, dont les flottes devaient cruellement le trahir (2). Ce rapprochement n'a rien d'assez précis pour expliquer les tétradrachmes de la présente série, mais je proposerai une conjecture qui me paraît avoir plus de vraisemblance et une portée historique plus grande.

Lorsque Antoine voulut célébrer son triomphe et prendre le titre de consul, il n'osa point violer ouvertement les institutions romaines, qui ne permettaient pas de triompher et d'inaugurer le consulat autre part que dans l'enceinte de Rome. Il éluda cette loi en donnant à Alexandrie le nom de Rome, et en s'y décernant aussitôt le consulat et le triomphe. Nous avons des bronzes frappés alors par Antoine à Alexandrie : sur la face il fit mettre une proue romaine, semblable aux proues des as de la république; sur le revers, au milieu d'une couronne, il fit graver l'inscription ΡΩΜΗΣ, comme pour consacrer le titre qu'il donnait à la ville des Ptolémées. Une ère fut même fondée, ainsi que l'attestent les lettres Α Α (que je traduis Αυχάσαντος Πρώτου) ajoutées au nom de Rome. Cet événement, qui promettait à l'Orient les destinées que Constantin lui assura un jour, et qui portait une at-

(1) Plut., *Vie d'Antoine*, XXXIII, XXXIV; Dion Cassius, XLVIII, 39; Athén., l. IV, c. 29

(2) *Remarques philosophiques sur les médailles consulaires du triumvir Marc-Antoine*, Rome, 1757.

Digitized by Google

teinte si profonde au prestige de la capitale de l'Occident, dut être accueilli avec enthousiasme par les Grecs (1). Athènes, qui fit de si grands sacrifices pour Antoine quand le sénat lui déclara la guerre, et qui épuisa pour lui son trésor, le sang de sa jeunesse, toutes ses ressources, Athènes voulut peut-être rappeler sur sa monnaie l'ère fondée par Antoine; elle copia exactement la proue des monnaies alexandrines, symbole usurpé par le triumvir, et que de longs siècles avaient consacré sur les monnaies de Rome.

Comment cette proue fut-elle accommodée aux traditions athéniennes et au culte de Minerve? Les bronzes que je rattache à la série de Caraïchus et d'Ergoclide nous l'apprennent. Les tétradrachmes sont destinés à l'exportation et les bronzes à la circulation intérieure; il devenait inutile de maintenir au symbole de ces derniers un caractère d'allusion politique. Sur les bronzes reparut la proue grecque, soit qu'on reproduisît le vaisseau de Thémistocle, sur lequel une chouette vint s'abattre au moment du combat (2), soit qu'on préférât la galère sur laquelle Thésée avait ramené les jeunes Athéniens, qui fut soigneusement conservée (3), et même réparée sous Démétrius de Phalère (4), soit enfin qu'on copiât le vaisseau des Panathénées, que Pausanias vit encore auprès de l'Aréopage (5), et qui portait jusqu'au pied de l'Acropole, en glissant à travers les rues, le péplus de Minerve (6). Cette dernière interprétation me paraît la plus vraisemblable.

(1) Ces hypothèses sont citées par Eckhel (IV, p. 44).

(2) Plut., *Vie de Thémistocle*, XII. Le Palladium, équivalent de la chouette, décorait parfois la proue des vaisseaux (Aristoph., *Acharn.*, v. 546, le scoliaste. Cf. Millin, *Description des tombeaux de Pompéi*, p. 90, pl. VII, 1 et 4.) Minerve avait enseigné aux hommes l'art de la navigation : Pseudo-Orph., *Argonaut.*, 87, seq.; Tzetzes, *ad Lycophron. Cassandr.*, 359; Hygin, *Fabul.*, 277; *Étude des monuments céramographiques*, t. I, p. 247.

(3) Plut., *Vie de Thésée*, XXIII.

(4) Maury, *Hist. des relig. de la Grèce*, t. II, p. 54.

(5) Paus., I, 29.

(6) Pellerin (pl. CIV, 4) publie une monnaie de Mélos avec un buste de Minerve monté sur des rostres. Il faut songer, à cette occasion, aux naumachies qui avaient lieu au cap Sunium à l'occasion des Panathénées.

ΚΛΕΟΦΑΝΗΣ ΕΠΙΘΕΤΗΣ

K		Collection de M. Bunbury.
K	ΔΙ	Musée Hunter (p. 52, n° 60).
K	ΕΥ	Munich.
	ΕΥ	Musée britannique.
K	ΣΩ	Musée britannique.
M	ΙΣΙ	Cabinet de Gotha. Il y a un N sur l'amphore, gravé sans doute par erreur.
	ΙΣΙ	Musée Hunter (n° 61). Carl Combe a vu sur l'amphore un monogramme composé des deux lettres N et B.
		Sans sigles, à La Haye.

Le symbole que l'on voit à droite de la chouette est une représentation rare et propre à embarrasser au premier coup d'œil. Taylor Combe est le seul qui soit entré dans la voie des interprétations justes lorqu'il a cru reconnaître sur les tétradrachmes le péplus de Minerve (1). Ce n'est point le péplus, mais c'est également un vêtement de divinité. Le péplus était destiné à une statue de bois, à la statue de Minerve Poliade; il ne pouvait donc avoir une forme conique. Pour le porter à la déesse, on l'attachait à la galère panathénaïque en guise de voile, au lieu de le plier et de le retenir par des nœuds.

(1) *Mus. brit.*, p. 136, n° 23. Minerve, recevant le péplus, est représentée sur une monnaie de Tégée et peut-être sur un vase peint trouvé à Vulci (Gerhard, *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, t. III, p. 133.)

Digitized by Google

Ces nœuds, ces plis, cette forme conique rappellent beaucoup plus les pierres habillées, les *bétyles* des anciens. Je n'ai point à rappeler ici les origines orientales du bétyle (1), ni à citer tous les bétyles de l'antiquité, depuis la pierre entourée de langes que Rhéa donna à dévorer à Saturne, jusqu'au bétyle de Diane que l'on adorait à Sicyone (2). Je ne ferai même que mentionner, à cause de la différence des temps, le bétyle d'Émise, que M. Lenormant a reconnu sur un denier d'or de l'empereur Uranius Antoninus (3). Seulement, je renverrai au savant Mémoire de M. Lenormant, qui contient les détails les plus curieux sur les pierres habillées et sur les transformations successives du bétyle (4). M. Gerhard a publié aussi un certain nombre de monuments analogues (5), d'abord des idoles informes qui rappellent les pierres tombées du ciel et habillées par les prêtres, puis des statues de forme conique auxquelles une tête semble ajoutée. En général les vêtements sont disposés autour de la pierre de façon à la dissimuler et à faire croire à une forme humaine cachée sous un manteau. De là le mot de Damascius : Βαίτυλον ἐν τοῖς ἱματίοις κρυπτόμενον (6).

Sur la monnaie d'Athènes, la pierre et sa forme sont bien sensibles sous les draperies qui l'encadrent de leur courbe. Un nœud formé au sommet retient tout le vêtement et l'empêche de glisser. Certains détails qu'il m'est impossible d'apprécier, tant ils sont vagues, paraissent figurés au centre de l'ajustement. Enfin, des appendices qui paraissent suspendus au bas de la pierre m'ont fait penser au κτείς, emblème caractéristique du sexe (7); mais je ne crois pas devoir m'appesantir sur ce sujet. Maintenant, quelle pierre les Athéniens ont-ils voulu représenter sur leurs tétradrachmes? Je ne doute point que ce ne soit la célèbre pierre de Pessinonte, la plus ancienne image de Cybèle, tombée du ciel (8). La Mère des dieux était à Athènes en très-grande vénération : de bonne heure (9) le Métroüm, sanctuaire de la déesse phrygienne, fut un monument révéré où l'on déposa les archives de l'État, et

(1) Otfr. Müller, *Handbuch der Archäol.*, § 247.

(2) Gerhard, *Myth.*, t. I, p 360. Cf. *Hyperboreisch-römischen Studien*, II. 202.

(3) *Revue numismatique*, 1840, p. 255. Cf. Eckhel, *Doctr. num. vet.*, VII, p. 250.

(4) Notamment à la page 272.

(5) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin*, 1849, p. 459. On peut comparer aussi l'ὀμφαλός de Delphes, couvert de son réseau et de ses ornements.

(6) *Ap. Photium*, p. 348. L'habillement est plus complet et plus abondant sur une monnaie de la ville de Julia Gordus en Lydie (Sestini, *Lett.* VI, 2, 11).

(7) Cf. Movers, *Die Phœnizier*, p. 59, et Falconet. *Mem. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXIII, p. 213.

(8) Arnobe décrit cette pierre (VI, 11, et VII, 49).

(9) M. Preller fait remonter au temps des Pisistratides l'institution du culte de Cybèle (*Mythol.*, I. I, p. 410). Cf. Julien, *Or.* V, au commencement; Pollux, III, 11.

où Phidias exécuta un de ses chefs-d'œuvre (1). Les Athéniens devaient donc avoir pour la pierre de Pessinonte un respect particulier, et, lorsque les rois de Pergame, leurs alliés et leurs bienfaiteurs (2) se mirent à enrichir et à orner le temple de Pessinonte, il serait possible qu'ils eussent voulu rappeler sur leurs tétradrachmes ces pieuses magnificences. Cependant, je crois plutôt que la série de Cléophane et d'Épithétès fut frappée à l'époque où la pierre de Pessinonte fut transportée à Rome. Pendant la seconde guerre punique, les Romains obtinrent de l'amitié des rois de Pergame ce simulacre révéré, gage de salut et de victoire. Je suppose que ce fut dans tout l'Orient une grande émotion, lorsque la pierre sacrée quitta la Phrygie pour aller occuper le temple du Palatin, et ce voyage mémorable peut avoir été rappelé sur les monnaies d'Athènes.

Est-il nécessaire de montrer le lien qui unit Minerve à Cybèle? Il est si frappant, surtout à Athènes, que M. Lenormant identifie Cybèle, Fortune des villes, et Minerve, Fortune d'Athènes, regardant comme équivalents le Palladium et la pierre de Pessinonte, tombés tous deux du ciel (3). M. Gerhard va plus loin encore, lorsqu'il considère la Mère des Dieux d'Athènes comme une forme de Minerve, et ne voit dans le Métroüm que le siége du culte de Minerve, avec qualité de mère et de conseillère (4).

(1) Pausanias, I, 3.

(2) Paus., I, 5; I, 8; I, 21 et 25; Plutarque, *Vie d'Antoine*, LX; Tite-Live, XXXI, 14, 15; Polybe, XVI, 25. Une tribu attique fut nommée *Attalide*, du nom d'Attale.

(3) *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 240, 241 et 245.

(4) *Über das Metroon von Athen*, Mémoires de l'Académie des Sciences de Berlin, 1859, p. 469 et 473.

ΚΟΙΝΤΟΣ ΚΛΕΑΣ

ΣΩΣΤΡΑ[ΤΟΣ	Α	ΑΠ	L'auteur (exemplaire fruste).
ΠΛΕΙΣΤΙ[ΑΣ	Β	ΔΗ	Cabinet de Paris (Mionnet, 132); Musée de la Propagande (à Rome).
ΔΙCΝΥΣΙ[ΟΣ	Γ	ΔΙ	Musée britannique (Cf. Combe, p. 126, n° 24).

Le nom romain qui figure au premier rang sur ces tétradrachmes doit appeler avant tout notre attention, car il a dû exercer une grande influence sur le choix du symbole. Je conçois que M. Cavedoni ait songé à Flamininus, le libérateur des Grecs (1) : aucune explication ne serait plus satisfaisante. De même que les Grecs élevèrent un temple à celui qui les proclama libres aux jeux isthmiques, et frappèrent des pièces d'or en son honneur (2), de même les Athéniens auraient mis son nom sur leurs monnaies et l'auraient représenté lui-même couronné par la Victoire. Mais Quinctius ne se traduit pas en grec Κόϊντος, il s'écrit Κοΐνκτιος ou Κοΐντιος. Les lois sûres de la philologie nous forcent donc d'écarter les souvenirs historiques qui seraient les plus intéressants de tous. M. Cavedoni semble avoir senti lui-même cette nécessité, lorsqu'il propose dans une note, à la même page, le nom de Quintus Cæcilius Métellus Macédonicus, le vainqueur des

(1) *Memorie di rel. mor. e lett.*, Modene, t. V, p. 324. (2) Mionnet, *Suppl.* t. III, p. 260

Achéens, qui envoya des légats au peuple athénien et le maintint dans la fidélité. Je trouve, en effet, plusieurs généraux ou proconsuls romains qui jouèrent un rôle dans les affaires de la Grèce, et portèrent le prénom de Quintus :

Quintus Fulvius Nobilior, qui défit les Étoliens et vint dans le Péloponèse pour y régler les affaires des peuples rivaux ;

Quintus Marcius Philippus, qui dissipa la ligue des villes béotiennes ;

Quintus Cæcilius Métellus, proconsul de Macédoine, qui battit les Achéens près de Scarphéia ;

Quintus Fabius, autre proconsul dont nous avons une lettre aux habitants de Dymé (1).

De ces quatre personnages, Q. Cæcilius Métellus paraît le plus considérable et celui qui a eu les rapports les plus directs avec les Athéniens. Son prénom aurait donc été mis sur les tétradrachmes comme les noms d'Antiochus et de Mithridate y avaient été gravés, par honneur. Je crains, toutefois, que le style des tétradrachmes de cette série ne les fasse juger postérieurs au temps de Métellus. On pourrait encore supposer qu'un Romain fixé à Athènes avait obtenu le droit de cité et l'accès des charges publiques ; mais l'histoire ne nous présente aucun nom qui autorise cette conjecture.

Des deux figures gravées dans le champ à droite, l'une est facile à reconnaître, c'est la Victoire ; l'autre, au contraire, est de nature à embarrasser les interprètes. Son torse est nu, la draperie enveloppe le bas du corps, à la façon du Jupiter Olympien : si la tête était barbue, je n'hésiterais point à reconnaître Jupiter (2). Comme il n'y a point de barbe, faut-il nommer Bacchus, et croire que Quintus lui a été assimilé, de même que Démétrius Poliorcète et Antoine le triumvir ? Ou bien faut-il voir dans ce groupe le *Génie du peuple romain*, le Dèmos de Rome couronné par la Victoire ? C'est ainsi que sur une monnaie de la famille Cornélia, le Génie du peuple romain est représenté assis, tenant un sceptre et une corne d'abondance, tandis que la Victoire vole vers lui pour le couronner (3). Sur les tétradrachmes, le Dèmos ne tient pas une corne d'abondance, mais des épis, symbole

(1) C. I. G., I. I, n° 1543 ; cf. 2286, 3902, b.

(2) On verra un Jupiter assis et couronné par la Victoire, dans le *Musée Worsley* (I. II, pl. XXVI, fig. 20).

(3) Morell., *Fam. rom.*, II, 5.

Digitized by Google

équivalent; la série suivante, où nous retrouvons le nom de Quintus avec les deux épis, laisse peu de doute sur ce sujet. Par là, les Athéniens auraient voulu rappeler les bienfaits des Romains et de Quintus.

Les habitudes de la plastique grecque n'ont rien qui contredise une semblable hypothèse. Léocharès avait depuis longtemps sculpté le Dèmos d'Athènes (1), Parrhasius l'avait peint (2), et Byzance avait élevé jadis un autel au Dêmos d'Athènes (3), de même que les Athéniens auraient figuré sur leurs monnaies le Dèmos de Rome. Je n'insisterai point davantage sur une explication que je ne puis établir avec solidité. Je ferai remarquer, en finissant, le rapport naturel et l'allusion qu'on peut saisir entre la Victoire et le nom du second magistrat Κλέας.

ΚΟΙΝΤΟΣ ΧΑΡΙΑΣ

ΣΤΑ[ΔΙΕΥΣ Collection de M. de Peokesch.

Est-il nécessaire de dire que cette série se rattache à la précédente, par le premier nom et par le symbole? Le second nom, **ΧΑΡΙΑΣ**, est en harmonie (χαίρω, χάρις) avec les idées d'abondance et de bonheur que représentent les deux épis (4). Quant au troisième nom, je restitue Σταδιεύς, nom qui a été

(1) Paus., I, 1. Un bronze d'Antioche nous montre Alexandre Sévère couronnant la Fortune d'Antioche (Otfr. Müller, *Antiq. Antioch.*, pl. B, fig *f*).

(2) Je citerai avec réserve un monument publié par M. Le Bas (*Voyage archéologique en Grèce*, Mon. fig., pl. XXXVII), parce que le mot δῆμος, qui se lit au-dessus d'une personne que Minerve et Hercule semblent exhorter ou couronner a été restitué Ἀκάδημος (Cf. *Archaeologische Zeitung*, 1845, livraison de septembre).

(3) Demosth., *Pro corona*, p. 256, § 25.

(4) La série de Dosithée et de Charias offre le même rapport entre le symbole et le nom du second magistrat.

porté par un sculpteur athénien (1). Sans que nous puissions dire avec précision de quel personnage Athènes avait reçu des bienfaits et quels étaient ces bienfaits, il n'est point superflu de se rappeler avec quels égards cette ville privilégiée fut toujours traitée par les Romains. Non-seulement les généraux romains, Pompée, César, Brutus, Antoine, Auguste, s'attachèrent à captiver l'affection des Athéniens, mais les particuliers eux-mêmes et les magistrats s'efforcèrent d'acheter à tout prix leur faveur. Il arrivait qu'un Verrès enlevât l'or du Parthénon (2), ou qu'un Pison commît des exactions (3); mais ces brigandages étaient effacés par les générosités de Pomponius Atticus, qui réparait avec sa fortune les désastres causés par Sylla (4); d'Appius Claudius Pulcher, qui faisait ajouter à ses frais un propylée à Éleusis (5); de Cicéron lui-même, qui était tant admiré de l'Aréopage, qui se fit initier aux Mystères, et qui habita Athènes pendant six mois (6).

ΚΤΗΣΙ[ΑΣ] ΕΥΜΑ[ΡΕΙΔΗΣ

A	ΠΡ	M. Six van Hilligom (Amsterdam).
Δ	ΠΡ	Musée Hunter (p. 52, n° 58).
E	MENE	Empreinte rapportée à Copenhague par Brōndsted.
Z	ME	L'auteur.
⊙	ΠΡ	Milan.

(1) Pausanias, VI, 4.

(2) Cicero, *Actio in Verrem secunda*, I, 17. Verrès se rendait alors en Cilicie avec le proconsul Dolabella.

(3) Cic., *In Pisonem*, 40.

(4) Cornélius Nepos, *Vie d'Atticus*, 2.

(5) Cicero, *ad Atticum*, VI, 1.

(6) Cic., *ad Atticum*, V, 11; *ad Famil.*, XIII, 1; Plutarque, *Vie de Cicéron*, XXIV.

Digitized by Google

K	ΠP	*Catalogue Borrell* (p. 13).
A	ΠP	L'auteur.
M	ME	Musée Hunter (n° 56).
M	ΠP	Musée britannique.
	EMΦ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 135); Berlin; M. de Prokesch; M. de Lagoy; M. Leake (*Hell. num.*, II, p. 23).
	EY	Paris (Mionnet, n° 133).
	M	Ramus (p. 154, n° 27), sans doute pour ME.
	ME	Cabinet de Christiania; M. de Lagoy; M. Lambros; l'auteur.
	Π	L'auteur; le Π est très-distinct, et il ne paraît point qu'une lettre ait jamais été gravée à côté de lui.
	ΠP	M. Steinla (à Dresde); l'auteur.

Parfois la marque d'atelier, au lieu de se trouver sous l'amphore, est dans le champ à gauche :

EY	La Haye; Berlin (Cf. Pinder, *Die antik. munz. des* K. *Mus.*, p. 50) qui indique un monogramme; Gotha (deux exemplaires); l'auteur.
EMΦ	Paris (Mionnet, 134); Berlin; l'auteur; M. Lambros.
ME	Empreinte rapportée par Brönsdted; M. de Prokesch; l'auteur.
ΠP	L'auteur.
	Sans sigles : à Copenhague, à La Haye, à Gotha.

Il a été question déjà à plusieurs reprises de la Victoire. Je joins aux tétradrachmes un bronze assez singulier parce qu'il nous montre, uni à la Victoire, le char ailé de Cérès ou de Triptolème. On pourrait rapprocher ce bronze de la série de Quintus et de Cléas, et se demander si la figure assise n'est pas Triptolème. Je n'ai point osé restituer, comme nom du second magistrat, Εὔμαχος, qui cependant aurait donné une allusion excellente (1).

(1) Cf. de Witte, *Catalogue Beugnot*, n° 41.

ΛΕΥΚΙΟΣ ΑΝΤΙΚΡΑΤΗΣ

Δ1 Musée britannique; l'auteur.

Un groupe de deux femmes est gravé à droite de la chouette: l'une, vêtue d'une tunique courte,

Nuda genu, vestem ritu succincta Dianæ,

tenant deux flambeaux qu'elle penche en avant, s'élance d'un pas rapide; l'autre, portant une seule torche, mais plus longue, et couchée sur sa main gauche, se retourne vers sa compagne: elle marche également, ainsi que l'annonce la pose de ses pieds, sur lesquels tombe une tunique talaire. Il me semble reconnaître dans ce sujet Diane aidant Cérès à chercher sa fille, tradition consacrée par les croyances attiques; et, afin que le sujet prît un caractère plus local, j'y verrais Diane Propyléenne, à qui les Athéniens élevèrent un temple en avant du sanctuaire d'Élensis (1).

Il n'est point nécessaire d'expliquer les flambeaux dans la main de Diane. Les monuments figurés nous la montrent souvent ainsi (2) comme déesse de la lune, et les vases peints ne laissent lieu à aucun doute, car Diane, avec ses noms divers (3), y est représentée tenant deux flambeaux. Les

(1) Pausanias, I, 38.
(2) *Nouvelle galerie mytholog.*, pl. XLVII et XLVIII.
(3) Welcker, *Alte Denkmäler*, pl. XXIII, fig. 2; Gerhard, *Vases apuliens du Musée de Berlin*, pl. XV. *Annales de l'Institut archéolog. de Rome*, t. I, pl. IV. Maury, *Hist. des religions de la Grèce ant.*, t. II, p. 8.

Digitized by Google

Grecs avaient surnommé la déesse Φωσφόρος ; les Athéniens lui avaient donné le surnom plus particulier de Σελασφόρος (1); Sophocle ne trouvait point une épithète plus poétique quand il l'appelait ἀμφίπυρος (2). C'était assurément pour rappeler ces idées de lumière que l'on offrait à Diane des gâteaux entourés de petits cierges allumés (3). Une monnaie de Pagæ, en Attique, nous montre Diane dans un temple distyle et tenant deux flambeaux (4). De même qu'en Arcadie, où le culte d'Éleusis fut propagé avec tant de fidélité, la statue de Diane Hégémoné portait deux torches (5). Bien plus, dans le célèbre temple de Despœna, Diane était figurée à côté de Despœna et de Cérès. Elle avait une torche dans une main, deux serpents dans l'autre : la torche qui avait éclairé les recherches de Cérès et les serpents qui avaient traîné son char (6).

Nous avons vu plus haut qu'Appius Claudius Pulcher fit ajouter à ses frais un propylée à Éleusis (7). Le style de la série de Læukios et d'Anticrate permettrait de descendre jusqu'à cette époque, et donnerait au groupe de Diane Propyléenne et de Cérès un sens approprié aux circonstances.

ΛΥΣΑΝ[ΔΡΟΣ] ΓΛΑΥΚΟΣ

ΙΕΡΩ[Ν Α M. Leake (*Hellenica numismata*, seconde partie, p. 24).

(1) Pausanias, I, 31.
(2) *Les Trachiniennes*, v. 214.
(3) Athénée, XIV, p. 644 ; cf. Lobeck (Aglaophamus, II, p. 1062), qui dit : « ἀμφιφῶντες Dianæ Munychiæ consecrabantur. »
(4) Streber, *Numismata reg. Bavariæ* tab. II, f. 2.
(5) Paus., VIII, 36. Cf. Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, pl. LXXXVIII, 335, *a*.
(6) Paus., VIII, 37.
(7) Cicero, *ad Atticum*, VI, 1.

	Α	ΜΕ	M. de Prokesch.
		ΣΩ	Goltzius (pl. XIV, n° 4).
ΝΙΚΩΝ	Β	ΜΕ	M. de Prokesch.
		ΜΕ	Cabinet de Paris.
	Β	ΣΩ	M. de Lagoy.
ΚΛΕΟΦΑΝ[ΗΣ	Δ		Collection de l'Académie des Sciences d'Amsterdam.
	Δ	ΜΕ	Musée britannique.
	Δ	ΣΦ	Musée de Vienne (Eckhel, p. 112, n'a pas vu le Δ et reconnaît une abeille); M. de Lagoy. Sans sigles, dans Caronni (*Mus. Hederwar.*, 1, p. 143).
ΜΕΝΕ[ΔΗΜΟΣ	Ε		Copenhague.
		ΜΕ	Gotha; une pièce semblable m'est signalée par M. Postolacca.
		ΣΦ	L'auteur.
		ΣΩ	Cabinet de Gotha; Payne Knight (p. 33) voit un scarabée au lieu de la cigale.
ΑΘΗΝΟΒΙ[ΟΣ	Ζ	ΜΕ	Une empreinte dont j'ai oublié la provenance.
	Ζ	ΣΦ	M. Kaftangioglou, consul de France à Bagdad. Je ne suis pas certain de bien lire la lettre sur l'amphore.
		ΣΦ	M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 31).
ΔΑΜΩΝ	Η	ΣΩ	M. Leake (p. 24).
		ΣΦ	L'auteur.
ΦΙΛΟΚΡΑ[ΤΗΣ		ΜΕ	M. de Prokesch.
	Θ	ΣΦ	Vienne; Collection de M. Bunbury (Cf. le *Catalogue Thomas*, p. 205).
		ΣΩ	Caronni (n° 3738), qui croit à un scarabée; Cabinet de Stosch (Corsini, *Fast. att.*, II, p. 261).
ΝΙΚΟΔΩ[ΡΟΣ	Κ	ΜΕ	Copenhague.
	Κ	ΣΦ	M. de Prokesch.
ΝΙΚΑΝΩΡ	Λ	ΜΕ	M. de Lagoy; l'auteur.
		ΜΕ	Paris (Mionnet, 136); M. de Prokesch.
	Λ	ΣΟ	La Haye.
	Λ	ΣΦ	Vienne; Saint-Pétersbourg (Musée de l'Académie des Sciences); M. de Prokesch.
		ΣΩ	Musée britannique; l'auteur; Cabinet de Stuttgart; Payne Knight (p. 34); Corsini (*Fast. att.*, II, 261); Ramus (p. 154, n° 28).
			Sans sigles, *Catalogue de Linck* (de Longpérier, p. 21).

Digitized by Google

ΑΘΗΝΟΔΩ[ΡΟΣ ΜΕ Musée Thorwaldsen (Müller, p. 69).
ΣΦ L'auteur.

DRACHME.

ΦΙΛΟ[ΚΡΑΤΗΣ Vienne; Munich. Au Cabinet de Paris, on trouve un bronze avec la même inscription, sur lequel la cigale est effacée. C'est le noyau d'une ancienne drachme fourrée : la feuille d'argent a été enlevée, le noyau de cuivre seul est resté.

La cigale était, aux yeux des Athéniens, le symbole de l'autochthonie. Plutarque dit quelque part que la terre produit les cigales (1) : c'est pourquoi les anciens Athéniens, qui se prétendaient nés du sol (γηγενεῖς), en mettaient dans leurs cheveux. Cet usage n'était même tombé en désuétude que peu de temps avant Thucydide (2) : il resta dans les Mystères, où le costume archaïque fut maintenu, et semble justifier les vers du poëte latin :

Aurea solemni comptum quem fibula ritu
Cecropiæ tereti nectebat dente cicadæ.

Il y avait plusieurs mots pour désigner la cigale, parmi lesquels je compte le mot κέρκωψ (3), et l'on conçoit le rapport que les Athéniens avaient dû établir entre cet insecte et Cécrops, l'autochthone aux pieds de serpent. Une cigale d'or a été trouvée dans un tombeau du Bosphore cimmérien (4). Qui peut dire si elle n'est pas de provenance attique, et si elle n'est pas un souvenir de l'initiation aux Mystères? De même Horapollon fait des cigales le symbole de l'initiation chez les Égyptiens (5).

La cigale est souvent l'attribut d'Apollon, parce qu'elle représente à la fois la chaleur et la musique : elle naît pendant les ardeurs de l'été, et Théocrite nous apprend combien les anciens goûtaient son chant (6). Par suite de cette idée, on croyait que Tithon, époux de l'Aurore, avait été métamorphosé en

(1) Plutarch., *Symposion*, II, 4.

(2) Οὐ πολυς χρόνος ἐπειδὴ χιτῶνάς τε λινοῦς ἐπαύσαντο φεροῦντες καὶ χρυσῶν τεττίγων ἐνέρσει κρωβύλον ἀναδούμενοι τῶν ἐν τῇ κεφάλῃ τριχῶν (Thucydide, I, 6, et son Scoliaste). Cf. Aristophane, *les Nuées*, vers 976.

(3) Élian., *Histor. animal.*, X, 44 : cf. κερκωπη.

(4) *Antiquités du Bosphore cimmérien*, pl. XXII.

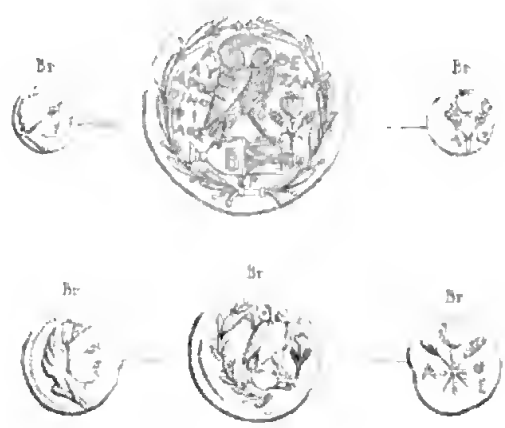
(5) Horapoll., *Hieroglyph.*, II; 55, éd., Leemans.

(6) *Idylles*, I, v. 148; VII, v. 139. Cf. *Élite des Monuments céramogr.*, II, p. 79.

Digitized by Google

cigale et vivait de rosée (1). Mais qu'on fasse de la cigale un attribut de Cérès ou d'Apollon, ces deux divinités sont également unies à Minerve. En outre Cécrops est le protégé de Minerve, et le sol de l'Attique, dont la cigale est le produit, lui est consacré. Aussi ne suis-je point surpris de trouver des cigales parmi les objets consignés dans les inventaires du Parthénon (2).

ΛΥΣΑΝΔΡΟΣ ΟΙΝΟΦΙΑΟΣ



A	EP	Musée britannique; Turin; Musée Hunter (p. 52, n° 62); Combe a lu EI pour EP.
B	ΔΙ	M. de Prokesch.
B	EP	Paris (Mion., 137); l'auteur (l'ancien n° 138 de Mionnet, obtenu par échange).
H	ΔΙ	Paris (Mionnet, 139).
	ΔΙ	Académie des Sciences d'Amsterdam.

Le pavot uni à deux épis est un des attributs de Cérès; la nature avait donné le modèle de cette union symbolique que la religion lui avait simplement empruntée, et Virgile avait raison de dire : *Cereale papaver*. Sur le

(1) Serv. *ad Virgil. Georg.*, I, 447, III, 328. (2) Boeckh, C. I. G., n° 153, fig. 3 et 4.

Digitized by Google

bas-relief des douze dieux, au Louvre, Cérès tient d'une main son sceptre, de l'autre des épis et un pavot (1). Un bas-relief nous montre les mêmes plantes derrière une Cérès Courotrophos (2). Je crois avoir déjà cité un autre monument qui représente des femmes offrant un sacrifice à Cérès: l'une porte deux flambeaux, l'autre un pavot (3). Par une conséquence naturelle, un pavot entre deux épis devint l'emblème des bienfaits de Cérès, le signe de l'abondance : c'est pourquoi cet emblème paraît sur des bronzes frappés en Égypte: un bronze de Claude porte au revers une main qui tend des pavots et des épis. Sur le bas-relief qui représente les villes de l'Asie Mineure, Éphèse tient un épi et deux pavots (4).

Les anciens ont voulu expliquer de différentes manières l'attribution du pavot à Cérès. Ils ont dit que la déesse avait aimé *Mécon* ou *Myron*, Athénien, et l'avait changé en plante; cette plante, qui prit le nom de Mécon, fut le pavot (5). Ils ont dit encore que Cérès avait mangé du pavot pour endormir sa douleur après l'enlèvement de sa fille (6), et c'était pour cela, peut-être, que les pains des Mystères étaient saupoudrés de graines de pavot.

Le pavot était aussi consacré à Proserpine et devenait dans sa main, aussi bien que la grenade, l'emblème de la fécondité (7). Il y a là encore, entre l'idée du sommeil et celle de la mort, une corrélation qui n'échappe à personne. Canachus avait placé un pavot dans la main de sa Vénus (8); mais au siècle de Canachus, Vénus était considérée comme l'aînée de Parques, et comme déesse de la mort: par là s'explique une statue de Vénus Ἐπιτυμβία, qui se voyait à Delphes (9). M. Gerhard a très-savamment expliqué cette transformation des mythes dans son Mémoire sur Vénus-Proserpine (10).

(1) De Clarac, pl. CLXXIII et CLXXIV.
(2) Montfaucon, *Antiquité expliquée*, t. I, pl. IV.
(3) Meursius, t. II, pl. II.
(4) Montfaucon, *Antiq. expliq.*, t. III, pl. CXVIII.
(5) Serv., *ad Virg. Georg.*, I, 212.
(6) Ovid., *Fast.*, IV, 531.
(7) Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, t. II, seconde partie, p. 614 et 662.
(8) Paus., II, 10.
(9) Plut., *Quæst. roman.*, XXIII.
(10) *Kunstblatt*, 1825, n° 16; reimprimé à Fresole, en 1826. Comparez un monument publié par Maffei (*Museo Veronese*, pl. LXXXII): sur un autel consacré à Mithra se voient trois pavots et six épis. Je citerai, à ce propos, le témoignage d'Hérodote (I, 131): Ἀγάλματα δὲ Ἀσσυρίοισι τὴν Ἀφροδίτην Μύλιττα Ἀράβιοι δὲ Ἀλίττα Πέρσαι δὲ Μίτρην. Mais le symbolisme n'était plus que confusion à l'époque où les Grecs adoraient Mithra.

ΜΕΝΕΔ[ΗΜΟΣ] ΕΠΙΓΕΝΟ[ΥΣ

TÉTRADRACHMES.

ΘΕΟΦΡ[ΑΣΤΟΣ		ΓΑ	Milan; l'auteur.
	Α	ΗΡ	Collection du général Fox.
ΦΙΛΟΟ[ΕΟΣ	Β	ΓΑ	L'auteur.
	Γ	ΣΩ	M. de Lagoy. Sans sigles: Cabinet de Gotha (Rathgeber, *Ann. de l'Instit. arch. de Rome*, 1838, p. 46).
ΟΦΕΛΟ[ΚΛΕΙΔΗΣ	Δ	ΓΑ	Cabinet de Paris (Mionnet, 141); M. de Prokesch. Une inscription (C. I. G., n° 18) nous donne le nom d'ΟΦΕΛΟΚΛΕΙΔΑΣ à Argos.
	Δ	ΣΩ	Cabinet de Paris.
ΕΠΙΓΟ[ΝΟΣ	Ξ	ΔΙ	Musée britannique; Payne Knight (p. 32) a lu ΑΙ.
	Ξ	ΗΡ	M. Leake (p. 24).
		ΜΕ	Cabinet de Gotha; l'auteur.
ΝΙΚΟΓΕΝ[ΗΣ	Η	ΗΡ	*Catalogue Thomas*, p. 205. La pièce est sans doute celle de la collection de M. Bunbury.
		ΗΒ	Vienne.
	⊙	ΜΕ	M. de Prokesch.
	⊙	ΣΦ	L'auteur. Mon exemplaire présente deux lettres interverties, ΝΙΚΟΓΝΕ pour ΝΙΚΟΓΕΝ.
ΛΥΣΑΝ[ΔΡΟΣ	Ι	ΗΡ	Anciennement chez M. Young.
	Ι	ΣΦ	Musée de l'Ermitage (Saint-Pétersbourg).

Digitized by Google

ΑΛΕΞΑ[Σ	Κ	ΜΕ	Paris (Mionnet, 140); M. de Prokesch.
	Κ	Σϕ	M. Bunbury.
ΑΡΙΣΤΟ[ϕΑΝΗΣ	Μ	Σϕ	Musée britannique. La lettre sur l'amphore paraît un N; mais comme nous ne trouvons jamais que les douze premières lettres de l'alphabet sur plusieurs milliers d'exemplaires, on peut supposer une erreur.
ΔΙΟΔΟ[ΤΟΣ		Σω	M. de Lagoy.
ΕΥΡΥΚ[ΛΗΣ			Musée britannique.

DRACHMES.

ΕΠΙ[ΓΟΝΟΣ	Combe (*Mus. brit.*, p. 127, n° 35); M. de Prokesch.
ΝΙΚ[ΟΓΕΝΗΣ	Paris; collection du général Fox.
ΛΥΣ[ΑΝΔΡΟΣ	Musée britannique.
ΑΛΕΞ[ΑΣ	Musée britannique; empreinte communiquée par M. Postolacca.

DEMI-DRACHMES.

ΝΙΚΟ[ΓΕΝΗΣ	Musée britannique.
ΑΛΕ[ΞΑΣ	Collection de M. de Lagoy.

Le type d'Esculape, tel qu'il nous apparaît sur les tétradrachmes de cette série, est attribué généralement au sculpteur Pyromachus. Canachus et Scopas avaient conçu Esculape jeune et imberbe. Ce fut Pyromachus qui lui donna la barbe et des traits qui rappellent ceux de Jupiter. Il le fit debout, le manteau enroulé autour du bras gauche, comme s'il était toujours prêt à secourir les mortels.

Pyromachus était de Pergame : il immortalisa les victoires d'Attale Ier et d'Eumène II sur les Gaulois; peut-être même n'avait-il point été étranger à la décoration de l'Acropole, lorsqu'Attale y consacra une série de statues, en souvenir de ses victoires (1). Les monnaies de Pergame, d'un autre côté, portent le même Esculape que les monnaies d'Athènes, et les bronzes autonomes reproduisent fréquemment la statue de Pyromachus. Les bienfaits des rois de Pergame, l'affection constante que leur témoignèrent les Athéniens, les œuvres d'art surtout qu'Athènes dut au ciseau de Pyro-

(1) *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 94.

machus, ou du moins de ses élèves, tout cela ne peut-il nous faire croire que les magistrats monétaires du temps choisirent pour symbole une statue récente et déjà célèbre du dieu de Pergame, afin de remercier et le sculpteur et le roi? Je présente cette conjecture sans y insister, car Esculape avait un temple et une statue à Athènes (1); on célébrait en son honneur des fêtes solennelles (2), et l'on offrait des sacrifices publics dont les inscriptions font mention (3). Les Athéniens, en copiant une statue étrangère, n'en auraient pas moins rappelé un culte national. A Éleusis, le huitième jour des mystères, on célébrait les Épidauries : car le dieu, en arrivant d'Épidaure à Athènes, avait été initié aux mystères ; on l'identifiait même avec le bel Iasion, aimé de Cérès (4). Esculape est en relation naturelle avec Minerve, à titre d'Hygiée ; aussi ne sommes-nous point surpris de voir quelquefois une chouette auprès de lui (5).

Les drachmes et demi-drachmes ne portent plus que le bâton et le serpent d'Esculape : nous avons déjà vu des simplifications analogues. M. Panofka croit que Ménédème, premier magistrat monétaire, a choisi à dessein Esculape, parce que le dieu porte aussi le nom de Ménédème (6). Mais j'ai montré à diverses reprises combien étaient peu vraisemblables les allusions qu'on attachait au premier nom : nous retrouverons, en effet, le nom de Ménédème dans la série suivante, et Esculape aura disparu.

(1) Pausanias, I, 21.
(2) Corsini, *Fast. att.*, t. II, p. 308.
(3) Boeckh, *Staatsh. der Athen.*, Beilagen, p. 119, ligne 15.
(4) Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, II, première partie, p. 342.
(5) Montfaucon, *Antiq. explig.*, t. I, pl. CLXXXVII.
(6) *Asklepios und die Asklepiaden*, p. 31.

Digitized by Google

ΜΕΝΕΔΗΜΟΣ ΤΙΜΟΚΡΑΤΗΣ

┐ Je ne saurais me rappeler d'où l'empreinte de cette pièce m'a été adressée : c'est celle que j'ai fait graver. Nous avons vu un Κ renversé dans la série d'Ammonius et de Callias.

ΣΟ Musée britannique ; peut-être y a-t-il ΣΦ.

ΣΦ Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplément*, 143); l'auteur.

Il a été souvent question de Cérès dans cette monographie, et comme elle avait plusieurs statues en Attique, je ne saurais en désigner aucune. Les épis que présente la déesse empêchent de songer à la pierre de la désolation, πέτρα ἀγέλαστος, sur laquelle Cérès s'assit pour pleurer Proserpine, quand les filles de Céleus vinrent la consoler ; l'on ne peut reconnaître non plus la Cérès *Achæa*, puisqu'au lieu de tenir des épis, elle refuse ses dons à la terre. Du reste, ce qui paraît un rocher sur le tétradrachme, ressemble à un siége sur le bronze : il convient donc de suspendre encore notre jugement.

Digitized by Google

ΜΕΝΤΩΡ ΜΟΣΧΙΩΝ

A	AΠ	Combe (*Mus. britann.*, p. 126, n° 26).
B	EP	Musée Hunter (p. 53, n° 64).
Δ	H	Payne Knight (p. 33). L'H n'est qu'une partie du sigle : il y avait deux lettres, et peut-être l'H est-il mal lu.
E	ΔI	Musée Hunter (*Ibid.*, n° 65). Carl Combe lit AI pour ΔI, et il voit sur l'amphore un monogramme.
H	ΔI	Collection du général Fox (Cf. le *Catalogue Thomas*, p. 205).
K	ΔI	Musée Hunter (*Ibid.*, n° 66).
K	IΣI	Ramus (p. 154, n° 29) lit AΣI.
Λ	AΠ	Cabinet de Paris (Mionnet, 144).
Λ	ΔI	Musée Hunter (*Ibid.*, n° 67).
Λ	ΠE	Musée britannique. Je ne suis pas certain de bien lire ΠE sous l'amphore.
M		Collection de l'Académie des Sciences d'Amsterdam.
M	ΔI	Musée Hunter (*Ibid.*, n° 68).
M	ΣΩ	Anciennement chez M. Young.
		Deux exemplaires sans sigles au Musée britannique.

Raoul-Rochette a reconnu Harmodius et Aristogiton dans les deux figures gravées à droite de la chouette (1). Athènes possédait, en effet, plusieurs groupes de ces deux martyrs de la liberté. Anténor avait fait les plus

(1) *Mémoires de numismatique et d'antiquités*, p. 144.

Digitized by Google

anciennes statues; elles étaient en bronze, et furent enlevées par Xerxès, lorsqu'il s'empara d'Athènes (1). L'influence d'Hippias, l'hôte du roi de Perse, ne fut point étrangère à cet enlèvement. Après la bataille de Salamine, Critios fut chargé de sculpter de nouvelles statues, pour remplacer celles qui avaient été transportées en Asie. Enfin, plus tard, il paraît que Praxitèle fit à son tour un groupe en marbre d'Harmodius et d'Aristogiton; mais je crains que Pline, qui rapporte ce fait, ne se soit trompé, car il ajoute que ce furent les statues de Praxitèle qu'Alexandre trouva en Asie et rendit aux Athéniens (2) : ce qui est une erreur grossière. Les œuvres d'Anténor furent renvoyées aux Athéniens; certains auteurs prétendent que ce fut par Alexandre (3), d'autres par Séleucus (4), d'autres par son fils Antiochus (5). Pausanias les vit auprès de l'Odéon. On sera tenté de croire que les Athéniens voulurent rappeler sur leurs monnaies le retour mémorable des monuments de leur liberté. Dans ce cas, le style des tétradrachmes donnerait raison à Pausanias, et ferait croire que les statues d'Harmodius et d'Aristogiton ont été rendues par Antiochus, plutôt que par Alexandre ou par Séleucus.

Je dois dire toutefois, bien que j'adopte très-volontiers l'ingénieuse conjecture de Raoul-Rochette, qu'une des figures semble tenir un arc et porter sur le bras une peau de lion qui rappelle les statues archaïques d'Hercule. L'autre figure pourrait être Thésée levant une massue; car l'union de ces deux héros était consacrée dans le Théséion.

Du reste, même si la série de Mentor et de Moschion était postérieure au règne d'Antiochus, il se pourrait que Moschion appartînt à la famille des Tyrannicides et eût voulu rappeler la gloire de ses ancêtres; car Démosthène nous apprend qu'il y avait encore de son temps des descendants d'Harmodius et d'Aristogiton (6), et les Athéniens ne cessèrent jamais de rendre à la mémoire de leurs libérateurs des hommages solennels : le polémarque leur offrait des sacrifices publics comme à des demi-dieux (7).

(1) Pausanias, I, 8. Cf. Théodor., *Therapeut.*, VIII.
(2) Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 21.
(3) Arrien, *Expédition d'Alexandre*, III, p. 396; cf. VII, p. 483.
(4) Valère Maxime, II, 10.
(5) Paus., *loc. cit.*
(6) *Contre Leptine*, p. 482, § 15.
(7) Pollux, *Onomasticon*, VIII, 89.

ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣ ΜΙΛΤΙΑΔΗΣ

ΑΝΤΙΦΑΝΗΣ	A		L'auteur.
	A	ΑΠ	M. Leake (p. 24) intervertit les noms et lit ΑΓ pour ΑΠ.
	A	ΣΟ	M. de Prokesch
ΕΡΜΟΓΕ[ΝΗΣ	B	ΣΟ	M. de Prokesch.
	B	Σϕ	L'auteur.

Cette série et la suivante ne font qu'une même série. Miltiade meurt après l'émission B : il est remplacé par Démosthène, qui garde son symbole, la suite des troisièmes magistrats et des lettres d'amphore.

La grappe de raisin est l'emblème de la fête des *Oschophories* (1), qui se célébrait au mois de juin (2). Les Oschophories faisaient, d'ailleurs, partie des grandes fêtes de Minerve Skiras : c'est pour cela que la grappe de raisin, attribut de Bacchus (3), n'a rien que de naturel sur la monnaie de Minerve. Thésée, à son retour de Crète, avait fait revêtir à deux jeunes gens la longue robe ionienne, et leur avait fait porter des grappes de raisin (4). Le souvenir d'Ariadne (5), unie à la fois à Thésée et à Bacchus, était associé à cette institution bachique que les Athéniens conservèrent fidèlement. Aux Skirophories, la procession se rendait, chargée de grappes,

(1) Ὄσχη, ὄσχος, ὄσχος, grappe de raisin

(2) Cf. Meursius, *Græcia feriata*, p. 851 ; *Real Encyclop.*, 95 ; II, 1058 ; Maury, *Histoire des religions de la Grèce*, II, 188.

(3) Sur la fête des Oschophories, consultez Roulez, *Annales de l'Institut archeolog.*, 1845, t. XVII, p. 130.

(4) Plutarque, *Vie de Thésée*, XXIII

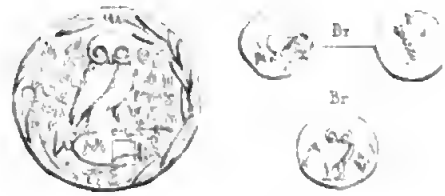
(5) A Acacésium, en Arcadie, on portait dans le temple de Despœna des fruits de toute espèce (Pausanias, VIII, 37). Or Ariadne est identifiée parfois avec Proserpine, qui porte le nom de Despœna comme divinité infernale (Gerhard, *Myth.*, II, p. 88).

Digitized by Google

du temple de Bacchus au temple de Minerve Skiras. Il y avait même des jeux, et une coupe était le prix de l'éphèbe qui était arrivé le premier à la course, sa grappe à la main (1).

Le bronze que j'ai joint au tétradrachme est la confirmation de la tradition attique : il porte d'un côté la grappe, de l'autre la tête de Thésée, derrière laquelle passe l'extrémité de la massue. Peut-être Démosthène, second magistrat de cette série, appartenait-il à la famille des Phytalides, car Plutarque rapporte que les Phytalides présidaient au sacrifice des Oschophories : Thésée leur avait assuré cet honneur, pour reconnaître l'hospitalité qu'ils lui avaient donnée (2).

ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣ ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ



ΠΥΡΡΟΣ	Γ	ΠΕ	L'auteur. On lit ΠΥΡΠΟΣ : le graveur s'est trompé.
	Γ	ΣΟ	L'auteur.
		Σϕ	Pièce qui m'a été signalée par M. Postolacca.
ΑΡΧΙΑΣ	Ε	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Ε	ΠΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 143).
	Ε	Σϕ	M. de Prokesch.
		Σϕ	Cabinet de Paris.
	Ε	ΣΩ	Munich.
ΑΡΙΣΤΟΔΗ[ΜΟΣ	Ζ	ΣΟ	Musée britannique.

(1) Athénée, liv. XI, p. 495, *f*. Sur Ampélus, personnification de la vigne, et Staphylus, personnification de la grappe, voyez Nonnus, *Dionysiaca*, X, 117 ; XI, 7. Un groupe en marbre du Musée britannique nous donne Ampélus (*British Museum*, troisième partie, planche XI). Il faut consulter encore Diodore de Sicile, V, 72, et Suidas, au mot Βουτάδαι.

(2) Plut., *Vie de Thésée*, XXIII.

		ΣΟ	M. de Prokesch. L'auteur, sans sigles.
ΕΥΚΛΗΣ	Η	Σϕ	Musée de Vienne.
ΚΑΛΛΙΣ[ΘΕΝΗΣ	Θ		L'auteur.
	Θ	ΜΕ	Haym (*Tesoro britannico*, I, p. 212).
	Θ	ΣΟ	Ramus (p. 154, n° 301) a lu un Η sur l'amphore, mais je propose de lire Θ; Ramus a eu tort de lire le troisième nom à la place du second.
ΘΣΟΦΙ[ΛΟΕ	Κ	ΜΕ	Vienne.
ΣΜΙΚΥ[ΘΟΣ	Μ	ΠΕ	L'auteur.
ΕΥΚΡΑ[ΤΗΣ		ΠΕ	Cabinet de Gotha.
		ΣΟ	Le général Fox; M. de Prokesch.
ΚΑΛΛΙϕ[ΩΝ		ΣΟ	Musée britannique, où l'on distingue le ϕ de ΚΑΛΛΙΦΩΝ; Goltzius (pl. XIV, n° 17) lit également ΚΑΛΛΙϕ, sans sigles. Mionnet a tort de tenir cette pièce pour suspecte.

Ainsi que je l'avais annoncé, cette liste complète la série précédente. Pyrrhus, troisième magistrat, prend le Γ, après Hermogène, qui avait eu le Β. Rien n'est donc interrompu : le nom du second magistrat est seul changé. Quant aux bronzes qui offrent la grappe avec la chouette ou avec la tête de Minerve, ils montrent combien est fondé le rapprochement que j'établis entre le symbole de cette série, Minerve et les Oschophories.

ΜΙΚΙΩΝ ΕΥΡΥΚΛΕΙ[ΔΗΣ

ΑΡΙΣΤΟ[ΚΛΗΣ	Α	ΜΕ	Munich; l'auteur.
		ΜΕ	Vienne; Copenhague; Saint-Pétersbourg (Ermitage).

Digitized by Google

	A	ΣΦ	M. Bunbury.
		ΣΦ	Musée britannique (Cf. le *Catal. Hellenheim*, n° 3812).
	Λ	ΣΩ	M. de Lagoy.
		ΣΩ	Cabinet de Paris (Mionnet, 146).
ΑΣΚΛΗ[ΠΙΑΔΗΣ	B	ΜΕ	Paris (Mionnet, 148).
		ΜΕ	Cabinet de Gotha (Rathgeber, *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, 1838, p. 48).
	B	ΣΟ	Paris (Mionnet, 147).
	B	ΣΩ	L'auteur.
		ΣΩ	M. de Prokesch.
ΒΟΥΚΑΤΤΗΣ		ΜΕ	Musée britannique. Le nom de Bucattès n'est connu que par ces deux tétradrachmes. On peut le rapprocher du mois béotien Bucattios.
	Δ	ΣΦ	Collection du général Fox.
ΣΩΚΡΑΤΗΣ	E	ΣΟ	M. de Prokesch.
	E	ΣΦ	M. Leake (*Num. hell.*, p. 24). Sur le tétradrachme du colonel Leake, l'Η de ΣΩΚΡΑΤΗΣ a été omis par un oubli du graveur. C'est la même pièce que donne le *Catalogue Thomas* (p. 206).
		ΣΦ	Sestini, *Mus. Hedervar.*, p. 71.
ΠΑΡΑ[ΜΟΝΟΣ	Z	ΜΕ	M. Kaftangioglou, consul de France à Bagdad; Copenhague.
		ΜΕ	L'auteur.
	Z	ΣΦ	Musée de Turin.
		ΣΦ	Musée de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; La Haye; M. de Prokesch.
ΕΥΑΝ[ΔΡΟΣ	Η	ΜΕ	L'auteur.
		ΜΕ	Gotha (Rathgeber, *ibid.*, p. 48).
	Η	ΣΟ	*Catalogue Thomas*, p. 205.
	Η	ΣΦ	Musée de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg; *Catalogue du Cabinet Magnoncour*, par M. de Longpérier (p. 33); Musée Hunter (p. 53, n° 71). Ces deux tétradrachmes sont fourrés. A Vienne et chez M. de Prokesch, un exemplaire sans sigles.
ΔΗΜΟ[ΣΘΕΝΗΣ	⊙	ΜΕ	Musée britannique; M. Bunbury. Sans le ⊙, dans la collection de M. de Timoni (à Vienne).
	⊙	ΣΦ	Copenhague.

Digitized by Google

		ΜΕ	Musée de la Propagande (à Rome.); M. de Timoni.
ΓΟΡΓΙΠΠΟΣ		ΜΕ	Copenhague.
		ΣΟ	Paris (Mionnet, 1502).
	ι	Σφ	Collections de M. Hamilton et de M. de Timoni.
		Σφ	Cabinet de Vienne; M. Schimko (à Vienne; cf. Begerus, I, p. 470).
		ΣΩ	Musée Hunter (p. 53, n° 71), Combe a vu un Β sur l'amphore, mais le Β appartient à Asclépiade, et, comme il n'y a aucune confusion dans cette serie, l'on doit croire que Combe s'est trompé, de même qu'il n'a pas démêlé nettement le Σ de ΣΩ. Voyez le *Catalogue Pembroke* (p. 160). La même pièce, sans sigles, est au Cabinet de Vienne (Arneth, *Description des monnaies du Cabinet de Vienne*, p. 13, n° 227-228). Arneth lit ΝΙΚΙΟ pour ΜΙΚΙΩΝ. A Saint-Pétersbourg (Ermitage), sans sigles.
ΑΡΕΣΤΟΣ	Κ	ΜΕ	Musée britannique; Cabinet de Vienne; La Haye; collection du général Fox.
		ΜΕ	Cabinet de Stosch (Corsini, *Fast. att.*, II, p. 266).
	Κ		Collection du chevalier Palagi, à Turin. A Parme, il y a des lettres sous l'amphore que je n'ai pu bien lire.
	Κ	Σφ	Cabinet de Paris.
		Σφ	Musée d'Este (Cavedoni, *Memor. di Relig. mor. e lett.*, p. 340); M. de Prokesch (Cf. Payne Knight, p. 34).
ΔΙΟΚΛΗΣ		ΜΕ	Cabinet de Paris (Mionnet, 149).
		Σφ	Musée britannique; M. de Prokesch. L'auteur, sans sigles.

J'ai déjà parlé des Dioscures, à propos de la série à monogrammes qui est classée la onzième. Ici, les dieux eux-mêmes, et non plus leurs bonnets, sont représentés, probablement d'après quelque groupe célèbre. Ils s'appuient fraternellement l'un sur l'autre, tenant, celui-ci une lance, celui-là une patère. Hégésias, sculpteur athénien, avait fait un groupe de Castor et de Pollux, qui plus tard fut transporté à Rome : au temps de Pline, il était placé devant le temple de Jupiter Tonnant (1). Je ne sais d'où ce groupe avait été enlevé; dans tous les cas, ce ne fut point de l'Anacéion,

(1) Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 18.

puisque Pausanias y trouva encore les statues de Castor et de Pollux qui étaient représentés *debout*, nous dit-il (1); mais quoique cette indication soit justifiée par la pose des figures gravées sur les tétradrachmes, je ne garderai bien d'assurer que nous avons la copie des statues de l'Anacéion : il est trop naturel que des héros soient représentés debout par tous les sculpteurs.

MM. Cavedoni (2) et Rathgeber (3) ont été frappés tous les deux du rapprochement des noms de Micion et d'Euryclide qui président à cette série. Ce sont, en effet, deux orateurs attiques qui dirigèrent les affaires de la république sous le titre de *prostates*, à la fin de la 140ᵉ olympiade (217 av. J. C.). Attachés au parti des Ptolémées et ennemis des Macédoniens, ils furent empoisonnés par Philippe de Macédoine, qui s'était déjà défait d'Aratus par le même moyen (4). Le choix des Dioscures pouvait rappeler l'harmonie parfaite de ces deux hommes d'État et le bien qu'ils firent à leur pays d'un commun accord. Nous avons vu qu'Antiochus et Démétrius étaient assimilés aux Dioscures à titre de dieux sauveurs et tutélaires. Le rapprochement de MM. Cavedoni et Rathgeber est donc très-heureux, et la présente série peut se rapporter à l'an 217. Seulement, M. Cavedoni a été bien loin, lorsqu'il a cru que la patère placée dans la main d'une des statues rappelait le poison que Philippe fit verser à Micion et à Euryclide. Je puis donner de cette patère une explication beaucoup plus conforme à la symbolique grecque. Plutarque raconte, dans la vie de Thésée (5), que les Dioscures envahirent l'Attique, et que Ménesthée leur fit ouvrir les portes d'Athènes. Comme ils réclamaient seulement leur sœur Hélène, ravie par Thésée, ils se comportèrent avec une grande douceur, accordèrent une trêve, et contirent leur armée, qui ne commit aucune violence. Parce qu'ils l'avaient contenue (ἀνέχω), parce qu'ils avaient conclu une trêve (ἀνοχαί), les Athéniens, selon Plutarque, appelèrent les Dioscures Ἄνακες; étymologie détestable (6), mais qui devait s'accorder avec la tradition attique. Les Dioscures tenaient la patère, pour rappeler les libations (σπονδάς) qui consacrent la trêve : c'est là ce qui indiquerait les statues de l'Anacéion.

(1) Pausanias, I, 18

(2) *Memorie di relig. mor. e lett.*, Modene, t. V, p. 335.

(3) *Annal. de l'Inst. arch. de Rome*, 1838, t. X, p. 40.

(4) Polybe, V, 106; Plutarque, *Vie d'Aratus*, XLI; Paus., II, 9. Le copiste de Plutarque, oubliant une syllabe, a écrit Euclide au lieu d'Euryclide.

(5) § XXIII.

(6) Cf. Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, II, 1ʳᵉ part. p. 304

ΜΙΚΙΩΝ ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΣ

TÉTRADRACHMES.

Δ ΜΕ *Catalogue de Linck*, par M. de Longpérier (p. 21); Cabinet de Stuttgart.
Ε ΑΡ Cabinet de Paris (Mionnet, 145).
Ε ΣΩ Musée Hunter (p. 53, n° 69). Combe a lu un Σ pour un Ε.
Η Goltzius (pl. XV, n° 22).
Η ΣΩ M. de Prokesch.
Μ ΜΕ Musée britannique.
ΑΡ L'auteur.
ΜΕ M. Leake (*Hell. numism.*, p. 24), qui lit ΝΙΚΙ au lieu de ΜΙΚΙ; Gotha (Cf. le *Catalogue Thomas*, p. 204); l'auteur.
ΜΗ Musée de Turin; l'auteur.
ΣΩ L'auteur.
Sans sigles : à Vienne, au Musée d'Este (Cavedoni, *Memor. di relig. mor. e lett.*, p. 340), à Gotha.

DRACHME.

Γ Cabinet de Paris; Munich.

DEMI-DRACHMES.

Saint-Pétersbourg (Musée de l'Ermitage).
Cabinet de Paris; Copenhague; Collection de M. Le Bas.

Digitized by Google

Minerve avait, la première, appris aux hommes à atteler un quadrige, et les courses des Panathénées rappelaient les bienfaits de la déesse. C'est pourquoi, sur le fronton occidental du Parthénon, le char de Minerve avait été représenté monté par la Victoire et par Érichthonius. Ici, la Victoire dirige les quatre coursiers et sa main tend la couronne. Un tel sujet n'a point besoin d'explication. Seulement je rappellerai, à ce propos, un trait assez curieux que raconte Hérodote. Sur les bords du lac Tritonis, en Libye, où Minerve était honorée d'un culte particulier, les filles des Machlyens se divisaient en deux camps et se livraient bataille. Celle qui demeurait victorieuse de toutes les autres, était revêtue d'habits complétement helléniques, et promenée sur un char autour du lac (1).

J'ai fait analyser à la Monnaie un tétradrachme de cette série. Il a donné 978 millièmes d'argent, 20 millièmes d'alliage, 2 millièmes d'or.

ΜΝΑΣΕΑΣ ΝΕΣΤΩΡ

Γ EP Musée Hunter (p. 53, n° 72); Payne Knight (p. 32) lit ΜΝΑΣΙΑΣ.

Δ EP Meursius (tome I, pl. II, f. 33) voit une lampe dans le champ.

E EP La Haye; Copenhague. Ramus ne donne pas l'E sur l'amphore (p. 154, n° 31), et lit KP pour EP.

Z EP Musée britannique.

EP Cabinet de Paris (Mionnet 147).

L'auteur, sans sigles (l'ancien n° 151 de Mionnet, obtenu par échange).

(1) Livre IV, § 180

C'est la troisième fois que la plémochoé se représente sur les tétradrachmes (1). J'ai tâché d'établir le lien étroit qui unissait Cérès à Minerve dans la religion attique. Voici un bronze qui justifie mon système d'interprétation, car tandis que des épis sont passés dans les anses de la plémochoé, la chouette et le serpent de Minerve sont posés sur le pied du vase.

ΝΕΣΤΩΡ ΜΝΑΣΕΑΣ

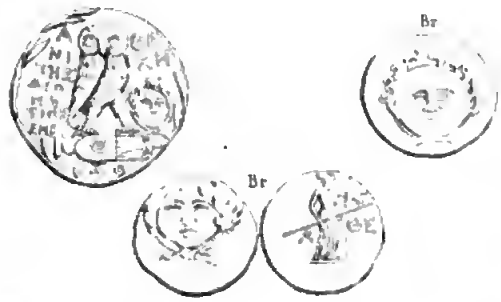
A		Cabinet de Paris (Mionnet, 154).
A	AΠ	Haym (*Tes. britann.*, p. 214); Meursius donne à tort AΓ (tome I, pl. II, f. 54) pour AΠ.
A	EP	Musée britannique.
A	ΣΩ	Ramus (p. 155, nos 32 et 33).
B	ΣΩ	Musée Hunter (p. 53, n° 73).
E	AΠ	M. Leake (*Num. hellen.*, p. 24).
E	Σϕ	Musée britannique.
E	ΣΩ	Saint-Pétersbourg (Ermitage); musée Hunter (*ibid.*, n° 74). Combe a lu IΣΩ: l'I peut n'être qu'une baie de la couronne d'olivier.
Z	EP	Musée Hunter, n° 76.
Z	Σϕ	Ibid., n° 75; Combe donne IΣI.
Z	ΣΩ	Musée britannique (Cf. Taylor Combe, p. 127, n° 29).
H	EP	Payne Knight (p. 33).
K	AΠ	Musée Hunter, n° 78.
K	Σϕ	Ibid., 77; Combe a lu ΣΓ.

(1) Voyez la cinquième série à monogrammes, et la série d'Ammonius et de Diotime.

A	ΔΙ	Musée Hunter, 79.
M	ΑΠ	Ibid., 80; Combe donne N ΔΠ.
M	ΕΡ	Ibid., 81 ; le N sur l'amphore, tel que Combe l'a vu, doit être lu M.
	ΑΠ	M. de Prokesch.
		Sans sigles, au Musée de Vienne (Eckhel, *Mus. Cæs. Vind. Cæsar.*, p. 1121.

Le bronze que je joins à cette série prouve que le cerf est le symbole de Diane, car Diane elle-même est figurée sur le droit, avec son carquois et son arc. Ainsi qu'il arrive souvent, le sujet, tourné à gauche sur l'argent, est tourné à droite sur le bronze et renversé comme une contre-épreuve. Il faut rapprocher cette série de celle d'Apolexis et de Lysandre, où Diane Agrotéra est représentée. M. Le Bas a publié un zodiaque trouvé à Athènes, où l'on voit Diane Agrotéra tenant son cerf par les cornes (1). Il serait possible que le cerf fût l'emblème des *Élaphébolies*, une des fêtes de l'Attique (2).

ΝΙΚΗΤΗΣ ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ



ΔΗΜΟ[ΧΑΡΗΣ	Α	ΠΕ	Munich.
	Α	ΣΩ	M. Lambros, marchand de médailles à Corfou
	Β	ΜΗ	M. de Prokesch.
	Γ	ΠΕ	L'auteur.
	Γ	ΣΟ	L'auteur.
ΔΡΟΜΟ[ΚΛΕΙΔΗΣ	Γ	ΑΠ	Vienne; l'auteur.

(1) Le Bas, *Voyage archéolog.*, Mon. figurés, pl. XXI.
(2) Athénée, liv. XIV, p. 646, e. Cf. Spanheim, *Ad Call. Hymn. in Dianam*, v. 17; *Real Encyclop.*, III, 67; *Élite des Mon. céramogr.*, t. II, pl. XCII, et p. 301.

		ΑΠ	M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 31).
	Γ	ΜΗ	L'auteur.
	Γ	ΣΟ	Paris (Mionnet, 155); Mionnet n'a pas vu le 3e nom.
ΚΛΕΙ[ΔΑΜΟΣ		ΑΠ	L'auteur.
	Δ	ΜΗ	M. de Prokesch (*ibid.*), qui ne lit pas le 3e nom : l'empreinte donne ΚΛΕ ; l'auteur.
ΚΙ[ΜΩΝ	Ε	ΣΟ	Musée britannique ; Payne Knight (page 34) n'avait vu que Ε et Σ.
ΞΕΝ[ΟΚΛΗΣ	Η		Cabinet de Munich ; l'auteur.
	Η	ΜΗ	Munich ; l'auteur.
	Η	ΠΕ	L'auteur (deux exemplaires).
	Θ	ΑΠ	Copenhague.
	Θ	ΜΕ	Cabinet de Paris, de mon échange.
ΕΜΒΙ[ΟΣ	Θ	ΜΗ	L'auteur.
	Θ	ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, 156) ; l'auteur.
		ΣΩ	M. Lambros.
	Μ	ΑΠ	L'auteur.
	Μ	ΜΗ	Musée Hunter (p. 54, n° 82) ; Combe n'a vu que l'Η de ΜΗ ; l'auteur ; M. Hoffmann.
	Μ	ΣΟ	Saint-Pétersbourg (Ermitage).
		ΑΠ	M. Curt.
			Sans sigles, Ramus (p. 155, n° 54), qui lit ΕΜΝ.
ΓΛΑΥ[ΚΟΣ			Pièce qui m'est signalée par M. Postolacca.

Caronni (1) décrit un tétradrachme avec un masque et les lettres ΔΙΟΔΩ-ΜΗΝΟΥ. Il renvoie à la planche IX (2) du musée Hunter, où est représentée la tête de Méduse avec l'inscription ΝΙΚΗΤΗΣ ΔΙΟΝΥ. Du reste, Ramus et Combe ont pris la tête de Méduse pour un masque scénique. L'artiste qui a dessiné la pièce de Glascow a mieux interprété l'original.

La tête de Méduse est tellement bien caractérisée, sur l'argent comme sur les bronzes, qu'on se demande comment de semblables méprises ont pu arriver. La Gorgone apparaît, entourée de ses serpents, dont deux se nouent sous le menton et encadrent le visage. En expliquant les types archaïques des monnaies d'Athènes, j'ai expliqué la Gorgone et le sens que lui prêtaient alors les Athéniens. Mais quand la série de Nicétès et de Dio-

(1) *Mus. Wiczay*, n° 3743. (2) Figure 19

nysius a été frappée, les croyances primitives devaient être en partie effacées, et le choix d'un semblable symbole sur la monnaie a dû être motivé par un fait contemporain. Les auteurs nous apprennent, en effet, que sur le mur du sud de l'Acropole, au-dessus du théâtre de Bacchus, Antiochus avait fait appliquer une grande égide avec une tête de Gorgone dorée (1). Cette magnifique décoration méritait d'être rappelée sur les tétradrachmes. C'est ainsi que nous trouvons dans le Parthénon des têtes de Gorgone mentionnées à diverses reprises (2). Tzetzès raconte que Minerve avait tracé sur le sable, avec la pointe de sa lance, le portrait de Méduse, afin que Persée pût la distinguer de ses sœurs (3). Ce sujet a été reconnu par M. le duc de Luynes (4) sur un miroir étrusque que Dempster avait publié (5) sans l'expliquer.

ΝΙΚΟΓΕΝΗΣ ΚΑΛΛΙΜΑΧΟΣ

ΑΠ[ΟΛΛΩΝΙΟΣ Α ΣΟ Dresde.
Ε ΣΟ Collection du général Fox.

Ces deux tétradrachmes seuls ont le symbole, une figure nue; ceux qui suivent n'en ont plus et portent le troisième nom tout au long :

ΝΙΚΗΤΗΣ Ι ΣΦ L'auteur.
ΚΑΛΛΙΘΕΟΣ Α ΣΦ M. de Prokesch; l'auteur; j'en ai cédé un semblable, par échange, au cabinet de Paris.

(1) Pausanias, I, 21; V, 12.
(2) Boeckh, *Staatshaushaltung der Athener*, Beilagen, p. 161 et 275; Rangabé, *Antiq. helléniques*, I, p. 123.
(3) *Ad Lycophron.*, v. 838.
(4) *Annales de l'Institut archéolog.*, t. XIII, p. 153.
(5) *Etruria reg.*, II, 4. Sur les têtes isolées, dans l'antiquité, voyez Pausanias, X, 19; Harpocration et Suidas, in v. Πραξιάδαι; Athenée, liv. XII, p. 533; Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, III, 2e partie, p. 570; Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. III et IV; Böttiger, *Furienmaske*, p. 13

		ΣΦ	M. Rollin.
ΑΝΔΡΕΑΣ	Α	ΣΦ	L'auteur; au cabinet de Paris, de mon échange.
	Μ	ΔΙ	L'auteur; j'ai cédé un exemplaire semblable, par échange, au cabinet de Paris.
	Μ	ΠΕ	L'auteur.
	Μ	ΣΦ	L'auteur.
ΑΡΙΑΡΑΘΗΣ	Μ	ΔΙ	M. de Prokesch (*Ined. mein. Samml.*, p. 31).
		ΠΕ	Eckhel (*Catal. Mus. Cæs. Vindob.*, p. 112) ne donne pas de troisième magistrat et voit un aigle dans le champ; j'ai fait dessiner ces tétradrachmes à la planche précédente; l'aigle est un *graffito* que j'expliquerai plus bas

Le symbole de cette série est la copie d'une statue célèbre que les Athéniens appelaient le *Stéphanéphore*. Dans le Recueil des Inscriptions grecques, on verra mentionnées *les drachmes du Stéphanéphore*, τὰς δραχμὰς τοῦ Στεφανηφόρου (1). Le commentaire ajoute que le Stéphanéphore était un héros athénien (2), dont le sanctuaire (ἡρῷον) était vraisemblablement réuni à l'hôtel des Monnaies (Ἀργυροκοπεῖον). Dans ce sanctuaire étaient déposés les poids monétaires, les étalons des monnaies et de leurs poids; aussi M. Bœckh rappelle-t-il très-naturellement le temple de Junon Moneta, à Rome, où les poids monétaires étaient conservés.

Lorsqu'en 1851 M. Bœckh publia la seconde édition de son beau livre sur l'*Économie politique des Athéniens*, il commenta de nouveau (3) cette inscription, qu'il estime postérieure à la 152ᵉ olympiade. Il reproduisit les mêmes remarques, n'ayant sans doute fait aucune découverte sur un point que les auteurs de lexiques n'ont pu éclaircir; car ils se contentent de copier avec plus ou moins d'exactitude l'Atthide d'Hellanicus; et déjà, au temps d'Hellanicus, on ignorait ce qu'était le Stéphanéphore.

D'abord, le mot Στεφανηφόρος ne me paraît point un nom, mais un surnom, surnom populaire qui saisit le trait caractéristique d'une statue. La statue du héros qui présidait à la monnaie *tenait une couronne*, et on l'appelait pour cette raison Stéphanéphore; de même qu'on appelait Doryphore la figure de Polyclète qui tenait une lance; Diadumène, celle qui s'attachait

(1) C. I. G., I, n° 123, p. 168

(2) Suidas, Harpocration, Photius *in v.* Στεφανηφόρος et Ἀργυροκοπεῖον; Pollux, *Onomast.*, VII, 103. Cf. Meursius, *Lect. Att.*, IV, 10; Sturz, *Fragm. Hellan*, p. 80, ed. altera : Lips. 1826.

(3) *Staatshaushaltung der Athener*, I. II, p. 361

un bandeau; Apoxyomène, l'athlète qui se frottait avec le strigile; Discobole, celui qui lançait le disque; de même qu'on disait les Célétizontes, les Astragalizontes; de même qu'une Minerve de Phidias, qui tenait les clefs de l'Acropole (1), était populaire sous le nom de Cliduchos (2); de même enfin, pour citer un mot de formation semblable, de même qu'on avait donné au portrait de Glycère, par Pausias, le surnom de *Stéphanéplokos*, parce qu'elle tressait une couronne de fleurs (3).

Or, le propre d'un surnom est de faire oublier le nom véritable d'une œuvre d'art et son attribution primitive. Voilà pourquoi les Athéniens perdirent peu à peu le souvenir de cette attribution, pour ne plus voir que l'attitude de la statue; voilà pourquoi, dans les inscriptions, on finit par adopter l'expression populaire et par dire : *les drachmes du Stéphanéphore*, τὰς δραχμὰς τοῦ Στεφανηφόρου. La tradition était si complétement effacée que plus tard les archéologues grecs en cherchèrent en vain l'explication. Les lexicographes furent également embarrassés : c'est ainsi qu'Hésychius parle d'une maison appelée Stéphanéphore, et croit qu'elle avait donné son nom à « celui qui porte une couronne (4). » Les tétradrachmes de Nicogène et de Callimaque me semblent donner l'explication que nous demanderions inutilement aux auteurs. Ils offrent un personnage debout, complétement nu, présentant une couronne; en l'appelant Stéphanéphore, le peuple athénien a parfaitement saisi le trait distinctif de son attitude et traduit l'impression que causait la vue de la statue. Cette statue était de style archaique; car l'on admettra que le graveur qui l'a copiée sur son coin l'a copiée exactement. Les proportions courtes et trapues, les cuisses fortes, la barbe, la coiffure, la naïveté et la roideur du geste, tout atteste les traditions de l'archaïsme.

Maintenant ce Stéphanéphore, ce héros national qui préside à la monnaie, dont le sanctuaire est réuni à l'Ἀργυροκοπεῖον, que M. Bœckh croit avoir été le gardien des poids monétaires, qui jouait à Athènes le rôle que Junon Moneta jouait à Rome, comment ne serait-ce point *Thésée*, l'inventeur de la monnaie, selon la tradition athénienne (5)? Je sais bien que cette tradi-

(1) Παλλάδα, ἣ πολιν ἡμετεραν ἔχει
Κληδῆχος τε καλεῖται.
(Aristoph., *Thesmoph.*, v. 1242.)

(2) Plin., *Hist. Natur.*, XXXIV, 19, § 5. Des exemples analogues ont été cités par M. de Witte (*Nouvelles Annales de l'Institut archéologique*, t. I, p. 518; *Annales de l'Institut archéologique*, t. XVII, p. 399 et suivantes).

(3) Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 40.

(4) Στέφανον φορέοντα · ἀπ' οἴκου τινὸς καλουμένου Στεφανηφόρου.

(5) Plutarque, *Vie de Thésée*, XXV.

Digitized by Google

tion n'a rien de sérieux pour la critique moderne ; mais elle était très-sérieuse pour les Athéniens qui forgeaient à plaisir de poétiques mensonges, afin de s'attribuer toutes les découvertes et de se constituer le principe de la civilisation entière. Voulurent-ils disputer aux Éginètes, leurs rivaux, l'honneur d'avoir frappé la première monnaie? Voulurent-ils faire oublier que Solon avait rapporté d'Asie Mineure son système monétaire? Cette supposition est très-vraisemblable ; mais on conçoit qu'ils aient adopté avec enthousiasme une fiction qui flattait leur orgueil. Ils durent même consacrer des monuments propres à confirmer à leurs petits-fils l'authenticité de cette fiction. La statue de Thésée Stéphanéphore était de ce nombre; placée à dessein dans un sanctuaire annexé à l'hôtel des Monnaies, elle assurait que l'inventeur de la monnaie lui-même veillait sur le dépôt des étalons et des poids. Comme la statue était de style archaïque, je ne serais point éloigné de la faire remonter au temps de Pisistrate, ou même de Solon, si je n'étais retenu par la pensée des guerres Médiques et de l'incendie d'Athènes par Xerxès. Dans tous les cas, elle aurait été exécutée dans les années qui suivirent les guerres Médiques.

Pourquoi Thésée portait-il une couronne? Il faut lire la vieille tradition attique dans Pausanias (1), pour comprendre quel sens cet attribut peut avoir dans la main du héros. Les peintures de Micon sur les murs du Théséion avaient d'ailleurs illustré la légende. Minos avait nié que Thésée fût le fils de Neptune, et, jetant son anneau dans la mer, il l'avait défié de le rapporter : autrement il reconnaîtrait sa divine origine. Thésée se précipite, et reparaît bientôt, tenant, non-seulement l'anneau, mais une couronne d'or que lui avait donnée Amphitrite. Hygin, qui raconte également cette légende (2), ajoute que les dauphins conduisirent Thésée vers les Néréides qui lui rendirent l'anneau de Minos, et que la couronne d'or lui fut donnée, non par Amphitrite, mais par Thétis; elle était ornée de pierreries, *compluribus lucentem gemmis*. Le sculpteur avait donc représenté Thésée, tenant à la main la couronne, œuvre de Vulcain, don d'Amphitrite, parce qu'elle est peut-être le symbole de la richesse et des trésors acquis par la navigation et le commerce. Ce symbole prenait une importance plus grande encore et un sens plus précis dans l'Ἀργυροκοπεῖον.

(1) Pausanias, I, 17.

(2) *Poeticon Astronomicon*, II, 5.

Le même sujet se retrouve sur un admirable vase peint qui appartient à M. le duc de Luynes : sans doute l'artiste s'était souvenu des peintures de Micon dans le Théséion. Ce vase est un cratère trouvé à Agrigente, fabrique illustre, dont le style magnifique n'a été nulle part surpassé et qui empruntait à Athènes (c'était une mode universelle) le modèle de ses compositions. Neptune est assis sur un trône richement décoré : sa main gauche s'appuie sur le trident comme sur un sceptre ; sa main droite serre la main d'un jeune homme vêtu d'une tunique courte dont les plis retombent sur sa ceinture bien serrée : c'est le costume du voyageur ou du marin. Derrière Neptune, une femme d'une grande beauté tient les deux extrémités d'une couronne déliée, et s'avance vers le jeune homme comme si elle voulait la lui attacher. Il est impossible de ne point songer à Amphitrite donnant sa couronne à Thésée tandis que Neptune le reconnaît pour son fils. Bröndsted avait très-heureusement saisi ce rapprochement (1); M. Panofka, tout en l'approuvant, était plus porté à admettre une représentation des jeux isthmiques (2). M. le duc de Luynes, en publiant à son tour ce monument (3), a reconnu Vulcain précipité du ciel par Jupiter et accueilli par Neptune. MM. Lenormant et de Witte ont cité ces diverses opinions, quand ils ont fait reproduire le cratère d'Agrigente (4); mais ils ont préféré, sans hésitation, le mythe de Thésée. C'est, en effet, l'explication la plus vraisemblable, maintenant surtout que les monnaies d'Athènes confirment le récit de Pausanias et d'Hygin; en même temps, le style grandiose de cette composition nous engage d'autant plus vivement à y chercher le reflet des peintures de Micon.

Dès lors on ne s'étonnera point de voir parfois, sur les vases où le combat de Thésée et du Minotaure est représenté, les Athéniens qui assistent au combat tenir des couronnes. Bien plus, Ariadne elle-même est auprès de Thésée tenant cette couronne d'Amphitrite que Thésée lui donna et qui fut mise par Bacchus au rang des astres suivant les mythologues des temps postérieurs, qui propageaient, à Alexandrie surtout, le symbolisme astronomique (5). Telle on voit Ariadne sur une grande coupe du Musée de

(1) *Nouvelles Annales de l'Inst. archeolog.*, t. I, p. 439.

(2) Voyez la notice où M. Panofka annonce les idées de Bröndsted, dans les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, 1833, t. V, p. 363. Cf. *Monuments inédits*, t. I, pl. LII, et LIII.

(3) *Description de quelques vases peints*. Paris, 1840, pl. XXI.

(4) *Elite des monuments céramographiques*, t. III, pl. IX, p. 22 et suivantes.

(5) Paschalius, *De Coronis*, l. c. IX.

Munich qui porte les noms des artistes Glaucytès et Archiclès (1). Sur un vase du Musée de Leyde (2), non-seulement Ariadne assiste Thésée et porte une couronne, mais Démodiké, personnage allégorique que son nom explique suffisamment, tient elle-même une couronne. Il est naturel de voir là, avant toutes choses, la récompense qui attend le vainqueur : mais je crois que le mythe athénien du Stéphanéphore donne à ces symboles une signification toute particulière. Je ne puis m'empêcher de faire la même réflexion, lorsque je vois dans les inscriptions une galère athénienne porter le nom de Στεφανηφορία (3) ou de Στεφανοῦσα (4). Peut-être le souvenir du vaisseau qui avait amené de Crète Thésée vainqueur n'était-il point étranger au choix de pareils noms?

On a remarqué peut-être que les noms des deux magistrats monétaires, Nicogène (*né de la Victoire*) et Callimaque (*le brave combattant*), s'accordent, par une allusion naturelle, avec un héros qui tient une couronne; mais l'allusion se cache sous la tradition nationale. Ici, le brave combattant, le fils de la Victoire, c'est Thésée, vainqueur de Minos, du Minotaure et des éléments eux-mêmes qui respectent le fils de Neptune.

J'ai cité un tétradrachme du cabinet de Vienne, dans la série de Nicogène et Callimaque, sur lequel un aigle était représenté. C'est du moins ce que dit Eckhel dans son Catalogue (5), et j'avoue qu'une telle nouveauté renversait toutes les idées que je m'étais formées sur les officiers monétaires d'Athènes et sur la succession de leurs symboles. Lorsque je reçus de Vienne les empreintes que m'avait préparées la généreuse amitié de M. Arneth, je cherchai, avant toutes les autres, la pièce mentionnée par Eckhel : j'y reconnus, non pas un aigle, mais un oiseau de fantaisie, gravé à la pointe par une main inexpérimentée. Quiconque considérera le dessin que j'en publie pensera aussitôt aux oiseaux plus que conventionnels que les enfants de tous les pays tracent sur les murs ou fabriquent avec du papier. Voici ce qui s'est passé probablement dans l'antiquité et à Athènes.

Les monnayeurs grecs ne savaient point tremper leurs coins, qui s'usaient très-promptement. Ils devaient les renouveler sans cesse, et, comme

(1) Gerhard, *Auserlesene Vasenbilder*, Taf. CCXXXV. Cf. *Monuments inédits de l'Inst. archéolog. de Rome*, t. IV, pl. LIX.

(2) Roulez, *Choix de vases peints du Musée de Leyde*, Gand, 1854, pl. X. Cf. de Witte, *Cat. Durand*, n° 334; Ludolf Stephani, *Der Kampf zwischen Theseus und Minotauros*, Leipzig, 1842. fol., pl. II.

(3) Boeckh, *Seeurkunden der Athener*, p. 321, 322, 323, 329.

(4) *Ibid.*, p. 545.

(5) *Catal. Mus. Cæs. Vindob*, p. 112.

ils n'avaient point de matrice, ils gravaient à neuf chaque coin. Il y a telle série attique où j'ai noté plus de quatre-vingts coins différents, peut-être dans la même année : que serait-ce si nous possédions tous les exemplaires d'une série? Forcés de renouveler chaque jour leurs coins dans une ville comme Athènes, où l'émission était immense parce que les tétradrachmes circulaient dans le monde entier, les graveurs modifiaient légèrement leurs types, changeaient quelques lettres, simplifiaient parfois le revers. C'est ce qui arriva dans l'année où Nicogène et Callimaque étaient magistrats monétaires. Les graveurs commencèrent par représenter, dans le champ à droite, le Stéphanéphore et par inscrire en abrégé le nom du troisième magistrat ΑΠ. Bientôt ils retranchèrent le Stéphanéphore, afin de graver tout au long le nom du troisième magistrat, que ce fût Nicétès, Callithéos, Andréas ou Ariarathe. Enfin il y eut un coin où furent retranchés et le symbole et le nom du troisième magistrat. Une place restait vide dans le champ à droite : un jour, un petit Athénien, un apprenti graveur, un oisif, un plaisant peut-être, prit une pointe et traça dans cet espace vide l'oiseau qu'Eckhel semble avoir pris au sérieux, puisqu'il en fait un aigle. En outre, Eckhel eût dû nous signaler, dans son texte, cet exemple curieux d'un *graffito* sur les monnaies d'Athènes. J'en ai déjà noté un autre dans la série du nouveau style avec monogrammes qui a été frappée la première. La pièce se trouve au Cabinet de Paris, c'est le n° 51 de Mionnet. Dans le champ à droite, on voit gravée à la main une sorte de petite palme, que je retrouve sur un tétradrachme de Ptolémée Ier Soter, également au Cabinet de Paris (n° 38 de Mionnet).

Si l'on veut comparer à quelque oiseau réel le dessin fantastique du tétradrachme de Vienne, ce n'est pas un aigle qu'il faut prendre, c'est une poule ou plutôt un coq, et les monnaies d'Athènes nous fournissent encore un intéressant rapprochement. Que l'on se reporte à la série de Charias et d'Héraclide, qui a pour symbole un coq avec une palme, elle paraîtra tout à fait avoir inspiré le *graffito* du Cabinet de Vienne.

Digitized by Google

ΞΕΝΟΚΛΗΣ ΑΡΜΟΞΕΝΟΣ

A	AΠ	Vienne (Eckhel, *Cat. Mus. Cæs. Vindob.*, p. 112).
A	AΠO	M. Leake (*Hellen. numism.*, p. 24).
B	AP	Cabinet de Paris (Mion., *Suppl.*, n° 150); Mionnet a lu ΠEP au lieu de AP.
Γ	ΠE	M. Curt.
Δ	Σϕ	M. de Prokesch.
E	ΠE	Dresde; il y a ΣTΞ ou ΣTE sous l'amphore; mais l'un et l'autre sigles sont sans exemple.
Z	AP	L'auteur. Je possède un autre tétradrachme sans sigles.

A droite de la chouette, dans le champ, est une figure assise; sa main droite s'appuie sur un sceptre; sa gauche repose sur ses genoux et tient un objet qu'il m'a été impossible de distinguer. M. Cavedoni (1) a pensé au Jupiter *Hospitalier*, Ξένιος, parce que le mot ξένος se retrouve dans les deux noms des magistrats, Xénoclès et Armoxénos. Cette hypothèse est ingénieuse : les Athéniens avaient leur Jupiter Xénius et leur Minerve Xénia (2), et Pline cite une statue de Jupiter Xénius par Pamphile, élève de Praxitèle (3). Mais comme la figure est imberbe, il est bien difficile d'y voir un Jupiter. Je serais tenté plutôt de reconnaître Bacchus, tenant le thyrse et le cantharc. Le bras gauche, passé obliquement devant le corps,

(1) *Memorie di relig. mor. e lett.*, p. 336. Les deux séries qui suivent contredisent cette conjecture.

(2) Pausanias, I, 11.

(3) *Hist. nat.*, XXXVI, 2, 21.

rappelle assez certaines représentations de Bacchus qui étend son canthare légèrement incliné, comme pour en répandre le contenu. Dans la série de Quintus et de Cléas, la figure assise que couronne la Victoire est tout à fait semblable à la figure qui nous occupe en ce moment. Je ne voudrais point étendre mes conjectures sur un sujet que je n'ai pu démêler clairement.

ΞΕΝΟΚΛΗΣ ΑΡΜΟΞΕΝΟΣ

	ΑΠ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 158).
Γ	ΔΗ	Collection de l'Académie des Sciences d'Amsterdam.
	ΔΗ	L'auteur.
Γ	ΠΕ	M. le général Fox.
Γ	ΣΟ	L'auteur.
Δ	ΔΗ	M. Leake (*Hellenica numismata*, p. 24).
Θ	ΣΟ	Milan.
Λ	ΣΟ	Cabinet de Paris.
	ΔΙ	Goltzius (t. III, pl. XIV, f. 2), qui donne ΦΙ.
	ΠΕ	Milan; Musée britannique, où l'on ne voit que l'Ε.
	ΣΩ	M. de Prokesch.

Le serpent familier de l'Érechthéion, l'οἰκουρὸς ὄφις, est le symbole d'une autre série à laquelle président encore Xénoclès et Armoxénos. J'ai parlé déjà plusieurs fois du serpent Érichthonius, cher à Minerve. Aussi Démosthène, exilé d'Athènes, s'écriait-il en invoquant Minerve : « O divine Pal-« las, qui chéris les trois bêtes les plus sinistres, la chouette, le serpent,

« le peuple! » Je renvoie, sur ce sujet, à la lettre de Raoul-Rochette sur le héros éponyme Erichthonius, à pieds de serpent (1). J'ai réuni au tétradrachme et au bronze qui porte simplement le serpent, un autre bronze avec la ciste mystique.

Quoiqu'on rattache d'ordinaire la ciste aux mystères de Bacchus et de Cérès, je crois qu'à Athènes elle se lie aussi bien au mythe de Minerve. Les traditions rapportées par divers auteurs nous montrent le sens tout attique de cette représentation (2). Minerve avait caché le petit Erichthonius dans une corbeille et l'avait confié aux filles de Cécrops. Aussi mettait-on au cou des enfants des serpents d'or, en souvenir d'Erichthonius et de Minerve Courotrophos (3).

ΞΕΝΟΚΛΗΣ ΑΡΜΟΞΕΝΟΣ

Ces deux magistrats exercèrent leurs fonctions à trois reprises différentes; car nous trouvons trois symboles différents et trois séries parfaitement distinctes, avec leurs noms et leurs lettres d'amphore. La série la plus nombreuse a pour symbole un trident devant lequel est un dauphin. Je possède presque tous les exemplaires connus de cette série.

A ΑΠ L'auteur; M. Hoffmann.

A ΠΕΡ L'auteur.

(1) *Nouv. Annales de l'Inst. arch.*, tome I, p. 313. Cf. la douzième série avec monogrammes, p. 171, et l'*Acropole d'Athènes*, t. II, p. 251.

(2) Apollodore, III, 14; Hygin, *Poeticon Astronomicon*, XIII, et les *Fables* du même auteur, 166; Antigonus, *Historiæ mirabiles*, VIII; Ovide, *Métamorphoses*, liv. II, v. 554.

(3) Euripide, *Ion*, v. 25. 1427.

Digitized by Google

B		L'auteur.
Γ	AP	L'auteur.
	AP	Copenhague (Cf. Ramus, p. 155, n° 35).
Δ	ΠEP	M. de Prokesch; cabinet de Munich; l'auteur.
Δ	ΠP	M. de Prokesch.
E	AΠ	M. Curt; l'auteur.
E	AP	L'auteur.
E	APP	L'auteur; le second P est peut être surfrappé, car la pièce a deux empreintes.
E	ΠEP	M. Rollin; l'auteur.
E	ΠP	L'auteur.
Z		L'auteur.
⊙		Collection Palagi (à Turin); M. Rollin.
⊙	AΠ	L'auteur.
⊙	AP	Cabinet de Munich.
⊙	ΔI	L'auteur.
⊙	ΠEP	Musée britannique; l'auteur.
K	AΠ	L'auteur.
K	ΔI	L'auteur.
K	ΠEP	Cabinet de Paris Mionnet, n° 157; M. Rollin; M. Lambros; l'auteur.
K	ΠP	L'auteur.
Λ	ΔI	M. Lambros; l'auteur.
Λ	ΠEP	M. Lambros; l'auteur
M	ΠEP	L'auteur.
	Π[EP	Saint-Pétersbourg (Musée de l'Ermitage).

Sans sigles : La Haye; Musée Saint-Florian (haute Autriche), jadis le Musée Apostolo Zeno. Cf. Taylor Combe (*Mus. brit.*, p. 127, n° 30); Payne Knight (p. 33), et le *Catalogue Pembroke* (p. 160).

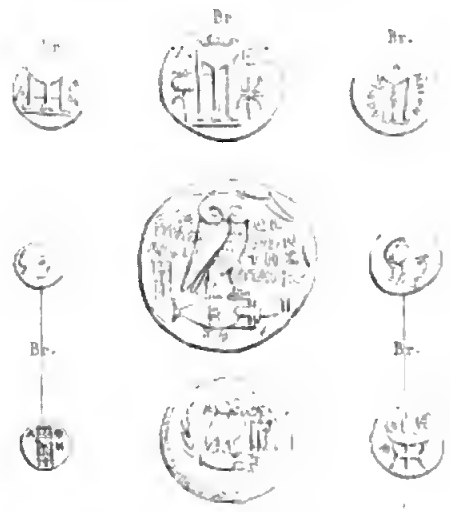
Le trident et le dauphin sont des attributs de Neptune; mais on remarquera que Neptune ne figure point sur la numismatique d'Athènes, si ce n'est par le trident de l'Érechthéion (1), et que les divers dieux échangeaient parfois leurs symboles. Ainsi les anciens prêtaient le foudre à Minerve, les rayons à Bacchus, l'arc et le carquois à Vénus, le lierre à Apollon, la lune à Isis; Sérapis réunissait les attributs de Jupiter, du Soleil et

(1) Voyez la série d'Adimantos et d'Héliodore, p. 188.

Digitized by Google

de Pluton. Le dauphin lui-même, chez les Athéniens, se rattachait au culte d'Apollon : le mythe d'Apollon Delphinien, le temple et la statue qu'on lui avait élevés sous ce nom en sont la preuve. Si l'on considère les bronzes où le trident et le dauphin sont auprès de Jupiter, on sera porté à les rattacher à ce dieu, le dauphin, ami de l'homme et sauveur d'Arion, étant l'emblème de Ζεὺς ξένιος, le trident étant le symbole de Ζεὺς μαιμακτης, que les Athéniens honoraient comme le maître des tempêtes (1). D'autre part, la plémochoé gravée sur le revers d'un bronze appartient à Cérès et ramène notre pensée vers Neptune, qui était à Éleusis en communauté avec Cérès et qu'on y adorait avec le titre de *père* (2). J'ai essayé vainement d'établir un lien entre les symboles des trois séries auxquelles président Xénoclès et Armoxénos. Si la figure assise pouvait être un Vulcain, nous aurions la triade mâle de l'Érechthéion : Vulcain, Érechthée représenté par le serpent, et Neptune, par le trident; mais cela est impossible.

ΠΟΛΕΜΩΝ ΑΛΚΕΤΗΣ



ΠΑΤΡΩΟΣ ΜΕ M. de Prokesch; l'auteur.

(1) Plut., *de Cohib. Ira*, t. VII, p. 797, ed. Reiske., (2) Pausanias, I, 38.

	B	ΣΦ	Cabinet de Paris (deux exemplaires); M. le duc de Blacas.
		ΣΦ	Gotha (pièce fourrée); M. de Lagoy.
	B	ΣΩ	Cabinet de Paris (163); Saint-Pétersbourg (Ermitage); Musée Hunter (p. 54, n° 84); M. Lambros; l'auteur.
		ΣΩ	Musée britannique; Cabinet de Paris; M. de Prokesch.
ΔΗΜΗ[ΤΡΙΟΣ	Γ	ΜΕ	Cabinet de Paris; M. de Prokesch (*Inedita meiner Sammlung*, p. 31), deux exemplaires.
	Γ	ΣΟ	L'auteur.
		ΣΩ	Paris; Eckhel (*Catal. Mus. Cæsar. Vind.*, p. 112) lit ΠΟΝΕ. ΑΛΚΕ ΜΩΤΗΣ. ΔΗΜ. Il cite un autre tétradrachme fourré. Sans sigles, chez M. Lambros.
ΔΙΟΝΥΣΟΔ[ΩΡΟΣ	Δ		Cabinet de Stuttgart.
		ΣΟ	Vienne.
	Δ	ΣΦ	M. de Prokesch. Cf. Haym (p. 213) et Meursius (I, pl. II, f. 51), où le trépied n'est ni compris ni rendu.
ΛΥΚΙ[ΣΚΟΣ		ΜΕ	Musée de Turin.
	Ξ	ΜΕ	M. de Prokesch; M. Lambros; l'auteur.
	Ξ	ΣΦ	Musée Hunter (p. 54, n° 83); Combe a lu I pour le Ξ.
ΤΙΜΩ[Ν	Η	ΜΕ	Copenhague.
		ΜΕ	Vienne (Cf. *Catal. Hellenheim*, n° 3822); l'auteur.
	Η	ΣΟ	M. le général Fox.
		ΣΦ	Musée de Parme.
	Η	ΣΩ	Paris (Mionnet, 164). L'artiste s'est trompé, et a gravé un Ν.
ΑΡΙΣ[ΤΩΝ		ΣΦ	M. de Prokesch.
	Θ	ΣΩ	Cabinet de Paris (Mionnet, 160).
ΑΠΟΛΛΟΔΩ[ΡΟΣ		ΜΕ	Cabinet de Paris; M. de Prokesch.
		ΣΦ	Paris (Mionnet, 159); Vienne.
ΕΥΔΙ[ΚΟΣ	Ι	ΣΦ	M. de Tecco.
		ΣΦ	Musée britannique; Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplém.*, 156). Le tétradrachme doit être fourré, car il ne pèse que 14 gr. 30 centigr. Le Catalogue Wellenheim en cite encore un fourré (n° 3818). J'en ai un dans ma collection également fourré.
ΔΩΡΟ[ΘΕΟΣ	Κ	Μ	Cabinet de Gotha.
	Κ	ΜΕ	M. de Prokesch.

Digitized by Google

ΣΦ Copenhague (Cf. de Witte, *Catalogue Greppo*, p. 82).
Κ ΣΩ Paris (Mionnet, 161).
ΘΕΟΔΟΤΟΣ ΠΕ M. de Prokesch.
ΣΟ Paris (Mionnet, *Suppl.*, 157); Musée britannique.

Le trépied était parfois un monument chorégique, et, à ce titre, consacré aussi à Bacchus (1) : mais il est surtout l'attribut d'Apollon, et reste, sur la monnaie, un symbole national. Apollon était la grande divinité des Ioniens, qu'ils habitassent l'Asie ou l'Attique. On dirait même que ce fut par imitation que les Doriens de l'Asie Mineure choisirent Apollon Triopien pour présider à leur confédération : ils célébraient en son honneur des jeux dont un trépied de bronze était le prix (2). Du reste, le trépied, récompense des vainqueurs, était consacré à Apollon plus souvent encore qu'à Bacchus. Je ne parle point du trépied envoyé à Delphes après la défaite de Xerxès. Dans des comptes de l'Amphictyonie de Délos, qui vont de la fin de la centième olympiade à la troisième année de la cent-unième, je trouve, parmi les dépenses de la *théorie* : « Trépied, prix destiné aux chœurs, et « salaire de l'artiste, 6 mille drachmes »... les chiffres suivants manquent(3).

A Athènes, c'était dans le temple d'Apollon Pythien, bâti par Pisistrate, que l'on apportait les trépieds gagnés dans les concours de chœurs cycliques : ces concours avaient lieu pendant les Thargélies, fêtes en l'honneur d'Apollon (4). La théorie qui se rendait à Délos partait également du Pythium (5). Le bronze que j'ai réuni à la série de Polémon et d'Alcétès nous montre que le trépied est bien, sur les tétradrachmes, l'attribut d'Apollon Pythien, puisque le serpent Python est enroulé autour d'un des pieds du support.

Les six bronzes qui sont gravés sur la planche précédente ne paraissent point de la même époque : le plus ancien est celui qui nous présente la chouette sur l'amphore; le plus singulier, celui qui porte à la fois le trépied, symbole d'Apollon Pythien, le foudre, symbole de Jupiter, le pavot,

(1) D'Hancarville publie un beau monument chorégique (*Antiquités du cabinet Hamilton*, II, pl. XXXVII). Bacchus est assis; devant lui est placé un grand trépied que couronne une Victoire et auprès duquel une autre Victoire se prépare à immoler un taureau. Le trépied pouvait être consacré à diverses divinités. Dans le temple de Jupiter Olympien, il y avait un trépied de bronze supporté par des Perses (Paus., I, 18) : le Jupiter Ithomate avait aussi le trépied (Paus., IV, 12).

(2) Maury, *Histoire des Religions de la Grèce antique*, t. II, p. 17.

(3) Boeckh, *Staatsh. der Ath.*, Beilagen, p. 95, lig. 13.

(4) Suidas, *in verbo* Πύθιον.

(5) Otfr. Müller, *die Dorier*, I, I, p. 237.

symbole de Cérès. Quant à la pièce qui est dessinée à droite, au bas de la planche, et qui offre une tête de Minerve, je ne suis pas certain qu'elle porte le trépied. L'objet qui ressemble à un trépied serait-il la table des jeux, avec un vase dans lequel une palme est plongée? Cett interprétation me paraît beaucoup moins vraisemblable; c'est pourquoi j'ai classé la pièce dans cette série.

ΠΟΛΥΧΑΡΜ[ΟΣ] ΝΙΚΟΓ[ΕΝΗΣ

TÉTRADRACHMES.

ΠΡΟΤΙΜ[ΟΣ	Α	ΔΙ	M. de Prokesch.
	Α	ΜΕ	M. Leake (*Hell. Num.*, p. 23).
		ΜΕ	Cabinet de Gotha (Rathgeber, *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, 1837, p. 51).
		ΣΦ	M. de Lagoy; l'auteur.
ΔΗΜΟΣΘΕ[ΝΗΣ	Β	ΣΦ	Cabinet de Paris. Musée de Stosch (Corsini, *Fast. att.*, II, p. 272), sans sigles.
ΑΠΟΛΛΩΝΙΔ[ΗΣ	Δ	ΔΙ	Cabinet de Paris, pièce fourrée, car elle ne pèse que 14 gr. 35 centigrammes.
	Δ	ΜΕ	Paris (Mionnet, 166).
ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ	Ε	ΔΙ	M. de Prokesch. M. de Prokesch m'écrit qu'il a lu ΔΙΟ-. ΝΥΣΙΟΥ, forme très-rare, faute du graveur peut-être.
ΘΕΜΙΣΤΟΚΛΗ[Σ	Ξ	ΔΙ	Musée britannique (Cf. Combe, p. 127, n° 31); M. de Prokesch; M. de Lagoy.
		ΔΙ	L'auteur.

Digitized by Google

Ξ ΜΕ Musée Hunter (p. 54, n° 87), pièce fourrée. Autre tétradrachme, sans sigles, également fourré, dans le même musée.

ΜΕ *Catalogue Pembroke* (p. 160) et *Catalogue du chevalier de Horta*, par Akermann (p. 4). Akermann a lu ΜΚ.

DEMI-DRACHME.

ΑΠ|ΟΛΛΩΝΙΗΣ Musée britannique, sans symbole.

La quatrième série à monogrammes avait pour symbole l'Hermès Énodius ou Hégémonius. Ici, le caducée ailé peut rappeler le même dieu. Il peut aussi rappeler l'Hermès Agoræus, qui préside au marché, et que je reconnais avec certitude sur un bronze, tenant le caducée d'une main et une bourse de l'autre. Pausanias nous apprend que la statue d'Hermès Agoræus était en bronze et située près du Pœcile (1). Un autre bronze semble reproduire encore une statue de Mercure, et, comme la main droite tient un strigile, on nommera le dieu de la palestre et des gymnases. Un gymnase d'Athènes portait, en effet, le nom d'Hermès (2), et je ne doute point qu'une statue d'Hermès n'y eût été placée par les Athéniens. Le caducée n'a point besoin d'explication : du reste, les anciens eux-mêmes étaient partagés sur son sens symbolique et son origine (3). Je rappellerai seulement que les Céryces prétendaient descendre de Mercure par Aglaure (4), et que l'Hiérocéryce, dans la pompe d'Éleusis, représentait Mercure lui-même, tandis que l'Hiérophante représentait le Démiurge, et le Daduque, le Soleil.

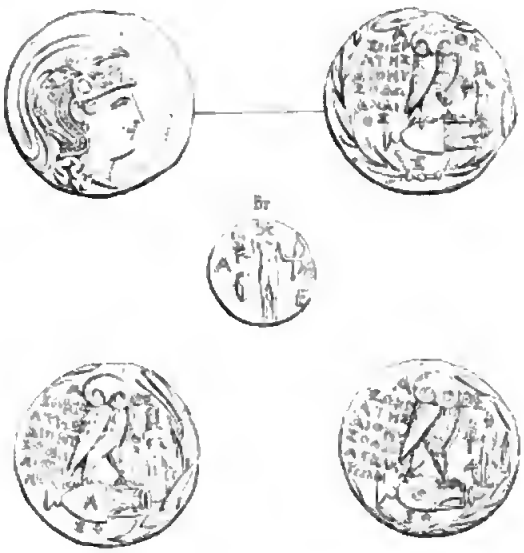
(1) Pausanias, I, 15.

(2) Paus., I, 2. Voyez Mercure Promachos avec le strigile (*Id.*, XI, 20).

(3) Suidas *in v.* Κηρυκίων; Scoliaste de Thucydide, I, 93; Hygin., *Poet. astronom.*, II, 7; Servius *ad Aneid.*, IV, v. 242; Plin., *Hist. nat.*, XXIX, 3, 12. Consultez Bottiger, *Amalthea*, I, p. 104; Gerhard, *Myth.*, I, p. 268.

(4) Paus., I, 38; Aristide, *Eleusin.*, p. 257.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ ΔΙΟΝΥΣΟΔΩ[ΡΟΣ



ΑΠΟΛΛΟΦΑ[ΝΗΣ	Α	ΣΦ	Musée britannique; l'auteur (Cf. le *Catalogue d'Ennery*, p. 59, n° 81).
	Α	ΣΩ	L'auteur. Sans sigles, à Turin.
ΖΩΙΑΟΣ	Β	ΜΕ	Cabinet de Paris (Mioonet, 169).
	Β	ΜΗ	M. de Prokesch; il y a sur l'amphore uo Ε qui paraît une erreur du graveur.
	Β	ΣΟ	Cabinet de Paris.
		ΣΟ	Vienne; M. le général Fox.
		ΣΦ	Musée britaonique (Combe, *Mus. Brit.*, p. 127, n° 32).
ΑΧΑΙΟΣ	Γ	ΣΟ	M. de Prokesch.
		ΣΦ	Copenhague; c'est la pièce dessioée la première sur la planche; les Amours maoquent.
ΑΡΙΣΤΟΣ	Δ	ΣΦ	Cabinet de Paris (Mioonet, *Suppl.*, 167); M. de Prokesch.

	Δ	ΣΩ	Musée de Turin.
ΑΘΗΝΙ[ΩΝ	Η	Σφ	Cabinet de Paris (Mion., *Suppl.*, 165); M. de Prokesch.
ΑΣΚΑΑΠΩΝ	Θ		La Haye.
	Θ	ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, 167).
		ΣΟ	M. de Timoni (à Vienne).
	- Θ	Σφ	M. de Prokesch; le mot est écrit ΑΣΚΑΑΠΟΣ, erreur du graveur.
		Σφ	Copenhague; M. Schimko (à Vienne).
			Sans sigles, dans la collection Palagi (à Turin).
ΑΡΤΕΜ[ΩΝ	Κ	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Κ	ΣΟ	Copenhague (Cf. Sestini, *Descrizione d'alcune medaglie dal Museo del Principe di Danimarka*, p. XVI); Turin; l'auteur.
ΕΡΜΟΚ[ΑΗΣ	Μ	ΣΟ	Cabinet de Gotha; M. de Prokesch.
ΠΡΩΤΟΜ[ΑΧΟΣ		Σφ	Sestini (*loc. cit.*) a vu cette pièce entre les mains d'un Espagnol, à Florence.
		ΣΩ	Cabinet de Paris (Mionnet, 170).
ΑΠΟΛΛΩΝΙ[ΟΣ		ΜΕ	Musée britannique.
		ΣΟ	M. de Prokesch.

Les tétradrachmes de cette série ayant été expliqués de la manière la plus heureuse par M. de Witte, dans deux recueils différents (1), je me contenterai de présenter un résumé de ses conclusions, en renvoyant aux mémoires originaux.

Pausanias dit que sur le promontoire Colias était un temple de Vénus; dans ce temple on voyait « *la statue de Vénus Colias et les déesses nommées Génétyllides*, Κωλιάδος δέ ἐστιν ἐνταῦθα Ἀφροδίτης ἄγαλμα καὶ Γενετυλλίδες ὀνομαζόμεναι θεαί (2). » M. de Witte fait remarquer, avant toutes choses, que Pausanias, en mettant ἄγαλμα au singulier et Γενετυλλίδες au nominatif pluriel, semble indiquer un seul groupe, une seule œuvre d'art; tandis que s'il y avait eu des statues isolées des Génétyllides (ce qui n'est pas sans exemple), Pausanias aurait dû dire Ἀφροδίτης ἀγάλματα καὶ Γενετυλλίδων. Par conséquent, s'il n'y a qu'un groupe, on peut croire que Vénus tenait les Génétyllides dans sa main droite, de même que l'Apollon de Délos tenait les trois Grâces, de même que la

(1) Nouvelles Annales de l'Inst. archéol., t. I, p. 75, page 166, *Types de médailles grecques — Vénus Colias. Aphrodite Colias.* Revue numismatique, année 1838,

(2) Pausanias, I, 1

Junon de Pythodore, à Coronée, portait les Sirènes. Les Génétyllides, que l'on appelait à Phocée les Gennaïdes, étaient les déesses de la génération (1); elles étaient une forme diverse des Ilithyies, déesses des accouchements, parmi lesquelles Vénus était anciennement classée. Comme les Athéniens prétendaient que le cap Colias ressemblait à un membre viril (2) et donnaient le mot κῶλον ou κωλῆ pour étymologie de son nom (3), on conçoit aisément que les génies qui président à la génération eussent été placés dans la main de Vénus Colias. Aristophane nous apprend même que Vénus était surnommée Génétyllis en Attique (4), ce qui confirme d'autant mieux l'ingénieuse conjecture de M. de Witte.

Combe (5), Sestini (6), Mionnet (7), avaient reconnu, sur les monnaies d'Athènes, l'Apollon de Délos tenant les trois Grâces, sans s'étonner de voir deux Amours à droite et à gauche d'Apollon. Raoul-Rochette, à son tour, a repris ce système d'interprétation, en repoussant les idées de M. de Witte (8): il lui semblait impossible que Vénus eût été représentée nue, à une époque reculée, et portât les Génétyllides. M. Gerhard, au contraire, a adopté l'explication de M. de Witte (9), et je publie un tétradrachme tout à fait propre à la justifier. C'est le tétradrachme qui est dessiné le premier sur la planche précédente. Là, Vénus est coiffée du modius, et les bandelettes de sa coiffure, peut-être même les plis d'un voile, tombent sur ses épaules. Elle paraît vêtue d'une tunique talaire : sa main tient les Génétyllides, mais les Amours ont disparu. Que peut-on conclure de cette variante? C'est que le graveur, en modifiant légèrement le type de cette série, en représentant vêtue la statue que d'ordinaire les monnaies de la même série représentaient nue (10), a cédé à une réminiscence des coutumes religieuses de l'Attique.

La statue de Vénus Colias était une statue de style archaïque, autant que permet d'en juger la figure des tétradrachmes : elle a la tenue roide, les jambes serrées, les bras symétriquement étendus de l'Apollon de Tectæus et d'Angélion, statue archaïque également. Le temple était, en effet, fondé depuis longtemps. Une légende attique rapportait qu'un jeune Athénien

(1) Suidas, *in verbo* Γενετυλλίς.
(2) Suidas, *in v.* Κωλιάδος Κεραμῆς.
(3) Aristophane, *Les Nuées*, v. 989 et 1019.
(4) *Ibid.*, v. 53, le Scoliaste.
(5) *Mus. Hunter.*, pl. XI, 14.
(6) Sestini, *Descrizione d'alcune medaglie dal Museo del Principe di Danimarka*, page 17, n° 3.
(7) II, p. 127, n° 167; *Suppl.*, III, p. 559, n° 167.
(8) *Lettre à M. Schorn*, p. 199. Paris, 1845.
(9) *Mythologie*, t. I, p. 384.
(10) Sur les idoles nues de Vénus, aux anciennes époques, voyez Gerhard, *Die Phœniz.*, pl. IV, et les intéressantes découvertes de M. Ross dans les îles de la Grèce, *Baier. Akad.*, t. II, p. 408.

Digitized by Google

avait été enlevé par des pirates tyrrhéniens : délivré par une jeune fille qui l'aimait, il revint dans sa patrie et bâtit un temple à Vénus Colias (1). Or l'usage était de couvrir de vêtements magnifiques toutes les statues des anciens âges, autant par fidélité aux traditions que pour dissimuler la grossièreté de l'art archaïque. La Vénus Colias peut donc très-bien avoir été habillée par les femmes athéniennes, qui seules avaient le droit de l'honorer (2). C'était pendant le mois Pyanepsion, à l'époque des semailles, que se célébraient les mystères d'Halimus, en l'honneur de Cérès et de Proserpine qui avaient un temple au cap Colias (3) ; là, Proserpine, souvent confondue avec Vénus, avait été enlevée par Pluton (4). Les mystères d'Halimus faisaient partie des Thesmophories ; Vénus Colias se trouve ainsi rattachée à Minerve. M. de Witte, d'ailleurs, a exposé comment Vénus, Minerve et Diane, trois formes d'une même divinité, sont subordonnées à la déesse mère *Déméter Colias* (5). Mais, pour revenir au tétradrachme qui nous offre Vénus habillée, qui sait si l'artiste ne l'a point gravé pendant le mois Pyanepsion, au moment où les femmes célébraient les mystères d'Halimus et honoraient Vénus Colias d'un culte particulier ? Car l'idée qui inspirait la fête des semailles et la déesse de la génération n'échappe à personne.

Au-dessous du tétradrachme, j'ai fait graver un bronze que Mionnet a donné dans son catalogue (6) et que Raoul-Rochette a cité en y reconnaissant l'Apollon de Délos (7). Les formes plus masculines de la statue, l'absence des Amours lui donnent cette fois raison. La cigale, surtout, qui est à gauche dans le champ et qui n'a point été remarquée, me paraît un attribut caractéristique d'Apollon : elle naît pendant les chaleurs de l'été, elle chante, et à ce double titre elle appartient au dieu de la lumière et de la musique. Il est permis de supposer qu'un lien religieux existait entre Vénus et l'Apollon de Délos, puisque Thésée, en revenant de Crète, consacre à Délos une statue de Vénus (8). En outre, comme Génétyllide, Vénus s'identifie avec Diane, sœur d'Apollon, déesse des Ilithyies et des accouchements (9). Les monnaies confirment cette hypothèse.

(1) Scoliaste d'Aristophane, *loc. cit.*
(2) Hérodote, VIII, 96.
(3) Hesychius, *in verbo* Κολιάς ; Paus., I, 31.
(4) Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 1589, le scoliaste
(5) *Nouvelles Annal. de l'Inst. archéol.*, t. I, p. 82.
(6) Tome II, n° 274.
(7) *Mémoires de numismatique et d'antiquités*, p. 150
(8) Paus., IX, 40.
(9) Apollod., I, 4. J'emprunte ces rapprochements à M. de Witte (*Revue numismatique*, 1838, p. 167). Voyez, dans la série de Glaucus et de Lysandre (page 239 de cet ouvrage), ce qui concerne la cigale.

Enfin les tétradrachmes dessinés au bas de la planche nous donnent deux Amours à droite et à gauche de Vénus. Ils se dressent vers elle avec le geste du désir : aussi, au lieu d'y voir Éros et Antéros, serais-je tenté plutôt de nommer Πόθος et Ἵμερος, si justement placés auprès des divinités qui président à la génération. J'ai cité plus haut (1) l'opinion de M. Cavedoni, qui veut que la présente série offre les trois Grâces de Socrate.

Divers souvenirs nationaux se rattachaient au cap Colias et donnaient un intérêt plus vif au symbole adopté sur les monnaies. C'était là que les débris de la flotte des Perses avaient été rejetés par les flots et qu'avait été vérifié l'oracle, qui prédisait que « les femmes de Colias frémiraient à la « vue des rames (2). » C'était au cap Colias que Solon avait commencé à chanter aux femmes réunies pour les Thesmophories son poëme de Salamine (3). Les potiers trouvaient au cap Colias la terre la meilleure pour leurs vases (4). Le dème de Colias était un point important pour le commerce maritime (5). Les Éginètes avaient eux-mêmes des rapports d'intérêts et de religion avec le cap Colias (6).

ΣΩΤΑΔΗΣ ΘΕΜΙΣΤΟΚΛΗΣ

E ΔΙ Musée britannique.
ΔΙ M. de Prokesch.
E ΜΕ Musée Thorwaldsen; M. Muller (*Mus. Thorw.*, p. 69) a lu ΑΕ pour ΜΕ.

(1) Page 119.
(2) Strabon, IX, p. 398.
(3) Plutarque, *Vie de Solon*, VIII.
(4) Plut., *de Audit.*, 9.
(5) Leake, *Demi of Attica*, p. 52.
(6) Boeckh, *C. I. G.*, n° 214.

Digitized by Google

Sans sigles : Milan; Gotha; Vienne (Cf. Eckhel, *Cat. Mus. Cæs. Vind.*, p. 112); musée d'Este (Cf. Cavedoni, *Memor. di relig. mor. e lett.*, p. 340); musée Hunter (p. 54, n° 89); cabinet de Copenhague (Cf. Ramus, p. 155, n°s 36 et 37); collection de l'auteur (Cf. Caronni, *Mus. Hedervar.*, n° 3741 ou Sestini, p. 71).

M. Cavedoni, trouvant qu'un Athénien du nom de Sotadès a écrit *sur les Mystères*, reconnaît pour symbole de cette série la branche qui servait aux lustrations. La purification étant le principal objet des Mystères, aucun symbole n'était plus convenable, selon M. Cavedoni, pour rappeler l'ouvrage de Sotadès. Je me suis attaché, dans le chapitre sur les symboles, à réfuter un système qui accepte tous les rapprochements que fournissent les hasards du dictionnaire ou les fantaisies de l'érudition. C'est pourquoi je n'ai point cru qu'il fallût poursuivre cette réfutation dans les moindres détails, en parcourant les trente-cinq séries que M. Cavedoni a commentées. J'ai préféré ne citer l'opinion d'un savant illustre que lorsqu'elle était conforme aux vrais principes et digne de faire autorité. Ici encore, on voit combien le désir des rapprochements peut entraîner loin du but. Quel rapport y a-t-il entre Sotadès, magistrat monétaire, et un archéologue qui a écrit sur les Mystères et qui vivait peut-être après lui? Le symbole d'ailleurs n'appartient-il pas à Thémistocle? Enfin, ce symbole n'est point une branche de laurier, qui servait à secouer l'eau lustrale : c'est une branche de feuillage et de fruits qui n'a rien de commun avec la purification.

Pendant la fête des Pyanepsies, qui se célébrait en l'honneur d'Apollon, on portait une branche à laquelle étaient attachés des fruits et des fleurs : cette branche, qu'on appelait εἰρεσιώνη, se suspendait à la porte du temple d'Apollon (1) : elle était l'emblème de la moisson due aux bienfaits du soleil. Plutarque nous a laissé une description de l'εἰρεσιώνη avec quelques-uns des vers qui se chantaient pendant la procession : Τὴν μὲν εἰρεσιώνην ἐκφέρουσι, κλάδον ἐλαίας ἐρίῳ μὲν ἀνεστεμμένον, ὥσπερ τότε τὴν ἱκετηρίαν, παντοδαπῶν δὲ ἀναπλέων καταγμάτων, διὰ τὸ λῆξαι τὴν ἀφορίαν, ἐπᾴδοντες·

Εἰρεσιώνη σῦκα φέρει καὶ πίονας ἄρτους,

(1) Ottfried Muller, *die Dorier*, I, p. 324, 327, 330; Gerhard, *Mythologie*, I, p. 318; Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. II, p. 119. M. Maury établit un rapport avec les Oschophories (*Ibid.*, p. 188).

Καὶ μέλι δ' ἐν κοτύλῃ καὶ ἔλαιον ἀναψήσασθαι
Καὶ κύλικ' εὔδωρον, ὡς ἂν μεθύουσα καθεύδῃ (1).

C'est donc l'εἰρεσιώνη que nous reconnaîtrons sur les tétradrachmes de cette série et sur les bronzes que j'ai fait graver auprès des tétradrachmes.

ΤΙΜΑΡΧΟΥ ΝΙΚΑΓΟΡΑΣ

TÉTRADRACHMES.

ΜΝΑΣΙΚ[ΑΗΣ		ΜΕ	Cabinet de Gotha (deux exemplaires).
	Β	ΣΦ	Collection de M. Bunbury.
		ΣΦ	*Catalogue Thomas* (p. 205); peut-être est-ce le tétradrachme précédent sur l'amphore duquel le Β n'a point été vu par les auteurs du catalogue.
			Sans sigles, dans ma collection.
ΑΜΦΙΚΡΑΤΗ[Σ	Γ	ΜΕ	Musée Hunter; Combe (p. 54, n° 90), a lu un Φ au lieu du Γ.
	Γ	ΣΦ	M. le général Fox; M. de Prokesch.
ΣΩΣΙΓΕ[ΝΗΣ	Δ	ΣΦ	Cabinet de Paris; M. de Lagoy.
ΔΩΡΟΘΕ[ΟΣ	Ε	ΣΦ	M. de Prokesch; l'auteur. L'Ε est douteux sur l'amphore.
		ΣΦ	La Haye.
ΑΥΣΙΑ[Σ	Ξ	ΜΕ	Saint-Pétersbourg (Ermitage); Musée britannique (Cf. le *Catal. Borrell*, p. 13, et le *Catal. Thomas*, p. 205).

(1) Plutarque, *Vie de Thesée*, XXII.

	Z	ΣΦ	M. de Prokesch.
ΑΡΧΕΣ[ΤΡΑΤΟΣ	H	ΣΦ	Goltzius (XV, n° 21), lit ΑΡΧΗΣ et ne donne pas l'H sur l'amphore; mais cette lecture est rectifiée par les drachmes que je publie plus bas.
ΜΕΝΑΝΔΡΟΣ	⊙	ΜΕ	Musée britannique.
ΦΑΝΟΚΛΕ[ΙΔΗΣ	Λ	ΜΕ	Musée britannique.
	Λ	Σ Φ	Cabinet de Paris (Mionnet, 173).
ΑΝΤΙΟΧΟΣ		ΣΩ	Paris (Mionnet, 172).

DRACHMES.

ΑΡΧΕΣ[ΤΡΑΤΟΣ		H	Cabinet de Paris (Mionnet, 171); Musée britannique (Cf. le *Catalogue Borrell*, p. 13); la drachme du cabinet de Paris pèse 4 gr. 15 centigr., ce qui est un poids très-élevé pour une drachme de nouveau style.

DEMI-DRACHME.

ΑΜΦΙ[ΚΡΑΤΗΣ			Cabinet de Munich.

La forme ΤΙΜΑΡΧΟΥ est tout à fait remarquable, et j'avoue, à moins d'une erreur du graveur, ne pouvoir expliquer pourquoi ce premier nom a été mis au génitif. L'Y est très-distinct sur plusieurs tétradrachmes.

L'ancre avec un astre est le signe favori des Séleucides. Comme rien, dans la religion attique, ne peut l'expliquer, je n'hésite pas à dire que les Athéniens ont proclamé, par le choix de ce symbole, leurs rapports avec la Syrie. Laodice, femme d'un général macédonien, nommé Antiochus, avait rêvé qu'elle était visitée par Apollon, qu'elle devenait mère, et recevait de lui un anneau sur lequel était gravée une ancre. A son réveil, elle trouva, en effet, l'anneau dans son lit. L'enfant qu'elle mit au monde, et qui fut Séleucus, portait même un signe sur la cuisse : ce signe était une ancre (1). Ses successeurs prétendaient porter aussi la même marque et témoigner ainsi de leur race; c'est ce qui explique le vers d'Ausone :

Nam sobolis serrem nativa cucurrit imago (2).

Aussi l'ancre est-elle souvent reproduite sur les monnaies d'Antiochus Ier Soter, d'Antiochus II Théos, de Démétrius II Nicator. M. Müller l'a signa-

(1) Justin, XV, 4; Appian., *Syriac.*, § 123. Visconti rapporte qu'une ancre était gravée sur le cachet de Séleucus (*Iconographie grecque*, tome III, page 376).

(2) *Claræ Urbes*, Epigr., III, v. 10 et suivants.

lée sur des tétradrachmes au type d'Alexandre, frappés sous les Séleucides (1) : je la retrouve sur des bronzes autonomes de la ville d'Antioche. Si l'on était tenté d'attribuer l'ancre des tétradrachmes attiques à des rapports avec Alydos, l'astre qui est gravé à côté nous avertit que c'est bien là la marque des Séleucides et le symbole d'Apollon, leur père.

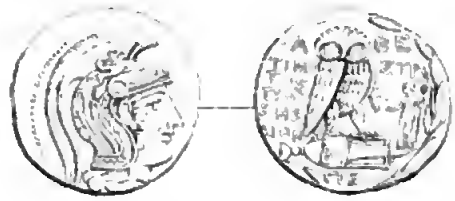
Il est difficile de deviner à quelle époque les relations politiques d'Athènes avec la Syrie ont été plus étroites. Nous avons déjà vu qu'une série monétaire portait le cheval de Séleucus (2) et que les Athéniens avaient élevé une statue à ce prince (3); mais les bienfaits qui avaient motivé cet honneur nous sont inconnus. La puissance de la Syrie et la prospérité commerciale dont elle devint le centre lui assurèrent un grand rôle dans les affaires de l'Orient et, par suite, de la Grèce, qui devait désormais être disputée entre l'Orient et l'Occident. Athènes, qui se soutint, au milieu de son abaissement politique, par le souvenir de son passé et par son commerce, Athènes dut avoir des rapports fréquents avec la Syrie, et je ne sais jusqu'à quel point on doit ne point attacher d'importance à la reproduction de la Minerve du Parthénon sur les monnaies des derniers Séleucides (4) et de la ville d'Antioche (5). S'il fallait choisir une date en harmonie avec le style de cette série, qui est encore d'une bonne époque, je désignerais l'an 201 avant J. C. Alors Antiochus le Grand, maître de l'Eubée, passe l'hiver à Chalcis et s'efforce d'entraîner Athènes dans la guerre qu'il prépare contre Rome. C'était pour les Athéniens un voisin redoutable, qu'ils devaient d'autant plus ménager que Rome était loin, et qu'ils voulaient rester fidèles à Rome. Ils durent opposer à Antiochus d'ingénieux détours, lui envoyer des ambassadeurs souples, lui prodiguer les honneurs et les flatteries, et il serait possible qu'on eût gravé sur les tétradrachmes de l'année qui commençait le glorieux symbole des Séleucides.

L'ancre se rattache aisément au culte de Minerve, puisqu'elle appartient à Apollon. Sur les monnaies des Séleucides eux-mêmes, Minerve est représentée debout, combattant : une ancre est dans le champ auprès d'elle.

(1) *Numismatique d'Alexandre le Grand*, p. 312.
(2) Voyez la dix-huitième série a monogrammes.
(3) Pausanias, I, 16.
(4) Mionnet, *Supplément*, t. VIII, planche XIV, fig. 1.
(5) Ottfried Müller, *Antiquit. Antioch.*, pl. II, fig. 11. Antioche alléguait sa parenté avec Athènes.

Digitized by Google

ΤΙΜΟΣΤΡΑΤΟΣ ΠΟΣΗΣ



ΔΙΟΝ[ΥΣΙΟΣ	Β	ΠΕ	L'auteur.
	Β	ΣΟ	Cabinet de Paris (Mionnet, n° 174); M. Curt; l'auteur.
ΕΡΜ[ΟΚΛΗΣ	Γ	ΑΠ	Berlin.
	Γ	ΜΕ	Vienne.
	Γ	ΣΟ	M. de Prokesch.
ΜΗΤ[ΡΟΔΩΡΟΣ	Δ	ΠΕ	Berlin.
ΛΑΧ[ΑΡΗΣ	Ε		Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplément*, 176).
	Ε	ΑΠ	Berlin; M. de Prokesch; l'auteur.
	Ε	ΜΕ	M. de Prokesch.
	Ε	ΣΟ	Berlin.
ΝΑΥ[ΣΙΝΙΚΟΣ	Ζ	ΠΕ	Musée britannique (Corrigez Payne Knight, p. 33, qui lit : ΠΙΝΟΣΤΡΑΤΟΣ ΠΟΞΗΣ ΝΥ); l'auteur; M. Lambros.
ΛΕΥ[ΚΙΟΣ	Η	ΠΕ	L'auteur.
	Η	ΣΟ	Musée britannique.
ΔΑΜ[ΩΝ	Θ	ΜΕ	L'auteur.
ΑΙΣ[ΧΙΝΗΣ	Ι		Musée britannique.
ΕΚ	Κ	ΜΕ	Berlin. Il m'a été impossible de déchiffrer le nom du troisième magistrat.
ΑΠΟΛ[ΛΟΔΩΡΟΣ	Μ		Dresde.
	Μ	ΑΠ	Berlin; M. de Prokesch; l'auteur.
	Μ	ΜΕ	L'auteur.

Digitized by Google

M	ΠΕ	L'auteur. Les M de cette série sont presque tous faits de telle sorte qu'on est tenté de les confondre avec des N.
ΑΡΙΣ|ΤΙΩΝ		ΑΠ L'auteur.

J'ai cité, à propos de la série de Diogène et de Posidippe, les statues de Bacchus les plus célèbres que possédait Athènes. J'ai réservé le Bacchus Melpomenos, en disant que je me figurais le retrouver sur la série de Timostrate et de Posès.

Pausanias raconte qu'il a vu, dans un édifice qu'on appelait primitivement la maison de Polytion, et qui fut plus tard consacré à Bacchus, une statue de Bacchus Melpomenos, à côté de Minerve Pæonia, de Mnémosyne, des Muses, d'Apollon : ces statues étaient l'œuvre du sculpteur Eubulide (1). Le culte de Bacchus Melpomenos se retrouvait également dans le dème d'Acharnæ (2). Pourquoi Bacchus était-il surnommé Melpomenos? Apollon, Mnémosyne, les Muses, auxquelles il est réuni, font penser qu'il avait été assimilé à Melpomène elle-même; qu'il était représenté comme le dieu des concours tragiques et des chœurs dithyrambiques, comme le maître tout-puissant du beau théâtre que les Athéniens lui avaient consacré et qui portait son nom. Pausanias fait remarquer lui-même que Bacchus Melpomenos doit être comparé à l'Apollon Musagète. Aussi voyons-nous sur les tétradrachmes qu'il a, aussi bien que l'Apollon Musagète, la longue robe chorégique. Il tient son thyrse de la main gauche, de la droite le masque, qui me paraît l'attribut caractéristique du Bacchus Melpomenos, puisqu'il est l'attribut de la muse Melpomène. Je dois faire remarquer que le graveur qui a dessiné cette planche a interprété trop librement les plis de la draperie et les contours de la poitrine en leur donnant un aspect féminin. Le style de ces pièces est grossier, et les détails sont peu reconnaissables. Toutefois, ceux qui ne voudraient point admettre le Bacchus Melpomenos, œuvre d'Eubulide, pourront nommer Melpomène elle-même, la Muse de la tragédie, bien qu'il me paraisse tout à fait surprenant de trouver une Muse, au lieu d'une grande divinité, représentée sur les monnaies d'Athènes.

(1) Pausanias, I, 2. (2) Pausanias, I, 31.

ΦΑΝΟΚΛΗΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ

ΤΙΜΟΚΡΑΤΗΣ	Α		L'auteur.
	Α	ΣΟ	Berlin; M. de Prokesch.
	Α	ΣΩ	L'auteur. Sans sigles, au Cabinet de Vienne.
ΑΡΙΣΤΟΔΗΜΟΣ	Β	ΣΩ	Musée de Turin; l'auteur.
ΣΩΣΤΡΑΤΟΣ	Δ	ΣΩ	M. de Lagoy.
ΒΑΚΧΙΟΣ	Ε	Σϕ	Musée Hunter (p. 93); Combe a vu un Δ sur l'amphore.
	Ε	ΣΩ	L'auteur. Ce tétradrachme m'autorise à proposer, pour la lettre d'amphore, la rectification qui précède.
ΑΛΕΞΑΝ[ΔΡΟΣ	Ε	ΣΟ	M. de Prokesch (*Ined. mein. Samml.*, p. 31). Il y a un Σ au lieu de l'Ε, mais comme cette lettre ne figure jamais sur l'amphore, il faut croire que le graveur s'est trompé, et a fait un Σ pour un Ε, formes semblables.
ΘΕΟΔΩΡΟΣ	Η	Σϕ	L'auteur.
	Η	ΣΩ	M. le général Fox.
ΕΙΒ	Θ	ΣΩ	Paris (Mionnet, 175). Je propose de lire ΕΥΒ[ΙΟΣ.
ϕΙΑΙΝΟΣ	Ι	ΜΕ	L'auteur; Musée Hunter (p. 54, n° 91). Combe a vu un Β sur l'amphore et lu ϕΙΑΙΜΟΣ.
ΑΣΚΑΑΠΩΝ	Κ	ΜΕ	L'auteur.
	Κ	ΣΟ	Vienne.
	Κ	Σϕ	Musée Hunter (n° 92). Combe a lu ΕΚΑΕΩΝ.
ΣΡΑΤΙΟΣ	Λ	ΜΕ	M. de Prokesch (*Ined. mein. Samml.*, p. 31) a vu un Α

Digitized by Google

à la place du A, mais l'empreinte qu'il a bien voulu me communiquer porte, en effet, un A.

A ΣO Musée de Parme.
ΣO L'auteur.
A ΣΦ M. Curt.

Au premier coup d'œil, chacun reconnaîtra sur le bronze et sur le tétradrachme que je publie la Diane Phosphoros, ou plutôt Sélasphoros (c'était le nom qu'on lui donnait en Attique), déesse de la lune (1). Je renvoie, sur ce sujet, à la série de Lœukios et d'Anticrate. Je citerai seulement un ingénieux rapprochement de M. Cavedoni (2), qui compare au nom de *Phanoclès*, premier magistrat, le mot φανός, qui signifie *torche*. Cette allusion serait excellente, si elle portait sur le nom du second magistrat.

ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ ΗΡΩΔΗΣ

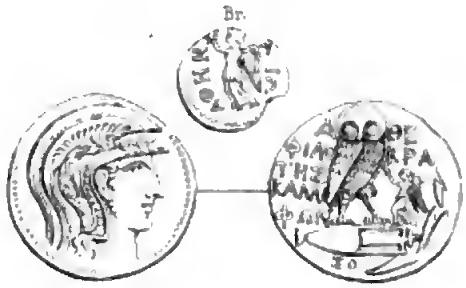
A ΗΡΑ Sestini, *Descrizione del Museo Fontana* (p. 46, n° 24).
A HPA M. de Prokesch. Peut-être est-ce la même pièce ; Sestini aurait mal lu le A.
HPA La Haye.
H[P] Copenhague (Cf. le *Catalogue Hellenheim*, n° 3824, qui donne à tort HΔ pour HP).

Je renvoie aux séries de Diogène et de Posidippe, de Dioclès et de Diodore, où j'ai parlé du Bacchus barbu, avec le thyrse, le cantharc et la bassaride. Les bronzes offrent des variantes très-distinctes que j'eusse pu

(1) Gerhard, *Mythol.*, t. I, p. 355. (2) *Memorie di relig. mor. e lett.*, t. V, p. 338.

repartir entre des séries différentes. Cette répartition eût été trop arbitraire : j'ai réuni les monuments, que chacun appréciera et classera à son gré. On voit Bacchus, tantôt barbu, tantôt jeune et couronné de lierre : sur la face sont représentés, ou Minerve ou Jupiter, père de Bacchus.

ΦΙΛΟΚΡΑΤΗΣ ΚΑΛΛΙΦΩΝ



ΣΟ Copenhague; La Haye.
Sans sigles, au Cabinet de Paris (Mionnet, *Supplement*, 182).

Je n'ai rien à dire de nouveau sur la Victoire que nous avons déjà trouvée cinq fois, comme symbole, sur des tétradrachmes de séries diverses.

ΧΑΡΙΑΣ ΗΡΑ[ΚΛΕΙΔΗΣ

ΕΥ Cabinet de Gotha. Les lettres sont, en général, effacées sur l'amphore.

AN HPA Musée Hunter (p. 55, n° 94); Combe a vu sur l'amphore un monogramme formé des lettres A et N. Peut-être est-ce un H ou un M.

KT L'auteur (Cf. Sestini, *Mus. Hedervar.*, p. 71); ce sigle est à gauche dans le champ; je l'aurais cru le commencement d'un troisième nom de magistrat, mais au cabinet de Berlin, les mêmes lettres se trouvent sous l'amphore.

KTH Berlin; Gotha.

ME Musée britannique.

MH Paris (Mionnet, 182); M. de Prokesch possède un tétradrachme où le nom d'Héraclide est avant celui de Charias.

ΠP L'auteur; ΠP est dans le champ à gauche.

Corsini (1) et Eckhel (2) ont très-bien expliqué le symbole qui caractérise cette série. Avant la bataille de Salamine, Thémistocle montra aux Athéniens deux coqs qui se battaient, en leur demandant s'ils n'imiteraient pas, pour défendre leur liberté et leur patrie, l'acharnement de ces animaux qui s'entre-tuaient pour le seul plaisir de vaincre. En souvenir de l'allocution de Thémistocle, une loi ordonnait que chaque année un combat de coqs eût lieu dans le théâtre aux frais du trésor public (3). Lucien dit même, dans son *Traité sur les gymnases*, que les jeunes gens étaient tenus d'y assister, afin d'apprendre comment on lutte jusqu'à la dernière extrémité, μέχρι τῆς ἰσχάτης ἀπαγορεύσεως. Les tétradrachmes de Charias et d'Héraclide représentent le champion victorieux, et la palme qui se dresse derrière lui est le symbole de son triomphe. D'Athènes, cet usage passa dans d'autres villes, car je remarque également le coq avec la palme sur un bronze d'Éphèse (4). Du reste, les Grecs aimaient avec passion ces sortes de spectacles, et les monuments figurés retracent souvent un sujet qui leur était cher (5). Pour exciter ces animaux, dont Eschyle vante le cœur belliqueux (6), on les nourrissait d'ail, ainsi que Xénophon nous l'apprend dans son Banquet : c'est

(1) *Fasti Attici*, Dissertatio XIII.

(2) *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 243.

(3) Élian., *Var. Hist.*, II, 28. On prête la même réflexion à Iphicrate, qui regardait les coqs du barbier Midias se battant avec ceux de Callias.

(4) La pièce est au Cabinet de Paris. Cf. les monnaies de Dardanus. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les anciennes monnaies d'Himéra, qui portent le coq, sont sur le pied eubœique et les plus récentes sur le pied attique.

(5) Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. XXXI; Dubois-Maisonneuve, *Introduction à l'Étude des vases antiques*, pl. LXXVII; Roulez, *Bullet. de l'Acad. de Bruxelles*, t. VII, n° 6. *Mus. Gregorian.*, 2e partie, pl. V; *Pierres gravées du duc d'Orléans*, pl. CLXXII; *Collection de Stosch*, 1re classe, nos 696, 697; Le Bas, *Voyage archéologique*, monum. fig., pl. XXII. Les personnages qui mettent aux prises les coqs sont peut-être des ἀγωνοθέται ou παιδοτρίβαι (Cf. Philostrat., II, 32). Les médailles d'Ophrynium, en Troade, portent un combat de coqs (Mionnet, *Suppl.*, t. V, p. 578, n° 500).

(6) Ἐξέλεσθ' ὡς καρδίαν ἀλεκτόρων (*Eumén.*, v. 863)

pourquoi nous trouvons sur les vases peints une gousse d'ail représentée à côté d'eux (1).

Le coq était, d'ordinaire, consacré à Mercure, comme dieu de la palestre et Ἐναγώνιος; il paraît fréquemment parmi ses attributs (2). Mais sur les monnaies d'Athènes, je crois que le coq est l'attribut de Minerve. Un coq, symbole de la vigilance et du travail matinal, ornait le casque de Minerve Ergané (3). Les vases panathénaïques nous font bien voir qu'il lui appartenait aussi comme symbole de lutte et de victoire. Il me suffit de nommer ces belles amphores, prix des triomphes pacifiques, sur lesquelles Minerve est représentée vibrant sa lance entre deux colonnes : sur chacune des colonnes est perché un coq (4).

M. Panofka a restitué le nom de Χαρῖνος et a fait un rapprochement entre ce nom de joyeux augure (χαῖρε) et le coq victorieux (5). De même, sur une coupe de Vulci, on voit à côté d'un coq le mot προσαγορεύω (6). Que le premier nom soit Charias ou Charinus, l'ingénieuse conjecture de M. Panofka aurait la même valeur, si l'allusion ne devait pas porter sur le nom du second magistrat plutôt que sur celui du premier.

(1) De Laborde, *Vases Lamberg*, I, page 79, vignette 15, et II, pl. XLV, n° 30; Institut archéologique de Rome, *Monum. inédits*, I, pl. XXVII et LI.

(2) Meursius, t. I, pl. VII; Maffei, *Mus. Veron.*, pl. CCXI, *f.* 4; Montfaucon, *Ant. expliq.*, I, pl. LXXVI, *f.* 6; LXVIII, LXXII, LXXII *bis*, LXXIII; II, pl. LXXIX; *Supplément*, t. I, pl. XXXVII, XXXVIII; Begerus, *Thesaurus ex Thesauro palatino selectus*, p. 14 et 18; Mongez, *Galerie de Florence*, II, pl. XVII; *Annales de l'Inst. arch. de Rome*, t. XVI, tav. B d'aggiunta; *Musée Worsley*, II, pl. VII, p. 117.

(3) Pausanias, V, 26.

(4) *Monum. inédits de l'Inst. archéol.*, t. I, pl. XXI; de Laborde, *Vases Lamberg*, I, pl. LXXIII; Gerhard, *Antike Bildwerke*, pl. V et VII; *Mus. Gregorian.*, 2e partie, pl. XLII, XLIII. Parfois des chouettes, symboles de victoire, remplacent les coqs (Ross, *Archaeologische Aufsatze*, I, p. 201, pl. XIV.)

(5) *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, 1840, t. XII, p. 201.

(6) *Annales de l'Inst. archéol. de Rome*, t. V, p. 165. Cf. *Elite des monum. céramogr.*, t. II, p. 118.

ΧΑΡΙΝΑΥΤΗΣ ΑΡΙΣΤΕΑΣ

ΚΗΦΙΣΟ|ΔΩΡΟΣ		ΜΕ	L'auteur.
	Α	Σφ	Paris (Mionnet, 181 ; Berlin, sans sigles.
ΔΙΟΝΥΣΟΔΩ|ΡΟΣ	Β		Berlin.
	Β	ΜΕ	Paris (Mionnet, 180).
	Β	ΣΟ	M. de Prokesch. Sans sigles, chez M. Lambros.
ΕΥΔΗΜΟΣ	Γ	ΣΩ	L'auteur.
ΕΠΙΚΡ|ΑΤΗΣ	Δ		Musée britannique, où l'on trouve un autre exemplaire qui porte ΕΠ au lieu de ΕΠΙΚΡ.
ΗΡΑΚΛΕΙ|ΔΗΣ	Ε	ΜΕ	Vienne.
		ΜΕ	M. de Prokesch.
	Ε	ΣΩ	Paris (Mionnet, 181); Vienne.
ΕΠΙΤΙ|ΜΟΣ	Ζ		M. de Prokesch. Sans sigles, chez M. Curt.
		ΣΩ	Paris (Mionnet, 183); Musée de Stosch (Corsini, *Fast. att.*, II. p. 264).
ΙΑΣΩ|Ν	Θ		Berlin; M. de Prokesch possède un tetradrachme avec Α ΣΩ. L'Α est-il un Λ? Est-ce une erreur?
ΕΠΙΓΟ|ΝΟΣ	Ι	ΜΕ	L'auteur; je ne suis pas sûr de l'Η.
	Ι	ΣΟ	Paris (Mionnet, 176). M. Rollin a aussi chez lui un exemplaire avec l'Ι sur l'amphore.
	Ι	ΣΩ	L'auteur.
		ΣΩ	Musée de Stosch (Corsini, *Fasti attici*, II, p. 264)

Digitized by Google

ΑΝΑΚΙΣΚΟ[Σ	Κ	ΠΕ	Berlin. On pourrait lire aussi ΑΝΔΡΙΣΚΟΣ ; car le Δ et l'Α se confondent, et le Κ peut bien être pris pour un Ρ.
ΝΙΚΑ[ΓΟΡΑΣ	Λ	ΜΕ	M. de Prokesch; Corsini (*Fast. att.*, II, p. 264) : Corsini corrige très-bien Goltzius (XIV, f. 10)... Je ne suis pas certain du Λ.
	Λ	ΣΟ	M. le général Fox.
	Λ	Σϕ	M. de Prokesch.
		Σϕ	L'auteur.
ΘΕΟΞ[ΕΝΙΔΗΣ	Λ	ΔΙ	M. de Prokesch. Le Λ est peut-être un Μ.
	Λ	ΣΩ	Cabinet de Paris; l'auteur; le Λ est mal fait. Sans sigles, chez M. Lambros.
ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΣ		Σϕ	M. de Prokesch. Sans sigles au Cabinet de Paris (Mionnet, 177).
		ΣΩ	Pièce que me signale M. Postolacca, conservateur du Cabinet de l'Université d'Athènes. La pièce n'est point dans la collection de l'Université, mais elle a été jadis entre les mains de M. Postolacca, qui en a gardé la description.

M. Panofka a publié un tétradrachme de cette série et a reconnu dans le champ à droite Séléné, déesse de la lune (1). Il a déployé toutes les ressources de son érudition pour arriver à donner ensuite à Séléné le surnom de Χαρινάυτης (la joie des matelots), de même que l'on dit Ἀργοναύτης, Ἀριστοναύτης. Comme le nom du premier magistrat monétaire est Charinautès, il obtenait ainsi un jeu de mots, ce qui était le but de ses recherches. Le jeu de mots, dans tous les cas, devrait porter sur le second nom.

La série de Charinautès et d'Aristéas représente, non pas Séléné, ni même Diane Phosphoros qui aurait la tunique courte (2), mais Cérès, tenant les torches qu'elle a allumées à l'Etna et demandant sa fille à la terre entière (3). Les vers du poëte latin retracent éloquemment les recherches désespérées de la mère de Proserpine :

Illam non rutilis veniens Aurora capillis
Cessantem vidit, non Hesperus.

(1) Annales de l'Institut archéologique de Rome, 1840, tome XII, p. 201, *Séléné Charinautès*.

(2) Voyez plus haut la série de Leukios et d'Antiérate

(3) *Hymne à Cérès*, v. 47 et 48.

Telle on voit Cérès sur un grand nombre de monuments figurés, et je ne crois point nécessaire de m'appesantir sur un sujet aussi connu : je citerai seulement, parce qu'il a été trouvé à Athènes, un bas-relief sur lequel Cérès est représentée tenant deux flambeaux droits et écartés du corps (1).

(1) Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, Monuments figurés, pl. XLV.

SÉRIES DOUTEUSES.

Goltzius a publié le dessin de quatre tétradrachmes (1) qui constitueraient quatre séries, si on les pouvait accueillir avec confiance. Mais j'avoue que je me défie beaucoup, au contraire, des pièces que donne Goltzius. Non pas que je l'accuse de les avoir forgées à plaisir. Pourquoi l'eût-il fait, alors que ces pièces ne justifiaient aucune de ses théories et ne devaient même point lui dicter le moindre commentaire? Toutes les autres séries qu'il a publiées, fort inexactement, il est vrai, ont été confirmées par des découvertes postérieures. Pourquoi, sans but, eût-il inventé des séries qui n'existaient point? Je ne puis m'expliquer ce problème : je soupçonne seulement que Goltzius, ayant entre les mains des tétradrachmes frustes, a voulu les déchiffrer et a laissé courir trop librement sa fantaisie. Le graveur, travaillant ensuite sur ses indications, a refait des pièces qui n'avaient plus rien de réel. Je donne ces quatre séries par ordre alphabétique :

ΘΑΑΑΣΣΙΟΣ ΧΡΥΣΟΓΕΝΗΣ ΠΟΑΙ. Sous l'amphore, il y a les lettres ΦΑ et le symbole; dans le champ, est un chameau rouché. Je me suis demandé si ce chameau ne serait pas un éléphant, et si on ne pourrait pas lire ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΝΙΚΟΓΕΝΗΣ ΑΝΤΙ, série bien connue.

ΣΥ.ΙΡ ΠΡΙ.ΑΙΦΩΝ; sous l'amphore, les lettres ΕΧΙΑΕΦΔ; il n'y a pas de symbole. Ici, la confusion est telle, qu'il n'y a point à suspecter les intentions de Goltzius. On pourrait lire ΕΥΜΗΑΟΣ ΚΑΑΑΙΦΩΝ : mais que faire des lettres qui se trouvent en si grand nombre sous l'amphore?

ΦΙΑΩΝΙΔΗΣ ΑΑΚΙΔΑΣ ΕΦΟΡΟΣ; dans le champ, un croissant. Le croissant rapppelle la série du roi Mithridate, ΒΑΣΙΛΕ ΜΙΘΡΑΔΑΤΗΣ ΑΡΙΣΤΙΩΝ

(1) *Græcæ Tabulæ*, pl. XIV, f. 18 et 19; pl. XV, f. 18 et 23.

Cependant il serait impossible d'établir un rapprochement entre l'inscription originale et la lecture de Goltzius.

ΧΡΥΣΟΦΙΑΟΣ ΓΑΥΚΩΝ ΣΩΣΤΡΑΤΟΣ; il n'y a pas de symbole. Ces trois noms ne répondent à aucune des séries connues.

Goltzius a publié avec tant d'erreurs la plupart des tables de son ouvrage qu'on a le droit de tenir pour suspectes des monnaies de cette sorte. Parfois la confusion des lettres est manifeste; parfois des noms tels que ΘΑΛΑΣΣΙΟΣ, ΧΡΥΣΟΓΕΝΗΣ, ΧΡΥΣΟΦΙΑΟΣ, ΕΦΟΡΟΣ nous avertissent que l'auteur a mis ses propres fantaisies à la place des inscriptions qu'il ne pouvait point déchiffrer. Je n'ai donc point fait reproduire les dessins, mauvais d'ailleurs, des quatre tétradrachmes que je regarde comme douteux. Je les indique seulement, parce que de nouvelles découvertes permettront peut-être un jour de corriger Goltzius avec certitude.

Digitized by Google

SÉRIES ANONYMES.

De même qu'il y a des séries dont les tétradrachmes ont été retrouvés, tandis que les drachmes, demi-drachmes et bronzes correspondants sont demeurés inconnus; de même il est naturel de supposer qu'il y a des séries dont les bronzes seuls nous restent. Cette supposition est confirmée par des monnaies de cuivre dont les inscriptions, les sujets, le style attestent une époque antérieure à l'époque impériale. Comme les Athéniens ont frappé de l'argent jusqu'à Auguste, comme il y a une corrélation parfaite entre l'argent et le bronze, je n'hésite point à dire que les tétradrachmes qui correspondent aux bronzes de ce genre ont existé, nous manquent, et seront un jour découverts. C'est pourquoi je les réunis en séries qui resteront anonymes tant que l'argent n'aura point été retrouvé, puisque l'argent seul porte les noms des magistrats.

Nous avons vu sur les monnaies d'Athènes la marque des rois dont l'histoire a été mêlée à celle des Athéniens, et auxquels les Athéniens ont élevé des statues ou rendu des honneurs publics. Ainsi Démétrius Poliorcète, Ptolémée Ier, Ptolémée Philadelphe, Bérénice, Séleucus, Lysimaque, Antiochus, Mithridate, figurent sur les tétradrachmes par leurs symboles ou par leurs noms. Pyrrhus manquait, car nous savons qu'une statue lui avait été élevée sous le vestibule de l'Odéon (1). A quelle occasion? C'est ce que l'histoire ne nous apprend point, et ce que la numismatique semble pouvoir nous apprendre.

Les bronzes que je réunis sur la même planche offrent tous la Pallas Itonienne qui figure sur les monnaies de la Thessalie et sur les monnaies de Pyrrhus (2). Pyrrhus avait pour elle un culte particulier. Lorsqu'il eut

(1) Pausanias, I, 11.

(2) Eckhel, *Doctr. num. vet.*, II, p. 172.

Digitized by Google

battu Antigone, roi de Macédoine, et exterminé les mercenaires gaulois qui composaient en grande partie l'armée d'Antigone, il consacra les dé-

pouilles de ces barbares, que la Grèce redoutait, dans le temple de Minerve Itoniene. Le temple était situé entre Phères et Larisse, en Thessalie; Plutarque (1) et Pausanias (2) nous ont même conservé l'inscription que Pyrrhus fit graver au-dessous de ces trophées :

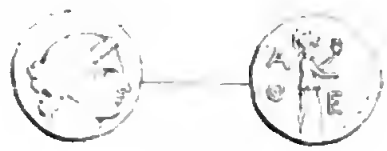
Τοὺς θυρεοὺς ὁ Μολοσσὸς Ἰτωνίδι δῶρον Ἀθήνᾳ
Πύῤῥος ἀπὸ θρασέων ἐκρέμασεν Γαλατᾶν,
Πάντα τὸν Ἀντιγόνου καθελὼν στρατόν· οὐ μέγα θαῦμα·
Αἰγματαὶ καὶ νῦν καὶ πάρος Αἰακίδαι.

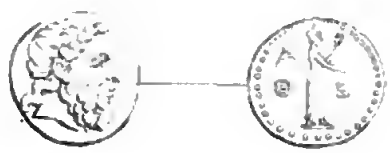
A Athènes, Antigone et les Macédoniens étaient odieux autant que le nom des Gaulois était redoutable. La victoire de Pyrrhus délivrait les Grecs de leurs craintes. Pyrrhus lui-même était d'ailleurs populaire par ses entreprises héroïques : il était le seul roi dans les veines duquel le sang d'Alexandre coulât encore. L'histoire nous dit avec quel empressement il fut appelé dans le Péloponèse : il est probable que, lorsqu'il assiégea Mégare, il fut en relations plus étroites avec les Athéniens. Ceux-ci, soit pour rappeler la défaite d'Antigone et les dépouilles consacrées sur le mont Iton, soit pour plaire à Pyrrhus en donnant droit de cité à sa déesse protectrice, firent graver sur leurs monnaies Minerve Itonienne. Le serpent figuré sur un des bronzes la rattache aux traditions et au sol de l'Attique : la tête de cheval

(1) *Vie de Pyrrhus*, XXVI. (2) Pausanias, I, 13.

représente l'idée de Neptune et de Minerve Hippia, à moins qu'on ne veuille y voir un souvenir de la Thessalie, dont le cheval est l'emblème, et où naquit le premier cheval, Scyphius, créé par Neptune (1).

On peut considérer comme appartenant à une série dont l'argent n'a point encore été retrouvé, les bronzes qui nous offrent Minerve *Archégétis*. La Minerve Archégétis est caractérisée par la chouette qu'elle porte sur son poing (2), symbole de victoire, ainsi que nous l'avons vu au commencement de cet ouvrage (3). A Coronée, Minerve portait ainsi une corneille (κορώνη) (4). L'objet que la déesse tient de la main droite a été interprété avec trop de précision par l'artiste qui a gravé la planche qui suit. Il a cru





reconnaître des épis; mais ils sont tellement effacés sur les deux bronzes que j'ai eus entre les mains, que je ne saurais rien affirmer. Je me suis même demandé si Minerve ne tenait pas des clefs, et si nous n'aurions pas là une copie de la célèbre statue de Phidias qu'on appelait *Cliduchos* (5), parce qu'elle tenait les clefs de l'Acropole.

César fit construire à Athènes un portique en l'honneur de Minerve Archégétis : ce portique fut continué sous Auguste. Les Athéniens auraient-ils rappelé sur leurs monnaies la générosité de César?

(1) Stace, *Theb.*, IV, 43, le scoliaste. Cf. duc de Luynes, *Études numism. sur le culte d'Hécate*, p. 59.
(2) Aristophane, *Oiseaux*, v. 515, le scoliaste.
(3) Voyez page 19, la note 3, et page 20.
(4) Paus., IV, 34.
(5) Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 5.

Digitized by Google

Une troisième série anonyme a pour symbole l'Apollon Pythien. Dieu des concours lyriques, Apollon Pythien voyait consacrer dans son temple les trépieds gagnés en prix pendant les Thargélies (1). Sur plusieurs bronzes la cithare seule figure, et ce sont ces bronzes qui sont d'une bonne époque.

Au contraire, la légende ΑΘΗΝΑΙΩΝ et le style du bronze qui représente Apollon en pied avec les longs vêtements ioniens nous reportent à une époque beaucoup plus rapprochée. Il serait possible que les tétradrachmes eussent pour symbole une cithare. Carl Combe a décrit deux tétradrachmes du Musée Hunter (2), avec les noms de Cléophane et d'Épithétès, et une lyre; mais Combe s'est trompé, son graveur l'a rectifié par son dessin. Cléophane et Épithétès président à une série qui est connue, et le symbole que Combe a pris pour une lyre est le bétyle de Pessinonte.

La cithare était l'attribut d'Apollon; la tête du dieu est, en effet, gravée sur la face des bronzes. Périclès avait institué les concours de musique aux Panathénées (3), et le premier vainqueur fut Phrynis de Mitylène (4). Les Athéniens offraient à Apollon des gâteaux en forme de lyre (5).

(1) Suidas, *in verbo* Πύθιον.
(2) Page 52, nos 60 et 61.
(3) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 154.
(4) Suidas, *in v.* Φρύνις.
(5) Le même auteur, au mot Διακέσιον. Cf. Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, t. II, 1re partie, p. 112.

Digitized by Google

LES BRONZES DE L'ÉPOQUE IMPÉRIALE.

Lorsque l'épuisement des mines du Laurium, la pauvreté croissante d'Athènes, la prépondérance universelle de Rome et de son système monétaire eurent forcé les Athéniens à ne plus frapper d'argent, ils continuèrent à frapper une monnaie de cuivre; monnaie locale, destinée uniquement aux transactions intérieures, et qui se retrouve en abondance, parce qu'elle est la plus récente de toutes. Un certain nombre de ces pièces ont été dorées, sans doute à l'époque byzantine, dans des temps de misère et de désordre, où l'on altérait à plaisir les monnaies; car ces pièces dorées n'ont point été percées; elles n'ont point de bélière et n'ont pu, par conséquent, servir d'ornement. Rien n'est plus commun que le type de Minerve, avec un module à peu près constant qui pourrait bien correspondre à la valeur de l'obole, à une époque où l'on avait cessé de frapper des oboles d'argent : j'ai déjà cité le passage de Lucien qui autorise cette conjecture. Sur la face, la tête de Minerve casquée est toujours gravée, sans art, sans recherche, avec une uniformité banale; c'est pourquoi je ne la fais point reproduire. Le revers change, au contraire, et j'ai réuni sur une même planche un certain nombre de variétés. Tantôt Minerve est assise portant la Victoire dans sa main, ou ayant devant elle l'olivier et le serpent; tantôt elle est debout, tenant la lance et le casque. Les animaux chers à la déesse, le serpent et la chouette perchée sur l'olivier de l'Érechthéion, désignent suffisamment Minerve Poliade, la protectrice d'Athènes; elle tient parfois un rameau d'olivier, comme si elle allait planter l'arbre qui lui a gagné l'empire de l'Attique. Au commencement de la seconde ligne, est dessinée une pièce assez difficile à interpréter et qui, du reste, est la plus rare de toutes celles qui figurent sur cette planche. La chouette est

Digitized by Google

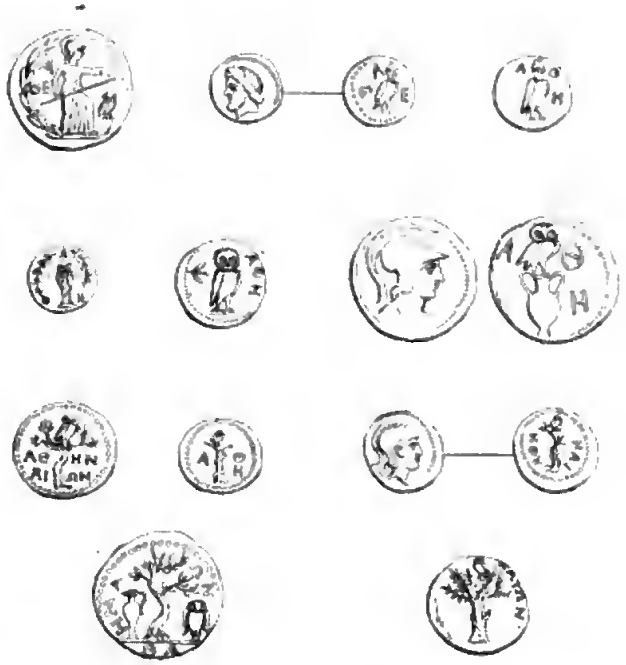
posée sur une colonne, signe de lutte et de victoire (1), tandis que la déesse élève de la main gauche un objet rond, trop petit pour être une couronne, trop effacé pour qu'on le détermine avec certitude. Minerve-Victoire

tenait à la main une grenade (2); mais cette explication n'est pas tout à fait satisfaisante. La couronne s'allierait aussi avec la chouette, qui correspond au coq des amphores panathénaïques. Je ne dis rien des bronzes qui reproduisent d'une façon libre la Minerve du Parthénon. J'ai réuni les meilleures imitations à la série de Diodore et de Mélittide. Quand Minerve est représentée courant, précédée de la chouette ou du serpent, elle vole au secours de son peuple (3); quand elle est sur un char, elle apparaît à titre d'Hippia, car c'est elle qui a attelé le premier quadrige (4).

Après les revers qui donnent Minerve en pied, on peut en comparer un certain nombre qui représentent la chouette, d'abord auprès de Minerve,

(1) Voyez la serie de Charias et d'Heraclide.
(2) Suidas et Harpocration, *in verbo* Νίκη Ἀθηνᾶ
(3) Cf. la douzieme serie à monogrammes
(4) Voyez page 344.

puis seule et posée sur l'amphore panathénaïque, ou perchée sur l'olivier sacré, autour duquel s'enroule le serpent familier de l'Érechthéion. La représentation la plus curieuse est une chouette à tête de Minerve, union bizarre dont les Égyptiens avaient donné l'exemple, en faisant de l'oiseau



à tête humaine le symbole de l'âme (1). Un monument publié dans le Musée Worsley nous offre le même sujet (2). L'inscription AΘE pourra faire réfléchir : mais souvent les Athéniens reprenaient par plaisir d'archaïsme l'ancienne forme de leur nom. Sur la planche ci-dessus, au commencement de la seconde ligne, on remarquera une chouette posée de face et encadrée par une guirlande d'olivier renversée : c'est le type des demi-drachmes d'ancien style qu'on avait copié.

Je passe à des sujets voisins qui se rattachent aussi étroitement au culte de Minerve : l'autel de Jupiter Hercéius, par exemple, avec l'olivier qui

(1) M. Lenormant a publié un article sur l'oiseau à tête humaine dans les *Nouvelles Annales*, t. II, p. 143.

(2) T. II, pl. XXIV, p. 135. Cf. de Witte, *Catalogue du prince de Canino*, n° 287.

l'ombrageait, dans l'enceinte du temple de Pandrose. M. Cavedoni (1)

nomme, en citant ces bronzes, l'autel des Suppliants dont parle un auteur grec (2); mais l'autel de Jupiter est indiqué beaucoup plus naturellement par l'olivier. C'est cet autel sur lequel, selon le récit de Philochorus, une chienne sauta un jour et se coucha (3). Le premier bronze nous donne, au lieu de l'olivier, une simple pousse d'olivier, qui me paraît rappeler la végétation miraculeuse qui fit renaître, en une nuit, l'olivier brûlé par Xerxès (4). Quant aux tables des Jeux, sur lesquelles la couronne, la chouette et le buste de Minerve sont posés, tandis que l'amphore destinée au vainqueur ou bien une œnochoé est entre les pieds de la table, il me suffit de nommer les jeux et les luttes des Panathénées.

Les monnaies qui suivent offrent un bien autre intérêt, car elles reproduisent deux groupes célèbres qui décoraient l'Acropole d'Athènes. Au moment où il passe de l'enceinte de Diane Brauronienne dans l'enceinte de Minerve Ergané, Pausanias signale deux statues : « Minerve frappant le « silène Marsyas, parce qu'il a ramassé les flûtes qu'elle avait jetées et con- « damnées à jamais (5). » Peut-être ce groupe sera-t-il attribué à Myron, si l'on rapproche un passage de Pline où il dit que Myron a fait « le satyre qui admire des flûtes (6). » Stuart a dessiné un bas-relief d'Athènes

(1) *Memorie di relig. mor. e lett.*, t. V, p. 346.
(2) Thucydide, I, 126.
(3) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 247.
(4) Hérodote, VIII, 55.
(5) Paus., I, 24.
(6) *Hist. natur.*, XXXIV, 19, 8.

sur lequel ce sujet est reproduit (1), et M. Gerhard a publié (2) le bronze d'Athènes que Bröndsted a donné ensuite dans ses *Voyages et Recherches*

en Grèce (3). Raoul Rochette, à son tour, a signalé le même sujet sur un bronze du Musée Wiczay, que ni Caronni ni Sestini n'avaient reconnu (4). Je renvoie à des monuments analogues dans les recueils (5); M. Gerhard donne, d'ailleurs, tous les détails désirables sur Minerve *Musica* (6).

Le second groupe copié sur les bronzes de l'époque impériale, c'est la dispute de Minerve et de Neptune, non pas telle qu'elle était figurée sur le fronton occidental du Parthénon, mais telle que la retraçaient deux statues placées au niveau du sol, vers l'angle nord-est du Parthénon (7). J'ai retrouvé les fragments de ce groupe, qui était en marbre de l'Hymette, marbre qu'on connaît peu en Europe. Le pied de Neptune et un fragment d'olivier sont aujourd'hui parmi les marbres d'Elgin. Des débris plus considérables de l'olivier sont conservés à Athènes dans une citerne de l'Acropole. Je me suis efforcé jadis de déterminer l'attribution de ces précieux fragments (8), et la médaille d'Athènes vient confirmer cette attribution, en nous montrant quelle est l'importance de l'olivier qui s'élevait entre Neptune et Minerve. La médaille a été dessinée pour la première fois par Stuart (9).

(1) Tome II, p. 27, la vignette.

(2) *Venere-Proserpina*, p. 10 et p. 78.

(3) Première livraison, p. 188

(4) *Mémoires de numism. et d'antiq.*, p. 143, note 3.

(5) Winckelmann, *Monuments inédits*, p. 17; Recueil de Tassie, p. 113, n° 1717; *Elite des Monum céramogr.*, I, pl. LXXIII; Gerhard, *Etrusk. Spiegel*, pl. LIX et LXX.

(6) Gerhard, *Mythol.*, I, p. 244; Cf. Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 26

(7) Paus., I. 24.

(8) *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 350. M. de Laborde a publié un fragment de l'olivier (*Le Parthénon*, Planches, t. II, n° 6).

(9) Édition française, t. II, pl. 17. Une charmante pierre gravée, de la collection de M. le duc de Blacas, représente le même sujet : le magnifique camée du Cabinet de Paris est beaucoup plus célèbre. La dispute de Minerve et de Neptune est figurée également sur les vases (Duc de Luynes, *Vases étrusques et grecs*, pl. II, *Elite des Mon. ceram.*, I. I, p. 255).

Digitized by Google

Les bronzes qui représentent la citadelle consacrée à Minerve, l'Acropole d'Athènes, sont presque aussi rares que les deux bronzes de la planche précédente, car le groupe de Minerve et de Marsyas n'est encore connu que par un seul exemplaire. M. Leake a publié les deux monnaies qui donnent l'Acropole vue du côté de la grotte de Pan et du côté du théâtre de Bacchus (1). La première existe au Musée britannique, au cabinet de Paris, au cabinet de Saint-Pétersbourg, dans la collection de M. le marquis de Lagoy, et dans une ou deux collections privées : je n'ai jamais rencontré la seconde ; c'est pourquoi je la fais reproduire d'après la planche de M. le colonel Leake.

M. Postolacca, conservateur du Cabinet de l'Université d'Athènes, m'a communiqué l'empreinte d'un troisième coin, qui est dessiné à la droite de la planche qui précède. L'artiste grec a copié de la façon la plus inintelligente le coin primitif, qui montrait le côté septentrional de l'Acropole, la grotte de Pan et l'escalier. Au lieu de renverser son modèle, il l'a copié directement, comme s'il eût tiré une contre-épreuve, mettant à droite ce qui était à gauche, à gauche ce qui était à droite. Je n'ai pas besoin de dire que rien n'est moins raisonnable ni plus contraire à ce qui existe dans la nature : il ne faut voir là que la maladresse d'un graveur.

Si l'on considère la vue septentrionale de l'Acropole, telle que la retrace le premier coin, on retrouve les Propylées avec leur fronton, le colosse en bronze de Minerve, et le Parthénon, avec sa toiture continue qu'aucune ouverture n'interrompt. Je me hâte d'ajouter que cela ne prouve point que le Parthénon ne fût point un temple hypèthre ; car toutes les monnaies

(1) *Topography of Athens*, première édition, planche du frontispice.

qui reproduisent des temples simplifient d'ordinaire le travail, au lieu de rendre tous les détails du monument. Le colosse en bronze, œuvre de Phidias, est bien à la place qu'il occupait sur le rocher; les premières assises du piédestal existent encore et occupent 6 mètres 80 centim. de long sur 4 mètres 60 centim. de large (1). C'est cette statue dont la lance et l'aigrette se distinguaient de très-loin, après qu'on avait doublé le cap Sunium (2). Si l'on s'en rapporte à la médaille, la statue s'élevait beaucoup plus haut que le Parthénon. Cependant, je dois faire remarquer que l'Acropole n'est démasquée aux yeux des navigateurs qui reviennent en longeant les côtes de l'Attique que longtemps après qu'ils ont franchi le cap Sunium. La grotte de Pan est non-seulement très-reconnaissable, mais l'exemplaire du cabinet de Paris que j'ai fait dessiner nous présente le dieu assis dans sa grotte et jouant de la flûte (3). Ainsi, ce n'était point par une vaine fiction qu'Euripide montrait le dieu Pan faisant retentir *les Longs Rochers* du son de sa flûte et excitant aux danses légères les trois filles d'Agraule, dont le sanctuaire était voisin (4).

Enfin l'escalier, qui est rendu avec tant d'importance sur les deux coins, me paraît le sujet principal; peut-être est-ce à cause de cet escalier que la médaille a été frappée. J'ai exposé dans le cinquième chapitre de mon premier volume sur l'*Acropole d'Athènes* (5) pour quelles raisons le grand escalier de marbre blanc qui conduisait aux Propylées a dû être restauré et remanié sous Adrien. Ce serait sous Adrien que les monnaies commémoratives auraient été frappées. Quant au théâtre de Bacchus, qui devint à son tour le motif principal du troisième bronze, je ne saurais dire à quelle époque il a pu être restauré, embelli, au point que le souvenir de ces embellissements ait dû être retracé sur la monnaie. Ariobarzane Philoromæus l'avait fait reconstruire après la guerre de Sylla. Mais le bronze publié par M. Leake remonte-t-il à l'an 60 avant J. C.? Je ne puis me prononcer là-dessus, n'ayant point vu l'original. Agrippa fit restaurer l'Odéon de Périclès; Hérode Atticus fit lui-même construire un Odéon qui est encore debout. Mais la monnaie d'Athènes représente bien le théâtre de Bacchus, avec la grotte dérobée par Thrasyllus qui le surmonte. Au-dessus, paraît le mur de

(1) *L'Acropole d'Athènes*, t. II, p. 307.
(2) Paus., I, 28.
(3) *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 153. Cf. II, p. 309.
(4) *Ion*, vers 49 et suivants. Ce sujet est représenté sur un bas-relief que l'on conserve dans les Propylées.
(5) Voyez surtout pages 129 et 130.

Digitized by Google

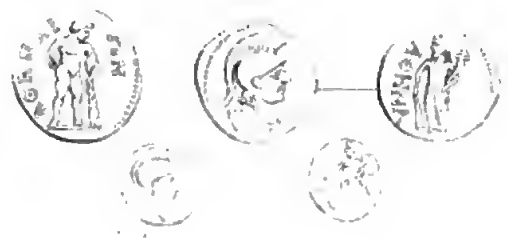
Cimon avec ses assises régulières. Le Parthénon domine le théâtre, et plus loin paraît le sommet des Propylées, qui sont, en effet, à un niveau beaucoup plus bas que le Parthénon. Le sentiment juste de la perspective qui préside à cette composition permet peut-être de l'attribuer à un meilleur temps et de penser au roi Ariobarzane.

Après Minerve, Jupiter, son père, figure sur des bronzes de l'époque impériale. Les uns portent Jupiter Polieus ou Jupiter Très-Haut (ὕπατος), dont

Cécrops avait institué le culte. Tous les deux étaient honorés par des sacrifices non sanglants (1). L'autel qui est dans le champ sera l'autel de Jupiter Hypatos, situé à l'entrée du temple de Minerve Poliade : on n'y offrait que des gâteaux (2). Je serais même disposé à voir dans la main de Jupiter, soit une patère, soit un des gâteaux qui lui étaient consacrés. Pausanias nous apprend qu'on donnait à ces gâteaux le nom de πέλανοι (3). Quant au Jupiter assis, ai-je besoin de nommer le Jupiter Olympien de Phidias? Assurément il n'y avait aucune raison pour que les Athéniens copiassent sur leur monnaie une statue qui était à Olympie (4) ; mais Adrien, quand il eut fait achever le temple commencé par Pisistrate, fit placer dans cet édifice gigantesque une statue colossale qui ne le cédait en grandeur qu'aux colosses de Rhodes et de Rome (5). Cette statue était en or et en ivoire, d'un beau travail ; et il est naturel de supposer que l'artiste avait pris pour modèle le Jupiter d'Olympie, ce chef-d'œuvre de Phidias dont les Athéniens devaient être si jaloux et qui resta un type pour les siècles qui suivirent.

(1) Gerhard, *Mythologie*, t. I, p. 158.
(2) Pausanias, I, 26.
(3) VIII, 2.
(4) Raoul-Rochette (*Mémoires de numismatique et d'antiquités*, p. 140) est cependant de cet avis.
(5) Paus., I, 18.

Hercule, héros protégé par Minerve, se présente après Jupiter. La statue qui est au Musée de Naples est trop familière à tous les souvenirs pour qu'on ne reconnaisse pas aussitôt l'Hercule de Glycon. Cette statue eut une



popularité immense dans l'antiquité, car les villes les plus diverses la reproduisirent sur leurs monnaies, Cios, Nicée de Bithynie, Patras, Corinthe, Adrianopolis, Philippopolis de Thrace (1); comment donc Athènes n'eût-elle pas copié, la première, l'œuvre d'un sculpteur athénien? M. Cavedoni, pour expliquer la pomme que tient la statue de Glycon, cite l'Hercule Alexicacus du Pirée, à qui l'on n'offrait que des pommes (2). J'ai réuni sur la même planche un personnage barbu, vêtu d'une longue bassaride, tenant la corne d'abondance et la massue. Sans la massue, j'eusse nommé Plutus. Le scoliaste d'Aristophane rapporte qu'Hercule fut initié aux petits mystères (3). Ce costume rappellerait-il son initiation? Sur un autre bronze, Hercule tient également la massue et la corne d'abondance.

Thésée paraît après Hercule; il tient la massue et parfois la peau de lion, ce qui justifie l'attribution de ces symboles au héros athénien, comme je la proposais dans deux séries où ils étaient seuls figurés (4). Thésée, soulevant la pierre sous laquelle son père a caché ses sandales et son épée, est la copie d'une statue qui décorait l'Acropole et qui était placée près de l'Érechthéion. La statue et les accessoires étaient en bronze : la pierre était une pierre naturelle, et la monnaie athénienne nous montre quelle était sa grandeur et comment Thésée la soulevait. A Trézène, la pierre sous laquelle

(1) Raoul-Rochette, *Mém. de num. et d'ant.*, p. 148.
(2) *Loc. cit.*, p. 348. Cf. Hesychius, *in verbo* Μῆλον
(3) *Ad Aristoph. Ranas*, v. 504.
(4) Voyez p. 162 et 221.

Digitized by Google

Égée avait caché son dépôt était primitivement l'autel de Jupier Sthénius (1). Thésée tuant le Minotaure est encore la copie d'une œuvre de l'École

attique : le nom du sculpteur est également resté inconnu (2). Ce groupe était à l'entrée de l'enceinte de Minerve Ergané; mais comme les monnaies donnent des variantes très-marquées, il est impossible de dire laquelle est la plus fidèle au groupe original (3). Tantôt Thésée saisit le Minotaure par les cornes et engage le combat ; tantôt il le renverse d'un premier coup de massue ; tantôt il l'achève, en le pressant du genou contre le sol.

Nous retrouvons encore sur les monnaies de l'époque impériale un groupe qui décorait la citadelle d'Athènes. Voici dans quels termes s'exprime Pausanias : « On dit que plus tard Thésée *chassa devant lui* (ἔλασεν) « le taureau de Marathon jusque dans l'Acropole et le sacrifia à Minerve ; « le monument (ἀνάθημα) a été consacrée par le dème de Marathon (4). » La phrase est vague, et l'on ne sait trop si le groupe représentait Thésée immolant le taureau ou le chassant devant lui. Le mot ἔλασεν me ferait opter pour ce dernier sens, que confirme la monnaie attique. On pourrait voir encore Triptolème ou Buzygès conduisant le bœuf laboureur.

Le bucrane, qui est si commun sur les bronzes de l'époque impériale, paraît rappeler le taureau de Marathon : c'est pourquoi j'ai fait dessiner une

(1) Pausanias, I, 27 ; II, 32.
(2) Paus., I, 24. Ce sujet est fréquent sur les vases.
(3) Cf. Millin, *Galerie mythologique*, t. II, pl. CXXXI.
(4) I, 27. Cf. Pellerin, *Recueil*, t. I, p. 145.

monnaie sur la face de laquelle la tête de Thésée et sa massue répondent au buerane. Mais il faut songer aussi au fameux procès de la hache que les Athéniens avaient institué, et qui prouve dans quel respect était tenu le

bœuf laboureur. Immoler un bœuf avait paru si grave qu'on avait dû inventer des traditions puériles pour justifier ce sacrifice. Des familles étaient restées investies des diverses fonctions de ce culte compliqué. Les Thaulonides, par exemple, descendaient de Thaulon, qui, le premier, avait frappé un bœuf mangeant les offrandes sur l'autel de Jupiter. MM. Crenzer et Guigniaut ont exposé avec détail tout ce qui concerne le sacrifice du bœuf et les familles préposées aux différentes cérémonies (1). Le taureau offert dans l'Acropole par l'Aréopage doit être rattaché à cet ordre d'idées (2).

Enfin, je publie deux bronzes dont le sujet est assez difficile à désigner. Sestini, sur l'un, reconnaissait Solon (3) : la conjecture est ingénieuse, et M. Cavedoni l'a adoptée (4). Solon, assis et posant sa main sur le poteau où sont gravées ses lois, me paraît également une heureuse explication. J'em-

(1) Guigniaut, *Religions de l'antiq.*, t. III, deuxième partie, p. 511.

(2) Paus., I, 24. Cf. Clavier, *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. I, de la page 142 à la page 146

(3) *Descrizione di molte medaglie greche*, X, f. 10

(4) *Memorie di relig. mor. e lett.*, t. V, p. 351.

ploie à dessein le mot de *poteau*, parce que les Athéniens conservaient dans le Prytanée les *poteaux tournants* sur lesquels les lois de Solon étaient gravées. Aussi, au lieu d'employer le mot στήλαι, les appelait-on ἄξονες. A l'époque impériale, les villes grecques gravaient volontiers sur leurs monnaies l'image des grands hommes qui les avaient illustrées. C'est ainsi que nous avons vu, à Athènes même, Thémistocle sur sa galère devenir le sujet d'une monnaie de cuivre que nous avons réunie à la série de Théopompe et de Thémistocle. Quant à l'autre bronze, est-ce encore Solon? est-ce

Triptolème? Je ne voudrais rien affirmer, d'autant que je ne connais ce sujet que par un exemplaire fruste du cabinet de Paris.

Je n'ai point à réfuter Corsini, Vaillant, Winckelmann, qui ont ôté l'autonomie aux Athéniens, en leur prêtant des monnaies frappées au nom de Livie, de Vespasien, de Commode, d'Aurélien. L'erreur de ces savants a été démontrée par Eckhel (1). Sestini cite une pièce avec une tête de Minerve, qui a pour revers un aigle dans un carré creux, et la légende ΑΘΕΝΑΙΟΝ (2). Je n'ai rien trouvé de semblable et ne puis juger une nouveauté justement suspecte sur deux lignes de description. Peut-être est-ce le bronze que Cousinéry mentionne dans son catalogue (3); mais la partie de ce catalogue qui concerne la numismatique d'Athènes est très-vague et très-inexacte. Du reste, je ne puis me dissimuler que certaines pièces ont dû échapper à mes recherches, et que tous les jours il se découvrira de nouvelles monnaies d'Athènes. C'est ainsi qu'au moment où j'achève d'imprimer cet Essai, j'apprends que le cabinet de l'Université d'Athènes vient d'acqué-

(1) *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 220.
(2) *Descriptio nummorum veterum*, p. 170.
(3) Catalogue manuscrit déposé à la bibliothèque de la Sorbonne, p. 202.

Digitized by Google

rir une demi-drachme de la série d'Achæus et d'Héliodore. C'est ainsi que je reçois de M. Fontana un tétradrachme de Dioclès et de Léonide. Je soupçonnais Sestini de n'avoir point reconnu le symbole, lorsqu'il nommait Hercule debout; moi-même, en rapprochant la drachme d'un bronze qui représentait Minerve sacrifiant, je disais que je m'exposais à être contredit par des découvertes prochaines. En effet, le tétradrachme représente

Esculape appuyé sur son bâton. Enfin je joins à cette planche supplémentaire une pièce d'ancien style que M. de Longpérier veut bien me communiquer et dont la forme allongée mérite l'attention.

En terminant cet essai, j'ose prier les lecteurs qui découvriraient des erreurs ou des lacunes, que les trouvailles futures rendront chaque jour plus sensibles, de vouloir bien me les signaler : grâce à leur généreux concours, je pourrais plus tard publier un Supplément qui permettrait de constater et de suivre les progrès de la numismatique d'Athènes.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE DES MAGISTRATS MONÉTAIRES.

Les noms qui ne sont encore connus que par les monnaies d'Athènes sont précédés d'une double croix, une croix simple marque ceux qui s'étaient trouvés jusqu'ici, non pas à Athènes, mais dans d'autres villes grecques. La deuxième édition du Dictionnaire de Pape a servi de base à ces indications.

A

Ἄβρων — *page* 207.
‡ Ἀγάθιππος — 249.
Ἀγαθοκλῆς — 287.
Ἀδείμαντος — 188.
Ἀθηνίων — 365.
‡ Ἀθηνόδιος — 327.
Ἀθηνόδωρος — 328.
Αἰσχίνης — 265, 270, 275, 373.
† Ἀλέξανδρος — 298, 375.
† Ἀλεξῆς — 295, 332.
Ἀλκίτης — 190, 359.
† Ἀλκιδάμας — 289.
Ἄλκιππος — 195.
Ἀμμώνιος — 191, 192, 193, 194, 292.
Ἀμυνόμαχος — 202.
Ἄμφιας — 198.
Ἀμφιαράτης — 200, 309, 370.
‡ Ἀναξίσκος — 181.
† Ἀνδρέας — 202, 298, 349.
Ἀνδρίσκος (?) — 381.
Ἀντίγονος — 283.
Ἀντικράτης — 325
Ἀντίλοχος — 205, 275.
Ἀντίοχος — 205, 206, 371.
Ἀντισθένης — 299.
Ἀντιφάνης — 264, 337.
† Ἀπελλίκων — 210, 211.
† Ἀπολλῖος — 314.
Ἀπόλλιος — 214, 229.
Ἀπολλόδωρος — 213, 236, 360, 373, 381.
Ἀπολλοφάνης — 305, 364.
† Ἀπολλωνίδης — 268, 362, 363.
Ἀπολλώνιος — 195, 222, 244, 246, 348, 365, 375.
Ἀργεῖος — 212.
Ἄρειος — 341.
† Ἀριαράθης — 297, 349.
Ἀριστεῖος — 264.
Ἀρίσταιχμος — 302.
† Ἀρίσταρχος — 230.
† Ἀριστέας — 200, 292, 380.
Ἀριστίων — 216, 232, 264, 278, 374.
Ἀριστόδημος — 338, 375.
Ἀριστοκλῆς — 305, 339.
Ἀριστόνους — 212.
† Ἄριστος — 364.
Ἀριστοτέλης — 210.
Ἀριστοφάνης — 332.
Ἀριστοφῶν — 219.
Ἀρίστων — 243, 265, 302, 360.
† Ἀρμόξενος — 355, 356, 357.
‡ Ἄροπος — 222.
Ἀστύμων — 365.
Ἀρχέδημος — 219.
Ἀρχίστρατος — 371.
Ἀρχίας — 338.
Ἄρχιππος — 298.
‡ Ἀρχίτιμος — 225, 228.
Ἀσκλάπων — 265, 365, 375.
Ἀσκληπιάδης — 291, 299, 301, 310, 340.
Ἀφροδίσιος — 229, 232.
Ἀχαιός — 235, 364.

B

Βάκχιος — 230, 302, 375.
Βασιλείδης — 219.
‡ Βουκάττης — 340.
Βωλαρχος — 283.
Βύττακος — 195.

Γ

Γλαῦκος — 239, 326, 347.
Γλύκων — 166? 384?
Γοργίας — 211.
† Γόργιππος — 341.

Δ

Δάμων — 242, 243, 327, 373.
Δεινίας — 212, 300.
† Δεινοκλῆς — 283.
Δεινοκράτης — 230.
Δήμαρχος — 301.
Δημέας — 223, 245, 248.
‡ Δημητρούλιδης — 274.
Δημήτριος — 174, 202, 225, 249, 252, 253, 306, 360.
Δημοσθένης — 230, 265, 302, 307, 338, 340, 362.
Δημοχάρης — 291, 346.
Διογένης — 191, 211, 232, 246, 253.
Διόδοτος — 271, 332.
Διόδωρος — 261.
Διοκλείδης — 274.
Διοκλῆς — 232, 254, 256, 258, 259, 261, 275, 295, 297, 303, 341.
Διομένης — 314.
Διονύσιος — 174, 194, 264, 269, 277, 278, 289, 291, 298, 306, 308, 314, 320, 346, 362, 373.
‡ Διονυσογένης — 302.
Διονυσόδωρος — 360, 365, 380.
Διοσιο... — 212.
Διοσκουρίδης — 212?
Διότιμος — 192, 193, 268.
Διόφαντος — 270, 271, 274, 314.
Δρομοκλείδης — 216? 346?
Δωρόθεος — 254, 274, 308, 360, 370.
† Δωσίθεος — 277.

E

Εἰρηναῖος — 206.
Ἕλιξ — 232.
‡ Ἔμβιος — 342.
Ἐπιγένης — 281, 285, 331.
Ἐπίγονος — 331, 380.
Ἐπιθέτης — 317.
Ἐπικράτης — 380.
Ἐπίμαχος — 308.
Ἐπιμενίδης — 233.
† Ἐπίνικος — 232.
† Ἐπίστρατος — 200, 219.
† Ἐπίτιμος — 380.
Ἐπιτάνης — 195.
‡ Ἐργοκλείδης — 313.
Ἑρμογένης — 332.
Ἑρμοκλῆς — 245, 365, 373.
† Ἑρμοκράτης — 235, 254.
† Ἑστιαῖος — 253.
‡ Εὐάγρων — 190.
Εὔανδρος — 299, 340.
Εὔδιος — 195, 375.
Εὐδουλίδης — 287.
Εὔδουλος — 195.
Εὔδημος — 201, 235, 313, 380.
Εὔδικος — 360.
Εὐκλῆς — 301, 309, 339.
Εὐκράτης — 339.
† Εὐμαρείδης — 230, 232, 289, 291, 323.
Εὔμαχος — 201, 206.
† Εὔμηλος — 282, 293, 295.
Εὔνομος — 206.
Εὐπείθης — 246.
Εὐπόλεμος — 195.
Εὐρυκλείδης — 297, 339.
Εὐρυκλῆς — 332.
† Ἔφορος — 383?
† Ἐχεκράτης — 219? 239.
† Ἐχισθένης — 268.

Z

‡ Ζεῦξις — 265.
Ζωίλος — 299, 300, 364.
† Ζώπυρος — 233.

H

‡ Ἡγέας — 217.
Ἡγέμαχος — 230, 254.
Ἡγέμων — 207.
Ἡγίας — 216.
Ἡλιόδωρος — 188, 235, 283.
Ἡρακλείδης — 194, 212, 219, 230, 235, 295, 297, 301, 304, 377, 380.
Ἡρακλεόδωρος — 269.
‡ Ἡράκλων — 219, 304, 309.
† Ἡρόδωρος — 201.
Ἡρώδης — 376.

Θ

† Θαλάσσιος — 383?
Θεμιστοκλῆς — 194, 305, 313, 362, 368.
Θεόδοτος — 307, 311, 361.
Θεόδωρος — 216, 243, 254, 287, 305, 375.
† Θεοξενίδης — 293, 300, 381.
Θεόπομπος — 305.
Θεόφιλος — 339.
Θεόφραστος — 309, 331, 343.
† Θορνίων — 289.
‡ Θρίνος — 269.
Θρασύλλος — 232.

I

† Ἰάσων — 243, 380.
Ἰέρων — 252, 326.
Ἰκέσιος — 310.
Ἱππόνικος — 235, 298.

K

Καλλιαδῆς — 268.
Καλλίας — 194, 230, 297.
‡ Καλλίθεος — 348.
Καλλικράτης — 282.
† Καλλικρατίδης — 248.
Καλλίμαχος — 348.
Καλλισθένης — 265, 339.
Καλλιφῶν — 254, 295, 339, 377.
† Καράϊχος — 206, 313.
Κηφισόδωρος — 380.
Κίμων — 347.
Κλέαρχος — 235.
† Κλέας — 320.
‡ Κλείδαμος — 244, 245, 347.
† Κλεομένης — 291, 299, 313.
† Κλεοφάνης — 307, 317, 327.
† Κόϊντος — 320, 321.
Κρίτων — 202, 242, 243, 300.
Κτησίας — 323.

Λ

† Λαχίδας — 383?
Λάμιος — 268, 310.
Λαχάρης — 373.
‡ Λεοντομήδης — 283.
Λεύκιος — 325, 373.
Λεωδάμας — 292.
Λέων — 292.
Λεωνίδης — 256.
Λυκίσκος — 360.
Λύσανδρος — 214, 326, 329, 331.
Λυσανίας — 194, 305.
Λυσίας — 183, 201, 370.
Λυσίμαχος — 180, 246.
Λύσιππος — 282, 300, 308.

M

† Μᾶγας — 268, 295.
Μαίδων — 230.
Μελιττίδης — 258.
Μίνανδρος — 207, 314, 371.
† Μενέδημος — 230, 291, 327, 331, 334.
† Μενοίτης — 305.
† Μέντωρ — 335.
Μένων — 299.
Μήδιος — 258, 259.
Μηκίων — 278.
Μητρόδωρος — 166, 229, 236, 265, 284, 291, 337, 338, 373.
Μιθραδάτης — 237.
‡ Μικιω.... — 244.
Μικίων — 339, 343.
Μιλτιάδης — 337.
‡ Μνασαγόρας — 222.
† Μνασίας — 344, 345.
† Μνασικλῆς — 370.
Μνήσαρχος — 265.
Μοσχίων — 282, 302, 335.

N

Ναυσίνικος — 373.
Νέστωρ — 344, 345.
Νικαγόρας — 370, 381.
† Νικάνωρ — 235, 327.
Νικήτης — 346, 348.
‡ Νικογένης — 205, 331, 348, 362.
Νικόδημος — 268.
Νικόδωρος — 275, 327.
Νικοκλῆς — 309.
‡ Νικονο.... — 244.
Νικόστρατος — 223.
Νίκων — 205, 268, 327.

Ξ

Ξάνθιππος — 233.
Ξενοκλῆς — 347, 355, 356, 357.

† Ξενοκράτης — 298.
Ξένων — 284.

O

Οἰνοφίλος — 198, 329.
‡ Ὀρεσικλείδης — 331.

Π

Παμμένης — 228.
Παμφίλος — 284.
Πασίμονος — 340.
‡ Πατρῶος — 359.
Πλάτων — 308.
† Πλειστίας — 245, 320.
Πολέμων — 359.
Πολυκλῆς — 309.
Πολυκράτης — 299.
† Πολύχαρμος — 220, 362.
‡ Ποπλίος — 308.
Ποσειδίππος — 253.
Ποσις — 273.
Ποσίξενος — 222.
Ποσιμαχος — 195.
‡ Προτιμος — 362.
Πρωτογένης — 207.
Πρωτομαχος — 365.
Πυθοκλῆς — 235.
Πυθόνικος — 283.
‡ Πυῤῥίχος — 292.
Πυῤῥος — 338.

Σ

‡ Σαιππος — 278.
Σαραπίων — 206.
† Σιμίας — 230.
Σιμων — 212.
† Σκίμνος — 206.
Σμικυθος — 339
Σταδιεὺς — 322.
‡ Στρατις — 325.
Σωκρατης — 232, 297, 299, 340, 364.
† Σώστανδρος — 284.
† Σώσαρχος — 284.
† Σωτίβιος — 236, 278.
Σωτιγένης — 370.
† Σωτικράτης — 242, 243, 256, 302.
Σώστρατος — 320, 375, 384.
‡ Σωτάδης — 368.
Σώτας — 307, 309.

T

Τισικλῆς — 310.
Τίμαρχος — 370.
Τιμαρχίδης — 181.
Τιμοκράτης — 313, 334, 375.
Τιμόστρατος — 353.
Τίμων — 244, 265, 360.

Φ

† Φαίνος — 233.
Φάλανθος — 310?
‡ Φαλλίας — 310.
Φανίας — 179.
Φανοκλείδης — 371.
Φανοκλῆς — 375.
† Φανόκριτος — 297.
Φειδίας — 314.
Φιλήμων — 309.
Φιλῖνος — 222, 375.
† Φιλόθεος — 331.
Φιλοκράτης — 287, 327, 376, 377.
Φιλόξενος — 230
Φίλων — 216.
Φιλωνίδης — 220, 305, 383.

X

Χαιρέας — 278.
Χαιρέστρατος — 314.
Χαρείσιος — 212.
Χαρίας — 277, 322, 377.
‡ Χαρικλῆς — 292, 268, 180.
Χαρμίδης — 275, 302.
† Χρύσιππος — 310?
‡ Χρυσογένης — 384?
‡ Χρυσόφιλος — 384?

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

Abeille — symbole des Mystères, *page* 300.
Abondance — déesse figurée peut être sur la monnaie attique, 296.
Achæus — magistrat dont le nom rappelle celui de Cérès Achæa, 236.
Acropole d'Athènes — gravée sur les bronzes de l'époque impériale, 394.
Adimantos — flatteur de Démétrius Poliorcète; son nom sur une série, 189.
Adrien — l'escalier des Propylées restauré sous son règne, 394 — le temple de Jupiter terminé, 396.
Ænianes — imitent les monnaies attiques, 91.
Agathippus — magistrat dont le nom est rapproché du symbole des Dioscures, 251.
Aigle — posé sur un monogramme, 174 — sur un foudre, 284 — tête d'aigle, 385 — graffita sur un tétradrachme du Musée de Vienne, 358.
Akamène — son Bacchus d'or et d'ivoire copié par les graveurs, 262.
Alexandre — frappe aussi des décadrachmes, 36 — adopte le pied attique pour ses monnaies, 97.
Alliage — des monnaies d'Athènes, 103.
Allusions — leur danger, 119 — leur réalité et leur portée, 121.
Amastris — copie les monnaies d'Athènes, 91.
Amphore — sur une monnaie de Carthéa, 27 — apparaît sur les pentobole d'ancien style, 58 — sur les bronzes, 75 — son sens et son application au nouveau style, 82 — les lettres gravées sur l'amphore, 83 — monogrammes sur l'amphore, 133 — palme derrière l'amphore, 181 — amphore couronnée par la Victoire, 303.
Amynandrides — famille qui fournissait les prêtres de Cécrops, 172.
Anacéia — fête des Dioscures, 168.
Ancre — avec un astre, signe des Séleucides sur les tétradrachmes d'Athènes, 321 — se rattache au culte de Minerve, 324.
Anténor — son groupe d'Harmodius et d'Aristogiton, 336.
Antigène — fausse monnaie d'or émise sous son archontat, 70.
Antigone — proclamé avec son fils Dieu-Sauveur, 169, 171.
Antignnis — nouvelle tribu marquée sur la monnaie, 98.
Antioche — reproduit la Minerve du Parthénon, 372.
Antiochus — son nom et son symbole, 208 — continue le temple de Jupiter Olympien, 285 — rend les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, 336.
Antiochus le Grand — ses rapports supposés avec les Athéniens, 372.
Antoine — représenté en Bacchus sur les monnaies, 295 — frappe des bronzes avec la proue et le nom de Rome, 315.
Apellicon — figure sur les monnaies d'Athènes, 130 — complice du tyran Aristion, 213 — monogramme qui figure sur une autre série, 216.
Aplustre — sur un pentobole, 57 — sur une série à monogrammes, 178 — avec Jupiter et l'aigle, 285.
Apollon — sur une monnaie suspecte, 88 — Patroüs, sur la série de Diophante et de Diodote, 222 — Lycien, sur la série d'Epigène et de Xénon, 286 — Delphinien, avec le dauphin, 359 — Pythien, avec le trépied, 361 — avec la lyre, 388 — l'Apollon de Délos et Vénus Colias, 367.
Appius Claudius Pulcher — bâtit un Propylée à Eleusis, 321, 326.
Arc — figuré avec la massue et le carquois, 221 — avec le carquois seulement, 244.

Digitized by Google

Archégétis — surnom de Minerve portant la chouette sur le poing, 387.
Argent — son poids, 12 — son avilissement, 13 — rapport des symboles sur l'argent et sur le cuivre, 88 — l'argent cesse avec la république romaine, 101.
Ariarathe — nom cappadocien sur les monnaies attiques, 299.
Ariobarzane — fait restaurer le théâtre de Bacchus, 395.
Aristide — monnaie frappée pendant son administration, 38.
Aristion — figure sur les monnaies d'Athènes, 130 — son symbole et son histoire, 219 — agent de Mithridate, 237.
Aristogiton — représenté avec Harmodius, 335.
Aristophane — vante la monnaie d'argent des Athéniens, 4 — raille la monnaie d'or d'Antigone, 20 — cite le décret sur la monnaie de cuivre, 24 — nous éclaire sur le sceau des magistrats, 127.
Aristote — avait la passion des bagues, 126.
Arrhéphores — indiquées par des sigles, 142.
Arsenaux — rappelés par le gouvernail, 160.
Arsinoé — sa statue et les cornes d'abondance des tétradrachmes, 234.
Aspasius — sa Minerve, 94 — ressemblance de sa Minerve avec les tétradrachmes, 96.
Ateliers monétaires — leurs procédés, 107 — leurs noms, 141.
Attale — consacre à Athènes une série de statues, 332.
Atticus — répare les malheurs causés par le siége de Sylla, 323.
Autel — de Minerve; la déesse y fait une libation, 257 — de Jupiter Hercéius, 391 — de Jupiter Hypatus, 396.
Autonomie — privilége des Athéniens, 101.

B

Bacchus — son union avec Minerve, 161 — parédre de Cérès, assis, avec une torche, 203 — dans un groupe de Praxitèle, 204 — Bacchus chorégique, avec le thyrse et la couronne, 256 — statue copiée sur les tétradrachmes, 253 — la statue en or et en ivoire d'Alcamène, 262 — Bacchus sur la série de Xénoclès et d'Armaxénos, 355 — Bacchus Melpoméos sur la série de Timostrate et de Posès, 376 — Bacchus debout, avec le thyrse, le cantharc, la longue barbe, 376.
Bandelette — reconnue à tort sur les tétradrachmes, 311.
Bâton d'Esculape — avec le serpent, sur les drachmes et demi-drachmes, 333.
Bétyle — copié sur les monnaies d'Athènes, 318.
Bithynie — ses monnaies rapprochées de celles d'Athènes, 91.
Bœuf — monnaies à l'effigie du bœuf, 9 — le sacrifice du bœuf, 399.
Bonne-Fortune — représentée par le gouvernail, 159 — avec la corne d'abondance et le sceptre, 279 — avec une patère, 296.
Bonnets des Dioscures, 168, 251.
Bractéates d'or, 63, 86.
Branche — chargée de fruits, 369.
Bucrane — sur les bronzes de l'époque impériale, 398.
Bupreste — symbole égyptien, 176.
Buste de Minerve — sur la table des Jeux, 392.
Buzygès — conduisant le bœuf laboureur, 398.

C

Cabira — imite les types athéniens, 91.
Cachets des magistrats — étrangers aux symboles monétaires, 125 — leur emploi chez les Grecs, 126.
Caducée — attribut de Mercure Agoræus, 363.
Cæcilius Métellus — proconsul de Macédoine; ses rapports avec Athènes, 321.
Calacté — ses monnaies rapprochées des monnaies attiques, 91.
Calathus — marque du tartémorion, 54 — son sens, 56 — sur la monnaie d'or, 69 — sur le cuivre, 75.
Callias — la monnaie de cuivre est émise sous son archontat, 73.
Callias — nom d'un magistrat qui figure sur la monnaie, 197.
Callimaque — magistrat dont le nom donne une allusion, 353.
Carquois — figuré avec l'arc et la massue, 221 — avec l'arc seulement, 244 — dans le Parthénon, 245.
Carthéa — monnaie de Carthéa, attribuée à Athènes, 27.
Casque — attribut de Minerve, 190 — représenté sur une autre série, 253.

Digitized by Google

Castor et Pollux — leurs bonnets, 168, 251 — leurs statues, 341.
Cérrops — son nom et celui de la cigale, 348.
Cérès — associée à Minerve, 157 — les épis lui sont consacrés, 201 — tenant deux épis, 210 — debout auprès de Bacchus, son parèdre, 203 — avec la coiffure d'Isis, 249 — en déesse de l'Abondance, 210, 279 — sur un char traîné par des serpents, 289 — avec la patère, 296 — précédée de Diane Propyléenne, 325 — assise sur un rocher, 334 — avec deux torches, 381.
Cerf — attribut de Diane et emblème des Élaphébolies, 346.
Céryces — famille qui prétendait descendre de Mercure, 153, 363.
César — fait construire le portique de Minerve Archégétis, 387.
Chalkus — surnom de l'orateur qui proposa de frapper une monnaie de cuivre, 73.
Chalkus — monnaie de cuivre; son rapport à l'obole et au lepton, 25.
Chameau couché — représentation douteuse sur les monnaies d'Athènes, 383.
Champs Rhariens — rappelés peut-être sur la monnaie, 75, 167.
Change — des monnaies, 105.
Char monté par la Victoire, 314 — par Minerve, 390.
Charès — la tête de son colosse sur les monnaies d'Athènes, 241.
Charias — magistrat dont le nom donne une allusion, 280, 322.
Charinos — nom et allusion supposés, 379.
Cheval — attribut de Minerve sur la monnaie, 20 — demi-cheval, marque de la drachme, 21 — chevaux sur le casque de Minerve, 81 — leur réduction, 84 — demi-cheval sur une série à monogrammes, 183 — tête de cheval auprès de Minerve Ilonienne, 386 — cheval Scyphius, 387.
Chios — ses relations commerciales avec Athènes et ses monnaies, 270.
Chouette — nom familier des monnaies attiques, 2 — pourquoi elle figure sur la monnaie, 19 — remonte à Solon, 20 — son type s'améliore, 34 — tournée à gauche, 53 — la double chouette, 54, 55 — sur la monnaie d'or, 65 — sur les tétradrachmes de nouveau style, 82 — tournée à gauche sur les bronzes, 89 — posée sur l'olivier sacré, 257 — sur la galère Salaminienne, 306 — sur le poing de Minerve, 387 — chouette avec la tête de Minerve, 391.
Chrysus — nom du statère d'or, 61.
Cicéron — son séjour à Athènes, 320.
Cigale — de forme archaïque, 176 — sur les tétradrachmes de nouveau style, 328 — dans les inventaires du Parthénon, 329 — auprès d'Apollon, 367.
Cimon — colève aux Thasiens les mines de Skapté-Hylé, 14.
Cistophores — rapprochées des tétradrachmes attiques, 205.
Classement des tétradrachmes de nouveau style, 144, 185.
Cléas — nom de magistrat en rapport avec la Victoire, 322.
Clefs — dans la main de Minerve, 387.
Cléopâtre — représentée en Cérès sur les monnaies, 205.
Cliduchus — surnom d'une Minerve de Phidias, 350, 387.
Coiffure d'Isis — transformée par les monétaires athéniens, 246 — sur les monnaies d'autres pays, 247 — sur le casque de Minerve, 248.
Coins — promptement usés, et, par conséquent, très-divers, 106, 353.
Colias — forme du cap Colias, 366 — souvenirs qui s'y rattachent, 368.
Colosse de l'Acropole — gravé sur les bronzes, 395.
Colosse de Rhodes — rappelé par les monnaies athéniennes, 241.
Commun — copie les monnaies attiques, 91.
Contre-marques — sur les monnaies, 44, 45.
Coq — en graffito, 354 — sur la série de Charias et d'Héraclide, 378 — consacré à Minerve, 379.
Corinthe — sa convention monétaire avec Athènes, 51.
Corne d'abondance — attribut de Jupiter Clésius, 165, 191 — deux cornes d'abondance réunies par une bandelette, 233 — corne avec deux épis, 236 — avec Cérès, 279 — avec Jupiter et l'aigle, 284.
Cossutius — architecte, continue le temple de Jupiter Olympien, 285.
Couronne — du Stéphanéphore, 311 — des archontes, 312 — d'Amphitrite, 351.
Couronne d'épis — sur les bronzes d'ancien

style, 75 — sur les demi-drachmes de nouveau style, 83 — sur les bronzes, 87.
Crète — son alliance politique et monétaire avec Athènes, 90.
Croissant — apparaît sur la monnaie, 24, 37 — ses diverses combinaisons, 54 — avec un astre, 238 — sur une série douteuse, 383.
Cuivre — pourquoi les Athéniens ont écarté la monnaie de cuivre, 73 — frappé en 406 pour la première fois, 73 — retiré et rétabli plus tard, 74 — ses divisions, 75 — son poids, 76 — ses types après l'établissement du nouveau style, 87 — rapport des types du cuivre et de l'argent, 88, 101 — le cuivre frappé seul sous les empereurs, 102, 389.
Cybèle — adorée à Athènes, 318.
Cychréus — héros qui protége la galère Salaminienne, 306.
Cydonie, ville de Crète — imite les tétradrachmes d'Athènes, 89.
Cynides — famille d'où l'on tirait les prêtres d'Apollon, 274.
Cypre — rapport de ses symboles monétaires avec ceux d'Athènes, 22, 26.
Cyrène — rapport de ses monnaies et des monnaies attiques, 49.

D

Daduques — de la famille des Callias et des Lyromides, 197 — représentent le Soleil dans les Mystères, 239.
Dardanus — monnaies de cette ville comparées à celles d'Athènes, 378.
Darius — envoie trois cents talents aux Athéniens, 157.
Dauphin — enroulé sur le trident, 358.
Décadrachme — 12, 47 — son poids, 50.
Délos — sa monnaie marquée au bœuf, 38 — ses relations avec Athènes, 273.
Déméas — n'est point l'abréviation du nom de Déméter, 248.
Démétrias — nouvelle tribu marquée sur la monnaie, 98.
Démétrius d'Alexandrie — rapporte qu'on a fait fondre des Victoires d'or, 70.
Démétrius de Phalère — ajoute un portique à Éleusis, 157 — fait construire des arsenaux au Pirée, 160 — honneurs que lui rendent les Athéniens, 161.
Démétrius Poliorcète — proclamé nouveau Bacchus, 162 — envie des blés, 167 — Dieu-Sauveur, 169, 171 — chasse Cassandre, 172 — son nom en monogramme, 174 — nommé roi de Macédoine, 190 — représenté en Bacchus, 204.
Demi-drachme — son poids, 13, 17 — son type dans le nouveau style, 85.
Demi-hekté, 61, 62.
Demi-statère — nommé aussi hémichrysus, 61 — son poids, 62 — demi-statère du siècle de Périclès, 68.
Démocharès — procure des sommes importantes aux Athéniens, 234, 277.
Démos de Rome — assis et couronné par la Victoire, 321.
Démosthène — avait la passion des bagues, 126 — son mot sur le peuple, le serpent et la chouette, 356.
Dermatikon — inscription relative aux sacrifices, 154, 159, 161, 174.
Dernès — copie sur ses monnaies la Minerve de Phidias, 259.
Diane Agrotéra — sa statue, 214 — unie à Minerve, 216 — son arc et son carquois, 245 — Brauronia, 288 — Propylæenne, 325 — Sélasphoros, 326, 376 — avec le cerf, 346 — Phosphoros, 376.
Dichalque — double chalkus, 77.
Didrachme — son poids, 12, 17, 31 — tombe en désuétude, 51.
Dikollybon — monnaie de cuivre, 75 — son poids, 77.
Diobole — son poids, 13 — avec la double chouette, 54.
Dioclès — exerce trois fois les fonctions de premier magistrat monétaire, 260.
Diogène — rapprochement de son nom et de la corne d'abondance, 192, 233.
Dionysius — magistrat dont le nom paraît prêter à une allusion, 267.
Diophante — magistrat dont le nom contient une allusion, 275.
Dioscures — leur union avec Minerve, 169 — Antigone et Démétrius leur sont assimilés, 170 — leurs bonnets, 168, 251 — leurs statues copiées sur la monnaie, 341 — Mirion et Euryclide leur sont comparés, 342.
Drachme — son poids, 12, 17, 31 — avec la tête de Méduse ou le gouvernail, 56 — ses symboles dans le nouveau style, 85.

E

Égide — placée par Antiochus sur le mur de l'Acropole, 348.
Élaphébolies — fêtes de Diane Agrotéra, 215 — le cerf en est peut-être l'emblème, 346.
Éléphant — symbole d'Antiochus, 208 — consacré à Minerve, 209 — supposé à la place du chameau couché, 383.
Éphèse — grave l'abeille sur ses monnaies, comme Athènes, 301 — grave aussi le coq avec une palme, 178.
Épi — couronne d'épis sur les bronzes d'ancien style, 75 — sur les demi-drachmes, 85 — sur les bronzes de nouveau style, 87 — épis dans les anses de la plémochoé, 155 — un épi, symbole d'une série monétaire, 166 — son sens, 167 — deux épis, symbole de la série d'Amphicrate et d'Épistratos, 201 — dans la main de Cérès, 210 — avec la corne d'abondance, 236 — avec Jupiter, 284 — dans la série de Quintus, 323 — avec le pavot, 329.
Érichthonius — dans la ciste mystique, 55, 317 — représenté avec Cécrops, 121.
Éros — se couronnant et tenant une palme, 223.
Escalier de l'Acropole — sur les bronzes d'époque impériale, 394.
Esculape — appuyé sur son bâton, 332, 401.
Étrangers (noms) — sur les monnaies d'Athènes, 232, 297, 307, 322, 349, 373.
Eubulide — sculpteur, consacre le Bacchus Melpoménos, 326.
Eucléia — son nom rapproché du nom d'un magistrat monétaire, 287, 303.
Eurycléide — prostate, avec Micion, 342.

F

Fabrique asiatique, 43.
Faux décadrachmes — coins de Bekker, 47.
Fausse monnaie — frappée sous l'archontat d'Antigène, 20 — frappée par Timothée, 21.
Faux monnayeurs, 4.
Faux statères — dans l'Hécatompédon, 21.
Flamininus — reconnu à tort sur les monnaies d'Athènes, 318.
Foudre ailé — attribut de Minerve, 310 — avec le trépied, 361.
Fourrées — monnaies fourrées, 22, 107 — moyen de les reconnaître, 107 — noyau en cuivre au cabinet de Paris, 108.

G

Galères — de Thésée, de Thémistocle, des Panathénées, 316.
Génétyllides — dans la main de Vénus, 365.
Génie de Rome — assis et couronné par la Victoire, 321.
Genoaides — nom des Génétyllides à Phocée, 366.
Glycon — sa statue d'Hercule, 397.
Gorgone — sur les monnaies archaïques, 25 — sur une drachme, 56 — sur la série de Nicétès et de Dionysius, 347 — appliquée sur le mur de l'Acropole, 348.
Gortyne — imite les monnaies d'Athènes, 89.
Gouvernail — sur une drachme d'ancien style, 56 — sur les tétradrachmes de nouveau style, 150.
Grâces — les trois Grâces de Socrate, copiées par les graveurs, 298.
Graffito — sur un tétradrachme du cabinet de Paris, 148 — sur un tétradrachme de Vienne, 349, 351.
Grappe de raisin — emblème des Dioscophories, 337 — avec la chouette, 339.
Graveurs en médailles — leurs procédés, 107.
Grenade — dans la main de Minerve, 397.
Griffon — sur le casque de Minerve, 81 — symbole d'Apellicon, 213.
Grotte de Pan — sur les bronzes d'époque impériale, 394.
Grotte décorée par Thrasyllus, 395.
Guerre Lamiaque — date du nouveau style, 96.

H

Halimus — mystères d'Halimus, 362.
Hamilla — couronnant l'amphore panathénaïque, 303.
Harmodius — représenté avec Aristogiton, 335.
Harpalus — apporte ses trésors à Athènes, 71, 87.
Hécate — son rapport avec le triskèle des monnaies archaïques, 23.
Hekté — avec ses divisions, 61 — son poids, 62 — du temps de Solon, 65 — du siècle d'Alexandre, 68 — divisions d'époque postérieure, 86.
Hélios — sur la série de Glaucus et d'Échécrate 240 — représenté dans un quadrige, 265.
Hémichrysus — nom du demi-statère, 61, note 1.

Hémiobole — son poids, 13 — portant la chouette et deux croissants, 54 — son rapport avec les bronzes, 75.
Hémitartémorion — division encore inconnue à Athènes, 13.
Héraclée d'Ionie — imite les tétradrachmes d'Athènes, 91.
Héraclée de Thrace — alliance monétaire avec Athènes, 92.
Hercule — sa massue, 163 — sa massue, son arc et son carquois, 221 — la statue de Glycon, 397.
Hermès — dans le Gymnase et sur les monnaies, 153.
Hiérapytna, ville de Crète — imite les monnaies d'Athènes, 89.
Hiérocéryce — représente Mercure dans les Mystères, 363.
Himéros — auprès de Vénus Colias, 368.
Hôtel de la monnaie — ses noms, 139 — son dieu tutélaire, 140 — ses ateliers, 141 — consacré à Thésée Stephanéphore, 149, 321.
Hygiée — statue de Minerve Hygiée, 259.

I

Imitations des monnaies attiques, 89.
Inscriptions monétaires — primitives, 34, 53 — abrégées, 39 — asiatiques, 44, 45 — sur les décadrachmes, 48 — sur une tessère de plomb, 78 — oubli des trois lettres ΑΘΕ, 84, 146 — inscription suspecte, 88 — inscriptions sur les bronzes, 89, 144 — l'H et l'Ω sur les tétradrachmes, 94 — le sigma lunaire, 95 — le Η et le Σ, 100 — les deux formes Τ et Ζ, 133 — la légende ΑΘΗΝΑΙΩΝ et ΑΘΗ, 144 — différence du nominatif et du génitif pour les noms de ruis, 209, 238 — formes romaines traduites en grec, 260 — génitif, forme très-rare pour les noms de magistrats, 371.
Ionie — ses monnaies et celles d'Athènes, 91.
Iphigénie — figurée par une biche auprès de Diane, 288.
Irésioné — emblème des Pyanepsies, 309.
Isagoras — sa famille sacrifie au Jupiter des Cariens, 153.
Isis — sa coiffure, 246 — son culte introduit à Athènes, 247.
Iulis — monnaie d'Iulis attribuée à tort à Athènes, 301.

J

Jeunes filles — surnom des monnaies d'Athènes, 2.
Jupiter — Hercéius, 158 — Ctésius, 165, 191 — Olympien, 175, 284, 396 — Soter, 285 — Xénios, 355 — Polieus, 396 — de Labranda, 153 — son union avec Minerve, 167 — son autel, 391.

K

Kollybon — nom d'une monnaie de cuivre, 75 — son poids, 77.

L

Lampadéphories — citées à tort à propos des deux torches, 196.
Lampe — reconnue à tort sur les monnaies, 155, 192 — ajoutée sur les bronzes devant la statue de Bacchus, 263.
Laurier — dans la main d'Apollon, 272.
Laurium — mines du Laurium, 14 — épuisement des mines, 14, 111 — l'argent du Laurium appliqué aux flottes, 18 — chouettes du Laurium, 19.
Lérna — n'est point représentée sur la monnaie, 27, note 1.
Lébédus — ses monnaies s'inspirent des monnaies attiques, 91.
Léos — ne figure point sur les monnaies attiques, 37, note 1.
Léosthène — sa victoire aux Thermopyles marquée sur la monnaie, 149.
Lepton — monnaie de cuivre — son rapport au chalkus et à l'obole, 75.
Lettres d'amphore, 85, 98, 112, 129 — leur désordre momentané, 130.
Lion — sur les monnaies archaïques, 26 — demi-lion, symbole d'une série, 276.
Lucien — parle de l'obole de cuivre, 72.
Lune — représentée sur les monnaies, 24, 32, 54, 238.
Lunus — dieu luni-solaire, symbole de Mithridate, 238.
Lycomides — famille d'où l'on tirait les daduques, 197.
Lyre — gravée sur les bronzes d'une série anonyme, 388.

Digitized by Google

Lysimaque — son symbole sur la série de Dorathée et de Diophante, 276.

M

Magistrats monétaires, 109 — la responsabilité qu'ils encourent, 113 — comparés aux triumvirs de Rome, 114 — durée de leurs fonctions, 115 — leurs noms sont inscrits sur l'argent seulement, 144.
Marathon — le taureau de Marathon, 398.
Marques d'atelier, 85, 112 — leur liste, 135 — leur rectification, 137 — leur signification, 139 — leur variété, 141.
Mars — en relation avec Minerve, 294.
Marsyas — ramassant les flûtes de Minerve, 392.
Masque scénique — reconnu à tort sur une série, 347.
Massue, 162, 163 — représentée avec l'arc et le carquois, 221.
Mécon — métamorphosé en pavot, 330.
Médéios — son nom donne un rapprochement avec Hygiée, 260.
Méduse — sur les monnaies archaïques, 21 — prise pour un masque scénique, 347.
Mélésandre — navigue jusqu'en Carie, 153.
Mélos — ses monnaies et celles d'Athènes, 91.
Melpomène — sur la série de Timostrate et de Posès, 374.
Melpoménos — surnom de Bacchus, 374.
Men — dieu luni-solaire, symbole de Mithridate, 238.
Mercure — Hégémonios ou Éuodios, 158 — Agaræus, 363 — son union avec Minerve, 154.
Micion — prostate, avec Euryclide, 342.
Micon — rapprochement entre ses peintures et le Stéphanéphore, 351.
Minerve — fait donner aux monnaies d'Athènes le nom de Κόραι, 2 — Fortune d'Athènes, avec l'osselet, 21 — avec le gouvernail, 57, 159 — représentée par la tête de Gorgone, 24 — réunie au lion, image du soleil, 26 — divinité de lumière, avec le croissant, 28 — gravée sur la monnaie après l'expulsion des tyrans, 33 — la double Minerve, 52 — la Minerve du nouveau style, 81 — la Minerve d'Aspasius, 94 — Minerve règne sur la monnaie, en n'y admettant que les divinités amies, 128 — sa tête toujours conforme au même type sur les monnaies de nouveau style, 144 — son union avec Mercure, 154 — avec Cérès, 157 — avec Bacchus, 161 — avec Jupiter, 167 — avec les Dioscures, 169 — avec la Victoire, 172 — avec Neptune, 189 — avec Proserpine, 199 — avec Diane, 216 — avec Éros, 225 — avec Vénus, 227 — avec Men ou Lunus, 238 — avec Hélios, 241 — avec Isis, 248 — avec Apollon, 273 — avec Mars, 294 — avec Cybèle, 319 — avec Esculape, 333 — Minerve faisant une libation sur son propre autel, 257 — la Minerve de Phidias sur les monnaies, 258 — la Minerve-Hygiée de Pyrrhus, 259 — avec la ciste d'Erichthonius, 357 — le coq lui est consacré sur la monnaie, 379 — Minerve Skiras, 22 — Itonienne, 386 — Archégétis, la chouette sur le poing, 387 — Minerve Nicéphore, Poliade, Parthénos, Hippia, sur les bronzes de l'époque impériale, 390 — avec le corps d'une chouette, 391 — frappant Marsyas, 392 — sa dispute avec Neptune, 393 — la Minerve en bronze de Phidias, 395.
Minotaure — tué par Thésée, 398.
Mithridate — son nom et son symbole sur les tétradrachmes, 130, 237.
Module des tétradrachmes agrandi, 84, 99, 151.
Monnaies d'Athènes — leur infériorité apparente, 1 — leur popularité, 2 — archaïques, 16 — trouvées dans le duché de Posen, 16, 31 — d'or, 59 — de cuivre, 71 — monnaies fourrées, 77, 107 — moyen de les reconnaître, 107 — dorées, 389.
Monnayeurs — leurs procédés, 358.
Monogrammes — commencent avec le nouveau style, 85 — se développent peu à peu, 87 — sur l'amphore, 133 — explication de monogrammes, 147, 151, 162, 174, 181, 183.
Muses — se changent en abeilles, 300.
Myron — son Satyre qui admire des flûtes, 392.
Mystères — figurés par la plémochoé, 156 — par l'abeille, 300 — leur extension, 157.

N

Nagidus — ses monnaies reproduisent la Minerve de Phidias, 258.
Néapolis — copie les anciens types d'Athènes, 14, note 6.
Neptune — sur la série d'Adimantus et d'Héliodore, 189 — de Nénoclès et d'Armoxénos, 358 — sa dispute avec Minerve, 393.

Digitized by Google

Nicogène — magistrat dont le nom prête à une allusion, 333.
Noyau — d'une monnaie fourrée, 108.
Numismatique — importance et dignité de cette science, 116, 127.

O

Obole — son poids, 13, 15, 31 — obole de cuivre, 27 — rapport de l'obole d'argent avec le cuivre, 25.
Octodrachme — signalé par erreur, 46.
Odéon — restauré par Agrippa et par son fils, 256.
Olbia — monnaies attiques attribuées à Olbia, 16, 32.
Olivier — paraît sur les monnaies d'ancien style, 31 — deux feuilles d'olivier, 54 — couronne d'olivier sur les pièces de nouveau style, 82 — l'olivier de l'Érechthéion, 158, 252, 391 — — sa pousse merveilleuse, 392.
Olympiodore — sa victoire et sa statue, 172.
Or — refusé longtemps à Athènes, 59 — sa valeur, 60 — son poids, 62 — le système des bractéates, 63 — époques où l'on a frappé de l'or, 65 — couleur différente des monnaies d'or, 66, note 1 — l'or dans le trésor athénien, 68 — l'or après Alexandre, 86 — or mêlé à l'argent de tétradrachmes, 103.
Orge — grain d'orge sur les monnaies de cuivre, 25.
Oscophories — figurées par une grappe de raisin, 337.
Osselet — sur les monnaies archaïques, 21 — attribut de Minerve Skiras, 22 — sur une pièce d'or, 66.

P

Palladium — peut se confondre avec un trophée, 149 — décorait la proue des vaisseaux, 176, note 1.
Pallas Itonienne — sur les monnaies de Pyrrhus et d'Athènes, 386.
Palme — passée derrière la chouette, 181 — derrière le coq, 378 — elle est consacrée à Minerve, 182.
Pan — jouant de la flûte dans sa grotte, 395.
Parthénon — gravé sur les bronzes, 394, 396.
Pavot — entre deux épis, 329 — avec le trépied, 361.
Pégase s'ahreuvant — marque de Mithridate et des monnaies attiques, 218.
Pentéchalkon — son poids et sa rareté, 13, 18 — avec trois croissants, 54 — son rapport avec le cuivre, 25.
Pentobole — son poids, sa rareté, 13 — portant l'aplustre ou la chouette aux ailes étendues, 51.
Péplus de Minerve — reconnu à tort sur les tétradrachmes, 317.
Pergame — ses rois bienfaiteurs des Athéniens, 119 — ses monnaies, 332.
Périclès — cite de l'argent monnayé et de l'or en lingots, 98.
Perse — ses rois frappent des tétradrachmes attiques, 46.
Persée — représenté par le lion sur les monnaies archaïques, 26.
Pessinonte — la pierre de Pessinonte, 318.
Phanoclès — nom de magistrat qui donne lieu à une allusion, 326.
Phéidon — paraît avoir frappé des tétradrachmes attiques, 45.
Phidias — sa Minerve et celle d'Agasias, 95 — sa Minerve Parthénos sur la série de Dioclès, 258 — sa Minerve Cliduchus, 389 — son colosse en bronze, 395 — son Jupiter Olympien, 396.
Philippe, roi de Macédoine, — s'empare des mines de la Thrace, 97.
Philon — chargé de construire un portique à Éleusis, 157 — des arsenaux au Pirée, 160.
Phytalides — famille qui présidait aux Oscophories, 338.
Pied attique — adopté par d'autres pays, 12 — par Alexandre, 97 — ses variations, 30 — le pied de la monnaie d'or, 61.
Pisistratides — retirent les monnaies de la circulation et les rendent, 15 — mouvement religieux qu'ils provoquent, 28 — leurs types monétaires, 29 — poids de leurs monnaies, 32 — leur monnaie d'or, 65.
Pison — connut des exactions à Athènes, 323.
Plémochoé — sa forme, sa signification, 156, 192 — avec le serpent, la chouette et les épis, 345.
Plutus — avec une corne d'abondance et un sceptre, 279 — avec la massue, 397 (?).
Poids des monnaies d'ancien style, 12, 17, 64.

76 — de nouveau style, 105 — moyenne des poids, 106, 157.
Pomme — dans la main d'Hercule, 397.
Pompée — secouru par les Athéniens, 306.
Porc — emblème de la purification, 163 — consacré à Minerve Courotrophos, 211.
Poteaux — sur lesquels étaient gravées les lois de Solon, 400.
Pothos — auprès de Vénus Colias, 368.
Praxitèle — son groupe de Cérès, Proserpine et Bacchus copié par les monétaires, 198, 203 — sa Diane Brauronienne, 288.
Prêtres des Dieux Sauveurs, 170.
Priamos — imite les monnaies d'Athènes, 84.
Propylées — gravés sur les bronzes, 394, 396.
Proserpine — avec des torches inclinées vers le sol, 198 — statue de Praxitèle, 199.
Proue de vaisseau — surmontée d'un trophée, 306 — copiée sur les as romains, 315.
Providence — représentée peut-être par le gouvernail, 159.
Ptolémaïs — nom substitué au nom de la tribu Antigonis, 234.
Ptolémée Philadelphe — sa munificence envers les Athéniens, 234 — introduit le culte d'Isis à Athènes, 247, 249.
Ptolémée Soter — donne aux Athéniens cinquante talents, 165.
Publius — nom romain sur les monnaies attiques, 307.
Pyanepsies — fête rappelée par les monnaies, 369.
Pyrrhachus — son Esculape sur les tétradrachmes d'Athènes, 332.
Pyrrha — alliance monétaire de cette ville avec Athènes, 92.
Pyrrhus, roi d'Épire — sur les monnaies d'Athènes, 385.
Pyrrhus, sculpteur — sa statue d'Hygiée copiée par les graveurs, 259.
Pythagoriciens — ne veulent point qu'on porte au doigt l'image d'une divinité, 146.
Python — enroulé autour du trépied, 362.

Q

Quadrige — conduit par la Victoire, 344.
Quintilien — rapporte que les Athéniens ont fait fondre des Victoires d'or, 70.
Quintus — prénom romain traduit en grec, 320 — sur les monnaies, 322.

R

Raisin — emblème des Oschophories, 332.
Responsabilité — des officiers monétaires, 110 — des ateliers, 112.
Rhégium — ses monnaies reproduisent la Minerve de Phidias, 258.
Rhodes — ses relations avec Athènes, 241, 267.
Roue — sur les monnaies archaïques, 23 — sur une pièce d'or, 66.

S

Samos — alliance monétaire de Samos avec Athènes, 38.
Sardes — ses monnaies reproduisent la Minerve de Phidias, 258.
Sauveurs (Dieux) — 169, 171.
Scarabée — son rôle dans Aristophane, 176.
Scyphius — cheval créé par Neptune, 387.
Sélémé — nommée à tort pour la série de Charinautès et d'Aristéas, 381.
Séleucides — leurs monnaies comparées à celles d'Athènes, 371 — reproduisent la Minerve du Parthénon, 372.
Séleucus — sauvé par son cheval, 383 — sa marque merveilleuse sur la cuisse, 371.
Séries à monogrammes — leur époque, 142.
Serpent — de l'Érechthéion, 158 — les deux serpents de l'Acropole, 171 — le serpent autour de l'olivier, 257, 392 — sur la galère Salaminienne, 305 — sur une série, 356 — auprès de Minerve Itonienne, 386.
Side de Pamphylie — la Minerve de Phidias sur ses monnaies, 258.
Sigée — ses monnaies et celles d'Athènes, 91.
Sigles — marques d'atelier, 85, 112, 139, 141 — leur liste, 135, 137.
Sinope — copie les types athéniens, 91.
Skapté-Hylé — mines de Skapté-Hylé, 14.
Skirophories — rappelées sur les monnaies archaïques, 22.
Smyrne — son alliance monétaire avec Athènes, 92.
Socrate — ses trois Grâces copiées sur les tétradrachmes, 298.
Soleil — sur les monnaies archaïques, 26 — sa forme asiatique, 239 — tête radiée du dieu de Rhodes, 240 — le soleil monté sur un quadrige, 261.
Solon — sa loi contre les faux monnayeurs, 4

Digitized by Google

— fait refondre les monnaies, 10 — son système monétaire, 11 — poids de ses monnaies, 30. 32 — sa monnaie d'or, 63, 67 — sa loi sur les sceaux et cachets, 126 — représenté sur un bronze de l'époque impériale, 397, 400.
Sosandre — magistrat dont le nom rappelle Jupiter Soter, 285.
Sotadès — magistrat dont le nom a donné lieu à des rapprochements forcés, 369.
Sphæristra — indiquée par des sigles, 42.
Sphinx — attribut de Minerve sur la série de Diophante et d'Eschine, 220.
Statère — indiqué par une lettre, 39, note 1 — ses divisions, 61 — son poids, 62 — du siècle d'Alexandre, 68.
Stéphanéphore — nom d'une statue dans l'Hôtel de la Monnaie, 140 — son étymologie, 349 — sa statue reproduite sur les tétradrachmes, 350 — elle représente Thésée, 351.
Stéphanéphorie — nom d'un vaisseau athénien, 353.
Stéphanusa — nom d'un autre vaisseau, 353.
Strigile — dans la main de Mercure, 363.
Suppliants — vus à tort sur les tétradrachmes, 311 — de même, l'autel des suppliants, 392.
Syennésis — copie la Minerve de Phidias sur ses monnaies, 259.
Sylla — prend Athènes, 219, 323.
Symboles monétaires — leur caractère et leur principe, 118 — ils appartiennent au second magistrat, 121 — changent toujours avec lui, 123 — exceptions, 122, 124 — ne sont point empruntés aux rarhets des magistrats, 125.
Symbolon — marque de reconnaissance ou division monétaire, 76.
Synnada — copie les types athéniens sur ses monnaies, 91.
Syracuse — un bronze de Syracuse comparé aux monnaies d'Athènes, 276.
Syrie — tétradrachmes attiques en Syrie, 45.
Système Solonien, 10, 30, 61.

T

Table des Jeux — représentation incertaine, 362 — avec la couronne, la chouette et le buste de Minerve, 392.
Tarente — son alliance monétaire avec Athènes, 92.
Tartémorion — son poids, 13 — avec le croissant ou la feuille d'olivier, 54 — son rapport à la monnaie de cuivre, 75.
Taureau — offert par l'Aréopage, 399 — exemple unique sur les tétradrachmes, 37 — le taureau de Marathon conduit par Thésée, 398.
Tégée — ses monnaies et celles d'Athènes, 91.
Tessères — en plomb et en cuivre, trouvées à Athènes, 78.
Tétarté — quart de statère, 61, 62 — du siècle d'Alexandre, 68.
Tétradrachmes — leur poids, 12, 17 — plus légers après Alexandre, 105 — tétradrachme trouvé dans le canal du mont Athos, 43 — en Syrie, 45.
Tétrobole — son poids, 13 — avec la double Minerve, 52 — avec deux chouettes, 55.
Thasos — ses monnaies rapprochées des monnaies attiques, 91.
Thaulonides — leur rôle dans le sacrifice du bœuf, 399.
Théâtre de Bacchus — représenté sur les bronzes, 395.
Thémistocle — monnaie frappée à Magnésie avec son nom, 38 — applique aux flottes l'argent du Laurium, 48 — sur la galère Salaminienne, 306 — stéphanéphore, 312.
Thesmophories — fête commune de Cérès et de Minerve, 367.
Thésée — inventeur de la monnaie, 9 — son sanctuaire dans l'Hôtel de la Monnaie, 140, 351 — sa massue, 163 — donne aux vainqueurs une branche de palmier, 182 — nu, avec la lance, 294 — soulevant la pierre d'Æthra, 397 — tuant le Minotaure, 398 — chassant le taureau de Marathon, 398.
Thesmothètes — leur nom sur une tessère de plomb, 78 — sont-ils les magistrats monétaires? 115.
Thyatire — ses monnaies reproduisent la Minerve de Phidias, 258.
Thymiatérion — dans les inventaires du Parthénon, 155.
Thyrse — symbole de la septième série, 161 — avec une bandelette, 229.
Titre — des monnaies attiques, 103 — de sept tétradrachmes, 104 — précautions pour assurer la pureté du titre, 112.
Torches — symbole des mystères d'Éleusis, 196 — comment elles se rattachent au culte de Minerve, 197.
Trépied — ne figure point sur les monnaies

Digitized by Google

archaïques, 27, note 2 — symbole d'une série du nouveau style, 361.
Trésor — on y verse 3,000 talents, 49, note 1 — rapport de Périclès au peuple sur l'état du trésor, 68.
Trésoriers de Minerve — livrent aux Hellénotames des objets d'or, 68.
Triade — lunaire, 22, 53 — d'Éleusis, 293.
Trilus — Antigonis et Démétrias marquées sur les monnaies, 98 — le nombre des trilus porté à douze, 111.
Trident — attribut de Neptune, souvenir de Démétrius, 189 — reparaît sur une série postérieure, 358.
Trihémiobole — son poids, 13 — avec la triple Minerve, 52 — son type, 53.
Trihémitartémorion — son poids, 13, 18 — avec le calathus de Minerve, 54 — comparé aux bronzes, 75.
Trikollybon — monnaie de cuivre, 75 — son poids, 77.
Triobole — son poids, 13 — avec la double Minerve, 52 — avec la chouette de face, 54.
Triptolème — sur un charaïlé, 289, 292 — conduit le bœuf laboureur, 390 — douteux sur un bronze de l'époque impériale, 400.
Triskèle — sur les monnaies archaïques, 22.
Trité — tiers de statère, 61 — seule division de l'or qui n'ait point encore été retrouvée, 62.
Tritémorion — son poids, 13, 18 — avec quatre croissants, 54 — son rapport à la monnaie de cuivre, 75.
Trophées — sur une série à monogrammes, 148 — consacrés à Minerve, 149.
Types monétaires — archaïques, 15 — d'ancien style, 33 — leur mérite inégal, 35 — leur beauté au siècle de Périclès, 40 — leur décadence au siècle d'Alexandre, 41 — types des tétradrachmes de nouveau style, 81, 86, 87 — nouvelle modification, 84 — type de la drachme et de la demi-drachme de nouveau style, 87 — des bronzes, 87 — types imités par d'autres villes, 89 — la date des types nouveaux, 93, 97 — ils s'inspirent des monnaies d'Alexandre, 99 — l'effet qu'ils produisirent, 151.

V

Vénus — Syrienne, 227 — Colias, 365.
Verrès — enlève de l'or du Parthénon, 324.
Victoire — sur les tétradrachmes de la treizième série, 123 — sur d'autres séries, 231, 323, 327 — couronnant une amphore, 304 — couronnant le Dèmos de Rome, 321 — conduisant un quadrige, 344.
Victoires — converties en pièces d'or, 70.
Vulcain — représentation douteuse sur les monnaies d'Athènes, 359.

X

Xénophon — croit les mines de Laurium inépuisables, 14 — parle du change, 105.

Z

Zénon — juge la monnaie attique, 4.

5659535

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

Introduction. — Caractère des monnaies attiques. 1

PREMIÈRE PARTIE — L'ANCIEN STYLE.

Le système attique. 9
Les monnaies archaïques. 15
Les tétradrachmes d'ancien style. 33
D'une fabrique asiatique. 43
Les décadrachmes. 47
La drachme et ses divisions. 51
La monnaie d'or. 58
La monnaie de cuivre. 73

DEUXIÈME PARTIE. — LE NOUVEAU STYLE.

Les types du nouveau style. 81
La date des types nouveaux. 93
Le titre, le poids, la fabrique. 103
Les magistrats monétaires. 109
Les symboles. 117
Les lettres d'amphore. 129
Les marques d'atelier. 135
Les séries à monogrammes. 143
Catalogue alphabétique des séries. 185
Séries douteuses. 383
Séries anonymes. 385
Les bronzes de l'époque impériale. 389
Liste des magistrats monétaires. 403
Index alphabétique. 407

Digitized by Google

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR, CHEZ MM. FIRMIN DIDOT

L'Acropole d'Athènes, 2 volumes grand in-8°, avec huit planches in-4°.

Études sur le Péloponèse, 1 volume grand raisin.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, RUE JACOB, 56.

ALESS. GIOLI
LIBRERIA
FIRENZE